5-2766

LE CHRISTIANISME ET LES TEMPS PRÉSENTS

PAR

L'ABBÉ ÉM. BOUGAUD
VICAIRE GÉNÉRAL D'ORLÉANS

Promissionem habens vitæ QUÆ NUNC EST.... et FUTURÆ !
(*I Tim.*, IV, 8.)

TOME TROISIÈME

LES DOGMES DU CREDO

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
RUE CASSETTE, 15

1878

Tous droits réservés.

Quatre éditions des deux premiers volumes de cet ouvrage, répandues dans le public avant même que j'aie pu faire paraître le troisième, montrent assez combien les âmes ont besoin de Dieu et de la Religion. Les événements y aident. On dirait que Dieu les a chargés de faire eux-mêmes l'apologie du Christianisme, et d'établir, d'une façon éclatante, la vérité de chacun de ses dogmes. En ce moment, ils mettent en lumière le plus méconnu de tous, le dogme de la Chute. Le reste ira tout seul après. Quand on aura vu, à n'en pouvoir douter, que le mal est dans l'homme, il faudra bien se demander d'où il vient et quel en est le remède. On rira des folles utopies du XVIIIe *siècle, qui s'imaginait que l'homme naît bon, et de l'inexpérience naïve du* XIXe, *qui en conséquence enlevait tous les freins, déliait toutes les langues, armait tous les bras. Qu'est-il étonnant si la société chancelle? Elle porte à faux. Le dogme de la Chute, retrouvé dans les décombres sociales, conduira à celui de la Rédemption, même dans*

l'ordre temporel; et, sur ces deux bases nécessaires, on relèvera tout l'édifice. L'heure approche où brillera, en traits de feu, la dernière parole de Chateaubriand mourant : JÉSUS-CHRIST SEUL SAUVERA LA SOCIÉTÉ MODERNE. VOILA MON DIEU ! VOILA MON ROI !

Orléans, le 21 novembre 1877.

LIVRE TROISIÈME

LES DOGMES DU CREDO

Flecto genua ad Patrem Domini nostri Jesu Christi... ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum, scire etiam supereminentem scientiæ charitatem Christi.

« Je fléchis le genou devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que vous puissiez comprendre, avec tous les saints, quelle est la largeur, la longueur, la sublimité et la profondeur de ses mystères, et connaître en même temps cet amour de Jésus-Christ envers nous, qui surpasse toute conception. »

(S. Paul aux Éphésiens, III, 14.)

PROLOGUE

Depuis que nous avons commencé cette nouvelle *Exposition du Christianisme*, nous avons déjà fait deux pas importants. Nous avons vu d'abord, dans la lumière d'une pleine évidence, qu'il faut à l'homme une religion. Recueillis en nous-mêmes, nous avons entendu la raison, la conscience, le cœur, toutes nos facultés nous dire : « Dieu et l'homme sont deux êtres harmoniques; ce sont deux amours qui se cherchent, la religion est le sanctuaire auguste où ils se rencontrent. »

Décidés à chercher Dieu et à le rencontrer, nous nous demandions comment nous devions nous y prendre. « Il faut à l'homme une religion, disions-nous; mais quelle religion? » quand tout à coup nous avons vu apparaître, plein de grâce et de vérité, un homme qui ne ressemblait à aucun autre; qui eut trois ans à peine de vie publique; qui n'a pas écrit une ligne; dont toutes les paroles recueillies par ses disciples tiendraient en vingt pages; et qui a jeté sur le monde une telle lumière, qui l'a remué à de telles profondeurs et si divinement régénéré, qu'il est impossible de ne pas avouer qu'il est plus qu'un homme.

Et ce qui nous a frappés, c'est que, si belle et si extraordinaire que soit l'œuvre, elle n'égale pas l'ouvrier. Il a inspiré les plus divines vertus; mais ces vertus, écloses en deux mille ans, ne sont qu'une ombre à côté des siennes. La beauté de son âme échappe à toute description. Ce qu'il a fait n'est rien à côté de ce qu'il était. On le regarde et on se dit : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu [1]. » Et du récit de cette vie et de cette mort sort un tel rayon de sincérité que l'on ajoute aussitôt : « Les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ [2]. »

Voilà nos deux premières courses, et les grands spectacles que déjà nous avons eus.

Maintenant, si vous n'êtes pas trop las, poursuivons notre route. Jésus-Christ est donc Dieu; qu'est-ce à dire? Il est Dieu et homme. Comment cela, et pourquoi? Qu'est-il venu faire sur la terre? Écoutons l'apôtre saint Jean :

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Voilà ce qu'est Jésus-Christ. Il est le Verbe, le Fils éternel de Dieu, la seconde Personne de la sainte Trinité.

Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie est la lumière des hommes. Voilà encore ce qu'est Jésus-Christ. Il est le Verbe, créateur et illuminateur des âmes et des mondes.

Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Voilà pourquoi il est venu : pour faire luire

[1] Rousseau, *Confession du vicaire savoyard.*
[2] Id., ibid.

de nouveau la lumière, et chasser les ténèbres qui avaient fait irruption dans son œuvre.

Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique de Dieu, plein de grâce et de vérité. Voilà comment il est venu.

C'est-à-dire que Jésus-Christ est le Verbe incarné, descendu sur la terre pour s'unir à l'humanité qu'il avait créée, la relever de sa chute, la guérir et la diviniser.

Nous avons étudié, au volume précédent, la LOGIQUE de la vie de Jésus-Christ; en voici maintenant la DIVINE THÉOLOGIE.

Cette proposition : Jésus-Christ est Dieu, implique la Trinité, la Création, la Chute, l'Incarnation, la Rédemption, c'est-à-dire les bases même et tous les sommets du Christianisme.

C'est à éclairer ces questions capitales que nous consacrerons ce troisième livre. Nous le diviserons en trois parties :

D'abord, sous forme d'introduction nécessaire, l'examen de cette célèbre formule dogmatique, attribuée aux apôtres, qu'on appelle le *Credo*, et où sont réunis, sous une forme brève et dans un enchaînement profond, tous les dogmes qui constituent la divine théologie du Verbe-Incarné.

Ensuite, l'examen successif de chacun de ces dogmes.

Enfin, par manière de conclusion, un coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre totale de Dieu dans le temps, cette œuvre qui va d'une éternité à l'autre, et que l'Apôtre a si bien résumée en la nommant le mystère du Christ, *mysterium Christi* [1].

Voilà le plan de ce troisième livre.

[1] Paul. *ad Coloss.*, IV, 3.

Mettons-nous en route. Nous quittons la Galilée, les bords charmants du lac. Nous allons monter. La route paraît escarpée; des brouillards flottent à la cime des monts; on pressent des obscurités redoutables. Sans doute; mais quand nous serons là-haut, quelle vue! quel magnifique panorama! Dieu et l'homme, le ciel et la terre, le passé, le présent et l'avenir, l'esprit et la matière, le temps et l'éternité, toutes les hauteurs et tous les abîmes, inondés de lumière!

Montons donc; mais montons lentement, avec patience, comme des hommes qui savent marcher. Faisons un pas, puis un second. La route sera longue; mais, avant l'éblouissement du sommet, nous aurons des échappées délicieuses qui nous reposeront, mille perspectives, sublimes ou charmantes.

PREMIÈRE PARTIE

LE CREDO

De même que tous les enseignements de Jésus-Christ ont été recueillis *historiquement* dans quatre *Mémoires* connus dans l'antiquité sous le nom de *Mémoires des apôtres*, et sous un autre nom plus célèbre et qui a fini par prévaloir, le nom d'*Évangiles*, ainsi, dès l'origine, ces mêmes enseignements ont été réunis *dogmatiquement* dans une formule très-courte que les anciens ont connue sous le nom de *Symbole des apôtres* et qui a reçu, du premier mot par lequel elle commence, le nom populaire de *Credo*.

Qu'est-ce que ce *Credo?* D'où vient-il? Est-ce réellement l'œuvre des apôtres? Quels en sont les caractères? Quelle a été sa fortune et sa destinée?

Voilà les premières questions qui se présentent. Elles forment une introduction naturelle aux études dogmatiques qui vont suivre.

CHAPITRE PREMIER

DES ORIGINES ET DES PRINCIPAUX CARACTÈRES DU CREDO

I

Que le *Credò* remonte véritablement aux apôtres auxquels on l'attribue, il nous paraît difficile d'en douter. Les mêmes raisons qui nous ont persuadés qu'avant leur séparation les apôtres avaient mis par écrit les discours principaux de Notre-Seigneur, les paroles sacrées de l'institution des sacrements et de la primauté de saint Pierre, le recueil des paraboles[1], nous inclineraient également à croire, même en l'absence de toutes preuves, qui du reste abondent, qu'ils ont dû rédiger également une formule de foi, destinée à être enseignée partout. De fait, on sait la date et l'origine précise du symbole de Nicée, de celui de saint Athanase et de Constantinople; seul, le symbole des apôtres se perd dans la nuit des temps. Or c'est un

[1] *Le Christianisme*, tom. II, ch. II, § 1er, et ch. IV.

principe posé par saint Augustin, que ce qui n'a été établi par aucun concile, par aucun pape, et néanmoins a toujours été cru et partout enseigné, doit être réputé d'origine apostolique [1]. De plus, bien que le symbole ne fût pas écrit et ne pût pas l'être, et qu'une loi de l'Église ordonnât de le tenir secret [2], si haut qu'on remonte, on le retrouve, ou, pour mieux dire, on le sent partout [3]. Il apparaît, comme à travers un voile transparent, dans les écrits des plus anciens Pères. Une allusion discrète, un mot caractéristique, un article littéralement cité, ne permettent pas de s'y méprendre [4]. Saint Irénée, Tertullien le donnent presque en entier [5]. La paix est-elle rendue à l'Église? le *Credo* sort des catacombes avec les chrétiens. On le nomme tout haut le symbole des Apôtres. Saint Ambroise [6], saint Augustin [7], saint Jérôme [8], Ruffin [9], le

1 August. *Contr. Donatist.*, lib. II.

2 V. Schelstrat, *de Disciplina arcani dissertatio.*

3 Le P. Petau pense que dans sa première épître aux Corinthiens (cap. VIII, 5) saint Paul fait allusion au symbole. (*Theol. dogm. de Trinit.*, III, 1.)

4 Saint Ignace, *Epistol. ad Trallens.*, § 9 et 10. — Hippolyte, *Advers. Noet.*, cap. I. — Saint Cyprien, *Epist.* LXX.

5 Saint Irénée, *Advers. Hœres.*, lib. I, cap. X, § 1. — Tertullien, *De velandis Virgin.*, cap. I, et *Contra Prax.*, cap. X. Regula fidei una omnino est tota immobilis et irreformabilis, credendi scilicet in unicum Deum omnipotentem, mundi conditorem, et Filium ejus Jesum Christum, natum ex Virgine Maria, crucifixum sub Pontio Pilato, tertia die resuscitatum a mortuis, receptum in cœlis, sedentem nunc ad dexteram Patris, venturum etiam judicare vivos et mortuos, per carnis resurrectionem.

6 Ambros. lib. I, ep. 7. *Ad Simplician.*

7 August. tom. III, p. 50. *De fide et symb.*

8 Hieron., *Contra Joann. Hyerosol.*, XXIII.

9 Ruffin. *Lib. de exposit. symbol.* Inter opera Hieron., tom. V, p. 127.

pape saint Célestin [1], saint Léon [2], affirment d'une voix unanime et qui ne soulève aucune réclamation que ce sont les apôtres qui l'ont composé. En même temps, chaque église, inventoriant ses richesses, cachées jusque-là dans le secret, se montre en possession d'un exemplaire du *Credo*. Or tous ces exemplaires, en provenance de l'Orient et de l'Occident, sont identiques entre eux, et rédigés absolument dans les mêmes termes. A peine deux ou trois mots diffèrent. Ce qui s'explique, soit par des changements faciles à comprendre dans une transmission purement orale pendant trois siècles; soit plutôt par des additions officielles faites de l'autorité des évêques pour prévenir leurs peuples à l'endroit d'hérésies locales. Et la preuve, c'est que l'Église romaine, qui pendant les trois premiers siècles ne connut pas d'hérésie, se trouve en possession d'un *Credo* où non plus il n'y a pas eu d'addition. Et ce qui achève de frapper l'esprit, c'est que ces exemplaires orientaux et occidentaux du symbole des apôtres, identiques entre eux, le sont aussi avec celui que nous chantons aujourd'hui. Après dix-huit siècles de changements et de révolutions, une chose est toujours restée la même : le *Credo*.

Qu'on nous permette d'en faire la preuve, en mettant sous les yeux du lecteur le tableau des symboles les plus anciens, tel qu'il a été tracé vers 372 par Ruffin d'Aquilée, si célèbre par ses controverses avec saint Jérôme.

[1] Dans sa fameuse lettre *ad Nestorium* il appelle le symbole : *Symbolum ab Apostolis traditum.*

[2] S. Leon. pap. ep. xxx. *Ad Pulcheriam. Aug.*. cap. iv.

TABLEAU COMPARATIF DES QUATRE SYMBOLES PRIMITIFS

SYMBOLE VULGAIRE	SYMBOLE ROMAIN	SYMBOLE D'AQUILÉE	SYMBOLE ORIENTAL
1. Credo in unum Deum Patrem omnipotentem, creatorem cœli et terræ.	1. Credo in Deo Patre omnipotenti.	1. Credo in Deum Patrem omnipotentem, invisibilem et impassibilem.	1. Credo in unum Deum Patrem omnipotentem.
2. Et in Jesum Christum Filium ejus unicum, Dominum nostrum.	2. Et in Christo Jesu unico Filio ejus Domino nostro.	2. Et in Jesum Christum unicum Filium ejus Dominum nostrum.	2. Et in unum Dominum nostrum Jesum Christum, unicum Filium ejus.
3. Qui conceptus est de Spiritu sancto, natus ex Maria Virgine.	3. Qui natus est de Spiritu sancto ex Maria Virgine.	3. Qui natus est de Spiritu sancto, ex Maria Virgine.	3. Qui natus est de Spiritu sancto, ex Maria Virgine.
4. Passus sub Pontio Pilato, crucifixus, mortuus et sepultus, descendit ad inferos.	4. Crucifixus sub Pontio Pilato et sepultus.	4. Crucifixus sub Pontio Pilato, et sepultus, descendit ad inferos.	4. Crucifixus sub Pontio-Pilato; et sepultus.
5. Tertia die resurrexit a mortuis.	5. Tertia die resurrexit a mortuis.	5. Tertia die resurrexit a mortuis.	5. Tertia die resurrexit a mortuis.
6. Ascendit ad cœlos, sedet ad dexteram Dei Patris omnipotentis.	6. Ascendit ad cœlos, sedet ad dexteram Patris.	6. Ascendit ad cœlos, sedet ad dexteram Patris.	6. Ascendit ad cœlos, sedet ad dexteram Patris.
7. Inde venturus est judicare vivos et mortuos.	7. Inde venturus est judicare vivos et mortuos.	7. Inde venturus est judicare vivos et mortuos.	7. Inde venturus est judicare vivos et mortuos.
8. Credo in Spiritum sanctum.	8. Et in Spiritu sancto.	8. Et in Spiritu sancto.	8. Et in Spiritu sancto.
9. Sanctam Ecclesiam catholicam, sanctorum communionem.	9. Sanctam Ecclesiam catholicam.	9. Sanctam Ecclesiam catholicam.	9. Sanctam Ecclesiam catholicam.
10. Remissionem peccatorum.	10. Remissionem peccatorum.	10. Remissionem peccatorum.	10. Remissionem peccatorum.
11. Carnis resurrectionem.	11. Carnis resurrectionem.	11. Hujus carnis resurrectionem.	11. Carnis resurrectionem.
12. Vitam æternam.	12. Vitam æternam.	12. Vitam æternam.	12. Vitam æternam.

Nous n'insistons pas sur la conformité presque littérale de ces quatre formules du symbole. Les différences sont

imperceptibles. La seule importante est celle qui marque le premier article du *Credo* d'Aquilée. Mais Ruffin nous avertit que ces deux mots : *Invisibilem et impassibilem*, sont étrangers, même au symbole primitif de cette église, auxquels ils ne furent ajoutés qu'après l'apparition de l'hérésie de Sabellius. En sorte que la lumière est ici à l'état évident [1].

On s'arrête involontairement devant la grandeur d'un tel spectacle. D'ordinaire il faut du temps pour qu'une doctrine arrive à sa perfection. On tâtonne plus ou moins longtemps. Ici non. Au soir de la Pentecôte, les Évangiles non encore rédigés, les apôtres ont regardé la doctrine qu'ils avaient reçue de Jésus-Christ; ils l'ont sondée dans ses dernières profondeurs; et là, sans tâtonnements, sans hésitation, ils l'ont résumée et formulée en douze affirmations souveraines. Quand a-t-on jamais rien vu de pareil? Où sont les religions antiques qui ont eu un symbole? Où sont les philosophies humaines qui auraient pu en avoir un? Même les sectes séparées y ont renoncé. Un symbole, c'est-à-dire un résumé clair, complet, précis, définitif; un symbole fait pour tous les temps, tous les lieux, toutes les âmes; un symbole que la succession des siècles ne pourra pas entamer, et que de fait, après dix-huit cents ans de bouleversements de toute sorte, on

[1] Nous n'avons cité que ces exemplaires du symbole, à cause de l'autorité de Ruffin, qui, dès 372, en faisait voir l'harmonie. Mais l'érudition en a retrouvé depuis un grand nombre : celui de l'église de Jérusalem, celui de Carthage, celui d'Ancyre, celui de Ravenne, celui de Turin, etc., et les symboles usités, dès les premiers temps, dans les Gaules, en Angleterre, en Espagne, etc. etc. Bien loin d'être embarrassé par les variantes, on est étonné d'en trouver si peu. Il y a là une preuve éclatante d'une origine unique et d'une autorité qui s'impose à tous.

peut montrer à ses amis et à ses ennemis, identique même dans les moindres mots, absolument semblable à lui-même! Voilà ce qui s'appelle débuter par un coup de maître.

Combien l'admiration augmente, quand on voit le caractère de ces douze affirmations souveraines, leur hardiesse, leur nouveauté divine! Sur une terre qu'écrasait la multitude des temples et des dieux, ils chantaient donc, ces apôtres sortant du cénacle, ces chrétiens enfouis dans les catacombes : Je crois en un seul Dieu. *Credo in unum Deum.* En face des écoles où Sénèque, Plotin, Porphyre, s'épuisaient en disputes stériles, ils enseignaient la création, si mystérieuse mais si évidente, de la nature et de l'homme par Dieu : *Creatorem cœli et terræ.* Foulés aux pieds, traînés sur les échafauds, ayant l'épée romaine dans la gorge, ils saluaient prophétiquement la catholicité de l'Église, c'est-à-dire son triomphe certain et perpétuel : *Et in Ecclesiam catholicam.* Enveloppés d'un air corrompu par tous les matérialismes, par celui de l'esprit autant que par celui du cœur et des sens, ils proclamaient bien haut la résurrection de la chair et la vie éternelle : *Carnis resurrectionem, vitam æternam.* Quel souffle nouveau! et comme on sentait bien que c'était là ce vent chaud que Dieu avait promis à la terre refroidie et qui en renouvellerait la face. *Emittes Spiritum tuum, et renovabis faciem terræ.*

Et ces grandes et saintes choses, ils les chantaient au fond des catacombes, dans les mêmes termes que nous. Ces douze formules du *Credo*, ces semences sacrées, pleines d'une vie infinie, que nous répandons au milieu des défaillances du XIXe siècle, ils les versaient à pleines mains sur les corruptions du Ier. A dix-huit cents ans de distance, ils disaient comme nous, nous disons comme eux : CREDO.

II

Et cependant s'il n'y avait que cela, nous hésiterions, en parlant des origines du *Credo,* à prononcer le nom de *divin*. Nous y verrions de l'extraordinaire; mais de l'extraordinaire humain, quelque chose qui supposerait un génie dix fois plus grand que celui de Platon, ce qui n'est pas impossible. Or il y a plus.

Quel est le vrai caractère de ces douzes affimations du *Credo?*

Sont-ce seulement des idées hardies, originales, comme il y en a dans Platon; de ces choses qui, sortant des profondeurs de la nature humaine, la ravissent, parce qu'elles en sont l'épanouissement. Tout autre est leur aspect. Ce sont des choses plus hautes ou plus basses, comme vous voudrez; des doctrines incompréhensibles, impénétrables, qui confondent la raison, vers lesquelles la raison n'a point de route, point d'accès : un Dieu unique en trois personnes distinctes; une humanité souillée d'une faute qu'elle n'a pas commise; un Dieu qui se fait homme dans le sein d'une femme; une femme qui est à la fois vierge et mère; un Dieu qui se laisse flageller, crucifier, qui meurt pour sauver sa créature. Voilà le symbole; ce sont douze affirmations incompréhensibles!

Avez-vous jamais vu une religion se présentant au monde, ayant pour tout bagage douze affirmations incompréhensibles?

C'est le fait pourtant. Comment les apôtres ont-ils osé

les présenter au monde? Comment ont-ils même pu les concevoir?

Et non-seulement ils ont pu les concevoir, ils ont osé les prêcher; mais voici l'extraordinaire même : ces dogmes étranges ont conquis le monde.

Vous penserez peut-être que s'ils l'ont conquis, c'est *malgré* leur étrangeté, *en dépit* de leur incompréhensibilité! C'est le contraire. On a souvent essayé de les adoucir, de les débarrasser de ce qui effarouche au premier coup d'œil. D'habiles gens ont tâché de les rendre presque raisonnables. Mais, chose singulière, dès que ces dogmes deviennent raisonnables, ils perdent leur force. Le thermomètre est infaillible. Ne faites-vous que les adoucir un peu, affaiblir ce qu'ils ont de trop étrange; leur fécondité n'est que diminuée. Allez-vous plus loin, supprimez-vous tout à fait le mystère, l'incompréhensible; il n'y a plus aucune fécondité. Que si vous rencontrez quelque part, sur le globe, un petit coin de terre où la virginité fleurisse, où s'épanouissent et embaument les merveilles de la foi et de l'amour; jurez, sans même examiner, que ces dogmes étranges y sont connus, aimés, adorés dans leur étrangeté totale, sans adoucissement et sans voile.

Peut-être qu'hésitant à vous rendre, vous vous dites intérieurement que si le christianisme a produit à la vérité de telles merveilles; s'il a converti, civilisé, sanctifié le monde, après tout ce n'est pas à ces dogmes qu'il le doit, mais à sa morale, à cette morale admirable qui a saisi et relevé les consciences, en les mettant en présence du vrai, du beau, du bien, du juste, des lois éternelles que tout homme porte en lui-même. A première vue, cela paraît raisonnable; mais l'expérience prouve que ce n'est pas vrai.

Comment le christianisme a-t-il conquis le monde? A-t-il essayé d'abord de rétablir la doctrine de l'unité de Dieu, de l'immortalité et de la spiritualité des âmes pour les faire monter ensuite peu à peu jusqu'à la Trinité et à l'Incarnation. Non, il a suivi la route opposée. Le monde a vu apparaître des hommes qui disaient: *Pour nous, nous ne savons qu'une chose : Jésus, et Jésus crucifié!* et il est tombé à genoux. C'est par le coup de foudre de la croix que le monde a été converti; et c'est de ce dogme étrange, incompréhensible qu'il est remonté ensuite à l'unité de Dieu et à l'immortalité de l'âme.

Et ce qui s'est passé à l'origine du Christianisme se passe tous les jours chez les sauvages, les Indiens. On m'assure que des méthodistes ont essayé de les convertir par la voie rationnelle. Tant qu'ils n'ont parlé aux sauvages que du Grand-Esprit, du Dieu un, de l'âme immortelle, on ne les a pas écoutés. Les sauvages ne sont tombés à genoux que quand on leur a montré la Croix!

Et ceci arrivera toujours. Certes nous applaudissons plus que personne à l'œuvre de ces hommes éminents qui ont relevé parmi nous l'étendard du Décalogue, de ce qu'ils appellent le « Décalogue éternel », et qui s'efforcent d'y ramener les nations malades. Mais s'ils s'imaginent qu'ils convertiront le monde avec le Décalogue, ils se trompent. Ce n'est pas le Décalogue qui a converti le monde, c'est le *Credo*.

Sans le *Credo*, le Décalogue n'a pas plus de base que de sanction. Il manque de force pour s'imposer aux âmes, pour les émouvoir et les élever jusqu'au sacrifice.

III

Ajoutons ici, avant d'aller plus loin, un mot essentiel, qui achèvera de montrer tout ce qu'il y a de peu rationnel et naturel, et par conséquent de surnaturel et de divin dans cette genèse du *Credo*.

Nous nous sommes constamment servi jusqu'à présent de ce mot : *Dogmes étranges ;* il faut s'entendre. Sans doute, ces dogmes sont impénétrables, incompréhensibles ; mais n'allez pas imaginer qu'ils soient opposés à la nature humaine ; ils sont au contraire très-naturels, profondément harmoniques à l'âme. Autrement comment se seraient-ils emparés de l'humanité ?

Proudhon disait : « Une doctrine qui viole l'humanité ne peut pas posséder éternellement l'humanité. »

Il faut retourner la proposition et dire : « Une doctrine qui possède éternellement l'humanité doit satisfaire divinement l'humanité. »

Mais de quelle manière les dogmes du *Credo* sont-ils harmoniques à l'âme ? Ah ! c'est ici qu'est le dernier mot de la merveille. Ils ne sont pas naturels comme nous pourrions l'imaginer. C'est leur étrangeté, leur impénétrabilité mystérieuse qui est naturelle. Elle trouve en nous je ne sais quelle impénétrabilité mystérieuse aussi, quelle étrangeté qui lui ressemble, qui est de même ordre, et qui fait que l'une ne peut pas voir l'autre sans tressaillir.

Allons au fond. Qu'est-ce que le *Credo ?* C'est en douze articles l'exposé de la personnalité incompréhensible, de

la vie mystérieuse de Dieu. Or nous sommes faits à son image et à sa ressemblance. Par conséquent les mystères de Dieu sont en nous, guère plus pénétrables en nous qu'en lui, quoiqu'il y ait en nous l'infini de moins. De fait, nous sommes une Trinité; les philosophes mêmes en conviennent. Nous sommes une Incarnation. Nous sommes une Paternité qui crée et qui engendre à son image. Après avoir créé, nous devenons une Providence. Quand la femme devient mère, pendant un an ou deux elle est une Eucharistie. Pères et mères, nous sommes une Rédemption, une Passion, une solidarité dans la chute, une résurrection, une vie éternelle. Afin que nous ne pussions pas le nier, Dieu a écrit le *Credo* dans nos entrailles. Nous ne le voyons pas avec la raison; nous le sentons. Ce *Credo humain*, qui est nous, ne peut être mis en présence du *Credo divin*, qui est Dieu, sans tressaillir, comme la copie devant l'image.

Voilà pourquoi, à moins d'un mystère de perversion, l'incrédulité n'est qu'affaire de jeunesse. A cet âge, on n'est encore qu'une Trinité et une Incarnation; dogmes froids, parce qu'ils ne regardent que nous. Mais avec la paternité tous les mystères, brûlants ou poignants, commencent : la Création, la Chute, la Rédemption, l'Eucharistie. Le *Credo* s'incarne dans notre chair. Il devient palpable. Tout s'illumine d'une lumière qui ne vient ni de l'esprit ni de la raison, facultés auxquelles on résiste, mais qui monte du cœur et des entrailles. Voyez cette mère qui entre dans l'église, son enfant sur son bras. Un jeune homme peut sourire en passant devant la croix, le tabernacle. Elle non. Elle regarde la croix et elle se dit : « Qu'y a-t-il là de si étrange? Est-ce que je n'en fais pas tout autant? Je nourris mon enfant de mon lait, et si, pour l'arracher

à la mort, il fallait le nourrir de mon sang, me laisser souffleter, battre de verges, est-ce que j'hésiterais une minute? » Voilà où est écrit le *Credo* et pourquoi il est invincible. Dieu l'a caché dans les replis les plus intimes de la nature humaine. Il l'a tellement identifié avec l'âme, qu'il faut se nier soi-même, ou du moins s'oublier, pour ne pas croire!

De quelque côté donc que nous envisagions la genèse du *Credo*, elle paraît divine. Car où sont les hommes qui auraient pu réunir des éléments pareils, impénétrables comme Dieu, mystérieux comme l'âme, ayant leurs assises dans les derniers replis de l'un et de l'autre, et puisant, dans cette double nature, une fécondité et une jeunesse éternelles?

IV

Mais si de simples hommes, non assistés de l'Esprit de Dieu, n'auraient pas pu créer le *Credo*, hâtons-nous d'ajouter qu'ils auraient été bien moins capables encore de le conserver.

Voilà, en effet, dix-huit siècles qu'il subsiste, non pas caché dans le secret d'un temple, enveloppé de bandelettes comme une momie; mais jeté sur toutes les grandes routes de l'humanité, récité chaque jour dans les prières des peuples, chanté dans les églises, habitant les lèvres et le cœur de millions de millions d'hommes.

Et non-seulement il subsiste malgré l'instabilité de toutes choses; mais depuis dix-huit siècles il subit la

lutte intellectuelle la plus formidable qui se soit jamais vue. Elle a commencé au soir de la Pentecôte, et elle n'est pas achevée. Et comme le glaive de l'esprit est ce qu'il y a de plus beau, plein de ressources infinies, qui dira le nombre et la variété des attaques? Tantôt c'était avec les subtilités du génie grec, comme au temps d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès; tantôt avec des emportements d'éloquence à la fois triviale et sublime, comme à l'époque de Luther; quelquefois, sur ce point exquis du globe où la raillerie tue, avec de fines et pénétrantes plaisanteries, comme au temps de Voltaire; ou bien, en nos jours d'enivrement scientifique, avec les découvertes admirables mais mal interprétées de la science.

Voilà dix-huit siècles que cela dure; dix-huit siècles de la lutte intellectuelle la plus formidable, conduite par les plus grands esprits. Or, quel en a été le résultat? Y a-t-il une ligne du symbole qui ait pâli? un mot, un seul mot qu'il ait fallu retirer? Non, le *Credo* est debout, non entamé, dans son intégrité splendide; semblable à ces belles pyramides de granit rouge transportées d'Égypte sur les places de Rome : quatre mille ans d'orage n'ont pas même pu émousser un de leurs angles.

Que si vous regardiez de plus près cette lutte gigantesque, pour mieux en saisir le caractère, vous vous trouveriez en présence d'un spectacle inattendu. Ce n'est pas en général et en bloc que le *Credo* est attaqué. Il y a une bataille sur chaque article; une bataille qui dure un, deux, trois siècles, où l'on entend de part et d'autre les plus grands esprits du temps, et qui ne finit que quand les adversaires du *Credo* ont rendu les armes. Et chose étrange, on dirait qu'il y a une suite, un ordre logique dans ces batailles successives, comme si une main invi-

sible dirigeait l'assaut; et cet ordre, c'est l'ordre même du *Credo*.

Approfondissons ce point de vue : il en vaut la peine.

La première vérité affirmée au symbole, la foi en un seul Dieu, *Credo in unum Deum*, est aussi la première attaquée. La bataille dure trois siècles. Saint Justin, Clément d'Alexandrie, Tertullien, Origène, saint Irénée, Arnobe, Lactance, saint Cyprien, tiennent tête à tous les défenseurs de la religion païenne. Ils publient d'admirables ouvrages sur l'unité de Dieu; établissent successivement tous ses attributs : sa providence, sa sainteté, sa justice, sa bonté; et rejettent définitivement dans le néant toutes les objections du polythéisme et de la philosophie alexandrine. Après une lutte acharnée, le premier article du symbole reste debout, entré pour jamais dans l'esprit et la conscience de l'humanité.

Quand cette première bataille est gagnée, Arius, Nestorius, Eutychès se lèvent; et qu'attaquent-ils? La seconde vérité affirmée dans le symbole : *Et in Jesum Christum*. Jésus-Christ, son égalité substantielle avec le Père, sa naissance de la bienheureuse Vierge Marie, sa double nature, divine et humaine, sa personnalité unique, tout est nié, avec les ressources infinies de l'esprit grec. Mais tout est défendu, expliqué, précisé, approfondi. Saint Athanase, saint Augustin, saint Basile, saint Hilaire, se lèvent les uns après les autres; et par eux, par leurs immenses et merveilleux travaux, le second article demeure immuable comme le premier.

On arrive au IXe siècle; Photius paraît; il entraîne dans le schisme une partie de l'Orient. Quel est le point attaqué? Le troisième article du symbole : *Et in Spiritum sanctum;* le Saint-Esprit, sa nature, sa vie, son influence, sa pro-

cession du Père et du Fils. Nouvelle lutte aussi violente que les précédentes, plus subtile encore; nouvelle et splendide exposition de doctrine. Battu par les Pères de l'Église, condamné par les conciles, Photius se fait petit. Il ne demande que la concession d'un mot. « Un seul mot, et nous sommes avec vous; retranchez un mot seulement : *Filioque*, et c'est fini. » Mais l'Église ne retranche rien; elle ne peut rien retrancher. La vérité n'est pas à elle. Elle n'en a que le saint et inviolable dépôt. Photius s'obstine; on le sépare de l'Église, et ses disciples vont se perdre dans l'Orient, où les attendent le sabre de Mahomet et le knout des Russes. Le troisième article reste debout comme les deux autres.

Tout à coup voici de nouveaux et plus redoutables adversaires : Luther, Calvin, Henri VIII. Que vont-ils attaquer ? Le quatrième article : *sanctam Ecclesiam catholicam.* L'Église est niée; le Pape méprisé et rejeté. Mais alors se lèvent Bellarmin, Bossuet, Fénelon. Quels flots de lumière sur l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité de l'Église! en attendant le concile du Vatican qui définira l'infaillibilité pontificale et chassera les dernières ombres.

Est-ce tout? Pas encore. Le XVIIIe siècle commence : Voltaire, Diderot, d'Alembert, Helvétius, prennent tour à tour la parole. Quel sera le point attaqué par eux? Les deux derniers articles du symbole : *carnis resurrectionem*, *vitam æternam.* Plus de vie éternelle, plus d'âme immortelle, plus de Dieu personnel et vivant; le honteux et hideux matérialisme!

Voilà où nous en sommes. Après dix-huit siècles, la grande discussion du symbole est finie. Pas un article n'a succombé. Le *Credo* est debout; il forme aujourd'hui le capital intellectuel de l'humanité.

Mais savez-vous ce qui se prépare? Comme la lutte doit durer autant que l'homme, on va recommencer le symbole. Une nouvelle discussion, plus belle, plus splendide que l'autre, se prépare, et déjà elle est ouverte.

La première s'est faite, à partir de la foi, dans l'atmosphère de la foi. Arius, Nestorius, Eutychès, Photius, Luther étaient des chrétiens, des prêtres, des évêques. On discutait sur l'Écriture, au nom de l'Écriture, à partir de la tradition et de la révélation. Ce fut la première discussion; elle devait précéder toutes les autres; elle a duré dix-huit siècles; et si vous voulez savoir combien il s'y est dépensé de génie, d'érudition, d'éloquence, ouvrez la Patrologie grecque et latine. Il y a là plus de trois cents volumes in-folio. C'est le travail de l'esprit humain depuis dix-huit cents ans.

La seconde discussion qui commence aura un autre caractère. Elle va se faire à partir de la science, dans l'atmosphére de la science. Les cieux sont beaux, le soir, par une belle nuit d'été. Mais depuis que Copernic, Newton, Arago, Herschell les ont explorés, quelles nouvelles splendeurs dans cette vue du ciel, transfigurée par la science! Il en sera ainsi du symbole. Chacun de ses articles, attaqué par la science, sera en définitive confirmé par elle; et cette seconde immutabilité, s'ajoutant à la première, achèvera de la marquer d'un sceau divin.

V

Il ne faudrait cependant pas que la vue de ce phénomène, l'immutabilité granitique du *Credo*, nous en cachât un autre, encore plus beau, et que j'appellerais volon-

tiers la floraison divine du *Credo*. D'un côté, il est immuable comme le granit; de l'autre, il se développe et grandit comme une semence. Chacun des articles du *Credo* ressemble à un germe plein d'une vie infinie, confiée par Dieu au génie, à la foi, à l'amour de ses enfants, pour que par eux, sous la direction de l'Esprit-Saint, il arrive à son plein épanouissement.

Je ne sais pas si, en nous révélant la vérité, Dieu aurait pu nous la révéler avec toutes ses conséquences, nous faire connaître d'un coup toutes les richesses qu'elle contient. J'en doute fort. La vérité est infinie, et par conséquent, de quelque manière que nous la saisissions, nous ne la saisirons pas totalement. Donc, tous les jours, nous pourrons y découvrir quelque chose de nouveau, de non encore vu. Le monde s'achèvera avant que ce soleil de la vérité ait jeté tous ses rayons.

D'ailleurs cette enveloppe sous laquelle la vérité infinie a été enfermée, pour qui a-t-elle été faite? Pour l'homme. Or, quel est le caractère de l'homme? Insatiable. Après avoir vu, il veut voir encore. Lui demander de s'arrêter, même dans la vérité, ce serait l'anéantir. Vainement la mort déchirera les voiles, cette pleine vue de la vérité, au lieu de le rassasier, l'excitera; il y marchera toujours; il ne voudra se reposer jamais. Et il n'y aura qu'une différence entre l'infini réel, qui est Dieu, et l'infini en désirs, qui est l'homme : c'est que Dieu ne marche pas dans l'infini, parce qu'il le possède, et que l'homme y marchera toujours, parce qu'il ne l'atteindra jamais.

Telle étant la nature de l'homme, il fallait donc que le *Credo* fût pénétrable, si j'ose ainsi dire; que, sous son écorce immuable, il contînt des abîmes de lumière; et qu'on pût s'y enfoncer, comme dans l'Océan, sans que

jamais le plus hardi des plongeurs pût remonter en disant : « J'ai touché le fond. »

Du reste ce ne sont pas seulement les dogmes qui ont ce caractère, les principes les plus simples de la philosophie et de la morale l'ont aussi. Jetez un principe dans la tête d'un homme de génie ; il en jaillira des milliers de conséquences que vous n'aviez pas vues peut-être, mais qui vous raviront. Un principe touche à tout. Il irradie dans tous les sens.

On voit par là quelle est la vraie nature d'un dogme. C'est une formule riche, profonde, pleine de conséquences incalculables ; un verbe, sous l'enveloppe duquel il y a une vie infinie, *verba vitæ æternæ*. Contemplez-le, creusez-le ; à force d'amour, pénétrez dans la profondeur de ce dogme ; faites-en jaillir les beautés cachées : l'éternité sera finie avant que vous en ayez épuisé la richesse.

Si, dans un tel travail, l'esprit humain était tout seul, il y aurait mille chances d'erreurs. Mais Dieu n'a pas créé le *Credo* pour l'abandonner ainsi. Comme il planait tout à l'heure sur les ardentes discussions des Pères de l'Église et des théologiens afin de maintenir l'immutabilité du symbole, Dieu plane maintenant sur les contemplations des saints pour en surveiller le développement.

D'un côté il dit aux chrétiens : « Contemplez, creusez ; à force de génie, de foi, d'amour, pénétrez dans les profondeurs sublimes du dogme. » De l'autre, il dit aux apôtres : « Allez, enseignez tout ce que je vous ai appris. » Il dit à Pierre : « Et toi, confirme tes frères ; » c'est-à-dire : plus haut que les chrétiens, que les prêtres, même que les évêques, regarde et juge infailliblement.

Voilà le mécanisme de l'Église, la double condition de la floraison divine du *Credo*.

VI

Ainsi soutenu, l'esprit humain s'est donc emparé des dogmes et il a commencé à les creuser. Il l'a fait avec respect, mais aussi avec hardiesse, sachant qu'il ne pouvait pas se tromper sans être averti. Tous se sont mis à ce travail : le prêtre dans sa chaire, le docteur dans son école, l'évêque sur son siége. Et non-seulement ceux-là, mais le simple laïque, la pieuse femme, la vierge dans son cloître, la mère chrétienne, tous occupés à contempler, à adorer, à aimer, à tâcher de mieux voir, afin d'aimer davantage.

Souvent, au milieu de cette contemplation commune, un grand génie se lève, grand et saint, plein de toutes les lumières de la terre et de toutes celles du ciel; il plonge dans les profondeurs inexplorées du dogme un regard pénétrant; il en tire une conséquence qu'on n'avait pas encore vue, mais qui éclate aux yeux et devient populaire. J'ai tort de dire : qu'on n'avait pas encore vue; car la plupart du temps il ne fait que donner une voix à ce qui était déjà dans le cœur de tous.

D'autres fois, c'est encore un grand génie, mais moins sûr, aventureux, quelquefois téméraire. Il croit voir dans les entrailles du dogme ce qui n'y est pas. On l'avertit. S'il le reconnaît humblement, comme Fénelon, il devient mille fois plus grand; on le salue avec respect, comme ces explorateurs qui se sont enfoncés dans les déserts pour y

faire des découvertes et qui ont manqué y mourir. Quelquefois, hélas! l'humilité n'est pas à la hauteur du génie, comme en Tertullien ou en Lamennais. Il s'irrite. Une grande discussion commence, qui tient l'humanité en émoi.

Pendant ce temps, que fait l'Église, que fait Pierre? Il regarde, il écoute, il juge: de quoi? Il juge si le développement est légitime, si les conséquences qu'on croit découler des dogmes en sortent réellement. Il n'y a point de déshonneur à s'être trompé dans ces déductions hardies. Tout le monde n'est pas capable de ces contemplations superbes. Il n'y a qu'un déshonneur et un malheur, c'est de ne pas dire à l'Église qui vous avertit : O sainte Épouse de Jésus-Christ, vous en savez plus long que moi!

Mais ce n'est pas seulement de cette manière, sous l'action de quelques individualités puissantes, dans le feu de la lutte, que se fait le développement des dogmes. Ce ne sont même là que des épisodes passagers. Le travail est plus profond, plus universel, plus beau. Ce dogme, il est dans l'Église l'objet d'une contemplation perpétuelle. On y revient tous les jours avec une ferveur plus grande. Il resplendit et scintille sous le regard de la foi. Certaines conséquences jaillissent d'elles-mêmes, partout semblables, partout lumineuses, et se logeant profondément dans l'âme des peuples. Elles montent peu à peu jusqu'à leurs lèvres et se changent en prières. L'unanimité est telle que bientôt on ne peut plus y contredire sans témérité. Elles ne font pas encore partie de la foi; déjà elles en approchent; et les âmes pieuses, les contemplant, disent comme autrefois Bossuet en présence du dogme, non encore défini, de l'Immaculée Conception : « En vérité, cette opinion a je ne sais quelle force qui persuade les âmes

pieuses. Après les articles de foi, je ne vois guère de chose plus assurée [1]. »

Que fait encore ici l'Église? que fait Pierre? Il juge souverainement, infailliblement. Si le fruit était mauvais, il l'aurait coupé dans sa racine. Il est bon, il le laisse mûrir. Souvent même il aide doucement à sa maturité, en proscrivant ce qui lui est contraire, en défendant qu'on l'attaque, en bénissant ceux qui travaillent à le faire épanouir.

Dans de telles conditions, on marche à la définition. Quand aura-t-elle lieu? Aura-t-elle jamais lieu? Qui le sait? Ni les anges dans le ciel, ni les saints sur la terre, pas même les papes, à qui le pouvoir de définir a été donné. Il y faut le souffle d'en haut, le souffle inopiné de la Pentecôte, le battement d'ailes de l'Esprit divin qui plane sur l'Église. *Factus est repente de cœlo sonus, tanquam advenientis Spiritus* [2]. L'Église, qui est infaillible dans la définition, l'est aussi dans l'opportunité. Elle ne pourrait pas définir à contre-temps. Le caractère de ses définitions, c'est précisément l'à-propos. Chaque dogme monte au ciel de l'Église, à son heure, dans une opportunité divine que les contemporains quelquefois ne comprennent pas, parce qu'ils sont trop près, ou trop occupés des petites opportunités du moment.

C'est ainsi que, sur ce magnifique travail de l'esprit humain, plane l'Esprit de Dieu : *Spiritus Dei ferebatur super aquas* [3]. Il plane sur ce travail pour le surveiller, l'empêcher de dévier; pour le diriger, le soutenir. Puis,

[1] Bossuet, *Sermon sur la conception de la sainte Vierge*, Ire partie, *in fine*.

[2] Act. II, 2.

[3] Gen. I, 2.

quand l'heure est venue, l'Esprit divin bat des ailes, l'esprit humain s'unit à lui, et tous deux, n'en faisant qu'un, prononcent la sentence : *Visum est Spiritui sancto et nobis* [1].

Vous penserez peut-être que cette sentence met fin à l'activité des âmes contemplant les dogmes révélés. Au contraire, elle l'excite, elle l'aiguillonne. C'est comme un échelon lumineux d'où l'on s'élance pour monter plus haut.

Prenons pour exemple un article du *Credo :* « Je crois en Jésus-Christ, né de la Vierge Marie. *Natus ex Maria Virgine.* » Voilà un mot bien court, mais qui soulève mille questions : Marie est-elle vraiment vierge? Est-elle vraiment mère? Est-elle mère de Dieu? Comment est-elle à la fois vierge et mère? O saints, ô docteurs, ô pontifes, ô vierges, ô mères, dites-nous ce que vos contemplations vous ont révélé! Ce premier travail dure quatre siècles, et se termine par une immense et solennelle discussion, suivie d'une définition attendue avec impatience et acclamée avec enthousiasme. Marie est proclamée par l'Église mère de Dieu.

Mais est-ce tout? Oh! non; on part de là pour aller plus loin. Cette vierge, cette mère, qui était-elle donc pour avoir pu porter dans ses flancs, dans ses bras, dans son cœur, le Dieu de pureté infinie? A-t-elle commis, a-t-elle pu commettre une faute, une seule faute, même vénielle? Ames saintes, regardez, regardez encore; creusez avec la foi, avec l'amour, avec les saintes Écritures, avec la raison. Ce second travail dure onze siècles, amène dans toutes les âmes la certitude de la pureté absolue du cœur

[1] Act. xv, 28.

de Marie; et le concile de Trente, pour satisfaire à la piété universelle, se hâte de définir qu'en effet la très-sainte Vierge a été exempte de tout péché actuel, même le plus léger.

Mais si Marie a été toute pure pendant sa vie, qu'en a-t-il été de sa conception? A-t-elle porté la tache du péché originel? Une telle souillure peut-elle se concilier avec le privilége de la maternité divine? La contemplation sainte reprend sa marche. On sonde plus profondément ce mot, ce germe divin : *Natus ex Maria Virgine;* et l'Église en tire, comme une lumière éblouissante, le dogme de l'Immaculée Conception.

Ce qui s'est fait ici, ce développement, cette floraison divine du *Credo,* sous l'ardente contemplation de la foi et de l'amour, assistée de l'Esprit de Dieu, s'est fait sur tous les dogmes. Prenez le *Conceptus est de Spiritu sancto,* ou le *Passus et mortuus;* et dites ce que la foi, le génie, l'amour, la douleur en ont fait jaillir de lumières.

Voilà comment se fait le développement divin du symbole. Jésus-Christ a jeté dans le monde toutes les vérités, comme Dieu a jeté dans le ciel tous les astres. Mais de même que la lumière de quelques-uns de ces astres a employé plus de trois mille ans pour venir sur la terre, de même il y a, dans les vérités révélées, des conséquences, des rayons qui ont mis des siècles à nous arriver. Depuis dix-huit cents ans déjà, cette émission de lumière est commencée; elle ne finira jamais. Cherchez donc les dernières conséquences de l'incarnation! Tâchez d'inventorier les richesses de la sainte Eucharistie, les infinies beautés de l'Église! Jamais le symbole ne sera totalement étudié. Jamais même un seul de ses articles ne sera sondé dans ses dernières profondeurs. Il y a, à l'heure qu'il est, une

foule de conséquences qui ont été entrevues par certains Pères de l'Église, par certains théologiens, qui restent à l'état de pâles nébuleuses, attendant quelque grand génie ou quelque grand saint qui les amène à la lumière. Il y en a d'autres qui sont plus avancées, qui ressemblent à ces boutons qu'on voit sur un rosier, espérance de l'avenir. Il y a des fleurs entr'ouvertes. Il y a des fruits absolument mûrs, qui n'attendaient que le concile du Vatican pour tomber dans le panier de l'Église. Joignez, par la pensée, à ce développement incessant du symbole, son immutabilité dix-huit fois séculaire; et comprenez la beauté totale de l'Eglise. Elle a, à la fois, l'immutabilité et la vie. Elle garde avec un soin jaloux, avec une fidélité divinement assistée, les dogmes qu'elle a reçus; mais ces dogmes ne sont pas des enfants morts dans son sein. Ils sont vivants. Ils ont, au cœur de l'Église, je ne sais quelle germination invincible, qui les amène peu à peu à la floraison.

VII

Ainsi tour à tour l'Église garde ses dogmes comme des choses immuables, et elle les développe comme des choses vivantes. A de certains moments, ce qui frappe le plus, c'est l'immutabilité du *Credo*. Les ennemis de l'Église disent d'elle : C'est une momie. A d'autres, sans cesser de garder ses dogmes immuables, elle les définit et les développe. Ceux qui ont vécu au IVe siècle, à cette époque où, dans l'espace de cinquante ans, on a eu la définition de la consubstantialité du Verbe et de la divinité du Christ au

concile de Nicée, la définition de la maternité divine au concile d'Éphèse, la définition des deux natures dans l'unité d'une seule personne en Jésus-Christ au concile de Constantinople, etc., ont peut-être trouvé que l'Église usait trop de son pouvoir de définir. Oui, mais on allait être mille ans sans en user. De même ceux qui ont vécu à la fin du moyen âge, se sont peut-être dit qu'il y avait bien longtemps que l'Église n'avait parlé. Sans doute; mais on était à la veille de ce grand jet de lumière qu'on appelle le concile de Trente.

C'est la réunion de ces deux magnifiques priviléges, leur fusion harmonieuse, qui forme la grande beauté de l'Église. Si elle n'avait que le premier, elle serait trop divine; si elle n'avait que le second, elle serait trop humaine. Avec le premier, elle ressemblerait à ces religions immobiles de l'antiquité qui n'exerçaient aucune influence, parce que l'homme marche et qu'elles ne marchaient pas. Avec le second, elle serait semblable à ces sectes innombrables du protestantisme, qui ne se développent pas, qui changent, qui se décomposent tristement, au lieu de s'épanouir. Dieu lui devait une beauté qui la fît reconnaître, et il ne la lui a pas ménagée.

Jadis, en plein moyen âge, un grand et saint moine, cherchant une formule, dans la solitude de la Chartreuse, pour rendre l'idée qu'il avait de la vie de l'Église, inscrivait, sur le pied de la croix qui couronnait ses cloîtres austères, cette parole célèbre : *Stat crux, dum volvitur orbis.* « La croix demeure immuable, pendant que le monde marche. »

De nos jours, en plein XIXe siècle, sous les voûtes de Notre-Dame de Paris, au milieu de ce peuple qu'une sorte de tourbillon emporte toujours, j'ai entendu un autre

moine, saint et éloquent, s'indigner, pour ainsi dire, cette devise; et tout plein des ardeurs qui faisaient battre sa grande âme, répudiant cette première formule, y substituer celle-ci : *Incedit crux, dum volvitur orbis.* « La croix marche avec le monde. »

Pour moi, s'il m'était permis de parler après de tels maîtres, je voudrais unir les deux devises, afin de peindre l'Église telle qu'elle m'apparaît : debout, mais en marche; immuable, mais progressive; unissant à la beauté d'une immutabilité que nul choc ne peut ébranler, la grâce d'un mouvement que nulle science ne dépasse; toujours ancienne et toujours nouvelle, comme Dieu qui l'a faite et comme l'humanité qui en a besoin.

CHAPITRE DEUXIÈME

LE CREDO DES CATACOMBES

Cette antiquité et cette immutabilité du *Credo*, Dieu a permis qu'on en eût de nos jours une preuve inattendue et irréfutable. On vient de le trouver peint sur les murs des catacombes.

On dirait que Dieu, qui est bon pour les hommes et qui augmente la lumière à mesure que se multiplient les ténèbres, avait tenu en réserve, pour les temps présents, deux arguments d'un genre nouveau, deux villes enfouies sous terre il y a quinze siècles, enterrées toutes vives et destinées à ressusciter ensemble au XIXe : la ville païenne de Pompéi et la Rome chrétienne des catacombes. L'une brillante de marbres, de peintures, peuplée de statues; mais si pleine d'impudicités que, bien que les musées de Naples soient remplis de nudités de toutes sortes extraites de Pompéi, il a fallu faire un musée spécial pour y cacher, sous ce titre honteux *ogetti osseni*, des infamies que le soleil éclairait alors et que le regard des chrétiens ne pourrait plus supporter; l'autre, où il n'y a ni or ni argent, mais toute radieuse de foi, pleine de chastes pensées

et d'idéales représentations. Celle-ci, la ville de la chute; celle-là, la cité de la Rédemption et du *Credo*.

Descendons-y, et venons lire, sur ses murs sacrés, chacun des articles de notre symbole.

I

Lorsqu'on pénètre pour la première fois dans les catacombes, une grande émotion saisit l'âme. L'obscurité de ces demeures souterraines, l'étroitesse de ces longs corridors, ces tombes superposées en étages de chaque côté, le souvenir des affreuses souffrances qui ont rempli pendant trois siècles ce berceau sanglant du christianisme, tout concourt à produire une sorte de terreur religieuse. Mais lorsque, passant de chambre en chambre, on arrête les yeux sur les peintures des voûtes, sur les innombrables inscriptions des tombes, peu à peu la terreur se dissipe. Il y a, dans ces peintures, une jeunesse, une vie, une fraîcheur, j'allais dire une gaieté, une espérance rayonnante et radieuse à laquelle on ne s'attendait pas et qui relève l'âme. Pas un cri de douleur; pas une plainte; pas une de ces indignations légitimes, de ces saintes colères dont les psaumes sont remplis. Vous n'y trouverez ni le *Quare fremuerunt gentes*, ni le *Usquequo, Domine;* pas même le *Super flumina Babylonis*. On se sent dans le royaume de l'Agneau, dont la douce image, rayonnant partout, unie à celle de la colombe, remplit l'âme de paix, d'espérance, de pardon et d'amour.

Les copies inexactes et si grossièrement faites de ces in-

comparables peintures ont répandu dans le monde l'idée que l'art était absent des catacombes. M. Raoul Rochette, en nous les révélant, nous les a gâtées. J'en étais encore à cette impression lorsque je commençai à les étudier. Quelle ne fut pas ma surprise d'y rencontrer à chaque pas des traces du plus grand art! Ce n'est souvent qu'un trait rapide et comme improvisé ; mais en faut-il quelquefois davantage pour produire les plus grands effets? Que d'heures j'ai passées dans la galerie des *Uffizi* de Florence à contempler les crayons ou les dessins à la plume de Raphaël, de Michel-Ange, de Léonard de Vinci! Il y a là telle Vierge, jetée par Raphaël sur un bout de papier, jamais réalisée, et qui émeut jusqu'aux larmes. Il en est de même dans les catacombes. La largeur du style, le feu de l'exécution, ces figures jetées si négligemment et si bien réussies, ce naturel, cette vie surtout, cette absence de tout archaïsme et de toute convention me plongeaient dans l'étonnement. Je n'osais dire à personne ce que j'en pensais; je n'osais pas me l'avouer à moi-même. Souvent, après avoir étudié les sculptures de la colonne Antonine, les peintures de la maison des Césars d'Ostie, je redescendais dans les catacombes ; j'y retrouvais le même art, le même coup de pinceau, mais rajeuni, me semblait-il, vivifié par un souffle plus haut. Je m'arrêtais à contempler cette admirable Vierge-Mère du cimetière de Sainte-Priscille, où l'enfant a un mouvement qui rappelle celui de Raphaël au musée du Louvre; ou encore la Vierge-Mère du cimetière de Sainte-Domitille, où l'enfant recueilli, pensif, enveloppé de blanc et radieux, fait songer aux miniatures du bienheureux Angelico ; ou encore cette scène incomparable de l'Annonciation, d'un pinceau tout grec; ou enfin le *Bon Pasteur* des cryptes de Lucine. Si ce n'est pas là, me di-

sais-je, du grand art, où y en a-t-il? Mais, je le répète, je n'osais pas m'avouer ces pensées, craignant d'être dupe de mon enthousiasme. Je ne le fis que lorsque je vis les meilleurs juges, M. de Rossi, un homme de tant de science [1], M. Vitet, un homme de tant de goût [2], MM. Kügler, Northcote et Brownlow, en Angleterre [3], M. Welcker, en Allemagne, proclamer tout haut ce que, depuis plusieurs jours, je murmurais tout bas.

Ce qui a induit en erreur, c'est qu'il y a de tout dans les catacombes : toutes les conditions et tous les âges, et par conséquent tous les pinceaux; sur la tombe des pauvres, quelques coups de crayon informes; sur celle des riches, mais des riches inhumés au IIIe, au IVe, au Ve siècle, des peintures roides, empesées, sans valeur artistique. On a tout publié pêle-mêle, sans discernement; et les fresques antiques, reproduites d'ailleurs d'une manière infidèle, n'ont pas été remarquées dans cet ensemble fait pour dérouter et dégoûter le public.

Il était grand temps que M. de Rossi parût et que la vraie science commençât son œuvre. M. de Rossi a été le Christophe Colomb des catacombes. Il a déblayé les cryptes inconnues ou les cryptes déjà découvertes, mais non comprises; il en a étudié les caractères chronologiques pour en restituer les vraies dates. La disposition de la maçonnerie, la nature et la teinte des enduits, l'emploi des stucs et des mosaïques, l'estampille des briques, la paléographie et

[1] Rossi, *Roma sotterranea*, t. I, p. 196-197, et en une foule d'autres endroits.

[2] Vitet, *Études sur l'histoire de l'art*, tom. I, p. 197 et suiv. *Journal des savants;* sept. 1862.

[3] Kügler, *Handbook of pinting. in Italy*, tom. I, p. 14. — Spencer Northcote et William Brownlow, *Rome souterraine.* Traduit par Allard, 1 vol. in-8o. Paris, Didier. Voir *passim.*

l'épigraphie des inscriptions, le style des peintures; il a tout appelé à son aide, et il est parvenu ainsi à discerner l'âge des différentes catacombes, à distinguer celles qui ont été ornées aux IIIe et IVe siècles d'avec celles qui l'ont été au IIe; d'avec celles, précieuses entre toutes et incomparables, dont l'ornementation a été contemporaine des apôtres. Ce travail est fait aujourd'hui, définitivement fait, accepté par tous les savants de l'Europe; et, sauf pour quelques détails, on n'y reviendra pas. Or, un des beaux résultats de ce travail, c'est que plus les cryptes sont antiques, et plus aussi le style est pur, de même main que les fresques de Pompéi ou de la maison des Césars à Ostie, avec quelque chose de plus vivant, de hardi, de souple, d'élancé, sacrifiant moins à la routine et rajeuni par le sentiment.

Au premier rang de ces cryptes précieuses, rivales de ce que l'art romain du Ier siècle a eu de plus beau, il faut placer le cimetière de Sainte-Priscille, sur la voie *Salaria nova*, dans la propriété du sénateur Pudens, contemporain et disciple des apôtres. Au centre de ce cimetière est la chapelle, connue sous le nom de *Chapelle grecque*, à cause de ses inscriptions en lettres grecques d'une beauté classique, et dont les fresques et les stucs en relief rappellent à la mémoire les plus beaux jours de l'art gréco-romain. Elles n'ont de rivales que les fresques de la crypte de Domitilla, sur la voie Ardéatine. Là se trouve cette fameuse voûte, couverte dans toute sa longueur par une peinture d'une beauté exceptionnelle, représentant une vigne dont les branches se répandent sur les murailles avec la liberté et la souplesse de la nature; des oiseaux volent sur les branches; de petits amours ailés cueillent le raisin. Tout cela respire le charme de l'art romain au Ier siècle.

Çà et là, on distingue encore quelques paysages dans le goût pompéien ; chose très-rare dans l'art des catacombes, même à cette époque, et qui ne se retrouvera plus.

Il faut mettre à côté, et peut-être au-dessus des cryptes de Sainte-Priscille et de Sainte-Domitille, les deux *Cubicula* si célèbres du cimetière de Lucine, où sur de beaux stucs s'étalent les plus remarquables fresques. Par la grâce des détails et la perfection du dessin, elles rappellent les arabesques charmantes des thermes de Titus que Raphaël a reproduites dans les *stanze* du Vatican. Elles doivent être de la même époque. « Le savant M. Welcker, si habile dans la connaissance de l'antiquité, a déclaré qu'on ne pouvait pas les reculer beaucoup plus loin que la fin du Ier siècle [1]. » Notons encore le cimetière de Prétextat, dont l'étage inférieur, déblayé en 1850, présente les caractères de l'antiquité la plus reculée, et dont les belles fresques, enthousiasmant M. de Rossi, lui firent concevoir, dans ce souterrain même, la pensée de son grand ouvrage, la *Roma sotterrenea* [2].

C'est à travers ces cryptes primitives qu'ont été ramassés ces médaillons de verre, travaillés à la pointe et couverts de figures dorées, qu'on conserve aujourd'hui avec tant de soin dans les vitrines du Vatican. « On sait par quelle délicatesse et quelle beauté de dessin ces médaillons se distinguent, soit qu'ils représentent le *bon Pasteur* ou autres symboles favoris des premiers chrétiens, soit qu'ils reproduisent les nobles traits des apôtres Pierre et Paul

[1] Gaston Boissier, *Revue des Deux Mondes*, tom. LIX, p. 172.

[2] *Bullet. di arch. crist.*, 1872, p. 64. « Là, dans ce souterrain, dit M. de Rossi, je conçus la méthode qui devait diriger mes travaux; une vive clarté illumina mon esprit, et j'arrêtai le dessein de la nouvelle *Roma sotterranea.* »

vus de profil; on sait aussi combien, dans ces fragiles monuments, la grandeur, la pureté des lignes et le sentiment tout antique se marient heureusement à une sorte de suavité chrétienne, et en font des œuvres absolument nouvelles et d'une exquise originalité [1]. » C'est là aussi, au milieu des débris de ces cryptes antiques, qu'a été trouvé ce bronze merveilleux représentant les deux apôtres, œuvre unique en son genre par la beauté du travail, par la noblesse des types, et qui l'emporte peut-être même sur les plus beaux verres gravés. Mais surtout c'est là, dans les fouilles pratiquées au-dessus du cimetière de Sainte-Agnès, qu'a été découverte cette tête de Notre-Seigneur en terre cuite, l'idéal de la beauté humaine. Il y a je ne sais quelle adorable fusion du génie grec et du génie romain dans ce profil si pur, si fin, si majestueux, et en même temps je ne sais quelle empreinte du génie chrétien dans la bonté et la beauté surhumaines qui caractérisent cette noble figure. « Nous n'oublierons jamais les larmes d'admiration qu'arracha à un de nos plus grands peintres (Ingres) la vue de ce chef-d'œuvre, lorsque nous le lui montrâmes pour la première fois [2]. »

Et cependant, si grande qu'elle soit en moi, ce n'est pas la passion de l'art qui me poussait dans les catacombes et qui m'y retenait. J'y voyais bien autre chose, un spectacle tout autrement émouvant. Le *Credo* catholique m'y apparaissait peint sur les murs jusque dans ses moindres détails. Les travaux de l'illustre Bosio [3], de Boldetti [4], de

[1] L. Vitet, *Études sur l'histoire de l'art*, tom. I, p. 238.
[2] Perret, *Les Catacombes*, tom. VI, p. 62.
[3] Ant. Bosio, *Roma sotterranea*, 1 vol. in-folio. Roma, 1632.
[4] Boldetti, *Osservationi sopra i cimiteri de santi martiri ed antichi cristiani di Roma*. Roma, in-folio, 1720.

Bottari [1], aux XVIIe et XVIIIe siècles, en avaient laissé entrevoir quelque chose; mais c'était encore incomplet, vague, inexpliqué, discutable. Il y avait d'énormes lacunes. Aujourd'hui, mais depuis quelques années seulement, l'évidence est complète. Il n'y a plus à discuter. On n'a pas seulement un plus grand nombre de peintures, on a leurs dates précises. Et, chose digne d'arracher des larmes de joie, c'est précisément dans les cryptes les plus antiques, contemporaines des apôtres, que sont non-seulement les fresques les plus belles, mais les plus *dogmatiques*, les représentations les moins discutables, les plus évidentes de nos dogmes. Cette chapelle de Sainte-Priscille, par exemple, couverte de peintures si anciennes, qui respirent l'art le plus pur du Ier siècle, on a pu l'appeler la *Crypte de Marie*, à cause des nombreuses images qui se rapportent à la vie de la Mère de Dieu [2]. Elle en contient quatre ou cinq que nous étudierons, deux surtout, contemporaines des apôtres, et dont l'éclat radieux illumine toute cette catacombe d'un rayon divin. Et cette autre crypte, sa rivale en antiquité, en pureté de style, la crypte de Lucine, on a pu l'appeler la crypte du *Baptême et de la sainte Eucharistie*, tant ces deux dogmes y sont clairement confessés et curieusement peints. Qui ignore que l'illustre P. Marchi, étudiant la crypte de Saint-Callixte, a donné à ses chambres merveilleuses le nom de *Chambres des Sacrements* que tous les archéologues leur ont conservé? Et que dire du cimetière de Domitilla et de ses fresques antiques, où pour la première fois apparaît l'image des apôtres sous la forme de pêcheurs, assis et tirant un poisson à l'amorce

[1] Bottari, *Roma sotterranea*, 3 vol. in-folio, 1720.

[2] Dom. Maurus Wolter, abbé des bénédictins de Deubon, en Allemagne, *Les Catacombes de Rome*, 1 vol. in-18, p. 40.

de leurs lignes? « Il y a, dit un auteur, une particulière émotion à penser que les peintres de ces images ont connu très-probablement ces fameux pêcheurs d'Orient, qui avaient entendu et réalisé cette prophétique parole. C'est la plus minutieuse analyse qui conduit à cette conclusion [1]. »

Approchons-nous donc de ces murs sacrés dont nous savons maintenant la date. Et si, au XVIe siècle, à mesure que les fouilles mettaient au jour des marbres illustres, l'Apollon du Belvédère, le Laocoon, on voyait des prêtres, des évêques, des papes s'émouvoir et contempler à genoux les merveilles du génie humain, serait-ce trop de demander, même à des hommes encore faibles dans la foi, de s'arrêter un instant devant les peintures des catacombes, enfouies sous terre depuis dix-huit siècles, et d'y contempler avec étonnement et gravité, avec une pieuse curiosité, ce vieux *Credo* catholique, émergeant de l'ombre, dans une fraîcheur, une beauté et une vie inattendues.

II

Le premier article du symbole, *Credo in unum Deum*, est-il besoin de le dire? est écrit sur tous les murs. Non-seulement la foi dans l'unité de Dieu, ce qu'il est inutile de démontrer [2], mais la foi dans son adorable Trinité, la

[1] M. de Richemont, *Nouvelles Études sur les catacombes romaines*, 1 vol. in-8°, Paris, p. 334. Ouvrage très-savant et très-consciencieux.

[2] Parmi les inscriptions, on lit: IN UNŪ DEŪ CREDIDIT. Et un très-ancien *graffito* du cimetière de Callixte porte : MESURI IN DEŪ CREDET.

foi explicite à chacune des personnes divines. Ce sont partout, sur les tombes, des acclamations comme celles-ci : *Vivas in Deo* [1]. *In Deo* [2]. Ἐν Θεῷ [3]. Πίε ἐν Θεῷ [4]. Ensuite la foi en Jésus-Christ. *Augurine in Domino et Jesu Christo* [5]. *Pax Domini et Christi cum Faustino Attico* [6]. *Ponti vivas in Deo Christo* [7]. On remarquera cette dernière expression, où la foi à la divinité du Christ est exprimée en termes si nets. Enfin la foi au Saint-Esprit. *Vibas* (vivas) *in Spirito sancto* [8]. *Paulus Evochiati Spirito sancto* [9]. *Severa Spiritu sancto casta, pudica et inviolabilis semper* [10].

Il y a même, dans certaines inscriptions, une nuance délicate que M. de Rossi fait remarquer avec soin. Voici par exemple l'inscription d'une chrétienne nommée Christine :

Χριστίνα ἥ ἐν Θεῷ καὶ Χριστῷ πιστένκακα

Christina quæ in Deo et in Christo credidit.

Il y a là une reproduction exacte du *Credo*, tel qu'on le récitait dans l'Église romaine. Ailleurs, dans les Églises d'Orient et d'Occident, on disait : Πισθεύω ἐς ἕνα Θεόν. *Credo in unum Deum*. Dans l'Église romaine au contraire, par suite d'une tradition immémoriale et antinicéenne, c'est Rufin et saint Ambroise qui nous l'apprennent, on ne

1 Rossi, *Rom. sotter.*, tom. II, p. 304. Tavol. XLI, nº 28.
2 Tavol. XLIX, 10 et 18.
3 Tavol. XXIX, 2.
4 Tavol. XLVII, 7.
5 Tavol. III, tavol. XXXIX, 30.
6 Tavol. XLVII, 52.
7 Tavol. XLII, nº 3.
8 Tavol. XLI, 20.
9 Tavol. XLIII, nº 32.
10 Musée du Vatican. Inscript. du IIe siècle.

mettait pas le mot ἕνα, *unum*. De plus, au lieu de dire : *Credo in Deum*, on disait : *Credo in Deo*. Exactement comme le porte l'inscription. On ne peut pas avoir, par l'épigraphie, une preuve plus éclatante de l'antiquité du symbole [1].

Mais ce n'était pas assez de professer la foi aux trois personnes de la sainte Trinité, on cherchait à représenter leur unité divine; et de bonne heure on y employa un signe peu étudié et peu observé jusqu'ici : le *triangle*. Afin de fixer le regard des fidèles, on l'accompagnait de l'A et de Ω, ou du monogramme ☧ [2]. On employa aussi dans le même but le *trident*, lequel dans notre pensée n'est pas l'image de la croix, comme on le dit, mais l'image voilée pour les infidèles, éclatante pour les chrétiens, de l'adorable Trinité.

On essaya même d'aller plus loin et de peindre la Trinité, mais ce fut rare et à une époque relativement récente. Nous citerons cependant le sarcophage trouvé à Saint-Paul hors des murs, où l'on voit les trois personnes de la sainte Trinité concourir à la création d'Ève [3]. Et aussi cette scène du baptême de Jésus-Christ dans les cryptes de Lucine, où le ciel s'ouvre et où le Saint-Esprit descend sous la forme d'une colombe [4].

Après l'article où nous confessons l'existence du Dieu un et triple, *Credo in unum Deum*, le symbole nous fait confes-

[1] Rossi, *Rom. sotter.*, tom. II, p. 303.

[2] En voir sept ou huit exemples remarquables dans le *Spicilegium Solesmense*, IV, p. 497. Dissertation de M. de Rossi.

[3] Musée de Latran. Ce magnifique sarcophage, qui occupe l'extrémité de la salle principale, ne paraît guère plus ancien que le commencement du IVe siècle. Il a été édité par Didron, tom. XXIV, p. 266.

[4] *Roma sotter.*, tom I. Tavol. XIV.

ser la création du ciel et de la terre, bientôt à gues n'aient la chute. Nous ne nous arrêterons pas aux peint reviendrai représentent la création; elles sont rares, soit à cau nnée à la difficulté qu'elles offraient aux peintres, soit à cause ra- leur peu d'importance pour les chrétiens. Il n'en est pas de même de la chute, qui suivit de si près la création et qui la bouleversa de fond en comble; on en retrouve la peinture à toutes les pages de ce grand livre des catacombes [1]. Tantôt Adam et Ève, debout, séparés par l'arbre autour duquel s'enroule un serpent, sont représentés avant le péché : Adam, les yeux fixés sur Ève; Ève, les yeux fixés sur le fruit [2]. D'autres fois ils sont peints au moment de la chute, comme dans la belle composition du cimetière de Domitilla, où l'on voit la tête du serpent qui sort d'un arbre touffu, chargé de fruits éclatants. Il tient un fruit dans sa bouche, et avance la tête pour l'offrir à Ève [3]. La plupart du temps, Adam et Ève sont représentés après le péché, honteux de leur nudité, et cherchant à la cacher avec de larges feuilles, sur lesquelles ils appuient fortement les mains [4]. Les peintures de la chute sont innombrables, plusieurs d'une haute antiquité, contemporaine des apôtres, quelques-unes d'une vraie beauté, simple et grande. Je citerai, à ce point de vue, la scène qui est peinte au cimetière de Saint-Janvier, à Naples. Il n'y a rien de comparable dans les catacombes de Rome. La

[1] Voir *Storia della arte Christiana, scritta dal* P. Raffaelle Garucci. Prato, 1873, in-folio. *Giachetti editore,* tavol. XXIII, XXIV, LIII, LV, LVI, LVII, LXXXVI.

[2] Cimetière de Sainte-Agnès.

[3] Cimetière de Domitilla.

[4] Cimetière de Domitilla. — Cimetière des Saints-Marcellin-et-Pierre. Voir aussi les *Vetri ornati di figure in oro, da Raffaelle Garucci.* Rom., 1 vol. in-4°, tavol. II, fig. 1, 2, 3, 4 et 5.

mettait pas ... ose si noble, si libre d'Adam, *Credo in* ... u fuyant d'Ève, tout cela est de le p... gr... couvraient ainsi les murs des ... la chute, ils n'oubliaient pas ... ui était venue, à ce moment ... os premiers parents abattus. ... qu'ici trop peu remarquée! à côté de chaque représentation de la chute, se trouve presque toujours l'image radieuse d'une *Orante*. Or cette *Orante* ne peut être que la vierge Marie. Sans doute le nom de Marie n'est pas écrit sur chaque image, mais il n'y a pas à s'y méprendre. La place qu'elle occupe vis-à-vis de la chute, les ornements qui l'entourent, comme si le peintre avait craint qu'on ne se méprît; ses bras, non pas toujours élevés vers le ciel, mais abaissés du côté de la terre, comme dans nos statues modernes de l'Immaculée Conception [2]; ces deux vases placés de chaque côté d'elle par honneur [3]; ces deux personnages qui s'inclinent à droite et à gauche et la montrent respectueusement [4]; cette colombe posée à ses pieds [5] : tous ces signes indiquent assez que c'est ici cette Vierge dont il fut dit, au moment de la chute : *Ipsa conteret caput tuum* [6]! Mais je

1 Garucci, tavol. LXXXVI.

2 Garucci, tavol. XXXIV. Regardez ici l'*Orante* qui est à côté d'Adam et d'Ève. Ce n'est pas une *Orante* ordinaire. 1° Elle est dans une niche, comme une statue; 2° elle ne lève pas les mains au ciel, elle les tend à l'humanité. C'est Marie, dans l'opinion de Severano et d'Aringhi.

3 Garucci, tav. LXXXII.

4 Garucci, tav. XXIII, XXIV.

5 Garucci, tav. XXIX.

6 Gen. III, 15.

n'insiste pas, quoique à mon sens les archéologues n'aient pas assez étudié ce point très-important. J'y reviendrai bientôt. Je n'ai voulu indiquer ici que la place donnée à Marie à côté de l'arbre fatal, l'Ève nouvelle, pure, radieuse, enveloppée de la robe blanche, à côté de l'Ève tombée qui s'enfuit en cachant sa nudité.

III

J'ai hâte d'arriver au second article du symbole : *Et in Jesum Christum, Filium ejus unicum, Dominum nostrum.* Ce Christ, que les inscriptions appellent Christ-Dieu, *Ponti vivas in Deo Christo,* le Christ Notre-Seigneur, *in Domino Christo,* que les premiers chrétiens aimaient avec passion, pour lequel ils mouraient avec tant de joie, qui ne sent qu'ils ont dû le peindre avec une tendresse sans égale? Et, en effet, ils y ont épuisé leur génie, leur art, et mis tout leur cœur.

Quand nous prononçons ici les mots d'art et de génie, entendons-nous bien. Ce n'était pas l'art tel que l'ont connu Léonard de Vinci et Raphaël. C'était plutôt quelque chose de semblable à ce que faisait le bienheureux Angelico quand il peignait, au couvent de Saint-Marc, les cellules de ses frères, n'usant de son art, qui cependant était exquis, que pour mieux élever les âmes à Dieu. Et encore ici l'obscurité des catacombes, l'impossibilité de voir les peintures autrement qu'à la lueur des lampes, la certitude qu'on n'était enfermé que pour un temps dans ces demeures souterraines, reléguaient à un plan encore

plus inférieur la question d'art et la subordonnaient absolument à la question d'édification. Mais quand on sent vivement, quand on veut représenter un être chéri qu'on adore et qu'on aime, on peint avec respect, avec délicatesse, avec enthousiasme; et si on veut faire passer cette foi, cette adoration, dans l'âme des autres, n'eût-on qu'un morceau de charbon dans les mains, on met dans sa peinture la flamme qu'on a dans le cœur. Voilà le caractère des fresques des catacombes, et en particulier de celles qui représentent Notre-Seigneur. Elles sont innombrables, pleines de vie, d'enthousiasme. Il y a, dans ces traits rapides, une beauté si peu cherchée, mais si vraie, et dans les plus antiques, un sens si profond dans un crayon si pur, qu'on ne sait comment en donner même une faible idée à ceux qui ne les ont pas vues.

Signalons avant tout, et au-dessus de tout, cette image idéale et vraiment grecque du Christ sous la figure d'Orphée, charmant avec son luth les bêtes féroces. On ne trouve cette peinture que trois fois, et dans les plus antiques catacombes [1]; comme si la première pensée des chrétiens, radieuse d'espérance, avait été que le Christ était venu pour convertir le monde, en le charmant; ou comme si, timides et craignant, à ces premiers temps, que le secret des catacombes ne fût violé, ils n'avaient osé y peindre le Christ que sous une image que les païens ne pussent ni comprendre ni profaner. Quoi qu'il en soit, comparez cette image de l'Orphée chrétien au cimetière de Domitilla, avec l'Orphée païen qu'on peignait alors à Pompéi, quelle différence! C'est le même art, le même

[1] Une au cimetière de Saint-Callixte. — Rossi, tavol. XVIII. — Garucci, tavol. IV. — Deux au cimetière de Domitilla. — Garucci, tavol. XXV.

coup de crayon; mais quel souffle nouveau! La figure du Christ est idéale, pleine d'inspiration céleste, la bouche entr'ouverte, de beaux yeux doux et clairs, des cheveux bouclés. Autour de lui des lions, des tigres, des serpents charmés. C'est simple et grand [1].

Je ne sais pas cependant si je ne lui préfère pas l'Orphée chrétien du cimetière de Callixte. Le Christ est en habit phrygien, touchant de la lyre. Il n'y a plus de bêtes féroces autour de lui. Le charme a opéré. Les bêtes féroces sont transformées en brebis ravies, la tête relevée, les yeux fixés sur le divin enchanteur. Voilà bien l'art grec uni au génie chrétien [2].

Cette belle et profonde image du Christ dura peu, pour des causes qu'il serait trop long de rapporter ici. Elle fut remplacée par une autre presque aussi ancienne qu'elle, plus évangélique et qui se multiplia à l'infini: celle de Jésus sous l'image du *bon Pasteur*. Comment donner une idée de la multitude et de l'art de ces compositions charmantes dont quelques-unes remontent au Ier siècle et sont contemporaines des apôtres? Jésus-Christ est debout, vêtu de la chlamyde grecque ou de la tunique romaine, avec la brebis égarée sur les épaules; toutes les brebis fidèles à ses pieds. Rien ne peut exprimer la jeunesse, la fraîcheur, la grâce aimable avec lesquelles sont rendues toutes ces scènes. Voyez, par exemple, au cimetière de Priscille, ce Jésus sous la forme du *bon Pasteur,* debout, appuyé sur sa houlette, les jambes croisées avec art, la tête doucement et tendrement inclinée vers ses brebis. Et elles, comme elles arrivent! comme elles le regardent! C'est la traduction du

[1] Cimetière de Domitilla. — Garucci, tavol. XXVII.

[2] Cimetière de Callixte. — Rossi, tavol. XVIII. — Garucci, tavol. IV.

mot de Notre-Seigneur : *Cognosco meas, et cognoscunt me meæ* [1]. Ou bien, voyez encore, au même cimetière, cette figure du Sauveur, si jeune, si gracieux, tenant d'une main son bâton pastoral et de l'autre faisant lécher sa main à une brebis [2]. Si de telles peintures n'étaient pas dans d'obscurs corridors où on ne les voit pas, on n'aurait pas assez d'admiration pour de si belles créations du génie chrétien.

Quelquefois la scène est rendue d'une autre manière. C'est toute une bergerie; une foule de brebis fidèles; et au milieu une brebis plus haute que les autres, posée sur un monticule d'où s'échappent quatre fleuves. La tête est enveloppée d'une auréole. Rien n'égale sous ce rapport la grande peinture qui se voit au cimetière des Saints-Marcellin-et-Pierre [3]. Sur un monticule d'où sortent quatre fleuves se tient debout un agneau nimbé. Deux personnages de chaque côté s'inclinent et le montrent de la main. L'agneau n'a pas sans doute la majesté que lui donnera plus tard Van Eyck, dans le magnifique tableau de Gand; mais il ne manque pas de grandeur. Quant aux personnages, leur ardeur, leur enthousiasme, assez grossièrement exprimés, leurs mains tournées vers l'agneau, leurs regards qui semblent appeler les spectateurs

[1] Cimetière de Priscille. — Garucci, tavol. LXXXII.

[2] Cimetière de Trason. — Garucci, tavol. LXXII. Voir aussi, tavol. XVI, les deux images du *Bon-Pasteur* de la crypte de Lucine. Nous les expliquerons plus tard à cause des symboles profonds qui les accompagnent. Ces peintures sont de la plus haute antiquité, probablement du 1er siècle.

[3] Cimetière des Saints-Marcellin-et-Pierre. — Garucci, tavol. LVIII. Cette peinture a été reproduite et expliquée par M. Grimouard de Saint-Laurent, Ann. de Didron, vol. XXIV, ann. 1864, p. 165.

à se prosterner, tout cela est saisissant. Au point de vue dogmatique, c'est une des grandes scènes d'adoration : *Dignus est agnus qui occisus est accipere honorem et gloriam et benedictionem* [1].

Mais ce n'était pas seulement sous de telles figures que les peintres des catacombes représentaient leur divin Maître. Ils se hasardaient quelquefois, non pas à en donner un portrait, on ne l'a jamais fait pendant les trois premiers siècles, soit qu'on ne l'osât pas, soit qu'on n'en eût pas les éléments; mais du moins une représentation idéale. Nous citerons en particulier, au cimetière de Sainte-Agnès, le Christ assis au milieu de ses disciples, trois à droite, trois à gauche. On croirait voir une scène du *Beato*. La tête du Christ est d'une douceur pénétrante. Allez aussi au cimetière de Domitilla, et dites s'il peut y avoir quelque chose de plus gracieux que le Christ, tel qu'il est peint : vêtu d'une tunique, avec un large col renversé sur les épaules, de longs cheveux bouclés. Il est assis au milieu d'un bouquet de bois, sur un rocher gracieusement arrondi; il tend les bras et semble dire : « Venez à moi. » C'est la jeunesse, la beauté et la grâce réunies [2]. Citons encore une charmante composition du cimetière de Sainte-Agnès : Jésus-Christ assis, tenant de la main gauche un livre, et levant la droite pour bénir. Est-il possible de trouver une figure plus aimable? Sa jeunesse, ses longs cheveux flottants sur ses épaules, la beauté et la noblesse de ses traits, l'expression, l'expression surtout, voilà du plus bel art antique, renouvelé, rajeuni par un souffle nouveau.

[1] Apoc. v, 12.

[2] Cimetière de Domitilla. — Garucci, tavol. XXIV.

C'est de la même main et du même cœur que sont peintes toutes les scènes de la vie de Notre-Seigneur; car il n'y en a pas une qui ne se retrouve ici : non-seulement les scènes de l'enfance du Christ sur lesquelles nous reviendrons plus loin, mais toutes celles de sa vie : Jésus-Christ baptisé par saint Jean [1]; Jésus-Christ au milieu de ses douze apôtres et toujours distingué d'eux par son élévation sur un petit monticule; Jésus-Christ au milieu des quatre évangélistes, avec un petit panier à ses pieds où sont les quatre rouleaux des Évangiles; Jésus-Christ guérissant l'aveugle-né, peinture d'une beauté idéale; Jésus-Christ enseignant la Samaritaine; Jésus-Christ multipliant les pains, changeant l'eau en vin aux noces de Cana, ressuscitant Lazare, etc. Tout l'Évangile est peint sur les murs des catacombes, avec un trait quelquefois bien rapide, peu savant, mais souvent aussi, dans les cryptes les plus antiques, avec un art, une élévation, un jeté hardi, une vie qui étonne et saisit [2].

Qui n'aurait cru que des peintres, si empressés à reproduire les traits de la vie du Christ, allaient épuiser leur art à nous peindre ses souffrances, ses humiliations et sa mort? Il n'en est rien. Il faut descendre bien tard pour apercevoir un crucifix dans les catacombes. Serait-ce qu'ils avaient toujours crainte qu'elles ne fussent violées et

[1] Voir au-dessus de la porte d'une des cryptes de Lucine une peinture presque effacée et des plus antiques.

[2] Par exemple au cimetière de Domitilla, Jésus-Christ jeune, avec de longs cheveux bouclés, vêtu de la tunique et du pallium, met le pied droit sur le monticule et s'incline pour poser le doigt sur les yeux d'un aveugle. L'aveugle est debout devant lui, le genou droit en terre, les deux mains élevées en signe de prière. Toute cette charmante composition est pleine de mouvement et de grâce. — Garucci, tavol. XXIX.

que l'image de Jésus-Christ sur la croix ne fût l'objet d'une profanation? Ou bien serait-ce que, dans leur profond enthousiasme, ils ne supportaient pas plus, dans le chef que dans les membres, la vue de supplices si passagers? Les martyrs, ils les peignaient toujours radieux et triomphants : comment auraient-ils peint le Sauveur abaissé, meurtri, mourant? Le fait est que les catacombes ne contiennent aucune de ces peintures qui ont été plus tard l'étude assidue et le triomphe en même temps que le désespoir du grand art chrétien.

Du moins, s'ils n'osaient pas ou ne voulaient pas représenter la passion du Sauveur, ils mettaient sa croix partout, en ayant soin de la dissimuler, de la rendre inintelligible aux païens, visible et vivante seulement aux yeux des initiés. Quelquefois ils la plaçaient dans les compartiments et les caissons dont ils ornaient, selon l'usage antique, les voûtes des *cubicula;* et comme là elle se perdait dans les enroulements et les feuillages, ils se plaisaient à la multiplier, à mettre en quelque sorte croix sur croix [1]. D'autres fois, ils se contentaient de la représenter sous la forme d'un arbre, que des colombes ou des agneaux con-

[1] En voir un bel exemple dans le plafond d'un des deux *cubicula* les plus anciens du cimetière de Lucine. Les connaisseurs estiment que ces peintures se rapportent au temps des Flaviens. Or là, parmi des ornements classiques, des têtes, des génies ailés, des guirlandes de fleurs et de fruits, semblables à ceux qu'on trouve dans les peintures de Pompéi, la croix, invisible aux yeux des païens, éclate trois fois, au centre, dans les penditifs, et jusque dans les voûtes. On ne pouvait pas la peindre d'une manière à la fois plus audacieuse et plus invisible. Et tout cela au Ier siècle. — Voir aussi, au cimetière de Priscille, un plafond du IIe siècle, qui représente la croix d'une manière éclatante en même temps que très-cachée.

templaient avec amour[1]. Souvent, comme par un caprice de l'artiste, l'arbre se fendait, et deux immenses rameaux, projetés à droite et à gauche, donnaient aux fidèles une image éclatante de la croix. Des cerfs altérés, des brebis se reposaient en paix à son ombre[2]. Quelquefois le symbole prenait un sens plus profond. Une colombe contemplait deux arbres qui se dressaient devant elle : le premier, bas, stérile, sans rameaux, un vrai bois mort, l'arbre de la chute; le second, haut, touffu, fécond, fendu en deux branches verdoyantes, l'arbre de la rédemption et du salut[3].

Ils finirent cependant par se décider à représenter la croix; mais alors ils la couvrirent de pierres précieuses, d'arabesques en or ou en argent. Ils la mirent comme un sceptre entre les mains du Christ, toute resplendissante de gloire. Ils n'allèrent jamais plus loin, et il faut descendre jusqu'au VIIe siècle pour trouver la seule image du crucifix que les catacombes aient jamais vue.

En revanche, on y trouve les scènes de la résurrection et de l'ascension, soit dans leur représentation historique, ce qui est rare pourtant, soit sous le symbole de Jonas, dont Notre Seigneur avait dit : *De même que Jonas a été trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine ; ainsi en sera-t-il du Fils de l'homme, puis il ressuscitera le troisième jour*[4]. A la lettre, ce symbole tapisse les murs des catacombes. On le trouve sur des pierres sépulcrales, sur des médaillons de métal, sur des lampes, sur des pierres gravées,

[1] Cimetière de Domitilla.

[2] En voir deux ou trois exemples admirables au cimetière de Domitilla.

[3] Même cimetière.

[4] Matth. XII, 40.

sur des fonds de coupe de verre, en un mot, partout. Plusieurs de ces représentations sont touchées de main de maître; et par la largeur du style et le feu de l'exécution elles égalent ce qu'il y a de plus beau dans les figures de l'Orphée chrétien ou du bon Pasteur. Mais en voilà assez sur un sujet inépuisable.

IV

Parlons maintenant de la Mère de Dieu, de la très-sainte Vierge Marie. Avec le *Credo*, il convient de la placer à côté de son divin fils : *Natus ex Maria Virgine*. Que les protestants qui nous reprochent d'honorer le mère de Jésus et qui prétendent que ces honneurs sont une innovation dans le christianisme, consentent à descendre avec nous dans les catacombes. Longtemps on a prétendu que l'image de Marie en était absente, ou qu'on ne la voyait que dans les scènes historiques de l'adoration des mages. Ce n'était qu'après le concile d'Éphèse, disait-on, que les peintures relatives à la sainte Vierge s'étaient multipliées. Une si grave erreur provenait de ce qu'au début on n'avait connu qu'un petit coin des catacombes, et qu'encore on ne l'avait exploré que légèrement; car il n'y a, au contraire, pas un des priviléges de la Mère de Dieu, pas une des merveilles de sa vie : sa virginité, l'annonciation de l'ange, la visitation, la maternité divine, sa perpétuelle pureté, sa puissance auprès de Dieu, qui ne se lisent sous mille formes sur les murs des catacombes.

Et non-seulement les peintres primitifs n'ont rien omis

de ce qui regarde la sainte Vierge, mais jamais peut-être ils n'ont été mieux inspirés. Nulle part on ne retrouve, à un plus haut degré, cette invention, cette originalité, ce retour instinctif aux grandes traditions de l'art antique qui sont un des charmes de l'homme de goût qui visite les catacombes.

Et ce qui achève la merveille, c'est que les plus belles de ces peintures sont de la plus haute antiquité, de l'âge même des apôtres.

Entrons d'abord dans la catacombe de Sainte-Priscille, que l'on a si bien appelée la *Crypte de Marie*, à cause des nombreuses fresques qui la représentent; et arrêtons-nous devant une peinture où l'on trouve au plus haut degré cette fusion de l'esprit nouveau avec les formes antiques; c'est la peinture de l'*Annonciation*, la plus ancienne que l'on connaisse, contemporaine de saint Jean. Sur un fond merveilleusement préparé et orné, dans un cercle formé par cinq rangées de pierres précieuses, apparaissent deux personnages. D'abord la Vierge Marie, assise sur une chaise antique, et ensuite un personnage, debout devant elle, à une certaine distance, et qui semble lui parler. La Vierge écoute, les yeux modestement baissés, la main droite appuyée sur le bras de son siége, la main gauche, un peu jetée en avant, comme une personne qui fait une objection. Le personnage insiste. D'une main il soutient le pallium dont il est vêtu sur sa tunique; il avance l'autre du côté de la Vierge, comme un homme qui veut persuader. Ses yeux sont largement ouverts, pleins d'un feu céleste. La pose des deux personnages, la disposition de leurs vêtements, la modestie de l'une, l'insistance pleine d'autorité de l'autre, tout cela est du plus grand effet. On ne se lasse pas de regarder cette image de la

Vierge, si digne, si modeste; la chaste expression de son visage; ce corps un peu affaissé sur une chaise par l'étonnement et l'émotion. C'est du plus grand art. Quatre colombes placées aux quatre angles semblent traduire la parole de l'ange : *Spiritus sanctus superveniet in te*[1]. Cette peinture est de la fin du Ier siècle ou du commencement du IIe. C'est la forme qu'idéalisera plus tard Fra Angelico dans les scènes de l'*Annonciation*, et qui ne sera pas surpassée.

C'est dans ce même cimetière de Priscille, si célèbre par son antiquité, que se trouve une autre image, plus belle encore, l'incomparable peinture de la Vierge-Mère et du prophète Isaïe[2]. La Vierge est assise tenant l'enfant Jésus dans ses bras. A côté d'elle, debout, est le prophète Isaïe vêtu du pallium; d'une main il porte un volume roulé, de l'autre il montre une étoile. Nous n'oublierons jamais l'impression dont nous fûmes saisis lorsque cette fresque se trouva pour la première fois devant nous. Nourris dans cette idée qu'il n'y avait dans les catacombes que des peintures grossières exécutées par des pauvres qui n'avaient jamais touché un crayon, nous retrouvions là tout l'art antique, avec une jeunesse, une vie, une souplesse dans les membres, une expression dans les figures, que les anciens eux-mêmes n'avaient pas connues. L'enfant est raphaélesque. Il se jette sur le sein de sa mère, et en même temps il tourne la tête vers le prophète, avec un mouvement d'une élégance et d'une vie admirables. Cette manière de retourner la tête, ces beaux yeux si profonds,

[1] Luc. I, 35.

[2] Cette image remonte aux confins de l'âge apostolique. « Elle a été faite de l'an 50 à 120 de l'ère chrétienne, peut-être même, dit M. de Rossi, *sous les yeux des apôtres.* »

cette petite main posée avec tant de grâce sur la poitrine de Marie, comme dans la Vierge du *Grand-Duc*, tout cela est d'un si grand art, que si ces fresques n'eussent été, du temps de Raphaël, enfouies sous terre, on jurerait qu'il les a vues et qu'il en a emporté un puissant souvenir. Du reste, la figure de la Vierge peut rivaliser avec celle de l'enfant. Remarquez ce beau front, ces yeux si largement ouverts mais si modestes, cette petite bouche, tout cet air d'étonnement. Quoiqu'elle ait l'enfant divin dans ses bras, on dirait qu'elle ne croit pas à son bonheur; elle en est encore au *Quomodo fiet istud* de l'Annonciation. Comment une telle peinture, si belle, si antique, n'est-elle pas reproduite par le pinceau et n'orne-t-elle pas toutes les demeures chrétiennes? Elle est de même famille que les vierges de Raphaël, fille du même grand art; et elle est contemporaine de saint Jean [1]. M. de Rossi, qui a publié plusieurs *Images choisies de la bienheureuse Vierge Marie* dans les catacombes, a bien fait de mettre celle-là au premier rang. Elle est à la fois la plus antique et la plus belle [2].

Cependant, sous ces deux rapports, est-il bien sûr que la Vierge-Mère du cimetière de Domitilla ne pourrait pas lutter? La Vierge est assise sur une chaise curule. Elle porte une dalmatique ornée de bandes de pourpre. Sur sa

[1] Richemont, *Nouvelles Études sur les catacombes*, p. 350 et suiv. Après avoir donné toutes les preuves de l'antiquité de cette fresque, M. de Richemont conclut: « Il serait facile de soutenir que cette peinture de la Vierge appartient à l'âge même des apôtres. »

[2] *Imagini scelte della B. Vergine Maria tratte dalle catacombe Romane.* Roma, 1863. Ces images, en trop petit nombre, ont été publiées par la commission chargée de la lithochromographie pontificale. La notice est de M. de Rossi.

tête un voile très-court qui enveloppe les épaules. Sa main droite est levée, sa tête un peu renversée en arrière, et comme épanouie, dans une attitude d'étonnement, d'admiration et de louanges. C'est le *Magnificat*. L'enfant, qui est assis sur ses genoux et regarde le public, est vêtu d'une robe éblouissante de blancheur. Il fait penser aux miniatures du *Beato*.

Il faut joindre à ces trois images de Marie, non qu'elle puisse les égaler, ni en antiquité ni en beauté, la Vierge-Mère du cimetière des Saint-Pierre-et-Marcellin; mais une particularité curieuse la recommande à l'attention des chrétiens. Elle est assise, vêtue d'une tunique bordée de pourpre, avec l'enfant Jésus dans ses bras. Toutes les Vierge-Mère, dans cette attitude, ont la tête couverte d'un voile. Celle-ci n'en a point. M. de Rossi pense que comme les femmes mariées avaient toujours un voile qui se prenait le jour des fiançailles et qu'il n'y avait que les vierges qui n'en avaient pas [1], on a voulu indiquer par là la virginale intégrité de Marie.

Cette idée, du reste, de la pureté divine de Marie dans sa glorieuse maternité, se trouve exprimée d'une manière mystérieuse, bien qu'éclatante, dans une autre page du livre des catacombes, au cimetière de Saint-Valentin sur la voie Flaminienne. Cette page a comme trois compartiments. A droite, la Visitation, charmant groupe d'Élisabeth et de Marie s'embrassant, l'une plus âgée, l'autre toute jeune, toutes deux nimbées. Au centre, la Vierge-Mère tenant l'enfant Jésus sur ses genoux, avec cette inscription verticale : *Sancta Dei Genitrix*. Enfin à gauche, une scène que l'on a été longtemps à comprendre, et dont

[1] Tertull. *de velandis virginib.*, cap. II.

l'importance est capitale [1]. C'est la légende apocryphe de cette femme qui, ne croyant pas à la virginité de Marie après l'enfantement, rêva de s'en assurer. Elle fut punie par la perte de son bras droit, et s'adressa au divin enfant, qui le lui rendit. Peu importe la non-authenticité certaine de cette histoire. Ce qui est évident c'est que les chrétiens ont voulu professer, par cette peinture, la perpétuelle virginité de Marie.

Il ne faut pas oublier, avant de quitter ce sujet, une autre image de la Vierge-Mère peinte dans un *arcosolium* du cimetière de Sainte-Agnès. Ce fut la première peinture de Marie trouvée dans les catacombes, et elle devint rapidement fameuse. On en a découvert depuis et on en découvrira encore de plus antiques. Son prix s'affaiblira, sans cesser d'être considérable. La Vierge est ornée d'un grand voile qui l'enveloppe tout entière; autour de son cou, un collier précieux; elle a l'attitude d'une *Orante;* les yeux et les bras levés au ciel. L'enfant est assis sur elle, ou plutôt devant elle. Il y a dans tout cela un peu de convention et de roideur qui met cette image à une grande distance de celles des cimetières de Priscille et de Domitilla [2].

Mais ce n'est pas seulement sous cette forme que les peintres des catacombes se plaisaient à représenter Marie. Ils peignaient très-souvent la Mère; mais ils ne peignaient

[1] Elle a été déchiffrée par le P. Arth. Martin, *Mélanges d'archéologie*, t. I, p. 23.

[2] Longtemps on a cru que cette image de Marie était la seule que l'on vît aux catacombes. Et c'est ce que croyait Palmer (*Early Christian Symbolism.*, p. 66); ce qui prouve qu'il n'avait visité qu'une partie des catacombes. Celle-là n'est guère que du IVe siècle, et elle est bien dépassée, même au point de vue de l'art, par toutes les autres qui remontent au IIe et même au Ier siècle.

ni avec moins de tendresse, ni moins fréquemment la Vierge dans sa pureté radieuse, vêtue d'une robe éblouissante de blancheur, les yeux et les bras levés au ciel ou quelquefois tendrement abaissés vers la terre. Sans doute ce serait une erreur de reconnaître toujours Marie dans ces figures d'*Orante* qui se rencontrent sans cesse dans les catacombes; mais ce serait une erreur plus grossière encore de ne l'y rencontrer jamais. Comment, par exemple, ne pas voir l'image de Marie dans cette grande et gracieuse *Orante*, presque grecque de dessin, enveloppée dans les longs plis de sa tunique couverte du *peplum*, et faisant pendant au bon Pasteur, deux fois et sur un tel pied d'égalité que le doute n'est pas possible [1]. Et de même, dans cette pierre tombale du cimetière de Callixte, où l'*Orante* a, comme le bon Pasteur, deux brebis à ses pieds, qui lèvent vers elle un regard plein d'une ardente prière; ou deux vases d'où s'élève la fumée des aromates [2]. En plusieurs chambres elle occupe le centre du plafond, ayant autour d'elle des personnages de l'Ancien Testament, si grands que Marie seule peut les dominer à ce point. Souvent elle porte un diadème; quelquefois ses bras, au lieu d'être relevés vers le ciel, sont tendrement abaissés du côté de la terre [3]. Ou bien encore deux personnages s'inclinent devant elle et la montrent respectueusement de la main, dans la même situation où nous les avons vus inclinés devant le Christ [4]. Quelquefois même elle est entre saint Pierre et saint Paul [5]. Mais n'insistons pas et termi-

[1] Garucci, tavol. LV.
[2] Garucci, tavol. LXXXIII.
[3] Garucci, tavol. XXXIV.
[4] Garucci, tavol. LIII, LIV, LV.
[5] Garucci, *vetri*, tavol. IX; avec cette inscription : PETRUS-MARIA-PAULUS.

nons ce sujet en rappelant qu'au-dessus de ces belles *Orante*, pour qu'on ne s'y méprît pas, le peintre a écrit plusieurs fois le nom de la très-sainte Vierge : MARIA.

Ainsi donc il n'y a rien de nouveau dans le christianisme. Les deux grandes familles d'images de Marie qui remplissent nos églises ornaient, il y a dix-huit siècles, les sanctuaires primitifs des catacombes : Marie contemplée dans sa virginité sans tache, couverte d'un voile, enveloppée d'une longue robe blanche, les bras et les yeux levés au ciel, ou tendrement abaissés vers la terre comme dans nos statues de l'Immaculée Conception ; et Marie contemplée dans sa maternité glorieuse, tenant son divin fils sur ses genoux et le présentant aux adorations du monde. Et ce qui, depuis dix-huit siècles, a vainement tenté le génie chrétien, ce qu'il n'a pas pu réaliser, ce mélange de virginité et de maternité, commence à tourmenter les peintres, même au fond des catacombes. Ces mains qui demain porteront des chaînes, ces cœurs qui ne craindront ni les bûchers ni les lions, ces âmes toutes pleines du Saint-Esprit n'y réussissent pas mieux que n'y réussiront plus tard les plus sublimes génies : pas même le bienheureux Angelico, pas même le divin Raphaël. Après qu'on s'est oublié des heures devant leurs toiles sublimes, après qu'on y est resté jusqu'à ce que les yeux aient été obscurcis par les larmes, on s'en va, emportant dans son âme une image de la Vierge Marie plus haute que toute peinture. Comme son divin fils, elle n'aura jamais toute sa beauté que dans le cœur de ceux qui l'aiment.

Mais continuons. Nous ne sommes encore qu'à la moitié du symbole. Nous avons vu la Trinité, la création, la chute, la rédemption par le Verbe incarné, la divine pureté et l'inviolable virginité de sa mère. Achevons le *Credo*,

en parlant successivement de l'Église, de son chef, des sacrements et de la vie éternelle où ils conduisent.

V

Il n'y a pas d'efforts que les peintres des catacombes n'aient faits, pas de symboles auxquels ils n'aient eu recours pour mettre constamment sous les yeux des fidèles l'auguste image de la sainte Église catholique. *Et in sanctam Ecclesiam catholicam.* Les premiers Pères l'ayant appelée la chaire de la vérité, ils peignaient une chaire de pierre semblable à celle sur laquelle s'asseyaient, dans les catacombes, les évêques de Rome; ils plaçaient sur le dossier une colombe, image de l'Esprit-Saint qui assiste l'Église, et pour montrer dans quel honneur il faut tenir cette chaire sacrée, ils mettaient de chaque côté des draperies [1]. D'autres fois, saint Paul ayant appelé l'Église la colonne de la vérité, ils dessinaient une colonne, aux pieds de laquelle reposaient en paix deux colombes [2]. Dans d'autres peintures, l'Église était représentée comme l'épouse du Christ. Nous citerons en particulier la magnifique peinture du cimetière de la voie Lavicane. L'artiste y a réuni l'Époux et l'Épouse. D'un côté Jésus sous la forme du *Bon Pasteur;* de l'autre l'Église sous la forme d'une *Orante;* à sa gauche pendent les fouets garnis de nœuds et de plomb dont on la meurtrit; et à sa droite s'épanouissent des lis, symbole de sa pureté et de sa divine

[1] Cimetière des Saints-Marcellin-et-Pierre. Marbre antique.
[2] Id., ibid.

floraison [1]. Mais l'image sous laquelle les chrétiens se plaisaient davantage à représenter l'Église, c'était l'arche, flottant au sommet des eaux. Un vieillard est assis dans l'arche, tendant les mains au ciel, et la colombe lui apporte le rameau. On trouve cette représentation partout, soit sous cette forme, soit sous celle d'une barque, d'un simple navire qui brave la fureur des flots. Quelquefois la représentation s'anime et prend un sens plus dogmatique encore; par exemple, au cimetière de Callixte, où l'on voit, au milieu d'une mer agitée, un vaisseau battu par la tempête. Sur le vaisseau un homme prie les bras en croix, image du Christ qui n'abandonne pas son Église. Et, afin que la représentation soit absolument frappante, il y a auprès de lui un homme sur la tête duquel se pose une main céleste, comme pour indiquer qu'une fois entré dans le vaisseau divin, on ne craint pas le naufrage; et au milieu des flots un autre homme qui étend les mains en désespéré, pour montrer que hors de l'Église il n'y a pas de salut [2].

On pense bien qu'une fois entrés dans une telle route, les peintres des catacombes n'avaient garde d'oublier le chef de l'Église, saint Pierre. Aussi plus on pénètre dans les catacombes, plus on étudie les peintures, plus on voit surgir de preuves de sa primauté, de sa souveraine juridiction. Cette primauté est représentée partout, et jusqu'en des peintures où un premier regard superficiel n'avait jusqu'ici pas permis de la voir. Ainsi, par exemple, une des figures qui apparaissent le plus fréquemment, c'est Moïse frappant le rocher, et en faisant jaillir des torrents

[1] Cimetière de la voie Lavicane.

[2] Cimetière de Saint-Callixte, IIe siècle. — Cimetière de Saint-Prétextat.

d'eau. On n'en avait pas vu plus long. Mais voilà que dans la magnifique collection des vers peints en or, on retrouve la même image; seulement, sur la tête du vieillard qui frappe la roche, on lit : *Petrus* [1]. Éclairé de ce rayon, on est revenu à l'étude des fresques des catacombes, et il n'y a plus à contester; là où jusqu'ici on ne voyait que Moïse faisant jaillir l'eau au désert, il faut voir saint Pierre faisant jaillir l'eau des sacrements. Ainsi, par exemple, au cimetière de Callixte, il y a deux Moïses l'un à côté de l'autre : le premier, qui frappe le rocher; et puis, derrière lui, un second Moïse qui remet sa sandale. Comparez les deux figures; ce dernier est jeune, sans barbe, c'est vraiment Moïse; l'autre, qui fait jaillir l'eau, est vieux, avec une barbe blanche, une touffe de cheveux sur le front, c'est la figure traditionnelle de saint Pierre. Même observation a été faite pour Abraham; là où jusqu'ici on voyait le père du peuple juif, des inscriptions incontestables, des signes caractéristiques montrent saint Pierre, le chef du nouveau peuple de Dieu. Et de même encore pour le Noé dans l'arche. Regardez bien, ce n'est pas Noé, c'est saint Pierre. Ainsi Pierre est le Noé de la nouvelle arche, l'Abraham du nouveau sacrifice, le Moïse de la nouvelle loi, seul capable de frapper la roche et d'en faire jaillir les eaux vives du baptême, de la pénitence et des autres sacrements. Mais ce n'est pas seulement sous la forme symbolique que cette primauté est peinte. On voit Pierre recevant des mains de Dieu la nouvelle loi; ou bien, entouré des douze apôtres et recevant seul la croix qu'il porte sur

[1] *Museo sacro* au Vatican. — Deux magnifiques verres à feuilles d'or trouvés dans les catacombes. — Le premier a été publié par Boldetti (*Osservat. sop. cimet.*, p. 200); — le second, par M. de Rossi. (*Bullet. di Arch. crist.*, 1868, p. 3.)

son épaule et le rouleau de la loi qu'il tient à la main, constitué, par cette double donation, le chef unique de l'Église [1].

Il n'est pas douteux que les premiers chrétiens n'aient fait des efforts pour fixer les grandes lignes du visage de saint Pierre; ils y ont assez mal réussi; mais du moins il est partout, et partout le même; quelquefois seul, la plupart du temps placé en regard de saint Paul. Dans ce cas, saint Pierre est toujours à droite. Je dis toujours, car il n'y a que de très-rares exceptions, et elles s'expliquent, dans la plupart des circonstances, par le désir, en mettant saint Paul à la droite, de lui faire un spécial honneur, selon cette parole : *Sede a dextris meis* [2]. *Astitit Regina a dextris ejus* [3]. Et ce qui le prouverait, c'est que dans plusieurs de ces cas, saint Pierre est en avant, tandis que saint Paul, bien qu'à la droite, est au second plan et s'efface. De même, dans une autre peinture, saint Pierre est sur une *sedia*, et saint Paul, quoique à droite, est sur un simple escabeau. Ou encore, s'ils sont vêtus de la même manière, le vêtement qui est uni pour saint Paul est orné d'une bordure de perles chez saint Pierre [4]. Ou enfin, s'ils sont assis, saint Pierre fait un geste d'autorité, tandis que saint Paul s'incline en signe d'adhésion [5].

1 *Museo sacro* au Vatican. — Fond de coupe, représentant le Christ entre saint Pierre et saint Paul. — Le Christ remet la loi à saint Pierre.

2 Ps. CIX, 1.

3 Ps. XLIV, 10.

4 Boldetti, p. 197, n° 8.

5 Le P. Garucci a publié l'admirable collection des verres en or trouvés dans les catacombes. (*Vetri ornati di figure in oro da Raffaele Garucci, Roma, tipographia delle belle arti*, 1864, 1 vol. in-4°.) Or dans cette magnifique collection les figures de

Il n'est personne, je pense, qui ne sente la grandeur, l'importance dogmatique de telles découvertes. On a vu des protestants s'arrêter saisis devant des preuves si inattendues, qui, dans leur brièveté, leur laconisme lapidaire ne laissaient place à aucune objection, en même temps que, par leur incontestable antiquité, de telles preuves avaient en quelque sorte le poids des siècles.

VI

A côté de cette primauté de saint Pierre et de cette souveraine autorité du nouveau Moïse, une des découvertes merveilleuses de la nouvelle étude plus approfondie des

saint Pierre et de saint Paul se rencontrent sans cesse. On peut les diviser en trois classes :

1° Celle ou saint Pierre est a droite. — Tavol. X, nos 2, 3, 4, 5, 6; tavol. XI, nos 1, 2, 3, 4, 5, 7, 8; tavol. XII, nos 1, 2, 3, 4, 5; tavol. XIII, nos 1, 2, 3, 4, 5, 6; tavol. XIV, nos 1, 2, 4, 5; tavol. XV, nos 1, 3, 4, 5; tavol. XVI, nos 2, 5; tavol. XVII, nos 1, 4; tavol. XVIII, no 4; tavol. XX, no 7. C'est la représentation ordinaire.

2° Celle ou saint paul est a droite. — Tavol. X, no 4; tavol. XII, no 5; tavol. XIV, no 6; tavol. XV, no 2. On voit le petit nombre : 1° cela peut s'expliquer par l'erreur du peintre; 2° par l'honneur fait à un personnage moindre, en le plaçant à la droite. Voir tavol. XVI, no 7, où saint Paul est à droite et le Christ à gauche, avec l'inscription ainsi conçue : paulus — christus. — De même tavol. XXII, no 6, sainte Agnès, à droite, la sainte Vierge à gauche, avec l'inscription : agnes — maria. Sur la grande porte de bronze de Saint-Pierre, porte du xve siècle, saint Paul est à droite, saint Pierre à gauche, et certes à cette époque on croyait à la primauté de saint Pierre.

3° Celle ou saint Pierre est seul, revêtu des insignes de sa dignité. — Tavol. X, no 1; tavol. X, nos 8 et 9.

catacombes, il faut en mettre une autre non moins importante. On aura remarqué qu'il y a dans le symbole deux articles qui se suivent et qui n'en font qu'un : « Je crois à la sainte Église catholique, la communion des saints. » *Sanctam Ecclesiam catholicam, sanctorum communionem.* Comme pour faire entendre que l'Église n'est pas seulement sur la terre; que c'est l'immense société de toutes les âmes baptisées en Jésus-Christ et éternellement unies par le lien de l'amour divin, soit qu'elles demeurent encore en ce monde, soit que déjà elles l'aient quitté. Comment les protestants ont-ils pu imaginer qu'une fois sorti de ce monde on n'en gardait aucun souvenir, et que, devenu meilleur et plus puissant par une union plus haute avec Dieu, on ne pouvait plus rien pour ceux qu'on ne cessait pas d'aimer, qu'on aimait au contraire davantage? Comment ont-ils pu voir une répugnance à ce que la prière des vivants, leurs pieux souvenirs, leurs bonnes œuvres pénétrassent à travers la tombe de ceux qui ne sont plus, et y fussent une rosée et un soulagement? Ce qu'il y a de certain, c'est que les premiers fidèles n'avaient pas de telles répugnances, et un des dogmes qui apparaît avec le plus d'éclat dans les catacombes, c'est le dogme de l'invocation des saints et de la prière pour les morts.

On en avait déjà des preuves dans les inscriptions; mais voici la curieuse découverte qu'on vient de faire. Quand on descend dans le cimetière de Callixte, avant d'entrer dans la chapelle de Saint-Sixte et des Papes, on aperçoit sur un enduit antique qui revêt le jambage des portes, une foule de mots gravés au poinçon, comme on en trouve sur les murs de Pompéi. On n'avait pas encore étudié à la loupe ces *graffiti;* on vient de le faire. Qu'y a-t-on trouvé?

les invocations les plus suppliantes adressées à saint Sixte et aux autres martyrs enterrés dans cette catacombe.

Sancte Suste, in mente habe in horationes Aurelium Repentinum. « O saint Sixte, n'oubliez pas dans vos prières Aurelius Repentinus. »

Les *graffiti* sont placés les uns sur les autres, se croisent, s'entre-croisent, d'une manière indéchiffrable. Cependant à force de patience, on a trouvé jusqu'à *neuf* formules d'invocations à saint Sixte. Il y en a de semblables adressées aux autres martyrs :

Martyres sancti, in mente havete Mariam. « O saints martyrs, n'oubliez pas Maria. »

Petite pro me Eustachium. « Priez pour moi Eustachius. »

Et non-seulement on les invoque en général, mais on leur demande telle ou telle grâce. Quelquefois des grâces tout humaines : un bon voyage, un retour heureux (c'étaient peut-être des pèlerins venus de loin).

Petite... ut Verecundus cum suis bene naviget. « Priez... pour que Verecundus et les siens aient une bonne navigation. »

D'autres fois un peu de repos, de paix pour la fin de la vie.

Otia petite pro Parente et pro fratribus ejus. « Demandez la paix pour Parens et pour ses frères. »

Il y a des *graffiti* pareils à l'entrée de toutes les catacombes, à la porte de tous les sanctuaires. Il y a des invocations des saints, aussi vives, sur une foule de tombes.

Μοῦ τεκνίον, ζῇς ἐν Θεῷ, καὶ μέχρι τῆς ζωῆς μοῦ εὔχου περὶ ἐπὸν καὶ περὶ... « O mon cher fils, vis en Dieu, et tant que je vivrai, prie pour moi et pour... »

Vincentia in ☧ (*Christo*) *petat pro Phœbe et pro Virginio ejus.* « Vincentia, vis dans le Christ, et prie pour Phébé et pour son Virginius. »

Et non-seulement on prie les saints pour soi, mais on prie pour les morts. On conjure Dieu et les saints de les secourir.

« Démétrius et Léontia à Syrica, leur fille bien-aimée : *Seigneur Jésus, souvenez-vous* de notre enfant. » — « O Dieu, qui êtes assis à la droite du Père, *mettez avec vos saints l'âme de Nectarius.* » — « C'est ici, ô très-doux fils, que ta vie s'est achevée. Et maintenant, ô Père tout-puissant, je vous en prie, *ayez pitié de ses douleurs, ayez pitié de notre bien-aimé.* » — « O Dieu, *rafraîchissez* l'âme d'Antonia. » — « Que ceux qui liront cette épitaphe prient pour que l'âme de Luciféra soit bien reçue de Dieu : *Ut quisque de fratribus legerit, roget Deum ut sancto et innocente spiritu ad Deum suscipiatur*[1]. »

On pourrait multiplier à l'infini les exemples. Et comme ce sont là des choses non officielles, gravées avec un clou, un poinçon, sur les murs, par la main des enfants, des femmes, des pèlerins de toute sorte, il y a là une preuve *populaire*, absolument sans réplique.

VII

Mais continuons; il nous reste encore à indiquer une dernière série de découvertes, d'une importance suprême.

Après avoir confessé l'existence, la nature et la divinité de l'Église, *sanctam Ecclesiam catholicam, sanctorum communionem*, nous confessons les sacrements qui font les saints : *remissionem peccatorum*. Tout le monde est d'accord que, par ce mot si bref, nous confessons l'ensemble

[1] Rossi, *Rom. sotter.*, II, p. 306.

des moyens surnaturels par lesquels la vertu expiatrice de la rédemption nous est appliquée, par lesquels nous sommes purifiés de nos péchés, originel et actuel, et unis à Jésus-Christ, source de la véritable vie. Or c'est ici que se trouvent les révélations les plus saisissantes peut-être des catacombes.

Tandis que, dans les cimetières primitifs de Domitille, de Priscille, de Prétextat, on ne trouve que des peintures détachées, au cimetière de Callixte, peint plus tard vers la fin du IIe siècle ou au commencement du IIIe, on rencontre tout à coup une vaste composition générale, qui se continue et se répète, en se diversifiant, dans tous les *cubicula*. De même que les papes, au XVIe siècle, firent venir Raphaël et le chargèrent de décorer toutes les *chambres* du Vatican, de même aussi les papes du IIe siècle, après avoir choisi le cimetière de Callixte pour leur tombeau, chargèrent quelque artiste inconnu d'en décorer tous les *cubicula*. Peut-être lui imposèrent-ils le sujet? Peut-être est-ce lui qui le trouva dans son génie et dans sa foi? Quoi qu'il en soit, à peine le P. Marchi eut-il jeté un premier regard sur les *chambres* du cimetière de Callixte, qu'il les nomma les *Chambres des Sacrements*, et tous les archéologues leur ont continué ce nom. Il n'y a, en effet, sur les murs de ces six chambres qu'une seule et grande idée : l'initiation à la vie chrétienne, par le moyen des sacrements. En voici l'ordonnance générale, qui reste presque partout la même, bien que, dans telle ou telle chambre, l'artiste insiste davantage sur tel ou tel sacrement.

1° D'abord, à la première place, saint Pierre frappant le rocher, et en faisant jaillir des eaux vives. Elles sortent avec une puissance, un élan extraordinaire; elles se répandent, elles inondent tout. Par où le peintre a voulu indi-

quer que Jésus-Christ, la vraie pierre, comme a dit saint Paul, *Petra autem erat Christus* [1], est la source de toutes les grâces, et qu'elles ne jaillissent que par le ministère de Pierre.

2° A côté de cette première peinture, on en voit une seconde. Un homme pêche à la ligne dans cette eau sortie du rocher, et il en retire un poisson. Symbole du chrétien qui sort de l'eau, pêché par un de ces hommes auxquels Jésus-Christ a dit : *Je vous ferai pêcheurs d'hommes* [2]. Du reste, afin qu'on ne se méprenne pas sur cette représentation du baptême, le peintre, dans une ou deux *chambres*, l'a traduite immédiatement. Un homme est debout, nu, les pieds dans le ruisseau qui coule de la pierre. Un personnage, plus grand que lui et vêtu, verse l'eau sur sa tête. Voilà bien le baptême, et même le baptême par effusion, tel qu'il se pratique encore aujourd'hui.

3° Dans une des chambres, à côté du pêcheur qui tire un poisson de l'eau, on voit la même scène; mais le prêtre ne semble pas verser de l'eau. Elle ne coule pas sur la tête du baptisé. On dirait qu'il lui impose les mains. Le P. Garucci incline à voir ici, non plus le baptême, mais la confirmation.

4° Après le baptême et la confirmation, la pénitence. On voit le paralytique de l'Évangile, celui à qui Notre-Seigneur a dit : *Fili, remittuntur tibi peccata tua* [3], s'en aller guéri, portant son grabat sur ses épaules. Nous reviendrons tout à l'heure sur cette scène capitale; nous n'en sommes encore qu'à l'ordonnance générale de ces importantes compositions.

[1] I Cor. x, 4.
[2] Matth. iv, 19.
[3] Id., ix, 2.

5° L'Eucharistie est peinte ensuite. Avec quelle abondance! avec quel art, à la fois caché et éclatant! Quels symboles mystérieux et lumineux tout ensemble! Par quel tour de force a-t-on pu mettre sous les yeux des fidèles les promesses de la sainte Eucharistie, ses figures, son auguste réalité, la consécration, la sainte communion? car tout cela se voit dans ces fresques admirables, et peint de telle sorte que les plus petits enfants pouvaient reconnaître ces mystères, et que les païens n'y comprenaient rien; nous l'allons voir tout à l'heure. En ce moment je n'indique que la place de ces représentations augustes dans l'ordre général des chambres de Saint-Callixte.

5° Enfin, comme le fruit des sacrements et en particulier de la sainte Eucharistie c'est la vie, la vie éternelle : *Qui manducat hunc panem vivet in æternum* [1], toute cette grande composition se termine par les scènes de la résurrection : la résurrection symbolique de Jonas, rejeté par la baleine; et la résurrection réelle de Lazare, sortant du tombeau.

Voilà les *Stanze* du Raphaël inconnu du IIe siècle. Ce n'est pas le même génie sans doute, ni le même art; mais qui appréciera jamais à sa juste valeur un ensemble pareil? On ne se lasse pas de contempler ces grandes pages à la rare lumière que tient à la main un guide toujours trop pressé. Rien de plus symbolique et en même temps de plus réel. Quoique l'art soit moins grand que dans les cryptes du Ier siècle, l'effet est immense. On y sent comme l'inspiration des pontife romains. Tout y est : Jésus-Christ, source de toutes les grâces, et Pierre, qui en est le ministre; le baptême, la confirmation, la pénitence, l'eucharistie; puis les grâces de vie et de résurrec-

[1] Joan. VI, 59.

tion qui en découlent; tout cela peint, il y a quinze siècles, sous les yeux des pontifes romains, par leur ordre. Que veut-on de plus, et comment s'étonner du saisissement qu'éprouvent quelquefois les ministres protestants, en présence de pages pareilles, si éclatantes et si inattendues?

Mais en voilà assez sur l'ordonnance générale de ces puissantes et profondes représentations des sacrements de l'Église. J'ai promis plus de détails sur deux d'entre eux : la pénitence et l'eucharistie; et il est temps d'y arriver.

VIII

Combien il était difficile de peindre le sacrement de pénitence! De fait, parcourez tous les musées d'Italie, de France, d'Espagne, cette immense et merveilleuse collection des œuvres du génie inspiré par la foi, où le voyez-vous peint? Ni Raphaël, ni Léonard de Vinci, ni Michel-Ange, ni le Beato, ne l'ont essayé. Le seul qui y ait été obligé, parce qu'il avait entrepris l'immense et merveilleuse composition des *Sept Sacrements*, sans avoir échoué dans la peinture de celui-là, n'y a pas été égal à lui-même [1].

[1] Le Poussin. Malheureusement nous ne connaissons en France les *Sept Sacrements* que par les gravures de Pesne. Nous n'avons pas su disputer à l'étranger la possession de cette merveille. Lorsqu'elle parut, elle excita un tel enthousiasme qu'on voulut en Italie en avoir une copie. Le Poussin, dédaignant de se répéter, refit ses tableaux et se surpassa. Les deux suites des *Sept Sacrements* sont en Angleterre. Dans la première suite, le tableau de la *Pénitence* manque. Dans la seconde, il n'égale ni l'*Ordre*, ni la *Confirmation*, ni le *Mariage*, etc.

Comment donc s'étonner si les premiers chrétiens se sont trouvés embarrassés en présence d'un sujet à la fois ou trop idéal ou trop réel, et qui, pour ces deux raisons, échappe à la représentation? Heureusement, il y avait une scène dans l'Évangile où Jésus-Christ affirme le pouvoir qu'il a de remettre les péchés, et où sa sentence est suivie d'une guérison complète, non-seulement dans l'âme, mais dans le corps. C'est celle-là qu'ils ont choisie. Ce paralytique à qui Notre-Seigneur dit : *Va en paix, tous tes péchés te sont remis*, et qui se lève, qui prend son grabat sur ses épaules, quelle plus merveilleuse image pouvait-on donner du chrétien, qui arrive accablé sous le poids de ses péchés, qui s'agenouille aux pieds du prêtre, et qui, ayant entendu la même parole, se relève sain et vigoureux! Aussi cette image est partout; on n'en a pas cherché d'autre, celle-ci disant éloquemment les merveilleux effets du sacrement de pénitence; quelquefois cependant on a essayé, dans quelques accessoires, de lui donner plus d'éclat encore. Je citerai en particulier une peinture du cimetière de Sainte-Agnès. Elle représente Adam et Ève, après leur péché, honteux, cachant leur nudité. Et entre eux, au lieu de l'arbre qui toujours les sépare, on aperçoit le paralytique, portant son grabat sur ses épaules. C'est le remède à côté de la faute [1]. Du reste, une odieuse calomnie des païens prouve que quelques-uns d'entre eux s'étaient glissés dans les catacombes, et y avaient aperçu les fidèles agenouillés auprès de leurs prêtres et y confessant leurs péchés [2]. D'autre part, on vient de découvrir, au cimetière de Sainte-Agnès, une chapelle munie de douze siéges en pierre, plus petits que

[1] Cimetière de Sainte-Agnès, salle des Catéchumènes.
[2] Minut. Felix. *Octav.* IX.

la *Cathedra* de l'évêque, cachés dans des encoignures, et que plusieurs archéologues, à la suite du célèbre P. Marchi, estiment n'avoir pu servir qu'à entendre les confessions [1].

S'il était difficile de représenter le sacrement de pénitence, combien plus celui de la sainte Eucharistie, non pas en lui-même, mais à cause du secret dont l'Église l'entourait, et dont on ne se départait pas, même dans les catacombes, dans la crainte qu'un jour ou l'autre leur entrée ne fût franchie par les païens. On s'était donc arrêté, dans cette pensée, à deux symboles : l'un, que les archéologues n'ont déchiffré que depuis peu; l'autre, qui dès le premier jour a éclaté à tous les yeux.

Voici le premier : c'est la *jatte de lait*. La clef de ce symbole a été récemment trouvée dans les actes de l'illustre martyre sainte Perpétue. Elle raconte que, comme elle était en prison, elle eut une vision : elle vit un homme de belle taille, habillé en pasteur, avec de beaux cheveux blonds. Il tirait le lait de ses brebis, environné d'une foule de personnes vêtues de robes blanches. Regardant la sainte martyre, il l'appela et lui donna à manger du lait qu'il venait de tirer. Elle le reçut en joignant les mains; et, pendant qu'elle le mangeait, tous ceux qui l'environnaient répondirent *Amen*. Quand elle se réveilla, elle avait sur les lèvres quelque chose de suave [2].

Cette vision a-t-elle créé le symbole? certainement non; elle l'a seulement fait comprendre; car, antérieurement à sainte Perpétue, dans les plus antiques cimetières, la *jatte de lait*, avec laquelle le bon Pasteur nourrit ses brebis, se retrouve partout. Tantôt elle est suspendue à la main du

[1] Marchi, pag. 186-190.
[2] Ruinard et Boll., *Acta SS.*, 7 maii.

Pasteur [1]; tantôt on voit un agneau, contre lequel est appuyée une houlette, et, à l'extrémité de la houlette, pend le vase sacré [2]. Ailleurs, sur un plafond, le bon Pasteur est peint au milieu; et aux quatre angles un agneau *nimbé,* portant sur son dos une *jatte de lait.* Ailleurs encore, chose plus singulière et plus auguste, le nimbe n'est plus autour de la tête de l'agneau, il est *autour de la jatte de lait* [3]. Qu'est-ce à dire? Je le demanderais volontiers à ceux qui hésiteraient à croire. Est-ce que le nimbe n'est pas le symbole de la divinité? Est-ce qu'on ne le met pas toujours et uniquement sur la tête de Notre-Seigneur pendant les deux premiers siècles, sur la tête de la sainte Vierge au IIIe siècle seulement, sur la tête des saints au IVe? Or il est ici, au second siècle, et quatre fois, autour de ce vase. Pourquoi cela, si ce n'est parce que ce vase contenait le lait divin dont le bon Pasteur a nourri sainte Perpétue et continue à nourrir tous les saints? Il n'y a rien à répliquer à cela. Voyez de même, au cimetière de Lucine, cette autre représentation, plus célèbre encore. Le vase, contenant le lait divin, est placé sur un autel; près de l'autel, la houlette du bon Pasteur; et de chaque côté de l'autel, deux brebis. Rien n'est plus simple et à la fois plus grand que cette scène. C'est l'autel où l'on offre la chair et le sang du *Bon-Pasteur,* distribués ensuite en nourriture aux fidèles rangés autour de lui [4].

Voilà le premier symbole. Quoi de plus beau, de plus

[1] Chambres antiques de la crypte de Lucine, fin du Ier siècle.

[2] Très-ancienne peinture du cimetière de Domitille, Ier et IIe siècle.

[3] Catacombe des Saints-Pierre-et-Marcellin.

[4] Fresque d'un *cubiculum* de la crypte de Lucine, Ier ou IIe siècle.

net, de plus profond, de plus indéchiffrable pour les païens, de plus éclatant aux yeux des chrétiens! Ce vase posé sur un autel à côté de la houlette du *Bon Pasteur*, ce vase placé sur le dos de l'Agneau, surtout ce vase *nimbé*, quelle plus puissante expression de la sainte Eucharistie [1] ?

Mais si profonde et si célèbre que soit cette représentation symbolique de la sainte Eucharistie, elle le cède de beaucoup à une autre. A quelle époque précise a-t-on remarqué que les lettres du mot Ἰχθύς, *Poisson*, forment en grec, dans leur ordre, le commencement des mots : Ἰησοῦς, Χριστὸς, Θεοῦ Υἱὸς, Σωτήρ, *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur?* et à quel moment, en conséquence, s'est-on décidé à prendre le *Poisson* comme le symbole du Christ? Il est difficile de le dire. Déjà Méliton de Sardes disait : Ἰχθύς, *Christus* [2]. Déjà Tertullien écrivait : *Nos pisciculi secundum* Ἰχθύν *nostrum Jesum Christum* [3]. Déjà Clément d'Alexandrie [4] et Origène [5] écrivaient : *Christus tropice Piscis appellatur*. Déjà l'imagination populaire, saisie de la beauté de ce symbole, y trouvait une foule d'analogies pittoresques et le multipliait partout. Si haut qu'on remonte, on le trouve représenté sur les anneaux, sur les

[1] Du reste tous les Pères ont expliqué ainsi la *jatte de lait*. Clément d'Alexandrie appelait le corps du Christ un lait divin. (*Pedag.*, XVI, 6.) Saint Zénon de Vérone, parlant aux néophytes (*De duobus signis*, II, XVI) : « L'agneau a infusé avec amour son doux lait dans nos lèvres entr'ouvertes. » Saint Sophronius (*De mirac. SS. Cyr et Job*), Venance Fortunat (*carmen de Pascha*), etc. Saint Augustin a expliqué divinement toute cette doctrine. (*Enarr.* 1ª *in Psalm.* XXXIII.)

[2] Ch. IV, art. XLI.

[3] *De Baptismo*, I.

[4] *Pedag.*, III, 2.

[5] *In Matth.*, Homil. XIII, 10.

urnes, sur les calices, sur les tombeaux. Les chrétiens en portent sur eux de petites images en os, en ivoire, en marbre, en verre [1]. Les plus anciennes peintures des catacombes le reproduisent. Citons en particulier cette belle scène gravée sur trois bijoux antiques où l'on voit l' Ἰχθύς, le *Poisson*, qui soutient un navire, image de Jésus-Christ qui porte son Église [2]; ou encore cette peinture, non moins curieuse du cimetière de Domitilla, où, dans les scènes de l'histoire de Jonas, à la place où d'ordinaire on voit le prophète se reposant sous l'ombrage miraculeux, on aperçoit un Ἰχθύς.

Une fois arrivé là, l' Ἰχθύς devenait nécessairement, fatalement le symbole de la sainte Eucharistie. Le Christ ne soutient pas seulement son Église par sa toute-puissance, il la nourrit de sa chair et de son sang. L' Ἰχθύς reçu pieusement sur les mains, pris, mangé par les chrétiens, et les rendant par là de vrais Ἰχθύς célestes; quelle image de la sainte eucharistie, incompréhensible pour les païens, visible et vivante pour les chrétiens! Aussi, en possession de ce symbole, les peintres s'enhardissent; l'oblation mystique, la consécration, les joies de la communion, ses merveilleux effets, jusqu'aux paroles augustes de l'institution de la sainte Eucharistie, plus rien ne les effraie, sûrs de n'être compris que par les seuls initiés. Tantôt ils peignent un autel, un trépied, l'autel du sacrifice, et sur l'autel un seul Ἰχθύς [3]. Tantôt c'est la même représentation, mais

[1] Voir au Vatican, au *Museo sacro*, un certain nombre de ces petites images de l' ΙΧΘΥΣ en os, en ivoire, en marbre, en verre. Quelques-uns ont la tête percée d'un trou, afin de pouvoir être suspendus au cou. Un porte gravé sur son dos ce mot : ΣΩCAIC, *soit notre sauveur*.

[2] Vatican, *Museo sacro*.

[3] Garucci, *Vetri*, tavol. I, fig. 5.

deux personnages sont assis devant l'autel, et se préparent à manger l' 'Ιχθύς[1]. C'est la préparation à la sainte communion.

Voici maintenant la Consécration. Sur une fresque du cimetière de Callixte, on voit un autel sur lequel il y a l' 'Ιχθύς. Devant l'autel, debout, est un prêtre revêtu du pallium; il impose les mains sur la sainte offrande. Il faudrait être obstinément aveugle, dit M. de Rossi, pour ne pas reconnaître ici la Consécration. Et afin que le doute ne soit pas possible, on a peint, en vis-à-vis, le sacrifice d'Abraham. Un vieillard debout, les bras étendus dans l'attitude de l'étonnement et de l'admiration; à côté de lui un enfant dans la même attitude. A leurs pieds, le paquet de bois mort, et tout auprès l'agneau figuratif. Le père et l'enfant semblent regarder avec ravissement la vraie victime dont ils n'étaient que la figure. Nous aurions de la peine à rendre l'émotion religieuse dont nous avons été saisi devant cette page puissante et profonde où l'on voit à la fois la figure de la sainte Eucharistie et son auguste réalité.

Ailleurs encore et souvent, c'est la sainte Communion : un banquet où sont assis des fidèles, et devant eux une table avec l' 'Ιχθύς. Leur tenue, leurs mains et leurs yeux levés au ciel ne permettent pas de se méprendre sur le caractère religieux du festin. Du reste, les peintres ont pris leurs précautions. Comme, dans la pensée de l'antiquité chrétienne, le changement d'eau en vin, aux noces de Cana, était la figure du mystère de la transsubstantia-

[1] Cimetière de Callixte, IIe et IIIe siècle. — Garucci, tom. II, tavol. IV. Le cardinal Pitra l'a donnée au tome III de son *Spicilége*. — Et de même, cimetière de Prétextat, un trépied, l' 'Ιχθύς et deux pains.

tion du vin au sang de Notre-Seigneur, et comme c'est après la multiplication du pain au désert qu'a été faite la promesse de la sainte Eucharistie, les peintres n'oublient jamais de mettre au pied de la table les urnes de Cana et les sept corbeilles où furent recueillis les restes de la multiplication des pains [1]. Quelquefois une guirlande fait le tour de la salle. *Cœnaculum, grande, stratum, et illic parate nobis* [2]. Souvent, après avoir désigné avec cette clarté la table eucharistique, ils essaient d'en peindre le bonheur. On voit les convives, transportés de joie, se lécher les mains comme pour dire que le pain céleste surpasse en suavité tous les aliments, *omne delectamentum in se habentem* [3].

Mais toutes ces représentations pâlissent devant une fresque unique, d'une hardiesse divine et en même temps, sous le voile qui la couvre, d'un éclat lumineux. On avait mis la jatte de lait *nimbée* sur le dos de l'Agneau, on résolut d'aller plus loin. On peignit l' Ἰχθύς, le *Poisson* céleste, vivant; et on mit sur lui une petite corbeille pleine de pains, non pas de pains ordinaires, mais de pains employés dans les sacrifices; et au milieu des pains, non pas une jatte de lait, mais une fiole de verre pleine de vin [4]. O païens, comprenez si vous pouvez. Et vous, chrétiens, prosternez-vous et adorez!

Que fallait-il de plus? Trouver quelque part, dans ces peintures à demi effacées, dans les inscriptions de ces tombes

[1] Cimetière de Saint-Callixte. Garucci, tavol. V, VI, VII. Rossi, tavol. XI, XV.

[2] Marc. XIV, 15.

[3] Sap. XVI, 20.

[4] Cette fresque se trouve dans un des plus anciens *cubicula* de la crypte de Lucine (Ier ou commencement du IIe siècle).

enfouies sous terre, quelques paroles d'une clarté si parfaite, que toutes les peintures précédentes en fussent illuminées. C'est ce qu'a apporté la fameuse inscription du cimetière de la *Via Strata* à Autun. Le mot 'Ιχθύς s'y déroule, à la manière orientale, en vers acrostiches. Et dans l'inscription se lisent ces paroles : « O race sainte de l' 'Ιχθύς céleste, prends l'aliment délicieux que t'offre le Sauveur des saints. Mange, bois, saisi d'un respect religieux, en tenant l' 'Ιχθύς dans tes mains. »

Et pendant que nos vieilles Églises des Gaules faisaient écho, par un document si précieux, aux catacombes de Rome, les Églises d'Orient s'entr'ouvraient pour nous en donner un qui n'est point important. C'est l'épitaphe de saint Abercius, évêque d'Hiérapolis en Phrygie, au IIe siècle. Il y célèbre la nourriture divine qui l'a soutenu pendant sa vie, *le Poisson, grand et pur, pris par la Vierge chaste, qu'elle a servi à manger à ses amis, en leur donnant du pain et du vin délicieux*. Et il ajoute : *Que ceux qui comprennent ces choses veuillent bien prier pour moi*. La lumière est ici, on en conviendra, à l'état éclatant.

Du reste, cette inscription d'Autun ne contient pas seulement le point de doctrine dont nous venons de parler; on y lit, de l'aveu de tous les paléographes, la divinité de Jésus-Christ Sauveur, l'efficacité divine du baptême, l'Eucharistie où Dieu se donne en aliment aux chrétiens, les grâces qu'il répand sur eux, et la prière pour les morts dont il est la lumière; c'est-à-dire tout le *Credo* [1].

[1] Cardinal Pitra, *Spicileg. Solesm.*, tom. I, p. 544. — Lenormant, *Mélanges d'archéologie*, tom. IV, p. 118. — Le Blant, *Incript. chrétien. de la Gaule*, tom. I, n° 4. — Rossi, *Rom. sotter.*, tom. I, p. 97. — Garucci, *Mélanges d'épigraphie*, p. 54.

IX

Achevons ce sujet par un dernier mot. On aura remarqué, dans l'ordonnance générale des chambres du cimetière de Saint-Callixte, que les peintures relatives au baptême, à la pénitence et à la sainte Eucharistie, sont toujours suivies de peintures qui rappellent la résurrection. *Qui manducat carnem meam, vivet in æternum... Et ego resuscitabo eum.* C'est du reste la fin du symbole, et le dernier mot de l'Incarnation et de tous les mystères. *Carnis resurrectionem, vitam æternam.* Faut-il dire que ce dernier mot de vie et de vie éternelle couvre les murs des catacombes? Il se lit dans ce nom si doux, si touchant de *cimetière : Dormitorium;* dans ces inscriptions si multipliées : *Dormit in pace,* traduction touchante de la parole de Notre-Seigneur : *Lazarus amicus noster non est mortuus, sed dormit.* Il se lit dans ces acclamations si nombreuses, si enthousiastes : *Vivas in Deo.* (Rossi, tav. XLI, n° 28.) *Vives in Deo.* (Tav. XLIX, 18.) *In Deo.* (XLIX, 10.) Ἐν Θεῷ. (XXXIX, 2.) Πίε ἐν Θεῷ. (XL, 7.) Lesquelles se tranforment bientôt en certitudes, en affirmations énergiques. Non plus : *Vivas in Deo : Puisses-tu vivre en Dieu;* mais *Vives in Deo : Tu vis en Dieu.* Il se lit surtout dans cet air de jeunesse, de joie, dans cet arome d'immortalité qui s'échappe de toutes les pierres, et qui embaume au fond des catacombes.

Mais c'est assez en un sujet qui demanderait des volumes. Arrêtons ici cette exposition du *Credo* primitif. Tel

il était alors, au Ier et au IIe siècle, tel il est aujourd'hui. Tout a changé depuis. Qu'est-ce que le temps n'a pas usé, rongé, transformé? Voilà ce que je me disais un matin (février 1875), assis sur un débris de colonne, au milieu des ruines informes et sublimes du Colisée. C'était un dimanche. Le sifflet des locomotives arrivait jusqu'à mes oreilles, étonnées d'entendre un tel bruit dans un tel lieu. Pendant ce temps les ouvriers de Victor-Emmanuel, au mépris du repos dominical, effondraient sous mes yeux le sol sacré du Colisée. Oui, me disais-je, qu'est-ce qui n'a pas changé depuis dix-huit siècles? Et qu'est-ce qui ne changera pas encore? O homme, tout passe autour de toi, et tu passes encore plus vite que tout le reste. Il n'y a que le *Credo* qui demeure, par lequel tout vit, et au besoin peut renaître!

DEUXIÈME PARTIE

LES DOGMES DU CREDO

CHAPITRE PREMIER

LA TRINITÉ

Abordons maintenant chacun des Dogmes du *Credo*.

Et d'abord cette grande doctrine de la Trinité, si mystérieuse et en même temps si profondément philosophique, qui serait le dernier mot du génie humain contemplant l'essence divine, si elle n'était pas le premier mot, certain et nécessaire, de la révélation. Saint Thomas affirme que le mystère de la sainte Trinité n'aurait jamais pu être découvert par les seules forces de la raison [1]; et cette doctrine est incontestable. Mais le mystère une fois révélé, la raison s'en empare si facilement; elle en voit si bien la beauté, la convenance parfaite; aidée de cette lumière, elle monte,

[1] *Summ.* Ia q. 32, a. 1.

par une intuition si sûre, jusque dans les profondeurs de l'essence divine, qu'on en vient parfois à se demander si le génie humain, écartant nécessairement, les unes après les autres, toutes les conceptions de Dieu, impossibles ou absurdes, ne serait pas arrivé, un jour ou l'autre, à une certaine conception de la Trinité. Le fait est que ce mystère, posé en apparence comme le scandale de la raison, en est l'illumination. C'est lui, et lui seul, qui a délivré l'esprit humain de l'odieuse alternative : ou d'admettre la pluralité des dieux, c'est-à-dire la pluralité des infinis, ce qui est absurde; ou de croire à un Dieu stérile, éternellement incapable de donner à son intelligence, à son amour, à son activité infinies, un autre objet, un autre terme que le fini. C'est lui encore, ce dogme auguste, si impénétrable et si lumineux, qui a fourni au génie un point d'appui solide où la grande métaphysique chrétienne a pu enfin poser le pied, pour monter aux plus hauts degrés de la connaissance de Dieu. La raison humaine n'aurait pas pu, par ses seules forces, découvrir ce mystère; cela est certain, je le répète. Mais l'ayant *vu*, elle ne peut plus s'en détacher ni s'en passer.

Voilà le travail que nous allons essayer. Il y a des abîmes sur la terre où l'on n'ose pas jeter les yeux parce que la tête tourne. Regardons dans celui-ci, mais avec modestie, et ne nous étonnons pas si, par moments, le regard vacille. Celui-ci, c'est l'abîme infini.

I

Dieu est; mais qu'est-il? *Dites-nous son nom, si vous le savez* [1]. Mais personne ne le sait. Dieu a nommé l'homme; l'homme a nommé tout le reste; quant à Dieu, seul il a pu se nommer, se définir. Nommer suppose un droit de souveraineté. Et d'ailleurs, où l'homme aurait-il trouvé, pour définir Dieu, un genre prochain et une différence propre?

C'est donc Dieu qui s'est nommé. « Je suis Celui qui suis. EGO SUM QUI SUM [2]. » — « Vous leur direz : CELUI QUI EST m'a envoyé vers vous. QUI EST *misit me ad vos* [3]. »

Ce nom sacré : JEHOVAH, CELUI QUI EST, dont il n'était pas permis de se servir dans les circonstances ordinaires, et qu'on remplaçait par le mot *Deus*, *Dominus*, *Adonaï;* il n'y a pas de plus profonde définition de Dieu. Il signifie l'Être même, *ipsum esse*, l'Être par essence, l'Être un, éternel, infini, l'Être qui existe par lui-même.

En le prenant, Dieu se définissait de la manière la plus simple et la plus sublime. Il se définissait en Dieu. Il disait son essence infinie, son unité mystérieuse, sa parfaite indépendance, et la plénitude ainsi que toutes les perfections de son être. *Je suis celui qui suis*, JEHOVAH! Toute l'essence divine est contenue dans ce nom : mais, si j'ose ainsi parler, il n'y a qu'elle! Pendant quatre mille ans, le peuple juif demeura à genoux devant cette unité infinie,

[1] Prov. XXX, 4.
[2] Exod. III, 14.
[3] Id., ibid.

cette essence inscrutable et incommunicable de Dieu : *Je suis celui qui suis.* JEHOVAH !

Peu à peu cependant l'abîme s'ouvre. A mesure qu'on approche des temps où le Verbe va s'incarner, on entrevoit quelque chose des merveilles de la vie intime de Dieu. Les coups de lumière se succèdent et deviennent plus vifs. Sur un fond de clarté intense se détachent, par des révélations successives, les trois Personnes de la sainte Trinité. Déjà, à la première page de la Genèse, quand il est question de la création de l'homme, il y a un étrange mélange de singulier et de pluriel : « Et Dieu dit : FAISONS l'homme à *notre* image et à *notre* ressemblance. Et il CRÉA [1]. » Plus tard, Abraham sous le chêne de Mambré voit passer devant lui comme une ombre de la Trinité [2]. Les prophètes se lèvent, et dans tous leurs chants il est question ou du Père [3], ou du Verbe [4], ou de l'Esprit [5]. Jusqu'à ce qu'enfin Jésus-Christ apparaisse et déchire tous les voiles en disant : *Allez, enseignez toutes les nations, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit* [6]. Et saint Jean : *Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe, et le Saint-Esprit ; et ces trois ne sont qu'un* [1]. Et le *Credo* : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant...

« Et en Jésus-Christ, son Fils unique...

« Et au Saint-Esprit. »

[1] Gen. I, 26.
[2] Gen. XVIII.
[3] Malach. II, 10. Ps. II, 7-12; LXXXVIII, 27.
[4] Ps. LII, 9; CVI, 20.
[5] Ps. XXXII, 6; CIII, 29; LI, 12. Sag. VII, 7. Is. LIX, 21.
[6] Matth. XXVIII, 19.
[7] Joan. VII, 8.

II

Telle est donc la foi catholique. Elle enseigne d'abord qu'il y a en Dieu une essence unique, infinie, éternelle, abîme de lumière et de toutes perfections.

Elle enseigne ensuite que, dans cette essence unique, il y a trois Personnes distinctes, chacune d'elles ayant conscience d'elle-même, se connaissant et connaissant les deux autres, se sachant profondément, absolument, infiniment distincte d'elles; en sorte qu'elles forment ensemble, au sein de l'essence infinie, une vraie société.

Elle enseigne enfin que ces trois Personnes, quoique infiniment distinctes entre elles, n'ont qu'une seule substance à elles trois, que la plénitude de l'essence divine est en chacune d'elles, et qu'ainsi elles sont un Dieu unique.

Écoutons saint Athanase, le grand théologien, qui, dans un symbole adopté par l'Église et inséré dans ses offices, a exposé ces choses avec une précision célèbre.

« Voici donc, dit-il, ce que veut la foi catholique : que nous adorions UN SEUL DIEU dans la Trinité, et la TRINITÉ dans un seul Dieu : *Ut unum Deum in Trinitate et Trinitatem in unitate veneremur;*

« En ayant soin de ne pas confondre les Personnes, et de ne pas diviser la substance.

« Autre, en effet, est la personne du Père, autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit.

« Et cependant le Père, le Fils, et le Saint-Esprit,

ont une même divinité, une gloire égale, une majesté coéternelle.

« Éternel est le Père, éternel est le Fils, éternel est le Saint-Esprit;

« Et cependant il n'y a pas trois éternels, mais un seul éternel.

« Tout-puissant est le Père, tout-puissant le Fils, tout-puissant le Saint-Esprit;

« Et cependant il n'y a pas trois tout-puissants, mais un seul tout-puissant. »

Et après avoir parcouru de la même manière tous les attributs de la divinité et montré que chaque Personne les possède tous : l'éternité, l'infinité, la toute-puissance, le symbole ajoute comme conclusion :

« Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu;

« Et cependant il n'y a pas trois Dieux, mais un seul Dieu!

« Et ainsi, en même temps que la foi catholique nous oblige à confesser que chaque Personne à part, *singillatim,* est Dieu, elle nous défend de dire qu'il y a trois Dieux. »

Le saint Docteur continue à poser dans une netteté et une précision merveilleuses les formules divines : il a parlé de l'égalité substantielle des trois Personnes entre elles; il va parler maintenant de leur distinction, en vertu des rapports où elles sont les unes à l'égard des autres.

« Le Père n'est fait par personne; ni créé, ni engendré;

« Le Fils est par le Père seul; ni fait, ni créé, mais engendré par le Père seul; *genitus a solo Patre.*

« Le Saint-Esprit est du Père et du Fils; ni fait, ni créé,

ni engendré; mais procédant du Père et du Fils : *procedens*.

Le symbole conclut : « Donc il n'y a qu'un Père, et non trois Pères; un Fils, et non trois Fils; un Saint-Esprit, et non pas trois.

« Et dans cette Trinité, il n'y a rien d'antérieur ou de postérieur, de plus grand ou de plus petit; mais ces trois Personnes sont coéternelles et coégales.

« Et ainsi, comme on l'a déjà dit, il faut adorer l'Unité dans la Trinité, et la Trinité dans l'Unité. »

Voilà la foi catholique. En voilà la formule authentique, officielle : Une seule essence, infinie, indivisible, s'épanouissant en trois Personnes, infiniment distinctes, mais qui n'ont qu'une seule essence à elles trois, et qui dès lors ne sont pas trois dieux, mais un seul Dieu.

III

En présence de ces formules si précises, mais si profondément obscures, obscures non par absence de lumière, ni par contradiction, nous allons voir, mais par intensité, qu'a fait l'esprit humain? Les a-t-il rejetées? Non. L'humanité a dit : Jésus-Christ nous a enseigné le mystère de la sainte Trinité: or Jésus-Christ est Dieu : donc ce mystère est vrai. » Voilà ce que veut d'abord la raison.

Puis, après avoir humilié son front devant la majesté infinie qui parle, l'humanité a relevé la tête, et elle a commencé à contempler ce mystère. Ce mystère n'est, comme tous les dogmes, qu'une lumière trop intense qui éblouit. Elle l'a donc étudié avec précaution, dans son

rayonnement plutôt que dans son foyer. Et alors, bien loin d'y trouver des impossibilités, des contradictions, elle y a aperçu de merveilleuses harmonies; des choses qu'elle soupçonnait; qu'avaient entrevues Platon, Aristote, Pythagore; qui flottaient confuses dans les livres sacrés. Elle s'est enhardie en avançant, et elle a fini par se plonger sans crainte dans les dernières profondeurs de l'abîme infini, d'où elle est remontée, non pas ayant tout vu, mais avec des gerbes de lumière dans la main.

Suivons bien sa marche, la marche du génie catholique, dans la contemplation adorable du mystère de la sainte Trinité.

Il est parti de ce point que tout être est actif, et que son activité croît dans la mesure de sa perfection. Du minéral, qui est la moindre activité connue, remontez à la plante, à l'animal; arrivez à l'homme, et, parmi les hommes, à l'homme de génie, puis à l'ange qui est flamme pure, et enfin à Dieu où il n'y a rien en puissance, où tout est en acte; partout et toujours l'activité grandit avec la perfection. Dieu est un acte pur. L'activité, en lui, est infinie.

Or toute activité est nécessairement une fécondité. S'agiter pour ne rien produire, c'est misérable. Donc Dieu, activité infinie, est une fécondité infinie.

Mais que peut produire un être fécond? Ou des choses qui sont au-dessus de lui, ou des choses qui sont au-dessous, ou des choses qui lui sont égales.

Produire des choses qui sont au-dessus de nous, c'est impossible. L'effet serait supérieur à la cause.

Produire des choses qui sont au-dessous de nous, on le peut; mais à qui cela a-t-il jamais suffi, qu'à des êtres vulgaires? Quel est l'artiste qui ne rêve de faire une œuvre

où il mettra toute son âme, dont on pourra dire : Le voilà, le voilà; c'est lui tout entier!

Le fait est que la plus haute activité, la suprême ambition de l'être actif, c'est de produire son égal. L'homme le fait. Il commande à son cœur; et il crée un être qui lui ressemble, qui l'égale; c'est sa chair, son sang, son âme, sa physionomie : c'est lui tout entier. Il le prend par la main et il le présente à Dieu et aux hommes, dans l'honneur sublime de la paternité. Mais que dis-je, l'homme? le ver de terre a ce pouvoir, et la plante aussi, même l'insecte. Tout le monde l'a. Il n'y a que Dieu qui ne l'aurait pas! Vous lui déniez le pouvoir de produire son égal! L'artiste tout-puissant ne pourra pas créer un chef-d'œuvre qui épuise son génie! Parce qu'il est infini, il sera éternellement réduit à bégayer des chants indignes de lui, puisqu'ils seront éternellement au-dessous de lui! Cela est impossible; et par conséquent, sans savoir comment cela se fera, je dis que la fécondité de Dieu ne sera satisfaite que quand il aura engendré un être qui lui ressemble, qui soit son égal.

D'ailleurs, cette action extérieure, dont on voudrait se contenter pour Dieu, est-ce qu'elle ne suppose pas nécessairement une action intérieure, une opération au dedans? Je suis peintre; j'achève le tableau de la *Transfiguration*; mon œuvre est là, tiède encore de mes sueurs. Mais avant de la réaliser au dehors, est-ce que je ne l'ai pas vue en moi-même? Est-ce qu'elle n'a pas été, de longues années, toute lumineuse en moi? Est-ce que je n'ai pas tressailli d'enthousiasme et d'amour, en la contemplant? Sans ce double mouvement intime, le mouvement de l'esprit qui voit, et le tressaillement de l'amour, est-ce que j'aurais mis la main à l'œuvre? Évidemment non. Donc, si belle

que soit l'œuvre extérieure de Dieu, son opération au dehors, il faut admettre en lui une opération au dedans qui a tout précédé.

Au commencement donc, remarquez ceci, nous allons, non pas démontrer, non pas comprendre, mais entrevoir le mystère; au commencement, avant toute action, il y a eu en Dieu une pensée, une vue de son intelligence. Et que voyait Dieu? Il n'y avait rien en dehors de lui, que le possible. Il voyait donc le possible. Mais, en voyant le possible, avant de le voir, il voyait le réel, je pense, c'est-à-dire : LUI; puisqu'il était seul. Il se voyait comme source du possible, comme modèle et exemplaire unique, comme raison première et dernière de tout. Il voyait sa beauté, sa bonté, sa puissance. Il voyait l'abîme qui est Lui : abîme infini prêt à déborder par surabondance. Voilà ce qu'il voyait.

Et cette vue par laquelle il embrassait tout, cette pensée unique, qu'était-elle en lui? Il y a bien des sortes de pensées. Il y a des pensées qui ne sont que des lueurs vagues, fugitives, à peine entrevues. Il y des pensées sans vie, mortes en naissant. Il y a, au contraire, des pensées qui vivent, où il y a une âme. Il y a des pensées si puissamment engendrées qu'elles sont immortelles; des pensées qui ne sont pas de simples représentations de l'esprit, qui sont esprit et vie, *Spiritus et vita.* Il y a des pensées où l'homme, mais qu'il faut être grand pour cela! met plus que son esprit, où il met son âme, et même je ne sais quoi de sa physionomie, si bien qu'on le reconnaît, qu'on dit : Voilà une pensée de Bossuet : ceci est une pensée de Pascal.

Supposez maintenant un esprit mille fois plus grand que celui du plus grand des hommes; prenez un esprit infini,

et essayez de dire ce que sera sa pensée? Est-ce que ce sera une lueur vague? Est-ce que ce sera une de ces pensées qui meurent en naissant, qu'on cherche et qu'on ne retrouve plus? Est-ce qu'il saura y mettre son âme tout entière? La pensée d'un être infini, ce sera une pensée infinie, une pensée éternelle, immuable, inaltérable, qui subsistera à jamais. Ce sera, à la lettre, *Spiritus et Vita :* un esprit vivant.

Oui, à l'heure qui a précédé toutes les heures, à ce moment ineffable où Dieu, si j'ose ainsi dire, a regardé, il a conçu aussitôt une pensée, vivante comme lui, infinie comme lui, en laquelle il s'est mis tout entier. Et, comme le plus haut degré des êtres vivants, c'est la personnalité, c'est la conscience de soi: tout être qui n'a pas conscience de soi étant un être inférieur; ce n'était pas seulement une pensée vivante, c'était une pensée où la vie était poussée par l'infini jusqu'au sentiment de soi, jusqu'à la personnalité. Elle disait : Je, comme l'esprit qui l'avait engendrée disait : Je. L'un disait : *Je t'ai engendré aujourd'hui, tu es mon Fils* [1]. L'autre répondait : *Vous m'avez engendré aujourd'hui, vous êtes mon Père.* Aujourd'hui, non pas hier, non pas demain, non pas avant, non pas après; mais aujourd'hui, c'est-à-dire toujours. Car de concevoir le moment où un esprit infini, d'une activité infinie, est sans pensée, cela est impossible. Un esprit infini ne peut avoir qu'une pensée infinie, et cette pensée infinie, éternelle, consciente d'elle-même, est toujours en lui.

Mais ce n'est pas tout. Les voilà deux dans l'unité. Y en aura-t-il un troisième? Et dans ce cas, comment se fera son apparition? Essayons encore, non pas de démontrer, ni de comprendre, mais d'entrevoir.

[1] Ps. II, 7.

Qui a jamais eu une pensée, une belle pensée, sans un tressaillement d'amour? Vous lisez un livre; tout à coup, à un certain moment, l'éclair brille et le cœur bat pour s'élancer. Voilà ce qu'a éprouvé Dieu. Il a vu son Fils, son Verbe, sa pensée vivante, dont la beauté est ineffable. Il a tressailli d'amour; il a voulu s'élancer vers lui. Mais le Fils voyait son Père; et, ravi de sa beauté, il s'élançait à son tour. Comment les deux élans se sont-ils rencontrés? Comment, de ce toucher divin et réciproque, est né un amour infini, procédant l'un de l'autre, réellement distinct l'un de l'autre? Je n'essaierai pas de le dire. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet Amour est nécessairement infini, éternel, inaltérable, et élevé, lui aussi, par la force des choses, jusqu'à la personnalité. C'est le Saint-Esprit, *la spiration vivante* du Père vers le Fils, et du Fils vers le Père. De même que le Fils épuise en Dieu la connaissance, le Saint-Esprit épuise en Dieu l'amour, et par lui se termine le cycle de la vie divine.

Les voilà donc trois dans l'unité. On demandera peut-être pourquoi ils ne sont que trois. Je répondrai : Dans un être intelligent, dans un esprit, il y a nécessairement trois choses; et, nécessairement aussi, il n'y en a que trois : 1° Il est; et par conséquent il y a en lui une énergie, une puissance qui le réalise, qui le fait être. 2° Il pense; autrement il ne serait pas un être intelligent. 3° Il aime. Puissance, intelligence, amour, voilà les trois propriétés primordiales, essentielles, inaliénables des êtres spirituels. Et il n'y en a que trois; car toutes les autres rentrent dans celles-là, ou ne sont que ces trois propriétés envisagées sous d'autres rapports. Ainsi la bonté, la miséricorde, ne sont que des formes de l'amour; la sagesse n'est qu'un des aspects de l'intelligence, etc. Prenez ces

trois qualités nécessaires des esprits; poussez-les à l'infini, vous aurez une Puissance infinie, une Intelligence infinie, un Amour infini, c'est-à-dire trois Personnalités infinies, nécessaires, ayant conscience d'elles-mêmes : le Père, le Fils, et le Saint-Esprit.

C'est cette suite logique, invincible de déductions qui a persuadé à plusieurs théologiens que si, à la vérité, l'esprit humain n'aurait pas pu découvrir le mystère de la sainte Trinité, une fois la formule dogmatique donnée, on peut en montrer rigoureusement la vérité. Et je partage volontiers ce sentiment. Car tout ce que nous venons de dire se déduit si manifestement de Dieu, qu'il faut ou l'admettre, ou nier Dieu, et avec lui tout être intelligent, tout esprit.

Écoutons Bossuet : « Si j'étois (comme Dieu) une nature incapable de tout accident survenu à sa substance et en qui il FALLUT que TOUT fût SUBSTANTIEL, ma puissance, mon intelligence et mon amour seroient quelque chose de substantiel et de subsistant; et je serois trois personnes subsistantes dans une seule nature [1]. »

Voilà le résultat du travail philosophique et métaphysique de dix-huit siècles; et, tant de génies y ayant épuisé leurs forces intellectuelles, il est évident que c'est là une chose vue, définitivement vue, et qui, indépendamment de la foi qui nous l'enseigne, considérée seulement comme une conquête du génie, fait définitivement partie du capital intellectuel de l'humanité.

[1] Bossuet, *Élévations sur les mystères.*

IV

Mais ici un abîme s'ouvre sous nos pas. Dieu, l'être infini, est nécessairement un; car il ne saurait y avoir deux infinis, puisque l'un se trouverait nécessairement limité par l'autre, et que dès lors ils se détruiraient mutuellement. Cependant nous venons de voir que le Père avait engendré un Fils infini comme lui; et que du Père et du Fils procédait un Esprit également infini. Il faut donc que Dieu soit à la fois un et multiple; ce qui semble contradictoire.

Regardons de près, et nous allons voir qu'il n'y a point d'objection ici; et que la distinction des Personnes, loin d'être en Dieu la négation de l'unité, en est la condition nécessaire.

Évidemment, la difficulté n'est pas que Dieu soit un. C'est au contraire la lumière à l'état éblouissant. La difficulté n'est pas davantage qu'en Dieu il y ait trois Personnes. En tout Esprit, il y a nécessairement, je viens de le dire, trois propriétés essentielles : la Puissance, l'Intelligence et l'Amour. Poussez à l'infini cette triple et nécessaire distinction, vous arriverez à la personnalité, qui est la distinction suprême; et par conséquent vous aurez trois Personnes infinies, nécessairement et absolument distinctes.

Où donc est le mystère? c'est dans la coexistence de cette unité et de cette pluralité. Ces trois personnes infinies ne font qu'un infini. Voilà le mystère.

Pour résoudre cette difficulté, je ne dis pas pour expli-

quer ce mystère, mais pour en apercevoir la possibilité métaphysique, il faut chercher quelque être autour de nous où nous trouverons la pluralité dans l'unité et l'unité dans la pluralité.

J'en choisis un, le plus frappant de tous : l'espace.

L'espace est constitué par trois termes de relation, parfaitement distincts et indivisiblement unis : la longueur, la largeur et la hauteur. La longueur n'est pas la largeur, ni celle-ci la hauteur. Et cependant la longueur, la largeur et la hauteur, absolument distinctes, ne font qu'un seul espace.

Maintenant animez l'espace; supposez qu'il devienne un esprit. Chacun des termes de relation aura conscience de lui-même. La longueur se sentira absolument distincte de la largeur et de la hauteur, et en même même temps elle se sentira une avec l'espace. Il en sera de même de la largeur et de la hauteur. Toutes trois auront conscience de leur distinction mutuelle et de leur unité absolue. Elles se sentiront *une* par la substance, *trois* par la distinction des termes.

Allons plus loin; prenons un solide. Est-ce que ses trois dimensions nuisent à son unité? Au contraire, elles l'engendrent. Essayez de concevoir un solide sans elles?

Eh bien! ce que ces trois dimensions sont au corps, les trois grands attributs, la puissance, l'intelligence et l'amour, le sont à l'âme. Ce sont ses trois dimensions nécessaires. Elles n'en détruisent pas plus la simplicité et l'unité, que l'unité et la simplicité du solide ne sont détruites par les trois dimensions, la longueur, la largeur et la hauteur, sans lesquelles il n'existerait pas.

Ajoutons encore un mot. N'est-il pas vrai que, dans les organismes vivants, la plus grande perfection correspond

à la plus haute puissance d'unité vivifiante jointe à la plus haute distinction des organes? et n'est-il pas vrai encore que, quand les organes sont confus, indistincts, non séparés les uns des autres, l'unité n'existe pas, ou est si faible qu'elle ne gouverne pas? Donc, il s'ensuit qu'en Dieu, vie absolue, la perfection consiste nécessairement en une unité absolue, jointe à une distinction absolue. Or la distinction absolue est nécessairement la distinction de personnes.

Voilà ce que les anciens appelaient : *Adumbratio quædam Trinitatis.* « Une ombre lointaine de la sainte Trinité. »

Je dis « une ombre lointaine » ; car pour que toutes ces comparaisons fussent exactes, il faudrait que, dans l'espace par exemple ou dans le solide, la longueur, en ayant conscience qu'elle est absolument distincte de la largeur et de la hauteur, eût en même temps conscience qu'elle est, non pas seulement une avec l'espace, mais qu'elle est l'espace lui-même.

C'est là, en effet, ce qui a lieu dans cette union ineffable des trois Personnes de la sainte Trinité. Toute la divinité est dans le Père, toute la divinité est dans le Fils, toute la divinité est dans le Saint-Esprit. La divinité est indivisible; elle est tout entière en chacune des personnes avec tous ses attributs éternels; de sorte que chaque Personne a la conscience qu'elle est Dieu, et en même temps telle ou telle Personne distincte en Dieu.

Le Père sait qu'il est Dieu, éternel, infini, intelligent, tout-puissant, et en même temps qu'il est Père. Le Fils sait qu'il est Dieu, éternel, infini, intelligent, tout-puissant, et en même temps qu'il est Fils. Ainsi du Saint-Esprit.

Ou plutôt Dieu se sait Dieu : il a la conscience qu'il est Dieu. Et de plus, dans le Père, il se sait Père; dans le Fils, il se sait Fils ; et de même dans le Saint-Esprit. Bref, Dieu se sent un et triple : un dans sa nature, triple dans sa personnalité.

Je regarde une famille : le père, la mère, l'enfant. Ce sont trois personnes. Pourquoi ? Parce que chacune d'elles a conscience d'elle-même, conscience d'être profondément distincte et séparée des deux autres. Maintenant pourquoi ne sont-ce pas un seul et même être? Parce que chacune d'elles a une substance semblable, mais non pas la même substance. En chacune d'elles est la nature humaine ; mais la nature humaine n'est pas tout entière dans le père; tout entière dans la mère; tout entière dans le fils. La distinction est absolue, l'unité n'est que morale. En Dieu, au contraire, l'unité égale la distinction. L'unité est infinie, la distinction aussi. Il y a trois Personnes, séparées, distinctes, d'une distinction dont nous n'avons aucune idée, puisqu'elle est infinie. Et en même temps, il y a une unité dont rien sur la terre ne peut nous donner même une ombre, puisqu'elle aussi est infinie. Et la coexistence de cette unité et de cette triplicité dépasse également tous nos sens. Les trois Personnes ne sont pas, pour ainsi dire, juxtaposées et extérieures l'une à l'autre; elles sont intérieures l'une à l'autre et se compénètrent réciproquement. Dieu est tout entier dans chaque Personne. De plus chaque Personne est tout entière dans l'autre. Le Père est tout entier dans le Fils et tout entier dans le Saint-Esprit. Le Fils est tout entier dans le Père et tout entier dans le Saint-Esprit. Les trois Personnes, malgré leur distinction, en vertu de leur consubstantialité, se pénètrent constamment, possédant chacune la substance

des deux autres, et forment ainsi la vie unique de Dieu.

Ici le regard expire, mais sans qu'il aperçoive de contradiction. Il voit clairement qu'il y a en Dieu trois Personnes. Ce qu'il ne voit pas, c'est *comment* elles vivent l'une dans l'autre. Il faudrait un analogue, même incomplet, dans la nature, et il n'y en a point.

Peut-être, cependant, qu'en étudiant encore plus profondément l'âme humaine, où la puissance, l'intelligence et l'amour sont à la fois si distinctes et si une, où l'intelligence est dans l'amour, et l'amour dans l'intelligence, on comprendrait un peu mieux l'adorable circumincession des trois Personnes divines, sans jamais la voir complétement. Car s'il est possible d'établir que Dieu est trinité, il est impossible de montrer comment. En dépit de toute intuition, le mystère subsistera toujours.

Mais voilà assez de métaphysique, interrogeons l'histoire.

V

Avant que Cuvier, ramassant, dans les couches géologiques des environs de Paris, un débris innomé, eût, par un trait de génie, reconstitué l'animal antédiluvien auquel il appartenait, il y avait des débris semblables partout; mais on n'y faisait pas attention. On ne les comprenait pas. Aujourd'hui, on les recherche avec passion, et ils prouvent, par la facilité avec laquelle ils s'emboîtent dans l'ensemble, la vérité du coup d'œil de Cuvier.

Pareille chose est arrivée pour le mystère de la sainte

Trinité. Tant qu'on ne l'a pas connu, il y a une foule de choses qui ont dormi, obscures et incomprises, dans les ouvrages des philosophes, dans les livres sacrés des nations. Aujourd'hui elles étincellent. Éclairs du génie, ou débris des traditions, qu'importe? Ce sont des fragments de l'éternelle vérité. Saint Justin, Clément d'Alexandrie, Origène, saint Augustin, avaient commencé ce musée où étaient déposés les débris de la tradition, relative à la sainte Trinité. Ce musée s'est tant agrandi depuis, il y a eu des fouilles si heureuses, si fécondes, dans l'Égypte, dans l'Inde, dans la Chine, que ce mystère de la Trinité, tant raillé par les philosophes, déclaré impossible, contradictoire, voilà qu'on prétend que l'Église l'a emprunté à l'antiquité.

Le fait est qu'en étudiant les livres des philosophes, les livres sacrés des nations, on trouve des choses singulières. Quand Aristote, par exemple, écrit : « Que pense Dieu? *Il se pense lui-même.* Sa pensée est pensée de pensée; » et quand il ajoute : « Dieu est le principe, le moteur premier. Il meut comme amour; » et quand il remarque l'importance du nombre trois; qu'il le voit partout, et qu'il ajoute : « C'est ainsi que trouvant ce nombre dans la nature dont il est la loi, nous l'appliquons à nos dévotions envers les dieux [1]; » qu'est-ce que tout cela, sinon des éclairs de génie, auxquels il n'a manqué, pour aller jusqu'au bout, que l'aide de la Révélation?

Platon est encore plus explicite. On lui demande ce qu'il faut penser de la nature de Dieu; il répond : « Je vous parlerai par énigme afin que, s'il arrive quelque accident à cette lettre, celui qui la lira ne l'entende point : Le

[1] Métaph. XII, 7, 8.

grand roi est au milieu des choses, et toutes choses ont été faites par lui, puisqu'il est l'auteur de tout bien; quant aux secondes choses, elles sont autour du second roi; et les troisièmes autour du troisième [1]. »

Et encore : « Le premier bien, c'est Dieu; l'intelligence est le Fils de ce premier bien qui l'a engendré semblable à lui; et l'âme du monde est le terme entre le Père et le Fils [2]. »

« Je lisais, dit saint Augustin, les livres de Platon, et j'y voyais qu'au commencement était le Verbe, que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu; que toutes choses ont été faites par lui, et rien sans lui. *Et quoique ces choses ne fussent pas dites dans les mêmes termes, il y avait une frappante identité de sens, appuyée sur de très-nombreuses raisons* [3]. »

D'Aguesseau est dans le même sentiment : « Ce mystère de la sainte Trinité, qu'on regarde comme le plus incompréhensible de tous, est néanmoins celui dont il semble que la plus sublime et la plus raisonnable philosophie de l'antiquité, celle de Platon, semble avoir le plus approché. Il n'y a qu'un pas à faire pour arriver jusqu'au dogme [4]. »

Pythagore avait sur les nombres, et en particulier sur

[1] Plat. *Epist.*, II, *Op.* tom. VIII, p. 403. (Édit. Bakker.) — « Pour moi, dit Clément d'Alexandrie, je ne puis entendre ces paroles que de la Trinité sainte. (*Strom.* lib. V, p. 598.)

[2] « Celui que nous appelons le *Père*, dit Théodoret, Platon l'appelle souverain bien; notre *Verbe* est chez lui l'intelligence, et il appelle âme du monde cette force qui anime et vivifie tout et que nous appelons le Saint-Esprit. » (Theodoret, *Therapeut.*, lib. II.)

[3] *Confess.*, lib. VII, cap. IX.

[4] Œuvres de d'Aguesseau, tom. XVI, 144. (*Lettres sur divers sujets.*)

le nombre *trois*, des théories si profondes, si religieuses, que lui aussi, par une autre voie, arrivait presque « jusqu'au dogme ».

On trouve des choses semblables dans les plus antiques traditions.

Qu'est-ce, par exemple, que cette inscription grecque, placée sur le cirque de Rome :

Μέγας Θεὸς, Θεογένετος, Παμφεγγής.

Le grand Dieu, l'Engendré de Dieu, et le Tout-Brillant.

Et en Égypte ce fameux oracle de Sérapis :

Πρῶτα Θεὸς μετεπεῖτα λόγος, καὶ Πνεῦμα σὺν αὐτοῖς,
. . . . συμφνέτα δὴ τρὶα πάντα, καὶ εἰς ἓν ἐόντα.

D'abord Dieu, puis le Verbe, puis l'Esprit; trois Dieux engendrés ensemble et se réunissant dans un seul.

Et dans les Indes, ce passage de l'Oupnekkat : « *Sat* (la Vérité) est le nom de Dieu; et Dieu est *Frabat*, c'est-à-dire trois ne faisant qu'un [1]. »

Et au Thibet : « Tantôt ils appellent Dieu *Koncikocich* : Dieu un; tantôt *Koncioksum* : Dieu-trois. Ils se servent d'une espèce de chapelet sur lequel ils prononcent ces paroles : *Om, Ha, Hum*. Lorsqu'on leur demande l'explication, ils répondent que *Om* signifie intelligence ou bras, c'est-à-dire puissance; que *Ha* est la parole; que *Hum* est le cœur ou l'amour, et que ces trois mots signifient Dieu [2]. »

Et en Chine, ces paroles prodigieuses de Lao-tseu : « On sait ordinairement que *trois* sont *trois;* mais on ignore que *trois* sont *un*. »

[1] *Journal de la Société asiatique*, 1853, tom. III p. 15-83.

[2] Bonnety, *Annales de philosophie chrétienne*, tom. XIV, p. 222.

Et encore : « Les divines générations commencent par la première personne; cette première, *se considérant elle-même*, engendre la seconde; la première et la seconde, *s'aimant mutuellement*, respirent la troisième : ces trois personnes ont tout tiré du néant [1]. »

Le livre *Tin-Chu-Pien*, faisant allusion à ce passage, dit : « La racine et l'origine de tout est l'Unité. L'Unité est par elle-même ce qu'elle est, et ne reçoit son être d'aucun autre. L'unité engendre nécessairement le second; le premier et le second, *adhérant l'un à l'autre*, produisent le troisième. Et les *trois* produisent tous les êtres [2]. »

Nous pourrions citer une foule d'autres passages. Mais en voilà assez. Qu'est-ce que tout cela? Intuitions du génie, débris d'une révélation primitive, infiltration à travers les peuples de l'éternelle doctrine confiée aux Juifs? Tout cela à la fois peut-être; et au fond qu'importe? Hier les adversaires du Christianisme prétendaient que le dogme de la Trinité était absurde, contradictoire, ne soutenant pas l'examen. Aujourd'hui ils disent que c'est le plus sublime effort de l'esprit humain, et ils croient nous embarrasser en exhumant ces textes et beaucoup d'autres. Ils nous servent au contraire. Jamais le Christianisme ne s'est glorifié d'être une doctrine pendue en l'air, sans bases ni racines humaines. Il a été révélé sans doute; mais comme il est la vérité, il est harmonique à tout. Il y a un Christianisme latent, obscur dans toutes les âmes. Si elles se déployaient dans la lumière, elles arriveraient toutes jusqu'à Dieu. De même aussi, il y a un Christia-

[1] Bonnety, *Annales*, tom. XV, p. 331.

[2] Ibid., tom. XV, p. 332. Cet admirable recueil, d'une richesse prodigieuse, ne me paraît pas avoir, dans les recherches apologétiques, la place qu'il mérite.

nisme universel, répandu chez tous les peuples; mais tout cela est vague, obscur, incomplet, indéchiffrable, tant que le soleil de la vérité pure n'est pas venu l'éclairer. C'est comme cette encre sympathique qui est illisible, à moins qu'on n'en approche le feu.

VI

Mais ce n'est pas seulement dans les traditions des peuples et dans les éclairs du génie de l'homme qu'il faut chercher des pressentiments et des vestiges du mystère de la Trinité. Si telle est vraiment la nature de Dieu, elle devra se retrouver partout. Est-ce qu'un orateur, un écrivain, un poëte, un artiste pourrait créer une œuvre où on ne le retrouverait pas? Aussi la Trinité est visible dans toutes les œuvres de Dieu, et il n'est pas un être, corporel ou spirituel, qui n'en porte en lui l'empreinte vivante.

Regardez le monde; que voyez-vous partout? D'abord l'unité, et une unité d'autant plus profonde qu'on s'élève davantage dans l'échelle des êtres. Que serait cependant cette unité, si elle était seule; si la variété ne venait en tempérer la monotonie et la tristesse? En sorte que ce qui fait la beauté, la joie, le charme, la grandeur profonde de la nature, c'est un certain mélange d'unité et de pluralité.

Regardez de plus près encore, et vous verrez que cette variété, cette pluralité se résout, presque dans tous les êtres, en Trinité.

Quelle est, par exemple, la première œuvre que Dieu

ait faite? c'est l'espace. Eh bien! de quoi se compose l'espace dans l'unité de son étendue? De trois dimensions : longueur, largeur et profondeur.

Après avoir fait l'espace, Dieu a fait le temps, autre immensité qui épouvante l'esprit. Or de quoi se compose le temps? De trois termes : le passé, le présent, l'avenir. Hier, aujourd'hui, demain.

Sur ces deux lignes entre-croisées, Dieu a jeté le monde. Sur quel plan? Toujours le même : l'unité dans la trinité. Un ensemble grandiose qui a trois étages : l'esprit pur, la matière pure, et l'esprit uni à la matière.

Prenez un être quelconque de ces trois créations; et d'abord l'être matériel; coupez-le, divisez-le. Vous ne lui ôterez pas son unité, et dans cette unité ses trois dimensions nécessaires : longueur, largeur, profondeur. C'est son caractère inamissible : unité dans la trinité, trinité dans l'unité. Même le point, le point géométrique, l'esprit ne le conçoit pas sans ce caractère; ni la ligne non plus. Je ne parle pas du triangle : il y a là une image parfaite de la Trinité; mais si tous les peuples ignoraient l'adorable mystère, comment se fait-il que tous, sans s'être entendus, aient pris le triangle comme un emblème de la Divinité? Quant au cercle, qu'est-ce? de quoi se compose-t-il? Lui aussi, de trois éléments : le centre, la circonférence et le rayon. D'où vient que le grand astronome Keppler a écrit un chapitre intitulé *De adumbratione Trinitatis in sphærico*. Et ainsi, dans les sciences abstraites, dans la géométrie, dans la trigonométrie, on n'opère que sur des figures : le point, la ligne, le triangle, le cercle, la sphère, où éclate sans cesse l'unité dans la trinité et la trinité dans l'unité.

Même chose dans la physique, mais avec encore plus

d'éclat. Ces forces qui gouvernent le monde, voilà que la science est en train de montrer qu'elles se réduisent à une seule. Or cette force unique a une triple manifestation : électricité, lumière, calorique. Image splendide de la Trinité céleste : la Puissance, l'Intelligence et l'Amour. Et telle est la distinction de ces trois forces qui n'en font qu'une, que l'on peut les obtenir isolément, savoir : un rayon de force chimique sans lumière ni chaleur ; un rayon de lumière sans chaleur ni action chimique ; un rayon de chaleur sans action chimique ni lumière. De sorte que la physique doit dire de cette puissance mystérieuse qui baigne tous les êtres : Unité dans la trinité, et Trinité dans l'unité !

Cette loi, nous la retrouvons dans la chimie. Haller admirait déjà que la cristallisation du sel fût toujours assujettie à prendre une même forme. « Phénomène, disait-il, aussi admirable que la génération constante des animaux. » Or, quelle est cette forme unique ? Un savant illustre, Haüy, l'a montré. Cette forme est triple, c'est-à-dire que les cristaux, soumis à des lois d'association régulière, peuvent être tous ramenés à trois formes intégrantes qui, par leurs combinaisons variées, font naître toutes les figures de ces corps [1].

Même chose dans l'astronomie. Il faudrait entrer ici dans de trop longues explications. Mais qui ignore que c'est en méditant sur le mystère auguste de la Trinité que le créateur de l'astronomie, l'humble et illustre Keppler, a entrevu ces lois fameuses qui ont jeté une si vive lumière sur le monde astronomique ?

Passons à la biologie, à la science des êtres vivants.

[1] Lamennais, *Esquisse d'une philosophie*, I, 284.

Voici que Bichat établit que toute vie repose sur trois organes, ce qu'il appelle le trépied de la vie : l'estomac, le cerveau et le cœur; c'est-à-dire encore la force, l'intelligence et l'amour; et ces trois, l'estomac, le cerveau et le cœur, ne font qu'un, par la réaction incessante de l'un sur l'autre.

Montons plus haut. Entrons dans l'ontologie; étudions les êtres spirituels, les esprits. De quoi se composent-ils? Écoutons Bossuet. Il a intitulé un chapitre : *Une Trinité créée, faite à l'image de la Trinité incréée.* « L'image de la Trinité, s'écrie-t-il, reluit magnifiquement dans la créature raisonnable. Semblable au Père, elle a l'être; semblable au Fils, elle a l'intelligence; semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour. Semblable au Père, au Fils et au Saint-Esprit, elle a, dans son être, dans son intelligence et dans son amour, une même félicité et une même vie [1]. »

Voilà la constitution intime de l'homme; voyons maintenant ses actes.

Il parle. De quoi se compose sa langue, sa syntaxe, la syntaxe universelle et éternelle? De trois mots : *Je, tu, il.* De trois termes : le *substantif,* le *verbe* et l'*adjectif.*

Il juge, il raisonne. De quoi se compose sa logique, elle aussi, universelle et éternelle? De trois propositions qui n'en font qu'une : la majeure, la mineure, la conclusion. *Terminus esto triplex.* En sorte que pour montrer à un homme qu'il déraisonne, il suffit de lui prouver qu'il n'a pas su mettre l'Unité dans la Trinité, et la Trinité dans l'Unité.

Il chante. Et quelle est la gamme éternelle? A quoi se

[1] Bossuet, *Élévations sur les mystères,* VIIe Élév.

réduit-elle? A trois notes fondamentales, la première, la tierce, la quinte, qui forment l'accord parfait.

Il peint. Et quelles couleurs va-t-il employer? Il y en a sept dans l'arc-en-ciel. Mais elles se réduisent à trois comme dans la gamme : la première, la troisième et la cinquième, qui produisent toutes les autres.

Il se marie; il fonde une famille. Or, chose admirable! le mystère de la génération, devant lequel s'incline toute science, se compose de trois termes : le père, la mère et l'enfant. Et comme ce mystère est ce qu'il y a de plus divin, de plus incompréhensible dans les choses de la nature, qu'y aurait-il d'étonnant à ce qu'il y ait là quelque chose de la fécondité divine, dans la merveille inexpliquée de l'unité et de la triplicité.

L'homme, après avoir fondé une famille, crée une ville, une société. De quoi se compose cette société? Qu'il se mette en république, en monarchie, en empire; quoi qu'il fasse, pour vivre, cette société aura son trépied social : le chef, le ministre et le sujet.

On pourrait continuer ainsi à l'infini et, à chaque trait de plume, faire jaillir un point de vue nouveau. Car la Trinité est le dernier mot de l'ordre métaphysique, matériel, moral, social. C'est la loi universelle des êtres, animés ou inanimés, vie ou matière, et dès lors comment s'étonner que ce soit la loi de Dieu? En sorte que la Trinité, qu'on appelle un dogme dans le langage de la foi, pourrait, dans le langage philosophique, s'appeler la loi universelle de l'Être, ou, comme disait Bichat, le trépied de la vie dans toutes les sphères, depuis Dieu jusqu'à l'homme, depuis l'homme jusqu'à la plante, et même jusqu'à la pierre.

Disons mieux. C'est la loi de Dieu, son essence incom-

préhensible. Et voilà pourquoi, comme Dieu a créé l'homme et toutes choses à son image et à sa ressemblance, il est impossible de faire un pas dans l'étude des différents étages de la création, sans trouver partout une empreinte, plus ou moins profonde, de son adorable Trinité.

VII

Pendant que l'esprit arrive, par les différentes routes que nous venons d'indiquer, à entrevoir quelque chose de la possibilité métaphysique de la sainte Trinité, le cœur, « qui a ses raisons que la raison ne connaît pas, » arrive par une autre route, absolument lumineuse, à en entrevoir la réalité. Voici comment il procède.

Dieu est la perfection infinie; donc il est l'amour infini; car, sans amour, il n'y a, dans les êtres intelligents, ni beauté, ni félicité, ni grandeur. Mais si Dieu est amour, l'amour infini, il faut qu'il y ait en lui une pluralité de personnes, capables d'exciter l'amour, de le recevoir et de le rendre. Autrement on est dupe des mots. Ce prétendu amour n'est qu'un pur égoïsme.

Car enfin, on ne peut pas changer la nature des choses. Aimer, c'est se donner. Aimer, c'est sortir de soi, pour se dévouer à un autre et s'y dévouer jusqu'au sacrifice. Non pas que l'amour aspire au sacrifice, comme on le dit quelquefois; l'amour aspire à la félicité. Mais quand il a donné tout ce qu'il a, rêvant de nouveaux dons, il rencontre bientôt la limite inexorable, la ligne aiguë qu'on ne franchit pas sans souffrir, et alors, plutôt que de renoncer à se donner, il entre en jubilant dans la douleur.

Encore n'est-ce pas tout? En se donnant, l'amour aspire à recevoir; il veut la réciprocité. Et c'est de ce double don, sans lequel il n'y a que des amours malheureux, que naît la fusion de deux êtres dans les mêmes sentiments : fusion si intime et si ardente qu'elle irait jusqu'à les consommer dans une substance unique, si cette puissance ne dépassait les forces humaines. Voilà l'amour idéal. Il commence par un ravissement réciproque et il s'achève dans un double don, sans réserves ni limites, qui va jusqu'au don de la substance, sinon en acte, du moins en rêve.

Supposez maintenant Dieu solitaire dans les profondeurs muettes de son éternité; supposez qu'il n'y ait en lui qu'une seule personne divine, comment concevez-vous l'amour en elle? D'où lui viendra le ravissement qui en est la source? Comment se fera le don qui en est le mérite, la fusion qui en est le bonheur? Elle passera donc son éternité à se contempler, à s'admirer, à s'aimer. Voilà une belle occupation! Comment se fait-il alors que moi, qui suis créé à son image et à sa ressemblance, je ne puisse pas aimer sans éprouver le besoin de sortir de moi, de me donner à un autre? Comment se fait-il qu'il y ait grandeur à le faire; et qu'au contraire, à s'aimer soi-même, il y ait honte, stérilité, abaissement? Oui, si Dieu est ce que vous dites, je ne puis pas l'imiter sans m'abaisser. Je me dégrade en le copiant.

Mais non, Dieu n'est pas solitaire dans le ciel, réduit au triste plaisir de s'aimer lui-même. *Tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum, et Spiritus sanctus, et hi tres unum sunt.* Ils sont plusieurs et ils sont un. C'est l'amour idéal. Le Fils pose éternellement devant son Père, comme l'objet d'un ravissement infini. Le Père le voit, et l'éternité ne suffira pas à le rassasier de sa beauté. Il en

est de même du Fils et du Saint-Esprit. Chaque personne est pour les deux autres un objet d'extase inépuisable. Le don suit le ravissement. Le Père donne à son Fils tout ce qu'il a, ses pensées, ses sentiments, sa beauté, sa vie. Il lui donne ce que l'homme rêve de donner dans ses extases insensées; il lui donne sa substance; il est tout entier dans le Fils. Le Fils à son tour est tout entier dans le Père. Tous deux sont tout entiers dans le Saint-Esprit. Et le Saint-Esprit à son tour est tout entier dans le Père, et tout entier dans le Fils. Ils sont trois, complétement, absolument, infiniment distincts. Et en même temps ils sont un, absolument et infiniment un. C'est le bonheur parfait. Car que manque-t-il à Dieu? Est-ce qu'il n'a pas tout ce que nous désirons, ce que nous ne réalisons que misérablement, ce dont la réalisation, même misérable, est l'extase de l'homme? D'abord le ravissement, mais un ravissement infini, éternel, sans déchéance, sans diminution, sans ombres. Ensuite le don, mais sans limites; sans ce triste bonheur de souffrir et de mourir quand on ne peut pas se donner davantage. Enfin la fusion totale, qui va jusqu'à les consommer dans une substance unique. Voilà l'incompréhensible et sublime vie de la Trinité.

Aussi, arrivée là, à ce dernier degré de la contemplation, l'Église ne sait plus que dire. Elle répète avec une sorte d'admiration impuissante : *O beata Trinitas! O beata Trinitas!* Et que manque-t-il, en effet, à la bienheureuse Trinité? Ils sont plusieurs et ils sont un. C'est le rêve sublime du cœur. Car comment aimer, si on n'est pas plusieurs? Mais comment aimer, si on n'est pas un?

Ne me demandez plus maintenant ce que Dieu faisait pendant les éternités des éternités, avant qu'il eût créé le monde. Demandez plutôt comment il a pu se décider à

créer. La philosophie rationaliste est bien embarrassée de cette éternité que Dieu aurait passée à se contempler lui-même. Elle croit s'en tirer en imaginant une succession de créations qui seraient sorties de son sein. Mais d'abord, ces créations ne rempliront jamais l'éternité; et de plus, que sont-elles au regard d'un cœur infini? il n'y a pas de proportions. L'Église seule rend compte, non-seulement de la création, comme nous allons le voir, mais des éternités qui ont précédé. Elle voit Dieu dans l'infinie béatitude de sa vie intime, et son plus profond étonnement n'est pas qu'il y soit demeuré, mais qu'il en soit sorti. *O beata Trinitas!*

Et ne me demandez pas non plus pourquoi, sur cette triste terre, s'il y a une ombre de félicité, elle est dans la famille. Oh! que je comprends bien maintenant la création de l'homme, telle que Moïse nous l' racontée! L'homme debout, dans sa force, dans sa majesté, image du Père éternel. Ensuite la femme, sortant de son cœur, sa gloire, sa beauté, chair de sa chair, os de ses os, image du Fils. Et puis, dans le ravissement mutuel, dans le don mutuel, dans la fusion mutuelle, l'enfant, lien de l'un et de l'autre, ayant de son père, ayant de sa mère, les unissant tous deux, image de l'Esprit-Saint.

Je le sais, ce sont de vaines et incomplètes images. Mais ôtez les corps; ôtez ce qui est matériel, ne prenez que l'âme du père, l'âme de la mère, l'âme de l'enfant, dans leur triple unité; sans doute c'est encore une image bien imparfaite, bien misérable, de la divine et adorable Trinité, mais c'est la meilleure que nous ayons. Et pour ma part, en contemplant quelquefois une jeune famille, deux jeunes gens purs, aimables, détachés de la terre, leur petit enfant dans leurs bras, j'ai senti les larmes mouiller

mes yeux, et je m'en suis allé en disant : *O beata Trinitas ! O beata Trinitas !*

VIII

Achevons tout ceci par un dernier mot, et, si on me le permet, par un souvenir personnel.

Il y a bien des années déjà, j'arrivais à Paris; j'étais jeune, ardent, avide d'entendre bien parler de Dieu et des âmes. Je courus à Notre-Dame. Le Père de Ravignan était en chaire. Il parlait de la sainte Trinité. Comment avait-il envisagé son sujet ? Je ne m'en souviens plus. Un seul trait m'est resté dans l'esprit, une de ces belles images qui y gravent un ineffaçable sillon. Il entr'ouvrait la cellule d'un vieux moine du XIIIe siècle, de ce génie sublime qu'on a appelé l'Ange de l'école : saint Thomas. Il y introduisait l'un de ces jeunes gens, troublés, inquiets, comme il y en a tant aujourd'hui. Et alors entre le jeune sceptique et le vieux docteur, un dialogue s'établissait en ces termes :

« Quoi, disait le jeune incrédule, vous croyez au mystère de la Trinité !

— Oui, répondait le saint, j'y crois, et je serais prêt à donner ma vie pour ma foi.

— Mais c'est là du fanatisme !

— Je suis profondément tranquille et recueilli.

— Une raison éclairée ne peut pas admettre une pareille croyance : trois ne faisant qu'un ?

— Ma vie fut consacrée à l'étude en même temps qu'à la prière, et les longues années de méditations attentives

sur les sciences divines et humaines n'ont fait que m'attacher plus inviolablement à la foi de l'adorable Trinité, parce que Dieu la révéla. Nous ne disons pas que trois font un ; nous affirmons la Trinité des personnes et l'Unité de nature ; il n'y aurait contradiction qu'en disant à la fois trinité de nature et unité de nature, ce que nous ne disons pas.

— Vous ne connaissez donc pas les difficultés, les objections ?

— Je crois les avoir présentées avec plus de force que vous-même, vous en pouvez juger. Nous répondons à toutes ; mais on ne peut d'ailleurs faire aucune objection contre la parole divine constatée.

— Quelque passion secrète ne vous déguiserait-elle pas le motif de votre dévouement si ardent pour la foi ?

— Je ne vois pas quelle passion dominerait mon cœur. L'ambition ? J'ai renoncé avec joie aux distinctions du monde et de l'Église, et je n'y ai pas même trouvé un sacrifice à offrir à Dieu. L'avarice ? Je me suis fait pauvre pour l'amour de Jésus-Christ ; sur cette terre je ne possède et ne désire rien. La volupté ? un jour l'ange bienheureux ceignit mes reins. Non, les passions ne m'ont pas donné la foi ; trop souvent elles l'ont fait perdre à d'autres.

— Votre foi ne serait-elle qu'apparente ?

— Elle est intime et bien sincère, l'âme de mon âme, et la vie de ma vie, il y a déjà bien longtemps.

— Vous croyez donc sincèrement ?

— Oui.

— Vous avez pesé le pour et le contre ?

— Oui.

— Vous n'avez pas aperçu de contradiction ?

— Aucune. Il ne saurait y en avoir dans un mystère

qu'on ne comprend pas : on ne peut pas plus contredire qu'expliquer des termes inconnus.

— Et cette foi du mystère vous satisfait et vous console ?

— Oui ; j'y vois Dieu lui-même se manifester à mon intelligence, à mon cœur ; et, soumis à sa parole rendue certaine par des faits certains, je m'unis avec bonheur à l'onction intérieure de sa grâce pour croire et embrasser le divin mystère, dont l'autorité infaillible de l'Eglise me garantit à jamais la vérité. »

Ainsi s'épanchait la belle âme du Père de Ravignan ; et, en voyant se dessiner, sous sa parole, la sainte physionomie de l'Ange de l'école : cette pureté, ce détachement des choses de la terre, ce mépris des vains honneurs du monde, ce calme dans la vérité, ce cœur profond et tendre ; à chacun des traits qu'esquissait le vénérable Père de Ravignan, on oubliait de qui il parlait ; on croyait le voir lui-même !

CHAPITRE DEUXIÈME

LA CRÉATION. — DE LA GENÈSE GÉNÉRALE DES MONDES

Nous sortons d'un mystère pour entrer dans un autre. Après Dieu, le monde. A côté de cet abîme de beauté infinie, de bonté, d'intelligence, d'amour, de vie qu'on appelle Dieu, voici un second abîme, plein, lui aussi, de beauté, d'ordre, d'harmonie, qu'on appelle le monde. Comment ce second abîme procède-t-il du premier? Comment subsiste-t-il devant lui? Pour quel motif Dieu l'a-t-il créé, et dans quel but? Combien d'obscurités dans toutes ces questions; mais quelles lumières! Que de mystères, où le génie antique s'est égaré, devant lesquels la raison s'incline impuissante! Mais quelles beautés ineffables, dont la contemplation a toujours jeté dans le ravissement les saints, les philosophes, les poëtes, les peintres, toutes les grandes âmes, tous les cœurs tendres et profonds!

Entrons avec joie dans cette étude. Elle importe, plus qu'on ne pense, à la pleine intelligence du grand dogme de l'Incarnation.

I

Le récit de la Genèse s'ouvre par un mot magistral : *In principio creavit Deus cœlum et terram.* « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. »

Et le Symbole des apôtres : *Credo in Deum, Patrem omnipotentem, creatorem cœli et terræ.* « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. »

Voilà le mot qui ouvre les deux testaments. C'est un mot révélé, certainement venu d'en haut. Car qu'est-ce que créer? Qui l'a jamais su? Ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais, personne ne le pourra dire.

Remarquez que les livres saints n'enseignent pas que Dieu a simplement arrangé le monde; qu'il a façonné une matière préexistante; car une telle matière, où l'eût-il prise? depuis quand eût-elle existé? Nécessairement de toute éternité. Elle eût donc été infinie en durée. Mais, étant infinie sur un point, il fallait qu'elle le fût sur tous les autres : en grandeur, en intelligence, en vie, en amour. Dès lors, il y aurait eu deux infinis; ce qui est absurde. L'antiquité voyait moins clairement ces choses, et l'immense génie de Platon s'y embrouilla. Mais depuis les travaux des grands métaphysiciens chrétiens, saint Augustin, saint Thomas, Leibnitz, il n'y a plus à discuter sur ce point. C'est vu, définitivement vu. Et les prodigieuses affirmations d'outre-Rhin n'y changeront rien.

Les livres saints ne disent pas non plus que Dieu a en-

gendré le monde, c'est-à-dire qu'il l'a tiré de sa propre substance. Car la substance de Dieu est indivisible. Il n'y a point de parties en elle; autrement elle serait périssable. Là où elle est, elle est nécessairement tout entière. Tout entière dans le Père, tout entière dans le Fils, tout entière dans le Saint-Esprit. Si donc Dieu eût tiré le monde de sa substance, cette substance divine eût été tout entière dans le monde. Et par conséquent, le monde eût été infini. Or le monde est-il infini? Il est grand; il accable l'esprit par la splendeur de ses proportions; Dieu lui a mis la marque qu'il vient d'un sublime ouvrier; mais que faut-il autre chose que cette marque même, pour prouver que le monde n'est pas infini?

Le monde n'a donc été ni simplement arrangé par Dieu, ni tiré de la substance divine. Il a été créé. Mais créer, qu'est-ce donc? Je le répète, personne ne le sait. Créer, c'est faire que ce qui n'était pas, soit. *Dixit, et facta sunt.* « Il a dit, et tout a été fait. » Voilà la création. Mais comment cela est-il possible? Mystère! Comment, en face de l'Être, peut-il y avoir des êtres? En face du Moi divin, comment une personnalité finie, un moi humain a-t-il pu se poser, subsister? Comment, dès qu'il y a eu des êtres, n'ont-ils pas été attirés par l'abîme infini, dominés par lui, anéantis comme une goutte d'eau que l'Océan attire et absorbe, comme une étincelle que le foyer dévore? Mystère des mystères. L'homme qui a, dans les profondeurs de sa nature, des images, de lointaines imitations de toutes les opérations de Dieu, ne paraît pas avoir celle-là. Il arrange, il façonne, il pétrit la matière; il ne crée pas. Il peut, en combinant des idées ou des couleurs, tenir le monde suspendu d'admiration devant la beauté de ses œuvres. Il va même plus loin; car que sont tous les ta-

bleaux et tous les marbres à côté de cet enfant, intelligent, aimant, beau, que l'homme tire de sa propre substance, et qu'il présente à Dieu et aux hommes dans l'honneur sublime de la paternité? Oui, l'homme peut tout cela; mais créer ne lui a pas été accordé. Et cependant, comme s'il avait l'intuition que c'est là le trait suprême de la puissance, il a la passion de créer. Et parmi les noms que l'enthousiasme décerne au génie, il n'en est pas de plus enviable que celui de créateur. Vain mot, je le répète. Créer est le domaine incommunicable de Dieu.

On ne sait même pas comment en parler: tant cette opération est cachée dans un secret redoutable! A chaque instant, on côtoye une hérésie, une monstruosité. Dirons-nous que Dieu a tiré le monde du néant? Expression vulgaire, mais infirme; car, qu'est-ce que le néant? Dirons-nous que Dieu, en créant le monde, l'a posé hors de lui? Expression inexacte; car que peut-il y avoir hors de Dieu? Essaierons-nous de dire que Dieu a posé le monde en lui? Prenons garde : nous touchons au panthéisme. O Dieu! que dire donc et que faire? Sinon répéter humblement, simplement le mot révélé : *In principio creavit Deus cœlum et terram.* « Au commencement Dieu a créé. » Et comment cela s'est-il fait? *Dixit, et facta sunt.* « Il a dit, et ce qui n'était pas a été. »

Et c'est là ce qui marque d'une singularité sublime le premier verset des livres saints. L'homme ne crée rien; il ne peut que modifier, arranger; voilà pourquoi, parmi les philosophes, les uns n'ont vu en Dieu qu'un *arrangeur*. L'homme engendre, il tire de sa propre substance un être vivant; voilà pourquoi les autres n'ont conçu la création que comme une sorte d'*émanation*, Dieu la tirant de lui-même. Seul, Moïse monte plus haut, et, du fond de son

désert, il dit le mot vrai : Dieu a créé! Et quatre mille ans après, quand tous les efforts du génie humain, de Platon, d'Aristote, n'avaient abouti qu'à établir l'impossibilité de la création proprement dite, et que la chose paraissait jugée, définitivement jugée, l'Église répète, en tête de son symbole, la même souveraine affirmation : Dieu a créé. On presse l'Église de s'expliquer; on lui dit : Mais qu'est-ce que créer? Elle répond : Je n'en sais rien. Créer, ce n'est pas arranger. Créer, ce n'est pas engendrer. Créer, c'est créer. Sentez-vous la hardiesse d'une pareille affirmation, et comme il faut être appuyé sur un roc inébranlable pour la maintenir invariablement!

Du reste, il n'y a pas de choix : il faut accepter la création, ou rouler dans l'un ou l'autre des deux abîmes que je vais dire.

Le premier, c'est le matérialisme. « Vous ne savez pas comment arranger la coexistence du monde et de Dieu, dit le matérialisme; rien n'est plus simple, il n'y a point de Dieu. » Le matérialisme prend un peu de poussière et il dit : « Voilà l'origine de tout. Tout est venu de là par des associations chimiques, par des transformations qui ont eu les siècles pour appui; d'abord le minéral, puis la plante; puis l'animal; enfin l'homme. Voilà ce que démontre la science. »

Cette doctrine a pour point de départ la crédulité, et j'ajoute qu'elle a pour point d'arrivée l'abjection.

Non, mille fois non, la science ne démontre pas que l'univers et l'homme viennent d'un grain de poussière qui vient lui-même on ne sait d'où, et qui a été animé on ne sait comment. Elle démontre le contraire. Toutes les sciences, nous l'avons vu, l'astronomie, la biologie, la physique, la chimie, les mathématiques prouvent que

l'univers a eu un commencement et que l'esprit ne vient pas de la matière [1].

Mais quand il serait vrai que la science moderne le montre, je la mépriserais, votre science! Je lui dirais : « Tu n'es qu'une science d'un jour, un vil fantôme d'un moment. J'ai en moi quelque chose qui vaut mieux que toi, c'est l'instinct divin qui m'anime, la flamme sacrée qui brûle en moi. » On peut, dans une heure d'égarement quand on est jeune, ou dans une préoccupation de vaine popularité quand on est vieux, soutenir de si basses doctrines; mais cela ne dure qu'un instant. Bientôt le dégoût vient avec le remords; le sentiment de Dieu se réveille; et l'âme finit par se retrouver et se reconnaître, en rougissant d'elle-même.

D'ailleurs, étant admis le matérialisme, où seraient les bases du droit et du devoir? Est-ce qu'il peut y avoir une moralité dans la matière? Supprimez Dieu; que reste-t-il? la loi du plus fort. Alors que deviennent les individus? Qu'arrive-t-il même des peuples? On a le spectacle odieux de ces armées immenses qui se massent sourdement, munies d'engins terribles; qui s'annexent brutalement des provinces qui les détestent; et qui écrivent du talon de leur botte, sur les champs de bataille qu'a souillés leur victoire : La force prime le droit!

Le second abîme est celui du panthéisme. Le panthéisme est une plante orientale. On peut, en Occident, là où l'homme féconde la terre de son puissant travail, oublier Dieu ou le contester. Contestez-le donc au sein de cette nature luxuriante, sous le ciel de feu de l'Orient, dans ces pays d'éclatante lumière. Oh! que l'homme se sent

[1] *Le Christianisme et les temps présents*, tom. I, chap. VIII.

petit! Dieu est tout. Les êtres ne sont que de simples images qui flottent dans sa pensée. Les mondes sont le rêve de Dieu. De même que je vois passer, dans mes songes, des êtres qui ont l'air de vivre, mais qui s'évanouissent à mon réveil; de même en Dieu. Seulement ces images plus puissantes subsistent plus longtemps en lui, y prennent corps, se jouent un instant dans sa pensée, jusqu'à ce qu'elles se dissipent pour jamais dans les impénétrables profondeurs de la seule existence véritable, celle de Dieu. Voilà le panthéisme.

Le matérialisme venait de l'abjection; celui-ci part de l'orgueil. Mais à quoi aboutit-il? L'homme n'est donc qu'une image flottant dans la pensée de Dieu, image passagère mais divine, de même nature que l'esprit qui l'a conçue, incorruptible comme lui. Dès lors pourquoi se gêner? Vol, blasphème, adultère, qu'importe? Tant pis pour Dieu, s'il fait de mauvais rêves!

Il n'y a pas d'erreurs plus opposées que le matérialisme et le panthéisme. Elles viennent des deux extrémités de l'horizon. L'une est la négation de l'autre. Le matérialisme regarde la poussière et dit : Tout est matière. Et le panthéisme dit, de son côté : Tout est Dieu.

Or, entre ces deux bêtes immondes qui se déchirent, et qui finissent par rouler toutes deux dans la même fange, l'Église vient et elle dit : « Ni si haut, ni si bas; ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. L'univers est une créature, mais c'est la créature de Dieu. »

II

Arrivons maintenant à la seconde question : Comment l'idée de créer s'est-elle présentée à Dieu? S'il eût été seul, géant solitaire et triste, dans les profondeurs de son éternité, cela se comprendrait. Mais nous avons vu que telle n'est pas sa nature. Comment donc, au sein de cet amour inépuisable qui unissait les trois Personnes de la sainte Trinité, dans l'extase de félicité infinie qui en résultait, la pensée de la création a-t-elle pu se présenter à Dieu?

Heureusement, si nous ne savons pas ce que c'est que créer, nous savons comment on crée. On crée dans le bonheur; on crée dans l'amour. Et si l'œuvre est divinement belle, affirmez que l'amour créateur a été jusqu'à l'extase.

> Quand je sens qu'un soupir de mon âme embrasée
> Pourrait créer un monde en son brûlant essor!...

Voilà comment on crée. Toute grande œuvre se fait dans le ravissement. Que si les chefs-d'œuvre du génie sont néanmoins trempés de larmes, c'est qu'il y a un poids où l'extase de l'âme brise le corps et où le bonheur fait éclater ces vases mortels qui sont faits pour lui, mais qui sont encore incapables de le contenir dans sa plénitude.

Et non-seulement on crée dans le bonheur, mais on crée pour communiquer son bonheur. La tristesse rend muet; elle chasse dans la solitude. Le bonheur dilate au contraire. Quand on est heureux, on devient expansif; on sort de chez soi; on va trouver ses parents, ses amis; on

leur dit : Réjouissez-vous avec moi, *congratulamini mihi.* Il semble qu'ils vont augmenter notre bonheur en le partageant.

Si on n'a pas d'amis, de confidents, on s'en crée; on évoque les êtres inanimés eux-mêmes; on voudrait leur donner la vie pour leur parler de son bonheur.

> O lac, t'en souvient-il...
>
> O lac! rochers muets! grotte, forêt obscure!
> Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
> Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
> Au moins le souvenir!

Et ce n'est pas là de la vaine poésie, c'est de la réalité sublime. Tout s'anime, quand on est heureux; on se sent capable de créer des mondes.

Voilà le cœur de l'homme, image affaiblie du cœur de Dieu! Voilà la génèse des chefs-d'œuvre de l'homme; ombre de ce chef-d'œuvre qu'on appelle la création. Oui, quand ce fleuve de félicité infinie fut descendu du Père dans le Fils, du Père et du Fils dans le Saint-Esprit, au sein de ce tressaillement qui allait de l'un à l'autre comme une mer qui baigne tous ses rivages, Dieu vit que ce bonheur était communicable; que cette mer de félicité, il pouvait la laisser déborder. Il vit qu'il était libre de créer des êtres semblables à lui, qui jouiraient de ce bonheur; qui ne pourraient sans doute pas le voir tout entier, qui n'en verraient qu'une partie, qu'une lueur, mais qui trouveraient dans cette vue une extase éternelle. Comment ne pas céder volontairement, amoureusement à une pareille pensée? Comment contenir l'amour, quand il déborde, et ne pas le laisser suivre sa pente, qui est de tout envahir, pour tout béatifier?

Telle fut la genèse de la création. C'est dans cette lumière supérieure que viennent se fondre et s'harmoniser les différents systèmes des théologiens, qui, à première vue, semblent discordants. Selon les uns, Dieu nous a créés par bonté. Il a vu le néant, ce je ne sais quoi sans forme et sans nom, incapable de connaître et d'aimer; et par bonté, par amour, il lui a tendu la main. Selon les autres, d'école plus haute (mais les premiers sont d'école plus tendre), Dieu a tout fait pour lui-même, en vue de sa seule gloire. Il y a du vrai dans ces deux systèmes; mais il faut les unir pour arriver à la lumière totale. Dans cette extase de bonheur et d'amour d'où nous sommes sortis, Dieu s'est vu et il nous a vus. Il a vu sa gloire qui demandait à être connue; et il a vu ces pauvres êtres futurs qui seraient si heureux de la connaître. Ces deux motifs se sont fondus en un, pour le déterminer. Et quand il serait vrai que le premier motif l'aurait emporté, comme ces êtres futurs ne pouvaient, après tout, accroître ni sa gloire ni sa félicité, l'amour créateur n'en garderait pas moins sa suprême beauté, qui est le désintéressement; car que peut-il y avoir de plus beau que de mettre sa gloire à rendre heureux ceux qui ne peuvent rien pour nous?

III

Et que les caractères de la création, tels que la science les montre à la foi qui applaudit, concordent bien avec cette sublime origine!

Au début, dans l'enthousiasme que leur causaient les

premières découvertes de la géologie et de l'astronomie, n'y a-t-il pas eu des savants qui s'imaginaient poser devant la religion une objection insoluble en alléguant l'immensité de la création, ce qu'ils appelaient son « infinité ». Mais si la création est née de l'amour, où y a-t-il là une objection ?

Vous dites qu'il faut à la géologie des milliards d'années pour la longue série des préparations gigantesques par lesquelles le globe a dû passer avant de devenir habitable; vous ajoutez que, d'après l'astronomie, non-seulement bien d'autres mondes avaient précédé le nôtre, préparés eux aussi pendant des millions de siècles, mais qu'il y a dans le ciel des mondes qui ont achevé leur existence, des astres éteints, épuisés de vie, ce qui suppose des milliards de milliards de siècles; vous en concluez que la création a été en quelque sorte éternelle et que son commencement se perd dans un lointain qui écrase l'esprit. Vous croyez étonner ma foi; vous la faites tressaillir. Et, sans vérifier ces hypothèses, je me dis : Cela doit être vrai. C'était l'amour qui créait; il créait pour faire des heureux; dès lors il a dû éprouver une sainte hâte, la sainte impatience de l'amour. S'il eût été métaphysiquement possible que la création n'ait pas eu de commencement, elle n'en aurait point eu. Jamais le Père n'aurait été sans ses enfants.

J'ouvre les saintes Écritures, et je suis frappé de deux paroles : *In principio erat Verbum.* « Au commencement était le Verbe. » Et ailleurs : *In principio creavit Deus cœlum et terram.* « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » Au commencement, avant tout commencement, Dieu voit son Fils, et du Père et du Fils procède l'Esprit-Saint. Voilà la première effluve de vie. Elle a lieu

au commencement, avant tout commencement, au-dessus de tout commencement. Elle est infinie; elle remplit le vase. Et puis, aussitôt après, au commencement, *in principio*, elle déborde. La procession des créatures suit la procession des Personnes divines, d'aussi près qu'il est possible. La première est éternelle, la seconde est dans le temps. Mais quand on pense au motif qui lui a donné naissance, on pense qu'elle a dû s'accomplir dès là qu'elle a été possible. Quel motif d'attendre, de retenir la vie, quand on peut la donner? La création n'est pas éternelle; vous n'avez pas le droit de dire que sa durée est infinie; mais je crois, comme vous, que son origine se perd dans un impénétrable lointain.

Ce que je dis du commencement, je le dis de la fin. J'entends la science affirmer que, s'il y a dans les cieux des astres finis, éteints, on en voit d'autres qui naissent, et d'autres qui se préparent à être habitables; qu'il y a, à des millions de lieues, une foule de globes immenses, parfaitement sphériques, qui traversent en ce moment cette période de formation que nous avons traversée, et qui, dans des milliards de siècles, pourront porter des habitants. Et je me dis : Pourquoi, en effet, Dieu cesserait-il de créer? Pourquoi ne pas se donner éternellement des enfants? Le moyen âge imaginait que la création avait été simultanée; que Dieu avait tout créé instantanément, en une fois; puis qu'il était rentré pour jamais dans le repos. Idée étroite, que dément la science, qui répugne à l'esprit. La création a été successive, elle est continue. Il en est des mondes comme des âmes; il en naît tous les jours.

Le XVIIe siècle, qui, bien qu'un peu plus avancé que le moyen âge dans la science de l'univers, ne voyait cepen-

dant encore que notre petit globe, a longtemps discuté sur la question du plan que Dieu avait suivi dans la création. On partait de ce principe que Dieu portait dans son esprit différents ordres de mondes possibles, dont chacun, complet en soi, pouvait être réalisé à l'exclusion de tous les autres, et entre lesquels il avait fait un choix. « Mais, disaient Malebranche et Leibnitz, tout choix suppose un motif déterminant, et il faut le trouver dans la sagesse de Dieu. Or la sagesse de Dieu est nécessairement déterminée au plus parfait; sans quoi elle agirait avec une raison insuffisante. Donc, ce monde sur lequel le choix divin s'est fixé est le plus parfait possible. » — « A la bonne heure, répondaient Bossuet et Fénelon; mais ce monde que vous supposez le plus parfait n'a, quel qu'il soit, qu'une perfection bornée. Il y a donc entre Dieu et lui une distance infinie. Or comment pouvez-vous contester à Dieu la faculté de concevoir quelque chose de plus parfait, et le pouvoir de le réaliser? »

Réduite à ces termes, la discussion était éternelle. Mais pourquoi Dieu n'aurait-il eu qu'un seul plan? Que penserait-on d'un artiste qui n'aurait jamais fait qu'un tableau, d'un musicien qui jouerait toujours le même air? Stérilité, dirait-on, et avec justice. Pourquoi Dieu aurait-il agi ainsi, pauvrement, médiocrement? Pourquoi, au contraire, ne se serait-il pas donné la joie de réaliser, dans toute la série des siècles et pendant les éternités des éternités, tous les mondes possibles? Comme d'un foyer brûlant s'échappent incessamment des étincelles, incessamment aussi jaillissent et jailliront, du cœur extasié de Dieu, des créations capables de le connaître, de l'aimer, et de participer à son bonheur infini.

IV

Après avoir cru nous étonner et nous effrayer par leurs idées sur ce qu'ils appellent « l'infinité du monde en durée », certains savants se sont imaginé nous embarrasser bien davantage encore en réclamant pour lui « l'infinité en étendue [1] ». Mais on pense bien que, dans ces hauteurs où la foi à l'amour créateur nous transporte, nous ne saurions être ni étonnés ni effrayés, au contraire réjouis et enthousiasmés par les découvertes de la science sous ce rapport.

Avouons-le, la fragile construction scientifique du moyen âge a volé en éclats. L'astronomie, avec sa magnifique loi de la gravitation des astres, avec l'invention merveilleuse du télescope, perfectionné par Herschell et lord Rose, a renversé cet édifice, un peu enfantin. La terre a été dépossédée de cette fausse position centrale que l'ignorance lui avait attribuée, et du même coup le soleil a retrouvé sa vraie physionomie. Lui, dont on disait au moyen âge qu'il était grand à peu près comme le Péloponèse, on a su qu'il était un million et demi de fois plus grand que la terre, et que si, à l'œil nu, il paraissait mesurer un pied de diamètre, c'était à cause de sa prodigieuse distance, étant éloigné de trente-huit millions de lieues de la terre. De plus, tout autour de cet astre, on a vu circuler, avec la terre, les planètes ses sœurs, baignées dans la même lumière solaire : la pâle

Jean Reynaud, *Terre et Ciel*, p. 231.

lune, l'ardent Mercure, Vénus, Mars aux reflets de pourpre, le gigantesque Jupiter, Saturne avec son anneau, Uranus, Neptune, tous gravitant autour du soleil dans un rayon de un milliard cent-quarante-sept millions de lieues.

Cela semble immense; et cependant qu'est-ce que cela? Ce système solaire, on a appris qu'il faisait partie d'un vaste groupement d'étoiles qu'on nomme la *Voie lactée*, dont il occupe le centre comme un point à peine visible. On a compté les étoiles de cette voie lactée? combien y en a-t-il? dix-huit millions. Quant à sa longueur, car elle ressemble à un immense ruban, un rayon de lumière qui partirait d'une extrémité et qui volerait en ligne droite sans s'arrêter, combien mettrait-il, en faisant soixante-dix-sept mille lieues par seconde, pour arriver à l'autre extrémité? quinze mille ans.

Mais cette *Voie lactée* elle-même, qu'est-elle dans l'immensité? Rien que sur notre horizon visible, qu'elle traverse comme un large ruban pâlissant, on a déjà inventorié soixante-quinze millions d'étoiles, et tous les jours on en découvre de nouvelles. Et ces étoiles qu'on voit distinctement, qu'on peut analyser et décrire, ne sont pas la plus grande merveille. Dans l'espace qui les sépare, là où l'œil, laissé à sa faiblesse, ne voit qu'une obscurité noire, le télescope aperçoit une fine poussière d'or. Ce sont des étoiles qu'on ne peut plus nombrer. Et à mesure que l'on augmente la force des télescopes, toutes les régions du ciel se couvrent de ce fin sable d'or; l'obscurité n'a plus de place; et l'œil, arrêté par l'accumulation des étoiles, n'a plus devant lui qu'un tissu de lumière.

Comptez-les, ces étoiles, si vous pouvez. L'esprit est

écrasé de leur nombre. Et qu'est-ce donc, quand on y joint les distances prodigieuses qui séparent ces astres, et le poids de ces masses puissantes, et la rapidité des mouvements qui les emportent dans l'espace. Embarquez-vous sur un rayon de lumière, faites avec lui soixante-dix-sept mille lieues à la seconde; c'est-à-dire quatre millions six cent vingt mille lieues à la minute; c'est-à-dire deux cent soixante-dix-sept millions de lieues par heure; c'est-à-dire six milliards de lieues par jour, combien vous faudra-t-il pour aller à l'étoile *la plus voisine* de notre système, l'alpha du Centaure? trois ans et huit mois. Il est vrai qu'elle est à huit trillions six cents milliards de lieues : c'est *la plus voisine*. Et pour aller à l'étoile de Sirius? vingt-deux ans. Il est vrai qu'elle est à cinquante-deux trillions cent soixante-quatorze mille millions de lieues d'ici. Et quand vous vous serez reposé un instant dans cette étoile, plus brillante que le soleil, et seize millions de fois plus volumineuse que la terre, reprenant votre course vertigineuse de soixante-dix-sept mille lieues par seconde, de six milliards de lieues par jour, combien mettrez-vous pour arriver au groupe des Pléiades? cinq cents ans. Et pour arriver à ces dernières nébuleuses, suspendues dans les déserts de l'abîme, dont chaque poussière est un monde? M. de Humboldt l'a calculé. Il y en a où vous n'arriverez que dans deux millions d'années. Deux millions d'années en faisant soixante-dix-sept mille lieues à la seconde!

Et par delà ces nébuleuses que le télescope atteint, qu'y a-t-il? Ah! d'autres nébuleuses, d'autres *voies lactées*, d'autres groupements d'étoiles que le télescope d'aujourd'hui n'atteint pas, que saisira le télescope de demain; et par delà d'autres encore, et ainsi de suite à l'infini;

car l'esprit répugne invinciblement à l'idée d'un espace vide, d'un point où il n'y aurait plus que le contenant et rien dedans. La création remplit donc tous les espaces comme elle remplit tous les temps.

Que nous voilà loin du vieux ciel du moyen âge et des douze sphères emboîtées les unes dans les autres! Mais comme cette création, découverte par la science, est plus vraie, plus naturelle, moins factice, mieux en harmonie avec l'enthousiasme qui remplit les livres saints au sujet de la grandeur des cieux, avec les sublimes idées de l'Église sur Dieu! C'est un Dieu qui créée, dont l'attribut principal est la magnificence! C'est un amour infini qui veut faire des heureux, répandre, communiquer son bonheur! Dès lors, qu'est-ce qui pourrait embarrasser ma foi? Ah! la petitesse de la création! jamais sa grandeur ni sa sublimité. Si Dieu avait pu la faire infinie, elle le serait. Le cœur donne sans mesure.

V

Mais la science va plus loin. Après avoir compté et pesé les astres, voilà qu'elle commence à étudier les éléments qui les constituent, et c'est ici surtout que certains savants s'imaginaient pouvoir convaincre d'erreur le dogme catholique. Ils font remarquer avec complaisance que les astres sont tous exactement faits comme la terre : mêmes éléments, mêmes métaux, même succession de saisons, même plan sous tous les rapports; et dès lors, ajoutent-ils, pourquoi pas aussi des habitants? Soit; mais où voyez-vous là une objection, au point de vue

du dogme catholique? Si Dieu a créé par amour et pour communiquer son bonheur, quel sera, dites-moi, le second caractère de la création? Est-ce qu'elle ne sera pas, nécessairement, intelligente, aimante, sensible, capable du ravissement de la lumière et de l'amour? Ce qui m'embarrasse dans la création, ce n'est pas l'esprit, l'esprit qui voit, qui croit, qui aime, qui adore. Ce qui m'embarrasse, c'est la matière.

Chose admirable! on dirait que les grandes inventions tiennent à quelque plan providentiel; elles n'apparaissent pas isolément. En même temps qu'on découvrait le télescope qui agrandissait le monde par un côté, on découvrait le microscope qui l'agrandissait par un autre. Et voici qu'on vient de découvrir un troisième instrument, absolument merveilleux, qui achève de nous ouvrir les cieux. C'est le spectroscope. Je ne décrirai pas cet instrument. Qu'il suffise de savoir qu'en analysant la lumière qui descend des astres, le spectroscope l'oblige à nous révéler la nature des milieux qu'elle a traversés, et par conséquent la composition chimique des astres d'où elle descend. Armé de cet instrument, le génie scientifique s'est enhardi. Chaque astre a été étudié, perforé, si j'ose ainsi dire. On lui a fait rendre compte de ce qu'il renfermait dans ses flancs. Il y en a qu'on a tellement approchés du regard qu'on a pu en tracer la carte. On a vu parfaitement le lever et le déclin du jour sur certains globes; les neiges se former à l'automne et disparaître au printemps sur d'autres; ailleurs on a distingué les mers, les lacs, les continents; on a constaté l'atmosphère qui les enveloppe; on y a vu des nuages, des pluies, et on a presque pu dire quel temps il faisait à certains jours sur telle planète. Enfin on a réuni des preuves si fortes,

si positives que LA VIE existe ailleurs que sur notre globe, que bientôt il sera aussi impossible de le nier qu'il le fut, au temps de Galilée, de nier la rotation de la terre. Voilà ce que dit la science; et, sans m'en faire garant, je dis qu'il n'y a ici pour nous aucune objection, aucun embarras, et, au contraire, une merveilleuse confirmation, absolument inattendue, des plus belles intuitions de notre foi.

Sans doute, si l'Église enseignait que l'homme est le seul être intelligent et libre qui ait été créé par Dieu, nous pourrions être émus des découvertes récentes ou du moins des pressentiments de la science; mais quoi? l'Église dit précisément le contraire. Elle enseigne que, bien loin que l'homme ait été créé le premier et le seul, il a été précédé par d'immenses et magnifiques créations d'êtres intelligents. Quand la terre naquit, elle nous montre « tous les fils de Dieu applaudissant et battant des mains[1] », comme dans une famille, à la naissance d'un jeune frère. Elle entasse pléonasmes sur pléonasmes pour nous dire le nombre et la beauté de ces frères aînés; il y en a des millions de millions, des milliards de milliards[2], divisés en séries, en chœurs distincts. Soit qu'il y ait eu là une seule création et que tous ces frères aînés, inégaux en beauté, aient jailli le même jour du cœur et de l'amour de Dieu, soit qu'il y ait eu des créations successives, échelonnées à des milliards d'années, comme dans les différents règnes de la nature. L'Église nous permet même de jeter un coup d'œil sur ces créations d'êtres, distincts de nous. Elle nous y fait voir la liberté,

[1] Job, XXXVIII, 7. « Cum me laudarent simul astra matutina, et jubilarent *omnes* FILII DEI. »

[2] Apoc. V, 11. — Paul. *ad Hebr.* XII, 22.

l'épreuve; et, en quelques-uns, en beaucoup même, le mal naissant de l'abus de la liberté, et, comme sur notre pauvre terre, d'immenses catastrophes morales.

Singulier retour des choses, il fut un temps où l'apologétique chrétienne était obligée de prouver l'existence des esprits supérieurs à l'homme. Elle le faisait : 1° par l'enseignement formel de la révélation; 2° par la foi unanime de tous les peuples; 3° par l'induction; car comment s'étonner qu'il y ait une série d'êtres supérieurs à nous, quand il y a une série d'êtres qui nous sont inférieurs? il est vrai qu'on ne voit pas ces êtres supérieurs; mais combien d'êtres, dans les étages inférieurs, qu'on n'a pas vus pendant des millions d'années; et d'autres qu'on ne voit pas encore, que peut-être on ne verra jamais; ils n'en existent pas moins; 4° par la connaissance de la vraie nature de Dieu, qui ne peut avoir créé *sans mesure* les êtres matériels et *avec épargne* les êtres intelligents; c'était le raisonnement de saint Thomas, et il le poussait si loin que, dans sa pensée, il ne devait y avoir aucune proportion, sous le rapport du nombre, entre ces deux créations : le nombre de ces êtres intelligents devant surpasser celui des êtres matériels d'une manière incomparable; *incomparabiliter* [1]. Pesez ce mot, en vous rappelant qu'il y a telle goutte de liquide, suspendue à la pointe d'une épingle, dans laquelle il y a plus d'êtres vivants qu'il n'y a d'hommes sur toute la surface du globe. Mais quoi! les gouttes d'eau sont habitées, et les astres seraient vides!

Il est vrai que la science moderne ne veut pas entendre parler des Anges, pour peupler les mondes qu'elle a

[1] Thom. I p., quæst. 50.

découverts; il lui faut des êtres semblables à nous, quoiqu'elle serait bien embarrassée pour dire les raisons d'une telle exigence. D'autre part, la théologie enseignant que ces êtres, antérieurs et supérieurs à l'homme, sont des esprits purs, on ne voit pas bien comment ils demeureraient dans les astres comme dans un lieu. Mais tout peut s'expliquer et se concilier au moyen d'une des plus belles lois de la création, celle que les anciens avaient entrevue et formulée dans cet axiome célèbre : « La nature ne fait rien par saut. » Nous avons montré, en effet, au premier volume de cet ouvrage, comment de l'atome jusqu'à l'homme il y a une progression continue, des étages ascendants; et, entre eux, pour que les passages ne soient pas trop brusques, les couleurs trop tranchées, une foule d'êtres organisés avec un art exquis, tenant à la fois du règne qui finit et du règne qui commence, et servant à conduire doucement, harmonieusement, d'un étage à un autre [1]. Or, de l'homme à l'ange, il y a loin; de l'être incarné à l'esprit pur, quelle distance! On me dirait donc qu'entre l'homme et l'ange, Dieu a ménagé des êtres intermédiaires; bien loin d'être étonné, j'applaudirais. Et c'est ce que la science semble indiquer en ce moment. Elle ne dit pas seulement que les astres sont des demeures; elle les montre comme des demeures de plus en plus perfectionnées, où les conditions atmosphériques, chimiques, géographiques semblent exiger des organes de plus en plus parfaits. Il y en a où la lumière ne décline jamais; où le feu de mille et mille auréoles réunies entretient un jour éternel. Quels êtres peuvent habiter de telles régions? Évidemment des êtres très-élevés, dont

[1] *Le Christianisme et les temps présents*, t. I, ch. III, § 3.

l'esprit, plus puissant que le nôtre, n'a pas besoin du repos de la nuit. Bref, on entrevoit comme des étages grandissants; et de même que de l'atome jusqu'à l'homme il n'y a pas un saut brusque, pas une lacune, il se pourrait qu'il y eût des créations de plus en plus parfaites, de l'homme jusqu'à l'ange, à l'archange, au chérubin, et qu'ainsi toute création montât, comme une échelle magnifique, jusqu'à Dieu !

On voit donc que tous ces pressentiments de la science, s'ils se réalisent, ce dont, je le répète, je ne me porte pas garant, bien loin d'embarrasser ma foi, s'y adaptent, et y trouvent leur place comme marquée d'avance. Au fond, ce qui est obscur dans la création, je le répète, ce n'est pas l'esprit, puisque Dieu créait pour faire des heureux; c'est le corps, c'est la matière inerte, opaque, sans vie, sans voix, sans cœur. Que vient-elle faire ici dans le temple de la lumière et de l'amour, elle qui ne peut ni voir, ni adorer, ni aimer? A moins cependant qu'elle n'ait été créée pour les âmes, pour leur servir de demeures flottantes dans l'espace. Or c'est ce que la science semble vouloir établir en ce moment et ce à quoi le dogme catholique ne fait aucune objection. Il y sourit plutôt. Pour ma part, je n'ai jamais cru à ces mondes vides, à ces lanternes vénitiennes allumées en des lieux où personne ne passe et qu'aucun œil humain ne verra jamais. Que j'aime au contraire, dans les soirs d'été, quand l'immensité resplendit de mille feux, à lever mes yeux vers la voûte céleste ! Chaque astre m'apparaît comme un encensoir fumant. Il me semble entendre comme un bruit de prières, voir s'échapper, de chaque globe, l'adoration, la louange, la reconnaissance. J'y reconnais le Dieu qui a créé par amour; et nous verrons bientôt qu'au

lieu d'être un obstacle aux merveilleuses doctrines de l'Église sur l'Incarnation et la Rédemption, il y aurait plutôt là une confirmation de ces augustes mystères, avec de nouveaux et admirables points de vue.

VI

Née de l'amour infini, la création aura encore, et nécessairement, un autre caractère. Elle sera faite pour le bonheur, avide de le trouver, le cherchant partout, le voulant à tout prix, et en même temps si incapable de le rencontrer dans les choses créées qu'elle sera obligée, par cette soif auguste, de remonter jusqu'à Celui d'où elle est descendue.

Ce que sont ces êtres que vous dites répandus sur les innombrables gradins de l'amphithéâtre de l'univers, je l'ignore. Mais il y a une chose que je sais et que je vois. Ils sont tous sensibles à la beauté, à la bonté, à la vertu, au dévouement, à l'amour. Cela est universel, éternel, absolu. Ils remontent tous, par la prière, l'adoration, la louange, l'action de grâces, à la source de ces saintes choses, c'est-à-dire à Dieu. Ils nagent tous dans la vie. Ils sont tous avides de bonheur. Et plus ils sont élevés, purs, affranchis des obscurités et des défaillances de la terre, moins ils cherchent ce bonheur dans les choses créées. C'est le même besoin de félicité, mais dans une lumière cent fois plus magnifique et plus profonde. Que si, par hasard, ils étaient sujets aux mêmes illusions que nous; s'ils cherchaient le bonheur, comme nous, dans les choses créées, affirmons, sans crainte de nous trom-

per, qu'ils sont tout aussi incapables que nous de se satisfaire. Dieu, qui les a faits pour lui, a nécessairement marqué leur cœur, comme le nôtre, de cette impuissance sublime.

Vous me direz : « Ce qui nous caractérise, ce n'est pas seulement la difficulté à trouver le bonheur ici-bas. Voyez donc nos larmes. La vie n'est qu'une amère douleur. »

Il est vrai; mais il ne faut pas juger de l'immensité de la création par la terre; ni même conclure de l'état actuel de l'humanité à ce qu'elle a été au sortir des mains de son Créateur. Dans la grande flotte des astres, la terre est un vaisseau naufragé. Une immense catastrophe, que nous étudierons bientôt, l'a bouleversée de fond en comble. Nous remonterons le fleuve des larmes jusqu'à sa source; nous verrons qu'il n'arrosait pas le paradis terrestre. Pareil malheur a pu arriver à d'autres créations. Il y a peut-être dans le ciel d'autres embarcations échouées. Mais, quoi qu'il soit arrivé, affirmez, de toutes les créations, qu'elles sont nées dans la félicité et pour la félicité. Elles sont les filles de l'amour. Eh! quoi donc, un père engendre pour le bonheur! Une mère, si elle était libre, aurait horreur de préparer à son enfant la vie de larmes que nous menons! Cela conclut, comme dit Pascal; car Dieu est meilleur que nous.

D'ailleurs, et ceci est le mot décisif, nulle de ces catastrophes n'empêchera, pour ceux qui le voudront, l'heureux achèvement du grand drame. Pour eux, il n'y aura à la fin que ce qu'il y a eu au commencement : l'amour, la vérité, la beauté, la bonté, l'extase éternelle dans l'éternelle félicité. Le cercle se fermera dans le bonheur.

VII

Nous arrivons ainsi, par ce dernier mot, à la question qui termine tout, la question du but final.

Où va le monde?

> Soleils, mondes errants qui voguez avec nous,
> Dites, s'il vous l'a dit, où donc allons-nous tous?

Voilà ce que se demande la poésie; et c'est ce que la science se demande aussi. Car rien n'est au repos, ni au ciel, ni sur la terre. Tout s'agite, s'inquiète, cherche, va quelque part. Où donc?

On n'entrevoit que trois buts possibles : ou le monde va au néant; ou il va à Dieu; ou il roule dans je ne sais quel cercle qui ne lui permettra jamais d'arriver ni à l'un ni à l'autre.

Et d'abord, le monde va-t-il au néant? Cette pensée fait horreur. Elle est en contradiction absolue avec tout, même avec la science. La science affirme que rien ne se perd; que tout se modifie, se transforme; mais que rien ne périt, pas même un atome. Le temps pourra donc user ces demeures superbes; Dieu les restaurera; il fera passer par le feu les moules effacés. C'est saint Pierre qui le dit[1]. Ici encore, la foi est d'accord avec la science.

Mais si pas un atome ne périt, comment donc les âmes périraient-elles? Je regarde le sein où elles ont été conçues, ce foyer d'amour, et je dis : Cela est impossible.

[1] II Petr. III, 7.

Tout être qui crée, poëte, peintre, philosophe, père, père surtout, crée pour l'éternité. Allez donc dire à cette mère qu'après avoir joui quelque temps de son enfant, elle le laissera périr! Et voilà ce qu'on imagine de Dieu, le poëte souverain, le sublime artiste, le Père, le Père tout-puissant, *Patrem omnipotentem;* c'est absurde. Et par conséquent, l'univers peut changer, se transformer. Il ne saurait périr. Donc il ne va pas au néant.

Le monde tournerait-il dans un cercle stationnaire? Je sais que cette hypothèse plaît aujourd'hui. Ayant horreur du néant, ne voulant plus de Dieu, on aime à rêver une oscillation éternelle. Faute de mieux, on ressuscite la métempsycose. Mais cette avidité de bonheur dont nous venons de parler avec cette impossibilité de se satisfaire loin de l'infini, est la pierre où se brisera toujours ce système. Changez l'homme de monde; faites-le passer d'astre en astre, sera-t-il heureux? Non, si ces mondes, si ces soleils ne lui offrent que des choses finies. Il s'en ira d'astre en astre, de soleil en soleil, cherchant toujours ce je ne sais quoi qui manque à son bonheur et ne le trouvant nulle part; car, pour qu'il soit à la hauteur de sa soif, il le faudrait infini. Quand, du haut de leurs mâts, après une navigation périlleuse, Christophe Colomb et ses compagnons découvrirent l'Amérique, ils la saluèrent avec transport, en s'écriant : « Terre, terre! » Hélas! nous aurions beau aller de soleil en soleil, la région de la félicité ne s'aperçoit d'aucune vergue, si élevée soit-elle. Nous ne l'apercevrons que le jour où la création, ayant détaché ses dernières ancres et enflé toutes ses voiles, entrera dans les profondeurs de l'amour infini.

Voilà la création, son motif, ses caractères, son but. Au début, l'amour, la vérité, la beauté, la bonté, le sou-

verain bien. Voilà le point de départ; et ce sera aussi le terme.

On dit : Cela est trop beau. Mais est-ce que la beauté n'est pas le caractère de la vérité? Défiez-vous de tout ce qui est laid. Dieu n'est pas un artiste vulgaire. Quand une œuvre sort de ses mains, de son cœur, comment s'y prendrait-il pour ne pas lui imprimer le caractère de la beauté? Adorons, aimons; et si nous voulons mieux comprendre le prix infini de la foi qui nous révèle ces merveilles, opposons-lui la conception sophistique du monde :

Au début, le rien;
Au terme, le néant;
Et quoi au milieu?

CHAPITRE TROISIÈME

LA CRÉATION (SUITE)
— DE LA GENÈSE PARTICULIÈRE DE NOTRE GLOBE —
L'ŒUVRE DES SIX JOURS

Descendons maintenant de ces hauteurs, et concentrons nos regards sur ce globe qui est le nôtre, sur cette terre où nous sommes nés, où se déroule, depuis six mille ans, le drame grandiose et tragique de l'humanité.

Après tout, que savons-nous des astres qui roulent sur nos têtes ? Pourquoi Dieu nous en aurait-il instruits ? Mais nous connaissons notre globe. Nous avons même, de ses plus lointaines origines, deux récits différemment semblables, merveilleusement beaux tous les deux. Le premier, écrit il y a quatre mille ans par un petit berger, nommé Moïse, au fond d'un désert inconnu. Le second, commencé il y a soixante ans à peine et qui n'est pas fini, auquel travaillent en ce moment l'institut de France et tous les savants de l'Europe.

Ce second récit, œuvre du génie humain, est assez avancé pour qu'on puisse aujourd'hui proclamer, preuves en main, la divinité du premier.

D'ailleurs, en dehors de cette hypothèse d'une inspira-

tion divine, le récit de la Genèse est inexplicable. Car d'où serait-il venu? De la tradition? Mais quelle tradition, quand il s'agit de choses qui ont précédé la venue de l'homme sur la terre? *Où donc étais-tu*, disait Dieu à Job, *quand je posais les fondements de la terre*[1] ? Voudrait-on ne voir dans ce récit qu'une simple conception philosophique, l'intuition d'un esprit de premier ordre? Mais, outre que cette idée de la création a été absolument inconnue à l'antiquité, quel génie, si incomparable fût-il, aurait pu soupçonner le mystère de ces époques successives que la science géologique vient seulement de déchiffrer? Et puis, il y a là, on va le voir, des éclairs de divinité si éblouissants, que le doute n'est pas possible.

Mais s'il est manifeste que ce récit est dû à une inspiration d'en haut, il faut en bien comprendre le vrai caractère. Assurément il était digne de la bonté et de la sagesse de Dieu de nous révéler le mystère de nos origines; car c'est en connaissant la céleste beauté de notre genèse que nous sommes amenés à comprendre la sainteté de notre fin. Mais sous quelle forme Dieu allait-il nous révéler cette origine? Croit-on qu'une simple affirmation de la création de l'homme par Dieu eût suffi? Eût-elle suffi à un peuple aussi violemment incliné aux choses sensibles que le peuple juif, à une époque où l'humanité tout entière était courbée dans l'adoration des forces de la nature? Assurément non. Une simple formule théologique ne se fût pas emparée assez vivement des imaginations charmées par le spectacle de la création; elle n'eût pas eu la force de les relever vers le Créateur. D'autre part, était-il digne de Dieu de nous enseigner les origines du monde à la manière

[1] Job XXXVIII, 4.

d'un professeur de Sorbonne? Supposez qu'il nous eût fait un cours d'astronomie, de géologie, de physique, Dieu semblait empiéter sur notre domaine; il supprimait la science, la libre et féconde recherche des choses humaines. Une formule dogmatique, ce n'était pas assez; une formule scientifique, c'était trop.

Que restait-il donc? Le voici.

Quand Dieu voulut révéler aux prophètes la succession des grands empires qui devaient préparer le monde à la venue de Jésus-Christ, leur fit-il un cours d'histoire assyrienne, persane, grecque et romaine? Oh! non. Dieu agit avec plus d'art et il traite avec plus de respect la liberté humaine. Il fit passer devant leurs yeux de splendides images. Tantôt c'était une statue composée de quatre métaux : l'or, symbole de cet empire de Babylone dont la grandeur étonnera toujours l'imagination ; l'argent, figure de l'empire de Cyrus, moins puissant, moins durable que celui de Babylone, si brillant néanmoins; l'airain, métal de la guerre et aussi métal des arts, bel emblème du génie grec; le fer qui brise tout, image de Rome. Après quoi on voyait une petite pierre qui, se détachant sans effort de la montagne, venait frapper la statue, la mettait en poudre, et, grandissant à son tour, devenait une montagne immense qui remplissait la terre [1]. D'autres fois le prophète voyait lutter quatre bêtes terribles : un lion ailé, symbole de la puissance babylonienne; un ours à la démarche lente, emblème de la majesté et de la force persanes; un léopard à quatre têtes bondissant à travers la terre, représentation de la monarchie d'Alexandre si rapidement fondée et si promptement divisée en quatre États; un

[1] Dan. II, 29-36.

monstre enfin, sans analogue dans l'histoire, brisant et broyant tout sous sa dent d'acier, image de cet empire romain auquel nul ne put résister. Et après tout cela, comme terme de ces apparitions terribles, la douce figure du Fils de l'homme, descendant du ciel plein de grâce et de vérité [1].

Voilà comment Dieu parla aux hommes, quand il voulut leur annoncer l'avenir. C'étaient de transparentes images qui éclairaient l'histoire, sans gêner la liberté; des cadres immenses où vinrent peu à peu prendre leur place les événements et les peuples, sans qu'aucun d'eux se doutât de la mission qu'il accomplissait; jusqu'au jour où, l'œuvre achevée, la main d'un saint Augustin ou d'un Bossuet tira le voile, et montra au monde la merveilleuse concordance de la prophétie et de l'histoire.

Il y a quelque chose de pareil dans la première page de la Genèse. Ce n'est pas la révélation didactique du mystère de la création; c'en est encore moins l'exposition scientifique. Ce sont six grands tableaux que Dieu fit passer successivement sous les yeux de Moïse, et où il lui montra les scènes principales de la création. On se rappelle qu'un jour Dieu conduisit Moïse sur la montagne, qu'il y passa quarante jours et quarante nuits, et que, pendant ce temps, Dieu lui montra l'arche et lui dit : *Regarde et fais selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne* [2]. Qui sait si ce n'est pas à la même époque et de la même manière que Dieu lui fit voir cette grande construction du monde, dont l'arche n'était qu'un abrégé?

Mais, si divinement éclairé qu'il fût, on peut croire que

[1] Dan. VII.
[2] Exod. XXV, 40.

Moïse, en contemplant les scènes successives de la création, n'en aperçut pas les détails infinis. Comme un homme qui regarde un grand tableau, il nota, en un mot trop bref, ce qui l'avait frappé davantage dans chaque scène, ce qui en avait été pour lui l'impression dominante. Il négligea les choses secondaires; et ce serait peut-être là l'explication de certaines difficultés dont nous parlerons plus bas. On sent, à la teneur de son récit, et à certains mots étranges, qu'il a l'esprit plongé dans une lumière qui n'est pas de la terre. Il ne trouve pas d'expressions pour rendre ce qu'il voit. Il dit les choses comme elles lui apparaissent, sans les comprendre peut-être, mais sans s'étonner, sans se soucier surtout de l'étonnement où elles allaient jeter le monde. A-t-il su qu'il faudrait attendre quatre mille ans pour que, des entrailles entr'ouvertes de la terre, sortît la confirmation éclatante de ses étranges et sublimes affirmations?

A l'heure qu'il est, cette confirmation est presque complète. Elle le sera tout à fait, lorsque d'un côté l'exégèse biblique aura mis cette première page dans son vrai jour; et que de l'autre la science, dépouillée de ses excès, aura achevé son œuvre.

En attendant, je ne sais rien de plus lumineux pour l'esprit, pour le cœur, pour la bonne foi, pour la science humble, de plus divinement révélateur de la grandeur de Dieu et de la grandeur de l'homme, que l'œuvre des six jours, à la lumière comparée du récit de Moïse et des découvertes de la science contemporaine. C'est cette étude que nous allons essayer, sans reculer devant aucune de ses difficultés.

I

Gen., I, 1. « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » Voilà le premier tableau qui passe sous les yeux de Moïse. Il voit l'acte créateur, l'acte qui, au commencement, a donné naissance à tout. Avant, il n'y avait rien; maintenant il y a le ciel et la terre, ou du moins, dit saint Augustin, ce qui va servir à les former [1]. « Il ne faudrait pas croire, remarque de son côté Buffon, qu'au commencement Dieu créa le ciel et la terre *tels qu'ils sont*, puisqu'il est dit, immédiatement après, que la terre était informe, et que le soleil, la lune et les étoiles ne furent placés dans le ciel qu'au quatrième jour de la création. On rendrait donc le texte contradictoire à lui-même, si l'on voulait soutenir qu'au commencement Dieu créa le ciel et la terre tels qu'ils sont. Ce fut dans un temps subséquent qu'il les rendit en effet tels qu'ils sont, en donnant la forme à la matière et en plaçant le soleil, la lune et les étoiles dans le ciel. Ainsi, pour entendre sainement ces premières paroles, il faut nécessairement suppléer un mot qui concilie le tout, et lire : « Au commencement, Dieu créa *la matière* du ciel et de la terre [2]. » C'est-à-dire

[1] August. *Contra advers. legis et proph.* I, 10. « Sive ergo prius nomine cœli et terræ materies informis significata est... » (*De Gen. cont. Man.* I, 7, 11.) « Cœlum et terra potuit dici materia, unde nondum erat factum cœlum et terra, sed tamen non erat aliunde faciendum. Cf. *de Actis cont. Man.* I, 17.

[2] Buffon, *Histoire naturelle*, tom. III. *Époques de la nature*, p. 195. Jamais je n'ai mieux compris le génie de Buffon qu'en lisant toute cette explication des premiers versets de la Genèse.

qu'il créa cette immense nébuleuse par où le monde a commencé, disent Laplace, Herschell, Arago, et d'où, par des combinaisons chimiques prévues et voulues de Dieu, sont sortis tous les astres.

A quelle époque eut lieu ce premier acte créateur? Quelle distance le sépare du moment où l'homme a paru? Il est difficile de le dire. Certains théologiens s'imaginant que les cieux étaient faits pour la terre comme la terre pour l'homme, et voyant que celui-ci ne datait guère que de six à sept mille ans, ont cru pouvoir assigner cette date à l'acte créateur. Mais Moïse ne dit pas cela; et la science dit le contraire; et une intuition théologique plus profonde dit que la science a raison et qu'elle ne contredit pas Moïse.

L'astronomie d'abord ne saurait, en aucune manière, accepter que l'univers date seulement de six mille ans. Herschell a prouvé que la lumière de certaines étoiles n'a pu nous arriver en moins de deux millions d'années. Cette affirmation parut hardie. Mais il est prouvé aujourd'hui qu'il est resté bien au-dessous de la vérité [1]. Donc la création de ces étoiles doit remonter au moins jusque-là [2].

La géologie conduit à des résultats identiques. Elle a fendu l'écorce de la terre comme on fend l'écorce d'une orange, et elle y a trouvé, sur toutes les pages, les preuves d'une antiquité incalculable. Voici, en effet, ce qu'elle a découvert :

Il y a là de l'intuition, à une époque où la géologie et la physique n'avaient pas donné leurs dernières découvertes; et, quand on pense que ces pages sont contemporaines de Voltaire, d'Helvétius, de d'Holbach, on sent encore son admiration augmenter.

[1] Kurtz, *la Bible et l'astronomie*, p. 307.

[2] Pozzi, *la Terre et le récit biblique;* Paris, 1874; 1 vol. in-4°, p. 295.

1° D'abord, au plus bas qu'elle a pu descendre, dans une profondeur de douze kilomètres, elle a trouvé des métaux fondus par le feu, d'immenses blocs de granit, de grès rouge, de porphyre, de gneiss, mêlés de sable et d'argile, dont il est impossible de donner la date.

2° Sur cette couche, la plus profonde de toutes, au delà de laquelle on rencontrerait le feu ardent, elle a trouvé les terrains houillers, les mines de charbon. Dans certains pays, en Angleterre, en Amérique, dans le nord de la France, il y a, à une profondeur de trois mille six cents mètres, quatre-vingts à cent lits distincts de houille, superposés les uns aux autres, et séparés par une couche d'argile de plusieurs pieds d'épaisseur. Chacun de ces lits représente une forêt qui est née, a grandi, s'est développée, puis est morte sur place. La terre végétale l'a lentement recouverte; après quoi elle s'est ensemencée de nouveau, et a donné naissanee à une seconde forêt qui a péri à son tour; puis à une troisième, etc. Or il y a cent lits pareils. Que de siècles déjà! Et n'oublions pas que la période houillère n'est qu'une seule des nombreuses périodes géologiques qu'a traversées notre globe, et qu'elle n'est pas la plus longue.

3° Sur ces couches du terrain houiller se trouve la période de la craie. Ces terrains crayeux atteignent quelquefois mille pieds d'épaisseur. Or la craie, on le sait, n'est que le grandiose ensevelissement d'un monde d'infusoires, si petits qu'il en tiendrait des millions sur la lame d'un canif. L'imagination ne peut pas concevoir combien il a fallu de générations d'animalcules pour créer, avec leurs microscopiques dépouilles de silex, de pareilles masses de craie. Les Andes gigantesques, les immenses Cordillières ne sont que des nécropoles d'infusoires.

4° Mais ce n'est pas tout. Au-dessus des terrains crayeux se trouve un lit de matière végétale. Or ce lit profond, déposé lentement, on n'en saurait douter, est plein de troncs d'arbres conservés dans la position où ils ont vécu, noyés, empâtés dans l'argile : des sapins avec leurs cônes, des coudriers avec leurs noix, des chênes et des ifs, des hêtres et des aunes; et, ce qui achève de montrer l'antiquité et la longue durée de cet état de choses, on trouve, au milieu de ces forêts ensevelies, des restes nombreux d'éléphants, de rhinocéros, de mastodontes, de mammouths, toute une création superposée à des mondes détruits.

En prenant pour base d'opération le temps que mettent aujourd'hui à se former les dépôts de matières terreuses, on a calculé qu'il n'a pas fallu moins de quatre à cinq millions d'années pour la formation de la série entière des couches du globe, depuis la plus profonde, la couche granitique, jusqu'à la plus superficielle, le terrain d'alluvion. Sans doute la base de ce raisonnement est fragile : car qui peut affirmer que les choses se sont passées autrefois comme elles se passent aujourd'hui? Mais, même en retranchant beaucoup sur cette antiquité, il reste qu'elle a été immense.

Il ne faut donc pas contester la haute antiquité de la terre; mais il ne faut pas non plus s'imaginer qu'elle contredise le récit de la Bible. La Bible, il est vrai, fixe à une époque relativement récente la création de l'homme; mais quant à l'origine même du globe, Moïse ne précise rien. Il ouvre son récit par cette parole superbe qui rejette la création dans des lointains infinis : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.* Puis il ajoute : *Or la terre était informe et nue; les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'Esprit*

de Dieu était porté sur les eaux. Combien a duré cette période? on ne le sait pas; mais elle a pu être longue. » Ces expressions, dit Buffon (la terre *était,* les ténèbres *couvraient,* l'esprit de Dieu *était* porté), n'indiquent-elles pas, par l'imparfait du verbe, que c'est pendant un long espace de temps que la terre a été informe, et que les ténèbres ont couvert la face de l'abîme? Si cet état informe n'eût existé qu'un jour, si même cet état n'eût pas duré longtemps, l'écrivain sacré, ou se serait autrement exprimé, ou n'en aurait fait aucune mention [1]. »

De plus il y a loin entre ce verset 2 : *La terre était informe,* et le verset 26 où Dieu dit : *Faisons l'homme à notre image.* Quel temps a été nécessaire pour que la terre cesse d'être *informe* et *nue,* pour qu'elle se solidifie, se couvre de fleurs, se peuple d'animaux, se mette en état de recevoir l'homme? Assurément Dieu eût pu faire tout cela en une heure. Mais la Bible affirme, et la science voit clairement qu'il n'en a pas été ainsi. Dieu s'y est repris à six fois. La création s'est avancée par flots successifs. Il y a eu six grandes périodes de l'activité créatrice. La science et la Bible sont ici d'accord. Maintenant quelle a été la durée de chacune de ces périodes? c'est ce qu'on ne sait pas. Il est bien vrai que Moïse se sert du mot *jour;* mais l'antiquité tout entière employait sans cesse ce mot, non pour désigner des jours de vingt-quatre heures, mais pour indiquer des périodes indéterminées, plus ou moins longues [2]. Il est également vrai qu'à ces jours de la création il donne un

[1] Buffon, *Histoire naturelle,* tom. III, p. 195.

[2] Gen. II, 4. « Chez les Orientaux, dit Bailly, le mot que nous rendons par *jour* a une signification primitive que donne exactement le terme chaldéen *Sara,* Révolution. » (*Histoire de l'astronomie indienne,* p. 103.)

soir et un matin; mais comme trois de ces jours ont existé avant qu'il y eût un lever et un coucher de soleil, et par conséquent un vrai matin et un vrai soir, on voit bien qu'il ne s'agit pas ici de jours ordinaires.

Aussi, longtemps avant que la géologie eût commencé à épeler le livre de la création, avec une intuition qui fait le plus grand honneur à leur génie, Clément d'Alexandrie, Origène, saint Augustin, saint Jean Chrysostome, saint Athanase, une foule d'autres ont dit : « Les six jours de la création ne sont pas six jours de vingt-quatre heures. Ce sont six époques longues, indéterminées, d'une durée égale ou inégale, peu importe, mais immense. C'est ce que prouvent, disaient-ils, le langage ordinaire de l'Écriture, les expressions caractéristiques dont se sert Moïse, le mot de jour, de soir, de matin, appliqué aux trois premières époques où le soleil n'existait pas encore, et où par conséquent il n'y avait ni soir ni matin. » Ces choses sont si évidentes, elles ressortent tellement du récit de Moïse, que, plus tard, au moyen âge, les docteurs n'hésitaient pas plus que les Pères, et proclamaient tout haut qu'il ne s'agissait pas ici de jours ordinaires, mais d'époques indéterminées [1]. Voilà qui nous met bien à l'aise, j'imagine, et

[1] Saint Augustin déclare qu'il est difficile de dire ce que sont ces six jours (*De Civit. Dei,* lib. XI, c. vi. *De Genes. ad litter.* lib. IV, c. i); qu'on n'est pas obligé de croire que ce sont des jours semblables aux nôtres (Id., cap. xxvi et cap. xxxiii); que même le texte sacré s'y oppose (Id., lib. I, cap. x, xi, xii, et lib. IV, cap. xxvii); et qu'il faut y voir de longues époques dont le *matin* indique le commencement, et le *soir* la fin : « Restat ergo ut intelligamus, in ipsa quidem mora temporis ipsas distinctiones operum sic appellatas, *vesperam propter transactionem consummati operis* et *mane propter inchoationem futuri operis,* de similitudine scilicet humanorum operum, quia ple-

qui ne permet plus de faire de l'ancienneté de la terre, désormais certaine, une objection contre le récit de Moïse.

Je vais plus loin, et je dis que cette antiquité du globe, ces périodes successives de la préparation de notre terre, non-seulement ne sont pas opposées à la foi, mais au contraire pleinement conformes à ce que nous savons de la manière dont Dieu agit. L'homme se presse; Dieu ne se presse pas. Il sème une graine; mais il faudra cent ans pour qu'elle devienne un chêne. Il pose un principe, et il ordonne au temps de n'en laisser sortir que peu à peu la

rumque a mane incipiunt et ad vesperum desinunt. » (*De Genes. cont. Man.* I, 14, 20.)

Clément d'Alexandrie pense de même. (*Stromat.*, lib. VI.)

Origène. « Quis igitur sanæ mentis existimaverit primam et secundam et tertiam diem, et vesperam, et mane, sine sole, luna et stellis, et eam quæ veluti prima erat, diem sine cœlo fuisse? » (*De Principiis*, lib. IV. Édit. Mign., vol. XI, p. 378.)

Saint Athanase n'admet pas les six jours considérés comme jours ordinaires. (*Orat.* II, *cont. Arian.*, nº 63.)

Saint Jean Chrysostome, de même. (*In cap.* I *Genes. Homil.* Édit. Migne, tom. LIII, p. 33 et p. 51.)

Le vénérable Bède. « Qu'est-ce que le soir, si ce n'est l'achèvement de chaque œuvre, et le matin, si ce n'est le commencement de la suivante? « (*De sex dierum Creat. De Iª die.* Édit. Migne, tom. XCIII, p. 210.)

Saint Thomas, I, q. 74, 2, dit qu'il y a deux opinions : ou des jours de vingt-quatre heures ou de longues périodes; mais que cela n'a aucune importance pour le dogme.

Sainte Hildegarde. « Les six jours sont six opérations; c'est le commencement et la fin d'une œuvre qui forme un jour. » (*Epist. ad collos.*)

Bossuet. « Dieu, après avoir fait d'abord comme le fond du monde, en a voulu faire l'ornement *avec six différents progrès* qu'il lui a plu d'appeler *six jours.* » (*Élévat. sur les myst.*, 5ᵉ.)

On pourrait prolonger les citations, et montrer que, dans la suite des siècles, cette opinion a été constamment professée par les plus grands esprits.

conséquence. Qu'y avait-il de plus pressé que la Rédemption? Il semble qu'elle eut dû suivre immédiatement la faute. Dieu la promet en effet aussitôt, et Adam s'imagine qu'il la verra avant de mourir. Abraham en reçoit de nouveau l'assurance, et il tressaille, croyant que son jour est venu. David en salue l'avénement, et il étend pour ainsi dire les bras, pour saisir Celui qui sera à la fois son fils et son Dieu. Malachie paraît, et, bien qu'il y ait encore quatre cents ans, il crie : « Le voici qui vient. » C'est ainsi qu'on va à Jésus-Christ, lentement, par périodes successives, en traversant ces six époques que Bossuet notait avec tant de génie, cette *suite des empires* qu'il a si bien racontée, tout ce travail du monde antique se préparant à enfanter son Sauveur. Il y a ici quelque chose de semblable. Dans ces révolutions géologiques qui troublent si profondément la terre et qui finissent par l'embellir; dans ces gigantesques fougères, ces immenses forêts qui, après avoir purifié l'air, s'ensevelissent dans les entrailles du globe pour devenir un jour sa richesse; dans ces mastodontes, ces mammouths monstrueux, destinés, ce semble, à mettre en lumière la beauté et la royauté de l'homme, on sent le travail de la terre en quête de son roi et prête à l'enfanter. Qu'importe que des milliards de siècles soient ici nécessaires? Et qui pourrait s'étonner que Dieu ait été peu pressé d'envoyer l'homme sur la terre, quand nous verrons plus tard qu'il a été si peu pressé d'y envoyer le Christ?

II

Gen., I, 2. — « Or la terre était informe et vide; les ténèbres enveloppaient l'abime, et l'esprit de Dieu planait sur les eaux. » Voilà la seconde vision de Moïse. Après avoir contemplé l'ensemble de la création à sa première heure, Moïse arrête son regard sur la terre; il voit la matière qui doit la composer entrer en mouvement.

D'après Laplace, Cuvier, Herschell, Arago, Ampère, comment a commencé notre système solaire? Ce n'était primitivement qu'un seul amas de gaz d'une immense étendue [1]. Peu à peu, par la concentration des substances, il s'y forma un centre qui devint plus tard un noyau solide. A un certain moment, ce noyau aurait reçu, par une impulsion quelconque venue du dehors, un mouvement de rotation; et, se mettant aussitôt à tourner sur lui-même, il aurait entraîné dans ce même mouvement toute la matière gazeuse qui l'entourait. Mais dans ce mouvement de rotation qui entraînait toute la masse, il devait nécessairement arriver que la force centrifuge l'emportant aux extrémités sur la force centripète, des parties se détachassent de la masse totale. Cela était inévitable. Et alors

[1] « Toutes les théories modernes, fondées sur les données les plus positives que nous donnent l'astronomie, la physique, la géologie, admettent que la terre était primitivement à l'état gazeux, c'est-à-dire que toutes les substances qui la composent aujourd'hui se trouvaient disséminées à l'état de vapeur, dans un espace beaucoup plus grand que celui qu'elles occupent aujourd'hui. » (Cuvier, *Discours sur les révolutions du globe*, p. 21, 22. — Ampère, *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1838.)

les parties séparées, conservant le mouvement acquis et tournant sur elles-mêmes, devaient nécessairement former autant de sphères distinctes. Nos planètes ne seraient ainsi que des fragments successivement désagrégés de la masse centrale, et échelonnés autour de ce centre, selon la date de leur séparation successive.

Voilà ce que dit la science. Or tel semble avoir été l'objet de la seconde vision de Moïse. D'abord il a vu l'immense nébuleuse céleste ; maintenant il contemple cette portion qui vient de s'en détacher et va former la terre. Ce n'est encore qu'un ballon de gaz, avec un noyau qui sert de centre, et un mouvement de rotation. Moïse le voit; mais comment va-t-il le dire? Où trouver des termes pour peindre cet amas de gaz? La science des Juifs ne connaissait pas ce que nous appelons un gaz; et par suite la langue hébraïque n'a pas de mot pour le nommer. Comment donc peindre un tel état de choses? « La terre, dit Moïse, était *inanis et vacua.* » Remarquez ces mots : *Inanis!* vaine, sans corps, sans solidité, sans consistance. *Inanes umbras,* dit Virgile. Et non-seulement *inanis,* mais *vacua.* C'est vain au dehors, et il n'y a rien au dedans. Vaine, vaporeuse, impalpable, voilà l'état de la terre, telle qu'il la voit. Dans les Septante, la terre était « ἀόρατος », *invisible,* parce qu'elle était « ἀκατασκεύαστος », *incomposée;* les éléments qui devaient la constituer n'étaient pas encore réunis de manière à frapper la vue. Et le texte samaritain : « La terre était impalpable [1]. »

Vaine, vide, vaporeuse, incomposée, impalpable! pouvait-

[1] Le texte samaritain présente la terre comme étant en ce moment « à l'état de molécules élémentaires et divisée jusqu'à l'impalpabilité ». (De Genoude, *Traduction de la Bible,* Ier vol., p. 4.)

on mieux rendre cet état gazeux de la terre, dans une langue où le mot gaz n'était pas connu?

Et en même temps qu'il voit cet ensemble de fluides vaporeux, Moïse voit que tout cela était obscur, nébuleux : *Et tenebræ erant super faciem abyssi;* et il voit aussi le mouvement de rotation, et il le rapporte à sa vraie cause : Dieu, qui seul a pu l'imprimer à la matière. *Et spiritus Dei ferebatur super aquas.*

Super AQUAS. Sur les eaux! Il n'y avait pas encore de terre; comment pouvait-il y avoir des eaux? Saint Augustin en fait la remarque. Ce grand homme, qui eut toutes les intuitions, se demande comment Moïse appelle du nom d'*eau* ce je ne sais quoi d'invisible, d'impalpable, de vaporeux qui seul existait alors; *cum adhuc neque aqua distincta atque formata, neque terra erat, neque aliquid aliud;* puisque alors, dit-il, l'eau n'avait point d'existence propre, n'étant pas plus formée que la terre. » Et il se répond que Moïse a pris ce nom, parce qu'il n'en avait pas d'autre pour rendre ce qu'il voyait. *Quoniam moventi et operanti artifici subjecta esset, propter hoc ipsum quod cedit operanti, aqua etiam nominata est;* « comme ce qu'il voyait était souple sous la main du Créateur, et se prêtait comme l'eau à toutes les modifications, pour cela il lui a donné le nom d'eau [1]. » Cette intuition de saint Augustin n'est-elle pas superbe?

Ainsi il n'y avait ni terre ni eau; mais quelque chose d'*inconsistant*, d'*impalpable*, de *vaporeux*, qui allait se condenser, prendre corps. Pour que la condensation eût lieu, il fallait le mouvement. « Le mouvement n'étant pas de l'essence de la matière, il faut nécessairement, disent les

[1] *De Gen. ad litt.*, lib. I, cap I.

encyclopédistes du XVIIIe siècle, qu'elle l'ait reçu d'ailleurs; elle ne peut l'avoir reçu du néant, car le néant ne peut agir; il y a donc une autre cause qui a imprimé le mouvement à la matière, qui ne peut être matière ni corps : c'est ce que nous appelons esprit [1]. » Or c'est précisément ce que dit Moïse : *Et spiritus Dei ferebatur super aquas.* « Et Dieu agissait sur la nébuleuse comme un *souffle.* » Laplace disait, dans son enthousiasme scientifique : « J'ai en main tous les éléments pour l'organisation du monde; mais il faut que quelqu'un donne la chiquenaude [2]. » Ce QUELQU'UN, le voici : *Et spiritus Dei ferebatur super aquas.*

Avant d'en voir la beauté scientifique, on avait noté la beauté littéraire du mot hébraïque dont se sert Moïse. Ce n'est pas seulement un souffle qui passe, c'est l'imperceptible battement d'aile, le frémissement amoureux d'un oiseau sur sa couvée. Dieu planait ainsi, plein de vie, de fécondité, sur ces éléments infirmes, sur cette masse ténébreuse, dispersée, sans beauté, sans lumière, sans vie, sans ordre, dans les vastes champs de l'immensité. Il y préparait en silence toutes les magnificences de la création.

Voilà la seconde vision de Moïse, son second tableau :

[1] Encyclopédie du XVIIIe siècle. Au mot *Matérialisme.*

[2] Laplace, *Exposition du système du monde.* Ce qu'il disait ainsi familièrement est à toutes les pages de ce magnifique ouvrage : « Pour expliquer le mouvement de rotation et de translation de la terre, *il suffit de supposer qu'elle a reçu* PRIMITIVEMENT UNE IMPULSION dont la direction a passé à une petite distance de son centre de gravité... Par une même raison, le soleil, qui tourne sur lui-même, DOIT *avoir reçu* UNE IMPULSION... » (P. 144.) Et plus loin, parlant du caractère de ces mouvements : *Il y a l'infini à parier contre un qu'il n'est pas l'effet du hasard.*

l'apparition du mouvement, le lever du souffle divin qui, en agitant la masse, va en commencer l'organisation. La vieille Bible et la jeune science sont ici d'un merveilleux accord.

III

Gen., I, 3, 4. — « Et Dieu dit : que la lumière soit; et la lumière fut. — Et Dieu vit que la lumière était bonne. » Longin trouvait ce premier mot sublime. Ce n'est pas assez dire : il est divin. Jamais un homme n'aurait parlé ainsi. Depuis des milliers d'années, ce mot embarrasse la foi; il est la révolte de la raison. Quoi! la lumière a été créée la première! Créée avant la terre qu'elle doit éclairer! à quoi bon? Créée avant le soleil dont elle est le rayonnement! est-ce possible? Et le soleil ne viendra lui-même que le troisième jour, longtemps après les fleurs, les fruits, les arbres, auxquels il donne la vie! C'est le renversement des choses. Saint Augustin ne sait comment s'en tirer; il a recours à des sens mystiques [1]. Bossuet prend la chose de haut. « Si Dieu a mis les effets avant les causes, c'est pour montrer qu'il est le maître [2]. Voltaire ne se paie pas de cette monnaie, et, en compagnie de Diderot, de d'Alembert et des encyclopédistes, il se moque.

Et voilà que la science, aujourd'hui, donne définitivement raison à Moïse contre tous!

Elle montre : 1° que la lumière a dû être nécessairement créée la première, avant le soleil, avant la terre. Car

[1] August. *De Civit. Dei*, lib. XI, cap VII.
[2] *Élévations sur les mystères*, IIIe semaine, 5e élév.

ces grands fluides, destinés par leurs combinaisons à former le globe, n'ont pu se condenser, se combiner chimiquement pour produire un solide, sans émettre immédiatement de la lumière; en sorte que, nécessairement, à l'origine, lorsque la matière passa de l'état gazeux à l'état liquide, puis à l'état solide, il y eut d'abord, avant tout, émission de lumière.

La science montre : 2° que la lumière peut exister indépendamment du soleil, qui n'est que le plus brillant, mais non pas le seul de ses metteurs en œuvre. Il y en a d'autres : par exemple, la lumière électrique, qui égale et peut surpasser l'intensité lumineuse du soleil : par exemple encore, la lumière des aurores boréales, dont la splendeur devait être continue, au milieu de ces incessantes combinaisons chimiques qui provoquaient dans l'éther des vibrations lumineuses [1].

Elle montre : 3° qu'en fait, il y a eu sur le globe une lumière puissante avant le soleil, et voici comment elle le prouve. En fouillant dans les mines de houille, débris du monde primitif, elle y a trouvé des arbres gigantesques qui n'auraient pu atteindre ces prodigieuses dimensions, même aux tropiques, sous la seule lumière de notre soleil actuel. Et ces mêmes arbres, elle les a trouvés, avec les mêmes proportions immenses, la même végétation luxuriante, plus que tropicale, sur toute la surface du globe, même dans les pays les plus froids, et jusque sous les glaces du pôle. Ce qui a amené tous les savants à dire : « Certainement il y a eu, sur la terre primitive, dans le temps de ces antiques forêts, une autre lumière que celle de notre soleil actuel, une lumière plus chaude, une lu-

[1] Humboldt, *Cosmos*, tom. I, 224.

mière qui n'avait pas ces alternances de jour et de nuit, d'été et d'hiver, une lumière également répandue sur toute la surface du globe. » Les botanistes, nous le verrons, ont confirmé ces vues des physiciens. Ils ont étudié ces arbres primitifs; ils ont constaté qu'il avaient grandi au sein d'une atmosphère étouffante, mais *à l'ombre;* et qu'aucun d'eux n'avait été touché par les rayons du soleil. Sentez-vous déjà et dès le premier mot la divinité du récit de Moïse?

Tant que le monde sera jeune et qu'il vivra, comme les enfants, par le sentiment et l'imagination, il admirera la beauté poétique de cette parole : *Fiat lux!* et ce coup de baguette qui fit jaillir la lumière au milieu des ténèbres. Cela suffira longtemps à arracher des cris d'adoration. Puis quand le monde se fera vieux, positif, voulant voir les choses par le dedans, il analysera scientifiquement cette parole et il y trouvera les traits d'une divination si surhumaine, qu'il sera obligé de s'incliner et d'adorer.

IV

Gen., I, 6. — « PUIS DIEU DIT : QU'IL Y AIT UNE ÉTENDUE ENTRE LES EAUX, ET QU'ELLE SÉPARE LES EAUX QUI SONT AU-DESSUS DE L'ÉTENDUE D'AVEC CELLES QUI SONT AU-DESSOUS. » Nous venons de voir au premier jour la préparation *chimique* du globe; nous allons voir, au second jour, sa préparation *atmosphérique*.

Sous l'impulsion de l'esprit de Dieu, les forces de la

électricité, magnétisme, chaleur, attraction, s'étaient donc mises en mouvement, agrégées, combinées chimiquement. De l'état gazeux, cette nébuleuse, qui va devenir notre globe, était passée à l'état incandescent. Ce n'était plus un nuage impalpable; c'était maintenant une masse ardente de métaux en fusion, de gaz enflammés, de laves bouillonnantes. D'épaisses vapeurs s'en élevaient sans cesse, montaient à une certaine hauteur, puis, se refroidissant dans l'espace immense, retombaient sur le globe. Là elles s'échauffaient de nouveau, puis elles remontaient pour retomber encore. C'était un cercle vicieux qui ne permettait pas à la vie d'apparaître. Pas un homme, pas un oiseau n'aurait pu vivre dans cette vapeur enflammée. L'air manquait. C'eût été une asphyxie universelle.

Que fallait-il donc? Que les vapeurs, qui s'élevaient de toute la surface du globe en ébullition, ne traînassent plus sur le sol, montassent à des hauteurs où elles ne gênassent plus la vie, fussent soutenues là je ne sais comment, et que l'immense intervalle qui existe entre elles et la terre fût rempli par un air respirable.

Et Dieu dit : Qu'il y ait une étendue entre les eaux et les eaux (les eaux qui baignent le globe, et les eaux qui montent en vapeurs). Une étendue, ou plutôt : une *fermeté : firmamentum ;* non pas un vide, mais un espace solide, consistant, résistant, qui pût soutenir les nuées : *fiat firmamentum.*

On pensera de ce verset ce qu'on voudra. On est libre de n'y voir que l'intuition du plus étonnant de tous les génies. Pour moi, j'y salue la manifeste apparition de la divinité. Car depuis quand a-t-on compris ce verset? Depuis Galilée seulement. Jusque-là, les Pères de l'Église,

les exégètes se sont fatigués l'esprit à comprendre ce *firmamentum*, ce je ne sais quoi de ferme, de solide, de consistant, de résistant, qui sépare les eaux d'en bas d'avec les nuages d'en haut. L'énigme indéchiffrable n'a été résolue qu'au XVIe siècle. Le premier, Galilée a compris ce que la Bible appelait, il y a quatre mille ans, *le poids de l'air*[1]. Il a montré, par de décisives expériences, que l'air, qui enveloppe la terre d'une couche de quinze lieues de profondeur, est pesant; qu'il est plus lourd que la vapeur d'eau, en sorte que, quand l'eau chauffée se transforme en vapeur, elle monte au sommet de l'air, absolument comme le liége au sommet de l'eau, et y demeure suspendue à quinze lieues au-dessus de nos têtes. Ainsi il y a deux couches d'eau parallèles : celle qui coule sur la terre sous le nom de mers, de fleuves, de rivières, de torrents, de fontaines; et celle qui, sous le nom de nuages, se promène majestueusement sur nos têtes, au souffle des vents. Et entre ces deux couches, pour qu'elles ne se mêlent pas, il y a un *firmamentum*, un je ne sais quoi de ferme, de solide, de résistant, que nous appelons l'air.

Et non-seulement Moïse a connu l'air, et son poids, et sa grande et magnifique fonction; mais, le premier et le seul, il a vu ce que l'on sait à peine aujourd'hui, le caractère de ces nuages qui se promènent sur nos têtes. L'antiquité n'y voyait que de légers flocons d'écume, des broderies brillantes. Or Arago a calculé que la force employée annuellement pour la formation et le soutien des nuages est égale au travail que toutes les nations de la terre, réunies et travaillant ensemble, ne feraient qu'en deux cent mille années; c'est-à-dire que ce sont des mers im-

[1] Job XXVIII, 25.

menses en suspension. Les grands fleuves, la Loire, la Seine, le Rhône, la Gironde, avant de couler sur la terre, ont commencé par rouler sur nos têtes.

Et que la manière dont ces masses épouvantables descendent sur le globe est merveilleuse! Si des mesures n'étaient pas prises, en tombant elles écraseraient nos maisons et déracineraient nos forêts. Mais non; l'air forme un immense arrosoir à travers lequel l'eau filtre en perles pour le rafraîchissement de la terre. De plus, autre merveille : il y a çà et là, sur la terre, d'immenses amphithéâtres, très-haut placés, comme les Alpes, le Jura, les Pyrénées; cinquante, soixante lieues de glaciers. Les nuées arrivent du Midi, chaudes, ardentes; elles y sont saisies par le froid, fixées, stratifiées. Les couches s'amoncellent sur les couches; c'est de l'eau mise en magasin, l'arrosement de la terre. Quand il en est temps, le vent du sud se lève, le démon du midi. Il se lève, il souffle, il appelle ces eaux immobiles qui ont peine à se délier de leur engourdissement, il les réveille; et des sommets glacés de la montagne descendent les grands fleuves, le Rhône, le Rhin, le Danube, sans compter des milliers de torrents.

Que dire maintenant de l'air en lui-même, de sa merveilleuse composition, de ses harmonies, je ne dis pas seulement avec la poitrine de l'homme, je dis avec son âme? Qu'y a-t-il de meilleur, de la lumière ou de l'air? Comme tout s'épanouit quand la lumière apparaît! Comme tout se dilate quand l'air nous est rendu! L'air se compose de deux éléments qui n'ont pas été mêlés au hasard. Oh! non. Une main délicate et bienfaisante les a mesurés et pesés à la balance, comme fait un médecin intelligent; car il ne fallait de l'un de ces gaz qu'un cinquième de l'autre. S'il eût été plus rare, nous périssions d'asphyxie; s'il eût

été plus abondant, nos poumons s'enflammaient, et nous étions tous emportés par des fluxions de poitrine.

Et que dire encore d'une autre merveille? L'air entre dans nos poumons pour y porter la vie; mais il meurt en nous la donnant; il sort gâté par la respiration, transformé en acide carbonique; il ne peut plus être respiré par l'homme, sous peine de le tuer. Qui donc débarrassera l'air de ce poison? C'est la plante, l'immense monde végétal, étendu sous nos pieds comme un tapis, sur nos têtes comme un ombrage. Cet acide carbonique que l'homme ne peut plus respirer, c'est lui que la plante attend. Elle soupire après lui; elle s'en empare; elle en débarrasse l'air; elle en vit, et elle le transforme en roses, en lis, en fleurs et en fruits.

Mais c'est assez; on serait infini dans la contemplation de pareilles merveilles. Laissons donc cette adorable création du second jour, et venons contempler celle du troisième. Après la préparation *chimique* et la préparation *atmosphérique*, voici que se presse aux portes de la vie le monde charmant des arbres et des fleurs.

V

Gen., I, 9, 10, 11. — « Et Dieu dit : Que les eaux qui sont au-dessous des cieux soient rassemblées en un lieu et que le sec paraisse. Et ce sec, Dieu le nomma terre; il nomma ensuite l'amas des eaux mers; et Dieu vit que cela était bon. Et Dieu dit : Que la terre pousse son jet : des herbes portant semence, et des

ARBRES PORTANT FRUIT, SELON LEUR ESPÈCE. ET AINSI FUT FAIT. »

Voilà la troisième période. Les œuvres des deux premières ont été magnifiques; celles-ci vont l'être davantage. La création grandit à chaque pas. Comme un grand artiste, Dieu s'enhardit en avançant.

Cette troisième période vit successivement trois prodiges.

D'abord la croûte de la terre se solidifie et se soulève au-dessus des eaux. Elle s'était formée lentement, depuis des siècles, par suite de la combinaison chimique des grands fluides; mais les vapeurs qui s'en échappaient incessamment s'étaient successivement résolues en eaux, et une mer immense de neuf mille lieues l'enveloppait tout entière. A peine çà et là se dressaient quelques pics, quelques dômes gigantesques, que l'on retrouve encore en Europe et en Amérique, et que l'on reconnaît à l'absence de toute trace de vie végétale et animale; monuments d'un temps où nul être organisé n'existait sur notre globe [1].

Maintenant, sous l'action du feu central qui la travaille, cette croûte de la terre se soulève; elle sort impétueusement du fond des eaux, magnifique à voir, avec ses vallées, ses montagnes, ses volcans, ses rivières de laves ardentes, ses effroyables tremblements de terre, ses splendides et continuelles aurores boréales. Et, en se soulevant à de grandes hauteurs, elle rejette, dans des abîmes d'où elle ne sortira plus, la masse des eaux qui depuis des siècles couvrait le monde entier.

Voilà les deux premiers spectacles que contemple Moïse et que la géologie moderne accepte : l'apparition des conti-

[1] Cuvier, *Discours sur les révolutions du globe*, p. 24.

nents et le creusement des mers. Il y a eu autrefois une ardente controverse parmi les savants. Les uns voulaient que tout vînt du feu ; les autres disaient : Non, tout vient de l'eau. La Bible, mieux inspirée que les premiers et les seconds, dit : Tout vient de l'action combinée du feu et de l'eau. Et la science donne aujourd'hui raison à la Bible.

Mais si grands que fussent ses deux prodiges, ils furent suivis immédiatement d'un autre plus merveilleux encore. A peine les continents se sont soulevés au-dessus des eaux, que les voilà qui se parent de verdure. Des arbres, de gigantesques forêts les couvrent. La Bible l'affirme, et la science a constaté, par la découverte des terrains carbonifères, qu'en effet une époque de colossale végétation suivit les soulèvements des premiers terrains dont se compose l'enveloppe terrestre. Cette flore houillère n'est pas très-variée; mais quelle puissance! Des mousses, aujourd'hui presque microscopiques, ont cent pieds de haut; des fougères ont un mètre de diamètre; certaines graminées atteignent une élévation égale à celle de nos chênes. Toute cette puissante végétation plonge dans l'acide carbonique qui enveloppait la terre; elle l'absorbe, et, en s'en nourrissant à si haute dose, elle y prend des proportions colossales, en même temps que par là elle assainit le globe et le rend capable de devenir le séjour des animaux et de l'homme.

Mais, chose singulière, dans cette luxuriante végétation, on ne rencontre pas une fleur aux vives et éclatantes couleurs. Qu'en conclure? C'est que le soleil n'agissait pas encore sur notre globe. Ce grand peintre ne promenait pas encore ses pinceaux brillants sur la nature. Toute cette végétation est verte, pâle, puissante, gigantesque, ré-

pandue uniformément et également sur la terre. Il n'y a encore ni zone torride, ni zone glaciale. La diversité des climats n'existe pas.

Peut-être au fond des eaux, à la base de ces fougères gigantesques, y a-t-il déjà quelque apparition de la vie animale : des polypes qui travaillent en silence, des mollusques qui se traînent dans la vase; mais le trait dominant du tableau, c'est cette admirable et grandiose végétation que nous venons de décrire. Tout le reste s'efface, aux yeux de Moïse, devant cette incomparable apparition.

« A aucune autre époque, dit le savant Hugues Miller, le monde ne fut témoin d'une pareille flore. La jeunesse de la terre fut particulièrement une jeunesse de sombres et épaisses forêts, de sapins gigantesques et d'énormes araucarias, de calamites et de fougères arborescentes, de sigillarias et de lépidodendrons. Partout où apparaissaient la terre sèche, le lac marécageux, depuis les steppes glacées de Melville sous l'étoile du pôle, jusqu'aux plaines arides de l'Australie, un riche et luxuriant herbage recouvrait le sol humide et échauffé. Pour les planètes éloignées, notre terre dut paraître, à travers le nuage qui l'enveloppait, comme un point vert tendre [1]. »

Assurément, y eût-il eu déjà, dans les profondeurs des eaux, quelques polypes et quelques mollusques, un âge tel que celui-là a pu être donné dans l'histoire comme l'âge qui vit paraître et s'épanouir la nature végétale.

Et non-seulement la géologie a constaté l'apparition d'une flore gigantesque à l'heure même indiquée par Moïse; mais ces arbres, ces fougères immenses, elle les a

[1] Hugues Miller, *Testimony of the Rocks*, p. 125.

étudiés. Qu'y a-t-elle trouvé? Tous les caractères des plantes qui viennent *à l'ombre;* aucun des caractères des arbres qui grandissent à la lumière du soleil. « En l'absence des rayons du soleil, dit M. Pozzi, on a remarqué que si la végétation est plus rapide et plus luxuriante, la plante, au lieu de se solidifier, reste molle et pulpeuse. Aussi voit-on les plantes qui croissent à l'ombre, abritées des rayons directs du soleil, être d'un tissu mou et lâche, tandis que celles de la même espèce qui poussent à ciel ouvert sont fermes et serrées, quoique d'une taille moins haute et d'une croissance plus lente [1]. » Or voilà bien ce que la géologie a constaté. Elle nous apprend que « les débris végétaux de la période carbonifère s'offrent précisément à nous avec ces caractères de luxuriance, de texture molle et cellulaire qui prouvent qu'à l'époque de leur croissance la terre devait être dans un état constant d'ombre, d'humidité et de chaleur, tandis que ceux de la période suivante, moins abondants, d'une texture ligneuse et disposée en couches concentriques, montrent qu'à cette époque le soleil avait paru [2]. »

Ebrard parle de même. Après avoir montré que le premier monde qui apparut sur le continent fut un monde de plantes, il ajoute : « Joignez à cela cette particularité remarquable que tous les genres de plantes de cette période sont les mêmes dans toutes les zones de la terre. On peut en conclure, dit-il, qu'à l'époque de la formation houillère la différence des climats n'existait pas encore sur la terre, parce que celle-ci, au lieu de recevoir sa chaleur du soleil, n'était échauffée que par sa propre chaleur, tan-

[1] Pozzi, *La Terre et le récit biblique*, 1 vol. in-8°, Paris, Hachette, 1874, p. 334.

[2] Id., ibid., p. 326.

dis que les traces d'une différence climatérique apparaissent dans les terrains triassique et jurassique. C'est ainsi que, selon les sciences naturelles, l'apparition du soleil, indiquée au quatrième jour par la *Genèse*, trouve sa place, comme dans la Bible, entre la période de la formation houillère (troisième jour) et celle de la formation triassique, jurassique et crétacée (cinquième jour)[1]. »

Où trouver un plus merveilleux accord entre les données de la science et le récit de la Genèse? Mais, je le demande de nouveau, qu'est-ce donc que Moïse? Où a-t-il vu, aussitôt après le soulèvement de l'écorce du globe, ce splendide épanouissement de la nature végétale? N'est-ce que dans son génie? Mais quel génie pouvait lire, à cette époque, dans les entrailles non encore ouvertes de la terre? « Moïse, dit M. Ampère, avait, dans les sciences, une instruction aussi profonde que celle de notre siècle, ou il était inspiré[2]. »

Mais continuons. Nous ne sommes encore qu'au troisième jour de la création; il nous reste bien des merveilles à voir.

VI

Gen., I, 14, 19. — « Et Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires dans le ciel, afin de séparer la nuit d'avec le jour, et qu'ils servent de signes pour les saisons, les jours et les années. Et ainsi fut... Et Dieu vit que cela était bon. »

[1] Ebrard, cité par Reusch, *La Bible et la Nature*, 1 vol. in-8°, Gaume, 1867, p. 378.

[2] Ampère, *Théorie de la terre*, p. 223.

Que de choses il y aurait à dire sur ces deux luminaires, si différemment beaux, sur le charme, la rapidité, l'abondance de leur lumière et l'éclat qu'elle donne à tout! Quelle merveille, à un autre point de vue, que cette horloge parfaite et magnifique qui *sert de signe pour les saisons, les jours et les années!* La lune, par ses quatre quartiers, nous donne les semaines et les mois; le soleil nous donne les quatre saisons et les années; en même temps que, par la rotation journalière de la voûte des cieux au-dessus de nos têtes, il nous donne les jours et les heures. On n'admettrait pas qu'une montre de Besançon ou de Genève se soit faite toute seule; mais cet immense cadran, dont les bords sont arrondis comme ceux d'une montre, avec ces deux aiguilles éclatantes, l'une pour le jour, l'autre pour la nuit, qui ne retardent ni n'avancent jamais, ce serait l'œuvre du hasard! Voltaire lui-même, à ses moments lucides, ne le croyait pas.

Mais laissons ces choses. Mon esprit est saisi d'un bien autre étonnement : c'est le récit qu'en donne Moïse. Il y a là un miracle d'intuition scientifique. Comment Moïse a-t-il eu l'idée de placer la naissance du soleil le quatrième jour? S'il en a eu l'idée, comment en a-t-il eu l'audace? A-t-il donc deviné que, quatre mille ans après, Laplace, un savant impie, viendrait lui donner raison?

Lui, impie, irréligieux, chassé de l'Institut par Napoléon pour son impiété, se moquant de la Bible, et heureux s'il eût daigné s'en occuper, de montrer qu'elle n'est qu'un tissu de fables, il fait ses calculs et il trouve que le soleil a été formé après la terre.

Les apologistes chrétiens disaient, avant que Laplace eût écrit, que le soleil existait depuis longtemps, mais que les vapeurs qui s'élevaient de terre ne permettaient pas de

le voir; et, à mon sens, cette réponse suffirait déjà. Lui, Laplace, va plus loin, et il dit: Non, la terre n'a pas été créée après le soleil; c'est le soleil qui a été créé après la terre.

Sentez-vous la divinité de la Bible? Un impie, un savant se levant à Paris, et quatre mille ans après la mort de Moïse, regardant ce Moïse avec mépris, et lui disant : Où donc as-tu pris cela? Mais sur ce point tu as raison!

D'après ce savant, suivi depuis par tous les savants, la terre a fait primitivement partie de la nébuleuse solaire; à une certaine époque, une portion de cette nébuleuse s'en est détachée; puis, en se condensant lentement, a formé notre globe. Plus tard, et progressivement, de l'atmosphère solaire se sont détachées de nouvelles portions qui ont dû servir à de nouvelles planètes, jusqu'à ce qu'enfin l'atmosphère solaire ait été assez condensée pour réduire définitivement le soleil aux conditions présentes.

On conçoit donc, d'après cela, que la terre étant beaucoup moins considérable que le soleil, il a fallu moins de temps pour l'amener à l'état décrit au troisième jour, qu'il n'en a fallu à l'atmosphère solaire pour se resserrer dans les limites actuelles; et, par conséquent, la formation de la terre aura précédé celle de l'astre du jour.

Il faut en dire autant, mais pour une autre raison, de la formation complète de la lune. Comme elle n'a été à l'origine qu'une portion détachée de la nébuleuse terrestre, la période de temps dont elle aura eu besoin pour arriver à son état actuel aura dû être plus considérable que la période correspondante pour notre globe [1].

Je le demande aux hommes de bonne foi : tout cela

[1] Meignan, *Le Monde et l'homme primitif*, p. 42. — Waterkein, *La Science et la foi sur l'œuvre de la création.*

n'est-il pas merveilleux? Et s'il ne convenait pas d'être très-discret en des choses pareilles, j'ajouterais un détail singulier, que je trouve aux mêmes sources. Moïse n'appelle pas le soleil *la lumière*, mais *l'organe, l'instrument de la lumière;* non pas : HOR, mais MAHOR. Cette parole est tellement le mot propre, découvert depuis par la science après des tâtonnements infinis, que l'on se demande si Moïse en comprenait le sens et s'il ne ressemblait pas aux prophètes qui écrivaient, sous la nuée et dans une obscurité relative, les visions dont ils ne soupçonnaient pas toujours la portée.

Voilà déjà de grandes merveilles; une préparation de la demeure de l'homme, singulièrement divine, et bien divinement annoncée. Peu à peu le rocher s'était couvert de verdure; et, achevant la parure du globe, le soleil venait de se lever pour la première fois sur les forêts, sur les prairies, sur les ruisseaux, sur les jardins; son premier rayon y avait fait épanouir plus de cent mille espèces de fleurs. Oh! que la terre devait être belle, dans ce premier baiser que lui donnait le soleil! Cependant la vie, cette beauté suprême, n'avait pas encore apparu. Ce paradis n'était qu'un désert inhabité. Évidemment, le grand artiste n'était qu'à ses préludes.

VII

Gen., I, 20, 21, 22. — « ET DIEU DIT QUE LES EAUX PRODUISENT EN ABONDANCE DES REPTILES VIVANTS, ET QU'IL Y AIT DES OISEAUX QUI VOLENT DANS L'ÉTENDUE DES CIEUX. ET DIEU CRÉA LES MONSTRES MARINS ET TOUS LES ÊTRES ANIMÉS QUE DÉJA LES EAUX AVAIENT PRODUITS SELON LEURS

DIFFÉRENTES ESPÈCES. IL CRÉA DE MÊME TOUT OISEAU AYANT DES AILES. ET IL LEUR DIT : CROISSEZ ET MULTIPLIEZ. »

Après avoir paré la terre, Dieu commence à l'animer; et voilà ses premiers habitants : les poissons qui nagent dans l'eau, et les oiseaux qui volent dans l'air. Je ne dirai rien de la beauté qu'ils ajoutent à la nature. Qu'est-ce que l'air sans le bourdonnement des abeilles et le chant des rossignols. Et l'Océan lui-même, que serait-il, et nos fleuves, et nos rivières, et nos torrents, et nos lacs, et nos ruisseaux, sans le peuple délicat, original et utile qui les habite?

On s'étonne, au premier coup d'œil, que Moïse ait réuni, dans l'œuvre d'une même période, ces deux classes d'êtres si différents, les poissons et les oiseaux, et qu'il ait renvoyé à l'époque suivante la création des animaux terrestres. Quelle raison d'agir ainsi? Pourquoi ne pas peupler d'un seul coup la terre, la mer et le ciel? Mais voilà que l'histoire naturelle et la géologie viennent apporter à ce trait hardi, et jusqu'ici inexplicable, une confirmation éclatante.

Outre que les poissons et les oiseaux se propagent les uns et les autres de la même manière, par des œufs; outre que les uns nagent dans l'eau et les autres dans l'air, soutenus par des appareils qui se ressemblent, l'histoire naturelle vient de constater que les globules de leur sang sont les mêmes, et ne ressemblent en rien à ceux des animaux terrestres créés au sixième jour. C'est toujours le mot d'Ampère : « Moïse a eu une instruction aussi profonde que celle des savants de nos jours, ou il a été inspiré. »

Le témoignage de la géologie est encore plus explicite. Au-dessus des terrains houillers dont nous avons parlé plus haut, où l'on trouve de nombreuses empreintes

de bambous, des palmiers énormes, des fougères gigantesques, commencent les différentes couches de ce calcaire qui a été nommé terrain jurassique, parce qu'il forme le Jura, le Salève, les Voirons, les hautes chaînes de la Suisse et de la Savoie. Or savez-vous ce qui caractérise ces terrains? Deux choses : 1° leurs immenses monstres marins; 2° leurs oiseaux gigantesques; c'est-à-dire leurs animaux ovipares, avec ailes ou sans ailes, nageant dans l'air ou dans l'eau. On trouve des débris considérables de poissons et de reptiles marins dans les terrains de cette période; et, chose remarquable, on n'y trouve jamais d'animaux terrestres : ni chevaux, ni cerfs, ni éléphants, ni hippopotames, ni lions. Ce qui prouve, d'abord, que ces terrains sont plus récents que les poissons; car évidemment ce ne sont pas les poissons qui sont entrés dans la roche du Jura; c'est cette roche qui s'est déposée dans les eaux alors que les poissons les remplissaient, puisque si vous brisez un de ces bancs sédimentaires, vous y trouvez des restes de poissons pétrifiés; et d'autre part, cela prouve que ces terrains sont plus anciens que les animaux terrestres, puisque d'eux, dans ces roches lentement déposées, on ne trouve jamais de débris.

Écoutons l'éminent géologue, Hugues Miller : « Le second âge des géologues eut, comme le premier, ses herbes et ses plantes; mais elles étaient beaucoup moins luxuriantes et beaucoup moins remarquables qu'à l'époque précédente, et ne formaient plus le caractère principal, le trait dominant de la création à laquelle elles appartenaient. Les grandes existences de cet âge, existences par lesquelles *il dépasse toute autre création antérieure ou postérieure,* furent ces énormes *reptiles marins* et aussi ces *gigantesques oiseaux* dont on retrouve l'empreinte des pieds gravée sur les

roches. Ce fut tout particulièrement le règne des animaux ovipares, ailés ou non. De prodigieux animaux, assez semblables à nos baleines, mais pourtant de la classe des reptiles; des ichthyosaures, des plésiosaures et des cétiosaures durent s'agiter dans les profondeurs de la mer; des lézards et des crocodiles, tels que le téléosaure, le mégalosaure, l'iguanodon, animaux dont quelques-uns dépassaient en hauteur et surtout en grosseur l'éléphant actuel, ont dû peupler les plaines et hanter par myriades les rivières de ce temps; et nous savons que l'empreinte des pieds de certains oiseaux de la même époque est au moins deux fois aussi étendue que celle du cheval ou du chameau. *Il est donc manifeste,* conclut-il, que la seconde période des géologues fut particulièrement une période *d'énormes reptiles marins* et *de nombreux oiseaux d'une taille parfois gigantesque*[1]. »

Écoutons maintenant Cuvier : « Remontant au travers des grès qui n'offrent *que des empreintes végétales,* on arrive aux différentes couches de ce calcaire qui a été nommé calcaire du Jura. C'est là que *la classe des* REPTILES *prend tout son développement.* » — « Un peu au-dessus des schistes, dit-il ailleurs, est le calcaire du Jura. Il contient aussi des os, mais toujours des REPTILES. C'est parmi ces innombrables quadrupèdes ovipares, au milieu de ces crocodiles, de ces tortues, de ces reptiles volants, de ces immenses plésiosaures que se seraient montrés pour la première fois quelques petits mammifères (marins); quoi qu'il en soit, pendant longtemps encore, on trouve *que la classe des* REPTILES *dominait* EXCLUSIVEMENT[2]. »

Cuvier ne dit rien des oiseaux indiqués par Moïse

[1] *Testimony of the rocks,* p. 126.
[2] *Discours sur les révolutions du globe,* p. 305.

comme nés à cette même époque. De son temps, on ne voyait pas clair dans cette question. Aujourd'hui ce n'en est plus une. On a trouvé une foule d'empreintes de pieds d'oiseaux sur des bancs de calcaire. On a même trouvé des pattes et des plumes, par exemple dans les carrières de Solenhofex, qui appartiennent à cette époque; ailleurs des os d'oiseaux en nombre considérable; à Meudon près Paris, et aussi à Montmartre, des tibias et des fémurs de grands oiseaux dont la taille égalait au moins celle de l'autruche; en Angleterre, les os d'un échassier plus grand que le héron; en Amérique, de nombreuses espèces d'oiseaux, tant rapaces que domestiques, etc. Et toutes ces espèces sont contemporaines des reptiles et enfouies dans les mêmes couches. En sorte qu'aucun doute n'est maintenant possible sur l'apparition des oiseaux à cette époque [1].

Que veut-on de plus, et quelle plus originale et plus éclatante confirmation du récit de Moïse aurait-on pu imaginer? Mais ce qui va suivre est encore plus inattendu

VIII

Gen., I, 24, 25. — « Et dieu dit : Que la terre produise des animaux vivants, selon leur espèce, des bestiaux et des animaux rampants, et de toute espèce de bête terrestre. Et il en fut ainsi. Dieu fit donc les animaux terrestres, et il vit que cela était bon. »

Voilà, d'après Moïse, l'œuvre du sixième jour. Écou-

[1] Pozzy, p. 119.

tons maintenant la géologie. Au-dessus des terrains jurassiques se trouvent des terrains plus récents, les plâtrières par exemple, les lits de craie souvent d'une immense épaisseur qu'on rencontre à Paris, en Normandie, en Angleterre, en Pologne, en Poméranie. On les a étudiés, et là, *pour la première fois*, on y a rencontré des animaux terrestres : bœuf, cheval, ours, lion, éléphant; on n'en avait point vu avant, dans les couches inférieures; et de plus des animaux inconnus, énormes, le mammouth, le mastodonte, que Cuvier a le premier décrits.

« La période tertiaire, dit Hugues Miller, a eu aussi sa classe particulière d'existences. Sa flore ne paraît pas avoir été plus remarquable que la flore actuelle; ses reptiles jouent un rôle très-secondaire; mais ces animaux terrestres furent alors plus développés, tant en grandeur qu'en nombre, qu'ils ne l'ont jamais été. Ses mammouths et ses mastodontes, ses rhinocéros et ses hippopotames, ses énormes dinotherium et megatherium égalèrent au moins en grosseur les plus grands mammifères de l'époque actuelle et les dépassèrent beaucoup en nombre. Les restes de l'un de ces éléphants (*elephas primigenius*) sont encore si abondants au milieu des plages glacées de la Sibérie, qu'ils ont donné lieu à ce qu'on a appelé, avec assez de raison, des *carrières d'ivoire*, carrières exploitées depuis plus d'un siècle. *Vraiment* cette époque tertiaire, la troisième et dernière des périodes géologiques, fut *particulièrement* l'âge *des grands animaux sauvages* selon leurs différentes espèces, *et des animaux domestiques*, chacun selon son espèce [1]. »

Cuvier parle de même. « *Malgré les recherches les plus*

[1] *Testimony of the rocks*, p. 127-128.

suivies, il m'a été *impossible* de découvrir aucune trace distincte de mammifères terrestres *avant* le terrain déposé sur le calcaire grossier. *Au contraire*, aussitôt qu'on est arrivé aux terrains qui surmontent le calcaire grossier, LES OS D'ANIMAUX TERRESTRES SE MONTRENT EN GRAND NOMBRE. Ainsi, comme il est raisonnable de croire que les coquilles et les poissons n'existaient pas à l'époque des terrains primordiaux, l'on doit croire aussi que les quadrupèdes ovipares ont commencé avec les poissons, mais *que les quadrupèdes terrestres ne sont venus* QUE LONGTEMPS APRÈS [1]. »

Voilà ce que dit la géologie, et comment ses merveilleuses découvertes ont confirmé, d'une manière inattendue et éclatante, les grandes lignes du récit de Moïse.

IX

Je dis : les grandes lignes; et je crois devoir m'arrêter un instant sur ce mot.

Il ne faut pas se le dissimuler en effet, il reste des difficultés de détail : celle-ci, par exemple, la plus grave de toutes et la seule qui ait, à l'heure qu'il est, de l'importance :

Moïse fait apparaître la vie végétale au troisième jour; quant à la vie animale, elle ne commence, dans son récit, qu'au cinquième. Or, en fouillant ces bancs de houille, débris des forêts primitives du troisième jour, ces couches de grès, pleines de palmiers et de fougères, on a trouvé des coquillages, des mollusques, des empreintes de petits

[1] *Discours sur les révolutions du globe*, p. 309.

poissons. Comment sont-ils là? Toute notre théorie ne va-t-elle pas échouer ici à une objection insoluble?

Non; car on peut répondre plusieurs choses :

1° Nous l'avons vu, le récit de Moïse n'a pas la prétention d'être un exposé scientifique et complet de l'origine du monde. Ce sont de grands tableaux que Dieu fait passer sous les yeux de son prophète, et où il lui montre les traits caractéristiques de chaque période. Or, à ce point de vue, et dans ces généralités, la concordance de la science et de la Bible est parfaite.

2° En donnant l'épanouissement de la vie animale comme le grand trait du cinquième jour, ce qui ne peut pas être contesté, il semble que Moïse n'ignorait pas que déjà des essais de vie animale, dans une forme très-inférieure, avaient eu lieu. La manière dont il s'exprime, en parlant de l'œuvre du cinquième jour, est remarquable : « Et Dieu créa les monstres marins, et *tous les êtres animés que* DÉJA LES EAUX AVAIENT PRODUITS, *quam produxerant aquæ.* » On eût dit que, connaissant déjà ces premiers essais et les ayant négligés comme n'ayant aucune importance au troisième jour, il voulait maintenant rattacher à l'œuvre de la création animale et y introduire *officiellement* ces êtres inférieurs qui déjà rampaient dans la vase.

3° D'ailleurs, nous croyons avoir dans les dépôts houillers les débris des forêts du troisième jour. Mais est-ce bien sûr? Ne serait-il pas possible que les forêts premières, celles qui ont précédé l'apparition de la vie animale, aient entièrement disparu; quelles aient été brûlées et consumées? La géologie commence à le croire. « Il n'est pas certain du tout, écrit Bischof, que les roches stratifiées inférieures, qu'on désigne par le nom d'azoiques, ou *sans pétrifications,* appartiennent toutes et sans exception *à la*

période où la végétation n'existait pas encore sur la terre. Dans l'argile schisteuse d'un bleu foncé ou grisâtre qui ne renferme pas de pétrifications, et dont la couleur passe quelquefois tout à fait au noir, cette couleur vient de matières carboniques répandues dans toute la masse. Si donc tout carbone se forme par la décomposition de l'acide carbonique, il faut que la formation de ce schiste argileux ait été *précédée du règne végétal* [1]. » Vogt va plus loin. Il croit que tous les schistes et gneiss appelés métamorphiques, la plupart des granits, porphyres et diorites, sont sortis de roches primitivement stratifiées et *contenant des débris de végétaux* [2]. »

4° Quoi qu'il en soit, dit Burmeister, la naissance d'animaux avant les végétaux est impossible, ne fût-ce que pour cette raison que les animaux ont besoin des végétaux pour continuer leur existence. Il est vrai que beaucoup d'animaux se nourrissent de la chair d'autres animaux; mais il faut en venir enfin à des animaux qui se nourrissent de végétaux, de sorte qu'il n'entre rien dans la substance de l'animal pris comme genre, qui n'ait existé sous une forme quelconque à l'état de matière organisée. D'où il suit qu'à l'époque primitive aucun organisme animal ne peut avoir vécu avant l'existence des organismes végétaux [3]. »

On voit que nous approchons bien près, même sur ce point difficile, d'une pleine confirmation de la Bible par la science. En tout cas, on peut être sûr que cette difficulté sera résolue comme tant d'autres. La science ne voit pas clairement tous les détails de la succession des végétaux et

[1] Bischof, *Manuel*, I, p. 44, 97.
[2] Vogt, *Ausland*, 1863, p. 840.
[3] Burmeister, *Gesch. der Schœpfung*, p. 393.

des animaux. Laissons-la achever son œuvre. Elle a déjà, en tant de choses, été précédée par la lumière des saintes Écritures, qu'on doit être assuré de voir un jour ce trait se concilier comme tous les autres.

En attendant, il semble que cette science si jeune, qui s'est si souvent trompée, dont les systèmes évanouis reposent les uns sur les autres comme les couches géologiques dans les entrailles dévastées de la terre, doit quelque respect à cette vieille Bible; car que de choses déjà elle en a appris! La science a dû successivement reconnaître, avec la Bible et après elle :

1° Que la terre est sphérique [1] (ce qu'elle avait longtemps nié);

2° Que la terre est suspendue sur le vide [2] (ce qu'elle avait longtemps ignoré);

3° Que la lumière a existé et a fait vivre les plantes avant l'apparition du soleil (ce dont elle a longtemps ri, et ce qu'aujourd'hui elle reconnaît et déclare vrai);

4° Que la lumière a paru avant le soleil (ce qui était contre toute vraisemblance et ce qui néanmoins est certain);

5° Que la croûte de la terre repose sur un feu intérieur [3], et que cependant cette croûte a été longtemps couverte par les eaux et qu'elle est sortie de l'eau (double thèse dont la première est prouvée par les plutoniens, et la seconde par les neptuniens);

6° Que la terre est enveloppée d'une couche d'air, et que cet air est pesant [4] (ce que Galilée a le premier entrevu, plus de trois mille ans après Moïse);

[1] Isaïe, LX, 22.
[2] Job, XXVI, 7.
[3] Job, XXVIII, 5.
[4] Job, XXVIII, 25.

7° Que c'est l'air qui est chargé du travail immense de séparer les eaux supérieures et les eaux inférieures : il les laisse monter comme à travers un tamis, et il les fait redescendre comme à travers un arrosoir ;

8° Que les étoiles des cieux sont en nombre immense, infini, comme le sable de la mer, bien que la science des anciens n'en comptât qu'un millier ;

9° Que la vie organique a eu comme trois développements progressifs : 1° un épanouissement de vie végétale ; 2° un épanouissement de vie animale (grands reptiles et grands oiseaux) ; 3° un second épanouissement de vie animale (bêtes domestiques et bêtes sauvages), ce qui paraissait singulier, et ce que la science admet.

Voilà ce que nous avons déjà appris de la vieille Bible. Mais quel était-il donc, je le demande de nouveau, celui qui écrivait toutes ces choses, il y a quatre mille ans, au fond d'un désert inconnu ? Supprimez l'inspiration divine, et osez mesurer son génie, son intuition éblouissante ! Mais comment supprimer ici la Divinité ? Elle est partout, dans ce que Moïse dit aussi bien que dans ce qu'il ne dit pas. Elle est dans l'adorable négligence avec laquelle il jette, sans presque s'en douter, des mots qui terrassent comme des éclairs. Elle est dans sa brièveté étrange, qui ressemble à celle des évangélistes, qui étonne, j'allais dire qui impatiente, si elle ne se prosternait pas dans l'admiration. Elle est dans cette sérénité avec laquelle il livre son divin récit, sans explications ni commentaires, aux ignorances, aux contradictions, aux sourires, aux mépris des lettrés et des illettrés. Oh ! je l'ai dit plus plus haut, il n'eût pas été digne de Dieu de nous faire un cours de géologie ; mais qu'il était digne de Dieu, utile à nos âmes, d'illuminer de quelques traits sublimes les premières origines des choses ; de jeter sur ce fond

obscur sept ou huit mots lumineux, de ces mots qui précèdent toutes les sciences et qui leur survivent; des mots d'un genre à part, ayant tous les feux à la fois, et variés selon les regards qui les contemplent : les feux de la poésie pour les peuples jeunes; les feux de la philosophie et de la métaphysique pour les âges de réflexion; les feux de la science pour les époques savantes : semblables à ces pierreries d'eau très-pure ou à ces perles fines qui étincellent dans l'ombre, mais que tout l'éclat du soleil ne peut pas faire pâlir!

X

Gen., I, 26, 27. — « Et Dieu dit : Faisons l'homme a notre image et a notre ressemblance. Et Dieu créa l'homme, et il le fit a son image. — II, 2. Il acheva ainsi son œuvre, et il se reposa le septième jour. » Voici enfin le dernier mot de la création. Elle vient de Dieu; puis elle monte, elle grandit, elle se perfectionne. Où va-t-elle? Elle va à l'homme. Dieu en est le principe, c'est l'homme qui en est le terme. Ces révolutions gigantesques qui, au lieu de troubler la terre, ont pour résultat de la mettre dans l'harmonie et la beauté; cet épanouissement grandiose de la vie végétale qui, après avoir purifié l'atmosphère, s'ensevelit dans les entrailles du globe pour en être un jour la richesse; ce développement progressif de la vie animale qui paraît avoir eu pour but d'affiner la matière afin qu'elle fût capable d'être l'instrument parfait d'une âme libre; tout ce long poëme que nous venons d'étudier vers par vers, chant par chant, n'obéissent qu'à

une seule pensée : l'aspiration à l'homme. Il vient enfin le dernier, comme un seigneur qui attend, pour faire son entrée, que le palais soit prêt.

Nous étudierons, au chapitre suivant, l'apparition de ce roi de la création, et, comme dit Bossuet, « les singularités glorieuses de sa naissance. » Achevons ce chapitre en jetant un regard d'ensemble sur la demeure que Dieu vient de lui préparer.

La voilà donc cette terre, telle que des millions d'années de préparation l'ont faite ! Comparée à d'autres astres, elle est petite ; mais combien charmante ! Elle flotte dans l'espace comme un navire. Elle a un double mouvement. D'abord elle tourne sur elle-même toutes les vingt-quatre heures, avec tant de rapidité qu'elle fait à l'équateur plus de 6 lieues par minute, 376 lieues par heure, 9,000 lieues par jour. Ensuite, en tournant sur elle-même, elle décrit un cercle immense autour du soleil. Sa vitesse est, sous ce second rapport, de 7 lieues par seconde, de 420 lieues par minute, de 27,500 lieues par heure, de 660,000 lieues par jour. Qui la verrait passer ainsi dans l'espace avec une vitesse soixante fois plus grande que celle d'un boulet de canon, en serait saisi de stupeur ; et combien plus, s'il était placé de manière à en voir la masse, qui a neuf mille lieues de tour ! Avez-vous vu de près passer un train express ? On frémit malgré soi ; cependant il fait à peine vingt lieues à l'heure. Les voyageurs qui sont dans les wagons ne s'aperçoivent pas de la vitesse ; ils causent, lisent, travaillent, comme l'homme sur sa demeure flottante ; avec cette différence que, notre terre étant de beaucoup plus parfaite, on ne sent pas la moindre oscillation. Et cependant ce n'est pas seulement 660,000 lieues que la terre fait par jour ; comme le soleil autour duquel elle cir-

cule n'est pas fixe et qu'il avance dans la direction de la constellation d'Hercule, son déplacement fait faire par jour à la terre qui le suit 172,000 lieues de plus; lesquelles, ajoutées aux 660,000 lieues de translation, constituent pour notre petite planète un mouvement de près d'un million de lieues par jour. Aussi, emportée par le soleil, *elle n'est pas passée deux fois de suite, depuis qu'elle existe, à la même place*, et jamais elle ne repassera au point où elle se trouve actuellement. En un jour, elle est à des centaines de mille lieues du point où elle se trouvait la veille; en un an, à des centaines de millions de lieues; après un siècle, à des dizaines de milliards. Ainsi de suite. Tout cela, ce semble, est déjà assez merveilleux.

Mais là, dans son élan harmonique avec le soleil, dans les courbes élégantes qu'elle décrit autour du foyer qui la vivifie, n'est pas toute la beauté de la terre. Elle est belle en elle-même, dans la pureté de ses lignes et de ses formes, qu'anime encore et sans cesse embellit un adorable jeu de lumière et d'ombre.

Elle est belle dans son superbe manteau de verdure. Plus de deux cent mille espèces d'arbres portant les essences les plus variées, et trois cent mille espèces de fleurs forment comme un tapis, une corbeille de noce, préparée à celui qui va être son époux.

Elle est belle dans le gazouillement de ses oiseaux, dans le bourdonnement de ses abeilles, dans le mouvement et la vie de ses grands animaux, compagnons des travaux de l'homme, ses serviteurs intelligents, j'allais dire ses amis.

Et, au-dessous de cette riante surface, elle est belle dans ses profondeurs cachées qui recèlent des trésors. Au plus bas, les roches primitives, les granits, les marbres

formés depuis des millions d'années, carrières inépuisables pour la grande architecture et les arts. Plus haut, les immenses gisements de houille, de lignite, de tourbe, ressources du foyer pauvre, conditions du développement de l'industrie. Plus haut encore, les terrains jurassiques, les bancs de craie, les calcaires pour la construction plus légère de nos maisons. Et dans toutes les directions, soulevés par des éclats de feu central, des métaux fondus : or, argent, fer, que nous n'aurions pas pu aller chercher si bas, et que le feu, messager de la Providence, a amenés à la portée de la main. Et pour que nulle beauté, nul charme ne manque à la terre, à travers ces différentes couches se forment d'immenses réservoirs d'eau qui suintent en sources, fontaines, cascades; qui percent en lacs; qui s'échappent en torrents, rivières; qui se précipitent en fleuves, et entretiennent partout la fraîcheur, la fertilité, la beauté. Et enfin, autour du globe, l'étreignant amoureusement, la mer avec sa fraîcheur, ses îles, ses golfes, son flux et reflux, ses gémissements, ses abîmes, avec le peuple charmant, utile, innombrable, merveilleux qui l'habite.

Voilà la demeure de l'homme; et déjà qui pourrait nier la bonté paternelle qui nous l'a préparée?

Et comme cette terre, si merveilleuse qu'elle fût, ne devait pas être la demeure éternelle de l'homme, mais une tente d'un jour, où il se sanctifierait dans l'adoration et l'amour de Dieu, pour qu'elle ne fût pas un obstacle à un tel dessein, Dieu la fit belle, mais à la manière d'un temple. Il l'enveloppa d'une sorte d'atmosphère religieuse. Il y grava son nom. Il mit partout son image. Il arrangea les choses avec un art si tendre et en même temps si sublime que soit qu'on regarde les grandes lignes de la créa-

tion : le ciel étincelant de la nuit, l'immensité de l'Océan, les pics brillants des Pyrénées ou des Alpes; soit qu'on en étudie les moindres détails : une pervenche à l'ombre d'un buisson, un nid de rossignol sur un rosier, on se sent ravi jusqu'à Dieu. La création est un ensemble de choses transparentes. On ne peut les regarder sans apercevoir Dieu, comme on voit un visage aimé à travers un voile.

Et c'est là ce qui a toujours porté les penseurs, les poëtes, les saints, les âmes tendres et profondes qui ont besoin de Dieu, à le chercher dans la solitude, à l'écouter dans le bruit des vents, dans le murmure des flots, à le respirer dans les fleurs. Qu'est-ce que cette harmonie des sphères qu'allait écouter Pythagore? Qu'est-ce que cet écho qu'adorait Socrate? Qu'est-ce que ces inspirations nobles, élevées, généreuses que l'on sent naître en soi quand on est seul avec la nature, et que l'on a si bien nommées le génie de la solitude? Qu'est-ce que cette voix dont parle saint Paul : *Nihil sine voce*, et qui résonne dans tous les êtres? Qu'est-ce que ces larmes qui sont dans les choses, comme dit Virgile? S'imagine-t-on que Dieu nous a enveloppés de toutes ces merveilles pour ne rien nous dire? Et pourquoi aurait-il mis entre nous et la nature ces tendres harmonies, cette amitié réciproque de la terre et de l'homme, si ce n'est afin que, nous penchant vers elle, l'aimant, nous entretenant ensemble, dans ses chants et ses plaintes, dans ses recueillements et ses silences, dans sa sérénité et sa mélancolie, nous soyons amenés à le retrouver lui-même, à l'adorer et à l'aimer sous le voile transparent où il s'est caché?

Et de peur que cette chère image, resplendissant à travers toute la création, ne saisît pas assez notre âme, savez-

vous ce que Dieu a fait? Il y a gravé la nôtre. Après avoir mis dans la nature quelque chose de sa ressemblance divine, il y a mis quelque chose de notre ressemblance humaine, et pétrissant tout cela avec son cœur d'artiste, de père, il a jeté, sur cette terre qu'il nous destinait, un dernier trait de beauté qui devait en achever la préparation.

Comme dans l'orgue, cette pâle imitation des concerts de la nature, il y a, dans la création, des voix humaines, des cordes sympathiques qui vont remuer en nous ce qu'il y a de plus intime et de plus profond.

Oh! que la nature est bien faite à notre image! Cette mobilité et cette perpétuelle instabilité de toutes choses; ce soleil qui se lève le matin, mais qui s'éteint chaque soir; ces fleurs à peine épanouies et déjà séchées; cet automne qui succède si vite à un été si court et qui emplit la terre de gémissements et de feuilles mortes; cet hiver qui maintient sous nos yeux, pendant de longs mois, le spectre glacé du tombeau, ont des harmonies secrètes avec notre âme. Ce que la nature dit avec des nuages qui passent, des eaux qui s'écoulent, des printemps qui s'évanouissent, nos chagrins, nos désenchantements le disent plus amèrement encore. Et cette triste harmonie, qui n'a pu venir que d'en haut, montre assez que nous n'avons pas été faits pour demeurer sur la terre, mais pour la traverser rapidement, et nous en aller à Dieu.

O homme, viens prendre possession de ta belle et sympathique demeure; mais n'oublie jamais les leçons qu'elle est chargée de te donner!

CHAPITRE QUATRIÈME

LA CRÉATION (SUITE). — CRÉATION DE L'HOMME

Revenons maintenant, avec toute l'attention dont nous sommes capables, à la grande question de l'homme. Recueillons-nous ; car, pour créer l'homme, Dieu lui-même semble se recueillir et se consulter.

Voici d'abord les paroles de la Bible :

Gen., I, 26, 27, 28. — PUIS DIEU DIT : FAISONS L'HOMME A NOTRE IMAGE ET RESSEMBLANCE ; ET QU'IL COMMANDE AUX POISSONS DE LA MER, AUX OISEAUX DU CIEL, AUX BÊTES ET A TOUTE LA TERRE. ET DIEU CRÉA L'HOMME A SON IMAGE. IL LE FIT A L'IMAGE DE DIEU. IL LES CRÉA HOMME ET FEMME. PUIS IL LES BÉNIT ET IL LEUR DIT : CROISSEZ ET MULTIPLIEZ.

Quelles paroles ! Je ne dirai pas qu'ici le langage s'élève ; car jamais il n'a été plus simple ; mais le fond est sublime. Chaque mot étincelle. Il illumine, dans leurs dernières profondeurs, tous les problèmes qui tourmentent la pensée humaine. Abordons successivement ces problèmes, et ne reculons devant aucune difficulté.

I

Gen., I, 26. — *Et Dieu dit : Faisons l'homme.* Voilà la première parole. A quelle époque a-t-elle été prononcée? Quel est le moment précis de l'apparition de l'homme sur la terre? Il est difficile de le dire. Mais ici encore, la vieille Bible, qui nous a appris tant de choses, nous en enseigne trois que reconnaît enfin toute vraie science.

1° L'homme est l'être le plus récent de la création. L'induction suffisait à le constater. Car ce long et magnifique poëme, que la science reconstruit chant par chant, a pour caractère, comme toutes les choses superbes, la beauté croissante. Des minéraux aux plantes, des plantes aux animaux, des animaux à l'homme, il y a une progression si évidente que personne ne l'a jamais contestée, et qu'elle conduit invinciblement à cette conclusion : Si l'homme est le plus parfait des êtres créés, il en est aussi le dernier.

La science du reste en convient. Elle n'a trouvé les débris de l'homme que sur la croûte superficielle du globe; jamais dans ses profondeurs. L'homme est quaternaire. Et quand on voudrait, en s'appuyant sur quelques faits peu nombreux et contestables, prétendre qu'il est de l'époque tertiaire, toujours serait-il certain qu'il n'apparaît qu'à la superficie de l'époque tertiaire, dans les couches de terrain les plus élevées, jamais dans les plus profondes. A plus forte raison, pas dans les terrains jurassiques et crétacés de l'époque secondaire, où l'on ne trouve que les grands

reptiles, les poissons et les oiseaux; et encore moins dans les terrains carbonifères, où abondent les plantes [1].

2° Non-seulement l'homme, au double témoignage de la Bible et de la science, est le plus récent de tous les êtres; mais c'est le dernier, celui par lequel se clôt la création. *Après avoir créé l'homme,* dit la sainte Écriture, *Dieu se reposa.* Il cessa de créer, et c'est ce que la science a constaté. A partir de l'homme, il n'y a plus de créations nouvelles, ni dans le champ de la vie végétative, ni dans le champ de la vie animale. Comme Dieu, la nature se repose.

3° Enfin, ce que la science a longtemps nié, ce qu'elle constate aujourd'hui, mais ce que la Bible a toujours dit très-clairement, c'est que l'homme a été créé le sixième jour, en même temps que les grands animaux terrestres. Il est le contemporain du mastodonte, du mammouth. Il apparaît à la fin de la période où ces gigantesques quadrupèdes commençaient à s'abîmer dans ces lits de glace ou de vase où nous trouvons aujourd'hui leurs restes mêlés à ceux de l'homme. Je ne sais pas pourquoi Cuvier avait tant de peine à admettre cette contemporanéité démontrée aujourd'hui par la science; la Bible l'enseigne si fortement! Elle place la création des mammifères et de l'homme au même jour. Et tandis qu'entre les autres créations il y a un soir, c'est-à-dire un retour de ténèbres, une catastrophe quelconque, une certaine solution de continuité, ici, entre la grande création des gigantesques mammifères et de l'homme, il n'y en a point. Ils sont contemporains. Ils vivent ensemble. Bonnes bêtes du reste que ces mastodontes, ces mammouths, semblables à nos éléphants, à

[1] Léonhard, *Géologie,* I, 282.

nos hippopotames qu'un enfant conduit par la main, guère plus grands, tout aussi doux.

Mais si la science reconnaît aujourd'hui avec la Bible que l'homme vient le dernier et qu'il clôt la grande œuvre de la création, elle ne veut pas admettre qu'il soit aussi récent que la Bible le dit. D'après la Bible, l'homme ne serait sur la terre que depuis six à sept mille ans. Or c'est ici que la science conteste. Hier, c'était au nom de l'histoire; aujourd'hui, c'est au nom de la géologie. Arrêtons-nous ici un instant, et, avant d'aller plus loin, tâchons de tirer au clair tout ce débat.

II

Remarquons d'abord que nulle part la Bible ne dit d'une manière formelle quelle est la vraie date de l'apparition de l'homme sur la terre. On ne retrouve cette date que par voie de calcul, en partant de la naissance de Jésus-Christ, et en remontant de générations en générations jusqu'à Adam. Travail très-délicat, et qui de plus est tout humain, et par conséquent sujet à l'erreur. Est-on bien sûr, en effet, que, dans ces généalogies de la Bible, il n'y a pas de lacunes? Au contraire, on sait qu'il y en a, et on le prouve par la Bible elle-même. Tel qui est donné, dans saint Matthieu ou dans saint Luc, pour le père de tel patriarche, n'est que son grand-père; tel autre son aïeul seulement. Quant à la liste des patriarches antédiluviens, voudrait-on répondre que Moïse a donné toute la succession, et qu'il n'a pas seulement choisi les têtes principales,

les grands ancêtres; comme nous, quand, résumant notre histoire nationale, nous disons le trône de Louis XIV, de Henri IV, de saint Louis, de Charlemagne et de Clovis? Le fait est qu'il y a plus de cent quarante systèmes de chronologie, et que l'écart est considérable. Hâtons-nous cependant de le dire, quelque système qu'on adopte, l'impression qui résulte de la Bible, c'est que le monde est jeune, et que l'apparition de l'homme sur la terre ne peut pas être reculée au delà de six, sept ou huit mille ans.

Or, je le répète, c'est ici que s'insurge la science, du moins une certaine science moderne. Au siècle dernier, enthousiasmé qu'on était des recherches historiques, c'est là qu'on croyait avoir trouvé les preuves de cette haute antiquité dont les nations comme les familles ont toujours été jalouses. Volney n'hésitait pas à faire remonter à 13,000 ans avant Jésus-Christ la formation des colléges de prêtres égyptiens. Quant aux listes des rois de l'Égypte, de l'Inde, de la Chaldée, elles se perdaient, disait Dupuis, dans une antiquité fabuleuse. On rit aujourd'hui de ces généalogies fantaisistes. « Il a été reconnu, dit Klaproth, que les tables astronomiques des Indous auxquelles on avait attribué une antiquité prodigieuse ont été construites dans le septième siècle de notre ère [1]. » On a déchiffré ce fameux zodiaque de Dendérah dont on avait fait tant de bruit, et on y a lu une inscription hiéroglyphique où se trouve le nom de l'empereur Tibère [2]. Cette histoire d'É-

[1] Biot, *Journal des savants*, 1859, p. 108. De Humboldt, *Cosmos*, III, p. 195. Cuvier, *Discours sur les révolutions du globe*, p. 180 et suiv.

[2] Champollion. Voir *Discours de Wiseman sur les rapports de la religion et de la science*, p. 328.

gypte, qui se perdait dans la nuit des temps, ne remonte en réalité qu'à l'an deux mille sept cent avant Jésus-Christ[1]; celle de l'empire chaldéen, à deux mille deux cent trente-quatre[2]; celle des Chinois, à deux mille deux cent[3]; au delà ce sont les ténèbres. Sur ce point encore, l'histoire a donné une pleine confirmation au récit de la Genèse, et elle a appris une fois de plus aux chrétiens à laisser passer certaines affirmations de la science comme un nuage qui obscurcit un instant la lumière du soleil, mais dont il n'est plus question demain.

Qu'était-ce cependant que cette antiquité demandée par les généalogies égyptiennes à côté de celle que rêvent en ce moment les géologues? Ce n'est ni 10,000 ans, ni 20,000 ans d'antiquité qui sauraient les satisfaire; on aurait trouvé des crânes qui auraient 250,000 ans d'existence! Fulhrott estime que l'homme habite notre planète depuis 2 à 300,000 ans. Sir C. Lyell porte à 200,000 ans la durée des grandes oscillations qui ont fait émerger le nord de l'Europe du sein de la mer, et il admet comme probable que l'homme a été le contemporain de ces oscillations. Le docteur Dowler, en prenant pour base l'accroissement annuel des troncs d'arbres sous lesquels il reposait, donne au squelette de la Louisiane une antiquité de 57,500 ans. Sur certains silex taillés se seraient déposées des couches de terre dont la lente élévation demanderait des milliers de siècles. Les plus modérés veulent au moins 50,000 ans.

Disons d'abord, et d'une manière très-générale, que rien de tout cela n'est prouvé. Hypothèses sur hypothèses,

[1] Marcel de Serres, *De la Cosmographie de Moïse*, etc.

[2] Heeren, *Ideen über Potitik*, etc., 1re partie, ch. III, p. 142.

[3] Barthélemy Saint-Hilaire, *Journal des savants*, 1860, p. 462. Müller, *History of anc. sansc. litr.* 1859, p. 517.

imaginations lancées à toute vapeur dans le champ de l'inconnu, romans bâtis par des demi-savants uniquement dans le but de faire échec à la Bible; voilà le fond de presque tous ces travaux sur l'ancienneté de l'homme.

Disons ensuite à ceux qui sont plus sérieux, qu'ils font fausse route, et que toutes leurs théories, si bien bâties qu'elles leur paraissent, échouent toutes aux trois ou quatre difficultés que voici :

1° Si l'homme est vieux de deux cent mille ans, expliquez-moi comment il n'a laissé de traces de son passage que depuis six mille ans. Depuis six mille ans il vit, il parle, il agit, il incruste sa pensée dans la pierre, dans le marbre, dans le bronze. On bouleverserait aujourd'hui la terre que les traces de ce passage resteraient indélébiles. Au contraire, avant cette époque, pendant deux cent mille ans, il ne fait rien; il ne crée rien; il ne laisse rien; absolument rien; tout au plus, et ceci est très-obscur, des silex grossièrement taillés. Est-ce possible? D'autant plus que les perturbations survenues depuis son apparition sur la terre ne sont qu'à la surface. Dépôts de glace, lits de vase qui recouvrent, qui ensevelissent, qui ne détruisent pas. Et non-seulement il ne laisse aucun monument, mais il ne garde aucun souvenir. Il *est* depuis *deux cent mille* ans sur la terre; soit; mais il *ne se souvient* que depuis *six mille* ans, c'est-à-dire depuis l'époque où Moïse signale son avénement. Ceci est capital.

2° On dit : Ces deux cent mille ans, l'homme les a employés à se dégager de l'animalité, à s'élever au rang d'homme civilisé. Il a employé d'abord la pierre, le silex taillé grossièrement; c'est l'âge de la pierre. Puis il s'est servi du bronze; c'est l'âge du bronze. Enfin il a employé le fer; et arrivé là, il a connu toute civilisation.

Hypothèses pures, je le répète. L'homme n'a pas commencé par l'état sauvage. L'expérience prouve que le sauvage ne monte pas, il descend; il descend jusqu'à ces dernières limites de l'animalité où l'on meurt. Pour qu'il se relève, il lui faut l'arrivée d'une race supérieure; et encore ne parvient-elle pas toujours à le relever[1]. Ces hommes qui taillaient la pierre et le silex, ce n'étaient pas les hommes primitifs; c'étaient des hommes dégénérés, des tribus sauvages échappées au grand foyer de lumière, l'Orient. Elles sont restées là, jusqu'à ce que d'autres tribus se soient emparées de leurs terres et, en échange de la servitude, leur aient apporté le fer, le bronze, tous les arts. Puis d'autres tribus, plus élevées encore, devinrent maîtresses à leur tour, et leur apprirent à ensemencer la terre. Ainsi se sont étagés, dans les entrailles du sol, les silex, les marteaux de pierre, les haches de fer, les ornements de bronze; si tant est que ce soient vraiment des âges distincts, et que toutes ces choses n'aient pas coexisté en même temps. Or, pour tout cela, il n'a pas fallu deux cent mille ans. Quelques siècles, et souvent quelques années suffisent. « Supposez, dit Pozzi, que les géologues futurs, en fouillant les lacs et les rivières de l'Amérique et de l'Australie, trouvent les armes, les flèches des indigènes, mêlées aux armes à feu des peuples européens qui les ont chassés et vaincus; seraient-ils fondés à conclure qu'il a dû s'écouler un nombre incalculable de siècles entre les deux époques représentées par ces débris[2]? »

D'ailleurs, comment n'a-t-on pas vu que ces prétendues haches de silex, il était radicalement impossible de les

[1] Benjamin Constant, *De la Religion*, liv. I, chap. VIII.
[2] Pozzi, *La Terre et le récit biblique*, p. 409.

emmancher solidement; impossible de s'en servir, de couper avec elles le moindre morceau de bois un peu dur, sans à l'instant briser leur fil? Comment n'a-t-on pas vu qu'il était impossible de les tailler avec tant d'art, sans avoir précédemment des instruments plus parfaits? Comment n'a-t-on pas vu que, dans la même page de la Bible, où le fer, le bronze jouent un si grand rôle pour la construction de l'arche, il est commandé de faire des couteaux de pierre pour la circoncision? La succession prétendue des âges de la pierre, du bronze, du fer, est une duperie égale à celle du zodiaque de Dendérah. Inventée en 1837 par le Danois Thomsen[1], acceptée à la légère et généralisée arbitrairement, introduite, trop solennellement pour nous, dans le musée Saint-Germain et à la grande exposition de 1864, elle est répudiée aujourd'hui par la vraie science. Il y a quelques années, la direction du musée central romano-germanique de Mayence s'était servie de cette classification dans le premier volume de son grand ouvrage; mais dès le second volume elle la répudiait et demandait pardon de s'être laissé abuser à ce point[2].

3° On insiste et on dit : « Ces silex, ces ossements humains se trouvent mêlés à ceux des mammouths, des mastodontes, des aurochs, et d'une foule d'animaux qui ont disparu. Or, que de siècles n'ont pas été nécessaires pour la destruction de ces espèces ! » Que de siècles ? Mais vous n'en savez rien. Il faut beaucoup de temps, ou il en faut très-peu pour la destruction d'une espèce; cela dépend des circonstances. Plus de quarante espèces d'animaux, d'oiseaux, se sont éteintes depuis les Égyptiens. Plusieurs ont

[1] Thomson, *Leitfaden zur nordischen Alterthumskunde,* Kopenhagen, 1837, p. 58.

[2] Reusch, *La Bible et la nature,* p. 551.

disparu depuis César, notamment l'urus si exactement décrit dans les *Commentaires*, et le cerf à bois gigantesque que les nobles romains faisaient venir d'Angleterre à cause de la bonté de sa chair [1]. Ce travail se poursuit, et on cite des espèces qui ont disparu depuis le commencement de ce siècle. Le temps n'y est pour rien, tout dépend des circonstances. L'homme actif, industrieux, le lion, le tigre, qui franchissent en quelques bonds de si grandes distances, ont pu traverser sans périr ces inondations de glace ou de vase où se sont ensevelis les mastodontes. Ce sont les bêtes les plus gigantesques qui ont naturellement péri les premières. Elles sont plus lourdes; elles échappent difficilement à leurs ennemis; elles sont moins fécondes. Elles étaient peu utiles à l'homme. Ayant moins de feu, moins de nerfs, trop de graisse, qu'est-il étonnant qu'elles aient péri les premières?

4° On ajoute, et c'est la dernière objection : « Ces débris humains, ces silex, mêlés aux restes des plus anciens mammifères, où les trouve-t-on? Sous des couches de terrain qui se sont déposées lentement, plusieurs pendant des milliers de siècle. Et dès lors, qui peut calculer la haute antiquité de l'homme? »

Mais d'abord, pour que ce raisonnement eût quelque valeur, il faudrait constater trois choses : premièrement l'objet trouvé est-il réellement un produit de l'industrie humaine? Secondement la couche où il gisait était-elle intacte, tant de la part des hommes que de la part des éléments? Troisièmement quel est l'âge de la couche en question? « Or, dit M. Desmoulins, je déclare en mon nom et en celui de M. Gourges, que depuis trente-cinq

[1] *Sur les animaux disparus dans les derniers siècles*, voir Quenstedt, p. 244.

ans que nous étudions ces instruments nous n'en avons jamais trouvé dans une couche qui n'eût été remuée de la main des hommes[1]. »

De plus ce raisonnement, ainsi que celui qu'on tire du soulèvement de certains rivages, de l'élévation des dunes, de la formation des tourbières, a une base défectueuse. Oui, aujourd'hui, il faudrait peut-être des milliers de siècles pour obtenir ces couches superposées de terrains ; et encore l'élévation et l'affaissement du sol n'ont nulle part un mode uniforme de se produire. Mais alors, dans ces temps anciens, qui peut dire ce qui s'est passé? Quelles élévations subites? Quels affaissements inattendus? Quels refroidissements instantanés? Quelles catastrophes de tout genre? Est-il possible de conclure de ce qui est à ce qui a été? « Telle couche, épaisse de quatre pieds, dit Wagner, peut avoir été formée en autant de minutes que Morlot demande de siècles[2]. Nous sommes dans le champ des pures hypothèses, et la vraie science ne doit pas y demeurer. Qu'elle rentre dans le domaine, plus restreint mais plus sûr, des choses démontrées, et alors les objections disparaîtront, et il sera établi une fois de plus que la science rend partout témoignage à la vérité des Écritures, et qu'ici, en particulier, l'homme des géologues et l'homme de la Bible sont arrivés le même jour sur la terre.

[1] Desmoulins, *La Question diluviale et le silex ouvré*, Paris, 1864.

[2] Wagner, *Sitzungsberichte*, 1876, tom. II, p. 467.

III

Mais laissons là toutes ces difficultés qui n'arrêteront jamais que ceux qui veulent bien se laisser arrêter, et reprenons la suite de notre texte : *Et Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance; et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes et à toute la terre.*

On sent, dans ces paroles, la dignité et la grandeur de celui qui va venir, et on y voit aussi pourquoi il apparaît le dernier. La terre est faite pour lui ; il fallait donc qu'elle fut prête à le recevoir. Aussi, à peine il se montre, qu'elle le reconnaît et lui fait fête. Elle se calme. Toutes ses agitations précédentes s'apaisent ; plus de catastrophes ; plus de ces émotions qui pourraient troubler celui qui est à la fois son fils et son maître.

Il est son fils, sorti de ses entrailles. Adam veut dire : terre rouge. Il vient de la terre. Il est terre comme elle. J'ai visité une grande usine, œuvre du génie de l'homme, où l'on formait des perles avec de la terre. Comme on la préparait ! Par combien d'eaux on la faisait passer ! On la tamisait. On appelait le feu après l'eau pour l'idéaliser, jusqu'à ce qu'enfin cette terre, noirâtre et vulgaire, lourde et opaque, se transformât en perle d'une blancheur transparente qui réfléchissait le ciel [1].

Voilà le sens de toutes ces révolutions géologiques que

[1] Briare-sur-Loire. Fabrique de M. Bapterosses.

nous avons vues. Elles avaient pour but de purifier, de spiritualiser la matière, afin qu'elle pût servir d'instrument intelligent à l'esprit et d'organe sensible à l'amour.

Encore, après l'avoir préparée ainsi pendant des siècles, faut-il que Dieu y mette la main? Toutes les créations précédentes avaient commencé par ce mot : *Et Dieu dit. Et Dieu dit. Et Dieu dit.* C'est comme un refrain divin au commencement de chaque strophe. Et qu'avait dit Dieu? *Que la terre pousse son jet et produise des plantes! Que la terre produise des animaux!* On entrevoit là, comme dans une synthèse divine, les deux grands systèmes qui divisent le monde. Les uns veulent que tout soit sorti de la terre par des combinaisons sans fin. Ils se trompent; il y a fallu le : *Et Dieu dit.* Les autres veulent que tout ait jailli du néant au commandement de Dieu. Ils se trompent. Il y a fallu le sein fécond de la terre. *Que la terre produise des plantes, des animaux!*

Maintenant voici l'homme. Le ton change. Il y a encore le : *Et Dieu dit.* C'est le côté divin de l'opération. Mais il n'y a plus le : *Que la terre produise!*

Cependant la terre ne sera pas absente. Dieu se recueille, se consulte comme un artiste qui va faire quelque chose de grand. Il arrête les yeux sur le modèle idéal qui est en lui; puis il se baisse, et il prend dans ses mains sacrées une poignée de terre. Qu'y a-t-il qui ressemble moins à la poussière inerte, que la chair de l'homme, cette chair si belle, si vive, si colorée, si séduisante? Cependant la science l'a analysée; qu'y a-t-elle trouvé? De la chaux, du soufre, du phosphore, de la potasse, de la soude, de l'azote, c'est-à-dire les mêmes éléments, et pas d'autres, que ceux qui sont dans une poignée de poussière.

Dieu prend donc cette poussière, et il commence à la

pétrir. Avez-vous vu un grand artiste pétrir un bloc de marbre? Il l'échauffe, il l'attendrit. A trois siècles de distance, ce marbre semble tiède encore des souffles de son cœur. Il lui donne son âme. Il y a des marbres sublimes à qui il ne manque que la parole.

Ici elle ne manque pas. Sous les attouchements amoureux du plus grand de tous les artistes, la matière se spiritualise. Toutes les beautés, répandues dans les divers règnes de la nature, se condensent ici dans ce corps de l'homme, l'idéal des formes créées. Toutes les vies répandues dans les différents êtres, ces vies immenses, prodigieuses, si riches que chacune d'elles forme le type d'une espèce tout entière, se superposent ici, sans se confondre, dans un concert harmonique. L'homme a l'être comme les pierres; la séve comme les plantes; l'instinct et la vie comme les animaux, avec quelque chose dans les yeux, sur les lèvres, qu'on n'avait pas encore vu, je ne sais quelle flamme céleste qui ne ressemble à rien dans les créations précédentes. Après des milliers d'années d'essais, voici enfin la beauté matérielle dans ce qu'elle a de plus idéal et de tout à fait exquis.

Comment la terre n'aimerait-elle pas l'homme? C'est sa plus haute fleur. Mais d'autre part comment l'homme n'aimerait-il pas la terre? Il en sent les moindres frémissements. Ce que le baromètre ne sent pas, ce que le thermomètre ne soupçonne pas encore, l'homme le sent. Le moindre courant qui émeut la terre, émeut l'homme. Il est la terre sublimée.

Et aussi, quand il est triste, quand il souffre, comme la terre le reçoit! Elle l'enveloppe de ses parfums, de ses ombrages, de ses silences, de sa solitude, de sa paix, pour le consoler ou le guérir. Elle l'ensevelit dans ses sables

tièdes pour le ranimer. Elle le plonge dans ses océans pour le refaire. Elle l'appelle à ses eaux chaudes comme à un sein brûlant de tendresse, pour le renouveler. Il est son fils, né d'elle, son amour, son orgueil. Et, pour ma part, je ne trouve pas exagéré ce mythe de l'antiquité qui nous peint les combats de l'homme, fils de la terre. Chaque fois que, brisé par un ennemi supérieur, il fléchissait et touchait de son épaule humiliée le sein de la terre, il y retrouvait la vie et se relevait plus fort.

Mais en même temps que l'homme est son fils, il est son roi. Il la gouverne et la domine. Mais il ne la domine que parce qu'il a en lui un élément qui n'est pas en elle. Le *corps*, dit la sainte Écriture, *retourne à la terre d'où il est sorti; l'esprit remonte à Dieu qui l'a donné* [1].

L'esprit! voilà ce que n'avait pas la terre; l'élément nouveau qui apparaît pour faire faire à la création un pas immense. D'où vient-il? Où en sont les sources profondes? La sainte Écriture se sert ici d'une expression majestueuse qu'il ne faut pas exagérer, mais qu'il ne faut pas affaiblir. *Dieu*, dit-elle, *tira un souffle de son sein, et il le souffla sur la face de l'homme*. Ainsi d'un côté, le sein de la terre d'où sort le corps de l'homme; et de l'autre, le sein de Dieu d'où sort son âme. Ce n'est qu'une image, je le répète; mais combien grandiose et qu'elle donne à réfléchir!

On a analysé le corps de l'homme; on sait de quoi il se compose; mais comment analyser l'esprit? Il est plus grand que toutes les immensités; il les remplit en un instant de sa pensée. Il est plus grand que tous les siècles; il les déborde, et l'éternité elle-même ne lui paraît pas capable d'user son existence. Il se nourrit de je ne sais quelle nourriture invisible qui lui fait dédaigner tout le reste.

[1] Eccles., XII, 7.

On a vu des bêtes qui meurent pour leurs petits. L'homme monte plus haut. Il meurt pour la vérité qu'il ne voit pas, pour la vertu qui ne rapporte rien et qui le meurtrit; il meurt pour l'honneur.

Et non-seulement il meurt lui-même; mais il sacrifie à la vérité jusqu'à la femme la plus aimée; il immole à l'honneur ses propres enfants.

Tout ce qui est visible, il le sacrifie à l'invisible. Et il prouve ainsi qu'il n'est pas seulement le fils du visible, qu'il en est le roi et le dominateur, puisqu'il sait mettre sous ses pieds le terrestre, le passager, pour monter jusqu'à l'éternel et à l'infini.

Voilà les deux éléments constitutifs de l'homme. Par l'un, il réunit dans son corps tous les règnes inférieurs de la nature. Tout est condensé, harmonisé en lui, en sorte qu'il est, sous ce rapport, comme le résumé vivant de toute la création matérielle. Par l'autre, il réunit dans son âme tout ce qui fait la gloire des hiérarchies supérieures : la pensée et l'amour. Où y a-t-il un être pareil? Si je regarde au-dessous de lui, je ne vois que matière pure. Si je regarde au-dessus, je ne vois qu'esprit pur. Lui, il est le nœud. Les deux mondes sont en lui. Pourquoi? Nous le verrons bientôt. Mais déjà ne peut-on pas le demander : est-ce pour qu'il abîme le monde supérieur dans le monde inférieur? pour qu'il enfouisse la pensée, la liberté, l'amour dans l'instinct et l'animalité? N'est-ce pas plutôt pour que ces mondes inférieurs qui sont en lui, il les élève jusqu'à Dieu?

Oui, voilà la vraie grandeur de l'homme. Il priera, et tous les mondes qui sont en lui prieront avec lui. Il adorera, et tous les mondes adoreront. Il s'élèvera plus haut que toutes les choses visibles, jusqu'à Dieu; et la création

entière montera avec lui. Il n'en sera pas seulement le roi, il en sera le prêtre!

IV

Et Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. Et il le fit, en effet, à son image; et il LES *créa* HOMME ET FEMME, *et il leur dit :* CROISSEZ ET MULTIPLIEZ.

Que ces paroles sont prodigieuses! Déjà nous avons vu que l'homme a été fait à l'image de Dieu [1].

« C'est une trinité créée, dit Bossuet, faite à l'image de la Trinité incréée. »

Faisons l'homme à notre image. Donnons-lui la puissance, dit le Père; donnons-lui l'intelligence, dit le Fils; donnons-lui l'amour, dit le Saint-Esprit. Et les trois Personnes : Faisons-le à notre image; donnons-lui la puissance, l'intelligence et l'amour.

Je ne reviens pas sur ces choses qui ont été suffisamment dites; et je passe à un autre grand spectacle, à une seconde image de la Trinité, bien merveilleuse aussi.

En Dieu, les trois éléments que je viens d'indiquer, la Puissance, l'Intelligence et l'Amour, ne sont pas seulement unis et fondus ensemble dans l'unité de la substance divine. S'il n'y avait que cela, l'image imprimée sur l'âme de l'homme eût suffi. Mais ils forment trois Personnes distinctes. Voilà pourquoi, après avoir créé l'homme, et y avoir fondu en un la puissance, l'intelligence et l'amour,

[1] Voir plus haut, p. 118.

Dieu dit : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul.* Divisons-le en trois personnes. *Et Dieu créa l'homme à son image. Il* LES *fit* HOMME *et* FEMME. *Et il leur dit :* CROISSEZ ET MULTIPLIEZ. C'est-à-dire : Soyez trois : l'homme, la femme et l'enfant. Et comme dans le ciel les trois Personnes ne font qu'un, qu'ainsi en soit-il sur la terre, au sein de la trinité humaine. *Qu'ils soient un comme nous sommes un!*

Dieu donc, continue le livre saint, *envoya à Adam un profond sommeil.* Ce n'était pas ce sommeil qui est une défaillance de la nature; c'était ce mystérieux et divin sommeil qu'on appelle un ravissement, où l'âme élevée au-dessus d'elle-même et perdue en Dieu laisse, pour ainsi dire, sommeiller ses puissances inférieures, et ferme ses yeux pour mieux voir. Tel était l'état d'Adam. Endormi dans l'extase, il regardait Dieu agir. Et Dieu mettait la main au flanc d'Adam; il creusait tendrement et puissamment à l'endroit où bat le cœur, et, de ce foyer ardent, il tirait de quoi former une seconde personne, distincte d'Adam et consubstantielle à lui, la femme, image rayonnante de l'homme, dit saint Paul [1]. Comme le Verbe est la gloire de Dieu le Père, la femme est la gloire de l'homme. Et comme Dieu le Père, c'est aussi dans la contemplation de cette vivante image que l'homme produit le dernier terme de son amour, l'enfant.

L'impiété peut sourire de cette parole : *Et Dieu prit une côte d'Adam, et il en bâtit la femme* [2]. Pour moi, je la trouve simplement sublime. Quand il s'était agi de former le corps de l'homme, Dieu avait pris un peu de terre qu'il avait pétrie dans ses mains adorables. Oh! que je conçois bien

[1] Paul, *I ad Corinth.*, XI, 7.

[2] Gen. II, 21 et 22.

qu'il lui faille maintenant quelque chose de plus chaud, de plus vivant, de plus tendre, de plus humain! Seigneur, vous avez bien fait d'aller jusque-là, au cœur de l'homme, au tabernacle de l'amour, et d'en tirer les éléments qui vont vous servir à former sa compagne! Par là, l'homme vous ressemblera davantage, puisqu'il sera le principe de tout sur la terre, et sa compagne lui sera plus chère, puisqu'elle sera une moitié de lui-même.

Adam voyait tout cela dans son extase. De l'Être infini qui créait, sa pensée était peu à peu descendue à l'être charmant qui était créé. Il s'y retrouvait plus beau, et il chantait : *Celle-ci est vraiment l'os de mes os et la chair de ma chair; c'est pourquoi elle s'appellera* CELLE QUI VIENT DE L'HOMME, *parce qu'elle a été faite de l'homme. Et l'homme quittera son père et sa mère et il s'attachera à son épouse, et ils seront deux en un* [1].

L'homme était un; Dieu en prend une portion pour en faire deux; puis des deux il en crée un troisième, et ces trois, réunis dans la famille, ne font de nouveau plus qu'un. « Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, dit saint Jean, le Père, le Verbe, et l'Esprit : *Tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum, et Spiritus sanctus, et hi tres unum sunt.* » De même aussi, il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre : le père, la mère et l'enfant; et ces trois ne font qu'un.

Oh! qu'il y aurait de belles choses à dire sur ces trois personnes, sur leur distinction, sur leur unité, sur cette harmonie hiérarchisée à l'image de l'adorable Trinité! C'est de là que viennent toutes les saintes lois du mariage : l'unité, l'indissolubilité, la fidélité. « N'avez-vous pas lu,

[1] Gen. II, 27-42.

dit Notre-Seigneur, que Celui qui a fait l'homme dès le commencement *les* a faits *homme et femme*, et qu'il a dit : *C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse, et les deux seront une seule chair?* Ils ne sont donc plus deux, mais un. Ce que Dieu a ainsi uni, que l'homme ne le sépare point [1]. » Par où le Christ, interprète de la parole éternelle, proscrit à la fois le divorce et la polygamie, et rend au mariage son honneur avec sa sécurité; car partout où règne la polygamie, la femme est victime de l'homme; et partout où règne le divorce, les enfants sont victimes de l'homme et de la femme.

Et de là encore le saint désintéressement du mariage, son élévation et sa tendresse, et le religieux respect dont l'homme doit entourer sa compagne; puisque cette sublime et douce créature a été créée pour lui, mais comme lui et de la même parole, et qu'elle a été tirée, non pas de ses pieds comme un être inférieur, mais de son cœur comme une égale et une compagne.

Mais de là surtout le but divin du mariage, qui est de commencer sur la terre une union digne, par sa sainteté, de se continuer dans le ciel.

Voilà ce qu'il faudrait dire, et ce que nous verrons plus tard. En attendant, je le demande aux esprits graves, aux hommes mûrs : N'est-ce pas une preuve nouvelle de la vérité du récit mosaïque, qu'une telle doctrine, si haute et si profonde, écrite en quelques paroles si courtes au frontispice du plus ancien de tous les livres, répétée pendant quatre mille ans sans hésitation et sans défaillance, toujours la même à travers tant de révolutions, et dont la sagesse, la plénitude, la clarté, la simplicité, la force, la

[1] Matth. xix, 4-6.

pureté, la fécondité, au sein d'une ignorance profonde et universelle, excitent à la fois la surprise et l'admiration.

IV

Mais n'insistons pas davantage, et arrivons vite à une des difficultés les plus considérables que la science essaye d'élever aujourd'hui contre le récit mosaïque.

La Bible enseigne donc que tous les hommes sont nés d'un couple *unique,* d'un seul homme et d'une seule femme, et que c'est d'eux que descendent tous les peuples, quelles que soient la couleur de leur peau et la forme de leur crâne.

D'abord il me semble que la science contemporaine ne devrait élever ici aucune espèce d'objections. Car que prétend-elle en ce moment? A quoi use-t-elle toute son activité? A établir que les hommes viennent tous, non-seulement d'un seul couple, mais d'un seul animal, d'une seule cellule, d'un seul œuf éclos au soleil. Et non-seulement tous les hommes, mais tous les animaux, toutes les plantes, tout est né d'un seul œuf, et du même œuf. Dès lors où est donc la difficulté que tous les hommes soient nés d'un seul couple? Et si les différences de peau et de couleur sont des obstacles à ce que tous les hommes aient eu le même père, comment ont-ils pu avoir le même œuf, et que devient la doctrine de la *variabilité indéfinie* des espèces? Mais voilà la science moderne, moins désintéressée, moins impartiale, plus dogmatique qu'elle ne voudrait le laisser paraître! Quand il s'agit d'établir que tous les hommes descendent d'Adam et d'Ève, comme cela lui

paraît impossible! Et quand il s'agit d'établir que tous les hommes viennent d'un seul œuf, comme cela lui paraît simple! Selon qu'elle en a besoin, dans sa passion irréligieuse, elle allègue la transmutation des espèces ou elle la renie.

Mais arrivons aux vraies preuves de l'unité de l'espèce, et donnons-les simplement et courtement.

1° On appelle métis, dans l'ordre végétal ou animal, tout être qui doit sa naissance à l'union de deux êtres appartenant à deux espèces ou à deux races différentes. Or la loi universelle est que le métis est stérile. Tout être, quel qu'il soit, plante ou animal, qui naît du mélange de deux séves ou de deux sangs différents, n'engendre pas, ou n'engendre que des êtres qui n'engendreront pas. L'étude a été sur ce point poussée si loin par Jussieu, de Candolle, Geoffroy Saint-Hilaire, Buffon, Cuvier, Flourens, Quatrefages, qu'il n'y a plus place à aucun doute. Donc, s'il y avait sur la terre plusieurs races d'hommes, tout être qui résulterait de l'union de deux de ces races serait stérile. Or cela n'est pas. Unissez un blanc et une négresse, vous avez le mulâtre, qui se reproduit très-rapidement. Unissez la race rouge et la race noire, vous avez ces lignées de créoles dont la permanence et la fécondité forment un des plus solides arguments biologiques en faveur de l'unité de l'espèce humaine. Prenez les enfants issus des Européens et des indigènes aux Philippines; ils sont plus beaux que ceux des races non mélangées. Bref, sur toute la surface du monde, l'union de l'homme et de la femme, quelles que soient leur couleur, la forme de leur crâne, la différence de leur type, reçoit de la bénédiction de Dieu une fécondité qui traverse indéfiniment les siècles. Preuve sans réplique de l'unité du genre humain. C'est l'opinion de

Buffon [1], Cuvier [2], Flourens [3], Humboldt [4], Blumenbach [5], Wagner [6], Burdach [7], Prichard [8], Camper [9], Wisemann [10]. Burmeister lui-même est obligé d'en convenir. « Toutes les nations de la terre appartiennent à une seule et même espèce dans le sens naturel et historique, et leurs différences peuvent à bon droit passer pour des variétés [11]. »

2° A cette première preuve tirée de l'union féconde de toutes les races, on peut en ajouter une seconde : l'identité de la constitution de l'homme sous tous les cieux. Partout même durée moyenne de la vie, même température du corps, même vitesse du pouls, même durée de la grossesse, même période de dentition [12]. Tous les hommes ont la même taille moyenne, la même démarche droite, fondée organiquement sur la constitution du pied [13], la même et admirable perfection de la main, sorte de compas qui sup-

[1] Buffon, *Discours sur les variétés de l'espèce humaine.* « Puisque tous les hommes peuvent communiquer et produire ensemble, les hommes viennent de la même souche et sont de la même famille. »

[2] Cuvier, *Le Règne animal*, II, p. 88.

[3] Flourens, *Histoire des travaux de Cuvier,* p. 297.

[4] Humboldt, *Cosmos,* II, 320.

[5] Blumenbach, *De generis humani Varietate nativa,* p. 75.

[6] Wagner, *Geschichte der Urwelt,* II, p. 8.

[7] Burdach, *Anthropologie,* p. 696.

[8] Prichard, *Naturgeschichte des Menchengeschlechts,* etc., p. 79.

[9] Camper, *Dissertation sur les différences que présentent les traits du visage, chez les hommes de différents pays.*

[10] Wisemann, *Discours sur les rapports de la religion et de la science;* 3e discours.

[11] Gurmeister, *Beschichte der Schœpfung,* p. 272.

[12] Schubert, *Gesch. der. Natur,* III, p. 407. Gratiolet, *Anatomie comparée,* etc., IIe vol.

[13] Burmeister, *Geolog. Bilder,* I, p. 65.

pose l'intervention d'un géomètre infini, selon l'expression de Blainville[1].

3° A cette identité dans la structure anatomique du corps, il faut joindre l'identité plus merveilleuse encore de l'âme. Partout mêmes facultés et mêmes passions. Oui, partout l'intelligence, la liberté, la conscience, le sens du bien et du mal. On peut obscurcir ces facultés sans doute; mais trouvez-moi une peuplade, si abrutie qu'elle soit, où, se trompant dans les détails, on ne possède pas le sens du bien et du mal? Et, partout aussi, le don introuvable de la parole. L'expérience montre que les différences que l'on remarque dans les facultés de l'âme sont accidentelles, nées de causes externes. Sous le rapport intellectuel, un européen peut descendre au-dessous du nègre. Mais un nègre à son tour peut s'élever à la hauteur d'un européen.

Partout aussi la même inclination au mal, la même difficulté pour le bien, le même goût pour le fruit défendu, la même propension à l'orgueil, à la concupiscence, à la révolte. Et avec cela, le même besoin de Dieu, la prière, l'adoration, le culte privé et public; du moins, si dégradée que soit une peuplade, on peut l'élever jusque-là. Preuve évidente que tous les peuples appartiennent à la même race. « En affirmant, dit M. de Humboldt, l'unité de l'espèce humaine, nous répudions hautement la classification de races supérieures et inférieures. Il est des peuples plus aptes à être moralisés, policés et ennoblis par la civilisation, mais il n'en est point de plus nobles que d'autres[2]. »

4° Cela étant établi, identité de structure anatomique,

[1] Gratiolet, *De l'Homme*, etc. *Revue des cours scientifiques*, tom. I, p. 192.

[2] De Humboldt, *Cosmos*, I, 385.

identité de facultés intellectuelles, morales, religieuses, parenté de tous les sangs, on se demande : Où sont donc les objections? Il y en a deux : la couleur de la peau et la forme du crâne.

La couleur de la peau! Tous les hommes ne sont pas teints de la même manière. Il y en a de blancs (*Européens*), de bruns (*Malais*), de cuivrés (*Mongols*), de rouges (*Américains*), de noirs (*Éthiopiens*). Mais d'abord ces différences sont-elles essentielles? Quand un homme a la même constitution anatomique, la même vie, la même âme, diffère-t-il essentiellement parce que sa peau n'est pas colorée de la même manière? N'y a-t-il pas quelquefois, dans la race française, des hommes qui sont olivâtres, jaunes, sans qu'aucune goutte de sang étranger soit dans leurs veines. Transportez l'Européen en Égypte, en Abyssinie, est-ce que vous ne verrez pas son teint se transformer, même de son vivant? Écoutez les grands voyageurs : « Lorsque je vins à Ghadames, dit Richardson, j'avais un teint rose; maintenant je suis devenu jaune comme ces hommes au milieu desquels j'habite [1]. » Langsdorf trouva dans les îles Marquises des Européens qui étaient devenus aussi bronzés que les naturels [2]. « En Égypte, dit Pruner, les Européens prennent une teinte brune; elle est bronzée en Abyssinie, et presque rouge cuivre en Guinée [3]. »

Voilà ce qui arrive, même aujourd'hui, dès la première génération; que devait-ce donc être aux époques primi-

[1] Richardson, *Trav. in the gr. desert of Saharah*, 1848, I, p. 265.

[2] Langsdorf, *Bemerkungen auf einer Reise um die Welt*, p. 77.

[3] Pruner, *Krankheiten des Orients*, 1847, p. 83.

tives, quand les éléments extérieurs, plus puissants, avaient sur l'homme une action dont nous ne pouvons avoir aucune idée [1].

On a étudié d'ailleurs de nos jours ce qui constitue la différence de couleur. Elle vient d'un pigment qui se dépose dans les cellules de la membrane muqueuse. Quelquefois ce pigment se dépose par plaques sur le corps de l'Européen. C'est ce qu'on nomme taches de rousseur, grains de beauté. D'autres fois, dans les races de couleur, il envahit la peau tout entière. Il n'y a donc, dans les Européens et dans les nègres, qu'une différence d'étendue.

Dans les uns et dans les autres, c'est sur un point ou sur toute la surface une certaine accumulation de carbone. Mais de là à une différence spécifique, il y a loin. « Les grains de beauté, dit M. Quatrefages, ne sont autre chose que des points où les cellules du corps muqueux sont colorées comme chez le nègre [2]. »

Arrivons maintenant à la forme du crâne. Certes partout le crâne est le même : deux yeux, un nez, une bouche, des oreilles, et, sous le bouclier osseux, les lobes du cerveau ; où donc est la différence? Elle est dans ce qu'on nomme l'angle facial. Dans une figure vue de profil, tirez une ligne qui aille du milieu de l'oreille jusqu'à la base du nez ; puis une seconde qui aille de la partie la plus proéminente du front à l'extrémité de la mâchoire supérieure ; vous aurez, à l'intersection de ces deux lignes, un angle. Or, en proportion que cet angle est plus ouvert, une sorte de beauté plus grande illumine le visage, et on en a conclu à une plus grande intelligence. La tête du

[1] Voir le beau travail de M. de Quatrefages, sur l'*Unité de l'espèce humaine.*

[2] Quatrefages, *loc. cit.*, p. 638.

nègre présente un angle de 75 degrés; celle de l'Indien, de 77; celle de l'Européen, de 80. Les Grecs, dans leurs divines statues, le portaient à 90. En sorte que chez l'homme, sur toute la surface du globe, l'angle facial varie de 75 à 80. Dans l'animal, au contraire, il ne s'élève jamais au delà de 65, et il descend jusqu'à 30. Mais franchement, dans cette variation de l'angle facial de 75 degrés à 80, y a-t-il là une différence de race? Ne voit-on pas en France des hommes, peu intelligents il est vrai, mais de même race que nous, dont l'angle facial n'est que de 75 degrés, comme celui du nègre? Et n'en voit-on pas d'autres, très-intelligents, chez lesquels l'angle facial ne s'élève pas à 80? D'ailleurs cet angle facial est-il une mesure si certaine de l'intelligence? D'après les expériences de Wagner, sur neuf cents cerveaux étudiés par lui, Dupuytren n'est, sous le rapport du développement, que le cent quatre-vingt-quatorzième. Et à quel rang aurait-on placé Socrate [1]?

Du reste, on en revient de cette division de l'humanité en races distinctes. Cuvier en notait trois; Retzius, quatre; Blumenbach, cinq; Prichard, sept; Bory de Saint-Vincent, quinze; Morton, vingt-deux. Jean Muller au contraire n'en voit plus qu'une, avec des variations infinies. C'est aussi l'opinion de Herder : « Il n'y a ni quatre, ni cinq races, ni en somme des variétés exclusives sur la terre. Les couleurs se fondent les unes dans les autres pour ne former que les ombres et les teintes d'un grand tableau qui occupe le monde entier [2]. » Et M. de Humboldt : « Tant qu'on s'en est tenu aux variétés extrêmes, on pouvait être porté à voir dans les diverses races autant d'espèces hu-

[1] *Journal des savants*, 1860, p. 295, et 1862, p. 233.

[2] Herder, *Ideen zur Philosophie des Gesch. der Menschheit*, VII, 2.

maines différentes. Mais les nombreux intermédiaires, au point de vue de la peau, de la couleur et de la structure du crâne, qu'ont fait découvrir dans ces derniers temps les rapides progrès de la géographie, témoignent hautement pour l'unité de l'espèce humaine [1]. »

5° Reste l'objection tirée de la diversité des langues. Je n'en dis qu'un mot. Quand même la science parviendrait à établir qu'il y a des familles de langues irréductibles, c'est-à-dire qu'on ne peut par aucun moyen ramener à un type primitif, nous n'en serions pas embarrassés. La Bible, en effet, n'enseigne-t-elle pas que Dieu a brisé lui-même l'unité de la langue primitive au pied de la tour de Babel? Mais du reste il s'en faut bien que la science arrive à de telles conclusions. Elle lâche pied de toutes parts; et après avoir soutenu avec tant de hauteur la diversité absolue des langues, la voilà qui arrive, comme pour la question des races, à confesser de plus en plus la probabilité d'une seule langue primitive. Écoutons Pott, ce disciple si hardi de Hégel : « L'étude des langues ne vient nullement à l'encontre de l'opinion qui fait descendre tous les peuples d'un seul couple [2]. » Et plus loin : « A mesure que la comparaison des langues avance, un grand nombre d'idiomes, qui semblaient isolés et privés de tout rapport avec les autres, peuvent maintenant être rangés dans les groupes plus importants, et le nombre de ces groupes eux-mêmes tendra de plus en plus à diminuer [3]. » Et M. de Humboldt : « Bien que certaines langues paraissent au début complétement isolées, et quelles que soient leurs particularités et leurs fantaisies, elles ont cependant toutes de

[1] Humboldt, *Cosmos*, I, p. 379.
[2] Pot, *Die Ungleichheit der Menschlichen Racen*, p. 14.
[3] Id., ibid., p. 21.

l'analogie entre elles, et leurs nombreuses affinités apparaîtront d'autant plus que l'histoire philosophique des peuples et la linguistique seront plus complètes[1]. » — « Il semble, dit à son tour Steinthal, que l'étude comparative des langues confirme de plus en plus la pensée que toutes ces langues, si pleines d'analogie entre elles, dérivent toutes d'une langue mère parlée aux temps préhistoriques[2]. »

Voilà où nous en sommes. C'est-à-dire qu'à mesure que la vraie science grandit, les preuves de l'unité de l'espèce humaine se développent, et les objections s'évanouissent. Oh! qu'à côté de ces recherches sérieuses, une certaine science, qui s'appelle la science moderne, paraît misérable! Qu'y a-t-il de plus beau que cette question de l'unité de la race humaine, d'où découle la fraternité universelle? Supposez que la Bible enseignât que l'humanité est née de races diverses, comme on se moquerait d'elle! Comme on l'accuserait de favoriser l'esclavage, la tyrannie! Comme on se rirait de ces petites différences de couleur de peau et de forme du crâne! Comme on insisterait sur cette identité absolue de structure anatomique, sur cette similitude de facultés intellectuelles, morales, religieuses, sur cette fécondité indéfinie, sur cette manifeste parenté de tous les sangs! Mais quoi! la Bible enseigne que nous sommes tous frères, nés du même père! C'est assez pour que l'on rejette une doctrine si manifestement vraie, pleine d'harmonie avec nos sentiments les plus intimes, créatrice et soutien de la dignité personnelle, de l'égalité, de la civilisation; cette belle doctrine de l'unité du sang qui seule a rendu

1 Cité par Klaproth, *Asia polyglotta*, p. 6.

2 Steinthal, *Ueber den Ursprung der Sprache und Zusammenhang mit den letzten Fragen alles Wissens*, 1848.

possible l'unité de l'esprit et de l'amour. Ah! détournons nos yeux de cette science fratricide et abjecte qui rougit de notre parenté avec le nègre et qui s'enthousiasme de notre prétendue parenté avec le singe; et reposons-nous de ces abaissements en contemplant l'homme tel que la Bible nous le montre au sortir des mains de Dieu : jeune, beau, saint, aimant sa compagne d'un amour que la terre ne reverra jamais, et n'ayant reçu avec elle l'empire souverain de la nature, que pour tout emporter dans leur gravitation autour de Dieu.

V

Et cependant, si grand que fût l'homme, ce n'était encore, dans les plans de l'amour infini, qu'un commencement de créature; *initium aliquod creaturæ*[1]. Après l'avoir comblé de dons, Dieu n'était pas content. Il en avait fait la plus noble des créatures; il rêvait quelque chose de plus. Il voulait l'élever encore, lui communiquer sa substance divine, greffer sur cette grandeur naturelle, par un miracle d'amour, une grandeur infinie, et achever ainsi, par un bienfait qui éclipsât tous les autres, la création de l'homme.

Nous avons vu les dons naturels de l'homme : l'intelligence, la liberté, l'amour, une félicité sans ombres, en attendant une félicité sans fin. Assurément, Dieu, qui avait fait de telles choses, aurait pu s'en tenir là. Le destin

[1] Jac. I, 18.

était assez grand pour que l'humanité tout entière, pendant les siècles des siècles, y répondît par une action de grâces.

Mais ce qui suffisait à l'homme ne suffisait pas à Dieu. Cette intelligence, cet amour, cette grandeur naturelle, cette dignité royale, tous ces dons qui avaient coulé sans mesure du cœur de Dieu, ne pouvait-on pas les augmenter encore? Après tout, si lumineuse que soit l'intelligence de l'homme et quoiqu'elle atteigne à Dieu avec certitude, arrivée là, que voit-elle? L'extérieur de Dieu, si j'ose ainsi dire; son action au dehors, quelques traits de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté. Pourquoi ne pas lui aider à aller plus loin, ne pas agrandir ce regard? On a inventé le télescope qui prend l'œil de l'homme là où il défaille, et qui le transporte plus loin, où *naturellement* il n'aurait pas pu arriver. N'y aurait-il pas, dans les trésors de la bonté infinie, quelque moyen de prendre l'intelligence de l'homme et de la transporter, elle aussi, là où jamais par ses propres forces elle ne saurait atteindre? Dieu se connaît d'une connaissance infinie, et, dans cette connaissance infinie, il voit des choses que, laissé à lui-même, nul être créé ne verra jamais. Ne pourrait-on pas initier l'homme à cette connaissance sublime, en sorte que, par un don merveilleux qui ne lui était pas dû, l'intelligence humaine fût comme greffée sur l'intelligence divine et pût participer à ses lumières?

En second lieu, de même que Dieu se connaît, il s'aime. Ne serait-il pas possible d'étendre, d'agrandir divinement le cœur de l'homme, de le rendre capable de communier à cet amour infini dont Dieu s'aime?

Enfin l'homme est destiné au bonheur. Fidèle à Dieu, il doit jouir à jamais de ce monde que Dieu a fait pour lui

et des félicités naturelles qu'il renferme. Mais ici encore, pourquoi ne pas aller plus loin? Au lieu de cette félicité immense, mais finie, bornée, pourquoi ne pas lui donner une participation à la félicité infinie de Dieu même, dans le saint tressaillement de l'adorable Trinité?

Et afin que l'homme pût porter ces lumières, ces affections qui étaient sans proportion avec sa nature, ne pourrait-on pas le greffer en quelque sorte sur Dieu, lui insérer la vie de Dieu, et le rendre participant, d'une manière qui dépassât toute intelligence, à la nature même de Dieu?

Oui, ne le pourrait-on pas? Est-ce vraiment impossible? Mais, dans ce cas, je le demande, d'où viendrait donc l'impossibilité?

Serait-ce du côté de Dieu? Assurément non. Dieu est l'amour infini, et, quand on a prononcé ce mot, y ajouter le mot impossible est une puérilité. D'ailleurs, quand un homme devient père, se contente-t-il de donner à son enfant le strict nécessaire? Oh! non. Il lui donne tout ce qu'il a, son nom, sa fortune, son honneur, jusqu'à sa propre substance; il voudrait donner davantage. Son bonheur serait de s'abîmer et de disparaître dans la gloire de son fils. Voilà l'origine et l'explication de la vie surnaturelle. Tout ce que Dieu peut donner, et jusqu'à sa nature, il nous l'a communiqué par le libre épanchement d'un amour qui, entré dans la voie des dons, n'a plus voulu s'arrêter.

S'il n'y avait point de difficultés, du côté de Dieu, à cette magnifique effusion de la vie surnaturelle en nous, y en avait-il du côté de l'homme? Mais d'où auraient-elles pu venir? Il s'agissait d'une augmentation de lumière. Est-ce que l'homme y répugne? Il s'agissait d'une augmentation

d'amour. Est-ce que le cœur de l'homme n'en a pas soif? Il s'agissait d'une élévation, d'une sorte de déification de sa nature. Est-ce que ce n'est pas l'éternelle ambition de l'homme? Il a essayé de ravir le feu du ciel et il l'essaiera toujours. Feu du génie, feu plus divin de l'amour, ô anges, gardez bien tous ces foyers, ou l'homme essaiera de les prendre. Rêver que l'homme ne se soucie ni d'augmentation, ni de dilatation, ni de divinisation de ses facultés; prétendre qu'il y répugne, c'est de la folie!

En réalité, l'homme a été créé apte à être greffé de Dieu. Voilà pourquoi aucune de ses facultés n'est *naturellement* complète. On dirait une pierre d'attente. Elle demande un agrandissement; et de qui pourrait-elle le recevoir, si ce n'est de Dieu? Toute plante ne peut pas recevoir la greffe de toute autre plante, même plus noble. Il faut que les deux plantes soient assimilables. Mais Dieu et l'homme sont de même nature. Celui-ci peut être greffé sur celui-là. Au fond l'homme le désire; il sent qu'il n'aura toute sa grandeur que quand il aura été greffé sur Dieu.

C'est ainsi que les choses se sont passées. Ou plutôt Dieu ici a prévenu les désirs de l'homme. La vie surnaturelle a saisi notre vie naturelle, au moment où elle allait être. En réalité, elle n'a jamais été. C'est comme dans le Christ: au moment où la personne humaine allait naître de l'union de l'âme et du corps, le Verbe s'est abattu sur elle, s'en est emparé, et l'a élevée à la dignité de Personne divine. De même, l'homme n'a jamais vécu de la vie naturelle; il est né dans les magnificences de la vie surnaturelle.

Des poëtes nous représentent, dans d'admirables vers, le premier homme debout sous un ciel splendide. Les arbres

versent sur lui leurs ombres odorantes. Le soleil resplendit sur sa tête. Adam regarde; il cherche; il se demande d'où viennent tant de merveilles; puis tout à coup il lève les yeux au ciel, il joint les mains et il tombe à genoux.

Vaines peintures! images incomplètes et même fausses! Adam naquit dans la lumière et dans l'amour. Il n'eut ni à lever les yeux, ni à consulter sa raison. Dieu était en lui, et il était en Dieu. L'union ineffable de la charité les unissait. Alors s'échappa du cœur de l'homme, le premier, le plus pur acte d'amour, le plus ardent, le plus dévoué, le plus généreux, le plus humble, le plus divinement beau qu'ait jamais entendu Dieu. Je n'en excepte que deux : celui de Marie, la Vierge sans tache, au moment où elle naquit immaculée et prédestinée à la maternité divine; et celui, absolument incomparable, que jeta, dans les flancs de sa divine Mère, le Verbe fait homme : *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam!*

Mais ceux-là exceptés, ni saint François de Sales qui disait : « La mesure d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure; » ni sainte Thérèse qui criait : « Ou souffrir ou mourir; » ni sainte Catherine qui montait encore plus haut, s'il est possible : « Souffrir, toujours souffrir, et ne jamais mourir; » ni tant de saints, célèbres par leurs ardeurs séraphiques, ne donneront une idée de ce qu'éprouva Adam lorsqu'il naquit, l'esprit inondé de toutes les lumières de Dieu, le cœur consumé de toutes les flammes de son amour. Ève, sa noble compagne, tressaillait des mêmes sentiments divins. C'est ainsi qu'ils traversaient les solitudes embaumées de l'Éden; Adam, le plus beau de tous les hommes qui devaient être ses fils; Ève, la plus charmante de toutes celles qui devaient

être ses filles [1]. Heureux s'ils avaient compris la vraie grandeur de leur destinée; et si, conservant leur innocence, ils avaient épargné, à eux et à leur postérité, de si terribles malheurs!

[1] Milton, *Paradis perdu*, IV.

CHAPITRE CINQUIÈME

LA CRÉATION (FIN)
LE DERNIER TRAIT DE LA BEAUTÉ DES MONDES

Telle fut donc la création de l'homme et des mondes. Voilà ce poëme adorablement beau dont la moindre strophe suffirait à jeter dans l'extase. Dieu, qui l'avait créé, ne put lui-même le contempler sans tressaillir, et le récit de sa grande œuvre se termine par une sorte d'applaudissement divin. Dieu dit : « C'est bien, c'est très-bien. » *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona* [1].

Mais ici un doute se lève involontairement dans l'âme. Ce qui faisait ainsi tressaillir Dieu au terme de son œuvre, est-ce bien ce que nous avons décrit? Quoi! des arbres, des fleurs, des montagnes, des mers, des soleils, est-ce assez pour lui? Quoi! des âmes, des anges, ces lueurs d'intelligence, ces pâles ombres d'amour, Dieu pourra se complaire en eux ! Ce bégaiement de louanges, d'adoration, d'action de grâces, l'Infini s'en contentera ! Est-ce vraiment en voyant cette beauté bornée que Dieu a tressailli ? Et quand il disait : C'est bien, c'est très-bien, son œil n'apercevait-il pas une beauté plus haute et vraiment digne de lui ?

[1] Gen. I, 31.

Beaucoup de théologiens le pensent. La création leur apparaît baignée, dès avant la chute, dans les feux divins de l'Incarnation. A leurs yeux, c'est la descente du Verbe incarné au sein de la création, descente préordonnée de Dieu, qui seule explique la création, comme seule aussi elle en achève la beauté, l'unité, la perfection.

Cette doctrine est la nôtre; et nous sommes persuadé, comme nous allons essayer de le montrer, que ce n'est qu'en se plaçant à cette hauteur qu'on peut voir, dans toute sa splendeur, le poëme adorable de la création.

I

Les théologiens dont je parle s'arrêtent d'abord au premier caractère d'une œuvre sortie des mains d'un si merveilleux artiste, à savoir la beauté. Cette beauté est incomparable. Cependant le poëte le plus divin, le peintre le plus enthousiaste l'avouera : elle est finie. Évidemment elle peut être augmentée. Pourquoi Dieu ne la pousserait-il pas jusqu'à ses dernières limites? Est-ce que ce n'est pas l'aspiration de tout grand artiste, de donner à son œuvre toute la beauté possible? Ce concert des mondes, Dieu n'en a-t-il pas fait un *crescendo* magnifique, un ensemble de notes de plus en plus belles? Dans l'arrangement de son drame, n'a-t-il pas suivi cette règle suprême du génie et du goût : l'intérêt croissant? A mesure qu'il crée, on va d'une beauté à une beauté plus grande. D'abord le minéral, immense de nombre, varié de couleurs, infini d'aspects. Puis le végétal, qui ajoute à la première créa-

tion ces merveilleuses nouveautés : la séve, le parfum, le fruit, l'ombrage. Puis l'animal, qui y met le mouvement, la vie, le chant. Et enfin l'homme, qui fait tout pâlir en apportant trois choses absolument sublimes : l'intelligence, la liberté, l'amour. Mais pourquoi ai-je dit : *Enfin?* Est-ce vraiment là le dernier mot ? Pourquoi ne monterait-on pas encore? Après avoir donné à son divin concert, en créant l'homme, une note intelligente et libre; en créant l'ange, une voix d'amour pur, pourquoi Dieu n'imaginerait-il pas une note encore plus belle, un accent tout à fait digne de lui, un accent infini ? Eh quoi ! l'artiste suprême s'arrêtera avant d'avoir épuisé son pouvoir ! Il se contentera plus facilement que les artistes d'ici-bas !

Remarquez d'ailleurs d'où vient la beauté des créatures. Elle ne vient pas du génie de Dieu, si j'ose parler ainsi : elle vient de son cœur. Les créatures sont belles parce qu'il est en elles et dans le degré où il y est. Il y a ascension dans la série des êtres, beauté croissante, parce qu'à chaque degré il a donné davantage. La beauté augmente, parce que l'union avec Dieu augmente. Dieu, dit saint Grégoire le Grand, touche tous les êtres, mais il ne les touche pas d'une manière égale. *Deus omnia tangit, nec tamen omnia æqualiter tangit* [1]. Il les touche plus ou moins tendrement. Il y a des contacts, dit excellemment le saint docteur, qui ne donnent que l'existence, sans la vie; ces êtres-là chantent l'être de Dieu. Il y a des contacts qui, avec l'existence donnent la vie, le sentiment. Ces êtres-là, plus élevés que les autres, ont un chant plus beau ; ils disent la vie de Dieu, son inépuisable fécondité ! Il y a des contacts plus divinement généreux qui, à l'exis-

[1] *In Ezech.*, Homil. VIII^a, n° 16.

tence, à la vie, au sentiment, ajoutent la pensée, la liberté, l'amour. Ces êtres, les plus parfaits de tous, chantent l'amour infini. Enfin, dans ce nombre, il y en a que Dieu élève plus haut encore, jusqu'à l'amitié, jusqu'à la familiarité, jusqu'à une union avec lui si merveilleuse qu'elle les jette dans l'extase, dans le ravissement. Or, puisque Dieu est si bon, pourquoi n'irait-il pas plus loin encore? On ne contient pas son génie quand on est artiste : est-ce qu'on s'arrête à moitié chemin quand on se donne? Cette union avec sa créature qui va déjà à l'amour, à l'union, à l'extase, au ravissement, pourquoi ne pas la pousser jusqu'à son degré sublime, jusqu'à la personnalité? Dieu ne le peut-il pas? Mais, s'il le peut, pourquoi ne pas le faire? Quelle merveille alors que la création! quel poëme vraiment digne de Dieu! Toutes les créatures trouvant en l'homme une parole pour célébrer leur créateur, et cette parole trouvant en l'Homme-Dieu une beauté infinie, ce serait sublime!

Mais ce n'était pas seulement la beauté de la création qui semblait réclamer l'Incarnation comme son couronnement; c'était encore plus son unité. Nous avons vu avec quel ordre Dieu a procédé dans la création. Sur cette ligne incommensurable et illimitée qui va du néant à l'infini, il jette d'abord les esprits purs, ensuite les corps : la double série ascendante et descendante de tous les êtres. Puis, par un coup hardi, il les unit en un : l'homme, qui devient ainsi le nœud des deux séries et le centre d'unité du monde. On s'arrête saisi d'admiration devant une conception si magnifique et si simple; mais bientôt un scrupule vient. Est-il bien vrai que l'homme soit le centre d'unité des mondes? Est-ce même possible? Qu'il emporte toutes les natures inférieures dans son mouvement autour de Dieu;

cela se conçoit. Mais les anges, les séraphins, les chérubins, comment l'homme pourrait-il être leur centre et les emporter dans sa gravitation autour de Dieu? Évidemment cela n'est pas possible. Il faut qu'*un plus grand que lui* vienne saisir à la fois la série ascendante des êtres spirituels, et la série descendante des êtres matériels. Mais où viendra-t-il, ce plus grand? Supposez que, pour tout mettre dans l'unité, il plaise au Verbe de prendre place dans la série illimitée des êtres, où ira-t-il? Est-ce à un point quelconque de la série ascendante des esprits? Non, parce que la matière échapperait. Est-ce à un point quelconque de la ligne descendante des êtres matériels? Non, les purs esprits ne seraient pas saisis. Où donc alors? Là où il y a un nœud; là où l'esprit et la matière sont unis. Il les prendra tous deux en se faisant homme, et il mettra le ciel et la terre dans l'unité. Ah! que de telles harmonies, que nous exposerons plus tard dans leur ensemble, sont belles! Et comme je conçois qu'elles aient séduit les doux et sublimes esprits dont je parlerai tout à l'heure!

Il y a d'ailleurs une raison plus haute que celle-là. Pourquoi Dieu avait-il créé des êtres? c'était pour les aimer et pour en être aimé. La création était sortie comme un torrent d'un cœur qui débordait d'amour et qui sollicitait l'amour. Or ne peuplez les mondes que d'êtres finis, étroits, incapables d'aimer Dieu comme il le mérite, cette œuvre de Dieu se conçoit à peine. Supposez au contraire l'immense création baignée dans la lumière de l'Incarnation, toutes ces intelligences surélevées au-dessus d'elles-mêmes par leur union avec le Verbe incarné, ces cœurs battant avec lui d'un amour infini, ce concert d'adoration, de gratitude trouvant un accent digne du bienfait, comme tout cela est beau! On avoue bien que tout cela, le Verbe incarné l'a

fait après le péché ; pourquoi ne l'aurait-il pas fait avant ? Il est venu pour tout purifier ; pourquoi, si le monde eût conservé la fraîcheur de son aurore, ne serait-il pas venu pour tout élever, tout glorifier, tout diviniser ? La raison n'y voit point d'obstacles, et le cœur y salue mille convenances. Il est si doux de penser que Dieu, se décidant à créer les mondes, s'est décidé en même temps à leur donner toute la beauté possible, et à ne leur refuser aucun don, pas même le don de l'infini !

II

Fondés sur ces principes, un grand nombre de théologiens ont donc pensé que la seconde Personne de la sainte Trinité se serait incarnée, lors même qu'Adam n'eût pas péché. Pour eux, l'Incarnation était impliquée dans le fait seul de la création. En aucune hypothèse, disent-ils, la création ne devait être une œuvre purement finie, incapable de rendre à Dieu l'amour et la gloire qu'il mérite. Toujours il fut dans son intention d'en faire partie, afin que l'œuvre fût digne de lui. Le péché et la chute d'Adam ont donné plus tard à l'Incarnation le caractère d'un grand remède appliqué à un grand mal ; mais ils n'ont amené qu'un changement de forme : l'Incarnation dans la douleur au lieu de l'Incarnation dans la gloire ; le Calvaire à la place du Thabor.

C'était la pensée d'Albert le Grand [1], de Rupert [2], d'Ho-

[1] Alberti Magni, *in* 3. *Sent. d.* 20, *a.* 4. « An si homo non peccasset, Filius Dei incarnatus fuisset ? Quantum possum opinari, credo quod Filius Dei factus fuisset homo, etiamsi nunquam fuisset peccatum. Credo hoc magis concordare pietati fidei. »

[2] Ruperti, *De Gloria et honore Filii et hominis*, lib. XIV. *De Gloria sanctissimæ Trinitatis*, XIII, 20.

norius d'Autun [1], d'Alexandre de Halès [2], du B. Denys le Chartreux [3], de Duns Scot, et de toute cette grande école à laquelle il a donné son nom [4]; de Suarez [5], de saint François de Sales [6], de M. Olier [7], du P. d'Argentan [8], d'Abelly [9], et d'une foule d'autres. Écoutons saint François de Sales. Cette belle doctrine allait trop à son tendre et noble cœur pour qu'elle ne prît pas place dans son admirable traité de l'*Amour de Dieu.*

« Dieu, dit-il, connut éternellement qu'il pouvoit faire une quantité innombrable de créatures en diverses perfections et qualités, ès quelles il se pourroit communiquer; et considérant qu'entre toutes les façons de se communiquer, il n'y avoit rien de si excellent que de s'unir à quelque nature créée en telle sorte que la nature fust comme entée et insérée en la Divinité pour ne faire avec elle qu'une

[1] Honorii August., *De Angel. et Homin.*, cap. II.

[2] Alexandri Halens., *Summa*, p. 3, *q.* 3, *n.* 13. « Et si non fuisset natura humana lapsa, adhuc esset convenientia ad Incarnationem. »

[3] B. Dionys. Carth., 3, *Sent. d.* 1, *q.* 2.

[4] Duns Scot, *Com. in lib.* 3, *Sent. d.* 7, *q.* 3 *et d.* 19, *q.* I.

[5] Suarez, *De Incarnat.*, IIIa pars. quæst. I, art. 4, disp. 5, s. 2, *et passim.*

[6] Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. II, ch. IV.

[7] *Vie intérieure de la sainte Vierge*, I, p. 55. Note de M. Faillon.

[8] D'Argentan, *Grandeurs de Jésus-Christ*, 5e conf., art. 5 à 10. Le P. d'Argentan explique très-bien une foule de textes des Pères dont on abuse pour montrer que si Adam n'avait pas péché, le Verbe ne se serait pas incarné. « Quand l'église chante: *O heureuse faute! O péché vraiment nécessaire qui nous a valu un tel Rédempteur,* elle veut dire que c'est le péché d'Adam qui nous a fait avoir un Dieu RÉDEMPTEUR, PASSIBLE ET MORTEL; sans ce péché, nous eussions eu un DIEU-HOMME IMMORTEL ET IMPASSIBLE. »

[9] Abelly, *Medulla Theol. de Incarnat.*, cap. I, sect. 7.

seule personne, son infinie bonté, qui de soi-même et par soi-même est portée à la communication, se résolut d'en faire une de cette manière, afin que, comme éternellement il y a une communication essentielle en Dieu, par laquelle le Père communique toute son infinie et indivisible divinité au Fils en le produisant, et le Père et le Fils, produisant ensemble le Saint-Esprit, lui communiquent ainsi leur propre unique divinité, de même aussi cette souveraine douceur fut communiquée si parfaitement hors de soi à une créature, que la nature créée et la divinité, gardant une chacune leurs propriétés, fussent néanmoins tellement unies ensemble qu'elles ne fussent qu'une seule personne [1]. »

Voilà l'idée première de la création : une telle effusion de biens et de dons que du Créateur et de la créature il n'y eût, antérieurement à toute chute, qu'une seule et même personne.

Le saint évêque ajoute : « Or, entre toutes les créatures que cette souveraine Toute-Puissance pouvoit produire, elle trouva bon de choisir l'humanité sacrée de notre Seigneur. Puis, l'ayant ainsi préférée pour ce bonheur, la suprême Providence disposa de ne point retenir sa bonté en la seule personne de ce Fils bien-aimé, ains de la répandre sur plusieurs autres créatures; et sur le gros de cette innombrable quantité de choses qu'elle pouvoit produire, elle fit choix de créer les hommes et les anges, comme pour tenir compagnie à son Fils, participer à ses grâces et à sa gloire, et l'adorer et louer éternellement [2]. »

[1] S. François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. II, ch. IV. Édit. Migne, t. III, p. 427.

[2] Id., ibid.

« Ainsi, continue-t-il, tout a été fait pour cet Homme-Dieu, qui pour cela est appelé aîné de toute créature... On ne plante principalement la vigne que pour le fruit, et partant le fruit est le premier désiré et prétendu, quoique les feuilles et les fleurs précèdent en la production. Ainsi le grand Sauveur fut le premier en l'intention divine et en ce projet éternel que la divine Providence fit de la production des créatures; et en contemplation de ce fruit désirable fut plantée la vigne de l'univers, et établie la succession de plusieurs générations qui, à guise de feuilles et de fleurs, le devoient précéder comme avant-coureurs et préparatifs convenables à la production de ce raisin que l'Épouse sacrée loue tant ès Cantiques, et la liqueur duquel réjouit Dieu et les hommes [1]. »

On entend, dans ces admirables paroles, la doctrine de tous les grands saints que j'ai cités plus haut. C'est une des plus belles doctrines qui aient jamais été enseignées, et elle trouve, dans sa beauté même, une présomption toute-puissante de sa vérité.

III

Seulement, il faut éviter ici tout excès. Il ne faut pas confondre la beauté avec la nécessité. Parce que cela est beau, il ne faut pas dire : donc cela est nécessaire. Pente facile où manqua de glisser Leibnitz, où glissa tout à fait cet esprit sublime, chimérique et charmant qu'on appelle

[1] S. François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. II, ch. v.

Malebranche. Chimérique en effet, mais combien charmant et sublime! sorte d'intelligence pure unie à un corps et se mouvant, libre et ailée, dans « cette région heureuse, toute remplie des beautés intelligibles [1] ». Il tirait les rideaux de sa fenêtre, parce que la lumière du soleil eût gêné sa contemplation. Il chassait de sa bibliothèque tous les poëtes, quoiqu'il fût un grand poëte, et même les historiens et ceux qui avaient beaucoup voyagé, parce que leurs esprits, embarrassés, disait-il, d'images et de souvenirs, étaient moins capables de s'élever jusqu'à la Vérité pure. Retiré au fond de son cabinet, dans un demi-jour, les yeux fermés, les bras croisés sur sa poitrine, il restait assis, sans remuer, des heures entières, l'esprit perdu dans les espaces infinis. D'autres ont eu l'extase de la sainteté; lui, il avait l'extase de la métaphysique. Il ne croyait guère qu'à Dieu et à l'âme; le reste devenait ce qu'il pouvait. Est-il bien sûr qu'il admettait l'existence des corps? En tout cas il ne les admettait que comme des images de Dieu, des canaux de son action, mais canaux si frêles, images si diaphanes, qu'en réalité c'était Dieu qui touchait directement l'âme. « C'est Dieu, disait-il, qui nous éclaire par cette lumière qui nous environne; c'est lui qui nous réjouit par ce feu qui nous échauffe, et c'est lui qui nous entretient lorsque nous pensons nous entretenir les uns les autres [2]. »

Et comme Dieu touchait directement l'âme, l'âme aussi remontait directement à Dieu. Elle ne voyait pas les corps en eux-mêmes, elle les voyait dans leurs idées; et ces

[1] *Entretiens sur la métaphysique.* Ier Entret.

[2] Malebranche, *Conversations chrétiennes,* 1 vol. in-12, Cologne, 1863, p. 11.

idées résidant en Dieu, dans le Verbe, elle voyait tout en Dieu. C'était là sa philosophie.

Tout plein ainsi de cette grandeur, de cette majesté de Dieu, il en vint à se demander comment Dieu avait créé les mondes et pourquoi. Un Dieu infini ne peut agir que pour une gloire infinie; il doit avoir en vue quelque chose qui soit digne de lui, quelque être qui puisse lui rendre un honneur qui ait rapport à sa majesté. Or, que sont les créatures vis-à-vis de Dieu? quelles louanges peuvent-elles lui donner? louanges bornées, sans rapport avec l'infini; car le rapport du fini avec l'infini s'exprime par zéro. Donc la création n'a été possible qu'à la condition de l'Incarnation. Sans elle le monde est indigne de Dieu.

Tout ce que Dieu lui avait donné de génie, cet éclat de style, cette poésie brillante, cette puissance d'esprit, ces épanchements affectueux et délicats, cette religieuse onction, toutes ces ressources d'un esprit incomparable furent employées, pendant vingt ans, à développer cette thèse. Le traité *de la Nature et de la Grâce*, où il l'expose plus complétement, est une sorte de poëme avec des strophes et des chants. Il a la beauté d'un temple.

Citons-en quelques strophes au moins.

I

Dieu ne pouvant agir que pour sa gloire, et ne la pouvant trouver qu'en lui-même, n'a pu avoir d'autre dessein dans la création du monde que l'établissement de son Église.

II

Jésus-Christ, qui en est le Chef, est le commencement des voies du Seigneur : c'est le premier-né des créatures; et, quoi-

qu'il naisse parmi les hommes dans la plénitude des temps, c'est lui qui est leur modèle dans les desseins éternels de son Père. C'est à son image que tous les hommes ont été formés, ceux qui ont précédé sa naissance temporelle aussi bien que nous. En un mot, c'est en lui que tout subsiste, car il n'y a que lui qui puisse rendre l'ouvrage de Dieu parfaitement digne de son auteur.

III

Il doit y avoir quelque rapport entre le monde et l'action par laquelle il est produit. Or l'action par laquelle le monde est tiré du néant est l'action de Dieu; son prix est infini, et le monde, quelque parfait qu'il puisse être, n'est point infiniment aimable et ne peut rendre à Dieu un honneur digne de lui. Ainsi séparez Jésus-Christ du reste des créatures, et voyez si Celui qui ne peut agir que pour sa gloire et dont la sagesse n'a point de bornes, pourra prendre le dessein de rien produire au dehors. Mais si vous joignez Jésus-Christ à son Église et l'Église au reste du monde, alors vous élèverez à la gloire de Dieu un temple si auguste et si saint, que vous serez peut-être surpris qu'on en ait jeté si tard les fondements.

Et il continue, dans cette élévation, dans cette lumière de style et de pensée, à examiner les origines, les dimensions, les beautés intérieures et extérieures du temple. Chacun de ces paragraphes est comme un de ces beaux degrés de marbre blanc que les Grecs mettaient à la porte de leurs temples.

Citons encore un fragment.

XXIV

Dieu s'aimant par la nécessité de son être et se voulant procurer une gloire infinie, un honneur parfaitement digne de lui, consulte sa Sagesse sur l'accomplissement de ses désirs. Cette divine Sagesse, remplie d'amour pour Celui dont elle reçoit l'être par une génération éternelle et ineffable, ne voyant rien dans toutes les créatures possibles, dont elle renferme les idées intel-

ligibles, qui soit digne de la majesté de son Père, s'offre elle-même pour établir en son honneur un culte éternel, et comme souverain Prêtre lui offrir une victime qui, par la dignité de sa personne, soit capable de le contenir. Elle lui représente une infinité de desseins pour le temple qu'elle veut élever à sa gloire, et en même temps toutes les manières possibles de les exécuter. Le dessein qui paraît le plus grand et le plus magnifique, le plus juste et le mieux entendu, est celui dont toutes les parties ont le plus de rapport à la Personne qui en fait toute la gloire et toute la sainteté.

On entrevoit le plan général et les grandes lignes de l'ensemble. Il n'y avait qu'un mot de trop : le mot *nécessaire* à la place du mot *convenable*. Mais un mot pareil, avec un esprit comme celui de Malebranche, mène loin. Bossuet s'alarmait, et, dans une lettre éloquente, indiquait les abîmes [1]. Fénelon taillait sa plume, jeune encore, déjà brillante [2]. Arnauld rangeait en ligne ses pesants in-4° [3]. Mais, en dépit de tels adversaires, la foule s'enthousiasmait. Moins sensible aux conséquences extrêmes du système qu'à la beauté du plan de Malebranche, à la lumière de son langage, à toute cette chaleur vraie d'une âme aussi aimante que noble et élevée, elle applaudissait avec une ardeur qui forme un des épisodes les plus poétiques de l'histoire littéraire du XVII° siècle. « Malebranche! admirable dans sa vie, dans sa pensée, dans sa parole! Idéal ravissant, où se retrouve harmonieusement fondu tout ce que la nature morale garde de précieux dans ses trésors. Austérité, doctrine, enthousiasme, amour, simplicité, pu-

[1] Bossuet, *Lettres* CXXXIX. Voir aussi les lettres LXXX et CV, et les notes mises par lui à la réfutation de Malebranche, par Fénelon.

[2] Fénelon, *Réfutation du système de P. Malebranche.*

[3] *Réflexions philosophiques et théologiques sur le traité de la nature et de la grâce*, 1685. *Des vraies et des fausses idées, etc.*

reté. Qui est plus grand, plus beau et plus doux que Malebranche! » C'est ainsi que le jugeait la foule. Il y avait des malebranchistes fervents.

Il est vrai qu'on venait de traverser des régions bien sombres, des systèmes odieux, d'une tristesse désespérante. Écoutez Nicole : « Le monde entier est un lieu de supplices où l'on ne découvre par les yeux de la foi que les effets effroyables de la justice de Dieu, et si nous voulons nous le représenter par quelque image qui en approche, figurons-nous un lieu vaste, plein de tous les instruments de la cruauté des hommes et rempli d'une part de bourreaux, et de l'autre d'un nombre infini de criminels abandonnés à leur rage... Et néanmoins la foi nous expose un bien autre spectacle devant les yeux; car elle nous fait voir les démons répandus par tout le monde, qui tourmentent et affligent tous les hommes en mille manières, et *qui les précipitent* PRESQUE TOUS, premièrement dans le crime, et ensuite dans la mort[1]. »

Placez en face de ces sombres peintures le système de Malebranche, cet édifice harmonieux, lumineux, vaste; ce beau monde fait pour Jésus-Christ, tout plein de sa gloire, ruisselant et étincelant de son amour; vous comprendrez l'enthousiasme. On sortait d'un souterrain obscur; on entrait dans la lumière; c'était une délivrance intellectuelle.

Maintenant ôtez de ce système un mot, un seul, le mot *nécessaire;* substituez-y le mot *convenable.* Au lieu de dire : Il était impossible que Dieu créât le monde sans l'incarnation du Verbe, parce que le monde ne lui aurait donné qu'une gloire indigne de lui; dites qu'après avoir créé le

[1] *De la Crainte de Dieu,* ch. v.

monde librement, par l'inclination de son cœur, Dieu, librement aussi, amoureusement, a voulu lui faire cet honneur immense de se l'unir en unité de personne; dites que Dieu y était décidé avant toute création; qu'en créant les hommes il les faisait à l'image de son Fils, en qui seul sont toutes ses complaisances; allez même plus loin, jusqu'à dire que jamais il ne se serait décidé à créer le monde, s'il n'avait eu la pensée de l'Incarnation. Dites cela, et, si vous ajoutez qu'en agissant ainsi Dieu agissait librement, gratuitement, par le seul mouvement de son cœur, vous pourrez garder tout ce qu'il y a de beau dans le système de Malebranche. Que dis-je? vous arriverez, sans franchir les limites de la foi catholique, à une vue de la création plus harmonieuse, plus ample, plus lumineuse encore que celle de ce grand philosophe. Ce sera le même temple; seulement au lieu que, dans le système de Malebranche, l'Agneau qui est au centre du monde et qui en fait la gloire y a été placé par la nécessité même de la nature de Dieu; ici, il est le don de son cœur aux hommes, le libre fruit de son amour.

CHAPITRE SIXIÈME

LE PÉCHÉ ORIGINEL. — LE FAIT

Quand on a étudié, comme nous venons de le faire, ce beau poëme de la création, et qu'on y a vu éclater partout la puissance, la sagesse, l'amour, l'harmonie, la magnificence; un Artiste qui donne sans compter et qui se surpasse en se jouant; si le regard vient à s'arrêter sur l'homme, tel qu'il est aujourd'hui, on éprouve une étrange déception. Quoi! c'est là le roi de la création, le fils de l'amour infini?

Assurément le poëme de la création est divin; ce concert est admirable. Mais chose étrange! on dirait qu'il y a des notes fausses! Et ces notes fausses, qui font plus que blesser l'oreille, qui déchirent l'âme, le pourrait-on croire? elles sont toutes réunies en celui que Dieu semble avoir créé avec plus de soin, je veux dire : en l'homme!

La première note fausse, c'est la douleur. Comment expliquer la douleur, au sein d'un monde créé par l'amour? Dieu peut-il donner la vie à un être pour qu'il souffre? Est-ce bien dans le sein de la félicité infinie qu'il a été conçu, cet homme qui n'apparaît un instant

sur la terre que pour pleurer? Et est-il vraiment fait à l'image de Dieu, celui que la douleur seule embellit, et qui n'a quelque grandeur que dans les larmes?

La seconde note fausse, c'est la mort. Je voyais récemment, à son heure dernière, une jeune fille, presque une enfant, d'un esprit précoce, d'un cœur magnanime, éblouissante de beauté. Pourquoi couper cette fleur? La beauté ne détruit pas la beauté.

La troisième note fausse, c'est le mal. L'homme en a le goût, quelquefois même la passion. Est-ce possible? Cet être incliné au mal, qui ne fait le bien qu'à la sueur de son front, en se brisant l'âme, ce serait l'image du Dieu, bienheureux et pur, de l'éternité!

Toute l'antiquité a soupçonné ici quelque mystère; elle a cru à un inexplicable dérangement du plan primitif, par suite de quelque faute inconnue. Tant, dans la pensée des anciens, il n'y avait qu'une faute qui pût expliquer ce caractère de malédiction et de châtiment qui pèse sur l'homme, et dont la tristesse fait un si étrange contraste avec les splendeurs sereines de la création.

Cette doctrine d'une faute primitive, qui flottait obscure, incomplète et souvent contradictoire dans la mémoire des peuples, a trouvé sa pleine lumière dans les enseignements du Christianisme. Tous les voiles, sans doute, n'ont pas été déchirés; on a vu du moins qu'en effet tout ce bel ordre que nous avons décrit, ce plan sublime né de l'amour et où surabondait l'amour, a été détruit par la faute de l'homme.

Abordons cette question d'une importance capitale, surtout aujourd'hui. Le fleuve de vie qui circule dans l'humanité est-il pur, ou a-t-il été souillé? L'homme naît-il bon ou mauvais? Selon qu'on répond : oui ou non, tout

change d'aspect : l'éducation, la liberté, l'autorité, la religion. Et c'est parce que, depuis cent ans, on s'obstine dans l'erreur sur cette question redoutable, que nous avons été brisés par de telles catastrophes. La société moderne porte à faux.

I

Quand on est malade et qu'on va voir un médecin, après quelques questions sur votre propre constitution, d'ordinaire il vous interroge sur vos pères et mères ; s'ils sont morts, de quelle maladie sont-ils morts ? s'ils vivent, quelles peuvent être leurs infirmités ou leurs douleurs ? Et remontant souvent plus haut, jusqu'aux ascendants et et aux aïeux, on dirait qu'il essaie de reconnaître, à travers les générations écoulées, le caractère du sang que vous portez dans vos veines. Car, comme le disait l'illustre docteur Dupuytren, le sang, le sang, voilà la grande question !

Encore, si le sang ne se chargeait que des maladies du corps, ce serait déjà quelque chose d'étrange ; ce sang qui coule dans nos veines, que nous avons reçu chargé à un certain degré des infirmités et des douleurs de nos pères, et que nous transmettrons à nos enfants chargé de nos propres infirmités, oh ! oui, s'il n'y avait que cela, ce serait déjà quelque chose de mystérieux. Mais voici qui l'est bien davantage ! Non-seulement le sang se charge des maladies du corps, mais il se charge d'une manière ineffable des affections de l'âme, des tristesses de l'âme, des douleurs et des défaillances de l'âme. Quand une mère, par

exemple, a beaucoup pleuré en portant son enfant; qu'au lieu de le porter, légère et heureuse, elle l'a porté dans les larmes, il n'est pas rare de retrouver sur la physionomie de cet enfant, dans sa nature, quelque chose des douleurs de sa mère. Et pour moi, je ne trouve pas du tout exagérée l'opinion de ceux qui pensent que cette génération mélancolique et brillante qui ouvrit le commencement de ce siècle, qui avait des larmes dans la voix et une plaie au cœur, qui n'a laissé à la postérité que des chefs-d'œuvre empreints d'une poignante tristesse, a dû un tel caractère à ce qu'elle s'était éveillée à la vie au milieu des commotions de la Révolution, sur des seins desséchés par la terreur.

Et non-seulement le sang se charge des tristesses de l'âme, mais il se charge des fautes de l'âme, des désordres de l'âme, des démérites de l'âme, et, par une sorte de revanche sublime, il se charge aussi des mérites et des belles actions de l'âme. Qui n'a quelquefois rencontré dans le monde des enfants qui ont, dès le berceau, d'effroyables instincts pour le mal? et quand on va à la racine, ne trouve-t-on pas quelquefois, dans un père, dans une mère, dans un aïeul, la raison de cette perversité précoce? Et qui n'a vu, au contraire, de ces beaux jeunes gens qui ont dans leurs veines un sang pur, un sang noble et vif, et, sur leur physionomie, la preuve qu'ils appartiennent à une race qui s'est transfigurée dans la vertu?

Voilà pourquoi, dans les temps anciens, où l'on avait des idées plus profondes que de nos jours, on ne voyait pas dans le mariage l'union de deux personnes seulement et encore moins l'union de deux dots; on y voyait l'union de deux sangs. Et aussi, avant de donner sa fille, le père s'assurait que le jeune homme qui la demandait portait

dans ses veines un sang qui, dans les dernières générations au moins, s'était chargé d'honneur et de vertu; parce que c'est le sang qui fait la race, c'est le sang qui fait la famille, et, dans les mariages profondément conçus, la première dot, c'est la dot du sang.

Eh bien! cela étant, je regarde l'humanité, et je me demande : Quel est donc le sang qui coule dans ses veines? Et sans avoir besoin d'un examen profond, à première vue, je dis : Le sang qui coule dans les veines de l'humanité est un sang vicié; car enfin, abandonnée à elle-même, où va l'humanité? Est-ce au bien ou au mal?

Oh! sans doute, il y a en elle des aspirations vers le bien, de sublimes élans vers la vertu. L'homme est resté grand dans sa chute, comme un temple écroulé qui garde dans ses ruines quelque chose de la majesté du Dieu qui l'habita. Mais, je le répète, laissée à elle-même, à sa pente naturelle, où va l'humanité? Hélas, nulle discussion ici n'est possible : elle va au mal!

Comprenez-vous cela? L'homme est sorti des mains de Dieu; il a jailli de son cœur, source ineffable de toute pureté! et, laissé à lui-même, à sa pente naturelle, il va au mal! C'est étrange.

Et notez que le fait est certain, absolument certain, attesté mille fois et sous mille formes, par les philosophes, les médecins, les pères de famille et tous les vrais observateurs. Que si quelqu'un néanmoins ne paraissait pas convaincu, je lui dirais : « Vous avez trente ans, quarante ans; vous connaissez la vie. Eh bien! n'avez-vous jamais senti la pente mystérieuse et violente qui, à de certains jours, emporte l'homme au mal? » Je dirais à la meilleure des mères, à une de ces femmes comme le Christianisme en a fait, incarnations charmantes de la pureté et de la

tendresse; je lui dirais : « Voilà votre enfant; il est sorti de vos flancs bénis; il n'a respiré sur vos lèvres que des souffles célestes. Il est pur, n'est-ce pas? dites-moi cependant : n'avez-vous pas remarqué en lui, presque dès le berceau, la pente mystérieuse dont je parle : la pente au mal, à la révolte, à la colère, à la domination injuste, à l'orgueil?

Malheur aux familles, aux pères, aux mères qui ignorent ces choses ou qui les méprisent! Le sang vicié, non contenu ni transformé aux veines de leurs fils, retombera un jour sur eux en pluie de douleur et peut-être de honte! Malheur aux sociétés, aux gouvernements qui ne posent pas à leurs bases la doctrine du sang vicié! Comme ils croient niaisement que toutes les âmes sont saines, ils délient toutes les langues, ils arment tous les bras, ils abaissent toutes les digues, ils diminuent tous les freins, et ils s'étonnent ensuite d'être emportés à toutes les catastrophes. Certes la société court de grands périls; mais les plus redoutables ne viennent ni des forêts de la Germanie, ni des steppes de la Scandinavie : ils viennent des profondeurs du péché originel.

Mais continuons : comme un médecin, creusons la plaie. Non-seulement le sang que nous avons dans les veines est un sang vicié, un sang qui, laissé à sa pente naturelle, va au mal; voici quelque chose de plus triste. C'est un sang révolté. Révolté contre qui? contre l'âme. Il va au mal malgré l'âme et contre l'âme. Ah! j'aurais conçu la liberté du bien et du mal; les deux plateaux égaux. J'aurais conçu aussi que l'âme, une fois séduite par le mal, entraînât, comme une reine, sa nature tout entière après elle. Mais ce n'est pas cela. C'est la nature viciée qui s'ébranle la première; c'est le sang mauvais qui bouillonne en pré-

sence du mal et qui s'y précipite, sans l'âme, contre l'âme, malgré l'âme. La désharmonie est complète, et tel est l'éclat de ce phénomène, étrange et cependant universel et perpétuel, que tout le monde le signale depuis six mille ans, et, pour le signaler, rencontre les mêmes termes.

Vous souvenez-vous de cette incomparable scène du théâtre grec? Une femme apparaît, pâle, troublée, les yeux battus par l'insomnie. Rien qu'à la voir, on sent qu'elle sort d'un profond et douloureux combat. C'est la Phèdre antique. Écoutez ses gémissements :

« Souvent, dans mes longues insomnies, j'ai réfléchi sur la source des vices de l'humanité. *Nous voyons le bien,* ET NOUS FAISONS LE MAL; *nous connaissons la vertu,* ET NOUS NOUS LIVRONS AU VICE. La vie est semée de divers écueils vers lesquels *un dangereux* PENCHANT *nous* ENTRAÎNE [1]. » Quel accent! quelle peinture de l'âme! Mais, si cette peinture est vraie, quelle étrange désharmonie elle révèle!

Changeons de théâtre, de lieu, de climat, de langue. Voilà Ovide qui verse sur les misères de l'humanité ses pleurs immortels. Écoutez ce cri :

Video meliora proboque,
Deteriora sequor!

Je vois le bien et je l'acclame; et néanmoins je fais le mal. C'est le même cri, aussi amer que celui de Phèdre, et presque dans les mêmes termes.

En voulez-vous un troisième que vous n'accuserez pas d'être un écho? Voilà un homme illustre par le génie,

[1] Euripide, *Tragédie d'Hippolyte,* act. II, sc. II.

plus illustre encore par la grandeur de son caractère et l'énergie de sa volonté : l'apôtre saint Paul. Écoutez ses angoisses :

« Je cherche à me comprendre moi-même, et je n'en viens pas à bout : *Quod enim operor, non intelligo.* Car le bien que je veux, je ne le fais pas; *non enim quod volo bonum, hoc ago.* Et le mal que je hais, c'est celui-là que j'opère. *Sed quod odi malum, illud facio* [1]. » Et le tout se termine par ce cri douloureux : « *Infelix ego homo !* Malheureux que je suis! *Quis me liberabit de corpore mortis ejus* [2] *!* Qui jettera hors de mes veines ce misérable sang vicié! »

Descendez dix-sept siècles; nous sommes aux portes de Versailles, à Saint-Cyr, en présence de Louis XIV et de Mme de Maintenon. Un chœur de jeunes filles entonne le cantique célèbre :

Mon Dieu! quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi.
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle.
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

Et Louis XIV de se tourner vers Mme de Maintenon et de lui dire : « Madame, voilà deux hommes que je connais bien [3] ! »

Et le chœur continuait :

Hélas! en guerre avec moi-même,
Où pourrais-je trouver la paix?
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais [4] !

[1] Paul. ad Rom. VII, 15.
[2] Id., V, 25.
[3] *Mémoires* de Louis Racine, p. 310.
[4] Racine, *Œuvres complètes.* Édition Régnier, t. IV, p. 156.

Voilà le cœur humain; voilà la nature prise sur le fait. Oui, nous avons devant nous le bien, le beau, l'idéal ravissant de la vertu; et, à sa vue, nous tressaillons d'enthousiasme; *video meliora, proboque.* Mais si nos battements d'ailes sont sublimes, oh! qu'ils sont impuissants! Nous ne faisons pas le bien; ou si nous le faisons, c'est avec peine, avec efforts, la sueur au front. Comme un paralytique qu'on porte dans les montagnes, il faut mille secours, la religion, la conscience, la société, pour que nous soyons capables des moindres ascensions; et quand un homme arrive à ces sommets où nous devrions tous monter, nous lui faisons de telles ovations que c'est la preuve manifeste que nous sommes affaiblis du côté du bien.

Et pendant que nous contemplons, impuissants, les sommets radieux de la vertu, il y a, à côté de nous, au-dessous de nous, un abîme ténébreux, abject, infâme, qui nous fait horreur, et qui néanmoins nous appelle, nous sollicite, nous attire à lui, sans cependant nous cacher jamais cet idéal sublime et inoubliable du bien; et ainsi emportés, fascinés, pleins de remords et pleins de joie, nous descendons dans la misère morale, nous roulons dans cet abîme abject, où l'âme goûte dans la honte un bonheur qui la déshonore.

Voilà le second caractère du sang qui coule dans nos veines : ce n'est pas seulement un sang vicié, c'est un sang révolté.

Il faudrait maintenant, pour achever cette étude, indiquer le troisième et plus lamentable caractère de notre nature. Quand un poison est dans les veines et qu'on ne le combat pas ou qu'on le combat mollement, il marche, il s'insinue partout; il ronge les organes; bientôt il n'y a plus de remède. C'est l'histoire du sang vicié aux veines

de l'homme, si vous n'y introduisez pas le contre-poison nécessaire de la religion.

Oui, si un jeune homme ne naît pas dans une famille qui verse en lui, goutte à goutte, les enseignements du bien; si la tendresse vigilante d'une mère, si la sévérité protectrice d'un père, ne le sèvrent pas du côté du mal, il ne tardera pas à faire les plus honteuses fautes. Et, tombé dans cet abîme, s'il ne recourt pas à Dieu, il y restera. Vainement les années passeront sur sa tête; ses cheveux blanchiront; ses sens s'éteindront; tout périra en lui, excepté sa faiblesse lamentable. Que dis-je! elle grandira avec les années. La gangrène s'étendra peu à peu, cachée dans les uns sous un vernis d'apparente moralité, non contenue dans les autres et faisant irruption au dehors. Ce n'était au début qu'un *penchant*, une *pente*, une *inclination*, comme dit si bien la belle langue française; c'est maintenant une *passion*, c'est-à-dire un mouvement si violent qu'à peine on peut lui résister. N'est-ce pas cette même langue française, si délicate, si mesurée, qui dit : la *fureur* des passions, l'*ivresse* de l'orgueil, le *délire* de la volupté?

Ce que je dis des âmes, disons-le hardiment des sociétés. Toute société est rongée par le péché originel. Le jour où elle chasse Dieu, la religion, la conscience, ce jour-là la gangrène éclate; le virus monte à la peau et fait irruption.

C'est ce qui était arrivé à l'empire romain. Consumé, dévoré par le mal, il descendait dans l'esclavage, dans l'infanticide, dans le déshonneur des femmes, dans le mépris des enfants, dans le meurtre des pauvres, c'est-à-dire dans des crimes et des malheurs qui, croissant toujours, auraient fini, sans l'apparition du Christianisme, par amener la ruine de la société.

Certes, le Christianisme a singulièrement assaini l'humanité. Comment cela? En apportant un contre-poison sublime. Mais la gangrène reste; et, même aujourd'hui, après dix-huit siècles de civilisation chrétienne, pour peu qu'on éloigne ou qu'on paralyse le remède divin, la gangrène reparaît hideuse. Voyez le XVIIIe siècle. Il rit de Dieu, de Jésus-Christ, de la religion; voilà aussitôt 93, ses échafauds et sa terreur. Voyez le XIXe siècle. Vous vous obstinez à arracher Dieu de l'âme du peuple français. Vous avez la Commune, pleine d'impudicité, de blasphèmes et de sang.

Non, non, vous n'expliquerez jamais de telles horreurs en disant simplement que l'homme a la liberté du bien et du mal. Il y a autre chose. Le sang est vicié dans les veines de l'homme. Il incline au mal, et quand il n'est pas contenu, il s'y précipite.

II

Considérons maintenant les grands mouvements de ce sang vicié. Il y en a trois principaux : d'abord il se porte au cerveau, et il jette l'homme dans des exaltations insensées; ensuite il descend aux entrailles, si j'ose ainsi dire, et il jette l'homme dans des concupiscences odieuses; et, comme dans ce double mouvement, en haut et en bas, il rencontre Dieu, sa loi, sa volonté sainte, alors il bouillonne dans une révolte effroyable. Voilà le triple battement du cœur déchu de l'homme, le triple bouillonnement de ce que j'appelle son sang vicié.

C'est ce que dit expressément saint Jean : *Omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum,*

et superbia vitæ [1]. L'observation physiologique et psychologique parlent de même.

Manifestement d'abord, nous naissons dans l'orgueil. Monte, monte encore, monte toujours et ne t'arrête jamais; voilà le fond de notre âme. « J'aimerais mieux être le premier dans un village, disait César, que le second à Rome. » Le premier, toujours; le second, jamais. Sang vicié! Car enfin est-ce juste? est-ce même possible? Ce que veut la justice, c'est que la première place soit à celui qui a le plus de talent, de vertu, d'âge, d'expérience, de mérites de toutes sortes. Mais, aux yeux de l'orgueil, qui est plus grand que nous?

« Nous naissons injustes, dit Pascal, car chacun tend à soi. Cela est contre tout ordre. Quiconque ne hait point en soi cet instinct qui le porte à se mettre au-dessus de tout est bien aveugle, puisque rien n'est si opposé à la justice et à la vérité. Car il est faux que nous méritions cela, et il est injuste et impossible d'y arriver, puisque tous demandent la même chose. C'est donc une manifeste injustice où nous sommes nés. » Manifeste et cependant si violente, qu'avec cela on empoisonne sa vie, on bouleverse la société, on entasse quelquefois des ruines autour de soi; mais qu'importe à l'orgueil, pourvu qu'il « se mette au-dessus de tout »!

En même temps que le sang vicié monte au cerveau et jette l'homme dans des exaltations si manifestement injustes, il descend aux entrailles, et, si ignominieux que ce soit, il faut le répéter, il jette l'homme dans des concupiscences odieuses. « De quoi s'entretient la jeunesse, dit Bossuet, dans cet âge où l'on se fait un opprobre de la

[1] I Joan. II, 16.

pudeur? Que regrettent les vieillards lorsqu'ils déplorent leurs ans écoulés? Qu'est-ce qu'ils souhaitent continuellement rappeler, s'ils pouvoient, avec leur jeunesse, si ce n'est les plaisirs des sens? » Et quels plaisirs? « Qui oseroit en parler, ou oseroit y penser, puisqu'on n'en parle point sans pudeur, et qu'on n'y pense point sans péril, même pour le blâmer? O Dieu, encore un coup, qui oseroit parler de cette profonde et honteuse plaie de la nature, qui cause dans le genre humain de si effroyables désordres? Malheur à la terre, malheur à la terre, encore un coup, malheur à la terre, d'où sort continuellement une si épaisse fumée, des vapeurs si noires qui s'élèvent de ces passions ténébreuses, et qui nous cachent le ciel et la lumière[1]! » Et comment les aime-t-on ces passions ténébreuses? jusqu'à la folie, jusqu'à la frénésie, jusqu'à y jouer sa fortune, sa santé, son honneur, jusqu'à y exposer l'avenir de ses enfants; jusqu'à tout oublier, tout mépriser pour les satisfaire; jusqu'à dire : Une minute de bonheur, et mourons ensuite et pour toujours! O perversion abominable où se cache quelque reste d'un instinct sublime! O nature de l'homme, à ce point dévoyée, et retournée contre sa fin!

Et comme, dans ce double mouvement d'orgueil et de concupiscence, le sang vicié rencontre un barrage, la loi de Dieu, il bouillonne dans la révolte. Horace a tout dit sur ce point en un mot célèbre : *Gens humana ruit per vetitum nefas*. Il se précipite avec fureur : *ruit*.

Voilà la triple plaie de l'homme déchu. Elle est universelle et perpétuelle. On l'a retrouvée jusque dans les sauvages de l'Océanie. On peut l'observer même dans les âmes

[1] Bossuet, *Traité de la concupiscence*, ch. v.

les plus pures. Elle y est à l'état d'instinct qui humilie, de tentation qui les rend plus vigilantes; mais enfin elle y est. Le père, la mère, peuvent l'étudier dans leurs petits enfants, presque au berceau. Aurore sinistre des feux périlleux qui les feront trembler plus tard.

III

Et cependant, si étrange que soit cette inclination de notre nature au mal, ce sang si évidemment vicié et son triple mouvement, ce n'est pas ce qui me frappe le plus. J'ai besoin de revenir sur un mot que j'ai prononcé plus haut : *la désharmonie intime de l'homme*, et d'y insister ; car c'est le vrai mot. Tous les êtres sont harmoniques entre eux. On y admire la proportion des moyens avec la fin, et chacun d'eux concourt à la beauté universelle. Il n'y a qu'une seule exception, c'est l'homme. L'homme est un être *désharmonisé;* j'allais dire : *disloqué.*

C'est la conclusion à laquelle arrivaient, les uns après les autres, tous les génies de l'antiquité. Ils ne pouvaient pas revenir de l'étrange condition de l'homme sur la terre. « L'homme, dit Pline, est le seul, entre les animaux, que la nature jette nu sur la terre nue, livré, dès son premier instant, aux cris et aux larmes... Voyez-le, étendu pieds et mains liés, cet être qui pleure, lui qui doit commander à tout. Il commence sa vie par des supplices, et cela pour avoir commis une seule faute : celle d'être né. Tant de périls, tant de maladies, tant de craintes, tant de soucis, et la mort invoquée si souvent que nous n'avons pas dans

l'âme de vœu plus fréquent. La nature n'a fait qu'un beau cadeau à l'homme; c'est la brièveté de la vie [1]. »

Cicéron ne peint pas avec une tristesse moins amère la dure condition de l'homme ici-bas. « La nature traite l'homme en marâtre, non en mère. Un corps nu, fragile et informe; une âme agitée de soucis, écrasée d'inquiétudes, molle au travail, prompte aux déréglements, et en laquelle pourtant se retrouve je ne sais quelle étincelle divine comme enfouie dans des décombres [2]. »

D'où a pu nous venir une création pareille? Tous les génies de l'antiquité soupçonnent qu'il y a eu quelque dérangement. Écoutons encore Cicéron, dans lequel on entend toute l'antiquité : « Ces erreurs et ces calamités de la vie humaine ont fait dire aux anciens prêtres ou interprètes chargés d'expliquer aux initiés les mystères divins, que nous n'étions nés dans cet état de misère que POUR EXPIER QUELQUE GRAND CRIME COMMIS DANS UNE VIE SUPÉRIEURE; et *il me paraît*, ajoute Cicéron, *qu'ils ont vu quelque chose de la vérité à cet égard :* ALIQUID VIDISSE VIDEANTUR [3]. »

Nous reviendrons tout à l'heure sur ce mot prodigieux de Cicéron. Ces fouilles profondes, opérées dans les ruines de notre nature et déjà poussées si loin par les génies de l'antiquité, ont été reprises, avec encore plus de bonheur et de succès, par les grands métaphysiciens chrétiens : saint Augustin, saint Thomas, Bossuet, Malebranche, Pascal. Ils n'ont pas seulement vu ces douleurs, cette mort, si inexplicables sous le règne d'un Dieu bon; ils n'ont pas seulement noté cette pente au mal et cette répu-

[1] Plin. *Natur. hist.* lib. VII, *procem.* et c. 50.
[2] Cicer. *De Republ.* lib. II.
[3] Cicer. *Fragmentum Hortensii.*

gnance pour le bien, encore plus inexplicables sous le règne d'un Dieu saint; ce qui les a le plus frappés, c'est ce quelque chose de dérangé dans l'ensemble, de mal lié; je ne sais quelle désharmonie, absolument incompréhensible au milieu de l'harmonie universelle. Ils en ont conclu, et ils ont prouvé que quelqu'un avait touché à l'œuvre du grand Artiste, quelqu'un de maladroit ou de coupable, et l'avait abîmée : « C'est, dit Bossuet, comme des restes d'un édifice autrefois très-régulier et très-magnifique, renversé maintenant et porté en terre, mais qui conserve encore dans sa ruine quelques vestiges de son ancienne grandeur et de la science de son architecte. D'où vient une si étrange disproportion? Et pourquoi vois-je des parties si mal rapportées? Faut-il le dire? Et ces masures mal assorties, avec ces fondements si magnifiques, ne crient-elles pas assez haut que l'ouvrage n'est pas dans son entier? Contemplez cet édifice; vous y verrez des marques d'une main divine; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché y a mêlé du sien [1]. »

C'est ce double point de vue que Pascal a creusé. Il a cherché à démêler ce qui est de la main divine et ce que « le péché a mis du sien »; et pénétrant, avec l'intuition du génie éclairé par la foi, dans les derniers replis de la nature humaine, il a écrit ces pages d'une profondeur un peu triste, mais d'une vérité si poignante et d'une éloquence si haute. Rien ne lui a échappé : ni la contradiction de cet état de douleur avec le besoin de félicité qui est dans l'homme; ni la contradiction plus étrange encore du besoin de vérité avec les ténèbres et les erreurs qui sont

[1] Bossuet, sermon I, *pour la Pentecôte*. Sur la mort.

le nécessaire apanage de l'humanité : « Car enfin, si l'homme n'avoit jamais été corrompu, il jouiroit de la vérité et de la félicité avec assurance; et si l'homme avoit toujours été corrompu, il n'auroit aucune idée ni de la vérité ni de la béatitude. Mais malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avoit aucune grandeur dans notre condition, nous avons une idée de bonheur et ne pouvons y arriver! Nous sentons une image de la vérité et ne possédons que le mensonge! Incapables d'ignorer absolument et de savoir certainement; tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection d'où nous sommes malheureusement tombés! »

Plus bas, c'est cette autre poignante contradiction entre la raison et les passions. Lisez cette note lumineuse :

« Guerre intestine de l'homme entre la raison et les passions.

« S'il n'avoit que la raison sans passions...

« S'il n'avoit que les passions sans raison...

« Mais ayant l'un et l'autre, il ne peut être sans guerre, ne pouvant avoir paix avec l'un qu'ayant guerre avec l'autre.

« Aussi il est toujours divisé et contraire à lui-même [1]. »

Pascal touche ainsi successivement toutes les contrariétés de l'homme : sa misère, son ennui perpétuel, son effroi du repos, sa distraction insensée, ses ténèbres, son ignorance, cette vaine fuite de lui-même; et cependant sa grandeur, son besoin d'ordre et de paix, ses élans vers la vérité qu'il croit atteindre et qui lui échappe. Il le pousse

[1] Pascal, II, 79.

à bout; il le convainc de néant, de contradiction, de désharmonie incompréhensible. Le tout se termine par ce cri célèbre : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme? quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre! dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur! gloire et rebut de l'univers! qui démêlera cet embrouillement? »

Et enfin ce mot amer : « S'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante, et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. »

IV

Arrivons maintenant à la vraie question; car ce n'est rien faire que de constater une maladie, il faut en savoir la cause. D'où vient le mal qui manifestement est dans le monde? Qui nous a donné une nature aussi mal équilibrée? si faible du côté du bien, si violemment inclinée du côté du mal, en guerre avec elle-même?

Est-ce Dieu? Mais ce qui caractérise Dieu, c'est l'amour du bien et l'horreur du mal. Et par conséquent il répugne qu'il ait mis en nous une *difficulté* pour le bien et une *facilité* pour le mal. De plus, Dieu est souverainement parfait. Il peut sans doute créer des êtres d'une perfection graduée, et il l'a fait de l'atome à l'astre, de l'astre à l'homme. Mais ce qu'il ne peut pas faire, c'est une œuvre contradictoire, désharmonique, dont les parties se battent les unes contre les autres; et, ce qui eût été étrange, c'est

qu'ayant mis dans l'*harmonie* tous les êtres, l'insecte, la plante, l'astre, il n'eût mis que l'homme dans la *déshar-monie*. Et aussi la sainte Écriture dit : *Fecit Dominus homi-nem rectum :* « Dieu a fait l'homme droit[1]. » Et si vous étudiez les traditions des peuples, vous verrez que tous, remontant de siècle en siècle, arrivent à un point lumineux où ils voient l'homme apparaître sur la terre dans un état d'innocence et de justice : en sorte que sur la ligne droite de la vérité comme sur la ligne divergente de l'erreur, il n'y a qu'un seul témoignage : l'homme est né dans la rectitude.

Si cette maladie ne vient pas de Dieu, est-ce qu'elle résulterait de l'organisation de la société? On l'a dit; Rousseau a rempli tout le XVIIIe siècle de ce mot fatal : « L'homme naît bon, c'est la société qui le déprave. » Rousseau ne pouvait se dissimuler l'étendue du mal, ni admettre que Dieu en fût l'auteur. Voyant donc la société gangrenée, et privé de la seule lumière qui lui donnât l'explication du mal, il disait : « L'homme naît pur parce qu'il vient de Dieu; mais dès l'instant de sa naissance, il tombe dans ce cloaque que l'on appelle la société humaine, où il n'apprend que l'orgueil, l'amour de soi-même et le mépris des autres; il tombe au milieu de vos intrigues, de vos injustices, de vos corruptions; et là, étonné d'abord, indigné, révolté, puis bientôt complice et victime, il fait comme vous, il se gâte jusqu'à la moelle des os. » Voilà comment parlait Rousseau, et, n'osant pas tirer la conséquence, il disait : « L'homme naît bon, ce sont vos lois, vos institutions sociales qui le dépravent. Fuyez-les; allez à la campagne, au fond des bois; c'est là qu'est la pureté

[1] Eccles. VII, 30.

originelle. » — « Mais quoi? a dit le XIXe siècle, fuir au désert! et pourquoi? Si les institutions sont détestables, changeons-les; si la société est corruptrice, détruisons-la. »

Je ne réfuterai pas cette doctrine. La vraie réfutation d'une doctrine, ce sont les ruines qu'elle engendre, et, nous l'allons voir bientôt, il n'y en a jamais eu de plus grandes. D'ailleurs, qui donc a fait la société, qui en a organisé les lois? n'est-ce pas l'homme? L'homme a vécu sous toutes les lois, sous tous les régimes, dans tous les milieux, avec toutes les formes de civilisation, et partout on le trouve le même, gâté, corrompu. Et, par conséquent, refaites la société comme vous voudrez; reconstruisez-la avec de nouvelles lois; mettez-y tout ce que la succession des temps a pu donner d'expérience; et, en huit jours, les passions humaines auront tout corrompu de nouveau : elles ont corrompu la monarchie; elles ont corrompu la république; elles ont corrompu la liberté; elles ont corrompu l'autorité; elles ont corrompu la civilisation; elles corrompraient Dieu, si Dieu était corruptible! Voilà comment est fait le cœur de l'homme. Non, non, la corruption n'est pas dans les lois, dans les institutions, dans les formes sociales, dans les choses extérieures, ou elle n'y est qu'accidentellement. Où elle est, c'est là, au fond du cœur humain, dans ce triple mouvement que je décrivais tout à l'heure, exaltation en haut, concupiscence en bas, et au milieu, dans la rage de se satisfaire, un mouvement effréné de révolte et de désobéissance. Voilà le cœur humain.

Cette maladie ne venant donc ni de Dieu ni de l'organisation de la société, il est bien évident qu'elle vient de l'homme. Mais alors comment? Est-ce l'homme qui se

corrompt *individuellement* par l'abus de sa liberté? Non; car si cela était, il y aurait des exceptions : on trouverait des individus qui auraient conservé la perfection originelle, des races qui n'auraient pas failli, quelques coins de terre préservés du naufrage et possédant le sang primitif. C'était l'idée du XVIIIe siècle. Il disait : « Retournez à l'état sauvage, là est la pureté. » Eh bien! on y a été, on a interrogé les forêts vierges de l'Amérique. Chateaubriand y a été; il en a rapporté *Atala*... Ce n'était pas précisément en rapporter la pureté.

Oui, on a été partout, on a parcouru toutes les îles, jusqu'ici inexplorées, de l'Océanie; qu'a-t-on trouvé? Partout la même nature, la même constitution, le même sang vicié dans les veines de l'homme, le même bouillonnement d'orgueil, de concupiscence et de révolte; et s'il fallait une nouvelle preuve de l'unité de la race humaine, j'en sais une, éclatante et saisissante, c'est l'unité de ses passions.

Et non-seulement il n'y a pas de race pure; mais dans chaque homme il n'y a pas même un instant qui ait précédé la corruption. Je le disais : dans les petits enfants eux-mêmes, dès qu'ils commencent à parler, on entrevoit le mouvement du sang vicié, la pente vers le mal. Broussais [1] parle ici comme saint Augustin [2], et M. Le Play fait écho à saint Thomas. « La plus grossière des nourrices, comme la plus perspicace des mères, dit M. Le Play, peut voir à chaque instant que la propension au mal est prédominante chez l'enfant [3]. »

Cette dépravation, dans les enfants, est si précoce; on

[1] Broussais, *De la Folie*, p. 101.
[2] S. Augustin, *Confessions*.
[3] *Le Programme des Unions*, p. 57.

est conduit par l'observation à remonter d'année en année, et de semaine en semaine, si près du berceau pour en trouver la première apparition, que les philosophes anciens, ne pouvant saisir le premier germe, prirent un grand parti; ils franchirent résolûment l'abîme, et ils déclarèrent que cette corruption innée devait avoir sa source, avant la naissance de l'homme, dans quelque vie antérieure dont nous n'avons pas conscience; et que, si nous sommes ici-bas meurtris, inclinés au mal, c'est en conséquence et en punition de fautes que nous avons commises dans un autre monde avant de naître en celui-ci.

On revient aujourd'hui à cette hypothèse, effort désespéré pour se passer du péché originel, et pour expliquer « des vices dont le principe ne peut être cherché, ni dans l'être lui-même, s'il n'a encore rien fait; ni dans les parents, puisqu'ils ne sont pas les créateurs; ni en Dieu, des mains duquel nulle difformité ne peut sortir [1] ». Mais peut-on imaginer une doctrine plus révoltante que celle-là? Du moins, quand le condamné entre dans son cachot, il y descend avec le souvenir de son crime, avec le remords qui peut lui faire accepter l'expiation. Mais supposez qu'au moment où il franchit le seuil de sa prison, d'un coup de baguette on lui enlève la mémoire, que signifie alors ce cachot, ce pain noir, cette excommunication de la société, ce travail forcé? Tout cela est odieux, sans moralité, sans dignité. Otez à un homme la mémoire totale; ce n'est plus le même homme; il n'y a plus d'identité. Aussi Cicéron, après avoir dit: « Ces calamités ont fait croire aux anciens que nous n'étions nés dans cet état de misère que *pour expier quelque grand crime commis dans une vie antérieure,* »

[1] Jean Reynaud, *Terre et Ciel,* ch. III, p. 186.

ajoute aussitôt : « Il paraît qu'en cela ils ont vu quelque chose de la vérité. *Aliquid vidisse videantur.* » Ce *quelque chose* qu'ils ont vu, c'est que la corruption, qui est dans l'homme, est antérieure à l'éveil même de sa raison; c'est que, dès qu'il paraît dans son berceau, on aperçoit en lui cette corruption et sur lui le châtiment. Voilà ce qu'ils ont vu : *Aliquid vidisse videantur;* mais ce qu'ils n'ont pas vu, c'est que ce grand crime commis dans une vie antérieure n'a pas été commis *personnellement* par chaque homme, mais par le père de l'humanité. Voilà ce que ne savait pas Cicéron, mais ce que connaissait Platon, plus profond que lui, plus curieux des traditions de l'humanité. « La nature et les facutés de l'homme, dit-il, ont été changées et corrompues dans son Chef dès sa naissance [1]. »

V

J'ai appelé tout à l'heure le mot de Rousseau : *L'homme naît bon, c'est la société qui le dépravc,* un mot fatal. Il faut qu'on me permette d'y revenir, pour payer un juste tribu d'éloges à M. Le Play, à son intelligence, à sa pénétration, à son courage, et pour saluer, dans la page qu'on va lire, un des signes avant-coureurs d'un meilleur avenir.

Dans son dernier ouvrage : *La Réforme en Europe et le salut en France* [2], après avoir osé intituler son premier

[1] Platon, *Timée*. Voir aussi le *Phédon*. *Oper*. t. I, p. 107.

[2] Le Play, *La Réforme en Europe et le salut en France. Le programme des unions de la paix sociale,* 1 vol. in-18, Mame, Tours.

chapitre : *Les faux dogmes de 1789, source de nos révolutions*, il écrit : « La plus grave et la plus dangereuse de toutes ces erreurs (qui ont empoisonné le dernier siècle), *la véritable mère de nos révolutions*, est le faux principe que prétendent mettre en pratique les novateurs de 1789, *celui qui affirme la perfection originelle*. Selon les adeptes de cette nouveauté, l'enfant serait naturellement porté au bien, et n'aurait qu'à suivre ses inclinations pour être bon et vertueux. La société ainsi composée d'hommes « de la nature » jouirait sans effort de la paix et du bonheur, qui seraient comme les fruits spontanés de toute société libre. Dès lors, pour les hommes imbus de cette erreur, le mal serait uniquement imputable aux institutions coercitives qui, depuis les premiers âges, ont sans cesse changé et contrarié les tendances naturelles de l'humanité. »

M. Le Play ajoute : « Nos pères, on a peine à le comprendre, se sont passionnés pour cette fausse conception de la nature humaine; et, en cela, ils se sont mis en opposition formelle avec l'expérience de tous les temps. La plus grossière des nourrices, comme la plus perspicace des mères, peut voir à chaque instant que *la propension au mal est prédominante chez le jeune enfant*. Les grands penseurs qui ont observé personnellement l'enfance, sont arrivés à la même conclusion. Enfin tous les maîtres qui ont formé des hommes éminents n'ont réussi qu'en réprimant, avec une constante sollicitude, les inclinations vicieuses de leurs élèves. »

Voici maintenant les dangers de cette idée fausse, merveilleusement exposés par M. Le Play. « Quand la perfection originelle, dit-il, est admise comme un fait, malgré l'évidence et la raison, la logique en fait découler, comme d'une source impure, plusieurs faux dogmes d'où

sont sortis les fléaux déchaînés par la révolution française et l'abaissement actuel de notre patrie. En effet, si les individus naissaient en état de perfection, on commettrait un attentat contre l'ordre naturel en restreignant leur liberté, on violerait la justice en tolérant l'inégalité des conditions; enfin partout où ces deux abus sont consacrés par les institutions, les hommes de cœur, les bons citoyens auraient non-seulement le droit, mais le devoir de se révolter contre elles.

« En résumé, la croyance à la perfection originelle de l'enfant a rapidement affaibli les forces morales de notre race. Elle lui a fait perdre, dans le cours d'une génération, le rang qu'elle avait occupé à la tête de l'Europe jusqu'en 1789. Depuis lors, les faux dogmes ont continué leur œuvre funeste, ils ont paralysé tous les efforts d'un peuple intelligent et laborieux; en 1871, ils ont fait de la France la plus malheureuse des nations [1]. »

Le lecteur me saura gré de lui avoir cité cette belle page. Le jour où les classes dirigeantes l'adopteront comme programme, la France sera bien près du salut.

VI

L'homme ne naît donc pas bon; il naît corrompu, incliné au mal. Voilà ce que constatent tous les vrais observateurs; et c'est ce que disent aussi les traditions de tous les peuples. J'achèverai ce chapitre en choisissant, dans les traditions innombrables que l'on trouvera recueil-

[1] Le Play, *La Réforme en Europe et le salut en France*, p. 59.

lies partout[1], trois ou quatre faits, humainement incompréhensibles, et cependant antiques, universels, perpétuels; et qui, en dehors du dogme catholique, ne seraient explicables que par la folie, si la folie pouvait être une, universelle et perpétuelle.

1° On sait partout que l'homme est coupable, et qu'à cause de cette culpabilité, Dieu est irrité contre lui. De là ce tremblement des hommes à la seule pensée de Dieu; de là ces rites d'expiation qui remplissent toutes les religions : expiations par l'eau, par le feu, par le sang; sacrifices multipliés, renouvelés sans cesse. L'humanité qui se sentait coupable ne savait quel moyen employer pour apaiser le Ciel irrité et suspendre les châtiments dont elle reconnaissait la justice.

2° Non-seulement on sait que l'homme est coupable, mais on sait que cette culpabilité est en lui dès l'origine, antécédente à toute action, à toute faute personnelle. Aussi partout on purifie l'enfant à son entrée dans le monde. Qu'y a-t-il qui évoque plus l'idée d'innocence que l'enfant qui vient de naître? Quelle pureté! Il apporte la joie à sa mère! il n'a encore rien trahi, rien déshonoré! N'importe, il faut qu'il soit passé par l'eau, par le feu, quelquefois par le sang. Et remarquez qu'il ne s'agit pas ici d'une purification physique. C'est une purification religieuse, solennelle, faite par le prêtre, avec imposition des mains, prières, chants de cantiques, et avec des paroles significatives, où l'on confesse la corruption de notre nature par suite d'un premier péché. Et malheur aux enfants qui mourraient avant ces purifications! L'entrée des

[1] Bonnetty, *Annales de philosophie chrétienne,* dans presque tous les volumes de cette riche collection. De Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg;* Nicolas, *Études sur le Christianisme,* etc. etc.

champs Élysées leur est interdite. Virgile lui-même, le doux Virgile, nous les montre à l'entrée, pleurant et poussant de longs gémissements. *Vagitus ingens.* Pourquoi ces pleurs, ces voix douloureuses, cette exclusion des joies éternelles? Pourquoi ces purifications religieuses? Qui a pu établir dans le monde, sur toute la surface de la terre, des coutumes si étranges, si opposées aux inclinations et aux intuitions spontanées du cœur, sinon la croyance que l'homme naît dans le péché?

3° Mais voici quelque chose de plus étrange. Après avoir purifié l'enfant, on excommunie la mère; on la répute, à cause de son enfantement, indigne de la communion avec les dieux et avec les hommes. Qu'y a-t-il de plus saint que la maternité? Qui peut inspirer une joie plus divine, un plus légitime orgueil que de mettre un enfant au monde? Et néanmoins il faut purifier la mère; il faut la séquestrer pendant quarante jours. Est-ce donc un crime d'être mère? Et ce qui augmente l'étonnement, c'est que la maternité est honorée; on ne voit pas de plus belle couronne. Avouez qu'en dehors du dogme catholique, de telles coutumes, universelles, perpétuelles, sont absolument inconcevables.

4° Ce que je vais dire l'est bien davantage encore. « Un sentiment universel, qui est la racine même de la pudeur, a toujours joint à l'œuvre de chair une idée mystérieuse de souillure. Sentiment inexplicable s'il ne tient pas à un souvenir confus de la corruption originelle [1]. » A ce sentiment se rattache l'inexplicable usage de la circoncision pratiquée chez tant de nations de l'antiquité, et que les navigateurs de ces derniers siècles ont retrouvé dans l'archipel de la mer Pacifique, au Mexique, et dans

[1] Gerbet, *Dogme gén.*, p. 76.

l'Amérique septentrionale. « Quelques nations, dit M. de Maistre, ont pu varier dans la manière; mais toujours on retrouve une opération douloureuse et sanglante faite sur les organes de la reproduction [1]. »

5° Qu'ajouterai-je, pour mettre le comble à tous les étonnements? Non-seulement l'humanité sait que nous sommes coupables; que nos pères nous ont engendré dans l'iniquité et que nos mères nous ont conçu dans le péché; non-seulement elle sait que le péché se transmet par la génération; mais elle sait que c'est en lui donnant son sang que le père donne à son fils la tache originelle. Elle sait que le péché affecte la nature avant de souiller la personne; qu'il est dans le sang; qu'il se transmet par le sang; que le sang est vicié; et que dès lors il doit être versé, répandu, méprisé, chassé des veines de l'homme où il est en perpétuel déshonneur, où il ne mérite plus de couler, où Dieu ne le voit circuler qu'avec indignation. On fait ce que Dieu ferait, si sa bonté n'arrêtait sa justice. Il verserait ce sang comme une liqueur. On veut le faire à sa place, dans l'espérance que Dieu s'apaisera. On croit même que ce sang, versé avec mépris, traité comme il le mérite, pourra redevenir un instrument de purification. Aussi on le verse partout. Bossuet a écrit un chapitre intitulé : *Sacrifices sanglants et le sang employé partout.*

Voilà des faits antiques, universels, irrécusables.

Eh bien, je le demande maintenant, qu'on me les explique, ces faits, ces traditions! On trouve quelquefois des malades imaginaires; comment le genre humain tout entier serait-il devenu un coupable imaginaire? Comment surtout, de cette culpabilité étrange, inexplicable, a-t-il

[1] De Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, II, p. 151.

chargé ses ancêtres? Ce n'est pas ainsi qu'on agit d'ordinaire. On honore son père; on met une auréole sur le front de sa vieille mère. On aime à se donner des aïeux qui se perdent non-seulement dans une antiquité sans bornes, mais surtout dans un honneur sans tache. Tous les peuples ont agi ainsi vis-à-vis de leurs fondateurs. Il n'y a qu'une seule exception; c'est à l'égard des premiers pères de l'humanité. On les a déshonorés.

Et remarquez que, dans aucune tradition, dans aucun culte, on n'accuse Dieu. C'est assez l'habitude pourtant. On rejette volontiers sur Dieu tous ses malheurs. Ici, non. On proclame que Dieu a été bon, généreux, magnifique; ce sont nos premiers parents qui, par leur faiblesse, nous ont jetés à bas de ce trône, dans un abîme de maux. Je le répète, tout cela est inexplicable en dehors de la doctrine du péché originel.

Abordons-la donc maintenant, cette grande doctrine. Et après avoir vu ce qu'est le péché originel comme *fait* avoué par la psychologie, la physiologie, la médecine, l'histoire, voyons ce qu'il est comme *dogme* enseigné par l'Église catholique.

CHAPITRE SEPTIÈME

LE PÉCHÉ ORIGINEL (SUITE). — LE DOGME

Donnons d'abord la formule exacte du dogme catholique.

L'Église enseigne que le premier père du genre humain, ayant violé les ordres de Dieu, est tombé de ce haut état de justice et de sainteté dans lequel il avait été créé; et qu'à cause de l'injure faite à Dieu par cette faute, il a mérité sa colère, et encouru la mort dont il avait été menacé [1].

L'Église ajoute que cette prévarication n'a pas nui seulement à Adam, mais à toute sa race; qu'il a perdu d'abord pour lui, ensuite pour nous, les dons surnaturels

[1] Concil. Trident., sess. V, can. I. « Si quis non confitetur primum hominem Adam, cum mandatum Dei in paradiso fuisset transgressus, statim sanctitatem et justitiam in qua constitutus fuerat, amisisse, incurrisseque per offensam prævaricationis hujusmodi iram et indignationem Dei, atque ideo mortem, quam antea illi comminatus fuerat Deus et cum morte captivitatem sub ejus potestate qui mortis deinde habuit imperium, hoc est diaboli, totumque Adam per illam prævaricationis offensam, secundum corpus et animam in deterius commutatum fuisse, anathema sit. »

dont il avait été comblé; et que, souillé par sa désobéissance, il a transmis à ses enfants non-seulement la douleur, la mort, c'est-à-dire les peines du péché, mais le péché lui-même, qui est la mort de l'âme [1].

L'Église enseigne enfin que le péché, ainsi transmis, est propre et inhérent à chaque homme, jusqu'à ce qu'il soit effacé par l'application des mérites de Jésus-Christ [2].

Voilà le dogme catholique, tel qu'il a été formulé par le concile de Trente. Quand on le considère, je ne dis pas dans les contrefaçons du monde, dans les surcharges ridicules ou odieuses qu'y ajoutent la légèreté, l'ignorance, la mauvaise foi, mais qu'on s'en tient à l'enseignement même de l'Église tel que nous venons de le formuler, un grand trouble saisit d'abord le cœur. On se demande s'il n'y a rien là qui blesse la sainteté de Dieu et sa justice. Mais lorsque, avançant peu à peu, on discerne bien ce qui est de foi et ce qui ne l'est pas; quand on fait attention à ne forcer ni la pensée ni les expressions de l'Église, alors, de ce fond qui reste toujours obscur et mystérieux, jaillit une lumière intense qui éclaire les dernières profondeurs de la nature humaine. Pascal l'a dit : « Sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes

[1] Concil. Trident., sess. V, can. II. « Si quis Adæ prævaricationem sibi soli, et non ejus propagini asserit nocuisse, et acceptam a Deo sanctitatem et justitiam quam perdidit, sibi soli et non nobis etiam perdidisse, aut inquinatum illum per inobedientiæ peccatum, mortem et pœnas corporis tantum in omne genus humanum transfudisse, non autem peccatum, quod est mors animæ; anathema sit. »

[2] Concil. Trid., sess. V, can. III. « Si quis hoc Adæ peccatum, quod originè unum est, et propagatione, non imitatione, transfusum omnibus inest unicuique proprium, vel per humanæ naturæ vires, vel per aliud remedium asserit tolli quam per meritum... J. C...; anathema sit. »

incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme [1]. »

Et non-seulement ce dogme porte la lumière sans les dernières profondeurs de la nature humaine; mais il jette un jour, le plus inattendu et le plus beau, sur la nature divine elle-même. Là où l'on ne s'attendait qu'à voir apparaître la justice et la colère de Dieu, on aperçoit sa bonté, sa délicatesse, ses précautions attentives pour prévenir la faute et la rendre excusable; et quand elle a été commise, alors éclatent, jusque dans le châtiment nécessaire, les splendeurs de l'amour qui pardonne et qui réhabilite.

Voilà ce qu'il faut étudier maintenant. Nous irons pas à pas, progressivement. Nous tâcherons de n'omettre aucun des anneaux de la chaîne, afin que le lecteur puisse se faire une idée nette de ce dogme, tel que l'Église le propose à l'admiration profonde des esprits.

I

Il faut partir de ce principe qu'avant d'être introduits dans le ciel, il était nécessaire que toutes les intelligences, et l'homme en particulier, fussent soumis à une épreuve, et, par conséquent, doués dès le premier instant de leur existence de la liberté de faire le bien et le mal.

On dit : Pourquoi la liberté, ce don funeste dont l'homme devait abuser si vite?

[1] Pascal, *Pensées*, édit. Faugère, t. II, p. 105.

Je réponds : Pourquoi l'existence? Pourquoi la grandeur? Pourquoi la vertu? Pourquoi l'amour? Car toutes ces choses augustes ne vivent que par la liberté, et ne brillent que dans l'épreuve.

Est-il bien sûr d'abord que Dieu pourrait créer un être sans la liberté. De fait, il n'en a jamais créé aucun. Cherchez ce qui peut faire qu'en face de Dieu un être subsiste, qu'en face de ce foyer infini de vie une étincelle puisse demeurer sans être absorbée. Pour ma part, je ne vois qu'une chose : la liberté; la possibilité de dire : oui ou non; de se jeter ravi sur le cœur de Dieu ou de fuir à mille lieues. C'est la liberté qui fait la personnalité. Et si je suis un être distinct de Dieu, c'est que je puis lui résister.

D'ailleurs, comment Dieu nous a-t-il créés? A son image. Or quel est le trait caractéristique de Dieu? C'est ce que les théologiens appellent l'*ascéité*, c'est-à-dire l'état sublime d'un être qui ne doit qu'à lui-même d'être tout ce qu'il est. *Ens a se*. Or ce que Dieu est par nature, il a voulu que nous le fussions par la liberté. Par elle, l'homme se crée lui-même; il tire, de ce bloc informe qui est sa nature, la divine statue qui y est cachée; et, quand il l'a créée par la liberté, il la révèle dans l'épreuve.

O spectacle merveilleux! c'est la liberté qui amasse des trésors dans l'âme, et c'est l'épreuve qui les montre à tous les yeux. Tel passe dans la rue, qui est peut-être un grand homme; mais vous le regardez à peine, parce que l'épreuve lui a manqué pour vous dire tout ce que la liberté avait amassé de richesses dans son âme. Et tel autre vous paraît grand, qui, à l'heure du péril, descendra rapidement de sa hauteur usurpée et s'abîmera sous vos yeux.

Et s'il en est ainsi de la grandeur, de la force d'âme,

de la dignité, de la magnanimité du caractère, si tout cela ne brille que dans l'épreuve, que dire de la vertu? Qu'est-ce que la vertu sans la liberté? où se manifeste-t-elle, si ce n'est dans l'épreuve? Vous savez la réponse du ciel aux gémissements de saint Paul : *Virtus in infirmitate perficitur* [1] : « La vertu se perfectionne dans l'épreuve. » Si donc vous aspirez à la vertu ou à la gloire, ne souhaitez pas le bonheur. Demandez plutôt le baptême de l'infortune. A quelque degré d'élévation que soit parvenu un homme, il manquera toujours quelque chose à sa destinée, si le malheur ne vient pas toucher son front, et achever de consacrer sa renommée, en montrant que son âme était encore plus grande que sa fortune.

Cela étant, il était juste que l'homme, mis en état d'épreuve, se créât par le bon usage de sa liberté une valeur qui fût son bien propre, afin qu'il ressemblât à Dieu et qu'il portât dans le ciel une ombre de ce privilége, unique, incommunicable, de Dieu, qu'on appelle l'*ascéité*. Après avoir créé l'homme de ses mains, il était de la plus divine tendresse, de la délicatesse la plus ravissante, d'effacer, pour ainsi dire, ce premier acte, et de laisser à l'homme l'honneur de se créer lui-même. Mais tout ceci n'est encore que le préliminaire de la vraie réponse.

Pourquoi Dieu nous a-t-il créés? Est-ce pour que nous devenions grands? Non. Est-ce pour que nous acquérions la vertu, et, par ce moyen, le ciel? Non, mille fois non. Pourquoi donc alors? Il nous a créés pour pouvoir nous aimer et pour que nous l'aimions. Et voilà pourquoi il fallait nous donner la liberté. Est-ce qu'on aime des automates? Est-ce qu'on aime de froides statues qu'on regarde

[1] Paul. II Corinth. XIII, 9.

et qui ne vous regardent pas, ou qui vous regardent au moyen d'une manivelle? Est-ce que la liberté n'est pas nécessaire à l'amour? Est-ce qu'elle n'en est pas la fleur, le charme exquis et enivrant? C'est la possibilité de dire: non, qui donne tant de charme au cœur quand il dit : oui.

Vous me direz : Mais est-ce que les saints n'aiment pas dans le ciel? Je réponds : Oui; mais l'amour dont ils sont embrasés n'est pas né dans le ciel. Ils l'ont formé ici-bas par une suite d'actes libres, jusqu'au jour où Dieu les a appelés aux saints embrassements de l'éternité. C'est dans cette vallée de l'épreuve et de la liberté, au milieu des épines, que nous faisons fleurir l'amour; et, cette fleur sublime, nous l'emportons dans le ciel, où elle garde à jamais le parfum exquis de la liberté qui lui a donné naissance.

Voilà quelques-unes des raisons pour lesquelles, après avoir comblé l'homme de tant de dons, Dieu l'a placé un instant à l'état d'épreuve. A ceux qui disent : Pourquoi la liberté? il faut répondre : Pourquoi l'existence? Pourquoi la grandeur? Pourquoi la vertu? Pourquoi le mérite? Pourquoi l'amour? Toutes ces choses augustes ne vivent que par la liberté et ne brillent que dans l'épreuve.

II

Maintenant une seconde question se présente. En quoi a consisté, ou, si vous aimez mieux, en quoi devait consister cette épreuve?

Elle devait consister en une chose, quelle qu'elle fût,

qui obligeât Adam à déclarer son amour, et à prouver à Dieu qu'il le préférait à tout.

J'entends l'Époux qui dit au *Cantique des cantiques* : « Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse, avec un seul des cheveux de votre cou. » *Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa, in uno crine colli tui* [1].

Oui, il y a des circonstances où pour blesser d'amour un cœur, pour le ravir et l'enchanter, il ne faut qu'un mot, un regard, un signe : *in uno crine colli tui.*

Et il y a des circonstances aussi où, pour briser un cœur, pour le meurtrir amèrement, pour mettre entre deux âmes un abîme infranchissable, c'est assez, c'est trop d'un regard. Par où vous voyez que, si l'on veut juger d'une épreuve, ce n'est pas aux choses matérielles qu'il faut regarder.

Dieu avait comblé Adam. Il n'y avait, dans cet immense et magnifique ensemble des choses de la nature dont il avait l'empire, qu'un point *obscur,* afin qu'il humiliât devant Dieu son intelligence ; qu'un point *réservé,* afin qu'il sacrifiât à Dieu sa liberté, et qu'il montrât ainsi, dans ce double sacrifice, qu'il aimait Dieu de tout son esprit et de tout son cœur, et qu'il le préférait à tout.

Voilà l'épreuve éternelle, nécessaire. Ce fut celle des anges ; et la nôtre aujourd'hui n'a pas d'autre caractère. Il s'agit, comme aux jours paradisiaques, de savoir si nous aimons Dieu par-dessus toutes choses. Voilà pourquoi nous avons, nous aussi, un point *obscur,* c'est le *Credo ;* et un point *réservé,* c'est le *Décalogue ;* afin qu'humiliant notre intelligence par la foi, et soumettant notre volonté par l'obéissance, nous prouvions à Dieu, par ce

[1] Cant. IV, 9.

double sacrifice, que nous le préférons à tout. Entre Dieu et l'homme, il n'y a pas trente-six choses; il n'y en a qu'une : l'amour. Et assez peu importe de quelle manière nous soyons appelés à le lui témoigner.

Si le fond de l'épreuve, en effet, reste éternellement et nécessairement le même, il n'en est pas ainsi de la forme. Elle diffère selon les temps et les circonstances. Autre était l'épreuve des chrétiens au XVIIIe siècle, autre au XVIe, autre au temps des martyrs et de Néron. Chaque homme naît au milieu d'une certaine tragédie qui est propre à son temps, et qui cache, sous des formes qui varient, la tragédie éternelle. Et, par conséquent, puisque à aucune époque les formes de l'épreuve ne sont les mêmes sur un fond invariable, il n'est pas étonnant qu'aux premiers jours elle se soit présentée à Adam sous une forme que nous avons peine à comprendre aujourd'hui, mais qui devait correspondre à l'état de l'homme et du monde, tels qu'ils étaient alors.

Au sein de ce jardin de délices donné à Adam, se dressait un arbre auquel il lui était interdit de toucher. Pourquoi? Dieu ne le lui avait pas dit. C'était l'épreuve de son intelligence. Il devait croire que, sur ce point comme sur tous les autres, Dieu en savait plus que lui. Vainement les fruits de cet arbre se présentaient avec un caractère de beauté et de bonté; il devait s'en abstenir. C'était l'épreuve de sa volonté. Et en ce double sacrifice, il montrait à Dieu qu'il l'aimait de tout son esprit, de tout son cœur, de toutes ses forces, et qu'il le préférait à tout.

Que dites-vous donc quelquefois, avec votre légèreté mondaine, dans votre frivolité française, que nous faisons reposer toute l'ordonnance du monde sur la pomme d'Adam? Nous la faisons reposer sur la foi à la parole de

Dieu et sur l'obéissance à sa sainte volonté. En ces temps primitifs, Dieu avait imposé une limite à la souveraineté de l'homme. Il lui avait dit « Tu ne toucheras pas à cet arbre; » comme plus tard, quand la famille fut fondée, Dieu lui dit : « Tu ne toucheras pas à la femme de ton prochain; » et, plus tard, quand il y eut une société, des propriétés : « Tu ne toucheras pas à l'arbre de ton prochain, à sa maison, à sa vie. » En ce moment, Adam était seul en face de Dieu. Il n'y avait ni famille, ni propriété, ni société, ni humanité. L'immense Décalogue qui règle les droits et les devoirs n'existait pas; du moins n'avait presque pas encore d'objet. Il n'y avait que Dieu et l'homme; et, entre Dieu et l'homme, un arbre mystérieux sur lequel reposait la majesté et la souveraineté de Dieu. Il se dressait au milieu du paradis terrestre, comme notre drapeau national flotte à la frontière. Ce n'est qu'un arbre aussi, une branche d'arbre avec un chiffon noirci; mais cet arbre, c'est notre liberté, c'est notre souveraineté, c'est notre nationalité, c'est notre honneur. Qui le trahit parmi nous, est digne de mort! Qui le touche, encourt notre colère, et nous fait bondir dans le feu d'une indignation qui crie vengeance!

Voilà ce qu'était l'arbre du paradis terrestre. Ce n'était qu'un arbre peut-être; mais il était le symbole de la souveraineté divine. En s'abstenant d'y porter les mains, l'homme faisait un acte d'obéissance, car Dieu le lui avait défendu. Il faisait un acte de foi; car, en le lui défendant, Dieu ne lui en avait pas donné les motifs; et peut-être n'y en avait-il point d'autres que d'obliger l'homme à obéir. Il faisait un acte d'espérance et un acte d'amour, en se disant que s'il y avait là des trésors de beauté, de bonté, de science mystérieuse et profonde, Dieu les lui donnerait

quand il le jugerait à propos. De même que toute la patrie est, pour ainsi dire, condensée dans le drapeau, la religion tout entière était en ce temps-là condensée dans l'arbre de l'épreuve. C'était comme un autel où l'homme s'immolait dans l'amour, au pied d'un Dieu qui l'avait tant aimé.

III

Est-il bien sûr, d'ailleurs, que nous sachions au juste en quoi a consisté le péché originel? Lisons une belle page d'un grand apologiste, Mgr Gerbet : « Que si le récit de Moïse ne nous dit pas tout ce que nous désirions savoir du grand et fatal événement qui est comme la préface du long livre des douleurs humaines; si les circonstances les plus nettement exprimées y semblent quelquefois appeler des explications que l'historien sacré a laissées dans l'ombre, ce caractère à la fois sensible et mystérieux, ce mélange de ténèbres et de lumière, cette sorte de clair-obscur convenait admirablement à l'exposition du premier mystère du crime. Il nous était bon, il nous était salutaire de savoir que notre nature a été corrompue dans sa source; mais il eût été vraisemblablement très-dangereux pour nous de voir parfaitement clair au fond de cet abîme. Le péché originel, qui n'était sollicité par aucun penchant au mal, diffère, par le caractère qui lui est propre, des fautes postérieures commises sous l'influence des inclinations vicieuses que nous apportons en naissant. Si nous connaissions complétement l'essence de ce désordre extraordinaire qui ne peut plus se renouveler, nous saurions, en

fait de perversité, des choses qu'il nous est sans doute heureux d'ignorer. Nous possèderions une science du mal plus étendue et plus profonde que ne le permet notre état actuel. La corruption de la nature humaine en son chef a pu produire en elle un tel affaiblissement, que l'homme ne pourrait plus supporter la pleine intelligence de ce qui a enfanté cette corruption même[1]. »

Mais si nous ne savons pas au juste en quoi consiste le péché originel, nous connaissons parfaitement ses grands caractères, et, dans ce triste drame, nous pouvons suivre la marche décroissante de l'amour, jusqu'au moment où il expire dans la révolte.

Tout a commencé par l'orgueil. L'amour met dans l'âme l'humilité, la confiance, l'abandon à la parole de celui qu'on aime. On ne la discute pas et on ne la laisse pas discuter devant soi. On bondit d'indignation devant celui qui la nie ou qui la suspecte. Or, voilà qu'au premier mot du tentateur, Ève tient une tout autre conduite. *Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne pas toucher à tous les arbres du paradis?* Elle aurait dû bondir. « Pourquoi? Je n'en sais rien. Vous n'avez pas le droit de me le demander. Il est mon Seigneur et mon Dieu. Je lui obéis et je l'aime. »

Au lieu de telles paroles qui eussent mis fin à la tentation, Ève entre en conversation avec lui. Elle, si jeune, si ignorante, si innocente, elle commence à disputer avec un esprit supérieur au sien! Il y a des abîmes d'habileté dans la question qui lui est faite. Elle n'en voit aucun. Elle répond simplement et innocemment à une question où il n'y a ni simplicité ni innocence. *Nous pouvons manger,* dit-elle, *de tous les fruits des arbres du jardin. Mais*

[1] Gerbet, *Vues sur le dogme catholique de la pénitence*, ch. I.

quant à ceux de l'arbre qui est au milieu, Dieu nous a défendu d'en manger, de peur que PEUT-ÊTRE *nous ne mourions.*

Toute la chute est en germe dans ce dernier mot : *Peut-être,* substitué à la fermeté de la parole de Dieu. Le tentateur en profite. *Non,* reprend-il vivement, *vous ne mourrez pas.* Et après avoir nié la vérité du commandement il en calomnie l'auteur : *Seulement Dieu sait que, sitôt que vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal.*

Ce coup renverse la première femme ; il éveille en elle toutes les curiosités et tous les désirs. Être plus qu'une reine ! Être une déesse ! Savoir le bien et le mal ! Elle ouvre les yeux et elle commence à regarder le fruit. O Ève, tu n'aimes plus ; car si tu aimais, tu ne trahirais pas, même pour monter sur un trône !

Mais ce n'est là que le premier pas. L'amour ne met pas seulement dans l'âme la confiance en celui qu'on aime ; il y met le mépris de tout ce qui n'est pas lui. Que sont les choses, même les plus séduisantes ! Comme on les méprise, quand on aime ! C'était l'état d'Ève jusqu'à ce triste moment. Jamais elle n'avait levé les yeux sur le fruit défendu. Elle avait passé devant l'arbre sacré, dans la modestie du respect, les paupières baissées. Elle n'en avait jamais contemplé les fruits. O Ève, rien qu'à voir le regard que tu attaches maintenant sur eux, il est trop évident que tu n'aimes plus ! La Bible, en accumulant ici les épithètes : *Bonum ad vescendum, et pulchrum oculis, aspectuque delectabile* [1], semble nous montrer Ève qui contemple ce fruit sous toutes ses faces, comme pour s'assurer qu'il contient bien, dans ses formes exquises, dans sa

1 Genes. III, 6.

beauté savoureuse et charmante, les secrets mystérieux dont on lui a parlé. Que va-t-il arriver? O Ève, si tu ne crois plus à l'amour de ton Dieu, pense du moins à sa colère, pense à ses menaces. Mais quand on a dédaigné l'amour, devant quoi s'arrêterait-on? Ève avance la main et saisit le fruit défendu. Ce que l'orgueil a commencé, ce que la sensualité a poursuivi, se termine par la révolte.

Mais le trait le plus profond de cette scène, c'est le récit de la chute d'Adam. Jusqu'ici Adam n'avait pas paru. Soit qu'il fût survenu tout à coup, soit qu'Ève l'eût appelé, elle lui présente le fruit. La Bible ne nous a pas initiés aux perplexités du premier homme. Eut-il les mêmes illusions que sa compagne, la même exaltation d'orgueil, le même mouvement de sensualité? Beaucoup croient qu'il ne succomba que par faiblesse. Le serpent avait disparu; Ève était seule devant lui. Il ne vit ni le fruit ni sa beauté; il ne vit que sa compagne, sa compagne déchue, et il tomba pour ne pas se séparer de celle qu'il aimait.

Et aussitôt, que se passa-t-il? Comment s'acheva la faute? La Bible se contente dire que leurs yeux s'ouvrirent, et qu'ils s'aperçurent qu'ils étaient nus. Ils ne l'avaient pas vu jusque-là; ou plutôt ils l'avaient vu sans confusion, sans rougir. Pourquoi le voient-ils maintenant? Pourquoi n'en peuvent-ils supporter la vue? Tout ici est indiqué, rien n'est achevé. Un voile mystérieux couvre toutes ces choses et devait les couvrir, semblable à ce manteau jeté un jour par la piété filiale sur la nudité paternelle.

Tel fut le premier péché! Tous ceux qui en ont étudié le récit dans la Bible ont admiré non-seulement la beauté grandiose de la scène, mais sa profondeur physiologique. C'est la chute éternelle et universelle. Cherche dans les

souvenirs de ta conscience coupable, fils d'Adam, tu y trouveras je ne sais quel reflet vivant et reconnaissable de la faute de ton père : le même mélange d'orgueil, de concupiscence et de révolte, la même influence de la tentation extérieure, la même Ève séductrice, la même faiblesse pour ta compagne, et, après la faute, le même vide et le même dégoût! Et toi aussi, ô fille d'Ève, que tu ressembles bien à ta mère! C'est la même légèreté, la même frivolité, le même goût pour le fruit défendu, la même hardiesse! Et, dans l'un et dans l'autre, c'est le même besoin de la grâce de Dieu et de la Rédemption.

IV

Arrivons maintenant à la grande question. Si l'Église se contentait de dire qu'Adam et Ève ayant désobéi à Dieu en ont été punis, la raison ne trouverait rien là que de juste; si même l'Église ajoutait qu'ils ont été punis dans leurs enfants, la raison se résignerait encore. Mais l'Église va bien plus loin. Elle enseigne qu'Adam a transmis à sa postérité non-seulement sa punition, mais son péché; que ce péché d'Adam est le péché propre de chaque homme; et que, selon l'énergique expression de saint Paul, tous les hommes ont péché en Adam. Qu'est-ce à dire? N'y a-t-il pas là une injustice flagrante, une énormité morale que nul homme droit n'acceptera jamais?

Pour résoudre cette difficulté, il faut se rendre bien compte du plan de la création d'Adam et de sa race. L'unité de chute correspond à l'unité d'être; et toutes deux ne

s'expliquent que par la connaissance du plan de notre création. Redoublons ici d'attention.

Il y avait déjà eu, dans les profondeurs du ciel, une première épreuve. Un monde entier, neuf mondes peut-être, l'immense multitude des neuf chœurs des anges, y avait été soumis. Là, soit à cause des lumières et de la perfection des dons, soit à cause de la personnalité de l'épreuve et de l'absence de tentation extérieure, soit pour d'autres raisons que nous ne connaissons pas, nul pardon n'avait été octroyé ; nulle rédemption n'avait été possible. Chaque esprit pur avait, dans un acte unique, solennel, définitif, consommé sa félicité ou son malheur.

Maintenant que Dieu allait passer à de nouvelles créations, il avait résolu de construire sur un plan nouveau, qui laissât plus de jeu à sa bonté. On eût dit qu'averti par la chute irrémédiable des anges, Dieu avait voulu prendre d'avance ses mesures pour atténuer la faute, et se ménager, dans le cas où elle aurait lieu, la possibilité du pardon.

Dans ce but, il avait d'abord diminué l'intelligence et affaibli ces feux sublimes qui, dans l'ange, poussaient la culpabilité à des degrés impardonnables. De plus, il avait uni l'esprit pur à un corps, afin que ce lui fût comme un poids qui, en l'humiliant, le préservât de l'enflure, et en même temps comme un voile qui, en permettant plus facilement l'erreur, donnât plus de place à la bonne foi, et, par conséquent, à l'excuse. Enfin il avait permis à l'ange déchu de tenter l'homme, afin que Dieu trouvât, dans cette tentation même, une raison d'être moins sévère.

C'étaient déjà bien des circonstances atténuantes, préparées par l'amour infini. Mais voici le coup de maître. Dans les divines hiérarchies, tous les anges ont été créés,

directement et immédiatement, de la main de Dieu. Là, comme dit Notre-Seigneur, *neque nubent neque nubentur* [1]. Ces grands noms de père, de mère, de fils sont inconnus. Chaque ange est à l'état individuel. Ce n'est pas assez dire : chaque ange forme une espèce. Il est seul de sa nature. Il faut des milliers de roses pour réaliser le type de la rose; le monde sera probablement fini avant que les hommes aient réalisé le type de l'homme; ici, au contraire, il n'a fallu qu'un ange, un seul, pour réaliser pleinement, sublimement le type de l'ange. Dès lors, l'épreuve de chaque ange a été nécessairement individuelle, et sa chute, s'il venait à succomber, ne pouvait avoir et n'a eu en réalité aucun contre-coup sur personne, puisqu'il n'y avait personne de la même espèce. Pour la même raison, et aussi à cause de l'immensité des dons, cette chute n'admettait aucune sorte d'excuse; car d'où la tirer? de l'ignorance, de la séduction, de l'influence des autres? Non, puisque l'ange était seul, dans la pure lumière, n'était tenté par personne, et savait clairement ce qu'il faisait.

C'est tout cela que Dieu résolut de changer, afin qu'en faisant sa créature plus faible, il lui préparât un sort moins redoutable. Au lieu de créer directement et immédiatement tous les hommes, il n'en créera qu'un seul. Et il mettra tous les hommes en lui, « dans ses reins, » comme dit énergiquement la Bible. De même aussi, au lieu de soumettre les hommes à autant d'épreuves qu'il y aura d'individus, il les soumettra tous à une seule épreuve dans la personne de celui qui les contient tous. En face de cette épreuve, Adam ne sera pas *un* homme, ce sera l'HOMME. Il portera en lui toute l'espèce. Au fond, c'est la même

[1] Matth. XII, 25.

loi que dans le monde angélique, puisque, là, chaque espèce aussi a son épreuve distincte. Seulement dans le monde angélique il n'y a qu'un individu par espèce. Ici il y en aura des milliards. Mais ils ne feront à eux tous qu'une *seule* espèce, soumise à une *seule* épreuve, dans la personne de *celui* en qui ils sont *tous*.

Au premier coup d'œil, ce plan paraît être à notre désavantage. Mais, en regardant bien, c'est le contraire qui apparaît. Et en effet :

1° Si l'homme qui portait en lui toute l'espèce humaine sortait victorieux de l'épreuve, l'espèce était sauvée. Et, comme Dieu avait fait l'épreuve très-facile, il y avait mille chances d'un salut universel.

2° Supposé cependant qu'il succombât, il y aurait précisément, pour incliner Dieu à sa miséricorde, cette grande considération que, si tous les hommes étaient solidaires de la faute d'Adam, leur chef, cependant cette faute, ils ne l'avaient pas commise par un acte de leur volonté propre. Dès lors qui empêchait de reprendre la création en sous-œuvre, et d'offrir à cette humanité qui était tombée en masse la possibilité de se relever individuellement? On se retrouvait ainsi en présence de cette épreuve personnelle qu'avaient connue les anges et dont nous n'avions été exemptés que par bonté.

3° Il est vrai que, par suite de la chute, chaque individu était affaibli; mais c'était un avantage. Il semble, en effet, qu'Adam avait encore été comblé de trop de dons. Vainement l'amour créateur avait essayé de se restreindre, il avait encore trop donné. Il fallait ramener l'homme plus près de son néant, de sa pauvreté native, pour le tenir plus facilement dans l'humilité, et pouvoir le combler impunément de plus d'amour.

Voilà le plan divin de l'épreuve à laquelle a été soumise notre race. Tout a été mis en UN, afin que le salut fût presque certain, et que, s'il y avait chute, le pardon fût plus facile. En quoi la justice pourrait-elle être violée ici? Et qui ne voit, au contraire, éclater, du côté de Dieu, la tendresse, la plus délicate bonté? Tout y est digne de cet ordre de choses que nous avons appelé l'ordre de l'amour infini.

V

On dira : Mais si les choses se sont passées ainsi, il n'est pas exact de dire que nous avons péché. Le mot péché est un mot impropre.

Assurément nous n'avons pas péché, comme nous péchons aujourd'hui. Notre péché n'a pas été un péché *personnel*, un acte de notre volonté. Et la preuve, c'est que l'Église, pour le remettre au saint baptême, n'en demande à personne, pas même à l'adulte, la contrition. Et la preuve encore, c'est que si un homme sort de ce monde, n'ayant sur l'âme que la seule souillure du péché originel, l'enfant par exemple, il n'est pas condamné aux peines dont le péché personnel est menacé. Quelques théologiens ont pu le dire : jamais l'Église.

Comment donc avons-nous péché?

Nous avons péché EN ADAM, IN QUO *omnes peccaverunt* [1]. Non pas *en nous*, mais EN LUI. Il portait en lui toute l'espèce humaine, toute la race, comme père, possédant

1 Paul. *ad Rom.* v, 12.

dans ses veines toute la vie qui devait se répandre sur le globe. Il est tombé ; toute la race est tombée en lui. Il a perdu ses dons merveilleux ; toute l'espèce les a perdus avec lui. Il a souillé sa vie, et, par conséquent, toute la vie qui devait s'en échapper ; comme une source qu'on empoisonne, et dont les moindres infiltrations se trouveront, à dix lieues de là, empoisonnées [1].

A la bonne heure! me direz-vous. Mais jusqu'où cela s'étend-il? Jusqu'où va cette communication à la race humaine de la nature affaiblie, corrompue d'Adam? Là est la difficulté. L'Église, qui affirme si énergiquement le fait de cette communication, de cette transmission du péché d'Adam à sa postérité, ne dit ni comment elle se fait, ni jusqu'où elle va. Elle laisse à ses docteurs le soin de sonder ces difficiles problèmes. Or, des études psychologiques et physiologiques poursuivies pendant des siècles, il est résulté deux grands systèmes qui semblent en être le dernier mot. L'un que j'appellerais volontiers le *minimum* du péché originel, l'autre qui en est le *maximum*. Je vais les exposer successivement tous les deux. Le lecteur choisira.

[1] On trouve sans cesse dans les Pères cette explication : « Fecit Adam et in illo fuimus omnes. Periit Adam et in illo omnes perierunt. » (S. Ambr., *in Luc.*, lib. VIII, n. 234.) — « Omnes enim fuimus in illo uno (Adam), quando omnes fuimus ille unus, qui lapsus est... » (S. August., *de Civ. Dei*, lib. XIII, c. XIV.) — « Omnes homines, qui nascuntur ex Adam, possunt considerari ut unus homo, in quantum conveniunt in natura quam a primo parente accipiunt... Sicut etiam Porphyrius dicit quod participatione speciei plures homines sunt unus homo... » (S. Thom. 1, 2, q. LXXXI, a. 1.)

VI

Voici d'abord ce que j'appelle le *minimum* du péché originel. Il faut au moins admettre cela, si on veut rester catholique.

D'après ce système, qui s'enseigne publiquement à Rome, le péché originel ne serait *en nous* que la privation *violente, par voie de déchéance,* des dons admirables dont Dieu avait comblé notre nature humaine et qui ne lui étaient pas dus. Dépouillé et affaibli en punition de son péché, Adam engendre à son image des enfants dont tout le péché consiste à n'avoir plus ces dons sublimes dont leur père avait été comblé, et que Dieu, dans sa bonté, leur avait destinés.

Expliquons-nous, afin que, si tout consiste en effet dans ce dépouillement des dons surnaturels, nous voyions bien comment cela peut constituer un péché.

Le concile de Trente a défini le péché transmis par Adam à sa postérité : « la mort de l'âme. » Or qu'est-ce que la mort? Ce n'est pas simplement l'*absence* de la vie; c'en est la *cessation violente*, la *privation contre nature*. Voilà pourquoi un cadavre fait horreur; non pas parce qu'il n'a *pas* la vie, mais parce qu'il ne l'a *plus*. Si Dieu l'eût créé sans le don de la vie, il eût été beau, comme le Jupiter de Phidias ou la Vénus de Praxitèle; mais parce qu'ayant fait une si divine statue, Dieu l'a rendue plus divine encore, en lui donnant le regard, la parole, le mouvement, la vie, elle ne peut pas perdre de tels dons sans nous inspirer le dégoût.

Voilà l'image du péché originel. Si Adam eût été créé dans l'état de pure nature, doué seulement des dons que celle-ci réclamait : l'intelligence, la liberté, l'amour; il eût été beau, même sans la grâce sanctifiante. L'absence de dons plus hauts n'aurait pas même été remarquée, puisqu'on n'en soupçonnait pas l'existence. Mais Dieu ayant voulu, dans sa bonté, élever l'homme à un état plus haut, à cette vie que nous appelons surnaturelle, parce qu'elle est au-dessus de toutes les exigences de la nature; ayant voulu que cette sainteté originelle fût accompagnée de dons merveilleux, tels que la soumission parfaite du corps à l'âme, l'illumination de l'âme par la science infuse, l'exemption de la souffrance et l'immortalité; ayant réglé de plus que ces dons seraient toujours dans Adam et sa race et constitueraient en eux l'intégrité de leur nature, il est bien évident qu'Adam et sa race ne pouvaient plaire à Dieu qu'ornés de cette grâce sanctifiante et de tous les dons qui en étaient l'accompagnement divin.

Les perdre, c'était déchoir, c'était devenir laids aux yeux de Dieu; c'était pour l'âme être morte, comme le corps quand l'âme n'y est plus.

Or, disent les théologiens dont je parle, tel fut le résultat du péché d'Adam. Il perdit la grâce sanctifiante, et, comme ce n'était qu'à cause de cette grâce sanctifiante que Dieu avait fait à l'homme tous ces dons merveilleux dont nous venons de parler, ils s'évanouirent avec elle.

Ces dons, nous l'avons vu, n'étaient pas dus à la nature humaine. C'étaient les surajoutés de l'amour infini. Dieu aurait pu créer l'homme sans eux. En les perdant par le péché, l'homme n'a donc rien perdu de ce qui appartenait à la nature humaine; il a été simplement réduit à un

état dans lequel, absolument parlant, Dieu aurait pu le créer.

Avec cette différence, cependant, que cette cessation de dons, qui, sans être dus, avaient été unis à la nature humaine au moment de la création, a amené un ébranlement dans cette nature, un manque d'équilibre. Comme un édifice dont on renverse la coupole; les piliers et les murs faits pour la porter s'étonnent, s'ébranlent, et on y remarque des lézardes.

Voilà le péché originel. Ce n'est pas simplement l'*absence* de la vie surnaturelle et des dons merveilleux dont Dieu l'avait librement accompagnée; c'en est la *cessation violente* et *contre nature*, le dépouillement douloureux *par déchéance*.

Prenons des exemples. Voyez-vous ces soldats qui passent vêtus grossièrement, qui travaillent, qui obéissent? Ils sont beaux néanmoins. Dans le nombre, remarquez celui-ci : en apparence il ressemble aux autres; en réalité, qu'il est différent! Hier, il était officier; mais, en punition d'une faute, il a été dégradé. On lui a arraché ses épaulettes, sa croix. On l'a réduit à l'état où vous le voyez. Voilà le péché originel. Le péché originel, ce n'est pas *d'être dans l'état* où nous sommes, c'est d'*être tombés dans cet état*.

Voulez-vous une autre comparaison, encore plus juste? Voilà une bande d'enfants pauvres, déguenillés. Ils sont beaux, sous leurs haillons, pleins de jeunesse, de vie, de gaieté. Au milieu d'eux, il y en a un qui leur ressemble: mais son père était un grand seigneur, un prince de sang royal. Condamné à mort pour crime de révolte, dégradé de ses titres, et dépouillé de ses biens, il n'a laissé à son fils que la pauvreté et la honte. En apparence, cet enfant

ressemble aux autres; cependant quelle différence! La misère de ceux-ci n'est qu'une misère : la misère de celui-ci est une déchéance et un châtiment. Et aussi regardez à son front; il y plane une ombre.

Il pourrait y avoir, dans tel monde planétaire, une race qui nous ressemblât exactement, qui fût, comme nous, soumise à la douleur, à la mort, qui fût sujette à l'ignorance, à l'erreur, mais chez laquelle rien de tout cela ne fût un désordre, parce que ce serait la condition même dans laquelle Dieu l'aurait créée. Pour nous, qui étions nés dans une région supérieure, nous n'avons pas pu tomber à un état moindre sans déchéance. Eh bien! cette déchéance, c'est le péché originel. Il n'y en a pas d'autre.

En Adam, cette déchéance a été un acte; en nous, c'est un état. Adam s'est dépouillé lui-même, voilà son péché. Le nôtre, c'est de naître semblables à lui, c'est-à-dire dépouillés comme lui, dès lors laids aux yeux de Dieu, objets de dégoût et de colère, non par notre volonté, mais par notre nature; NATURA *filii iræ*[1].

Et si vous me disiez : C'est là un malheur, ce n'est pas un péché. Je répondrais, toujours dans l'esprit de ce grand système théologique : Être en naissant dans un tel état, dépouillé de la grâce sanctifiante que l'on devrait avoir, c'est un désordre. Être en naissant privé de la vie divine pour laquelle on avait été créé, c'est un désordre; c'est naître mort, comme une mère qui engendrerait un cadavre.

Voilà ce qui s'enseigne publiquement à Rome, ce qui n'a jamais mérité une censure, et ce qui, je le pense, ne

[1] Paul. *ad Galat.*, IV, 8.

saurait présenter, à l'esprit le plus ombrageux, aucune espèce de difficulté.

A mon sens, c'est même là le défaut de ce système. Il me montre bien, dans l'humanité, les conséquences et les peines de la faute; je n'y vois pas assez la faute elle-même, ce péché d'Adam dont l'Église dit qu'il est le péché propre de chacun de nous. Je n'y vois pas non plus assez la profonde blessure faite à l'humanité, ni cette violente inclination vers le mal qui a été de tout temps son péril et sa honte. La Rédemption non plus ne s'illumine pas assez à ce systême. Bref, je le trouve superficiel.

Cependant, je le répète, il n'a jamais été censuré. De grands théologiens l'acceptent. On peut y demeurer. On y est en bonne compagnie.

VII

J'arrive maintenant à ce que j'appelle le *maximum* du péché originel. Là, à mon sens, est la vraie doctrine, mystérieuse mais sublime, impénétrable et inaccessible directement, mais jetant de tous côtés des éclairs.

Nous avons vu que Dieu a créé notre race sous la loi de la paternité. Or, c'est là, dans les profondeurs cachées de cette loi auguste, que se trouve, à mon sens, l'explication du péché originel. Qu'est-ce donc que la paternité? Je le répète, les anges ne la connaissent pas : ils ont été créés à l'état individuel. Les immenses hiérarchies des cieux n'en soupçonnent ni la gloire ni la félicité. Elle ne règne que sur la terre; mais là, j'ose dire qu'elle n'y est pas seulement à la première place, elle en est la loi unique.

Cherchez ce qui fait la famille, l'école, la société, la patrie, l'humanité, la religion. C'est toujours la paternité. Prêtres, rois, magistrats, soldats, ce sont des pères; et ils accomplissent d'autant mieux leur mission qu'ils sont plus pères.

Or, cette loi de la paternité, cette loi suprême, unique, de la race humaine, en quoi consiste-t-elle? Quelle est son essence? Je disais tout à l'heure qu'elle n'est pas connue au ciel. Elle ne l'est pas parmi les anges; mais elle règne au sein de l'adorable Trinité, et c'est un des sens peut-être de cette parole de Dieu : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*. Qu'il soit père dans le temps, comme je suis père dans l'éternité.

Et par conséquent, ô homme, si tu veux savoir ce qu'est la paternité, contemples-en, dans le ciel, le divin exemplaire. Là, au sein de l'auguste Trinité, le Père engendre son Fils. Et quel est le caractère de ce Fils? Il ressemble à son Père. Est-ce assez dire? Non; il lui ressemble parfaitement. Est-ce assez? Non, non, il est sa reproduction totale, adéquate, consubstantielle. Le Père est tout entier dans le Fils; il lui donne tout ce qu'il a, même sa substance, et, avec sa substance, il lui donne tous ses attributs; voilà l'essence de la paternité dans le ciel. Or c'est sur ce modèle qu'a été faite la paternité d'Adam. Et aussi, rien ne donnera jamais une idée de ce qu'était la plénitude et l'énergie de cette paternité, au moment de l'épreuve humanitaire. Celle que l'homme possède aujourd'hui en est à peine une ombre. Regardons-la cependant; et, comme après tout elle est de même ordre et n'en diffère qu'en intensité, peut-être nous aidera-t-elle à apercevoir quelque chose de l'immense, incommensurable et universelle paternité d'Adam?

Aujourd'hui donc, dans le monde si différent de l'épreuve individuelle, qu'est-ce que le père donne à son enfant?

1° D'abord, il lui donne son sang; non pas un sang quelconque, vague, indéterminé; mais le sien, tel qu'il l'a individualisé dans ses veines. Il se peut que, chimiquement parlant, tous les globules de sang se ressemblent; mais cela n'est pas vrai à un point de vue plus élevé. Le sang, aux veines de l'homme, s'anime; il prend des habitudes et des pentes. Il y a un sang pur, noble, habitué à se verser pour l'honneur; et il y a un sang vil, plein de tressaillements honteux. C'est ce sang-là, noble ou vil, que le père communique à son fils, tel que l'ont fait vingt ans, trente ans de généreux efforts ou d'abaissements misérables. Et comme c'est le sang qui fait la race, il y a une première et redoutable responsabilité.

2° Après que le père a donné son sang à son fils, que lui donne-t-il encore? J'allais dire qu'il lui donne son âme. Ce serait inexact. Mais ce qui ne l'est pas, c'est que l'âme du père revit d'une manière ineffable dans le fils. Oh! je le sais, il y a là un profond mystère; mais il y a un fait aussi, incontestable et éclatant. Il y a de l'âme du père dans le fils. Le fils n'est pas, il s'en faut bien, un être radicalement, absolument distinct du père. C'est le père reproduit. Comment? Jusqu'où? Où sont les limites? Il ne faut pas essayer de le dire. On voit dans le fils, dès les premiers jours, des choses qui viennent manifestement du père. Il y en a d'autres, plus cachées, enveloppées, latentes, qui n'apparaîtront que plus tard, à quinze ans, à vingt ans. Il y en a même qu'on ne verra qu'à la fin. Cette jeune fille si fine d'aspect, si délicate, si différente de sa mère, c'est étrange, comme à mesure

qu'elle avance en âge, elle en prend la ressemblance. Et ce ne sont pas seulement les linéaments extérieurs, sans importance, qui se montrent successivement; des vertus, des qualités, des inclinations, des défauts, des habitudes, des choses cachées jusque-là, dominées peut-être par ma fougue de jeune homme, se dégagent, font leur apparition, me donnent chaque jour une ressemblance plus profonde avec mon père. Je le réalise en avançant, profondément distinct de lui, mais profondément semblable. Je suis sa chair, je suis son sang; j'ai de son âme, j'ai de ses qualités, j'ai de ses défauts. Je n'analyse pas tout cela, c'est trop profond; je ne le vois pas, c'est trop caché; ou plutôt je le vois parfaitement. Je sais ce qui en moi vient de mon père; je sais parfaitement ce qui vient de ma mère. J'en fais le décompte exact. De moi, il vient peu de chose. Je suis un composé des inclinations, des vertus, des qualités, des défauts, des habitudes de mon père et de ma mère, unis, mêlés, entrelacés d'une manière si profonde qu'il y a un point où mon regard expire. On me dirait donc que là, dans ces plis et replis par où l'être de mon père est dans mon être, il y a des choses encore plus cachées qui n'apparaissent qu'à l'œil qui sonde les cœurs et les reins, je ne contesterais pas. Il faut dire de la génération de l'homme ce qui est dit de la génération du Verbe : *Generationem ejus quis enarrabit* [1] ! L'antiquité avait jeté un voile sur ce mystère. Il faut l'y laisser. C'est le secret de Dieu.

3° Et non-seulement le père donne son sang à son fils, et il lui communique quelque chose de son âme; mais voici qui est plus merveilleux. C'est en lui donnant son

[1] Is. LIII, 8.

sang qu'il lui donne son âme. Ces qualités, ces défauts, ces habitudes, ces vives inclinations qui de l'âme du père passent dans celle du fils et la font à sa ressemblance, c'est le sang qui en est le véhicule. On dit d'un jeune homme : Il est d'un bon sang, pour indiquer qu'il a reçu de son père, de sa mère, un riche trésor de qualités. J'ai touché tout cela au chapitre précédent; je n'y reviens pas.

Voilà donc comment les choses se passent, même aujourd'hui, sous le règne de l'épreuve personnelle, avec une paternité renfermée dans de si étroites limites. De même qu'au sein de l'auguste Trinité, le Père est tout entier dans le Fils; de même, ici-bas, dans la famille, toutes proportions gardées, le père est dans son fils. Que devait-ce donc être aux jours de l'épreuve humanitaire, quand la paternité était en Adam dans toute sa plénitude et toute son énergie?

Or, cela dit, je pose deux questions :

1° N'y a-t-il pas des circonstances où même aujourd'hui, sous l'empire si différent de l'épreuve personnelle, le péché non-seulement souille la personne, mais blesse la nature, et quelquefois la bouleverse de fond en comble?

2° Une nature ainsi blessée peut-elle, dans une certaine mesure, se transmettre du père aux enfants? de quelle manière, et jusqu'à quelles limites?

Relativement à la première question, si le péché ne souillait que la personne, le mystère de la transmission du péché originel serait indéchiffrable; car manifestement le père ne transmet pas sa personne à ses enfants. Mais le péché ne va-t-il que là? N'est-il pas vrai qu'après avoir souillé l'âme, souvent il blesse la nature; qu'il l'avilit; qu'il la dégrade; qu'il en éteint quelquefois et successivement toutes les facultés? Prenez l'orgueil, par exemple.

A un certain degré, est-ce qu'il ne trouble pas le jugement? Est-ce qu'on ne voit pas certains êtres, enivrés d'eux-mêmes, ne croyant qu'à leur propre infaillibilité, et capables, dès lors, des fautes les plus monstrueuses? Et de même, est-ce qu'à un certain degré l'orgueil ne détruit pas le cœur, ne le rend pas sec, égoïste, personnel, injuste jusqu'à la cruauté? Prenez la volupté; qui en pourra dire les ravages? L'intelligence s'affaiblit, la mémoire s'éteint, la volonté perd ses ressorts; toute flamme, toute ardeur, tout enthousiasme disparaissent; toute tendresse, toute générosité; c'est la mort. Prenez la sensualité, l'ivrognerie. Ce n'est plus un homme, c'est une brute.

Et ces blessures de l'âme, on les retrouve dans le corps. Chaque péché est comme un coup de stylet qui va toucher la partie matérielle de notre être. Sans doute ce temple si parfait, où habite notre âme, ne succombe pas du premier coup. Il se défend; il répare ses pertes; mais il ne peut pas résister indéfiniment. Quand les coups se répètent, ou bien quand les coups, sans se répéter si souvent, ont une certaine intensité, la démolition commence. Les cheveux tombent avant l'âge, les yeux se cavent, la taille se voûte, le sang s'appauvrit ou s'exalte, la phthisie arrive, l'apoplexie se prépare : *Plus occidit gula quam gladius*. Les médecins le savent; et beaucoup parlent plus haut que la Bible.

Et qu'on ne s'imagine pas qu'il faille une si longue série d'actes pour blesser la nature et la bouleverser de fond en comble. Tout dépend de leur intensité. Il y a des jeunes gens de vingt ans chez lesquels l'œuvre abominable est achevée. En quelques jours, en quelques années, ils ont tout ravagé, même le corps. Les voilà incapables

d'être hommes, d'être pères; ou ils ne le seront que pour transmettre à leurs enfants une vie rachitique, pour verser dans leurs veines un virus fatal qui sera le châtiment du père dans ses enfants.

Ceci posé, qui empêche qu'Adam ait, dans un seul acte, non-seulement souillé sa personne, mais corrompu sa nature? Tout dépend de l'intensité de cet acte. Et où y en eut-il jamais un pareil? Ce n'est pas l'objet qu'il faut regarder ici, nous l'avons vu; ce sont les circonstances de l'acte. Tant de lumières qui remplissaient son esprit; des dons merveilleux qui élevaient si haut sa volonté; une obéissance si facile; une si pleine, une si épouvantable responsabilité! Quoi! il sait que, s'il désobéit, il perd pour jamais tous ses enfants; il se sent le représentant de la race humaine; non pas un homme, mais l'HOMME, appelé à sauver sa postérité tout entière par la plus légère de toutes les obéissances, et il désobéit! Non, jamais il n'y eut un péché pareil! Pour juger ce que fut alors la souillure de l'âme, et jusqu'où la nature humaine tout entière put être bouleversée et blessée, il faudrait voir ce que fut l'odieuse intensité de l'acte d'Adam.

J'arrive maintenant à la seconde question. Quand, par le péché, un homme a, je ne dis pas seulement souillé son âme et sa personne, mais blessé, affaibli et dégradé sa nature, un tel état se transmet-il à ses enfants? De cette nature ainsi dégradée, est-ce qu'il ne passe rien, même aujourd'hui, à sa postérité?

J'entends dire, par une science sophistique, que, dans un prochain cataclysme du globe, surgira une race nouvelle et supérieure à la nôtre, comme nous avons surgi nous-mêmes dans la dernière des révolutions terrestres [1].

[1] Quinet, *De la Création*.

Tristes chimères, au fond desquelles j'aperçois cependant une vérité ! C'est qu'il dépend des pères de famille, non pas de créer une race supérieure à l'homme, mais d'élever la race humaine au-dessus de ce qu'elle est maintenant; de faire monter de génération en génération le niveau physique, intellectuel et moral de notre grande espèce.

Mais, en même temps, savez-vous ce que j'entends dire par une science, celle-ci non plus sophistique, mais abominable? C'est qu'il serait possible, par sélection, de faire disparaître les hommes et de multiplier les brutes. Oui, accoupler des hommes sans foi, sans loi, sans mœurs, avec des femmes sans cœur, sans pudeur; qui sait si on n'obtiendrait pas ainsi des êtres de plus en plus trempés dans l'animalité ? On assure que l'épreuve est déjà commencée. Tant la paternité est une chose puissante aux yeux de tous ! Tant elle est capable de transmettre toute sa nature !

Mais, sans aller si loin, est-ce que, en dehors de ces exagérations, cette transmission, au moins partielle, n'est pas un fait admis de tous ? Ceux qui le contestent en parole l'affirment dans leur conduite. Vous êtes père, je suppose; vous avez une fille à marier : pourquoi vous informez-vous si soigneusement de ce qu'ont été le père, la mère, l'aïeul de celui qui aspire à la main de votre enfant? Je concevrais que vous fussiez préoccupé de la question des maladies physiques : de la folie par exemple, de l'épilepsie, quoique ce soit un grand mystère que l'hérédité d'une maladie physique. Mais que vous importent les taches morales du père? Est-ce que le fils n'est pas une personne absolument, radicalement distincte du père? Encore si, dans la re-

[1] Gratry, *De la Religion.*

cherche si minutieuse que vous faites, vous ne vous préoccupiez que de la déconsidération qui peut en rejaillir sur le nom, je le concevrais encore. Mais on dirait que vous craignez que les inclinations perverses du père, de l'aïeul, se retrouvent un jour dans ses petits-enfants! Pensez-y : les inclinations perverses d'un père, d'un grand-père qui *n'est plus*, pourraient se retrouver dans un enfant qui *n'est pas encore!* Il n'y a pas autre chose dans la doctrine du péché originel, et vous touchez du doigt sa transmission.

Arrêtons-nous ici, dans cette question très-mystérieuse. Comme ces volcans dont on voit la lumière, mais dont on ne peut pas contempler le foyer, le péché originel éclaire de sa lueur sinistre toutes les contradictions de notre nature, mais il échappe lui même au regard. Il se perd dans un autre mystère, aussi peu éclairé que lui : le mystère de la génération humaine. Il est la conséquence du plan de notre création, sous la loi de la paternité. C'est la profondeur de l'unité de la race humaine qui explique la communication à tous du péché commis par le père de cette race. Unité de chute, et aussi, grâce à Dieu, nous l'allons voir, unité de rédemption, parce qu'il y a unité d'espèce!

CHAPITRE HUITIÈME

LE PÉCHÉ ORIGINEL (SUITE). — CONSÉQUENCES DU PÉCHÉ ORIGINEL. — LE PLAN NOUVEAU DU MONDE DE LA CHUTE

J'entends quelques-uns de mes lecteurs dire : « J'entrevois cet ordre profond de la transmission du péché originel. Mais cet ordre est-il juste? est-il miséricordieux, digne de cette création des mondes que vous avez appelée la création de la bonté et de l'amour? »

Je réponds : Oui. 1° Parce que, l'épreuve étant nécessaire, c'est la bonté et l'amour infinis qui avaient imaginé l'épreuve *collective,* afin que le salut fût plus facile, et que, s'il y avait faute, la faute fût pardonnable. 2° Parce qu'en effet, dès que le péché eut été commis, la bonté et l'amour apparurent pour désarmer la justice, relever l'homme tombé, et, avec les débris de la création déchue, refaire un monde encore plus beau.

L'ingratitude et la révolte venaient d'apparaître. Or, en face de l'ingratitude, il n'y a que deux choses possibles : ou punir l'ingrat et le rejeter à jamais; ou essayer de le vaincre à force de bienfaits.

Ce fut ce second dessein qui prévalut. Dieu vit l'homme

tombé; il vit, dans ses flancs, cette génération d'êtres qui n'avaient pas péché personnellement, dont il pouvait tirer un amour d'autant plus cher à son cœur qu'il avait été plus près d'en être privé; il s'attendrit, et, sur les ruines du monde déchu, il décréta la restauration de son œuvre, d'après un plan nouveau.

Nous allons étudier ce monde nouveau. C'est le nôtre. C'est le monde de la convalescence. Dieu reprend l'homme; il le soigne comme un malade; il travaille à le guérir, afin de pouvoir le réintégrer dans la gloire perdue. Quel est ce nouveau plan du monde? Quelles modifications furent nécessitées, dans le plan primitif, par l'apparition du péché? Comment ont-elles été acceptées et transfigurées par l'amour infini? Voilà les questions qu'il faut résoudre avant d'aller plus loin, sous peine de ne rien comprendre, ni au dogme catholique, ni surtout à la morale.

I

La première modification que Dieu, en conséquence du péché, a introduite dans le plan primitif de la création est une modification dans le caractère même de l'épreuve. L'épreuve reste; elle ne peut pas cesser; mais elle change de forme. Nous avons vu que, dans le premier plan, toute la race humaine avait été comme enfermée dans Adam et soumise en lui à une seule épreuve, une épreuve *collective*. Maintenant cette épreuve va devenir *individuelle* et *personnelle*. La partie qu'Adam a perdue pour nous, ou que nous avons perdue en lui, chacun de nous va être mis en posi-

tion de la regagner. On recommence l'épreuve ; mais cette fois chacun y est pour sa part.

Et non-seulement l'épreuve devient *personnelle*, mais, au lieu d'être unique, l'épreuve sera *successive* et *multipliée*. Les âmes sont trop faibles maintenant, pour qu'on ose leur demander de jouer leur éternité dans un seul acte. Il y aura cent, mille, dix mille actes, avec des facilités infinies de se relever à chaque chute. Le temps va être donné aux âmes, dans une succession et sous une forme pleine de lumière. Ce ne sera plus un printemps perpétuel, chose trop séduisante. Il y aura un printemps, un été, un automne, un hiver, avec des révélations éloquentes à chaque saison. De même, la vie ne sera pas un point unique, un épanouissement de l'âme à trente ans. Il y aura les faiblesses du premier âge, les illusions de l'adolescence, les passions fougueuses de la jeunesse, qui rendent les fautes plus pardonnables; puis les douleurs, les désenchantements et les satiétés qui les font moins attrayantes, les infirmités qui les rendent moins nombreuses. A mesure d'ailleurs qu'on avancera, les secours se multiplieront; des sacrements augustes, des rites pleins d'une énergie divine, viendront fortifier l'homme à chaque étape de la vie. Enfin, à cause de sa faiblesse, il n'y aura plus de fautes irrémissibles ; pas un péché qui ne soit réparable. L'ange du pardon, le véritable ange gardien, accompagnera chaque homme, et versera la miséricorde sur la trace de ses pas pour en effacer la souillure. Supposez cependant qu'un homme ait résisté à tout cela, méprisé toutes ces lumières, profané toutes ces grâces, il lui resterait encore une ressource : ce serait de tout réparer par un acte unique, facile; ce serait de dire, sur son lit de mort, à ce monde qui s'en va : « Va-t'en! » et à ce Dieu qui

vient : « Je me repens de tout mon cœur et je vous aime par-dessus toutes choses ! » O bonté de Dieu ! O Cœur insatiable d'aimer et d'être aimé ! que je te reconnais bien à ces traits !

Voilà déjà une modification capitale, que l'amour infini a apportée au plan primitif des choses. Pour atténuer les conséquences de la chute, l'amour a créé un monde nouveau, le monde de l'épreuve *personnelle, successive* et *multipliée;* le monde de la faute *rémissible* et du péché *pardonnable.*

II

Mais ce n'est là que la première modification, nécessitée par la chute et apportée par la bonté de Dieu au plan primitif de la création ; il y en a une seconde, profondément douloureuse mais admirable, et où l'amour va se révéler, avec un éclat nouveau.

C'est une chose certaine que, dans le plan primitif, l'homme, roi du monde, se serait sanctifié en faisant des actes de roi, c'est-à-dire des actes de jouissance. Sauf une seule créature, soustraite à son empire, afin qu'il reconnût qu'il avait un maître et un seigneur, le monde entier était à lui. Il se serait sanctifié, en jouissant de ses biens. La sainteté aurait offert au monde le plus doux de tous les spectacles : celui de la beauté embellie par l'innocence, et l'alliance du bonheur avec la vertu.

Mais, si bon que soit Dieu, maintenant que la révolte s'était montrée, il était impossible qu'un autre attribut n'apparût à son tour : la justice. La justice est l'horreur

du mal; et, quand la justice porte un glaive, c'en est la punition. Dieu n'a pas même besoin d'intervenir. La punition naît d'elle-même; elle sort de la faute comme une conséquence sort d'un principe, nécessairement. Si donc Dieu consentait à remettre à l'homme la punition infinie, c'est-à-dire éternelle, que méritait l'offense faite à une majesté infinie, il était impossible qu'il n'y eût pas du moins un châtiment temporel; car le péché qui n'est pas puni est un nouveau désordre. Seulement, comme ce châtiment allait être réglé par une bonté infinie, par la délicatesse même, on pouvait être sûr qu'il y aurait, entre le châtiment et la faute, une harmonie divine. Reprenons donc le récit de la Genèse, et, en écoutant la sentence qui nous condamne, admirons l'amour qui transforme la peine, et qui, du châtiment qui devait nous briser, fait un des moyens les plus puissants de la régénération de l'humanité.

Gen. III, 17. *Et Dieu dit à Adam : « Parce que tu as mangé du fruit de l'arbre défendu, la terre sera maudite à cause de toi. Elle te produira des ronces et des épines, et tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. »*

Voilà la première loi du monde de la chute. Le péché a été un acte d'orgueil, une extension coupable de la souveraineté accordée à l'homme; la pénitence du péché sera la diminution divine de cette souveraineté. L'homme sera moins roi de la nature; et s'il n'en devient pas l'esclave, du moins, dans son travail, il en sentira à chaque instant la résistance.

Sans doute le travail existait déjà dans le paradis terrestre; mais il avait un autre caractère. C'était le travail de l'homme riche, heureux, qui par goût cultive des roses, et, en croisant les espèces, embellit sa demeure et enrichit la

création ; le travail de l'artiste, qui prend comme Dieu un peu de terre dans sa main, et y souffle l'inspiration et la vie; le travail du poëte, du contemplateur, qui sent les harmonies du monde et leur donne une voix.

Aussi, étudiez nos sentiments les plus profonds, nous n'avons pas, pour le travail, la répugnance invincible que nous avons pour la douleur et la mort. Nous l'aimons, nous sentons qu'il a été éternellement la loi de notre nature, industrieuse, inventive et ardente. Ce qui nous répugne, c'est le travail forcé; c'est ce genre nouveau de travail dont Dieu a dit : *La terre te produira des ronces et des épines : et tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.*

De fait, livrée à elle-même, la terre ne produit aujourd'hui que des épines et des ronces. Oh ! même dans ce cas, elle est divinement belle, parce que l'homme n'a pas pu en chasser Dieu. Ces ronces, ces épines, elle les entrelace avec un art infini. Ces sables qu'elle roule sous les pieds de l'homme qui ne travaille plus, elle les étend sur nos ruines avec une majesté dont la grandeur saisit. Mais, privée des saintes sueurs du travail, elle n'est plus féconde. Voilà six mille ans que nous la travaillons, nous ne l'avons pas encore ensemencée tout entière. Elle nourrit un peu plus d'un milliard d'hommes; bien cultivée, elle pourrait en nourrir treize. Que dis-je? nous n'avons même pas su garder nos conquêtes. Nous avons perdu des jardins sublimes : l'Afrique, qui était le grenier de l'empire romain; la Grèce, dont les anciens avaient fait un bouquet de grenadiers et de lauriers-roses; l'Orient presque tout entier. Dès que notre bêche s'arrête, dès que notre sueur cesse de couler, la terre reprend ses ronces sous lesquelles glissent des serpents; ses déserts et ses steppes sauvages où rugissent des bêtes fauves.

Mais aussi, quand nous travaillons, quelles merveilles! Les forêts plantées, les marais desséchés, les fleuves endigués, l'atmosphère purifiée, le climat changé, et l'homme qui grandit! car voilà la beauté divine de la loi du travail. En faisant la terre, nous faisons notre âme. En refoulant dans le néant les ronces et les épines, nous chassons de notre esprit, de notre cœur, les stérilités honteuses, les miasmes dormants, les concupiscences odieuses. On dirait que la terre n'est que la prolongation de notre corps. La même révolte est dans les deux; en réduisant l'une, nous réduisons l'autre. Le fait est qu'à mesure que, sous l'effort de notre travail, la terre s'embellit et se féconde, dans la même proportion notre sang se purifie, notre poitrine s'élargit, nos muscles se fortifient, les parties basses et marécageuses de notre nature se sèchent, ses parties révoltées s'apaisent, les fumées d'un sang corrompu s'évanouissent, et la régénération de l'homme commence. Les peuples laborieux ont toujours été des peuples chastes; et les peuples chastes ont toujours été des peuples laborieux. Après six mille ans d'expérience, la grandeur, la beauté, la vertu, la noblesse, la force s'élèvent dans l'homme en proportion du travail.

III

Et cependant, si puissant et si régénérateur que soit le travail, il ne pouvait pas suffire à contenir la nature révoltée de l'homme, et encore moins à la transfigurer; il fallait un agent plus actif, qui pénétrât plus avant dans sa

chair, et qui allât chercher, jusque dans ses veines, le sang qui s'y était souillé.

Et Dieu dit à l'homme : « Ce que ton travail aura fait naître de la terre, tu le mangeras dans la douleur, tous les jours de ta vie. »

Et Dieu dit à la femme : « Je multiplierai tes souffrances et tes enfantements. Tu enfanteras dans la douleur. »

Voilà ce grand nom de la douleur. C'est la première fois qu'il apparaît. A la place du travail heureux, le travail dans la douleur! A la place de cette extase de béatitude, pendant laquelle Ève sortit du cœur et des flancs d'Adam, l'enfantement dans la souffrance! Telle est la seconde loi du monde nouveau.

C'est que le péché n'a pas été seulement un acte d'orgueil, il a été un acte de concupiscence. Dans toute exaltation de l'âme, par une réaction inévitable, il y a une soumission au joug des sens. Et par conséquent pour rétablir l'ordre, il fallait que la douleur apparût.

Depuis six mille ans, l'homme a tout essayé pour échapper à sa domination. Il a déployé en mille choses le plus sublime génie; il a couvert le globe de créations presque divines; il n'a rien pu contre la souveraineté de la douleur. Tous les temps, toutes les civilisations, tous les cieux ont vu l'homme pleurer, et les larmes sont encore le plus sûr héritage qu'il lèguera à sa postérité!

O hommes qui n'acceptez pas la révélation de Dieu, qu'en dites-vous? Comment expliquez-vous la présence de ce compagnon si fidèle? Dieu a-t-il pu créer un être pour qu'il pleure! Être et souffrir, c'est contradictoire! Être, c'est avoir la vie; or la vie, c'est la félicité. Comment la douleur a-t-elle pu se glisser là, au sein de la félicité? Par

quelle fissure est-elle entrée ? Elle est horrible à voir ; expliquez-moi maintenant pourquoi elle est si féconde? Oui, dites-moi pourquoi nous n'avons pas de meilleur ami que cette odieuse ennemie ? Ah ! soupçonnez donc ici quelque immense désordre. Sans la chute, la douleur serait un mystère qui foudroierait la pensée.

Et non-seulement la douleur est entrée dans l'œuvre de la félicité, dans ce monde né de l'extase et pour l'extase; mais elle y joue un rôle utile, nécessaire, un rôle glorieux. Elle restaure l'homme; elle le conduit, comme par la main, et le réinstalle dans la félicité.

Enflés d'orgueil, la douleur nous remet d'abord à notre place. Elle vient souffler, comme un vent âpre, sur nos vaines élévations; elle les abat. Ce que nous appelons notre esprit, notre science, notre beauté, elle les emporte comme des fleurs fragiles dans son tourbillon. Elle nous laisse faibles, dépouillés, infirmes, sans force, sans grâce; elle nous réapprend, bon gré, mal gré, notre véritable situation. Nous nous perdions dans l'orgueil; elle nous remet dans l'humilité.

En second lieu, tombés dans les sens, esclaves du plaisir, collés à terre, abdiquant de plus en plus toute énergie dans la mollesse, la douleur vient à nous avec son fouet sublime. Oh ! que chaque coup tombe bien à sa place ! Elle nous relève et nous ramène à l'épreuve. Ce corps qui nous aggrave, elle l'affaiblit; ce cœur qui se sèche dans l'égoïsme, elle l'attendrit. Sous ce crayon de feu qu'une main tendre et intelligente promène successivement partout où il faut ramener la vie, peu à peu nous nous détachons de la terre; nous méprisons ce qui passe; nous sentons s'affaiblir en nous le triple bouillonnement d'orgueil, de concupiscence et de révolte qui a fait le péril de

nos jeunes années; nous devenons doux, patients, c'est-à-dire prêts à être éternels.

Ces magnifiques fruits de la douleur, on les observe dans les peuples comme dans les individus. Qui ne connaît les belles considérations de M. de Maistre sur la guerre [1]? Il faut les étendre à la peste, à la famine, à tous les grands fléaux. Les païens l'avaient entrevu : Euripide fait dire à Apollon dans la tragédie d'Oreste : « Il ne faut pas s'en prendre à Hélène de la guerre de Troie. La beauté de cette femme ne fut que le moyen dont les dieux se servirent pour allumer la guerre entre deux peuples, et faire couler *le sang qui devait purifier la terre,* souillée par le débordement de tous les crimes. »

Voilà le vrai rôle de la douleur. Auxiliaire de la création après le malheur de la chute, la douleur est le grand levier du relèvement de l'homme, le second bras de l'amour infini pour la régénération de l'humanité.

IV

Il y en a un troisième, plus puissant que les deux autres, dont la douleur n'est que le messager, et qui vient achever l'œuvre commencée. C'est la mort.

Et Dieu dit à Adam : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front jusqu'à ce que tu retournes à la terre d'où tu as été tiré; car tu es poussière, et tu retourneras en poussière. »

Voilà la troisième loi du monde déchu : le brisement

[1] De Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

violent de l'union ineffable qui constitue l'homme; un brisement plein de colère dont la seule pensée courbe l'âme sous la terreur. Or qui a pu faire cela ? Ce que Dieu a uni dans la tendresse, qui peut le briser dans la colère? Je plaindrais celui qui ne sentirait pas qu'une telle désharmonie physique ne peut être que la conséquence d'une grande catastrophe morale.

Dieu n'a pas fait la mort, dit la sainte Écriture. Oh! non, il est trop bon pour avoir fait une chose si douloureuse! Il est trop beau pour avoir fait une chose si laide. Le créateur de la laide mort, c'est le péché, encore plus laid. Il l'a faite de deux manières. D'abord par voie de conséquence : la séparation de l'âme d'avec Dieu a amené la séparation de l'âme et du corps, à peu près comme, dans une machine, la rupture du grand ressort amène la rupture de tous les autres. Ensuite le péché a amené la mort d'une seconde manière, comme une faute crée le châtiment. L'homme qui s'est séparé de Dieu pour s'attacher à la matière, sera violemment arraché à la matière, et il goûtera, dans l'amertume de cette séparation, l'amertume bien autrement amère de sa séparation d'avec Dieu.

Ainsi naquit la mort. Après quoi, Dieu s'en empara, et comment peindre l'art infini avec lequel il a fait servir cette chose odieuse à la régénération totale de l'homme!

La mort est la refonte du corps, souillé par le péché. Elle va chercher, dans ses veines, les dernières gouttes de sang vicié. Elle n'en affaiblit pas seulement les fumées impures, elle les éteint. Elle détruit jusqu'aux dernières fibres; elle anéantit tout, parce que tout est gâté. Elle ne respecte que ces éléments simples, non vivants, avec lesquels Dieu refera un jour le corps de l'homme, un corps pur et glorifié. Savez-vous pourquoi un cimetière est un

lieu sacré, pourquoi sa terre est appelée une *terre sainte?* ce n'est pas seulement parce que le corps de l'homme y repose; c'est parce qu'il s'y dissout; parce qu'il y fait sa pénitence; parce qu'en y devenant poussière, la chair de l'homme se purifie, et se prépare à la glorification. Le cimetière n'est pas seulement un dortoir; c'est déjà un ouvrier, préparant le nouvel édifice par la destruction de l'ancien.

Si tel est le travail de la mort sur le corps déchu de l'homme, que dirons-nous de son travail sur l'âme? Là, rien n'est détruit; tout est agrandi; tout monte à des proportions sublimes. En se séparant premièrement des choses créées, secondement de son propre corps, l'âme expie sa séparation d'avec Dieu; elle lui offre une expiation égale au péché, une expiation en quelque sorte infinie, car elle ne peut pas la pousser plus loin. Elle proclame la souveraineté de Dieu sur toutes choses et elle adore son éternité, en se décomposant; elle confesse sa justice, en acceptant cette décomposition; et, si elle descend avec soumission, avec obéissance, dans cet abîme d'humiliation, de sacrifice et de douleur qui s'appelle l'agonie, elle pousse l'amour à ses dernières limites. O beauté divine du lit de mort, quand l'âme est digne d'en entendre les leçons! La chute est réparée. L'épreuve est finie. Elle avait commencé par le travail, elle s'est continuée dans la souffrance, elle s'achève dans la mort. Et qu'à chaque pas l'homme s'est élevé, s'il l'a voulu! Il est grand dans le travail; il est sublime dans la douleur; il est divin dans la mort. Arrivée là, l'âme rejette son corps comme un vêtement usé, souillé, irréparable; et, en attendant qu'on lui en fasse un digne d'elle, elle va cacher sa nudité céleste dans le sein de Dieu.

Voilà le plan du monde nouveau. En voilà les lois, où se révèlent une sagesse, une puissance, une bonté, un amour infinis. Là où la punition éternelle semblait indispensable, voilà qu'une mort temporelle va suffire. Là où les ruines étaient si profondes que nulle réparation ne paraissait possible, voilà que commence une reconstruction plus belle. L'or souillé passera par trois fournaises et en sortira plus brillant et de plus grand prix. Adam dut s'étonner en entendant de telles choses, et les larmes montèrent à ses yeux pour ne plus cesser de couler.

V

Et cependant si grande que fût cette révélation de l'amour infini, cette apparition inattendue de la miséricorde et de la tendresse, ce n'était que le commencement. Un mot allait sortir des lèvres de Dieu, qui retentirait plus profondément encore au cœur de l'humanité déchue, et, après les larmes du repentir, lui arracherait celles de la reconnaissance, de l'admiration et de l'amour.

Et Dieu dit à la femme (il l'avait foudroyée et écrasée; maintenant il la relève, en révélant une des plus sublimes inventions de son cœur) : *Et Dieu dit à la femme* (mais en s'adressant au serpent) : « *Je mettrai une inimitié entre la femme et toi, entre sa postérité et la tienne. Et un jour elle te brisera la tête.* »

Ainsi, il y aura une revanche sublime. Celui qui a fait tomber la femme sera brisé par elle. Ces flancs sacrés de la femme ne contiennent pas seulement une postérité maudite. Dans le nombre des êtres qui en sortiront, il

y en a un, pur, lumineux, puissant; une semence bénie, par qui toute l'humanité sera vengée. Qu'est-ce à dire? Et quelles perspectives s'ouvrent devant nous?

On se rappelle le plan primitif de la création, cette grande conception de Dieu qui avait résolu de descendre au milieu des mondes, de se les unir en unité de personne, et, après les avoir baignés dans la lumière de toutes les beautés finies, d'en achever la merveille, en les inondant d'une lumière et d'une beauté infinies. Comment se serait faite cette descente? Certainement dans la félicité et la gloire. Le Verbe aurait paru sur la terre, comme sur un Thabor, pour recueillir toutes les créatures et monter avec elles dans le ciel.

Mais maintenant que la terre est révoltée, que va-t-il advenir de ce plan? Quoi! Dieu descendrait au sein d'un pareil monde! il s'unirait à cette nature déchue, souillée par le péché! Cela paraît impossible.

Et cependant, si Dieu ne le fait pas, que deviendra l'humanité? Comment, dans un tel affaiblissement de ses forces, supporter noblement, magnanimement, un si rude châtiment? La punition temporelle, au lieu de régénérer l'humanité, ne serait-elle que l'affreux portique d'une punition éternelle? Encore s'il n'y avait qu'Adam et Ève! Mais il y a, dans leurs flancs, une génération innombrable d'êtres qui n'ont pas personnellement commis le péché d'Adam. Ils seront donc punis avec lui et autant que lui! Dieu s'émut à ces pensées. L'amour battit de nouveau des ailes, et, sur les ruines du monde déchu, il décréta l'Incarnation.

Non pas l'Incarnation dans la gloire, décidée dans le premier plan du monde; mais quelque chose de mille fois plus beau : l'Incarnation dans la douleur.

L'homme a été condamné au travail; le Verbe de Dieu se fera homme, et il viendra travailler avec nous et comme nous, pour nous apprendre à travailler noblement et saintement.

L'homme a été condamné à la douleur; le Verbe se créera une possibilité de souffrir, et il viendra épuiser la coupe de toutes les souffrances, pour nous révéler et nous donner le courage de les accepter.

L'homme a été condamné à la mort; et lui, l'éternel, l'impassible, il trouvera le moyen, pour nous adoucir un tel châtiment, de mourir de la plus ignominieuse, la plus infâme et la plus cruelle de toutes les morts!

Et, en portant ainsi notre peine, il la transfigurera. De même qu'aux jours de l'innocence, il serait descendu au milieu de nos joies, de nos cantiques d'adoration et d'actions de grâces pour leur communiquer une valeur infinie, il descendra maintenant au milieu de nos tristesses, de nos découragements, de nos souffrances, de nos douloureuses agonies, pour leur donner un prix infini!

O bonté de Dieu dans nos malheurs! Comme il y a eu autrefois dans le paradis terrestre un arbre mystérieux au pied duquel se sont perdues les destinées du genre humain, il y aura désormais, au centre du monde, un arbre plus auguste encore, autour duquel se joueront et se gagneront les destinées de l'humanité. Comme Adam s'est approché de l'arbre de l'épreuve, portant en lui sa race tout entière dans la grandeur tragique d'une responsabilité universelle, Jésus-Christ montera sur l'arbre du salut, portant en lui toutes les âmes dans l'ineffable beauté d'une rédemption universelle. En touchant par orgueil à l'arbre de l'épreuve, Adam avait troublé sa nature et chargé d'orgueil, de concupiscence et de révolte le sang de l'huma-

nité ; en s'étendant par humilité sur l'arbre de la croix, Jésus-Christ rétablira l'équilibre, et, de ce sang qu'il a purifié dans ses veines et versé pour nos péchés, il fera le véhicule divin de l'humilité, de l'obéissance et du sacrifice. Adam nous a moins dépouillés que Jésus-Christ ne nous a enrichis; il nous a moins courbés vers la terre que Jésus-Christ ne nous a relevés vers le ciel. Quand on ne voit qu'un côté du tableau, on est tenté de maudire Adam et de blasphémer Dieu, qui a permis que toute l'humanité périt en un seul ; mais quand on regarde l'ensemble, cette race humaine sortant d'abord du cœur de Dieu comblée de tous les dons, puis enfermée dans Adam et déchue par sa faute dans une épreuve si facile, mais aussitôt relevée en Jésus-Christ, divinisée par l'Incarnation, et comblée de plus de biens que l'état de l'innocence ne lui en aurait donné, les larmes montent aux yeux et on adore un Dieu dont l'amour ne saurait être vaincu par aucune espèce d'ingratitude !

CHAPITRE NEUVIÈME

L'INCARNATION. — L'IDÉE DE L'INCARNATION

Nous voici arrivés au plus grand de tous les mystères, au plus grand et au plus simple, au plus obscur en apparence, au plus lumineux en réalité, à celui qui, de son merveilleux éclat, irradie le ciel et la terre.

Il y avait donc Dieu dans le ciel; et il y avait l'homme sur la terre; et entre eux un abîme que le péché rendait tous les jours plus profond.

Et puis, à un certain moment, pour que l'abîme ne fût pas infranchissable, pour que le Créateur et la créature réalisassent l'amour qui les portait l'un vers l'autre, il y a eu l'Homme-Dieu.

Voilà l'Incarnation. C'est le mystère du Fils de Dieu fait homme pour s'unir à l'humanité qu'il aimait, et la diviniser.

Je ne regarde pas encore si cela est, ni même si cela est possible; je n'en vois que l'idée et je dis qu'elle est sublime.

C'est la plus grande idée religieuse qui ait jamais existé. Elle est à la fois si profondément humaine que tous les

peuples l'ont pressentie, désirée; et en même temps si hardie qu'aucun peuple n'a osé s'élever jusqu'à l'effrayante grandeur de sa pleine conception. Même après qu'elle eut été révélée à l'homme; que dis-je? après qu'elle eut été réalisée; il n'y a que l'Église catholique qui n'ait pas succombé sous le poids de cet enseignement. Toutes les hérésies, toutes les sectes ont été opprimées par la gloire d'un tel amour, et sont descendues les unes après les autres de ce Thabor, où l'on voit Dieu et l'homme unis en unité de personne.

Voilà ce qu'il faut commencer à étudier. Dans toute grande œuvre, il y a trois choses à considérer :

L'idée même qui lui a donné naissance.

La possibilité de sa réalisation.

Enfin la beauté de son exécution.

Nous verrons tout cela successivement. Mais, en ce moment, ne nous préoccupons ni de la possibilité, ni de la réalité historique de l'Incarnation. N'en contemplons que l'*Idée*. Elle est d'une sublimité inexprimable et d'un irrésistible attrait.

I

Lorsqu'on étudie la nature de l'homme, entre tant de mouvements qui révèlent son origine céleste, on en remarque un, plus profond que les autres, et d'une beauté singulière : c'est le besoin de Dieu. Vainement le péché originel a dégradé notre nature; il n'a pas détruit ce ressort divin; car s'il l'eût fait, nulle rédemption n'eût été possible. On pourrait presque soutenir qu'il l'a augmenté.

L'homme ne montait autrefois à Dieu que par ses joies; il y monte aujourd'hui par ses tristesses, ses déceptions, ses douleurs; et où n'y en a-t-il pas depuis le péché? Un crêpe s'est étendu sur toutes choses. Nous allons, joyeux, à elles; et elles nous renvoient, meurtris et désenchantés, jusqu'à Dieu.

C'est vrai, me direz-vous, l'homme a besoin de Dieu; mais quel rapport y a-t-il entre cette aspiration invincible de la nature humaine et le mystère de l'Incarnation? Est-ce que l'âme, qui a besoin de Dieu, ne peut pas le trouver partout?

Sans doute Dieu est partout. Il remplit la nature de ses harmonies et de ses tendresses. Mais que voulez-vous? De ce Dieu-là, l'humanité ne s'est jamais contentée. Jamais il ne lui a suffi. Il est si loin, si invisible! Vous dites : Il est partout. Oui, mais je ne puis l'interroger nulle part. Or, ce dont mon âme a besoin, ce que l'humanité a toujours réclamé avant tout, c'est un Dieu qui parle.

Qu'est-ce qu'un Dieu qui ne parle pas? L'enfant est à peine né, et déjà sa mère lui parle; elle l'éveille avec des sourires et des chants : et Dieu qui m'a créé, Dieu qui m'aime, puisque enfin il m'a créé, Dieu ne me parlerait jamais, ni dans mon berceau, ni dans mes périls, ni quand je suis triste, ni quand je dis aux créatures : Taisez-vous, vous ne me suffisez plus! Jamais, jamais Dieu ne parlerait à l'humanité qui est sa fille, et qui a besoin de lui : mais c'est absurde, cela!

Je sais bien que, dans les temps modernes, on a prétendu qu'il n'était pas de la dignité de Dieu de parler. On a inventé un Dieu muet, un Dieu sourd, un Dieu orgueilleux, un Dieu qui se renferme dans un silence de grand seigneur. Mais ce Dieu-là, savez-vous quel il est? C'est le Dieu de

quelques hommes qui, eux aussi, sont trop grands seigneurs pour parler à Dieu, qui ne le prient jamais, parce qu'il ne convient pas à leur dignité de se mettre à genoux. Ce Dieu-là, ce ne sera jamais le Dieu de l'humanité!

Et de fait, aussi loin qu'on remonte, on rencontre partout, chez les gentils comme chez les Juifs, cet immense besoin d'avoir un Dieu qui parle. Vainement le péché originel a imprimé sur l'humanité je ne sais quel cachet d'épouvante. Vainement de ce fond de terreur sortaient quelquefois des paroles comme celle-ci : « *Non loquatur nobis Dominus,* Que le Seigneur ne nous parle pas [1] ; » bientôt la vraie nature reprenait le dessus. « Parlez, Seigneur, lui criait-on, parlez; que votre voix résonne à nos oreilles. *Sonet vox tua in auribus nostris* [2]. » On insistait : « Brise plutôt les cieux et viens! *Utinam dirumperes cœlos et venires* [3] *!* » On s'interrogeait; on se félicitait : « Le voilà qui va venir, il parlera [4]. » Cela dura quatre mille ans, jusqu'à ce qu'un jour, sur les bords du lac de Génésareth, une voix s'éleva, et elle disait : « Nous l'avons entendu, *quod audivimus* [5] *;* » nous nous sommes suspendus, ravis, à ses lèvres; car il parlait comme jamais homme ne l'a fait; et nous y avons trouvé l'apaisement du premier besoin de l'humanité, qui était d'avoir un Dieu qui parle.

A côté de cette aspiration, que devait satisfaire si pleinement le mystère de l'Incarnation, vous en remarquerez une seconde dans les peuples qui ont précédé la venue du Sauveur. Non-seulement ils aspiraient à entendre Dieu,

[1] Ex. xx, 19.
[2] Gen. xxxi, 22.
[3] Is. lxiv, 1.
[4] Malach. xvii, 2.
[5] I Joan. i, 1.

mais ils le voulaient voir; et il n'est pas difficile d'en dire la raison. Quand un être nous a parlé, nous souhaitons nécessairement, invinciblement quelque chose de plus : nous voulons le voir. Pourquoi? Eh! mon Dieu! pour le mieux connaître. Est-ce qu'on se connaît, quand on n'a échangé que des lettres? On a beau dire que le style c'est l'homme. Qu'est-ce qui a jamais su mettre toute son âme dans sa parole? A qui faut-il rappeler les douleurs des écrivains, des poëtes, des orateurs, et leurs tentations de briser ces instruments infirmes,

> Ces mots sans vie et sans aile,
> De leur pensée immortelle
> Trop misérables échos?

Ah! qu'elle vienne elle-même, cette âme désirée! quelle monte au visage! quelle y jette une flamme, un sourire! La voilà. D'un pli de ses lèvres, d'un rayon de ses yeux, elle m'en a dit plus que dans des milliers de lettres. Voilà pourquoi l'humanité voulait voir Dieu, afin d'avoir, dans la contemplation de sa physionomie, une seconde révélation plus pénétrante que la première.

Elle le voulait encore pour une autre raison. Hélas! nous avons de la peine à aimer, même ceux que nous voyons. Les créatures les mieux douées, celles qui nous ravissent par l'éclat de leurs dons, retiennent à peine un instant notre cœur! Que sera-ce donc de Dieu, qu'on ne voit pas? Comment, le cherchant partout, ne le trouvant nulle part, ne parvenant pas même à apercevoir son ombre, ressentirons-nous pour lui cette passion émue qu'on appelle l'amour?

Joignez à cela la terreur causée par le péché originel, et vous comprendrez ces cris de l'humanité : « O Seigneur,

montrez-nous votre visage. Venez, Seigneur, ne tardez plus[1]. » Elle le poursuivait de ses supplications, comme on fait d'un homme irrité qui s'en va : « Retournez-vous, retournez-vous, lui criait-elle; montrez-nous votre visage, et nous serons sauvés[2]. »

Et ce n'étaient pas seulement les Juifs qui le poursuivaient ainsi, les gentils ne le faisaient pas avec moins de passion. Ils appelaient Dieu des entrailles de la terre, du sein de la mer, des hauteurs du ciel. Ils lui criaient : Viens, fais-toi homme, fais-toi pierre, mais ne nous laisse pas seuls. Ils étaient tellement sûrs d'être exaucés, que dès qu'un être leur apparaissait, portant au front la flamme du génie, sortant de l'écume des flots avec l'auréole de la beauté, ils criaient : Voilà Dieu. *Deus! ecce Deus! Incessu patuit dea!*

L'Orient allait plus loin encore. Ce n'étaient, dans son culte et dans son histoire, qu'incarnations sur incarnations, apparitions perpétuelles de Dieu sur la terre. Mais, hélas! ces incarnations n'étaient que des chimères, incapables par conséquent de satisfaire le besoin croissant de l'humanité.

Il fallait donc, si Dieu voulait répondre aux aspirations les plus ardentes du cœur de l'homme, qu'il apparût sur la terre, et qu'il nous montrât cette physionomie divine qu'Adam avait vue, et qui faisait fondre son cœur d'amour. Et c'est ce qui arriva enfin. « Nous l'avons vu, s'écrie l'apôtre saint Jean, *quod vidimus.* » Nous avons contemplé la beauté divine de son visage, et, en le regardant, nous avons senti fuir la terreur et recommencer l'amour.

[1] Daniel, IX, 17.
[2] Baruch. III, 38.

Est-ce tout? Oh! non. Le doux et sublime apôtre, qui nous sert de guide, indique une troisième aspiration du cœur de l'homme, plus étrange encore, non moins divinement satisfaite. Non-seulement on voulait voir Dieu, on voulait l'entendre; mais on voulait le toucher. Qui peut-on toucher en ce monde? Quelques êtres à peine, les plus intimes, les plus chers à notre âme. Et ceux-là même, quand on les a offensés, ce père, cette mère, si la colère apparaît sur leur front, on n'ose plus approcher. Il faut qu'ils viennent les premiers et qu'ils tendent leurs bras ou leurs lèvres. Voilà pourquoi l'humanité aspirait à toucher Dieu de ses mains. Elle avait encore dans les yeux ses regards irrités, au moment où l'homme avait été chassé du paradis terrestre; elle entendait encore sur sa tête le bruit de ses menaces; et bien que Dieu lui eût fait dire par ses prophètes qu'il était toujours bon et plein de miséricorde, qu'il aimait toujours l'homme, rien ne pouvait rassurer l'humanité! Elle sentait bien qu'elle ne cesserait de trembler que le jour où Dieu lui aurait permis de se jeter dans ses bras et de reposer sur son cœur.

Aussi écoutez le dernier cri, le cri triomphal de l'Apôtre bien-aimé : « Non-seulement nous l'avons vu, nous l'avons entendu; mais nous l'avons touché de nos mains, *quod manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ;* » et, en le touchant ainsi de nos mains, dans cette intime familiarité, nous avons compris qu'il était redevenu notre ami.

C'est-à-dire que l'Incarnation sortait des entrailles mêmes de l'humanité. Tombée de son trône, déchue, misérable, elle ne pouvait pas se passer de Dieu, elle l'appelait de ses cris les plus passionnés. Mais le Dieu dont elle avait besoin, c'était un Dieu qu'elle pût entendre, qu'elle pût voir, qu'elle pût toucher, auquel elle pût s'unir

tendrement et intimement; c'est-à-dire un Dieu incarné.

Que dites-vous donc quelquefois que l'Incarnation est un dogme étrange? Mais il a été attendu par tous les peuples, rêvé, pressenti, espéré, désiré par l'humanité tout entière, et désiré d'une telle ardeur, que si, par impossible, l'homme eût été capable de le créer, il l'aurait fait!

C'est la première partie du chant sublime du Prophète : « *Aperiatur terra et germinet Salvatorem!* Que la terre s'entr'ouvre et qu'elle germe le Sauveur [1] ! »

Ah! oui, elle s'est entr'ouverte; elle s'est comme fendue profondément sous l'effort sublime de son désir!

Un jour ces soupirs de l'humanité tombèrent dans le cœur d'une Vierge idéalement pure, consumée pour Dieu d'un amour qui dépassait tous les amours. Ils prirent une intensité qui émut le ciel. A la lettre, par cette Vierge, sa fille, l'humanité a attiré Dieu sur la terre. En elle et par elle, s'est réalisé le mot du Prophète : *Aperiatur terra et germinet Salvatorem!*

Oh! qu'à cette hauteur, certaines objections paraissent frivoles! Ces objections, je ne les examine pas encore. L'humanité ne s'y est pas arrêtée non plus. Elle a dit : Je suis faite pour Dieu, je traîne mes jours dans la misère, tant que je ne les aime pas; je ne puis pas l'aimer si je ne l'entends pas, si je ne le vois pas, si je ne le touche pas. Qu'il vienne donc! Qu'il paraisse! Qu'il m'apporte son beau visage afin de ravir mon cœur! Qu'il m'apporte ses pieds à baiser, ses mains à arroser de mes larmes, son cœur pour reposer ma tête fatiguée! Qu'il le fasse, et je l'aimerai. Dieu l'a fait! Et il a été aimé. Que répondez-vous à cela?

[1] Is. XLV, 8.

Dieu était-il aimé avant l'incarnation? L'est-il depuis? Est-ce que ce n'est pas de là, du baisement de ses pieds, de son cœur, que sont sortis toutes les vierges, tous les apôtres, tous les martyrs, toutes ces âmes qui foulent la terre d'un pied dédaigneux, et qui montent si sublimement jusqu'à Dieu!

Voilà le premier aspect du mystère. Le second est encore plus beau. Méditons-le maintenant. C'est l'autre partie du chant du Prophète : *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant Justum* [1] !

II

Si l'humanité désirait l'Incarnation, si elle la désirait avec une telle ardeur que par impossible elle l'eût créée, il y a quelqu'un qui la désirait bien davantage; c'était Dieu. Pourquoi? Parce que Dieu nous aime d'un amour dont nous n'aurons jamais l'idée.

Quand je veux me représenter la grandeur de cet amour, je pense à cette loi, une des plus mystérieuses de la paternité : l'amour descend et ne remonte pas. Enfants, nous avons été aimés par nos pères et mères, comme nous ne les aimerons jamais. Et aujourd'hui que vous êtes devenus pères à votre tour, vous couvrez vos enfants d'un amour qu'ils ne vous rendront pas. Et quand les années auront blanchi vos cheveux, et que, dans ce petit berceau, ce ne sera plus votre enfant que vous contemplerez, mais l'enfant de votre enfant, vous sentirez votre amour s'en-

[1] Is. XLV, 8.

flammer sous vos cheveux blancs, devenir une sorte de passion pour ce petit être que vous entourerez d'une folle tendresse, et qui, emporté dans les routes ardentes de la vie, vous en rendra si peu! Voilà l'image de Dieu. Il nous aime comme aime un père, comme aime un grand-père, avec une passion dont nous n'aurons jamais l'idée.

Or, quand on aime, quel est le besoin du cœur? C'est de se donner selon toute l'étendue de son amour, de trouver un don où on puisse l'épuiser! C'est là l'explication du mystère de l'Incarnation. Il n'y en a pas d'autre.

Oui, pour convaincre l'homme, même le plus étonné de la grandeur de ce mystère, je ne voudrais que lui faire avouer deux choses : l'une que Dieu est un amour, l'autre qu'il est un amour tout-puissant. Car s'il me concédait ces deux vérités, s'il me permettait d'allumer devant lui ces deux astres, j'en tirerais de telles lumières, qu'il n'y a pas de ténèbres qui ne fussent obligées de disparaître.

Or, que Dieu soit un amour, ou plutôt l'amour même, comme dit saint Jean, *Deus charitas est* [1], je l'ai assez souvent établi pour n'avoir pas besoin d'y revenir. Déjà il avait créé par amour; il avait fait le ciel, la terre, les astres; mais qu'était-ce que cela? Il avait pétri l'homme de ses mains; il l'avait orné de tous les dons de la nature et de la grâce; ce n'était pas encore assez. Il avait élevé certains hommes jusqu'à l'union intime du cœur, jusqu'à l'extase de l'amour; il voulait aller plus loin. Plus haut que tout cela, il y a l'union personnelle, l'union hypostatique, cette union ineffable qui, de deux êtres, n'en fait plus qu'un. Il voulait aller jusque-là. Est-ce que cela vous étonne? Ne regardez pas encore si cette union est possible

[1] I Joan. IV, 16.

ou impossible. Supposez-la possible : est-ce que vous ne comprenez pas que Dieu l'ait voulue? Le propre de l'amour, c'est de se communiquer. Le propre d'un amour infini, c'est de se communiquer infiniment.

Mais pour donner à cette pensée toute sa force, il faut allumer le second astre; il faut dire que Dieu est un amour tout-puissant; et j'avoue que ces deux mots réunis me ravissent; ils préparent mon esprit à ce je ne sais quoi d'extraordinaire.

Nous, nous sommes bien un amour; mais nous sommes un amour impuissant. Nous avons des rêves sublimes; mais ce ne sont que des rêves. Nous ne parvenons pas à réaliser les aspirations de notre cœur; et de là ce mot si mélancolique et si tendre de Pascal : « La plus grande infirmité de l'homme, c'est de pouvoir si peu pour ceux qu'il aime! »

Et cependant cet amour impuissant, qu'est-ce qu'il ne fait pas! J'entends l'auteur de l'*Imitation* qui crie : *Amor magna operatur*. « L'amour fait de grandes choses. L'amour est hardi, impétueux, invincible! L'amour brise tous les obstacles! l'amour tente l'impossible! » Lisez tout ce chapitre V du IIIe livre de l'Imitation; il est merveilleux. Et quel magnifique commentaire en donne Bossuet! « Que ne fait pas entreprendre aux âmes courageuses, s'écrie ce grand homme, l'amour de la gloire; aux âmes les plus vulgaires, l'amour des richesses ; à tous enfin, tout ce qui porte le nom d'amour! Rien ne coûte, ni périls, ni travaux, ni peines : et voilà les prodiges dont l'homme est capable. Que si l'homme, qui n'est que faiblesse, tente l'impossible ; *Dieu, pour contenter son amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire?* Disons donc, pour toute raison, dans tous les mystères : Dieu a tant aimé le monde! C'est la doctrine du maître, et le disciple bien-aimé l'avoit bien

comprise. De son temps, un Cérinthe, un hérésiarque ne vouloit pas croire qu'un Dieu eût pu se faire homme; que lui répond cet apôtre vierge, ce prophète du nouveau Testament, cet aigle, ce théologien par excellence, ce saint vieillard qui n'avoit de force que pour prêcher la charité, que répond-il à cet hérésiarque? Quel symbole, quelle nouvelle confession de foi, oppose-t-il à son hérésie naissante? Écoutez et admirez. « Nous croyons, dit-il, et nous confessons l'amour que Dieu a pour nous. *Et nos credidimus charitati quam habet Deus in nobis* [1]. » C'est là toute la foi du chrétien. C'est la cause et l'abrégé de tout le symbole. Dieu a aimé. C'est tout dire [2]. »

Oui, Dieu a aimé; c'est tout dire. Il n'y a plus d'objections possibles. Car quelles objections? Que Dieu s'unisse à l'humanité; qu'il ait un corps et une âme comme les nôtres; que ce corps, il le puise dans le sein d'une femme! Quoi! Dieu naîtra comme nous! Dieu souffrira comme nous! Dieu mourra comme nous! mais ce sont là des impossibilités! Oui, oui, mais l'amour fait des impossibilités.

Mais ce sont là des excès, des folies! Oui, oui, mais l'amour fait des folies!

Mais ce sont là des indignités. « Je n'en disconviens pas, » disait Tertullien [3]; mais les âmes les plus hautes, les plus fières, quand elles aiment, elles s'abaissent, elles s'humilient, trop heureuses si, à ce prix, elles parviennent à sauver ceux qu'elles aiment.

Ou plutôt non, reprend saint Augustin avec une élo-

[1] Joan. IV, 16.
[2] Bossuet, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*, IIe partie.
[3] Tertull. *De carn. Christ.* VII.

quence incomparable, dès que l'amour paraît, il n'y a plus d'indignités[1].

Cette femme, cette mère qui s'échappe à moitié vêtue, pour courir après son enfant en péril, elle est vénérable; elle est digne de tout respect. Et celui qui hasarderait un sourire serait un misérable au-dessous de tout mépris!

Ce père, ce vieillard, ce roi, ce Priam qui vient s'agenouiller aux pieds d'Achille, qui baise ses mains sanglantes et qui lui dit : « Juge de la grandeur de mon malheur, puisque je baise la main qui a tué mon fils! » Ah! il ne s'avilit pas; il ne se dégrade pas; il s'élève, parce qu'il aime. Et s'il se trouvait quelqu'un pour plaisanter... Mais non, il n'y aura jamais d'être assez dégradé, assez haïssable pour cela!

Voilà les procédés de l'amour. Il n'y a qu'eux qui puissent donner une idée du mystère de l'Incarnation. Nous venons d'entendre Bossuet. Écoutons maintenant une autre voix, bien différente, un homme du monde, un philosophe, un incroyant, mais un grand esprit. Il raille agréablement les philosophes. « Il leur faut au moins, dit-il, un Dieu raisonnable; en sorte qu'ils sont moins larges pour Dieu que pour l'homme; car on concède que l'homme peut s'élever au-dessus de la simple raison. On loue certainement un homme, en disant qu'il est raisonnable; cependant chacun comprend que ce n'est pas beaucoup dire. Être raisonnable est la chose la plus vulgaire, tandis qu'être héroïque, par exemple, n'est pas le fait de tout homme. Faire du bien à ses ennemis, les aimer, ceci est au-dessus de la raison. Bien d'autres préceptes, des plus beaux, des plus capables d'élever l'homme, seraient

[1] August. *Epist. ad Volusian.*

impraticables, si l'homme ne savait rien faire qui fût au-dessus de la raison. Pourquoi donc, à son tour, Dieu ne pourrait rien faire qui surpassât la raison?... Ces bonnes gens qui veulent à toute force d'un Dieu raisonnable, on pourrait leur répondre avec Hamann que, s'ils n'ont pu encore s'élever jusqu'à considérer Dieu comme un génie, il importe assez peu de savoir ce qu'ils entendent par raisonnable et irraisonnable. Quand il s'agit d'une grande action, croit-on la rabaisser en disant qu'elle passe toute conception humaine? Pourquoi serait-ce rabaisser les mystères chrétiens que de parler de même? Il y a des actions et des œuvres même humaines que personne ne comprend. Or Dieu surpasse infiniment plus l'homme, quel qu'il soit, qu'un homme n'en surpasse un autre par la hauteur de ses sentiments [1]. »

Ces paroles sont fort remarquables. C'est là, en effet, dans cette nature de Dieu qui surpasse infiniment toute nature humaine, qui la surpasse en génie, en bonté, en tendresse, en amour, qu'il faut chercher la dernière raison du mystère de l'Incarnation. Il avait créé l'homme par amour; et, au lieu d'être satisfait comme l'aurait été un cœur vulgaire, il n'avait fait que se mettre en goût de faire davantage, de faire l'impossible, afin de ravir éternellement l'homme par le spectacle d'une union dont il n'aurait jamais eu l'idée.

Voilà le second aspect du mystère; la seconde partie du chant du Prophète, plus belle que la première : *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant Justum.*

[1] Schelling, *Philosophie de la révélation,* IIe partie, t. IV, p. 23.

III

Ainsi cet être adorable, à la fois Dieu et homme, que nous appelons Notre-Seigneur Jésus-Christ, il est le produit d'un double amour, l'amour de Dieu pour l'homme et l'amour de l'homme pour Dieu. Il est le confluent de deux fleuves sublimes C'est l'amour du ciel pour la terre et l'amour de la terre pour le ciel, qui l'ont engendré. Et par conséquent c'est ce qu'il y a jamais eu de plus beau.

Mais, pour comprendre cette beauté ineffable, il faudrait creuser encore cette idée, l'analyser d'une main plus profonde et plus délicate, afin de réunir ici toute la lumière possible. Essayons-le.

Il y a en Jésus-Christ trois mystères qui n'en font qu'un, trois mystères, indissolublement liés, et dont on ne peut rien retrancher, sous peine de n'y rien comprendre.

Le premier, c'est l'Incarnation, c'est-à-dire l'assomption par le Verbe de la nature humaine.

Le second, c'est la Rédemption, c'est-à-dire le brisement de cette nature et l'effusion de ce sang divin.

Le troisième, c'est l'Eucharistie ou le mystère de l'humanité se régénérant, en mangeant cette chair et en buvant ce sang.

Voilà Jésus-Christ complet. Car Jésus-Christ n'a pris ce sang que pour le verser, et il ne l'a versé que pour l'insérer dans nos veines et pour nous régénérer.

Or, je maintiens que ces trois actes qui constituent

l'Homme-Dieu correspondent aux trois grands mouvements de l'amour dans le cœur de l'homme, et par conséquent dans le cœur de Dieu; car, il ne faut pas se lasser de le répéter, il n'y a pas deux amours, l'un en Dieu, l'autre dans l'homme. L'amour qui est dans le cœur de l'homme et l'amour qui est dans le cœur de Dieu sont le même, avec cette différence que l'amour de Dieu est infini; et par conséquent quand vous voudrez savoir ce qui se passe dans le cœur de Dieu, écoutez le battement de votre propre cœur et ajoutez-y seulement l'infini.

Eh bien! quand je mets la main sur mon cœur, j'y sens une triple pulsation, un triple mouvement d'une beauté singulière.

Le premier, c'est le besoin de demeurer avec ceux que j'aime. Voilà pourquoi on souffre en les quittant, on pleure au départ, on bout d'impatience au retour; on fait quelquefois des folies pour abréger le temps et les distances. Voilà pourquoi nous avons créé ces chemins de fer, ces télégraphes, non pas certes au bénéfice du commerce seulement, mais encore et surtout au bénéfice des affections du cœur, afin que nous puissions, plus souvent, plus longuement, demeurer avec ceux que nous aimons. Eh bien! si nous, qui sommes des êtres finis, égoïstes, enfermés en nous-mêmes, nous avons ce besoin de la présence réelle de ceux que nous aimons, pourquoi Dieu, qui est l'amour infini, ne l'aurait-il pas? Il l'a ressenti, en effet, avec une puissance que nous ne soupçonnerons jamais, et c'est de ce mouvement qu'est résulté le premier mystère qui constitue l'Homme-Dieu : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.*

Le second battement du cœur de l'homme, la seconde moitié de l'amour, dirai-je la moitié douloureuse? disons

lutôt la moitié heureuse, plus heureuse que l'autre, c'est e souffrir pour ceux qu'on aime; de s'abaisser pour eux; sils sont petits; de se dépouiller pour eux, s'ils sont puvres; de diminuer leurs sueurs et leurs fatigues au prix même de son sang; et, si on ne peut les diminuer, e les partager au moins et de leur donner ainsi la révélaton sublime de son amour. Voilà ce qui est dans tout cœur dgne d'aimer, et par conséquent voilà ce qui est en Dieu. Omment cela se peut-il faire? Comment Dieu peut-il érouver le besoin de souffrir pour ceux qu'il aime? Je lgnore. Et cependant, s'il ne l'éprouvait pas, comment l'prouverais-je moi-même? D'où me viendrait cette grandur? Car c'est une grandeur assurément, et la plus sblime de toutes. Et d'ailleurs, à quoi bon discuter? Il l' éprouvé ce noble, ce sublime besoin de souffrir pour cux qu'il aimait, de se faire aussi petit qu'eux, aussi puvre qu'eux, plus petit, plus pauvre; et voilà pourquoi arès Bethléhem il y a eu le jardin des Olives; et après Gthsémani, il y a eu le Calvaire.

Enfin, il y a un troisième battement dans notre cœur, u troisième élément de l'amour : c'est de vivifier ceux q'on aime, de les exalter, de les agrandir. Quel est le pèe qui, usant sa vie dans le travail, n'a pas tressailli de joe en disant : Mon fils en sera plus grand? Quel est le jene homme qui, montant dans la vie et sentant qu'il arive à la réputation, à la grandeur, à la gloire, n'a pas trssailli et n'a pas dit : Cette gloire, il y en aura la moitié par mon vieux père! de tout cela, je ferai une couronne, et e la poserai sur le front de ma vieille mère.

Et si les fatigues ne suffisent pas pour vivifier ceux qon aime, s'il fallait son sang, quel est celui qui ne le donerait pas? Une mère, allaitant son enfant et sentant

son lait tari, disait : « Oh! si je pouvais lui faire sucer mon sang ! » Voilà ce que j'appelle le divin dans l'homme!

Et vous savez ce que raconte le Dante, que ce soit réel et historique, ou bien que ce grand homme l'ait trouvé dans les inspirations de son génie, qu'importe! vous savez ce qui se passa dans la tour où Ugolin et ses quatre fils avaient été enfermés et condamnés à mourir de faim. Pendant trois jours Ugolin reste assis contre la muraille, la tête dans ses mains, muet, morne, ne levant pas les yeux pour ne pas voir ses enfants qui agonisent; puis, le quatrième jour, la douleur devient plus forte que son courage, et des convulsions, signes précurseurs de la mort, commencent à l'agiter. Alors, ô divine beauté du cœur de l'homme! deux de ses petits enfants se soulèvent, se trînent jusqu'à lui, et lui montrant leurs petits bras « Père, mange de nous! mange de nous! » Eh bien! si l'homme a des aspirations pareilles, si quand on voit mourir et agoniser ceux qu'on aime, on donnerait sa chair, on donnerait son sang, étonnez-vous donc d'entendre Jésus-Christ dire à ses apôtres : « Prenez et mangez : ceci est ma chair; buvez, ceci est mon sang! »

Voilà le mystère de l'Incarnation. C'est-à-dire que l'Homme-Dieu est l'épanouissement de l'amour infini. C'est Dieu écoutant son cœur, et se donnant une joie que nous n'aurons jamais, misérables que nous sommes la joie d'en réaliser les plus divines aspirations.

Et voilà pourquoi la religion de Jésus-Christ restera la religion éternelle de l'humanité. Un instant, dans un jour d'égoïsme, on peut l'oublier; on ne la comprend même plus. Mais vient une heure où le cœur se retrouve, où le dévouement remonte à la surface, où l'on souffre de ne pouvoir donner à ceux qu'on aime que des larmes ce

jour-là, par hasard, on aperçoit un crucifix; on s'émeut; on se dit : Oh! mais Jésus-Christ n'a fait que ce que j'aurais tant désiré faire!

IV

On voit maintenant ce que c'est que l'Incarnation et comment elle est née :

C'est la terre, triste, désolée, déchue, ne pouvant plus se passer de Dieu, qui, en aspirant après lui, d'un élan plus poignant, a attiré, j'allais dire a créé l'HOMME-DIEU.

C'est le ciel qui, s'inclinant tendrement, miséricordieusement, vers la terre, a, d'un souffle d'amour, créé le DIEU-HOMME.

Tout ce qu'il y a de divin dans le cœur de l'homme se trouve dans l'HOMME-DIEU. Tout ce qu'il y a d'humain dans le cœur de Dieu se trouve dans le DIEU-HOMME.

En lui et par lui, le ciel et la terre, séparés par la distance, désunis par le péché, se sont rencontrés et s'embrassent.

Et non-seulement ils s'embrassent et ils s'aiment, mais ils s'aiment *infiniment*.

Oui, depuis l'Incarnation, l'homme aime Dieu *infiniment*. L'adoration, la louange, l'action de grâces, l'amour, qui sortaient de son cœur, ne traînent plus par terre, impuissants; ils se relèvent et prennent, dans l'HOMME-DIEU, un accent et comme un vol infini.

Et de même, depuis l'Incarnation, Dieu aime l'homme *infiniment*. A cause de Jésus-Christ, de la beauté qu'il lui a communiquée, Dieu aime l'homme, non plus seulement

par bonté, par miséricorde; non plus même avec l'ardeur d'un père pour son enfant; il l'aime du même amour dont il aime son Verbe; c'est-à-dire d'un amour infini.

Depuis l'Incarnation, il y a dans le ciel un amour infini pour la terre.

Et sur la terre, il y a un amour infini pour le ciel.

Et de ces deux amours également beaux, puisqu'ils sont tous deux infinis, Jésus-Christ est à la fois le principe et le produit.

Il est l'épanouissement de l'amour de Dieu pour l'homme, et de l'amour de l'homme pour Dieu.

O beauté des mystères chrétiens! on peut les blasphémer quand on les ignore; on peut leur trouver un air étrange quand on ne les regarde qu'à la superficie; mais quand on en a étudié les profondeurs cachées, quand on les a vus sortir si naturellement du cœur de l'homme et du cœur de Dieu, pour élever l'un à la hauteur de l'autre et les unir tous deux, les larmes montent aux yeux, et la parole expire dans l'adoration!

CHAPITRE DIXIÈME

L'INCARNATION (SUITE)
DE LA POSSIBILITÉ ET DE LA RÉALITÉ DE L'INCARNATION

Ce n'est pas assez de constater la sublimité d'une idée; il faut voir comment elle a été réalisée. D'abord parce qu'il y a point d'œuvre parfaite, si la beauté de l'exécution ne répond à la grandeur de la conception; ensuite, parce que souvent c'est dans l'exécution que le génie se révèle avec plus d'éclat. L'idée est grandiose; mais que de beautés dans les détails! quelle délicatesse! quelle grâce! quel feu! quelle vie! des étincelles à chaque mot! on est ébloui.

C'est ce qui apparaît dans le mystère de l'Incarnation. L'amour qui en eu l'idée s'est surpassé en le réalisant.

Mais avant d'entrer dans cette seconde étude, il faut résoudre une objection qui pourrait troubler certains esprits et les empêcher de jouir de ce délicieux spectacle. L'Incarnation est-elle possible? N'est-ce pas un rêve? Quoi! l'union personnelle de Dieu et de l'homme! le fini et l'infini coexistant dans un même être! Autant vaudrait dire l'union du bois sec et du feu!

et par conséquent s'unit à l'Infini. Car qui dit amour, dit union.

J'en dirais autant du beau; mais je n'insiste pas, tant cela est évident.

Donc tout être intelligent, toute volonté, tout cœur droit, toute imagination pure est dans un état actuel d'union à l'Infini.

Et remarquez que cette union n'est pas la même dans tous. En quelques-uns, elle va jusqu'au génie. Car qu'est-ce que le génie, si ce n'est le vol plus puissant d'un esprit dans l'Infini? En d'autres, elle va jusqu'à la sainteté, c'est-à-dire à l'union libre, volontaire, héroïque de la volonté et de l'Infini. En ceux-ci, elle va jusqu'à l'extase. L'extase c'est une telle union du créé et de l'incréé, que les facultés de l'être créé en sont momentanément suspendues. L'extase est ce qui approche le plus de l'Incarnation. Il y a encore deux personnes : Dieu et l'homme; mais l'homme absorbé et comme perdu en Dieu. De là à l'Incarnation, il n'y a plus qu'un pas, qui à la vérité est un abîme.

Ce pas peut-il être franchi? Voilà la question.

La question est de savoir si cette union du fini et de l'Infini, cette union si admirable en quelques-uns, pourrait, dans un être privilégié, s'élever jusqu'à l'union personnelle?

Qu'est-ce donc que l'union personnelle? Où est le nœud qui, saisissant plusieurs natures diverses, peut les lier assez puissamment pour ne faire, de ces différentes substances, qu'une seule personne? Voilà le point précis de la difficulté.

On aurait peine à la résoudre, si nous n'étions pas nous-mêmes une personne. Heureusement l'homme est une

incarnation. C'est un esprit uni à la chair, en unité de personne. Rentrons donc en nous-mêmes, écoutons-nous respirer; tâchons de sentir où est, dans la dualité de notre nature, le nœud de notre unique personnalité, et préparons-nous par là à entrevoir quelque chose du mystère de la personnalité divine en Jésus-Christ.

II

Considérée dans sa notion la plus générale, l'Incarnation est l'assomption d'un être inférieur par un être supérieur. L'esprit, par exemple, s'abat sur le corps, le saisit, le dépouille de son individualité, se l'approprie, le fait sien, et, des deux réunis, constitue un être nouveau : l'homme. Avant, ils étaient deux qui auraient pu avoir, l'un et l'autre, un être distinct. L'âme avait une intelligence, une volonté; elle aurait pu être une personne. Le corps, organisé, vivant, aurait pu, lui aussi, être un individu. Mais un jour l'esprit l'a saisi, et, dans cette assomption, le corps a perdu son individualité. Qu'il ne se plaigne pas du reste. Il ne sera plus un être distinct, une bête : il sera un homme.

Voilà l'Incarnation en général. C'est l'union de deux êtres, l'un supérieur, l'autre inférieur, à l'aide d'une pénétration intime et réciproque qui, sans les confondre, fait d'eux une seule personnalité.

Eh bien! cette union poussée jusque-là, à la personnalité, est-elle possible entre Dieu et l'homme? Comme l'âme a saisi le corps et l'a élevé jusqu'à elle, en unité de

et par conséquent s'unit à l'Infini. Car qui dit amour, dit union.

J'en dirais autant du beau; mais je n'insiste pas, tant cela est évident.

Donc tout être intelligent, toute volonté, tout cœur droit, toute imagination pure est dans un état actuel d'union à l'Infini.

Et remarquez que cette union n'est pas la même dans tous. En quelques-uns, elle va jusqu'au génie. Car qu'est-ce que le génie, si ce n'est le vol plus puissant d'un esprit dans l'Infini? En d'autres, elle va jusqu'à la sainteté, c'est-à-dire à l'union libre, volontaire, héroïque de la volonté et de l'Infini. En ceux-ci, elle va jusqu'à l'extase. L'extase c'est une telle union du créé et de l'incréé, que les facultés de l'être créé en sont momentanément suspendues. L'extase est ce qui approche le plus de l'Incarnation. Il y a encore deux personnes : Dieu et l'homme; mais l'homme absorbé et comme perdu en Dieu. De là à l'Incarnation, il n'y a plus qu'un pas, qui à la vérité est un abîme.

Ce pas peut-il être franchi? Voilà la question.

La question est de savoir si cette union du fini et de l'Infini, cette union si admirable en quelques-uns, pourrait, dans un être privilégié, s'élever jusqu'à l'union personnelle?

Qu'est-ce donc que l'union personnelle? Où est le nœud qui, saisissant plusieurs natures diverses, peut les lier assez puissamment pour ne faire, de ces différentes substances, qu'une seule personne? Voilà le point précis de la difficulté.

On aurait peine à la résoudre, si nous n'étions pas nous-mêmes une personne. Heureusement l'homme est une

incarnation. C'est un esprit uni à la chair, en unité de personne. Rentrons donc en nous-mêmes, écoutons-nous respirer; tâchons de sentir où est, dans la dualité de notre nature, le nœud de notre unique personnalité, et préparons-nous par là à entrevoir quelque chose du mystère de la personnalité divine en Jésus-Christ.

II

Considérée dans sa notion la plus générale, l'Incarnation est l'assomption d'un être inférieur par un être supérieur. L'esprit, par exemple, s'abat sur le corps, le saisit, le dépouille de son individualité, se l'approprie, le fait sien, et, des deux réunis, constitue un être nouveau : l'homme. Avant, ils étaient deux qui auraient pu avoir, l'un et l'autre, un être distinct. L'âme avait une intelligence, une volonté; elle aurait pu être une personne. Le corps, organisé, vivant, aurait pu, lui aussi, être un individu. Mais un jour l'esprit l'a saisi, et, dans cette assomption, le corps a perdu son individualité. Qu'il ne se plaigne pas du reste. Il ne sera plus un être distinct, une bête : il sera un homme.

Voilà l'Incarnation en général. C'est l'union de deux êtres, l'un supérieur, l'autre inférieur, à l'aide d'une pénétration intime et réciproque qui, sans les confondre, fait d'eux une seule personnalité.

Eh bien! cette union poussée jusque-là, à la personnalité, est-elle possible entre Dieu et l'homme? Comme l'âme a saisi le corps et l'a élevé jusqu'à elle, en unité de

personne, Dieu pourrait-il saisir l'homme, et se l'unir en unité de personne?

Pourquoi pas?

De ces différents termes à unir, Dieu et l'homme, l'esprit et le corps, on s'imagine que la plus grande difficulté était d'unir Dieu et l'homme; rien n'est moins sûr. L'âme est bien plus près de Dieu qu'elle n'est près de son corps. Dieu est un esprit, l'âme est un esprit. Ils sont de même ordre. Ils sont semblables, s'ils ne sont pas égaux. Or la société est possible entre des êtres semblables. Mais entre le corps et l'âme, où est le point de contact? L'esprit est simple, actif, indivisible, indestructible. Le corps est inerte, étendu, divisible, corruptible. Comment les unir? Si on vous eût dit qu'un jour l'esprit, l'esprit pur, s'unirait à cette matière en unité de personne, l'associerait à sa pensée, à sa liberté, à son amour, vous auriez été confondu!

O Dieu, quel mystère que celui de la création de l'homme, c'est-à-dire de l'incarnation d'une âme! Il y a donc eu un jour où il n'y avait, sur la terre et au ciel, que des êtres matériels et des êtres spirituels, des âmes et des corps, des anges et des bêtes. Et puis il y a eu un jour où tout à coup Dieu a pris un de ces corps et une de ces âmes, et les a unis de cette unité mystérieuse, la plus profonde de toutes, qu'on appelle l'union personnelle. L'ange s'est abattu sur la bête; l'esprit a assumé la matière, l'a relevée, se l'est unie. Ils étaient deux tout à l'heure. Les voilà un. Et cet un est vivant : c'est l'homme.

Et ce que l'histoire divine raconte, la science le constate, le touche du doigt. Il y a un moment où le corps de l'homme, renfermé dans le sein maternel, subsiste comme

un point étendu, à peine visible. La science qui le regarde au microscope y entrevoit déjà toute l'organisation qui se développera plus tard; mais point de vie; et puis il y a un moment où je ne sais quelle secousse électrique touche tout à coup ce germe. La mère s'émeut. Elle a entendu remuer. C'est la venue de l'esprit. L'esprit s'abat sur ce germe inanimé, se l'unit et l'élève à la dignité d'une seule personne avec lui.

Tout à l'heure ils étaient deux, l'un matériel et l'autre spirituel. Ici la matière, là l'esprit. Et si un nœud divin n'était pas venu les unir, ils seraient restés deux, celui-là bête, celui-ci ange. Cherchez maintenant où commence la bête, où finit l'ange. Vous ne le trouverez pas. Les deux sont en un. Et pour les unir, il y a un nœud, sans doute; mais où est-il? Personne encore n'a pu le dire.

Eh bien, ce que nous observons ici dans l'incarnation humaine, on le retrouve exactement dans l'Incarnation divine. Avant la naissance du Christ, Dieu et l'homme étaient deux aussi. Le Verbe était dans le sein du Père, Dieu parfait, personne vivante, ayant la conscience de son moi. Sur la terre, dans le sein immaculé de la Vierge Marie, il y avait un corps qui aspirait à la vie; organisé déjà, non encore vivant. Or, au moment où l'âme humaine de Jésus, saisissant ce corps comme il arrive en nous tous, allait l'élever à la dignité d'une personne humaine, elle fut saisie elle-même avec son corps par le Verbe et élevée à la dignité infinie de l'union personnelle avec lui. Elle ne subsista pas en elle-même, quoiqu'elle eût en elle tout ce qu'il fallait pour cela; elle subsista dans le Verbe. Le Verbe, s'abattant sur elle, la dépouilla de son moi; ou plutôt empêcha ce moi qui allait naître, pour lui donner un moi divin, dans l'adorable personne du Verbe. Ils au-

raient pu être deux, deux personnes distinctes. Ici l'homme, là le Dieu. Ils sont un. Mais qui dira où finit l'homme, où commence le Dieu? Qui trouvera le point de jonction, le nœud mystérieux qui, saisissant deux natures si opposées, la nature humaine et la nature divine, les a unies si intimement, que, dans cette union extraordinaire, il n'y a qu'une Personne, le Christ, l'Homme-Dieu?

Continuons. Il faut regarder de plus près encore; et, pour arriver à toute la lumière possible sur la nature de ce grand mystère, il faut essayer de descendre dans les dernières profondeurs de l'incarnation humaine.

III

J'ai un corps; j'ai une âme. Je les sens profondément distincts, mais je les sens intimement unis. Il y en a qui prétendent que je n'ai qu'un corps; cependant je sens mon âme aussi nettement que je sens mon corps. Je la sens même plus vivante. Il y a des jours où le corps aggrave l'âme, c'est vrai; mais à d'autres moments, je sens mon âme soulever mon corps. Manifestement elle le déborde. Elle est plus grande que lui. Elle va plus haut et plus loin. Elle pense; et de quelque manière que je tourne et retourne ma pensée, je n'y trouve rien de matériel. Ma pensée n'a ni divisibilité, ni corruptibilité, ni étendue. Elle est libre, spontanée, pleinement, parfaitement immatérielle. Or, là où il y a un produit immatériel, il y a nécessairement un creuset producteur qui est immatériel aussi. Je suis donc une âme en même temps que je suis un corps. L'un et l'autre sont en moi profondément distincts.

Mais si je sens leur distinction absolue, je ne sens pas moins leur pénétration réciproque. Je les sens plus unis peut-être encore que je ne les sens distincts. Ils se touchent tendrement, harmonieusement en moi; ils s'entrecroisent en un point que je ne saurais dire. Et ce que j'éprouve, la science le voit. Il n'y a pas dans mon esprit une pensée, un rêve, pas dans mon cœur une émotion, une tendresse, qui ne laisse une trace sur un de mes organes. On me montrait l'autre jour le cerveau d'un enfant qui n'avait vécu que quelques jours. C'était comme une surface plane, molle, veinée d'un rose délicat et ailleurs d'un pâle azur; comme une page immaculée qui attendait qu'on écrivît dessus. Je vis ensuite le cerveau d'un jeune étudiant. C'était déjà tout autre chose. Ce cerveau était ferme, nettement dessiné, enrichi d'une multitude de volutes, de plis et replis d'une douceur singulière. J'en vis d'autres, d'hommes âgés de quarante ans, de cinquante ans; le cerveau était rayé des milliers de fois, à des profondeurs étranges, remué, tourmenté, sillonné. J'en étais tout ému, et je me disais : Grand Dieu! voilà donc le travail de la pensée. Je touche ici du doigt l'étrange union de l'âme et du corps. Chaque pensée de l'esprit met sur le cerveau sa trace. Mais à son tour, chaque molécule du cerveau, de cette substance si délicate, d'une sensibilité si vive, que Dieu aussi a si puissamment enchâssée sous la solide beauté du front, chaque molécule, dis-je, réagit sur la pensée. Une goutte d'eau qui s'introduirait là, la plus légère strie, voilà l'esprit paralysé ou qui extravague, comme un grand musicien dont l'instrument est détérioré, brisé.

Et ce que je voyais là, on le constate aussi, quoique plus difficilement, dans le cœur. Mon âme n'a pas une

affection, une tendresse, qu'il n'y ait là, au centre de ma poitrine, une répercussion instantanée. Le clavier le plus parfait n'est pas uni à la main de l'artiste comme mon cœur à mon âme aimante. Il bat plus vite ou plus lentement, d'un rhythme plus doux ou plus fort, plus plein ou plus pur, selon la nature des attraits, des amours ou des enthousiasmes qui remplissent mon âme. Si un ange avait la main sur mon cœur, il saurait ma vie. Il connaîtrait, à ses battements, les différentes nuances de pureté, de tendresse, de liberté, de désintéressement, d'oubli de moi, d'amour pur ou de passion coupable, qui ont tour à tour élevé, agrandi, abaissé ou déshonoré mon âme.

Il en est ainsi de tous mes autres organes. Ils sont matériels de leur nature, mais, unis à mon âme, ils ont pris une espèce de spiritualité. Ils vibrent avec elle, ils pensent avec elle, ils aiment avec elle, dans une vie mille fois plus haute que celle qu'ils auraient eue sans elle.

Image, incomplète mais juste, de la coexistence des deux natures en Jésus-Christ, de leur union mystérieuse, de leur distinction parfaite, de la surélévation de la nature humaine par la nature divine.

Je regarde Jésus-Christ. Il est vraiment homme. Il a un esprit comme le nôtre, une imagination, une sensibilité, une volonté, un cœur, et aussi un corps semblables aux nôtres. En lui la nature humaine est complète, sans omissions, sans lacunes. Nul homme n'a été plus homme que lui. Et en même temps, il est Dieu, vrai Dieu, pleinement, parfaitement Dieu. Et il suffit d'un regard pour s'en assurer, comme il suffit d'un regard pour voir, dans l'homme, l'esprit et le corps. « Il naît, dit Bossuet, mais il naît d'une Vierge. Il mange, mais quand il lui plaît; il se passe même de nourritures mortelles, et il n'a pour

tout aliment que la volonté de son Père. Il dort; mais, pendant son sommeil, il empêche la barque de couler à fond, d'être renversée. Il marche; mais, quand il l'ordonne, l'eau devient ferme sous ses pieds. Il meurt; mais, en mourant, il met en crainte toute la nature. Voyez qu'il tient partout un milieu si juste qu'où il paraît en homme, il nous sait bien montrer qu'il est Dieu : où il se déclare Dieu, il fait voir aussi qu'il est homme. L'économie est si sage, la dispensation si prudente; c'est-à-dire toutes choses sont tellement ménagées, que la divinité paraît tout entière, et l'infirmité tout entière, cela est admirable[1]. »

Mais ce qui est plus admirable encore que la coexistence de ces deux natures et leur distinction éclatante, c'est leur mystérieuse union. Elles ne sont pas juxtaposées, chacune d'elles n'ayant que ses propres opérations. Sans qu'elles se confondent, tout en restant distinctes, elles agissent ensemble d'une manière ineffable. « Jésus-Christ, dit saint Denys l'Aréopagite, ne faisait pas les choses divines en Dieu, ni les choses humaines en homme. Mais comme il était Dieu et homme, il avait, en vivant parmi nous, une certaine manière d'agir tout à fait nouvelle, qu'on peut appeler théandrique, c'est-à-dire divinement humaine[2]. »

Oui, de même que, dans l'homme, le corps est élevé au-dessus de lui-même et, pour ainsi dire, spiritualisé par son union avec l'âme, ainsi, en Jésus-Christ, le corps et l'âme sont, pour ainsi dire, divinisés. C'est encore une âme humaine; ce sont encore des actions humaines; mais l'âme les fait d'une autre manière, divinement. Et puis, elle en

[1] Bossuet, *Ier Sermon sur la Nativité du Sauveur,* 2e partie.
[2] Saint Denys. *Ep. ad Caïum.*

fait qui sont absolument au-dessus des exigences de sa nature. Qui aurait jamais pu croire que le cerveau, cette pâte molle, pourrait concourir, j'allais dire aider à la pensée? Ainsi, dans son union avec le Verbe, l'âme humaine est élevée jusqu'à concourir à des actes qui n'appartiennent plus à l'humanité, qui sont les actes mêmes de la divinité.

Bossuet, parlant de ces choses, citait le saint pape Hormisdas « ravi en admiration de cette céleste économie ». On pourrait citer également Origène, saint Justin, saint Augustin, saint Jean Chrysostome, saint Léon, tous les Pères de l'Église, tous les grands théologiens, tous les commentateurs de l'Évangile. Tous ont été ravis de ce double caractère de Jésus-Christ, à la fois Dieu et homme, faisant toutes les actions d'un Dieu et toutes les actions d'un homme, et mêlant si merveilleusement ces deux opérations, qu'il a fallu créer un mot nouveau, le mot *théandrique*, pour peindre cette vie, divinement humaine et humainement divine.

IV

Continuons encore cette étude comparée de l'incarnation humaine et de l'Incarnation divine, si autorisée par l'Église, creusée si profondément par les docteurs, et qui, si elle n'explique pas le mystère, sert du moins à en faire entrevoir la possibilité.

Il y a donc en moi deux natures, une nature spirituelle et une nature matérielle, mystérieusement unies, quoique parfaitement distinctes. Mais, chose étrange! à ce point

confus où je sens que mes deux natures se touchent et, pour ainsi parler, s'entre-croisent, il me semble parfois qu'il y a là comme un troisième; quelqu'un qui dit : *Mon corps*, et qui dit : *Mon âme;* quelqu'un qui parle à mon âme comme à un autre et qui lui dit : *O mon âme, pourquoi te troubles-tu? Espère dans le Seigneur* [1]; et qui dit à mon corps : *Qui me délivrera de ce corps de mort* [2]?

Qu'est-ce donc que ce troisième ?

Ce troisième, c'est moi. Moi, ce n'est pas le corps. Moi, ce n'est pas l'âme. Moi, c'est l'âme unie au corps. C'est la conscience vivante de l'union de mes deux natures. Et ce Moi, où réside-t-il? Dans l'âme assurément. Car c'est un principe que quand deux êtres inégaux sont unis, le Moi réside dans l'être le plus élevé.

Mais quand je dis qu'il réside dans l'âme, entendons-nous bien. Non pas dans l'âme, en tant qu'elle est un foyer d'action, qu'elle agit ou qu'elle fait agir le corps; mais dans l'âme en tant qu'elle s'attribue tous ces différents actes, et qu'elle s'en déclare responsable. C'est là ce qu'on appelle la Personne. Un mot caractérise la Personne : non pas *action*, ni *direction*, ni même *influence*, mais RESPONSABILITÉ.

Dans un tel état de choses, étant donnée en l'homme cette double sphère d'action, spirituelle et corporelle, dont la Personne humaine porte la responsabilité, serait-il possible qu'un principe supérieur intervint, qui laissa à l'homme son action, sans laquelle on ne concevrait plus l'homme, mais qui s'en fît responsable; qui s'appropria les différents actes d'une créature choisie, et qui dit : Les

[1] Ps. XLII, 5.
[2] Paul. *ad Rom.* VII, 24.

actions de cette créature sont miennes; c'est moi qui en réponds ?

Ici la raison se trouble et déclare qu'elle n'en sait rien. Mais la foi vient à son aide, et affirme que cela est possible et que cela est arrivé une fois. Elle affirme qu'en Notre-Seigneur Jésus-Christ il y a deux foyers d'action : un foyer d'actions humaines parce qu'il est homme, et un foyer d'actions divines parce qu'il est Dieu, mais qu'il n'y a qu'un seul centre d'imputabilité et de responsabilité; c'est-à-dire qu'il n'y a qu'un seul Moi, qu'une seule Personne.

Elle affirme que ce Moi réside dans la Personne adorable du Verbe; d'après le principe énoncé plus haut, que quand deux êtres de valeur inégale sont unis, le centre d'appropriation et de responsabilité appartient au plus élevé.

Ainsi l'humanité de Notre-Seigneur conserve son foyer d'actions, spirituelles et corporelles; mais la responsabilité de ces actions, qui naturellement devait appartenir à sa sainte âme, est transférée au Verbe.

D'autre part, le Verbe conserve son foyer distinct d'actions divines.

Et de là résulte une individualité unique, composée de deux natures : une nature humaine qui fait des actions humaines ; une nature divine qui fait des actions divines; mais toutes deux sous un seul centre d'attribution et de responsabilité, c'est-à-dire sous une seule Personne.

Voilà le fond du mystère de l'Incarnation, le côté le plus obscur de ce dogme : obscur, parce que nous ne savons qu'imparfaitement ce que c'est qu'une Personne. Car, du reste, cette obscurité qui nous étonne en Jésus-Christ, nous la portons en nous-mêmes sans nous en étonner.

Voyez, par exemple : quand un enfant naît, que dit-on ?

Est-ce qu'on dit : L'âme de tel enfant est née? Le corps de tel enfant est né? Non; on dit : IL est né. Qui? IL. L'individu qui résulte de l'union de l'âme et du corps, la Personne. De même, quand on dit : IL pense. IL a faim. IL pleure. Qui pense? est-ce son âme? Qui a faim? est-ce son corps? Non. Celui qui pense et qui pleure, qui a faim et qui aime, à qui sont attribués tous les actes spirituels et corporels, c'est l'individu, c'est la Personne, c'est le Moi.

Eh bien! en Jésus-Christ, il n'y a qu'une Personne, c'est la Personne du Fils de Dieu; il n'y a qu'un Moi, et il est dans le Verbe. Donc toutes les actions de Jésus-Christ, spirituelles et corporelles, humaines et divines, appartiennent au Verbe, au Fils de Dieu. Il naît; il meurt; il pense; il souffre. Qui? l'âme de Jésus-Christ? le corps de Jésus-Christ? la divinité de Jésus-Christ? Non; la personne de Jésus-Christ, c'est-à-dire le Verbe, qui est Dieu. Donc il est vrai de dire : Dieu est né; Dieu est mort; comme on dit : L'homme est mort, quoique son âme soit immortelle; l'homme pense, quoique son corps ne pense pas. Les actes de son âme et de son corps se refèrent tous à sa personne. Ainsi en Jésus-Christ les actes de sa double nature, humaine et divine, appartiennent à sa personne, qui est la Personne du Verbe éternel, du Fils de Dieu.

— On insiste : Comment peut-on dire que Dieu est né? la Personne du Verbe a-t-elle commencé d'être?

Non, la Personne du Verbe est éternelle. Mais un jour, Celui qui était déjà, qui était avant tous les siècles, a pris la nature humaine, s'est approprié une humanité, formée dans le sein de la Vierge Marie, et c'est cette susception qu'on appelle naissance. Il n'est pas né comme Dieu. Si nous parlions ainsi, ce ne serait pas un mystère; ce serait

une absurdité. Il est né comme homme ; c'est-à-dire que ce jour-là, à sa divinité préexistante et éternelle, il a joint une humanité formée dans le sein de Marie.

Ainsi est né le Christ. Maintenant comment s'est opérée sa mort? Comme la nôtre, par la séparation du corps et de l'âme. Seulement le corps et l'âme, en se séparant l'un de l'autre, ne se sont pas séparés du Verbe ; il n'y a eu de brisé que le lien qui unissait le corps à l'âme ; l'autre lien, plus merveilleux, qui unissait le corps au Verbe et l'âme au Verbe, ce lien qu'on appelle l'union hypostatique, est resté intact. D'où il résulte que, même au tombeau, le corps du Christ était toujours adorable, parce qu'il était toujours uni à la Personne du Fils de Dieu.

De là on peut conclure quelle était la valeur des moindres actions du Christ : une larme de ses yeux, un soupir de son cœur, un acte d'adoration et d'amour. Elles avaient un prix infini, puisque le Verbe se les appropriait, les faisait siennes et en prenait la responsabilité. Mais par là aussi on peut entrevoir de quels dons dut être ornée la sainte humanité du Sauveur, quelle grâce toute-puissante et surabondante fut donnée à sa volonté et à sa liberté, pour qu'il ne posât jamais que des actes dont le Verbe pût prendre la responsabilité.

V

Il est inutile d'avertir le lecteur que, par les considérations qui précèdent, je n'entends ni diminuer ni éclaircir

le mystère. L'incarnation humaine échappe à tout regard de l'esprit; combien plus l'Incarnation divine! Mais, veuillez le remarquer, ce qui est un mystère dans l'homme, ce n'est ni la présence du corps, ni la présence de l'âme, ni même la transpiration de l'âme à travers le corps; ce sont là, au contraire, pour toute saine philosophie, trois points absolument lumineux. Ce qui est un mystère, c'est le *comment*, c'est le nœud qui unit toutes ces choses dans une si harmonieuse unité. Il en est de même en Jésus-Christ. Ce qui est un mystère, ce n'est ni la présence de l'humanité dans le Christ, ni la présence de la divinité, ni même la transpiration de la divinité à travers l'humanité. Tout cela ruisselle de lumière. Ce qui est obscur, impénétrable dans l'Incarnation divine comme dans l'incarnation humaine, c'est le nœud. Ici commencent des ombres qu'aucun regard ne peut percer.

Je n'insiste donc pas. Mais je veux achever ce chapitre en faisant remarquer une admirable analogie qui ajoute une grande lumière à tout ce que nous avons dit jusqu'à présent.

Telle est, dans cette mixtion si singulière du corps et de l'âme qu'on appelle un homme, la visibilité de ces deux substances diverses et de leur réciproque pénétration, que tous les systèmes de philosophie qui se disputent la gloire d'expliquer l'homme, depuis les origines du monde, se réduisent à deux. Les uns sont tellement frappés de l'enveloppe extérieure, matérielle de l'homme, qu'ils ne voient que le corps; les autres sont tellement éblouis de la flamme intérieure, qu'ils ne voient que l'âme. Ceux-là, frappés surtout des phénomènes de la sensation, lui rapportent, non pas un certain nombre de nos idées, de nos sentiments, ce qui serait fort admissible, mais toutes

nos idées; vont jusqu'à prétendre qu'il n'y a pas, dans notre intelligence, dans notre conscience même, un seul phénomène qui ne se puisse ramener à cette origine; posent en axiome indiscutable que la sensation est le principe unique des phénomènes de l'activité; se voient conduits peu à peu à ne faire de l'âme qu'une pure passivité, le simple résultat de la collection de nos sensations, une idée abstraite; et après quelques résistances, car l'âme répugne à mourir, arrivent de degré en degré au pur matérialisme. Il y a six mille ans que ce système existe, qu'il succombe sans cesse sous le poids des objections, mais qu'il renaît sans cesse, mille fois modifié, mais toujours le même, et toujours résumé, malgré lui, dans ce mot qui le condamne : l'homme n'est qu'un corps.

Mais, chose digne d'être remarquée, aussi vieux que lui, toujours accablé comme lui sous le poids d'invincibles objections, sans cesse renaissant comme lui, il y a un autre système qui dit : L'homme n'est qu'une âme. L'idéalisme a reconnu dans l'homme autre chose que des sensations, le phénomène de la liberté, la personnalité humaine, l'identité du moi, et mille autres faits qu'il est impossible de réduire à des éléments sensibles; il a pénétré dans ce sanctuaire de l'âme où les phénomènes sont non-seulement plus beaux, plus vastes, mais, j'ose le dire, plus réels que ceux du corps; il oublie ceux-ci; il les met de côté pour considérer plus à son aise et en eux-mêmes les phénomènes de l'âme; puis il ne se contente pas de les mettre à part; s'il est timide, il n'en tient pas compte; il les nie hardiment, s'il est absolu; et après avoir rejeté avec raison le matérialisme, c'est à-dire l'existence exclusive de la matière, il en vient à ne croire qu'au seul esprit. Tout à l'heure le matérialisme disait à l'homme :

Tu n'es qu'un corps. Maintenant l'idéalisme lui dit : Tu n'es qu'une âme.

Heureusement à côté de ces deux systèmes, tous deux absolus, et tous deux faux parce qu'ils sont absolus, il y en a un troisième, ni moins vieux, ni moins éternel qu'eux, mais plus sage, plus sensé, plus profond aussi; c'est le spiritualisme. Le spiritualisme, c'est le système de l'union du corps et de l'âme, de leur pénétration réciproque, de la transpiration de l'âme à travers le corps. Le spiritualisme dit au matérialisme : Vous vous trompez, l'homme a une âme immortelle; j'en prends à témoin l'idéalisme. Puis se tournant vers celui-ci : Vous vous trompez aussi, l'homme a un corps; j'en appelle au matérialisme. Il emprunte au matérialisme sa science de la matière, ses belles études d'anatomie et de physiologie, ses analyses approfondies de la sensation; il emprunte à l'idéalisme ses recherches si délicates de la liberté, de la faculté de connaître, de l'unité et de l'identité du moi; et réunissant en un ces deux faisceaux lumineux, il dit à l'un et à l'autre : Savez-vous ce que vous prouvez? Vous, matérialistes, vous prouvez admirablement que l'homme a un corps. Et vous, idéalistes, vous prouvez à merveille qu'il a une âme. Et tous deux réunis vous faites la grande preuve, la preuve irrécusable que l'homme est une âme unie à un corps, un esprit qui transpire à travers la matière.

Or ces instructives oscillations de la pensée en face de l'incarnation humaine sont exactement semblables à celles de la même pensée contemplant l'Incarnation divine. Là aussi il n'y a que deux systèmes : les uns qui ne voient en Jésus-Christ qu'un homme; les autres qui ne voient en lui qu'un Dieu.

Ceux-ci naquirent les premiers, comme si l'impression de la divinité sur les contemporains de Jésus-Christ avait été plus saisissante que celle de son humanité. A leurs yeux le Christ n'était qu'un Dieu. Il n'avait pas de corps humain, pas d'âme humaine. Ce n'était que l'apparence et la forme d'un homme. C'est ce que disaient Simon le Magicien, Ménandre, Saturnin, Basilide, Valentin, Cerdon, Marcion, Tatien, qui, éblouis par la splendeur de la divinité en Jésus-Christ, ne voulaient pas voir son humanité et proclamaient qu'il était tout Dieu.

Et en même temps, presque à la même heure, on en voyait paraître d'autres : Cérinthe, Ébion, Artémon, Paul de Samosate, qui, frappés des infirmités, des douleurs, de la passion et de la mort du Christ, convaincus par là de son humanité, ne sachant comment la concilier avec la présence de la divinité en lui, déclaraient qu'il n'était qu'un homme. Ils ne niaient pas, ceci est remarquable, que la divinité ne fût en lui, mais elle n'y était qu'accidentellement, depuis son baptême seulement, et elle était remontée au ciel à la veille de la passion; si bien que pendant ses trente premières années, c'est-à-dire pendant les humiliations de la crèche et de Nazareth, et pendant les derniers jours de sa vie, c'est-à-dire pendant les douleurs du Calvaire, Jésus-Christ n'était qu'un homme. Encore durant ce court instant où la divinité avait été en lui, ce n'avait été que comme un ami dans le cœur d'un ami, comme un Dieu dans le sanctuaire d'un temple.

Et en face de ces deux systèmes absolus qui ne croyaient l'un qu'à la divinité, l'autre qu'à l'humanité du Christ, saint Jean se levait et il écrivait cet adorable Évangile qui se résume dans cette parole énergique : « *Et Verbum caro factum est.* Le Verbe s'est fait chair. » Saint Paul se levait

et il remplissait ses Épîtres de mots comme ceux-ci : *Humanitas et benignitas apparuit Salvatoris nostri* Dei [1]. Et encore : « Lui qui était *formellement* Dieu et qui pouvait sans injustice se dire égal à Dieu, il s'est fait *formellement* esclave et il s'est anéanti à la ressemblance de l'homme [2]. » Les Pères se levaient et ils écrivaient les uns des traités sur la divinité du Christ, les autres des traités sur son humanité ; « et ils avoient autant de peine, dit Pascal, à montrer que Jésus-Christ étoit homme contre ceux qui nioient, qu'à montrer qu'il étoit Dieu. Et les apparences étoient aussi grandes [3]. »

Ce que nous voyons aux trois premiers siècles, on le voit avec plus d'éclat et de grandeur encore aux IVe et Ve siècles, à ce moment où l'immense coup de lumière du Christianisme réveillant enfin tous les esprits, et la liberté chrétienne relâchant les liens du despotisme, on eut une si belle explosion de génie et de si grandes luttes intellectuelles. Jésus-Christ en fut naturellement le centre, et aussitôt les deux systèmes théologiques qui correspondent en philosophie à l'idéalisme et au sensualisme réapparurent dans les plus vastes proportions.

Arius ne voyait en Jésus-Christ que l'humanité, une humanité habitée par le Verbe sans doute, mais par un Verbe qui n'était pas de même nature que le Père, inférieur à lui, et qui par conséquent n'était pas Dieu. Dès lors Jésus-Christ était un homme privilégié, supérieur à tous en beauté morale, en puissance, en sainteté, en union avec Dieu, mais enfin c'était un homme. C'est ce que disait aussi Nestorius ; car, obligé par la puissante logique

[1] Paul. *ad Tit.* III, 4.
[2] Paul. *ad Philipp.* II, 6.
[3] Pascal, *Pensées.* Édit. Faug., II, 324.

de saint Athanase, de saint Hilaire, de saint Épiphane, de reconnaître que le Verbe était égal à son Père, de même substance, *consubstantiel,* comme l'avait défini le concile de Nicée, et par conséquent Dieu, il niait que l'humanité de Jésus-Christ lui fût unie en unité de personne. La personne divine du Verbe et la personne humaine de Jésus cohabitaient ensemble comme deux amis; et il en tirait hardiment cette conclusion que la Vierge immaculée, n'étant mère que de la personne humaine, ne pouvait pas être dite Mère de Dieu. C'était là le premier système. Jésus-Christ n'était pas Dieu. C'était un homme supérieur, saint, immaculé, ami de Dieu, uni au Verbe plus que personne ne le fut jamais, mais enfin et en définitive un pur homme.

Et comme si un de ces systèmes ne pouvait pas paraître sans faire immédiatement jaillir l'autre, Eutychès se levait après Arius et en face de Nestorius, et déclarait que le Christ était tout Dieu. Le Verbe avait bien pris la nature humaine, mais en la touchant il l'avait consumée, pour ainsi dire, en n'en gardant que l'apparence. Il était arrivé de l'âme de Jésus-Christ, de son intelligence, de sa volonté, de sa chair, ce qui arriverait d'une goutte de miel qu'on jetterait dans l'Océan et qui s'y dissoudrait, ou d'une branche sèche qu'on jetterait dans un brasier. Tout avait été consumé. Il n'était resté qu'une apparence. Le Christ, à la lettre, était tout Dieu.

Et en face de ces deux systèmes, tous deux absolus, tous deux excessifs, l'Église disait à Arius, au concile de Nicée : Non, le Christ n'est pas seulement homme; il est Dieu. Et, se retournant vers Eutychès, elle ajoutait : Non, Jésus-Christ n'est pas tout Dieu; il est homme. Il est l'Homme-Dieu. Ce qui vous trompe l'un et l'autre, c'est la

mystérieuse et sublime union de la divinité et de l'humanité.

On eut le même spectacle au moment où éclata le protestantisme. D'un côté les anabaptistes, les quakers et une foule d'autres sectes illuminées qui, ne voyant en Jésus-Christ qu'un Dieu, au lieu d'une chair réelle, d'une vraie humanité, admettaient en lui, pour lui tenir lieu de corps, un je ne sais quoi de céleste qu'ils ne savaient ni nommer ni définir; et de l'autre la foule immense et bien plus redoutable des rationalistes hardis qui ne voient en Jésus-Christ qu'un homme.

Et il en sera toujours ainsi; comme toujours aussi on verra renaître l'immortelle lutte entre l'idéalisme, qui n'admet dans l'homme qu'un esprit, et le matérialisme, qui ne voit en lui qu'un corps. Mais de même aussi que le genre humain n'admettra jamais ni l'une ni l'autre de ces deux extrémités, toutes deux excessives et toutes deux immorales, et que toujours renaîtra et en définitive triomphera cette noble philosophie spiritualiste, qui maintient la réalité de l'âme et la réalité du corps, et leur mystérieuse et divine union, et la beauté singulière de la transpiration de l'âme à travers le corps; de même aussi toujours, quel que puisse être le réveil des luttes anciennes autour du Christ, on entendra la voix de l'Église, qui, s'éloignant des deux excès et de leurs folles et funestes conséquences, maintiendra dans le monde l'incomparable physionomie de Jésus-Christ, Dieu parfait et homme parfait, vrai Dieu et vrai homme, nous laissant voir, comme dit saint Paul, l'adorable beauté du Dieu Sauveur à travers le voile de sa belle et aimable humanité. *Humanitas et benignitas apparuit Salvatoris nostri Dei*[1].

[1] Paul. *ad Titum.* III, 4.

CHAPITRE ONZIÈME

L'INCARNATION (SUITE). — LA BEAUTÉ DE L'EXÉCUTION

Arrivons maintenant à la question que nous avons réservée au commencement du chapitre précédent.

Si la simple idée du Dieu-Homme descendu sur la terre pour unir le Créateur et la créature, pour relever celle-ci, la guérir et la diviniser, est pleine d'une sublimité inexprimable et d'un irrésistible attrait; si le *Messager* de Wandsbeck a pu dire : « On se ferait volontiers martyriser et rouer pour la simple idée d'une telle vie; » que n'éprouverons-nous pas quand nous verrons avec quelle magnificence cette idée a été réalisée?

Il y avait, en effet, mille manières d'exécuter un tel plan. On pouvait le faire petitement, médiocrement; et ainsi eût fait l'homme, qui, même dans ses plus grandes conceptions, est petit. Mais l'attribut suprême de Dieu c'est la magnificence. Cette idée de l'Incarnation, si haute déjà par elle-même, il l'a réalisée splendidement; et comme la grandeur inhérente au plan qu'il avait choisi aurait pu nous écraser, il a mis dans l'exécution des délicatesses exquises.

Entrons avec joie dans un si bel examen. Nous sommes en présence d'un Artiste, pour lequel c'est un jeu de se surpasser.

I

Posons d'abord en principe, avec tous les théologiens, que l'homme étant déchu, Dieu avait mille manières de le racheter. Mais hâtons-nous d'ajouter qu'il n'y en avait point de plus convenable, de mieux adaptée à notre nature que l'Incarnation. Pourquoi? Parce que l'homme est un être incarné. Pourquoi encore? Parce que, telle étant sa nature, rien n'est accessible à son esprit, rien ne va à son cœur que ce qui se présente à lui sous la forme de l'Incarnation.

Avant nous, dans les profondeurs de l'éternité, il y avait eu d'autres créations, des mondes qui étaient les mondes de l'esprit pur. Comment Dieu se communiquait-il à eux? Nous l'ignorons. Ce devait être sous une forme spirituelle comme leur nature. Peut-être aussi qu'à côté de nous, dans l'immensité de l'espace, il y a des milliers d'astres qui sont habités. De quelle manière Dieu entre-t-il en rapport avec eux? On le sait encore moins. Comme saint Thomas enseigne qu'il y a, pour chaque Personne de la sainte Trinité, des milliers de moyens de s'unir à la créature, je me dis quelquefois que chaque monde a peut-être été créé sur le type d'un de ces modes d'union; en d'autres termes, que le plan de chaque monde a peut-être été ordonné en vue du moyen dont Dieu se servirait un jour pour le glorifier ou le racheter.

Quoi qu'il en soit, notre monde, à nous, c'est le monde de l'Incarnation. Tout y est incarné : l'esprit, le cœur, la parole, l'art, la poésie, la musique. Qu'y a-t-il de plus spirituel que la pensée? Et néanmoins, dès que nous voulons la saisir complétement et surtout la révéler aux autres, nous lui créons un vêtement de chair. Et plus ce vêtement est transparent, adapté à l'idée, mieux il pénètre dans l'âme. Les grands écrivains ne sont que de puissants incarnateurs d'idées.

Dites-en autant de la peinture, de la sculpture, de la musique. Qu'est-ce qu'une belle statue? C'est une idée incarnée, un esprit caché sous la pierre. Aux statues sublimes, ce n'est pas l'âme qui manque; c'est la parole.

Et c'est là ce qui fait que la forme humaine, et en particulier le visage de l'homme, est l'idéal des formes créées. La matière y est comme spiritualisée. Dans les yeux, sur les lèvres, à travers le sourire ou les larmes, on voit apparaître l'âme.

Et non-seulement nous sommes ainsi faits, que, pour que nous soyons émus, il faut qu'il y ait une transpiration de l'esprit à travers la matière; mais, quand on étudie plus profondément la nature humaine, on aperçoit une bien autre merveille. Dans les choses divines, même les plus hautes, qu'est-ce que nous cherchons? Nous cherchons l'humain. Et dans les choses humaines, même les plus charmantes, pour y reposer notre cœur, que voulons-nous trouver? Nous voulons trouver le divin. Ah! les choses humaines, comme elles vont bien à mon âme! Elles m'enchantent; elles m'enivrent. Mais quoi! elles passent trop vite; n'y pourrait-on pas mêler un peu d'éternité? De plus elles sont trop superficielles, pas assez profondes; je les ai pénétrées en une minute. Comme ces belles oranges de

la côte de Gênes que le voyageur altéré porte à ses lèvres; quoi! voilà déjà l'écorce, la peau sèche et dure! Et puis, disons tout, ces choses humaines si charmantes, elles ont une bien autre infirmité: ce que j'aime, je ne veux pas seulement l'aimer; l'aimer longtemps, l'aimer toujours; je voudrais pouvoir l'adorer, lui rendre un culte. Retirez-vous, pauvres choses humaines, terrestres, inférieures. Vous ne pouvez pas suffire à mon âme. Il me faut l'éternel; il me faut le divin.

Que si, lassé des choses qui passent, je me retourne vers les choses infinies, oh! qu'elles aussi, elles vont bien à mon âme! Elles me calment, elles me fortifient, elles me consolent, elles m'enchantent. Mais, mon Dieu! qu'elles sont donc loin de moi, élevées au-dessus des nuages, éthérées, inaccessibles! O choses divines, approchez-vous. Je ne vous vois pas assez; je ne vous sens pas assez; humanisez-vous un peu. Il me faut le sensible, il me faut l'humain.

C'est-à-dire que pour que nous soyons émus, pleinement satisfaits, il ne suffit pas que l'esprit transpire à travers la matière, il faut je ne sais quel mélange, quelle ineffable mixtion du divin et de l'humain. Mais, dites-moi, est-ce le Verbe incarné qui a été fait pour satisfaire une telle nature? Ou bien est-ce cette nature qui a été mystérieusement préparée pour comprendre le Verbe-Incarné?

Je le regarde, et qu'est-ce que j'aperçois? Il y a donc un homme que je puis aimer jusqu'à l'adoration, jusqu'à l'extase, dont je puis baiser les pieds, étreindre la poitrine, sans craindre jamais l'excès, puisqu'il est Dieu! Et il y a un Dieu, que je puis trouver dans mes peines, qui n'est pas perdu dans des lointains impossibles, dans des intensités de lumière impénétrables, qui au contraire est

accessible, abordable, puisqu'il est homme! Tout ce qu'il y a en moi de tendre et de pur, d'enthousiaste et de triste, d'humain et de divin, se repose et se satisfait dans l'Homme-Dieu.

II

Mais ce n'est là encore que le premier degré de la descente du Fils de Dieu; et ce n'est aussi, au front du Verbe-Incarné, que le premier degré de sa beauté. Cette nature humaine, comment va-t-il la prendre? La dépouillera-t-il des misères, des infirmités que le péché a accumulées sur elle? La prendra-t-il telle qu'elle était avant la chute, impassible, immortelle, glorieuse? Il le pouvait assurément. Jamais l'homme, dans ses intuitions les plus hardies, dans ses désirs les plus saintement passionnés, n'était allé jusqu'à la pensée d'un Dieu qui naîtrait dans la pauvreté, qui vivrait dans la douleur. Et cependant j'aurais à peine compris qu'il en eût été autrement. Car enfin, si le Verbe n'eût pas pris les misères de notre nature déchue, on eût pu croire qu'il les méprisait; et, en les méprisant, il eût achevé de nous séparer de lui. Sa chair glorieuse n'eût pas été notre chair. Nous aurions douté même de la réalité de son âme humaine. Les grands, les riches auraient pu l'acclamer comme leur Dieu. Mais je me demande ce qu'en auraient pensé les petits, les pauvres, tous ceux qui souffrent et qui ont besoin d'être consolés. Du côté de la terre, c'eût été une incarnation médiocre.

Mais combien plus du côté du ciel! Dieu aurait donc pris la nature humaine; mais il en aurait écarté les misères,

la pauvreté, la souffrance! Il se serait donné la compensation du luxe et de la gloire! C'eût été misérable. Quels sont sur la terre les hommes qui se revêtent d'or et d'argent? Les sots. Quand la grandeur est dans l'âme, on ne la met pas dans les vêtements. Affaires de vêtements, petites affaires, à l'usage des petites gens! Ah! que mon Sauveur a été mieux inspiré, en prenant la nature humaine, telle que le péché l'a faite, misérable, déchue, humiliée, souffrante; car, en descendant ce second échelon, il a mis sur son front un second degré de beauté, plus haut que le premier.

Chose singulière! nous sommes faits pour le bonheur, et nous n'aimons pas les gens heureux; nous leur donnons à peine un regard! Ceux qui souffrent, au contraire, nous les aimons, nous nous inclinons respectueusement devant eux. Et s'ils souffrent, comme nous, des mêmes douleurs, s'ils ont souffert avec nous, il en résulte une irrésistible sympathie. Avoir souffert ensemble, quel lien! C'est plus, c'est mieux que d'avoir joui ensemble. Avoir été brisés du même coup, et, sous l'éclair du même orage, s'être tenu la main, quel ciment entre les âmes! Mais supposez que celui qui souffre ne l'ait pas mérité; s'il unissait l'innocence avec la douleur et s'il portait la majesté dans l'humiliation; s'il s'était livré pour des ingrats, on toucherait à ces sommets de la beauté morale, au delà desquels il n'y a rien. Or c'est là le caractère de l'Incarnation. Joignez tous ces traits ensemble; poussez-les à l'infini; et vous aurez cette adorable physionomie de Notre-Seigneur, où la douleur a creusé son sillon, et où le malheur ajoute je ne sais quoi d'achevé, même à la divinité.

III

Est-ce tout? Oh! non. Cette nature que Jésus-Christ va prendre, cette nature passible, souffrante, d'autant plus belle, d'autant plus chère à mon âme, comment va-t-il la prendre? Est-ce par voie de création? Va-t-il apparaître à trente ans sur le globe, comme autrefois Adam dans le paradis terrestre? Ah! c'eût encore été, de sa part, l'acte d'un amour infini! Mais, dans ce cas, Jésus-Christ aurait été séparé de nous par son origine, par sa substance, par sa vie, sans lien, sans parenté avec nous. Pour qu'il fût réellement de la race d'Adam, pour qu'il eût vraiment dans les veines le sang de l'humanité, il fallait qu'il allât le chercher dans le sein d'une fille d'Adam, et que, tout Dieu qu'il est, il consentît à entrer dans le monde par la porte humiliante du berceau. Ici l'esprit se trouble, et il se demande avec effroi si, dans un tel abaissement, ne sombrera pas la majesté même d'un Dieu. Mais n'ayez pas peur. Nous avons affaire à un grand maître; et c'est de ce troisième abaissement, plus profond que les autres, que va jaillir un nouveau trait de beauté, d'une douceur ineffable.

Oui, pour qui sait dans quel état était tombée l'humanité coupable, quelle effroyable peur elle avait de Dieu, et quel obstacle une telle frayeur mettait à son relèvement; pour qui sait que la première condition de la régénération de l'humanité, c'était de chasser la peur et d'y substituer l'amour, il y a là, dans le berceau du Fils de Dieu, je ne sais quoi de si délicat et de si tendre qu'on ne peut le

contempler qu'à genoux. J'y trouve toutes les industries, et, si je l'osais dire, toutes les ruses de l'amour. Cet enfant si humble et si auguste qui tend ses petits bras à l'humanité effrayée; cette étable en ruines, cette crèche, cette paille dont n'aurait pas voulu l'enfant des pauvres; ces bergers appelés les premiers de préférence aux riches; et aussi ces riches pour lesquels il naît et qui ne s'en doutent pas; et ces anges qui chantent dans les airs leur cantique de paix et de gloire; tout cela est ineffable. On y sent la justice qui s'apaise, la colère qui se désarme, la majesté qui se couvre, la grandeur qui se voile, la tendresse qui éclate, l'amour qui triomphe, et enfin tout ce qu'une délicatesse infinie ajoute à une bonté suprême.

Et comme si ce n'était pas encore assez, pour chasser la crainte, pour ravir et enchanter l'humanité, à cet Enfant si aimable, Dieu donne une mère, et quelle mère! C'est l'humanité qui l'enfante, et qui par elle, par la plus belle et la plus pure de ses filles, donne la vie à l'Enfant-Dieu. Dès lors, comment tremblerions-nous devant lui? Il est le fils de notre fille. Sa mère, nous l'avons tirée de nos entrailles. Elle nous appartient, et par conséquent son fils. O bonté infinie! Que disiez-vous donc que Dieu était irrité contre nous? Que me parliez-vous de ce visage sévère, de ces anges placés à la porte du paradis avec des épées flamboyantes? S'ils y étaient, ils n'y sont plus. On les a relevés de leur garde. Le paradis est rouvert. J'y aperçois, non pas la justice, ni la colère, pas même la majesté; j'y aperçois la bonté, la grâce, l'amabilité, l'amour sous sa forme la plus charmante : la forme d'un petit enfant qui appelle les lèvres et qui sollicite les baisers. Et à la porte de ce paradis nouveau, non pas pour en éloigner avec une épée, mais pour y appeler par un sourire, une femme,

une vierge, une mère, notre fille, notre sœur, nous aimant comme aime une fille et une sœur, et capable de nous introduire auprès de l'Enfant-Dieu, puisqu'elle est sa mère. Ah! j'ai dit plus haut que Dieu était un grand maître, sachant unir ineffablement les choses opposées; je ne crois pas que cet art merveilleux se soit jamais révélé d'une manière plus charmante que dans la crèche.

IV

Restait un dernier problème. C'était de savoir comment le Verbe-Incarné sortirait de ce monde. Il avait fallu qu'il y entrât par la porte du berceau; sans quoi il n'eût pas été de l'humanité : mais quelle nécessité qu'il en sortît par la porte de la mort? Notre rédemption ne l'exigeait pas, puisqu'un seul soupir de son cœur y suffisait. Et d'autre part sa dignité semblait le lui défendre. La mort est la porte du pécheur. C'est le péché qui a fait cette sortie ténébreuse et honteuse à l'usage de l'homme coupable. L'homme innocent en aurait eu une autre : l'ascension, l'élévation glorieuse d'une âme transfigurée par la vertu, s'élevant de terre et emportant son corps avec elle.

Pourquoi le Verbe incarné ne serait-il pas sorti du monde par cette porte triomphale? Un jour, sur une montagne, comme il priait, son visage devint tout à coup brillant comme le soleil, et son habit blanc comme la neige. On le vit s'élever de terre. C'était l'ascension qui commençait; et s'il n'eût contenu cette force divine qui l'emportait, l'ascension aurait eu lieu immédiatement.

Mais, dans ce cas, que serait devenue l'humanité, condamnée à mourir? Aurait-elle cru à la réalité d'une incarnation qui se terminait d'une manère si peu humaine? Aurait-elle aimé jusqu'à la mort un Dieu qui n'aurait pas eu le courage de mourir comme nous? Mon Sauveur, n'hésitez pas, et, en passant sous la porte ignominieuse et douloureuse de la mort, achevez de mettre sur votre front le dernier rayon de la beauté.

Pendant qu'il resplendissait ainsi aux yeux de ses apôtres, deux hommes apparurent, s'entretenant avec lui. C'était Moïse et Élie. « Ils parlaient, dit l'Évangéliste, de la manière dont Jésus sortirait du monde. » Élie en était sorti sur un char de feu, par la voie triomphale de l'ascension. Moïse en était sorti par la mort, mais par une mort si douce que l'Écriture dit qu'il expira dans le baiser de l'Éternel. Tous deux venaient apprendre du Verbe-Incarné une science plus haute. Élie venait apprendre qu'il y a quelque chose de plus beau que l'ascension, même sur un char de feu : c'est de renoncer à l'ascension et de lui préférer la mort. Moïse venait apprendre qu'il y a quelque chose de plus divin que de mourir suavement dans le baiser de l'Éternel : c'est de mourir ignominieusement sur une croix! C'est de consacrer trente années à faire du bien et de ne récolter que des ingratitudes! C'est d'être cloué à un gibet par ceux mêmes qu'on a le plus aimés! C'est de défier la haine, même la plus violente, de s'élever à la hauteur de notre amour! C'est de finir, insulté, méprisé, hué, et cependant heureux, et inondant de son pardon, de sa tendresse, ceux qui nous font mourir!

Ah! l'humanité a succombé à ce dernier trait. Elle a cru à la divinité d'une incarnation, marquée d'un tel caractère. Au bord de sa tombe, dans les angoisses de l'agonie, aux

prises avec la mort, elle a reconnu son Dieu. Elle lui a dit avec une sorte d'ivresse :

Tu sais, tu sais mourir !

Et, faisant un retour sur elle-même, on l'a entendue murmurer :

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir[1] !

V

Voilà donc la manière dont le Verbe s'est fait homme. Rien ne l'a arrêté : ni les abaissements de la nature humaine, ni les misères de la nature déchue, ni les humiliations du berceau, ni les souffrances de la vie, pas même les douleurs de la mort. Aucun échelon ne lui a paru trop bas, trop vil, trop indigne de lui. Il a été jusqu'au fond. Et comme il descendait par amour, et que l'amour transfigure tout, à chacun de ses abaissements a correspondu un charme de plus sur son front, un attrait ineffable et adorable. Et c'est de tous ces attraits réunis qu'est résulté cette figure de Notre-Seigneur, l'éternel ravissement de l'humanité !

Mais en même temps, comme c'était pour nous qu'il descendait, pas un rayon de beauté n'a apparu sur son front sans qu'il y en ait eu un reflet sur le nôtre. La surélévation de l'homme a été égale à la descente du Dieu.

[1] Lamartine, *le Crucifix.*

Pour peindre cette double merveille, saint Augustin a une comparaison superbe. Il compare le Verbe-Incarné à ces montures intelligentes qu'on trouve dans les déserts de l'Afrique, qui s'abaissent et s'agenouillent afin qu'on puisse les monter plus facilement; puis qui se relèvent et nous emportent avec elles dans l'espace. Voilà ce qu'a fait le Verbe. Du ciel il est descendu dans la boue; puis, se relevant, il nous a emportés avec lui jusqu'au ciel. Au Dieu fait homme, correspond l'homme fait Dieu.

Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que, pour relever ainsi l'homme, il s'est servi de la chair elle-même, de cette chair déchue, corrompue, dégradée et dégradante. Elle ne semblait plus bonne à rien. Il en a fait le marchepied divin de l'ascension des âmes à Dieu.

La chair est opaque, ténébreuse. Elle aveugle l'homme. Dieu, qui est hardi dans ses conceptions, la prendra cette chair opaque. Il la rendra transparente. Il fera étinceler, à travers son opacité naturelle, non-seulement les lumières de l'esprit, mais toutes les flammes de la Divinité. Le foyer sera si intense, que l'éclat même des cieux pâlira devant les clartés dont rayonnera la chair assumée par le Verbe.

La chair est corrompue et corruptrice. Elle est affreuse de séduction. Dieu la prendra, cette chair déchue, il en fera la source de toute humilité, de toute chasteté. Elle, l'ennemie de l'amour, la destructrice du cœur, il en fera le foyer de tout amour céleste. *Prenez et mangez; ceci est ma chair. En vérité je vous le dis, si vous ne mangez ma chair, vous n'aurez pas la vie en vous.*

Dans sa déchéance et sa corruption, la chair est encore séduisante et charmante. L'homme tombé ne voyait qu'elle, n'aimait qu'elle; il l'adorait. Il fallait donc lui donner une

chair qu'il pût adorer sans péril; des pieds et des mains qu'il pût baiser; un cœur sur lequel il pût reposer sa tête. Ce n'est qu'en adorant le corps du Verbe-Incarné que l'humanité a cessé d'adorer le corps de l'homme déchu.

Enfin cette chair odieuse abaisse l'homme; elle le dégrade; elle le fait descendre au-dessous des brutes. Dieu la prendra, cette chair avilie et avilissante; il y enfermera un principe de force, de grandeur, de surélévation infinie. Par elle, il nous fera monter, au-dessus des anges, presque à la hauteur de Dieu.

Voilà le second côté sublime de l'Incarnation. Il ne faut pas courir sur de telles choses. Étendons-les un peu, pour leur donner tout leur éclat.

VI

Et d'abord, la chair est naturellement opaque; elle enténèbre l'homme. Mais, depuis le péché originel, c'était bien autre chose. On n'y voyait plus. L'homme, tombé dans les sens, était aveuglé par eux. Il fallait donc, si Dieu voulait nous relever, qu'il nous rendît la lumière; et il n'y avait pour cela que deux moyens. Cette création qui a été faite pour être comme un globe lumineux à travers lequel on aperçoit les grands attributs de Dieu, il fallait la rendre plus lumineuse, comme on remonte la flamme d'une lampe quand on n'y voit plus; ou bien, laissant la création telle qu'elle était, il fallait allumer à côté d'elle un nouvel astre dont la vive lumière fût en rapport avec l'obscurcissement de nos yeux malades. Ce fut ce qui eut lieu par l'Incarnation.

M. Olier dit quelque part que, depuis la chute, Dieu a fermé le livre de la création, et qu'à sa place il a ouvert un autre livre mille fois plus beau, celui de l'Incarnation. Tout n'est pas complétement vrai dans ce point de vue. Même après la chute, la création a gardé sa beauté radieuse. Ce qui manque à beaucoup, ce sont des yeux pour la voir, et une âme pour la sentir. La création est le livre des esprits élevés et des cœurs purs. Joignez l'élévation de l'âme à la pureté du cœur, vous ne contemplerez plus la création sans une sorte d'extase. Cependant, même pour ces natures exquises, l'Incarnation est encore plus belle. Tout ce que dit la création, l'Incarnation le dit aussi, mais avec des accents plus pénétrants. Et que de choses elle nous apprend, dont il n'y a pas trace dans la création!

Qu'y a-t-il, par exemple, de plus éclatant dans la nature que la grandeur, de Dieu?

Tout l'univers est plein de sa magnificence.

Qu'est-ce cependant que cette magnificence, à côté de celle qui éclate dans l'Incarnation? J'interroge la création; et que me dit-elle de mes rapports avec Dieu? Que Dieu est grand et que nous sommes petits. L'Incarnation va plus loin. Elle nous dit que nous ne sommes rien, absolument rien à ses yeux, pas même capables de lui adresser une louange qui l'honore, une expiation qui le satisfasse, et qu'un Dieu seul peut traiter avec un Dieu.

Il en faut dire autant de la bonté, de l'amour. Certes on blasphèmerait, si on prétendait que l'amour ne transpire pas à travers la création. Regardez cependant l'Incarnation, et comparez. Donner l'être, la vie, l'intelligence, la liberté, c'est d'une bonté infinie; mais pour que l'amour

apparaisse, il faut se donner soi-même, et c'est le caractère réservé de l'Incarnation.

Je pourrais prolonger le parallèle. Il y a dans la création des notes superbes; elles sont toutes éclipsées par la beauté de celles de l'Incarnation; et combien il y en a ici de magnifiques, dont la création n'a aucune idée! Cherchez par exemple ce que la création nous dit de la sainteté de Dieu, de l'horreur qu'il a pour le mal. Pas un mot. Pas un mot non plus de sa redoutable justice, des conditions sans lesquelles il lui est impossible de pardonner. La création est un livre sublime, mais ce n'est pas le livre de l'homme pécheur. Il n'y trouverait pas ses devoirs. C'est un concert incomplet depuis la chute. Il en fallait un autre qui dît d'une manière plus pénétrante ce que chantait déjà la création, et qui, suppléant à ses lacunes, nous apprît à connaître la sainteté et la justice infinies de Dieu.

Nous verrons plus tard, avec plus de détails, la grandeur rigoureuse et redoutable de cette justice. Elle est telle que toutes les larmes, et le sang même de l'humanité, ne pouvaient pas suffire à l'apaiser. Il y a fallu le sang d'un Dieu. Mais ces grandes leçons de la croix, en quels traits de feu n'apparaissent-elles pas déjà dans la crèche? Cette pauvreté, cette paille humide, cette obéissance, cette mortification nous disent que nous sommes sur les avenues du Golgotha. Le grand drame est commencé, et l'enfant qui naît a déjà, dans les bras de sa mère, les traits augustes d'une victime.

J'ai passé, à différentes époques de ma vie, de longues heures à contempler à Florence une des toiles les plus merveilleuses de Raphaël : *la Vierge à la chaise.* La Vierge est assise, comme courbée sur son fils, l'enveloppant de ses bras, de son amour, le serrant sur son cœur, dans une

fierté modeste, un bonheur humble, absolument ineffable. N'ai-je pas entendu des barbares prétendre que la Vierge est un peu mondaine, occupée à regarder le public? O blasphème ! Elle est trop occupée de son enfant pour vous regarder. Elle voit sans voir, comme quand on est absorbé. Mais dans cette peinture divine, ce qui me frappe, ce n'est pas la mère, c'est l'enfant; et, dans l'enfant, ce qui m'émeut, ce n'est pas sa beauté qui est adorable; c'est sa tristesse, son doux regard, profond et compatissant. Voilà déjà la victime qui, dans les bras de sa mère, se sent prédestinée à la croix. Passez dans la salle voisine, regardez *la Vierge au grand-duc*, cette autre merveille, encore plus incomparable. L'enfant a le même caractère : une gravité triste. C'est par de pareils traits que Raphaël est divin, qu'il est comme le Dante un profond théologien, élevé de mille pieds au-dessus des Andrea del Sarte, des Murillo, des Corrége, de tous les peintres de ces charmants petits enfants roses qui jouent et qui sourient.

Mais en voilà assez sur ce point. L'Incarnation a donc le même caractère que la création. C'est une lumière sous un globe, mais une lumière plus vive, plus complète. Du reste comparez les deux impressions. Vous vous promenez le soir au milieu de la campagne. L'air est tiède et doux à respirer. Les plantes se ferment; l'ombre descend. Quelle paix! quel silence! une sorte d'atmosphère religieuse vous enveloppe. Vos yeux se lèvent vers la voûte azurée où étincellent mille feux. Que Dieu est grand ! dites-vous. Et vous ajoutez : Que Dieu est bon !

Maintenant quittez la campagne, rentrez chez vous, à cette heure où, avant de se mettre au lit, le chrétien se recueille un instant. Vous regardez votre crucifix. Voilà mon Dieu ! Il est mort pour moi ! Est-ce possible? Ces pieds

percés, ces mains meurtries, ce cœur ouvert, cette tête couronnée d'épines et d'amour, c'est pour moi qu'il a enduré tout cela! Pour me rendre pur, chaste, pour m'arracher à la terre, pour m'aider à devenir digne du Dieu qui m'a créé! Les larmes montent aux yeux, les résolutions généreuses font battre le cœur; et les lèvres se posent sur ses pieds adorés dans un amour inexprimable!

VII

Mais ce n'était pas seulement la lumière qui faisait défaut à l'homme déchu et qui courbait les peuples enténébrés sur une terre qui leur cachait le ciel. Chose bien autrement triste! l'amour avait péri; et si c'est trop dire d'un sentiment qui est tout l'homme, il s'était affaibli et dégradé. Il avait reçu deux blessures à la fois : du côté de l'âme par l'orgueil; du côté du corps par la sensualité. L'orgueil l'avait desséché et rendu incapable de dévouement; la sensualité l'avait plongé dans de honteuses jouissances qui l'avaient abruti. On ne voyait plus que la chair; et comme elle passe, qu'elle se décolore vite, l'amour n'était qu'un rêve d'une heure, d'où l'homme sortait déçu, trompé, avec le sarcasme sur les lèvres et le mépris dans le cœur. Tout avait péri, même la foi à l'amour.

Encore ces ruines de l'amour humain n'étaient rien à côté des ruines de l'amour de Dieu! Ou plutôt ici il n'y avait plus même de ruines.

Etiam periere ruinæ!

« Qu'y a-t-il de plus nécessaire que d'aimer Dieu? dit Pascal, et cependant aucune religion ne l'a jamais enseigné. » Elle ne l'osait pas, se sentant trop incapable de se faire obéir.

Et pendant que l'orgueil et les sens desséchaient le cœur et commençaient ainsi la ruine de l'amour, ils l'achevaient en altérant la physionomie humaine. L'amour est une passion qui naît de la beauté. Or la vraie beauté avait disparu. Même cette beauté charnelle, qui n'est qu'un piége, diminuait tous les jours sous les coups répétés de l'orgueil et de la sensualité. Je ne sais quoi de bas, de vulgaire, de voluptueux, d'immonde et de brutal se posait sur ces physionomies que Dieu avait faites si belles, sur ces visages d'un galbe naturellement si pur. Allez voir au Capitole les bustes des empereurs romains, et contemplez avec douleur la physionomie humaine qui s'en va. Dieu avait été chassé du visage de l'homme, comme on l'avait chassé de son cœur, et, demeuré seul, l'homme se trouvait aussi incapable de donner l'amour que de l'inspirer.

Il fallait donc, si Dieu voulait avoir pitié de nous, qu'il ressuscitât l'amour, et il ne le pouvait qu'en faisant deux choses.

D'abord il fallait que la vraie beauté nous réapparut; que ce visage de Dieu irrité, que ce visage de l'homme, fané, flétri par le mal, disparussent, et qu'à leur place nous revissions la physionomie de Dieu aux jours de la création; la physionomie d'Adam, la physionomie d'Ève, cette beauté virginale qui fait que, quand nos premiers pères se regardaient l'un l'autre sous les ombrages du paradis terrestre, ils se sentaient émus d'un amour qui était à la fois humain et divin; car ils ne se pouvaient voir sans s'aimer, et ils ne pouvaient s'aimer sans aimer le Dieu,

grand et bon, qui habitait en eux. Ah! c'était un beau temps que celui où l'amour de Dieu et l'amour de l'homme étaient ainsi entrelacés; où régnait cette beauté à la fois divine et humaine qui n'excitait que de purs élans; où la religion et l'amour étaient sœurs; où l'on aimait Dieu à travers le pur cristal d'un cœur aimé!

Ce fut ce qui arriva. Le monde vit tout à coup réapparaître, éclatante d'une beauté idéale, la physionomie de Dieu et celle de l'homme divinement fondues ensemble. L'impression fut profonde. Les foules s'ébranlèrent. D'un regard les apôtres furent conquis. Ce fut quelque chose de si élevé, de si pur, de si saintement passionné, que le monde, désaccoutumé de l'amour, fut un instant à se remettre de cette commotion.

Et ce qu'on avait adoré sur le visage du maître, on le contempla bientôt avec étonnement sur celui des disciples. Devenu père de l'humanité, le Christ engendra des enfants semblables à lui. On vit apparaître des types nouveaux, une beauté inconnue : ces visages d'enfants, de jeunes filles, de vierges, de pontifes; quelque chose d'idéal : une gravité, une dignité, une paix, une modestie, et déjà un sourire céleste. La chair reprit son vrai rôle : elle introduisait à l'âme, et l'âme introduisait à Dieu. Ce fut là le commencement de la résurrection de l'amour.

Mais je l'ai dit, ce n'était pas seulement la beauté qui avait disparu, c'était le cœur qui était atteint. L'orgueil l'avait desséché; la volupté l'avait flétri. On ne voyait plus que la chair, et il montait de cette chair adorée à l'âme qu'on méprisait des tressaillements honteux qui achevaient de l'avilir. Après donc que, pour commencer à ravir l'homme et à le relever, on lui avait montré une physionomie d'une beauté idéale, il fallait, se proportionnant

à sa faiblesse, lui présenter des pieds qu'il pût baiser, une poitrine sur laquelle il pût reposer sa tête, une chair si imprégnée de la divinité, qu'il ne pût y poser les lèvres sans aspirer tous les parfums de l'humilité, de la chasteté et du sacrifice. Ce fut ce qui arriva encore, et l'Évangile en donne dès les premiers jours un exemple célèbre.

Certes la Madeleine était assez déchue! Intelligence, imagination, cœur, sens, le mal avait tout souillé. Elle avait porté si loin le scandale de sa vie qu'on la montrait du doigt dans les rues et qu'un pharisien disait: « Si le maître savait qui est cette femme-là, il ne la laisserait pas s'approcher de lui. »

Et cependant, cette créature dégradée, elle est devenue l'amante très-chaste de Notre-Seigneur, l'amie de la Vierge immaculée! Sa chair est sur nos autels, et son souvenir est beau, dans nos cœurs, à l'égal de celui des Vierges.

Qui a fait ce miracle? Comment s'est-elle levée de la boue et est-elle montée à la lumière?

Par la pureté qui s'exhale de la chair divine de Jésus-Christ. Elle est venue; elle a baisé le pieds du Fils de Dieu, ces pieds purs et sacrés; et l'arome divin qu'elle y a respiré l'a transfigurée. Et ce qui est arrivé à la Madeleine arrive tous les jours. Tous les jours, l'être le plus degradé, le plus abaissé dans les ignominies de la chair, s'il vient, s'il touche avec foi la chair divinisée du Christ, il s'en va transfiguré; et on en a vu, de ces infâmes, qui montaient à la gloire d'une telle pureté que les vierges mêmes auraient pu en être jalouses.

Un peu après ce n'est plus la femme pécheresse, la femme faible par le cœur encore plus que par les sens, qui vient se sanctifier au contact de la chair du Christ.

C'est un jeune homme, pur encore, et qui veut, au milieu des illusions de la jeunesse et du monde, rester pur. Que fait saint Jean? Il ne s'agenouille pas, comme Madeleine, aux pieds du Christ. Son innocence, son amour lui permettent plus de familiarité; il pose sa tête sur la poitrine du Sauveur, sur son cœur adoré; et il y puise la force de dompter son corps pour Dieu, de mépriser sa chair, et au besoin de la briser et de l'immoler; car on le trouve bientôt au Calvaire, où il vient recevoir, comme l'a dit si éloquemment Bossuet, les trois plus grandes récompenses qu'un Dieu puisse donner à une créature : son cœur, sa croix et sa mère!

Ces merveilles, accomplies pendant la vie du Christ, n'ont plus cessé depuis. En quittant le monde, il nous a laissé sa chair, tout imprégnée des parfums de l'humilité, de la chasteté, de l'amour pur. Quiconque veut cesser d'être charnel, mange cette chair. Elle sanctifie, elle élève, elle spiritualise. De pauvres créatures tombées dans les sens, elle fait des anges de pureté. Là, à cette table où se distribue le vin qui fait germer les Vierges, viennent les victimes des passions humaines pour se relever. Sublime rendez-vous, où elles se rencontrent avec les jeunes filles qui veulent rester toujours vierges. Les Madeleine et les saint Jean s'asseyent à la même table; et celui qui avait péri par la chair de l'homme, se relève et se transfigure par la chair du Christ.

On entrevoit, dans ces derniers mots, la divine économie de l'Incarnation, et on doit commencer à sentir la sublimité de la parole de saint Jean : *Et Verbum caro factum est :* « Le Verbe s'est fait chair. » Il semble qu'il eût été mieux de dire : Le Verbe s'est fait âme humaine, esprit humain; nommant d'abord ce qui est essentiel, et laissant

à sa place, comme une chose qu'on subit et dont on ne parle pas, car elle est trop misérable, la chair. Du moins il fallait s'en tenir à la parole, déjà si prodigieuse, de l'Église : *Et homo factus est :* « Le Verbe s'est fait homme. » Mais l'aigle des Évangélistes, dont l'œil venait de sonder tous les sommets, descend d'un vol hardi jusque dans les derniers abîmes, et il prononce cette parole que l'Église ne répète jamais qu'à genoux : *Et Verbum caro factum est :* « Et le Verbe s'est fait chair ! »

Il n'a pas pris l'esprit et subi la chair; il a pris la chair telle que le péché l'avait faite, misérable, ruinée, dégradée; et, comme ces grands artistes qui avec des ruines immondes refont de splendides édifices, il a fait de la chair déchue la base de la régénération de l'humanité.

C'est par la chair que l'homme avait péri; c'est par elle qu'il sera sauvé.

VIII

Mais continuons.

En même temps que l'esprit de l'homme avait été obscurci par la chute et son cœur desséché et dégradé, sa volonté s'était affaiblie. Tombé de son heureux état d'innocence et d'inclination vers le bien, l'homme pouvait remonter à Dieu, mais par le rude escalier de la pénitence et du sacrifice; enfoui dans les sens, enveloppé de choses terrestres, il fallait qu'il les méprisât, les foulât aux pieds, et qu'il marchât, les yeux et le corps en haut. Mais comment s'y prendre? Et quand il l'eût su clairement, en au-

rait-il eu le courage? C'est ici peut-être qu'est le coup de maître de l'Incarnation.

Quiconque a étudié la nature humaine sait que tous les traités de morale ne valent pas, pour soulever une âme, un grand exemple. L'exemple éclaircit le devoir, le montre vivant dans un acte, et il excite l'âme à l'accomplir. Le soldat hésite-t-il devant un péril? qu'un chef, un roi, un génie se jette en avant; tous suivent enthousiasmés, électrisés par cet exemple. Voilà ce qu'il aurait fallu à l'homme affaibli par sa chute, effrayé par son épreuve. Il fallait quelqu'un qui marchât devant lui; quelqu'un qui, s'enfonçant le premier dans les obscurités et les épines douloureuses du travail, de la souffrance, engageât par son exemple l'humanité à le suivre; qui, enveloppé de chair comme nous, vécût divinement; qui, accablé par les dernières extrémités des infortunes humaines, ravît le monde, en lui montrant, vivants dans sa personne, le pardon et l'amour des ennemis, la sainteté et l'humilité, la calme et douce patience dans les douleurs, la soumission joyeuse à la sainte volonté de Dieu. Qui eût fait cela, eût sauvé et régénéré l'humanité. Mais où était-il celui qui eût été capable d'une telle vie?

Or, c'est là une des merveilles de l'Incarnation. Les Pères y insistent constamment. Ils disent que, par une admirable disposition de la Providence, le Christ a été envoyé pour montrer la Religion dans sa personne même. Cette vie d'humilité, de travail, de détachement de la terre, de saint élan vers le ciel, cette vie d'expiation et de sacrifice, cette vie d'union intime avec Dieu, commencée dès ici-bas, il n'est pas venu pour nous l'enseigner de ses lèvres, pour nous en tracer les lois dans un livre : chose que font les hommes; il est venu pour la vivre sous nos

yeux, afin que nous n'ayons qu'à l'imiter. Il a été la réalisation vivante de la Religion, et, dans un sens très-vrai, la Religion elle-même. De fait, le plus beau traité de spiritualité qui ait jamais été écrit, s'appelle *De Imitatione Christi*. Spectacle prodigieux que celui d'un Dieu descendu sur la terre pour être notre exemple! Mystère qui accable la raison, mais mystère d'une inspiration si manifestement divine que la tête et le cœur s'inclinent en adorant, et que les lèvres ne contiennent pas le cri de la joie et de la reconnaissance! Un Dieu marchant devant nous à travers les tristesses de la vie! Un Dieu trahi comme nous, abandonné, pauvre, seul comme on l'est quelquefois! Un Dieu portant sa croix qui est la nôtre! Cela peut paraître étrange à quelques heureux de la terre; mais, en dépit de leur étonnement, cela ravira éternellement l'humanité.

IX

Mais ici quelles pensées plus hautes se présentent à mon esprit! Ce n'est pas seulement la purification et un relèvement divin que l'Incarnation apporte à l'humanité, c'est une sorte de déification. C'est le mot de l'apôtre : *Divinæ consortes naturæ* : « En Jésus-Christ, nous avons été faits participants de la nature divine [1]. »

Sans doute il ne faut rien exagérer. De tous les enfants d'Adam, il n'y en a qu'un qui soit Dieu. La nature humaine n'a été unie personnellement au Verbe que dans la

[1] Jac. III, 7.

personne de Jésus, le fils de la Vierge Marie. Lui seul est à la fois Dieu et homme. Étendre ce titre à d'autres, serait un blasphème. Il n'en est pas moins vrai que la chair unie au Verbe est la chair même de l'humanité. De même qu'Adam, voyant sortir Ève de son flanc, ou plutôt de son cœur, chantait dans l'extase : « Celle-ci est vraiment l'os de mes os et la chair de ma chair : » *Hoc nunc os ex ossibus meis, et caro de carne mea;* ainsi, pendant les éternités, l'humanité, montant plus haut que les chœurs des anges, regardera le Verbe-Incarné, et, tressaillant d'enthousiasme, elle dira : « Celui-ci est vraiment l'os de mes os et la chair de ma chair. »

De plus, en s'unissant à la nature humaine, comme un roi qui, ayant épousé une jeune fille, verse un éclat royal sur sa famille jusque-là obscure, ainsi le Sauveur Jésus a voulu enrichir l'humanité en s'unissant à elle. Et ce qu'il était par nature, à savoir Fils de Dieu, il a voulu que nous le devinssions par adoption.

Et comme il eût été indigne de lui que nous ne fussions enfants de Dieu qu'en apparence, il ne s'est pas contenté de nous en donner le nom, *ut filii Dei nominemur,* il a voulu que nous en ayons la glorieuse réalité : *ut filii Dei nominemur et simus*[1].

« Dans l'ordre des choses humaines, dit excellemment Mgr de Poitiers, si un homme et une femme, privés du bienfait de la fécondité, veulent introduire à titre de fils un étranger dans la famille, un acte est dressé devant l'officier public, un contrat est signé, des engagements sont pris, le nom et l'héritage des adoptants passent à l'adopté. Mais tout cela est extérieur. Celui qui prend dé-

[1] Joan. III, 1.

sormais le nom n'appartient pas pour cela à la race. S'il porte un cœur noble et reconnaissant, il épousera les sentiments, les pensées, les traditions de la famille adoptive; il lui vouera amour et obéissance. Mais à cette filiation factice et conventionnelle il manquera toujours le lien d'origine, le cri du sang[1]. »

Cette dernière parole est admirable. Il ajoute : « Il n'en va pas ainsi dans l'ordre de notre filiation surnaturelle. Le jour où nous devenons chrétiens, notre initiation ne nous confère pas seulement le nom; elle ne nous agrége pas seulement à la maison; elle ne nous engage pas seulement envers la doctrine de Jésus-Christ; elle imprime dans notre âme un sceau de ressemblance, un caractère indélébile; elle nous communique intérieurement « l'esprit d'adoption[2] dans lequel nous crions : Père »; enfin par l'action sacramentelle du baptême et des autres signes, et mieux encore par la liqueur eucharistique, elle insinue au plus intime de notre être le sang de « Celui en qui nous sommes adoptés[3] ». Par là, nous entrons authentiquement dans sa race : *Ipsius enim genus sumus*. Et parce que nous sommes de la race de Dieu : *Genus ergo cum simus Dei*[4]; parce que notre filiation n'est pas purement nominale, mais rigoureusement vraie et réelle[5], nous devenons héritiers de plein droit et à titre de stricte justice; héritiers du Père commun que nous avons avec Jésus-Christ, cohéritiers par conséquent de l'aîné de notre race : *Si*

[1] Troisième instruction synodale de Mgr l'évêque de Poitiers, *Sur les principales erreurs du temps présent*, § XVI.
[2] Paul. *ad Rom.* VIII, 15.
[3] Paul. *ad Hebr.* IX, 13.
[4] Act. XVII, 28, 29.
[5] Joan. III, 1.

filii et hæredes, hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi [1]. »

Voilà le dernier mot de l'Incarnation : voilà comment a été réalisée cette idée sublime. Le Verbe est descendu jusqu'à notre misère, et il nous a relevés jusqu'à sa hauteur.

Avions-nous tort de dire que les hommes, dans leurs intuitions les plus hardies, n'avaient rien imaginé de si parfaitement beau? Et cependant ce n'est là, si j'ose ainsi parler, que l'extérieur du mystère. Allons plus loin; et, pénétrant jusque dans l'âme du Sauveur, essayons de contempler les magnificences de l'union hypostatique.

[1] Paul. *ad Rom.* VIII, 17.

CHAPITRE DOUZIÈME

DE L'INCARNATION (SUITE)
LES MERVEILLES DE L'UNION HYPOSTATIQUE

Il faudrait maintenant, pour achever ce grand sujet, arrêter un instant nos regards sur les merveilles de l'union hypostatique. Si, dans le nombre presque infini des êtres créés ou possibles, Dieu en a choisi un pour se l'unir en unité de personne, quelles ont dû être, pour cette créature privilégiée, les conséquences d'un choix pareil? De quels torrents de grâces fut inondée sa sainte âme, pour qu'elle devînt capable de porter un tel poids d'honneur! Quels dons, quels priviléges, cortége nécessaire de l'union hypostatique! Et, dès que cette créature incomparable eut conscience de son éminente dignité, quel amour dut jaillir de son cœur étonné! Quelle immense gratitude et quelle humilité! Quel besoin de se perdre en celui qui l'avait si extraordinairement aimée!

O Jésus! je me mets à genoux devant vous pour essayer de peindre votre divin intérieur. Déjà j'eus une première fois cette audace[1]. Mais ce que j'essayai alors n'était qu'un jeu à côté de ce que j'entreprends aujourd'hui.

[1] *Le Christianisme et les temps présents*, t. II, 3e partie.

O Vierge Marie, mère du Sauveur, venez à mon aide, afin que je peigne, en traits qui ne soient pas trop pâles, la beauté céleste de votre divin Fils. Gravez-en du moins l'image dans mon cœur, avec cet ineffaçable burin dont parle l'Église : *Cordi meo* VALIDE.

I

Je commencerai, ô Jésus, ô mon Maître, par contempler votre esprit très-saint. Au fond, c'est un esprit semblable au mien, de même nature. Seulement le mien est faible, incomplet. Les plus grands sont pleins d'ombres. En quel esprit trouverez-vous jamais toutes les beautés possibles? Il y a des hommes d'une pénétration infinie; il y en a d'autres d'une sensibilité exquise; en ceux-ci sont les illuminations soudaines, les intuitions qui jettent dans l'extase; mais tous, et même les plus sublimes, sont courts par quelque endroit.

Il n'y a qu'une exception, ô Jésus, et c'est votre esprit très-saint. Ce n'est rien dire, c'est bégayer misérablement que de prétendre que cet esprit est le plus beau, le plus élevé, le plus vaste, le plus pénétrant, le plus universel qui ait jamais existé. Taisez-vous, froide et vaine parole; ou, si vous ne voulez pas vous taire, dites que c'est l'esprit parfait sous tous rapports, sans ombres, sans lacunes, sans faiblesses, sans imperfections; l'esprit qui possède toutes les beautés possibles, et qui atteint, en tous sens, toute la perfection dont un esprit humain est capable.

N'est-ce pas ce que demandait l'incomparable dignité du Verbe Éternel? Car, choisissant parmi les millions et

millions d'esprits qui naîtront jusqu'à la fin des temps, en choisissant un, n'était-il pas convenable que Dieu le choisît beau par-dessus tous les autres? Pourquoi le prendre moindre? Et l'ayant créé d'une telle splendeur, comme après tout cet être était fini, pourquoi ne pas l'agrandir encore, ne pas lui donner toute la perfection possible, par égard pour la dignité du Verbe, et aussi afin qu'il puisse supporter, sans se briser, les effluves de lumière infinie dont Dieu allait nécessairement le remplir?

Vous disiez, ô Jésus, en entrant dans ce monde: Vous m'avez formé un corps, vous me l'avez *approprié* pour bien traduire, *corpus aptasti mihi* [1], afin qu'il fût en rapport avec la prodigieuse mission que vous lui réserviez. Ne faut-il pas en dire autant, et bien davantage, de votre esprit, ô mon Sauveur? Dieu ne l'a pas seulement choisi entre mille; il l'a *approprié* divinement. Il en a étendu la capacité, autant que cela était possible; après quoi, il y a versé sans mesure les lumières les plus sublimes.

De cette manière, l'esprit très-saint de Notre-Seigneur a su de Dieu tout ce qu'on peut en savoir. Il le voyait mille fois mieux, dans une clarté plus magnifique, que tous les chérubins et les séraphins; car il répugne qu'il y ait eu quelque part des êtres créés qui en sussent plus que lui, et desquels il pût apprendre quelque chose. Il connaissait donc Dieu, son unité adorable, la trinité de ses personnes, les mystérieuses opérations de chacune d'elles, plus clairement qu'aucune créature ne les verra jamais; et cela non pas comme Verbe, mais par la grandeur des lumières dont le Verbe inondait son âme humaine. Si l'essence infinie n'était pas à jamais inscrutable à tout esprit humain, il

[1] Paul. *ad Hebr.* v, 5.

l'eût pénétrée; du moins il fut plus près de le faire que ne le sera jamais aucune créature dans toute la suite des éternités [1].

En même temps que Dieu versait ainsi dans la sainte âme de Notre-Seigneur ces immenses lumières sur la Divinité, il lui en communiquait de plus complètes encore sur les créatures. Je dis : de plus complètes, en ce sens seulement qu'elles ne rencontraient pas ici, comme plus haut, l'obstacle infranchissable de l'impénétrabilité divine. Par le fait de l'union hypostatique, Notre-Seigneur devenait roi de la création. A ce titre, il reçut nécessairement du Verbe toutes les lumières destinées à lui faire connaître son empire. Tout ce que l'esprit humain devait découvrir dans la suite des siècles; ces mondes immenses que parcourt, lentement et par étapes séculaires, l'œil du philosophe, du mathématicien, du géomètre, de l'astronome; ces secrets cachés dans les entrailles du globe et que commencent à nous révéler la géologie, la physique, la chimie; ces beautés exquises, délicates de la nature que soupçonnent le poëte, le peintre, l'artiste, rien ne se dérobait à son regard. Oh! qui pourra dire ce que cette seconde lumière, non plus de Dieu en lui-même, mais de Dieu à travers le voile de la création, mettait en lui d'adoration, d'amour, d'admiration, de ravissement! Le moindre rayon de beauté nous jette dans l'extase; qu'était-ce donc quand tous les rayons entraient à la fois dans cette âme, la plus sensible de toutes les âmes?

Mais, en vertu de son union hypostatique, Notre-Seigneur n'était pas seulement roi de la création, il devenait chef de l'Église, prêtre, prophète et souverain des âmes. A ce titre encore, et pour qu'il pût en exercer dignement

[1] Thom. *Sum.* 1 p. q. 2, a. 1.

les fonctions, qui peut dire quelles lumières le Verbe éternel mit en lui? Naturellement et nécessairement il lui fit connaître toutes les âmes dont il devenait le chef, toutes celles qui avaient été, toutes celles qui seraient dans la suite des siècles. Il mit chacune d'elles sous son regard [1]; car il n'eût pas été convenable qu'il ne connût son empire que comme les rois de la terre, qui savent à peine le nombre de leurs sujets, et qui n'en connaissent intimement que quelques-uns. Il dut les connaître tous, et chacun d'eux en particulier, leurs besoins, leurs désirs, leurs tentations, leurs fautes, leurs périls [2], et cela sur toute la surface du monde, et jusqu'à la fin des temps. Roi, prêtre, prophète, chef de l'Église, laquelle embrasse tous les lieux et tous les siècles, il connut le passé, le présent et l'avenir; et l'immense drame de l'humanité fut présent sous son regard.

Si Dieu versait dans la sainte humanité de Notre-Seigneur de telles lumières sur les créatures, il était impossible qu'il ne lui en eût pas communiqué de plus abondantes encore sur lui-même. Jamais Notre-Seigneur n'a pu croire qu'il n'était qu'un homme. Toujours il a vu clairement, sans ombres, que par un dessein merveilleux de Dieu son humanité sainte était privée de sa personnalité, de son indépendance naturelle, et unie hypostatiquement avec le Verbe. La sainte humanité se connaissait en Jésus-Christ, mais elle ne se connaissait pas comme une personne, et elle ne s'attribuait pas, comme à un centre d'imputabilité morale, ce qui se passait en elle. Et en même temps qu'elle se savait unie au Verbe, elle voyait que Dieu même avait opéré ce grand prodige dans un but d'ineffable miséricorde pour racheter et sau-

[1] Joan. II, 25.
[2] S. Hilar. *De Trinit.*, lib. IX.

ver l'humanité coupable. Toutes les lumières précédentes pâlissaient devant celle-là, et elle le jetait dans une sorte d'anéantissement, d'admiration et d'amour.

Cependant, s'il n'eût connu toutes choses que par une science infuse, s'il n'eût rien acquis par un travail personnel et par le procédé humain, le Christ eût-il été vraiment un homme? C'eût été une *capacité intellectuelle;* aurait-ce été une *activité intellectuelle?* En tous cas, il n'y aurait eu de développé en lui que les facultés intuitives; les autres seraient restées inertes. Elles auraient été inutiles, puisqu'elles n'auraient pas eu d'opération propre.

Il était donc de la gloire de Notre-Seigneur, qui voulait nous ressembler en tout, et, je l'ose dire, de la vérité de sa nature, qu'il pût acquérir par ses propres forces et en usant du procédé humain la science théorique et pratique dont il se pouvait enrichir. De fait, tous les théologiens l'admettent, il acquérait sans cesse, par un travail personnel. Il pénétrait peu à peu dans le monde de la pensée et dans le monde de la nature, selon les lois ordinaires de l'esprit humain; avec deux différences cependant : d'abord il échappait aux infirmités qui sont les conséquences du péché originel; ensuite, supérieur à tous les hommes, il les dépassait tous par la rapidité, la sûreté, la profondeur avec lesquelles il apprenait toutes choses. Comme il suffit des faits les plus vulgaires pour éveiller la pensée du philosophe, la faire remonter aux principes les plus élevés et aboutir parfois aux plus merveilleuses découvertes : aussi l'intelligence du Sauveur se nourrissait de tout ce qui s'offrait à elle, et s'élevait par des élans rapides jusque dans les plus hautes régions.

En même temps un troisième monde s'ouvrait devant lui, le monde de l'expérience. Si puissant que fut son re-

gard, et quelle qu'ait été l'intuition avec laquelle il vit la faiblesse de l'homme, sa mobilité, ses passions, ses tristes misères, ses horribles déchéances, autre chose est de savoir tout cela en théorie, autre chose est de le connaître par un contact direct avec les hommes. Il l'apprenait de cette manière. Il en souffrait, il en était meurtri; et, par cette expérience douloureuse, il entrait dans une certaine connaissance de l'humanité qu'il n'avait pas. *Didicit ex eis quæ passus est* [1].

Billuart note avec soin les origines, la suite et les conditions de ce progrès intellectuel. Il commença, comme dans les enfants, avec le premier acte de raison, grandit d'année en année, avec cette clause essentielle que Notre-Seigneur eut toujours toute la science acquise, en rapport avec son âge, et que jamais il n'ignora rien, même dans le domaine de cette science humaine, de ce que, selon le temps et le lieu, il devait savoir [2].

[1] Paul. *ad Hebr.* v, 8.

[2] Nous mettons en note toute la doctrine de saint Thomas sur la science acquise de Notre-Seigneur.

Il pose la question : Si le Christ a possédé une science acquise. Et il répond : Oui; car, dit-il, rien de ce que Dieu a donné à notre nature n'a manqué à la nature humaine que le Verbe de Dieu a prise. Or, il est bien évident que Dieu a donné à la nature humaine non-seulement l'intelligence possible, mais encore l'intelligence active. Il faut donc admettre cette double intelligence dans le Christ. Mais puisque, selon le philosophe, Dieu et la nature ne produisent rien d'inutile, à plus forte raison n'y a-t-il eu rien d'inutile dans l'âme du Christ. Or, une chose est inutile quand elle n'a aucune opération propre... Mais l'opération propre de l'intelligence active est de produire des apparences intelligibles en acte, en les séparant des représentations d'imagination... Ainsi donc il faut dire que, dans le Christ, il y a eu des apparences intelligibles produites par l'opération de l'intelligence active dans son intelligence possible; ou, en d'autres termes, qu'il s'est trouvé dans le Christ une science acquise que

Comment coexistaient, dans la sainte humanité de Notre-Seigneur, cette science infuse immense et cette science acquise qui croissait chaque jour? O Jésus, qui le dira? Qui comprendra ces harmonies? Il faut se taire,

quelques-uns appellent science expérimentale. Voilà pourquoi, bien qu'ailleurs j'aie professé une opinion différente, il faut admettre dans le Christ une science acquise, qui est proprement une science qui s'obtient d'une manière conforme à la nature humaine, non-seulement par rapport au sujet qui la reçoit, mais encore par rapport à la cause. *Manifestum est autem quod in humana natura Deus plantavit non solum intellectum possibilem, sed etiam intellectum agentem. Unde necesse est dicere quod in anima Christi fuit non solum intellectus possibilis, sed etiam intellectus agens. Si autem in aliis Deus et natura nihil frustra faciunt, ut philosophus dicit, multo minus in anima Christi aliquid fuit frustra. Frustra autem est quod non habet propriam operationem..., propria autem operatio intellectus agentis est facere species intelligibiles actu abstrahendo eas a phantasmatibus... Sic igitur necesse est dicere quod in Christo fuerint aliquæ species intelligibiles per actionem intellectus agentis in intellectu possibili ejus receptæ; quod est esse in ipso scientiam acquisitam, quam quidam experimentalem nominant. Et ideo quamvis aliter alibi scripserim, dicendum est in Christo fuisse scientiam acquisitam quæ proprie est scientia secundum modum humanum, non solum ex parte subjecti recipientis, sed etiam ex parte causæ agentis.* (III p., q. IX, a. 4.)

S. Thomas donne une seconde raison de l'existence dans le Christ d'une science acquise.

Il y a deux manières, dit-il, d'acquérir la science, savoir : par ses propres recherches, et en l'apprenant auprès de ceux qui la possèdent. Le premier moyen est supérieur au second; donc il convient mieux au Christ d'avoir une science acquise par ses propres efforts que par l'enseignement. *Duplex est modus acquirendi scientiam, scilicet inveniendo et addiscendo; modus qui est per inventionem est præcipuus; modus autem qui est per disciplinam est secundarius, et ideo Christo magis competebat habere scientiam acquisitam per inventionem quam per disciplinam.* (Id., ibid.)

Un peu plus loin, le saint docteur se pose la question de savoir

et convenir que, si Dieu n'eût pas versé en vous des torrents de lumière, il n'eût pas traité votre nature comme le demandait son éminente dignité; et en même temps que s'il vous eût tellement tout appris que vous ne pussiez plus rien apprendre par vous-même, il n'eût pas respecté en vous la nature humaine. Disons, en confessant notre ignorance, que ces deux lumières existaient réellement dans l'âme de Notre-Seigneur, ineffablement unies. Celle-ci élevant, fortifiant, agrandissant l'autre. Celle-là heureuse de se laisser élever, agrandir par la première. Oh! qui peindra cette merveille? Comme la lumière créée se trouvait petite à côté de la lumière incréée! Comme elle voyait clairement ses limites! Comme elle avouait amoureusement ses ombres! Dans quelle humble dépendance elle se tenait! O mon esprit, forme-toi sur ce modèle. Laisse tes petites lumières, ta raison vacillante. Abaisse tout, même ton génie, devant la lumière éternelle. On

si dans cette science acquise le Christ a pu faire des progrès, et il répond : Oui, « car la science acquise est produite par l'intelligence active, laquelle n'opère pas tout à la fois, mais successivement. Et ainsi par cette science le Christ ne connut pas d'abord toute chose, mais peu à peu et après quelque temps, c'est-à-dire à l'âge parfait. » *Scientia acquisita causatur ab intellectu agente qui non simul totum operatur, sed successive; et ideo secundum hanc scientiam Christus non a principio scivit omnia, sed paulatim et post aliquod tempus, scilicet in perfecta ætate.* (Id., q. XII, a. 2.)

Billuart, interprétant saint Thomas, marque bien le commencement, la suite et le progrès de cette science acquise. *Incœpit Christus hanc scientiam acquirere cum primum cœpit uti ratione modo aliis hominibus connaturali, et semper habuit omnem scientiam, seu omnem scientiæ perfectionem singulis ætatibus accommodatam, ita ut nunqam aliquid ignoraverit, etiam secundum scientiam acquisitam, eorum quæ secundum tempus et locum ipsi conveniebant.* (Dissert. XII, a. 2.)

n'est jamais plus grand que quand on avoue qu'on n'est rien devant l'Infini.

II

Je voudrais maintenant appliquer à votre cœur, ô Jésus, la parole que je prononçais tout à l'heure : *Corpus aptasti mihi*, vous m'avez *approprié* un cœur; vous l'avez fait exprès; avec encore plus de soin que l'esprit, avec encore plus d'art. C'est ici, en effet, dans les profondeurs sacrées du cœur, que se cache l'union hypostatique. J'ignore quelle en peut-être la nature; mais ce lien, de quelque manière qu'on l'envisage, a été créé par l'amour. Qu'est-ce qui a pu unir le Verbe à l'humanité adorable, à l'âme très-sainte, au corps très-pur de Notre-Seigneur? Cherchez; vous verrez que c'est l'amour. Et quand l'humanité de Notre-Seigneur s'est éveillée à la vie, enveloppée, baignée, pénétrée par un tel amour, qui peut dire comment elle y a répondu? Elle se serait brisée, anéantie sous l'effort, si Dieu ne l'eût soutenue miraculeusement, et ne l'eût creusée encore, et dilatée, pour qu'elle fût capable d'aimer davantage. Et comme tout cet amour, si grand fût-il, n'était pas suffisant, dans ce cœur humain Dieu a versé, si on peut le dire, son amour infini, l'amour même dont s'aiment au ciel les trois Personnes de l'adorable Trinité. Ainsi l'amour infini descend du Verbe à l'humanité sainte de Notre-Seigneur, et remonte de l'humanité sainte au Verbe. Il est le trait d'union, le nœud sacré, et dès lors indissoluble. *Qui me séparera de l'amour que j'ai pour*

elle! c'est ce que dit le Verbe en parlant de l'humanité de Notre-Seigneur. *Qui me séparera de l'amour que j'ai pour lui!* C'est ce que répète l'humanité sainte de Notre-Seigneur en regardant le Verbe. Et toute l'éternité entendra le Verbe et l'humanité adorable de Notre-Seigneur répéter : *Qui nous séparera!*

O Jésus, comment peindre les torrents d'amour dont le Verbe vous inonde! mais comment dire les élans sublimes avec lesquels vous essayez d'y répondre! Quels efforts pour n'être pas trop au-dessous d'un tel amour! mais quel bonheur d'être si complétement au-dessous! quelle humilité ravie! Quel abandon! Quelles flammes! Quels saints transports! Quels élans de reconnaissance et de dévouement! Quelles tentatives de transformer le monde entier en supplément de son impuissance! Toute la vie de Jésus est là, non pas contemplée à découvert, mais entrevue comme à travers un voile, dans un demi-jour divin.

Mais en même temps que Dieu versait dans le cœur de Jésus tout l'amour dont il s'aime lui-même, afin de le rendre capable de cette union hypostatique dont le nœud sacré est un nœud d'amour, il y versait tout l'amour dont il aime les hommes : car pourquoi s'était-il uni, en unité de personne, à l'adorable humanité de Notre-Seigneur? C'était pour qu'il fût Christ, Sauveur, Rédempteur des hommes; Sauveur et Rédempteur par amour. Et ici encore, ah! que la capacité affectueuse, aimante, de l'homme était petite! Non, non, ce n'est pas assez d'un cœur d'homme pour aimer Dieu comme il le mérite; mais non, non, ce n'est pas assez non plus d'un cœur d'homme pour aimer l'humanité comme elle en a besoin, l'humanité coupable, l'humanité déchue, l'humanité malade au corps comme à l'âme! Apportez, apportez tout ce qu'il y a de

meilleur, de plus tendre, de plus dévoué, de plus persévérant, de plus magnanime. Il nous faut un cœur qui ait toutes les sensibilités, afin qu'il ne puisse pas voir une larme sans se briser de tendresse! Il nous faut un cœur qui ait toutes les puretés, et qui néanmoins ne puisse pas regarder un pécheur, un misérable sans s'émouvoir! Il nous faut un cœur qui ait toutes les impatiences, les saintes hâtes de l'amour, et qui néanmoins sache attendre; heureux si, après avoir attendu vingt ans, trente ans, il parvient à sauver une seule âme! Il nous faut un cœur que rien ne puisse arrêter : ni les indifférences, ni les révoltes, ni les trahisons; qui s'anime au contraire sous les ingratitudes; et qui, abandonné, méprisé, conspué, par ceux qu'il a le plus aimés, n'éprouve qu'un besoin, celui de les aimer encore! Il nous faut un cœur qui, après avoir tout donné, gémisse de ne pas pouvoir donner davantage, rêve de se survivre dans l'amour, et trouve d'inénarrables industries pour aimer à jamais, en tous temps, en tous lieux, tous les hommes, et jusqu'à la fin du monde!

Voilà ce dont nous avions besoin et ce que nous avons trouvé en vous, ô mon Jésus. Ah! il était bien juste qu'il y eût sur cette pauvre terre un cœur qui aimât Dieu comme il le mérite! mais il était bien nécessaire aussi qu'il y eût un cœur qui aimât l'humanité avec tendresse, avec passion, comme elle en a besoin.

« Mais quoi! le cœur de Jésus aurait-il éprouvé dans son amour pour Dieu ces étreintes cruelles, ce martyre de la douleur, ces angoisses et ces peines indéfinissables qui sont le tourment des cœurs passionnés?

« Et quoi encore! le cœur de Jésus connut-il, dans son amour pour les âmes, les sollicitudes poignantes, les amertumes du zèle, et les épouvantes et les brisements

d'une affection froissée, et cette jalousie déchirante d'un cœur qui craint de n'être pas aimé de ceux qu'il aime, et cet autre, plus déchirante encore, d'un cœur qui craint d'être aimé plus qu'il n'aime [1]?... »

Et quoi enfin! nierons-nous le progrès de l'amour dans le cœur de Jésus? « Ignora-t-il cette belle loi *de la marche*, qui fait que l'amour ne peut vivre qu'à la condition de grandir; et cette loi encore plus belle *du terme*, qui veut qu'à un certain moment, ne connaissant plus rien qui satisfasse ses désirs, ayant épuisé tous ses dons, l'amour ne trouve plus qu'une chose à faire, qui est de se donner soi-même, et d'épuiser ainsi en une seule fois, mais pour toujours, toutes les ressources de la générosité [2]. » Et n'est-ce pas là ce que crie l'apôtre : « *Jesus ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin*, c'est-à-dire jusqu'à l'excès, jusqu'à la dernière limite, jusqu'au terme, *in finem dilexit eos* [3]. »

O Jésus, je vous contemple et je vous adore. Ni les flammes de la plus pure charité dont brûlent les chérubins et les séraphins, ni les extases des saints sur la terre, ni les enthousiasmes qui ont ravi les plus grandes âmes et qui quelquefois les ont brisées, ni la tendresse réunie de toutes les mères pour leurs enfants, ni les cris de la passion la plus pure avec les sacrifices du dévouement le plus généreux, ni rien qui soit au monde ne peut donner une idée de ce qu'il y a d'amour pour Dieu et les hommes dans ce cœur prédestiné. Le vase est de terre, comme l'humanité; mais la flamme qui y brûle vient du ciel, et c'est assez de ce beau feu pour donner à toute la création un éclat digne de Dieu!

[1] *Le Cœur de Jésus*, par Mgr Baudry, p. 476.

[2] Perreyve, *une Station à la Sorbonne*, p. 213.

[3] Joan. XIII, 21.

III

Ces dernières paroles nous conduisent tout naturellement à contempler une autre conséquence de l'union hypostatique, je veux parler de la sainteté qui brillait dans l'âme de Notre-Seigneur. Il était saint; il le fut nécessairement, et dès le premier jour, d'une sainteté absolue, essentielle, sans lacunes et sans ombres. Sur bien des points, étant donné tel plan de Dieu, on pouvait modifier les conditions de l'union hypostatique. Puisque Dieu daignait s'unir à une nature finie, il pouvait lui donner tel ou tel don, retarder, ajourner tel ou tel privilége. Mais, sur la question de sainteté, aucune concession n'était possible. Au moment de l'union hypostatique, et par le fait de cette union, la nature humaine était nécessairement élevée à un état de sainteté parfaite [1].

J'entends par ce mot non-seulement l'exemption de tout péché entendue comme un simple fait; mais l'impeccabilité, l'impossibilité absolue de faire le mal. Jésus restait libre dans la sphère du bien; mais descendre dans la sphère du mal ne lui était pas possible. Autrement, comment serait-il demeuré uni à la personne même du Verbe en unité de personne? La seule pensée d'une chose pareille est odieuse et extravagante.

Mais ce que l'union hypostatique exigeait, ce n'était pas seulement l'impeccabilité, c'était l'abondance de toutes les grâces. A qui les donnerait-on, si ce n'est à Celui qui était uni au Verbe, et qui d'ailleurs devait en être la source

[1] S. August. *Enchir.*, c. XL.

pour l'humanité? Aussi, Dieu réunit et renferme dans la sainte humanité de Notre-Seigneur toutes les perfections qu'il avait répandues dans les patriarches, les juges, les prophètes, les rois de l'ancien Testament, et toutes celles qu'il devait répandre dans les âmes les plus éminentes du nouveau [1]. Ou plutôt réunissez-les toutes; elles ne seront pas même une ombre à côté de ce soleil de sainteté; pas même un filet d'eau à côté de cet océan. Quelques théologiens ont été jusqu'à dire que la grâce sanctifiante, versée dans l'âme de Notre-Seigneur, était infinie. Cela n'est pas; le vase qui la contient étant lui-même fini; mais cet excès de langage montre l'embarras où sont les docteurs pour parler d'une telle merveille, et le peu de mots dont on peut se servir pour en dire l'intensité [2].

A ce don général de la grâce sanctifiante, qui peut douter que le Verbe n'ait ajouté, dans l'âme très-sainte de Notre-Seigneur, ces grâces spéciales qu'on nomme les dons du Saint-Esprit : le don de sagesse et d'intelligence, le don de conseil et de force, le don de science et de piété, le don de crainte de Dieu? Le moindre rayon de ces dons, posé sur le front d'un homme, nous prosterne, émus, devant lui! Ici, ils sont à l'état sublime, dépassant toute mesure. Ils constituent la sainte âme de Notre-Seigneur dans une sorte de vie surhumaine, transcendante, dans une sorte d'extase habituelle, non de pensées et de sentiments seulement, mais d'existence.

[1] Origen. *Periarch.*, lib. II.

[2] Saint Thomas : *Gratia est quiddam creatum in anima. Sed omne creatum est finitum. Ergo gratia Christi non est infinita. Gratia est in anima Christi sicut in subjecto; anima autem Christi est creatura quædam habens capacitatem finitam; unde esse gratiæ, quod non excedat suum subjectum, non potest esse infinitum.* (Summ. III p., q. VII, a. 11.)

Il faut encore joindre à cette merveilleuse abondance des dons du Saint-Esprit l'abîme presque infini des grâces d'état. Car enfin quel est son *état*, ou plutôt quel n'est-il pas? Il est prêtre, pontife, prophète, roi des âmes; il est sauveur, rédempteur. Ce qu'il dut recevoir de grâces à ces différents titres, qui le dira? Et par-dessus tous ces titres, il en a un qui effraye la pensée; il est uni en unité de personne avec le Verbe, c'est-à-dire que le Verbe devient responsable de tous ses actes. Comment une humble créature humaine tiendra-t-elle une pareille position? Autant demander quels torrents de grâces descendront dans cet esprit, dans ce cœur, dans cette volonté, dans cette âme! Ah! que je comprends bien ce que dit l'apôtre : *L'Esprit ne lui a pas été donné avec mesure*[1]. Oh! non; comment dans ce cas aurait-il porté, sans être écrasé, le poids d'une telle situation? Il lui a été donné sans mesure, avec une pleine, parfaite et suréminente abondance : pour lui d'abord, à cause de sa dignité infinie; ensuite pour nous, afin que *tout ce dont nous avons besoin, nous le reçussions de sa plénitude*[2]. Ce qui a fait dire à Isaïe : *Le Saint-Esprit reposera sur lui*[3]; et, selon une ancienne version plus énergique : *Toute la source, tous les torrents du Saint-Esprit descendront sur lui*. Quelle intelligence créée pourrait sonder la portée d'une telle parole? On se perd dans cette immensité, et on dit : Cela va à l'infini.

Mais quand certains théologiens concluent de l'abondance de ces grâces qu'elles n'auraient jamais pu être augmentées, il est difficile de l'admettre avec eux. Car il en est de ces grâces comme des lumières dont nous parlions tout à

[1] Joan. I, 34.
[2] Joan. I, 26.
[3] Isai. XI, 2 et 3.

l'heure; si éminentes qu'on les suppose, elles sont finies; et dès lors, comment imposer des limites à la puissance divine [1]? Il n'y a qu'une grâce qui est entièrement et absolument infinie, c'est la grâce de l'union hypostatique, d'où toutes les autres découlent.

O âme, la plus belle de toutes les âmes humaines! vous êtes vraiment pleine de grâce; non pas à la manière de Marie votre mère ou de toute autre créature; mais dans un sens absolu et divin. Toutes les vertus sont en vous. Il n'y a d'absentes que celles qui sont incompatibles avec l'excès même de votre élévation!

IV

Mais pour voir, dans tout son éclat, l'adorable sainteté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il ne suffit pas de con-

[1] Le P. Faber : « Quelques théologiens ont soutenu que la grâce habituelle n'aurait pas pu être augmentée dans l'âme de Jésus, même par la puissance absolue de Dieu, et cela par la raison qu'elle lui avait été conférée au plus haut degré où la grâce elle-même fût capable d'exister, et une âme créée de la recevoir. Mais d'autres maintiennent l'opinion contraire, non qu'ils soient tentés d'enlever quoi que ce soit à la grandeur des grâces de Notre-Seigneur, mais pour d'autres motifs : les uns, parce qu'ils n'admettent pas que la grâce habituelle ait été en effet infinie dans l'âme de Jésus-Christ; les autres, parce qu'ils n'osent point imposer des limites à la toute-puissance divine. Bien plus, ils ne veulent pas admettre qu'une simple créature soit incapable de recevoir de la toute-puissance de Dieu la grâce habituelle dans la même mesure que Notre-Seigneur. Quoi qu'il en soit, il est impossible à une simple créature d'arriver, même à l'aide du pouvoir absolu de Dieu, à égaler Jésus en sainteté ; car la grâce d'adoption, poussée jusqu'à l'infini, ne saurait atteindre à la grâce ineffable de l'union hypostatique. » (*Le Saint Sacrement*, t. II, p. 255.)

naître les dons qu'il a reçus, les lumières et les grâces dont il a été comblé; il faut voir quel usage il en a fait; il faut essayer de jeter un regard sur un des abîmes insondables de cette sainte âme, l'abîme de ses mérites. Notre-Seigneur avait tout ce qui est requis pour mériter. Il avait la liberté de faire le bien ou le mieux, de se contenter d'une action toujours et nécessairement bonne, ou de s'élever à une action héroïque. Il avait, dans la volonté, une ardeur, un courage, une lumière, une intensité qu'aucun de nous ne peut ni apprécier ni mesurer. Il avait l'état de grâce, la grâce habituelle et la grâce actuelle, l'union avec Dieu la plus haute qui se puisse concevoir. Quelles pensées, quels sentiments, quelles actions devaient incessamment sortir d'une telle âme, semblables à ces étincelles embrasées qui s'échappent sans cesse d'un foyer incandescent! Comment chacune de ces actions n'aurait-elle pas été agréable à Dieu, digne en toute justice d'une récompense proportionnée à sa valeur? Et puisque les actions sont toujours attribuées à la personne, et que la personne ici était la Personne même du Fils de Dieu, chacune de ces actions avait évidemment un prix infini.

Or, qui les comptera? Quelle imagination pourrait en supputer non-seulement le nombre, mais la beauté, l'élévation, la grandeur, la sainteté, l'héroïsme? Du premier souffle au dernier, c'est un océan où le flot pousse le flot, où les grandes actions succèdent aux grandes actions, jusqu'à la plus auguste de toutes, la mort sur la croix.

Il est vrai que, selon certains théologiens, Vasquez, par exemple, Jésus-Christ n'était pas libre de ne pas racheter le monde en mourant sur la croix; Dieu lui en ayant fait un précepte formel. C'est ainsi qu'ils interprètent le texte de saint Paul : *Il a été obéissant jusqu'à la mort et à la mort*

de la croix [1]. Et cet autre texte de Notre-Seigneur en saint Jean : *Personne ne me prend ma vie, c'est moi qui la quitte, selon le commandement de mon Père* [2]. Mais on peut croire que même dans cette hypothèse d'un commandement formel, il y avait dans les circonstances du sacrifice ordonné et dans la manière de l'accomplir, un champ suffisamment vaste laissé à la liberté de Notre-Seigneur. Il avait reçu l'ordre de souffrir et de mourir; soit, c'est ce qui faisait de sa vie entière une immense et magnifique obéissance. Mais tout autour de ce point central, de ce pivot immuable, il y avait assez d'espace et d'air libre pour que toutes les vertus pussent y apparaître, selon les inspirations de son cœur.

Combien j'aime mieux cependant une autre hypothèse de certains théologiens, du P. Petau en particulier! Ils enseignent qu'en envoyant Notre-Seigneur racheter l'humanité, Dieu l'avait laissé entièrement et absolument libre de choisir les voies et moyens. C'est saint Paul qui insinue cette belle doctrine adoptée par une foule de Pères et de théologiens. *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta.* Ce que dom Calmet traduit ainsi : « Au lieu de la vie tranquille et heureuse dont il pouvait jouir, Jésus-Christ a souffert la croix, en méprisant l'ignominie. » Jésus-Christ aurait donc pu, s'il l'avait voulu, ne rien souffrir, disent saint Jean Chrysostome, saint Ambroise, Rupert, Estius, et une foule de commentateurs et de théologiens. Sa passion a été absolument volontaire, libre, non pas acceptée seulement, mais choisie par lui. Au

[1] Paul. *ad Philip.* II, 8. *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*

[2] Joann. X, 18. *Nemo tollit eam a me; sed ego pono eam a meipso... hoc mandatum accepi a Patre meo.*

moment de l'incarnation, Dieu lui donna le choix de sauver les hommes, ou en souffrant pour eux, ou en ne souffrant pas, et même en jouissant de toutes sortes de biens, dont le choix, quoique moins parfait, aurait été d'un prix inestimable, à cause de la dignité infinie du Verbe qui se le serait approprié, et l'aurait en quelque sorte divinisé.

Libre ainsi de choisir entre ces différents plans, que fit la sainte humanité de Notre-Seigneur? Elle alla tout droit au plus haut et au plus sublime. Elle résolut de souffrir et de mourir pour accomplir dans toute la grandeur possible l'œuvre dont elle était chargée. Elle voulut surtout la marquer du caractère qui émeut le plus les hommes : le désintéressement, l'oubli de soi, le plein et absolu dévouement; et pouvant racheter le monde sans verser une larme, elle se voua librement, volontairement, amoureusement, aux derniers excès de la souffrance.

C'est l'enseignement formel du P. Petau. Je sais bien que Suarez tremble d'admettre cette conclusion, parce qu'à son avis ce serait placer dans la volonté humaine de Notre-Seigneur toute l'économie de la Rédemption. Mais ce qui épouvante Suarez m'attirerait plutôt et me charme. N'est-ce pas beau, en effet, de penser que le Verbe, s'étant uni la sainte humanité de Notre-Seigneur pour racheter le monde, a laissé à cette sainte humanité le soin de choisir le moyen? Et qu'y a-t-il de plus touchant que de voir cette sainte humanité choisir précisément, entre mille moyens, le plus sublime?

Et, l'ayant choisi, ce plan merveilleux, qui dira comment il l'exécuta? écartant toutes les consolations; appelant toutes les douleurs, y apportant toute son âme, toute sa pensée, toute sa conscience, un esprit lucide, une attention intense, une coopération vivante et

ardente; se plongeant dans la souffrance, n'en ayant jamais assez...

O Jésus! on s'arrête ici involontairement, et on fléchit le genou. Qui sondera la beauté d'un tel sentiment, et comment le nommer? Le nom d'amour que j'ai prononcé plus haut ne paraît plus assez grand. « Les hommes, en leur tendre langage, dit un évêque, lui donnent un nom étrange, à la fois triste et ravissant; un nom qui dit tout ce qu'il y a de plus grand et tout ce qu'il y a de plus misérable; ils l'appellent la *Passion!*

« La passion! c'est la conviction et l'amour poussés jusqu'à l'abnégation de soi, jusqu'à la soumission absolue à l'objet de sa pensée et de son amour.

« C'est le cœur se faisant l'esclave de ce qu'il aime, ne cherchant plus que cet objet, ne voyant plus que lui, se sacrifiant à lui, et expirant, s'il le faut, à ses pieds[1]. »

O Jésus, voilà ce que vous avez été pour le salut de l'humanité! vous l'avez aimée avec passion! c'est-à-dire qu'après avoir conçu un plan qui dépasse tous les rêves de l'amour, vous l'avez exécuté d'une manière plus sublime encore.

Mais n'insistons pas. Nous allons nous trouver, au chapitre suivant, en face de ce mystère; nous essayerons d'en bégayer quelque chose.

V

Il faudrait maintenant dire un mot du corps très-saint de Notre-Seigneur, de son harmonie avec sa sainte âme,

[1] Mgr Baudry, *id.*, *ibid.*

de sa majestueuse beauté ! Mais pour cela il faudrait savoir ce que c'est qu'un corps sans péché, où la concupiscence n'a pas mis sa révolte, où la mort n'a pas imprimé de stigmates. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'un tel corps était merveilleusement approprié à l'âme glorieuse à laquelle il devait servir d'instrument. Harmonique en toutes ses parties, sans division et sans luttes intestines, beau et parfait, jamais il n'envoya à l'âme ni un accablement ni une gêne. Il résonnait sous l'action de la pensée la plus puissante, du cœur le plus vigoureux, comme une lyre mélodieuse. Il aidait l'âme, si on ose dire que le corps puisse jamais aider l'âme. Il lui fournissait les images les plus vraies, les plus lumineuses; il envoyait au cœur les battements du sang le plus pur. Jamais un mouvement ni vain, ni faux; jamais un regard, un geste qui ne fût un réflecteur parfait de l'âme. Bien que d'une délicatesse infinie, les années, en s'écoulant, n'auraient amené en lui ni altération, ni déformation, ni rien de ce qui fait désirer la mort comme une refonte. Destiné à beaucoup souffrir et créé pour cela, il reçut en partage une sensibilité exquise, la plus grande dont un être humain ait jamais été capable. Qui eût vu, tel qu'il était, ce vase d'une fragilité céleste, aurait cru qu'il se serait brisé au premier contact de la douleur, et il en porta des torrents; comme il reçut aussi, sans se briser davantage, les flots impétueux de la gloire. Imaginez la plus parfaite harmonie vitale qui fut jamais, l'organisme à la fois le plus délicat et le plus fort, le plus sensible et le plus inaltérable; adaptez-le au service de la plus grande âme, et vous aurez une idée du corps très-saint et très-beau de Notre-Seigneur. Dans l'impuissance de le peindre, contentons-nous de dire de lui ce que saint Jean a dit de la personne du Verbe incarné : « En

lui était la vie, » *in ipso vita erat ;* la vie, c'est-à-dire la beauté ; *et vita erat lux ;* et bien que, par un dessein de la divine Providence, un voile discret enveloppât le foyer, il s'en échappait comme une atmosphère lumineuse, et par moments de vifs rayons. Habituellement, le visage en était doucement éclairé ! Un seul de ces regards conquérait un apôtre et transformait un homme ; un mot ravissait des âmes pour toujours. L'Evangile le dit, et on ne concevrait pas qu'il en pût être autrement.

« On sait, écrit M. de Montalembert, que cette conviction de la beauté de Notre-Seigneur, si utile à la piété, source féconde et merveilleuse inspiratrice de tous les arts, fut un instant menacée par une controverse très-curieuse entre les Pères les plus illustres de l'Église latine et quelques Pères de l'Église grecque, appuyés par les moines de Saint-Basile. Ceux-ci soutenaient que Jésus-Christ avait été le plus laid des enfants des hommes, tandis que leurs adversaires disaient, comme plus tard saint Bernard, que la merveilleuse beauté du Christ surpassait celle des anges et faisait l'admiration de ces êtres célestes. » L'éminent écrivain ajoute qu'en voyant certains tableaux modernes, certaines œuvres d'art, et, nous l'osons dire, certains livres de piété morose, on se demande si leurs auteurs n'auraient pas été imbus de ces idées et ne se seraient pas proposé de représenter Notre-Seigneur et tous les personnages religieux *comme les plus laids d'entre les enfants des hommes* [1]. Pour nous, c'est notre bonheur de penser avec saint Jean Chrysostome [2], saint Grégoire de

[1] Montalembert, *Œuvres complètes,* t. VII, arts et littérature, p. 36.

[2] S. Jean Chrysostome, *Hom.* XVIII, *in Matth.*

Nysse[1] et saint Jean Damascène en Orient[2]; avec saint Augustin[3] et saint Jérôme en Occident[4]; avec saint Thomas[5], Albert le Grand[6], Denis le Chartreux[7], Suarez[8]; avec les plus vieilles traditions de l'Église primitive[9], que l'ineffable beauté de l'âme du Christ rejaillissait sur son corps, et qu'il ne voilait sa divinité que par délicatesse et autant qu'il était nécessaire pour ne pas blesser d'un éclat trop vif nos pauvres yeux infirmes. *Oh! que vous êtes beau, mon bien-aimé*[10]*! La grâce est répandue sur vos lèvres*[11]. *Votre langue est pleine de suavité*[12]. *Des torrents de douceur découlent de votre visage*[13]. *Vous êtes le plus beau des enfants des hommes. Levez-vous donc et régnez*[14]. Car enfin, en dépit du voile qui vous fait ressembler à nous, *la plénitude de la divinité habite en vous corporellement*[15].

[1] S. Grégoire de Nysse, III p., XVII.
[2] S. Jean Damascène, *in Matthœum*, XXII.
[3] S. Augustin, *Psalm.* c. III, *Serm.* III, n. 13.
[4] S. Jérôme, *in Matthœum.*, c. XXI et c. IX. — *Ep.* LXV, n. 8.
[5] S. Thomas, *in Psalm.* XLIV. *Sum.*, III p., q. XLVI, a. 6. — Q. LIV, a. 1.
[6] Albert le Grand, *in Psalm.* XLIV, v. 3.
[7] Denis le Chartreux. Corn. a Lap., *in Prov.*, c. XXXIII.
[8] Suarez, *de Incarnat.*, q. XIV, a. 4, *Disp.* XXXII.
[9] Nous rappellerons ce que nous avons dit plus haut des peintures du Christ dans les catacombes, et en particulier de cette tête de Notre-Seigneur en terre cuite, l'idéal de la beauté humaine, trouvée au cimetière de Sainte-Agnès, et qui arracha de si belles larmes d'admiration à M. Ingres. (*Le Christianisme*, t. III, p. 43.)
[10] Cant. I, 15.
[11] Ps. XLIV, 3.
[12] Cant. V, 16.
[13] Ps. XLIV, 4.
[14] Ps. XLIV, 5.
[15] Coloss. II, 9.

VI

Ainsi, soit qu'on étudie l'esprit de notre divin Maître, son cœur, sa sainteté, son corps adorable, ses mérites infinis, et les dons et les priviléges qui furent la conséquence de son union hypostatique [1], la beauté ineffable de sa sainte humanité échappe à toute description. Qui pourra jamais la comprendre? Qui jamais, par le pinceau, par la plume, par le ciseau, par la parole, pourra en mettre sous nos yeux quelque ombre? Voilà dix-huit siècles que le génie s'y essaye, mais en vain. Écoutez Pascal : « Quand on a à parler de Jésus-Christ, fût-ce par la bouche de Pascal, on entre, dit un critique [2], dans une sorte de resserrement involontaire. On craint, dès qu'on ne le prononce pas à genoux et en l'adorant, de profaner, rien qu'à le répéter, ce nom ineffable, et pour qui le plus profond même des respects pourrait encore être un blasphème. Redisons du moins, sans réserve et avec abondance de cœur, ces paroles que rien ne désavouera : « Quand il n'y aurait point de prophéties pour Jésus-Christ et qu'il serait sans miracles, *il y a quelque chose de si divin dans sa*

[1] Nous avions abordé ici, dans notre première édition, la grande et magnifique question de savoir *à quel moment* et *d'après quelle loi* tous ces dons et ces priviléges ont été faits à la sainte humanité de Notre-Seigneur. Mais nous avons acquis la conviction que cette thèse est trop vaste et trop délicate pour être abordée en si peu d'espace, et nous y avons renoncé.

[2] Sainte-Beuve, *Port-Royal*, Paris, 1848, t. III, p. 368.

doctrine et dans sa vie, qu'il en faut au moins être charmé; et que, comme il n'y a ni véritable vertu ni droiture de cœur sans l'amour de Jésus-Christ, il n'y a non plus *ni hauteur d'intelligence ni délicatesse de sentiment sans l'admiration de Jésus-Christ* [1]. » Et plus bas ces ineffables paroles de Pascal : « *Jésus-Christ est un Dieu dont on s'approche sans orgueil et sous lequel on s'abaisse sans désespoir.* » Et, à la fin de ce merveilleux passage où, dans l'échelle des grandeurs charnelles, spirituelles et saintes, et à propos des divers ordres de vénération et de royauté, Archimède (dernier souvenir!) est si magnifiquement posé comme le Prince des esprits de la terre, voyez venir Jésus-Christ, le Prince de son ordre aussi, mais de l'ordre de sainteté, avec tout l'éclat de cet ordre, dans son avénement de douceur, humblement, patiemment, et par là même en grande pompe et en prodigieuse magnificence aux yeux du cœur : « Jésus-Christ, sans bien, et sans aucune production de science au dehors, est dans son ordre de Sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné; mais il a été humble, patient, saint, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh! qu'il est venu en grande pompe et en prodigieuse magnificence aux yeux du cœur et qui voient la sagesse!

« Il eût été inutile à Archimède de faire le Prince dans ses livres de géométrie, quoiqu'il le fût. Il eût été inutile à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour éclater dans son

[1] Sainte-Beuve remarque ici que ces paroles sont de M. de la Chaise dans la préface des *Pensées*, et à titre de rapporteur, mais on croit y sentir l'accent d'un plus éloquent que lui. Puis il ajoute : « Prenez les plus grands des modernes antichrétiens, Frédéric, La Place, Goëthe; quiconque a méconnu *complétement* Jésus-Christ, regardez-y bien, dans l'esprit ou dans le cœur, il lui a manqué quelque chose. » (*Id. ibid.*)

règne de sainteté, de venir en Roi ; mais qu'il est bien venu dans l'éclat de son ordre ! »

Et Pascal continue ainsi, ravi jusqu'au plus profond de son être, devant cet idéal de beauté surnaturelle et de sainteté.

Après Pascal, écoutez Bossuet : « Un trait vient par le regard, qui fait que le cœur épris des beautés de Jésus-Christ lui dit : *Ah ! que vous êtes beau, mon bien-aimé, que vous êtes beau et agréable !* Cette admiration attire l'âme à un certain silence, qui fait taire toutes choses, pour s'occuper des beautés de Celui qu'elle aime. De sorte que tout ce que l'âme peut dans cette bienheureuse admiration, c'est de se laisser attirer de plus en plus aux charmes de Jésus-Christ, et de ne répondre à l'attrait que par un certain ah ! d'admiration. O Jésus-Christ, ô Jésus-Christ, ô Jésus-Christ ! C'est tout ce qu'on sait dire. Peu à peu, tout autre objet s'efface du cœur ; ou bien le cœur dit : Cela est beau, mais enfin ce n'est pas Jésus-Christ[1]. » — « Alors, par une sainte impatience, tantôt on semble presser toutes les créatures de parler hautement de ce bien-aimé. Eh ! parlez donc, eh ! parlez donc, et dites encore ; et on impose le silence à tout ce qui ne parle pas de lui. Après, on ne peut souffrir qu'on parle de lui, parce que toutes les créatures n'en peuvent parler comme il faut, et il devient insupportable à l'âme d'en parler faiblement. Elle demande donc qu'on se taise, et elle prie Jésus de parler lui seul de ce qu'il est. Et puis elle le prie bientôt de ne plus parler lui-même ; car que peut-il dire qui soit digne de lui ? Elle le prie donc de se taire, et seulement de s'imprimer en elle dans le fond du cœur, d'attirer à lui toutes ses puissances, et de la laisser dire en secret : O Jésus-Christ, ô Jésus-Christ[2] ! »

[1] *Lettres de piété*, 1re lettre.
[2] Ibid., 2e lettre.

C'est le même sentiment, la même pensée qui, à deux siècles de distance, faisait battre le cœur du P. Lacordaire, et lui inspirait cette page d'un style plus moderne, mais d'une émotion non moins profonde : « Un jour, au détour d'une rue, dans un sentier solitaire, on s'arrête, on écoute, et une voix nous dit dans la conscience : Voilà Jésus-Christ! Moment céleste où, après tant de beautés qu'on a goûtées et qui l'ont déçue, l'âme découvre d'un regard fixe la beauté qui ne trompe pas. On peut l'accuser d'être un songe quand on ne l'a pas vue ; mais ceux qui l'ont vue ne peuvent plus l'oublier [1]... » — « Oh! qui vous dira ce que c'est que Jésus-Christ! Ni les voluptés de l'orgueil au jour de ses plus grands triomphes, ni les fascinations du monde à l'heure de ses plus trompeuses délices, ni la mère recevant au monde un fils des mains de Dieu, ni l'époux introduisant l'épouse dans la chasteté du foyer nuptial, ni le poëte au premier souffle de son génie, ni rien qui soit et rien qui ait été ne contient ou l'image ou l'ombre ou l'avant-coureur de ce qu'est en une âme le culte de Jésus-Christ. Toute autre chose est trop ou trop peu; elle nous passe ou ne nous remplit pas. Jésus-Christ seul a la mesure de notre être. Seul il a fait de la grandeur et de l'infirmité, de la force et de l'onction, de la vie et de la mort, un breuvage tel que notre cœur le souhaitait sans le connaître, et ceux qui ont bu à cette coupe une fois, à leur âge d'homme, savent que je dis vrai et que c'est un enivrement dont on ne revient pas [2]. »

[1] 5e *Conférence de Toulouse*, p. 165.
[2] *Lettres à un jeune homme sur la piété*, 1re lettre.

VII

Si la parole est ainsi incapable de dire quelque chose de la divine beauté de Notre-Seigneur, que pourra le pinceau? Il faut rendre cette justice à l'art qu'aussitôt que cette adorable physionomie lui a apparu, il en a senti la grandeur. Il a compris que c'était là un sujet digne de lui. Il l'a abordé en tremblant et à genoux; et voilà dix-huit siècles que, sous toutes les formes, par le pinceau, par le ciseau, il essaye de reproduire cette divine figure, sans parvenir à se satisfaire. Rien ne lui a manqué, ni le génie, ni la sainteté, et on les a vainement unis. Regardez le bienheureux Angélique de Fiésole. Il consacre à cette œuvre sublime tout ce que Dieu lui avait donné de génie, tout ce que son chaste cœur avait amassé d'idéal, tout ce que la plus ardente contemplation avait mis en lui de lumière. Pendant quarante ans de recueillement, de silence, de fuite des hommes, il s'essaye en peignant des anges, des vierges, des madones, les profils les plus purs, les physionomies les plus idéales; puis s'enhardissant avec l'âge, avec l'amour, il se hasarde enfin à reproduire quelque chose de cette adorable figure. Il recommence vingt fois : dans la salle capitulaire du couvent de Saint-Marc, sous les arcades du cloître, dans le réfectoire, dans les corridors, jusque dans les cellules; toujours nouveau, se surpassant chaque fois, jamais satisfait. Il s'y préparait par le jeûne, par la pénitence, par la prière; souvent le pinceau lui tombait des mains; des larmes ruisselaient sur ses

joues; des larmes d'extase à la vue de la figure rêvée, des larmes de douleur en sentant à quel point son pinceau le trahissait. Allez voir cependant à Florence, au couvent de Saint-Marc, cette tête du Christ mourant qui laisse tomber un regard de tendresse sur saint Dominique en pleurs au pied de la croix; ou cet *Ecce homo* à moitié effacé dans une cellule, mais dont le regard de la plus attendrissante beauté ne rappelle rien qu'on ait jamais vu sur la terre; ou, à l'Académie, ce cortége ineffable de tous ceux qui ont aimé Jésus, et qui le transportent à son tombeau, transfiguré en quelque sorte sous leurs baisers. Ah! sans doute, même là, on sent que l'art est vaincu, et qu'il ne reproduit qu'imparfaitement la beauté dont on porte l'image dans son cœur. Mais on s'agenouille involontairement devant ces compositions vraiment divines, et on comprend ce que disaient les contemporains qu'à un certain moment, quand le pinceau s'échappait des mains du bienheureux, et que, les yeux noyés de larmes, il s'oubliait dans l'extase, les anges relevaient le pinceau et achevaient la divine figure.

Un siècle après le bienheureux Angélique, un autre maître aborda le redoutable problème. Léonard de Vinci n'avait pas la sainteté du bienheureux; mais il avait plus de génie encore : c'était un de ces esprits grandioses et tout-puissants pour lesquels il semble qu'aucune science n'a de secrets; métaphysicien, astronome, architecte, sculpteur, peintre, mathématicien, et supérieur en tout; qui entrevit et devina les plus mystérieuses découvertes des temps modernes; qui eut en géologie et en cosmogonie des pressentiments qui étonnent; qui sculptait comme Donatello, et qui peignait aussi, mais à ses heures perdues, et pourtant avec une telle perfection, que ce côté de son

génie a fait oublier tous les autres. Malheureusement il éparpilla trop ses forces et toucha à trop de choses, sans cependant avoir été jamais superficiel en rien. Dans la peinture en particulier, subjugué par la beauté des chefs-d'œuvre de l'art antique, plein d'une sympathie toute chevaleresque pour les hommes de guerre, chargé d'ailleurs par les Médicis d'une foule de portraits, de statues équestres, de représentations de chevaux ou de batailles, il n'aborda que de loin en loin la peinture religieuse. Vint un jour pourtant où, après des ébauches admirables, des tableaux du premier ordre, il résolut de chercher un sujet où il épuiserait son génie, et il se tourna vers Jésus-Christ. Mais ce ne fut pas, comme le bienheureux Angélique, la scène de la crucifixion qu'il choisit, soit qu'il ne trouvât pas, dans sa vie trop dissipée, les sources d'un assez haut pathétique, soit pour d'autres causes. Il avisa une autre page de l'Évangile, celle où Jésus, qui avait aimé les siens qui étaient dans le monde, voulant les aimer jusqu'à la fin, institua en leur faveur le mystère auguste de la sainte Eucharistie. Léonard de Vinci se prépara pendant longtemps à sa grande œuvre. Les musées de Saint-Pétersbourg possèdent une foule de dessins où l'on voit ce grand artiste étudier, avec une puissance et une patience merveilleuses, les têtes des différents apôtres qu'il voulait grouper autour du Maître. Quant à la figure principale, comme on lui demandait où il en trouverait le modèle, il répondit qu'il ne le chercherait pas sur la terre. « La tête du Christ, dit Lomazzo, fut pour lui l'objet des plus longues méditations. » Et il nous montre ce beau génie continuellement absorbé dans cette contemplation. Lorsque enfin tout ému de ce qu'il avait entrevu, voulant le réaliser, il approcha son pinceau de la toile, ce même dis-

ciple nous apprend que la main du maître tremblait d'émotion. Cependant rien n'égale le calme, la grandeur, la haute sérénité, la tendresse infinie du Christ de Léonard de Vinci. Ses yeux d'une beauté ravissante, ses lèvres entr'ouvertes par l'amour, ses mains étendues, je ne sais quelle tendre inclination de tout le corps du côté du cœur, donnent à cette figure une onction pénétrante. Elle a été mille fois gravée; mais ni le burin, ni la photographie, ni même la parole ne donneront jamais une idée de cette scène divine. Outragée par les hommes, retouchée par d'indignes peintres, abandonnée dans un réfectoire changé en magasin de fourrage et en écurie, elle étincelle encore aux regards qui la contemplent. C'est un des plus sublimes efforts qui aient jamais été faits pour peindre l'adorable figure, divine et humaine, de Jésus-Christ.

Il semble qu'une pareille tentative n'aurait pas pu être surpassée. Elle le fut cependant. On vit tout à coup apparaître un jeune homme dont les premiers essais à vingt ans firent pâlir tout ce qu'avaient montré au monde les maîtres les plus consommés, et qui, mort à la fleur de l'âge, avant d'avoir atteint la maturité, est resté à jamais sans rival. Il unissait la sobriété et la majesté romaines à l'idéal le plus exquis; la science du dessin, le goût des détails, le sens du fini, du correct, à l'intuition des grandes lignes, à la beauté des couleurs et à la fougue du génie le plus hardi. Avec cela, plein de foi, pieux, chaste quoi qu'on en ait dit, n'ayant pas tracé une seule figure que ne puisse contempler une vierge [1], en ayant tracé des milliers que contempleront éternellement les saints, et où ils viendront, même les plus extatiques, élever encore leur âme

[1] A la Farnésine, il faut bien distinguer ce qui appartient au maître, et ce qui est l'œuvre de ses disciples.

et échauffer leur amour : tel fut Raphaël. Il a fait descendre le ciel sur la terre. Il a entr'ouvert la nue, et il nous a montré les apôtres, les martyrs, les anges, tels qu'ils doivent être dans les splendeurs célestes. On ne les conçoit pas plus beaux. Il a agrandi, dans l'esprit des fidèles, l'image de la Vierge Marie et de son divin Enfant. Qui pourrait compter le nombre, qui pourrait dire la beauté idéale et pure de ses Vierges-Mères? Il recommence sans cesse sans se répéter jamais. Où donc habitait ce merveilleux esprit pour en rapporter chaque matin des visions où la Vierge apparaît tous les jours plus belle? A de certains moments il se surpasse. Et cela sans peine, sans efforts, dans un calme céleste, dans un travail doux, tranquille, qui jamais ne s'exalte et qui jamais non plus ne s'arrête. Il n'avait plus que quelques mois à vivre, à peine âgé de trente-sept ans, lorsqu'il conçut la pensée d'un tableau où il donnerait à la figure du Christ toute la beauté dont il se sentait capable. Il choisit pour sujet la scène éclatante de la *Transfiguration*. Jamais sa main n'avait été plus sûre d'elle-même; jamais son esprit plus lumineux; jamais de plus ineffables visions de beauté n'avaient ravi son âme. Une unité magistrale mêle le ciel et la terre dans ce tableau, et les groupe autour du Christ en extase. Des raccourcis superbes, du plus grand effet, permettent à tant de personnages de se mouvoir libres dans un espace relativement petit. Des contrastes saisissants mettent en lumière la céleste apparition de l'Homme-Dieu. Avec quel art il place à ses pieds cet enfant agité, torturé par l'esprit mauvais, mais beau dans sa douleur comme le Laocoon; cette mère sublime dont les bras étendus rappellent la Niobé de Praxitèle! Et que cette humanité déchue, souffrante, fait bien ressortir la lumière, le calme, la paix céleste et

la gloire de l'humanité transfigurée en Jésus-Christ! Où ai-je entendu dire que cette mère auguste, dont les vêtements sont dans un si chaste désordre pour montrer le trouble et la naïve hardiesse de la douleur, était le commencement de l'invasion de l'art païen? O blasphème! ô fanatiques, incapables de rien comprendre! Lorsque, s'élevant par degrés des premiers plans du tableau, on arrive à contempler la figure même du Sauveur, ce front radieux, ces yeux noyés dans l'extase, ces lèvres brûlant d'amour, tout cet ensemble si aérien et cependant si solide, où s'unissent, dans un art si consommé, l'humanité et la divinité, le ciel et la terre, les larmes jaillissent des yeux, et une émotion toute sainte fait battre le cœur. Ce fut l'impression générale à Rome, au moment où éclata tout à coup ce cri : « Le maître est malade! Le maître est mort! » On accourt; on envahit l'atelier. Le jeune maître est là, pâle, éteint à trente-sept ans; et à côté de son lit, radieuse, l'œuvre qui a eu les derniers coups de son pinceau. On la porta à ses funérailles, le pape l'ayant voulu, afin que les larmes et les cris d'admiration, s'alternant dans la foule, fissent au peintre un cortége digne de lui, et que l'Église et le monde, l'Église encore plus que le monde, sussent quel *voyant* ils venaient de perdre!

Et cependant, ô art divin, avoue ta défaite. Même avec le *Beato*, même avec Raphaël, tu ne nous donneras jamais qu'une ombre de l'adorable beauté de Notre-Seigneur Jésus-Christ!

CHAPITRE TREIZIÈME

LA RÉDEMPTION

Arrivons maintenant au dogme de la Rédemption.

Nous avons vu que très-probablement, quand même Adam n'aurait pas péché, l'Incarnation aurait eu lieu. Le Verbe serait descendu au sein de son œuvre pour lui donner une beauté infinie. Le péché n'a influé que sur la forme de l'Incarnation : au lieu d'une Incarnation dans la gloire, l'Incarnation dans la douleur.

Mais ce qui certainement n'aurait pas eu lieu sans le péché, c'est la Rédemption.

En amour comme en puissance, la Rédemption dépasse de cent coudées l'Incarnation. Imaginez un homme qui ne saurait rien, et donnez-lui à deviner ce qu'a dû être la mort d'un Dieu; puis montrez-lui le gibet du Golgotha : il reculera fondroyé.

De fait l'humanité avait pressenti l'Incarnation; personne n'a jamais soupçonné le Calvaire. Un Dieu descendu sur la terre pour subir le châtiment mérité par l'homme coupable; un Dieu jugé, condamné, crucifié par sa créature, et la régénérant par le supplice même que cette

créature, insensée et odieuse, lui inflige : voilà qui confond la raison et qui d'abord la révolte.

Ce fut la première impression. *Judæis scandalum; gentibus stultitiam*[1] ! Comment les larmes sont-elles venues ensuite? Comment tant de baisers ont-ils été déposés sur ce gibet? Nous l'allons voir.

Le gibet du Christ est le dernier mot du Christianisme. Jusque-là on adorait des dieux vivants; le Christianisme est la religion d'un Dieu mort. Là est sa prodigieuse nouveauté. Sous une apparence de folie, là est sa beauté idéale. La croix est le charme inépuisable du Christianisme, et l'éternel attendrissement de l'humanité.

Mais pour bien voir ces choses, il faut regarder attentivement le problème obscur et complexe, résolu par la croix de Jésus-Christ. Les éléments en étaient multiples. Essayons de les dégager.

I

Le péché, nous l'avons vu, avait vicié la nature humaine. Mais il avait eu un autre résultat plus grave encore : il avait offensé et irrité Dieu. Dieu est la justice infinie. Or la justice, c'est l'aversion du mal; et quand la justice tient un glaive, c'en est la punition. La justice qui voit le mal et qui ne le punit pas n'est plus la justice. La paternité elle-même ne peut pas toujours pardonner; elle doit châtier, si elle veut rester la paternité. Et si tant de mères,

[1] I Paul. *ad Corinth.*, I, 23.

surtout quand elles ont perdu le père de leurs enfants, demeurent incapables de les élever, c'est que leurs mains trop tendres ne savent pas porter le glaive nécessaire de la paternité.

L'humanité ayant péché, il fallait donc qu'elle fût châtiée, à moins qu'elle ne désarmât la justice infinie par une expiation proportionnée à la faute; c'est-à-dire à moins qu'elle ne se châtiât elle-même comme elle le méritait. Car tout péché exige un châtiment. Le péché serait impossible, si l'ordre qu'il trouble n'était rétabli par le châtiment qu'il subit.

Les théologiens se sont demandé si Dieu n'aurait pas pu pardonner purement et simplement à l'homme coupable. Mais après avoir pardonné au premier homme, il aurait fallu pardonner à ses enfants, à ses petits-enfants, à ses arrière-descendants. L'histoire n'aurait été qu'une série de fautes et de pardons, où il n'y aurait plus eu ni dignité du côté de Dieu, ni moralité du côté de l'homme.

D'ailleurs, il ne faut pas juger de Dieu d'après nos pensées et le rapetisser à notre taille. Écoutons Malebranche dans ses admirables *Conversations chrétiennes sur la Religion :* « Prenez donc garde, Aristarque; pensez-vous que Dieu soit clément?

« ARISTARQUE. Si je le pense!

« THÉODORE. Mais pensez-vous qu'il soit juste?

« ARISTARQUE. Oui, certainement.

« THÉODORE. Vous croyez donc qu'il est impossible que le péché demeure impuni; que Dieu ne peut qu'il ne se venge de ceux qui l'offensent, et qu'il est nécessaire qu'il se satisfasse en satisfaisant à sa justice?

« ARISTARQUE. Je ne sais, Théodore; car puisque Dieu est clément, il peut pardonner lorsqu'il le veut.

« Théodore. Mais peut-il le vouloir?

« Aristarque. S'il le peut? Les hommes le peuvent bien.

« Théodore. Les hommes peuvent pardonner, lorsqu'on les offense; ils ne doivent pas se venger. Comme ils s'aiment trop, ils excèderoient; comme ils sont pécheurs, ils se condamneroient; comme tout ce qui les blesse est ordonné de Dieu, on peut dire qu'ils se révolteroient... Mais si les hommes avoient reçu la souveraine sagesse et la souveraine puissance pour juger et pour punir; si la règle de leur volonté étoit l'ordre; s'ils ne pouvoient agir que selon l'ordre : pourroient-ils ne pas venger les crimes que l'on auroit commis contre Dieu? Pourroient-ils pardonner le désordre, sans blesser l'ordre?

« Certainement non. Ils abuseroient de leur puissance; ils blesseroient l'ordre immuable de la justice; ils pècheroient; ils n'auroient aucun amour pour Dieu, ni aucun zèle pour sa gloire. Pensez-vous donc que Dieu puisse agir autrement?

« Non, Aristarque; Dieu n'est pas clément comme les hommes; cette clémence dont vous parlez seroit contraire à la justice qu'il se doit à lui-même, à sa loi substantielle. Étant essentiellement juste, il faut qu'il punisse le péché.[1]. »

Voilà, en effet, la loi nécessaire, éternelle. L'homme ayant péché, il fallait qu'il fût puni et qu'il y eût un châtiment proportionné à l'offense. Seulement Dieu avait laissé à l'homme une liberté, qui prouve avec quelle bonté et quel respect il le traite. C'était la liberté de s'imposer à lui-même ce châtiment expiateur et régénérateur. En se l'im-

[1] Malebranche, *Conversations chrétiennes*, Ve entretien.

posant, il s'épargnait la douleur et la honte de le recevoir d'un autre. C'est la miséricorde infinie qui, ne pouvant désarmer la justice, a inventé cette tendre combinaison, qui permet au coupable, en versant volontairement quelques gouttes de sang, de s'en épargner des flots. La justice voulait le châtiment du coupable; l'amour a inventé l'expiation.

Mais cette expiation, où la trouver? L'homme était-il capable de se châtier lui-même? Son esprit était-il assez lumineux et assez profond pour sentir quel châtiment il avait mérité; son cœur assez magnanime pour en accepter l'intensité? D'ailleurs le péché avait été deux fois universel : universel en ce que tous avaient péché dans leur père; universel en ce que tous ensuite, soumis à une épreuve personnelle, avaient péché pour leur propre compte. Il aurait donc fallu une expiation universelle aussi, l'humanité tout entière acceptant l'expiation.

Mais l'humanité, c'est la masse; et la masse est vulgaire, lâche, incapable d'héroïsme et d'amour. Les héros sont rares. A défaut de tous, Dieu ne pourrait-il pas se contenter de quelques-uns? C'est le dialogue de Dieu et d'Abraham. « Seigneur, Seigneur, ce peuple est coupable, mais s'il y avait cinquante justes? — Je l'épargnerais à cause de cinquante justes. — Mais s'il y en avait quarante, trente?... S'il n'y en avait que dix? — *Non delebo propter decem*[1]. »

Seigneur, Seigneur, l'humanité tout entière est coupable! Mais s'il y avait un juste, un héros, un pur, qui consentît à expier pour tous! D'ailleurs, est-ce que l'humanité n'a pas péri par un seul? Seigneur, Seigneur, pourquoi ne serait-elle pas relevée par un seul?

[1] Gen. XVIII, 32.

Ce fut la seconde industrie de l'amour infini. La première avait été l'invention de l'expiation; la seconde fut l'invention de l'expiation par un seul.

Mais ce seul, où le trouver? Cet unique, seul capable de satisfaire à la justice de Dieu et d'expier les péchés du monde, où était-il? Car remarquez quelles conditions il devait avoir. Il fallait d'abord que cette victime unique fût aussi *humaine* que possible; qu'elle portât de je ne sais quelle manière mystérieuse toute l'humanité en elle; qu'elle fût, non pas *un homme*, mais l'HOMME; en sorte qu'en le frappant, le sacrificateur pût dire: Voilà l'Homme.

Il fallait en second lieu, et ceci paraissait un problème insoluble, que cet homme fût à la fois criminel et innocent : le plus criminel de tous pour qu'il pût être châtié sans injustice; et le plus innocent, que dis-je? d'une innocence absolue, pour que le châtiment pût se transformer en expiation.

Il fallait en troisième lieu, autre difficulté redoutable, que tout en étant un être personnel, distinct de tous, il fût en même temps universel, et qu'il possédât je ne sais quelle vertu qui lui permît d'étendre son action à tous les hommes, de faire jaillir son sang expiateur et réparateur à tous les points de l'espace et du temps.

Encore n'est-ce pas tout. Et il nous faut rendre la parole à Malebranche pour qu'il nous dise la plus haute et la plus introuvable des qualités de cette victime.

« THÉODORE. Je ne sais, Aristarque, si vous me suivez; que voulez-vous dire?

« ARISTARQUE. Le voici. Dieu est infiniment sage et infiniment puissant : pourquoi ne pourroit-il pas créer une créature assez noble et assez élevée au-dessus des pécheurs pour satisfaire pour eux?

« Théodore. Quoi ! Aristarque, une créature se mêlera de réconcilier les pécheurs ? Une créature osera parler pour des pécheurs ? Mais, je le veux, qu'elle parle, qu'elle souffre, qu'elle satisfasse, qu'elle sacrifie pour nous tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle est, son sacrifice sera encore indigne de la justice de Dieu ; sa satisfaction n'égalera pas la grandeur de nos offenses, puisque toute offense à Dieu est infinie à cause de la dignité infinie de la majesté divine.

« Faisons un peu agir l'être infiniment parfait selon ce qu'il est, d'une manière qui porte le caractère de ses attributs. Les hommes ont violé sa loi, et il veut en tirer satisfaction. Comment s'y prendra-t-il sans démentir son infinité, l'attribut essentiel de la divinité? S'il crée une créature mille millions de fois plus excellente que la plus noble des intelligences, afin qu'elle satisfasse pour nous, le voilà qui se dégrade et qui dément son infinité, puisqu'il compte cette créature pour quelque chose par rapport à lui. Car le fini, quelque grand qu'on le suppose, comparé à l'infini, n'est rien. Le plus juste exposant de ce rapport, c'est zéro. Donc la satisfaction de cette créature est nulle. Dieu ne peut donc la compter pour quelque chose par rapport à lui, sans prononcer par là qu'il est fini ; jugement qui dément son attribut essentiel. Comment alors cette excellente créature, qui ne peut plaire à Dieu par elle-même, pourra-t-elle lui rendre agréables des pécheurs et satisfaire pour eux? Non, Aristarque, Dieu ne pouvoit être satisfait par toute autre satisfaction que par celle d'une Personne divine. Rien n'est digne de Dieu que Dieu même. Toute offense de Dieu est infiniment criminelle, et il n'y a rien d'infini que Dieu. Il ne peut donc se satisfaire, s'il ne s'en mêle ; telle est sa grandeur [1]. »

[1] Malebranche, *Conversations chrétiennes*, Ve entretien.

Voilà donc la troisième invention de l'amour divin pour tirer l'homme du misérable état où il était tombé, sans offenser la justice infinie qui en réclamait la punition. A la place du châtiment qui détruit, l'expiation qui relève; à la place de l'expiation impossible de tous, l'expiation volontaire d'un seul; et ce seul étant à la fois Dieu et homme, portant en lui d'une manière ineffable tous les temps, tous les lieux, tous les crimes, toutes les innocences, et le ciel et la terre, et la divinité même et l'humanité, pour tout réconcilier en lui, tout purifier et tout réunir! Il faut avouer que si Dieu pouvait pardonner purement et simplement à l'homme coupable, ce qui pour beaucoup eût été l'idéal, il y avait quelque chose de plus beau, de plus profond, de plus digne de Dieu, de mieux adapté aux plaies de notre nature, de plus capable d'enchanter et d'attendrir éternellement l'humanité, c'est ce qu'il a fait.

II

En même temps que Dieu prédestinait la Victime, il préparait l'autel pour l'immolation. La mort venait de naître, cachant dans ses flancs tout ce qui était nécessaire à la pleine réparation de l'humanité.

1° La séparation violente, douloureuse de l'âme et du corps, conséquence et en même temps punition de la séparation de l'âme d'avec Dieu produite par le péché.

2° La destruction du corps souillé par le mal; le sang vicié éteint et chassé de ces veines de l'homme, où il n'était plus digne de demeurer.

3° Le brisement de tout l'être dans l'humiliation, la douleur et l'obéissance; vertus précisément opposées aux trois éléments constitutifs du péché, l'orgueil, la concupiscence et la révolte.

4° La proclamation solennelle, éclatante du souverain domaine de Dieu sur toutes choses; ce qui était le rétablissement de l'ordre et la nécessaire réparation du péché, qui avait dit : « Nous n'obéirons pas; nous serons comme des dieux! »

Voilà la mort; c'est le plus grand acte par lequel Dieu puisse manifester la haine infinie qu'il a pour le mal. Car où trouver une vengeance plus complète? Qu'y a-t-il au delà de la mort? Elle exprime donc, d'une manière souveraine, la haine de Dieu pour le mal; et si elle est persévérante, si elle devient éternelle, elle prend le degré de l'infini.

Mais c'est précisément parce que, dans la mort, la peine est adéquate au péché, qu'elle pouvait devenir l'instrument de la régénération. Elle rétablissait tout dans l'ordre. Il ne fallait pour cela que deux choses : d'abord, qu'elle fût acceptée volontairement; ensuite, comme le péché avait eu le caractère de l'infini, que cette acceptation se fît dans des conditions où elle revêtirait le caractère de l'infini.

N'allez pas croire, en effet, que l'expiation réside dans la peine. C'est là une des plus grandes erreurs modernes. La peine ne répare rien, n'expie rien, n'efface rien. Quand un misérable se fait traîner de force à l'échafaud, sa mort n'est qu'une honte de plus, ajoutée à toutes celles de sa vie. Ce qui répare, ce qui expie, c'est la peine acceptée, c'est la mort volontaire.

Oui, accepter volontairement la mort comme un châtiment, c'est entrer dans les pensées de Dieu sur le péché;

c'est participer à la haine infinie qu'il a pour le mal, c'est chasser celui-ci de son âme, autant que cela est possible à l'homme. Accepter volontairement la mort plutôt que de manquer à un devoir, c'est aimer le bien comme Dieu l'aime, par-dessus tout; c'est monter aux derniers sommets de l'amour!

Et voilà pourquoi, dans toutes les nations, par une sorte d'intuition universelle et invincible, on n'a jamais rien conçu de plus grand que la mort volontaire. C'est elle qui fait la gloire du soldat, et qui marque d'une grandeur si touchante celui qui donne volontairement sa vie pour son pays. Que dis-je? elle transforme le criminel lui-même et le relève de l'infamie; et il y a eu des échafauds qui sont devenus des autels, par le seul fait d'une magnanime acceptation.

Mais si la mort volontaire touche toujours au sublime, il y a des circonstances où elle semble le dépasser, et prendre des proportions qui ne sont plus de la terre. A la place d'un criminel, mettez un innocent traîné à l'échafaud par des scélérats; un innocent, une âme pure, offrant à Dieu sa vie pour ceux qui la lui ravissent; et essayez de mesurer la grandeur d'un pareil acte. C'est de Louis XVI encore plus que de Madame Élisabeth qu'il faut dire avec M. de Maistre : « Il a pu y avoir dans ce cœur telle acceptation capable de sauver un monde. »

Encore n'est-ce pas le dernier mot de la transfiguration de la mort par l'acceptation volontaire, et les hommes ont entrevu et réalisé quelque chose de plus profond. Prenez saint Charles Borromée, par exemple, descendant pieds nus, une corde au cou, sur la place publique de Milan; et après avoir lutté vainement contre le fléau, vainement

soigné les malades au péril de sa vie, et enthousiasmé par son exemple les serviteurs des pauvres, voyant que rien ne sert, que la mort continue ses ravages, se retournant vers le ciel et criant à Dieu : Seigneur, frappez-moi, mais épargnez mon peuple! La conscience sent instinctivement que nous sommes ici aux dernières limites de la grandeur humaine. Le fléau cessa, et on concevrait à peine qu'il en eût été autrement.

Maintenant agrandissez la scène et la personne. A la place d'une ville, d'une nation, placez l'humanité; supposez un Être, plus innocent que Louis XVI, plus magnanime que saint Charles Borromée, capable de mettre dans son immolation volontaire non-seulement toute la sublimité humaine, mais la réalité même de l'infini, vous avez le mystère de la Rédemption de l'humanité par le sacrifice volontaire de la croix.

III

Cette victime qu'exigeaient la justice de Dieu et les péchés de l'homme, l'antiquité, qui avait l'intuition qu'elle devait se trouver quelque part, la cherchait partout. Elle en avait besoin. Elle l'appelait avec une anxiété croissante. L'histoire des cultes anciens n'est guère que le récit des efforts, quelquefois bizarres, souvent odieux, toujours inutiles, par lesquels le monde, impatient d'expiation et de réconciliation avec Dieu, cherche la victime qui pourra l'accomplir.

Comment cette idée de la substitution d'une victime entra-t-elle dans l'esprit des peuples? comment vint-on à

se persuader qu'à la place de l'humanité coupable, de ce sang vicié qu'on devrait verser dans la douleur et la honte, Dieu accepterait un sang étranger? En dehors du Christianisme, je n'en sais rien. La chose est tout à fait inexplicable. Pythagore proteste; Plutarque s'étonne; Platon, plus profond, s'en réfère à de vieilles traditions qui ne sont pas à dédaigner. Mais, en dépit de la raison qui ne comprend pas et qui sourit, le fait est universel, perpétuel, indestructible. Partout, sur tous les points du globe, cet acte singulier se retrouve. A l'homme coupable, partout on substitue une victime. On la prend aussi belle, aussi pure que possible, la plus précieuse de toutes. Surtout on la choisit la plus *humaine*, la plus approchante de l'homme; celle qui sert à sa nourriture, qui n'est pas encore l'homme, mais qui, par la manducation, va en quelque sorte le devenir. On lui impose les mains, on la charge des péchés de l'humanité; on lui infuse, si j'ose ainsi dire, le crime de l'homme; on la fait anathème à cause de lui; puis on l'immole, avec des chants, des génuflexions, des prières, avec les rites religieux les plus solennels. Divisés sur tout le reste, différents de langue, de mœurs, de coutumes, les peuples se retrouvent tous unanimes ici. C'est partout le plus grand acte de la Religion.

Nulle part, cependant, il ne suffit d'immoler la victime. Partout il faut que son sang coule sur l'autel. C'est dans l'effusion du sang que réside la vertu du sacrifice. « Sans l'effusion du sang, dit saint Paul, il n'y a point de rémission du péché [1]. » En parlant ainsi, l'Apôtre n'annonce point une doctrine nouvelle; il ne fait qu'exposer la doc-

[1] Paul. *ad Hebr.* IX, 22.

trine du genre humain depuis l'origine du monde. « C'était, comme le remarque un célèbre orientaliste, Bryant, une opinion unanime et qui avait prévalu de toutes parts que la rémission du péché ne pouvait s'obtenir que par l'effusion du sang[1]. » Et la Bible donne la clef divine de cet étrange sentiment. « La vie, dit le Lévitique, est dans le sang; c'est pourquoi il sera répandu sur l'autel pour l'expiation de vos péchés; et c'est par le sang que l'âme sera purifiée[2]. »

Quand donc le sang, dans le sacrifice antique, a commencé à couler, et que, selon la vieille tradition des peuples, cette effusion du sang a apaisé la colère des dieux et détourné, sur la victime immolée, les coups destinés aux hommes, on s'approche de l'autel, on se couvre de ce sang; on s'en marque le front; on en met sur les portes de sa maison; quelquefois on creuse une fosse sous l'autel, de manière que le sang expiateur tombe en pluie sur les épaules de celui qui offre le sacrifice; il sort de là purifié. Souvent on y appelle, pour les adoucir, les ombres plaintives des morts. Elles viennent boire ce sang, et quelquefois en si grand nombre, comme Homère le raconte, qu'elles gênent les vivants et qu'il faut les écarter de l'épée. Que dis-je? Les dieux y viennent aussi; ils s'y apaisent; et alors on peut tout obtenir d'eux.

Et ce n'est pas seulement dans les nations assises à l'ombre de la mort qu'on voit ces étranges traditions. Séparé d'elles par tout le reste, le peuple juif a, plus qu'elles encore, la passion du salut par le sang. Tout est en sang dans la loi; tout en est purifié, protégé, sanctifié :

[1] Bryant, *Mythologis explaned*, t. II, in-4°.

[2] Levit. XIII, 2.

l'autel, le tabernacle, les vases sacrés, les mains des prêtres, et surtout le peuple. Le grand prêtre lui-même, bien qu'il n'entre qu'une seule fois l'année dans le Saint des saints, n'y entre que par le sang de la victime. Il le porte sur ses mains; il en marque les coins de l'autel; il en purifie les murs du propitiatoire; il ne s'approche de Dieu que protégé par le sang. Voilà ce que note Bossuet dans cette admirable *Élévation* que j'ai déjà citée, et dont le titre est lumineux par lui-même : *Les Sacrifices sanglants et le sang employé partout* [1].

Mais vains efforts! La réconciliation ne s'opérait pas. On avait beau multiplier les victimes, Dieu restait irrité; le ciel ne s'approchait pas de la terre. A quoi cela tenait-il? Les druides le proclamaient sur leurs dolmens en sang : « *A moins*, disait le prêtre, *que la souillure de notre race coupable ne soit lavée* DANS LE SANG D'UN HOMME, *la colère des dieux ne sera jamais apaisée* [2]. » Qu'est-ce, en effet, que le sang des animaux pour apaiser le Ciel irrité? Qu'est-ce surtout pour laver la souillure de l'homme? Il y avait là une affreuse tentation. Toute l'antiquité, excepté le peuple juif, y succomba; et partout, même chez les nations les plus brillantes, on vit l'homme traîner l'homme à l'autel, et chercher dans ses veines cette goutte de sang, expiatrice et purifiante, dont le monde avait besoin.

Mais, dans cette immolation de l'homme, il y eut deux oscillations affreuses. Il fallait que la victime fût criminelle, chargée de péchés; on se jeta donc sur les criminels, on les traîna à l'autel, persuadé, comme l'étaient les

[1] Ni sur cette croyance des Juifs, ni sur ces traditions des peuples, je ne cite de textes. Il en faudrait mettre des milliers; et d'ailleurs on les trouve partout.

[2] Faber, *Horæ Mosaicæ*.

druides, et comme le remarque Platon, que le supplice des coupables était fort agréable à la Divinité. Des coupables, on passa aux étrangers; car étranger et ennemi étaient synonymes; on fouilla leurs veines pour en tirer un sang plus *humain* que celui des animaux, plus chargé de péchés, et par conséquent plus apte à désarmer la colère de Dieu. Et, pour ajouter une efficacité à toutes celles-là, on imposait sur la tête de cette victime humaine tous les péchés du peuple; ou bien, comme chez les Perses et les Babyloniens, on la faisait asseoir sur le trône du roi; on lui mettait sa couronne; on la revêtait de ses habits royaux, puis quand, avec tous les péchés du peuple, elle en avait revêtu la majesté, on la conduisait, avec des chants et des prières, à l'autel de l'immolation.

Mais, hélas! hélas! pas plus avec des hommes qu'avec des animaux, on ne réussissait à rapprocher le ciel de la terre. Une seconde tentation s'empara du cœur des hommes. Quoi! des criminels pourraient apaiser la colère de Dieu! Ils paient pour eux-mêmes; comment pourraient-ils payer pour les autres? ce sont des suppliciés; ce ne sont pas des victimes. Est-ce que la première qualité d'une victime, ce n'est pas la beauté? La beauté et l'amour? La beauté, pour charmer le cœur de Dieu; l'amour, c'est-à-dire l'acceptation libre, volontaire, généreuse, sublime de la douleur et de la mort? Mais où trouver de telles victimes? Si on mettait la main sur les enfants! Et partout, en effet, on égorgea des enfants. Et, ne les trouvant pas encore assez beaux, on mit la main sur des jeunes gens, sur des jeunes filles, à l'âge le plus exquis de la beauté; cherchant avec passion cette goutte de sang pur qui apaiserait le cœur de Dieu. Mais si nulle part, dans aucune victime, on ne trouvait la beauté, on y trouvait bien moins encore

l'amour, l'acceptation héroïque de l'expiation pour le salut du monde.

Aussi l'antiquité multipliait les sacrifices; elle inondait tout de sang; elle recommençait toujours, et elle ne parvenait nulle part à trouver la beauté dans l'amour et l'amour dans la beauté; c'est-à-dire le seul sacrifice capable, pensait-elle, de racheter le monde coupable.

Vienne donc la grande Victime, la victime à la fois divine et humaine! Qu'elle monte sur la croix, et que, par une expiation proportionnée au péché, elle réconcilie enfin le ciel et la terre!

IV

Elle vint en effet; et nous allons voir dans quelle beauté et avec quel amour; dans quelle proportion parfaite avec les besoins, les aspirations, les désirs, les espérances de l'humanité. Elle vint, et le problème qui torturait le monde est, dans cette auguste Victime, si divinement et si clairement résolu, qu'aussitôt l'angoisse cesse. On ne savait où trouver une victime capable d'apaiser la colère de Dieu; on n'en cherche plus! On multipliait les sacrifices; ils disparaissent partout et en peu d'années! Le sang ne coule plus nulle part. L'homme se sent pardonné; il n'a plus peur de Dieu; il le traite comme un père.

Non pas que le genre humain ait cessé de croire à la nécessité d'une Victime! Au contraire, il proclame, encore plus haut que dans l'antiquité, le besoin du sang expiateur. Mais il n'a plus besoin de le chercher, parce qu'il le

possède. Il se tourne vers la croix où est mort Jésus-Christ; il l'appelle son Rédempteur; il vient assister à l'éternel renouvellement de son sacrifice; il reçoit sur ses lèvres son sang divin; et il y trouve, avec le pardon de ses fautes, la source toujours jaillissante de la régénération et de la vie.

Ce seul fait de la cessation des sacrifices au lendemain du Calvaire, et de l'apaisement des angoisses de l'humanité à la recherche d'une victime, suffirait à prouver qu'elle est venue; et tant de paix, après tant d'inquiétude, montre assez que le problème a été résolu.

Mais ces aperçus vont recevoir une confirmation magnifique de la contemplation même de l'auguste Victime.

CHAPITRE QUATORZIÈME

LA RÉDEMPTION (SUITE)

Approchons-nous maintenant de la croix, et essayons de voir Jésus-Christ, à la lumière de la mort.

Je viens de relire le récit de la Passion dans les quatre Évangélistes. J'en suis à la fois étonné et ému. Jamais peut-être la nature humaine n'avait paru si laide. On dirait que toutes les passions s'étaient donné rendez-vous au pied de ce gibet. La trahison, l'odieuse trahison ouvre la marche; puis viennent la faiblesse des uns, la perfidie des autres, la lâcheté de tous. Un Judas qui vend son maître pour trente deniers; un Pilate qui le condamne, le sachant innocent, et qui se lave les mains; un Hérode qui se moque de lui; des prêtres qui l'insultent; et cette foule, imbécile et cruelle, que nous avons vue hier à la rue Haxo, et qui crie : A mort, à mort, sans savoir pourquoi. O mon Dieu, mon Dieu! apporter en ce monde une doctrine sublime, une vie idéalement pure, un cœur incomparable, des mains pleines de bienfaits, et succomber sous la conjuration de toutes les lâchetés et de tous les crimes; il y aurait de quoi faire désespérer de la vérité et décourager de la vertu!

Mais bientôt la conscience indignée se relève. Après tout, qu'ont-ils pu contre l'auguste Victime? Quand on presse l'eau, elle jaillit avec plus de force. Quand on comprime le feu, il petille avec plus d'ardeur. Quand on éprouve une grande âme, ô spectacle divin! on la rend plus belle encore. Voilà tout ce qu'ils ont pu. La mort, l'odieuse mort n'a servi qu'à faire resplendir l'adorable beauté du Crucifié.

Et, avec cette beauté idéale qui grandit dans la douleur, elle a mis en lumière la profondeur toute divine de sa mission, la sublimité de son sacrifice, la grandeur de son amour. Nous sommes ici au pied d'un nouveau Sinaï. Il s'en échappe des éclairs; on y entend des coups de foudres. Mais ce sont les foudres de l'amour. Et c'est par là que Jésus-Christ a achevé de guérir et de racheter le monde.

Voilà ce que je voudrais essayer de dire. O mon Dieu, jamais l'esprit humain ne s'est senti plus impuissant qu'au pied de la croix. On ne devrait pas même essayer d'y parler. Je regarde le Calvaire; personne n'y a parlé. Marie s'y est évanouie de douleur; mais elle n'a pas parlé. Madeleine s'y est suspendue aux pieds de Jésus mourant; mais elle n'a pas parlé. Saint Jean a fixé sur le côté percé du Sauveur de longs et amoureux regards; mais il n'a pas parlé. On n'y a entendu que les gémissements de la Victime. Ah! que seuls encore ils retentissent dans nos âmes, et qu'ils illuminent eux-mêmes le mystère de la Rédemption!

I

Contemplons d'abord la Victime.

Jamais, ni par le pinceau, ni par la plume, ni par la parole, on ne peindra l'adorable beauté de Celui dont Jean-Baptiste disait : « Voici l'Agneau de Dieu; voici celui qui efface vraiment le péché du monde [1]. » Tout ce que l'antiquité avait attendu, désiré, pressenti; tout ce qu'elle avait cherché vainement : cette union des qualités les plus contradictoires; ces termes opposés du plus redoutable des problèmes; tout cela apparaissait réuni, concilié, divinement entrelacé. Quelle victime plus belle monta jamais plus volontairement sur l'échafaud! *Seigneur, les holocaustes et les sacrifices ne vous ont pas plu; vous m'avez donné un corps, et j'ai dit : Me voici* [2]. Quelle victime plus courageuse et plus magnanime! *Levons-nous, marchons; voici l'heure* [3]. Quand mit-on plus d'amour dans une immolation plus douloureuse? *Il y a un baptême dans lequel il faut que je sois plongé; et combien le temps me dure en attendant l'heure* [4]! Et quelques jours après : *J'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque avec vous* [5]. Pourquoi? parce que c'était la dernière, celle où, « après avoir aimé les siens qui étaient dans le monde, » il allait les « aimer jusqu'à la fin ».

[1] Joan. I, 29.
[2] Paul. *ad Hebr.* X, 5.
[3] Joan. XIV, 21.
[4] Luc. XII, 50.
[5] Ibid., XXII, 15.

Mais ne nous arrêtons pas à ces merveilles, après tout secondaires. On cherchait une victime qui fût à la fois innocente et criminelle; la plus criminelle de toutes pour qu'elle pût être châtiée sans injustice : et en même temps d'une innocence absolue pour qu'elle pût transformer le châtiment en expiation. « Il fallait un juste, dit saint Augustin ; mais un juste sur qui pût tomber la malédiction que traîne après soi le péché et le châtiment qui lui est dû [1]. » Comment accorder des choses aussi contradictoires? Si la victime n'est que coupable, Dieu la rejettera; il aura sa mort en mépris. Si elle n'est que juste, comment décharger sur elle la vengeance? Où trouver une victime, à la fois innocente et coupable? La voici; la voici. *Qui de vous me convaincra de péché* [2]? Entendez-vous le cri du juste? « Il est saint, saint, saint à Dieu, sans aucun péché, » dit Pascal, traduisant saint Paul : *Sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus* [3]. Et en même temps qu'il est saint, l'Apôtre nous le montre chargé des malédictions de Dieu, parce qu'il est couvert de péchés. Est-ce lui qui les a commis? Non, non, mais il en est couvert; il s'en est chargé. Comme autrefois on imposait les péchés du peuple sur le bouc émissaire et qu'ensuite on le chassait avec mépris et malédiction, ainsi Dieu met sur lui tous les péchés de l'humanité. Le voilà cet innocent, cet agneau sans tache, devenu tout à coup un bouc d'abomination, chargé des crimes, des impiétés, des blasphèmes de tous les hommes. Et n'imaginez pas qu'il ne les ait pris qu'en apparence, du bout des doigts, osant à peine y toucher; il les a pris si vraiment, il s'en est enveloppé si complétement que saint

[1] Aug. *De littera et spiritu*, § 17.
[2] Joan. I, 46.
[3] Paul. *ad Hebr.* VII, 26.

Paul ne distingue plus. Lui qui l'appelait tout à l'heure : *Saint, saint, saint à Dieu,* tout à coup il change de langage : « Celui qui ne connaissait pas le péché, pour nous IL A FAIT LE PÉCHÉ. » *Eum qui non noverat peccatum pro nobis peccatum fecit* [1]. Ne nous scandalisons pas de l'énergie de ces paroles. Le grand apôtre n'en a pas trouvé de meilleures pour rendre la vérité de l'imputation du péché de l'homme. Elles veulent dire : Celui qui ne connaissait pas le péché, a paru devant Dieu comme ayant fait le péché, et, en conséquence, il a été traité comme le méritait le péché.

Mais ce n'était pas assez que cette victime auguste fût sainte, innocente, exempte de péché. Ni l'ange même le plus pur, ni l'homme même le plus innocent n'auraient pu offrir à Dieu qu'un sacrifice d'une valeur finie, sans rapport par conséquent avec la malice infinie du péché; d'après ces deux axiomes admis par le droit de tous les peuples : « La gravité de l'injure se tire de la dignité de l'offensé. » Et d'autre part : « La valeur de la réparation vient de la dignité de celui qui l'offre. » Il fallait donc, puisque le péché avait revêtu une malice infinie, *à cause de la dignité de l'offensé,* que la réparation revêtit une valeur infinie *par la dignité de celui qui l'offrirait.* Et par conséquent ce n'était pas assez qu'il fût saint, innocent; il fallait qu'il fût Dieu. A la fois Dieu et homme. Homme pour souffrir et mourir, puisque la mort est le châtiment du péché; Dieu, pour communiquer à ses souffrances, à sa mort, une valeur infinie. O problème insoluble, destiné à illuminer d'un dernier trait vainqueur l'adorable physionomie de Jésus-Christ!

[1] Paul. II *ad Corinth.* VII, 21.

Regardez-le sur la croix; et tout le mystère de la Rédemption commencera à se dévoiler à vos regards. Il est Dieu, engendré avant tous les siècles, égal et consubstantiel à son Père, ayant pris la nature humaine pour se procurer la possibilité de souffrir; mais, dans cet abaissement d'amour, n'ayant ni affaibli ni dégradé la nature divine; au contraire, ayant surélevé jusqu'à elle la nature humaine; et les unissant toutes deux dans l'unité de sa personne adorable. Et comme c'est un principe qu'en nous les actions, soit du corps, soit de l'âme, appartiennent à la personne; ainsi, en Jésus-Christ, toutes les actions, soit de la nature divine, soit de la nature humaine, appartiennent à la personne du Verbe. Elles ont donc un prix infini; et par conséquent, par la moindre d'entre elles, et à plus forte raison par toutes, Jésus-Christ, à cause de la dignité de sa personne, pouvait offrir une réparation infinie.

Mais en même temps qu'il est Dieu, il est homme, afin de pouvoir souffrir et mourir; ou plutôt il est l'Homme, et c'est là ce qui achevait la perfection du sacrifice. Ce n'était pas en effet un homme, un simple homme qui s'immolait pour d'autres hommes; nous étions tous en lui au moment où il s'offrait à Dieu, acceptant en lui et avec lui le châtiment que nous avions mérité. Comment étions-nous en lui? Qui le dira? Il faudrait savoir pour cela comment nous étions en Adam. Disons seulement que nous étions mille fois plus en Jésus-Christ que nous n'avons été en Adam. C'est la même loi, mais bien plus réelle ici. Car *là où avait abondé le péché, a surabondé la miséricorde* [1].

Comment étions-nous en Adam? Au plus comme des germes morts; comme des forces endormies qui s'éveilleront un jour; comme tous les chênes ont été dans le gland

[1] Paul. *ad Rom.* v, 20.

primitif; comme tous les globules vivants du sang ont circulé d'abord dans les veines du seul Adam. Il n'y avait en ce dernier, si j'ose ainsi dire, que nos corps; toutes nos âmes, au contraire, étaient en Jésus-Christ. Quand il disait à Dieu : *Seigneur, les holocaustes et les sacrifices ne vous plaisent pas; me voici,* il voyait toutes les âmes capables de souffrir avec lui, au jour où elles en auraient la lumière. Il réunissait par avance tous ces consentements, tous ces sacrifices, toutes ces oblations futures; il les unissait à la sienne, et, jetant sur ce faisceau à la fois divin et humain sa beauté et son amour, il faisait dire à l'humanité, ramassée et divinisée en lui, une parole que jusque-là elle n'avait pas pu dire, mais d'où dépendait son salut : *Seigneur, me voici.*

Assurément tout est divin, tout surpasse nos pensées dans les actions de l'Homme-Dieu. Mais quand on voit l'humanité, qui avait péri par la faute d'un seul, se relever ainsi dans un seul; quand tous ces germes, qui étaient enfouis dans un seul homme et qui y furent souillés, se retrouvent tous enfouis dans un second Adam pour y être vivifiés, agrandis, épanouis, élevés à des beautés qu'ils n'eussent jamaies eues, même avant la chute; quand le second Adam se dirige vers l'échafaud qu'a dressé le premier, portant en lui toute l'humanité, et lui communiquant par cette union la force d'accepter son supplice, et mille fois plus de vertu qu'il n'en faut pour l'expier, puisque cette expiation qui est celle de l'humanité est aussi celle d'un Dieu; on s'arrête involontairement, étonné et attendri, en présence d'une harmonie pareille, et on n'a plus le courage de se plaindre d'une solidarité qui nous a été si funeste en Adam, puisqu'on la retrouve si glorieuse et si féconde en Jésus-Christ.

II

Mais l'oblation n'était que le premier élément du sacrifice ; le second était l'immolation. Ce n'était pas assez, en effet, d'accepter le châtiment, il fallait le subir, et qu'en punition de s'être séparée d'avec Dieu, l'âme fût vraiment séparée de son corps. Et c'est là la seconde chose, absolument sublime, que la croix offre à nos adorations.

« Mourir, disait un jour un grand écrivain, découvrir son cou, poser sa tête sur un bloc en s'agenouillant devant Dieu, puis la sentir tomber en témoignage de la vérité et de la justice, voilà la plus grande destinée ici-bas! Les anciens eux-mêmes le savaient; combien plus nous, qui avons vu mourir Jésus-Christ! Aussi, remarquez-le, il a trouvé *la mort trop belle et trop douce pour la prendre toute seule.* Il l'a revêtue de l'habit des souffrances et des opprobres. C'est pourquoi désirer seulement la charmante mort de l'échafaud, c'est aimer à la manière des grands hommes de l'antiquité, et non à la manière des chrétiens. Ce qu'il nous faut souhaiter, c'est la mort de la croix. »

Oui, voilà la sublimité de l'immolation de Jésus-Christ. La mort toute seule eût suffi et au delà pour nous racheter; mais elle lui a paru trop belle; et voyez comment il l'a arrangée!

Vous vous rappelez ce qui a été dit plus haut de l'état de l'homme déchu. Nous avons analysé son sang vicié par le péché, et nous y avons trouvé un triple mouvement

mauvais. D'abord, avons-nous dit, il se porte au cerveau, et il jette l'homme dans des exaltations insensées; ensuite il descend aux entrailles, et il le jette dans des concupiscences odieuses. Et comme, dans ce double mouvement, il rencontre un obstacle : Dieu, sa loi, sa volonté sainte, il bouillonne dans une révolte effroyable.

Voilà pourquoi, quand Dieu voulut préparer la régénération de l'humanité, il prit les trois mouvements opposés : l'humilité, la mortification, l'obéissance; il les pétrit ensemble et en fit la douleur. Puis, les poussant à leurs limites extrêmes afin d'offrir à l'homme un suprême moyen de salut, il en fit la mort.

Jésus-Christ, venu pour régénérer l'humanité, s'empara de ce double moyen. Après donc qu'il eut fait de sa vie entière un drame d'humilité, d'obéissance et de sacrifice auquel rien ne se comparera jamais; voulant se surpasser dans la mort, comme ces grands maîtres de la parole qui gardent pour la fin de leur discours les accents suprêmes, les coups de foudre, afin que l'auditeur s'en aille renversé, terrassé, Jésus-Christ réserva pour la dernière heure, pour la péroraison de sa vie, quoi? un gibet?

De quels éléments ce gibet est-il composé?

L'homme était tombé par orgueil; aussi le premier caractère de la mort, peine et conséquence du péché, c'est l'humiliation. Jésus-Christ résolut de s'emparer de ce premier élément, et de le pousser à ses dernières limites. Avec quel art profond ce grand Maître a réuni, tressé, préparé pour sa dernière heure toutes les humiliations possibles! Il est trahi par un disciple, renié par un autre, abandonné par tous. Il est arrêté comme un voleur, méprisé, conspué comme un scélérat. Suivez-le devant les tribunaux, sur cette sellette où ne s'assoient que les

escrocs, les mesfem de mauvaise vie, les repris de justice. O Jésus! c'en est trop, arrêtez-vous. Notre orgueil n'est-il pas assez expié? Non, ce n'est que le début. Voilà Pilate qui le condamne comme un séditieux. Voilà Hérode qui le renvoie couvert d'une robe de théâtre et qui s'amuse de lui comme d'un imbécile. Voilà Caïphe qui le traite d'impie et de blasphémateur. Toutes les justices se réunissent pour le flétrir, et il faut encore qu'il devienne le jouet de la populace. Il s'est dit prophète : on lui bande les yeux, et, avec des soufflets, on l'invite à prophétiser. Il s'est dit roi : on lui met une couronne d'épines sur la tête, et un sceptre de roseau dans la main. Il s'est dit homme : et après qu'on l'a meurtri et défiguré, qu'il n'a plus face humaine, on le montre au peuple avec ce mot ironique : Voilà l'homme. Il s'est dit Fils de Dieu, et la populace insulte à son agonie parce qu'il appelle Dieu à son aide et que Dieu ne répond pas. Il meurt ainsi, seul, nu, méprisé, conspué, sur un gibet. Voilà sa mort. « O orgueil, s'écrie Bossuet, viens crever ici au pied de la croix! »

Mais l'orgueil n'est que la première plaie de l'humanité. La seconde, c'est la volupté, l'odieux amour du plaisir. Jouir, toujours jouir, jouir à tout prix, dût-on troubler son pays, déshonorer sa famille, perdre son âme! Et dès lors vous entrevoyez ce que sera le second caractère de la mort de Jésus-Christ. Aussi regardez, regardez! Ah! ce n'est plus un jeu ; ce ne sont plus des génuflexions ; ce ne sont plus même des soufflets. Voilà qu'ils le dépouillent. O Dieu! que vont-ils faire? Sa tête est couronnée d'épines ; ses pieds et ses mains sont percés de clous ; son corps, sous les verges de la flagellation, devient une plaie ; son cœur est ouvert. Chacun de ses sens, par où nous buvons le

plaisir, lui apporte une souffrance. « Nous l'avons vu, dit le prophète, et nous ne l'avons pas reconnu. De la plante des pieds à la tête, il n'y avait pas en lui une place saine [1]. » Comme dans l'homme, hélas! où il n'y a pas non plus de place saine. Seulement, dans l'homme, tout est souillé par l'odieux amour du plaisir : la tête, les pieds, les mains, le corps entier, et surtout le cœur; et c'est tout cela qui, dans l'Homme-Dieu, est brisé, meurtri et en sang.

Faut-il, pour achever la scène, que je vous peigne l'obéissance de Jésus mourant? C'est le dernier élément de la mort. *Proficiscere, anima!* Voilà ce que crie l'Église au lit de mort. Mais ce cri, c'est en réalité Dieu qui le pousse; et le dernier acte de l'homme, plus profond encore que son acte d'humilité et de douleur, c'est un acte d'obéissance. Qui dira à quelle perfection inouïe il voulut pousser ce dernier élément de la mort? Lui qui est la souveraineté absolue, il obéit à tout le monde. « On le veut baiser, il donne les lèvres; on le veut lier, il présente les mains; on le veut souffleter, il tend les joues; frapper à coups de bâton, il tend le dos; flageller inhumainement, il tend les épaules. On l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même. Cette face, autrefois si majestueuse, qui ravissoit en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille. On lui arrache les cheveux et la barbe, il ne dit mot, il ne souffle pas [2]. » Bref, il pousse l'obéissance à ses limites extrêmes, et on peut dire que jamais homme n'a été révolté contre Dieu, dans la mesure où Dieu a été obéissant à l'homme.

[1] Isai. I, 16.
[2] Bossuet, *Sermon sur la Passion.*

Ainsi il monte au Calvaire; ainsi il s'étend sur l'arbre de la croix comme sur un autel; ainsi il offre à Dieu un sacrifice égal au péché. Pour réparer un acte où l'orgueil, la concupiscence et la révolte avaient eu un caractère infini, il meurt, lui, l'infini, dans les derniers excès de l'humilité, de la douleur et de l'obéissance! Qu'est-ce que la justice la plus implacable pourrait exiger encore? L'expiation est égale à la faute.

Et n'oublions pas un trait qui achève la sublimité de cette immolation, comme il avait achevé déjà la beauté de l'offrande. En ce moment auguste, sur le Calvaire, nous étions tous en Jésus-Christ, non-seulement parce que le sang qui coulait était le nôtre, puisé dans nos veines et non altéré par cette union avec la Divinité; non-seulement parce que Celui qui souffrait était notre chef, la tête et le cœur de l'humanité, et que, quand la tête et le cœur meurent, tout le corps meurt avec eux; mais pour une raison plus mystérieuse que nous avons touchée plus haut, et qui tient aux racines les plus profondes du Christianisme. Saint Paul y faisait allusion, quand, imprimant sur ses épaules les stigmates sacrés de la pénitence, il disait : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi.* « J'accomplis ce qui manque à la passion de Jésus-Christ [1]. » Mais que peut-il manquer à la passion du Christ, nécessairement infinie à cause de la dignité de sa personne? Il y manque, dit saint Paul, mon sang. Il y manque, dit saint Étienne, ma lapidation. Il y manque, dit sainte Agnès, mes opprobres. Il y manque, dit saint Laurent, mon gril. Il y manque, dit sainte Agathe, mes soufflets. Il y manque, dit saint Augustin, mes larmes. Il y manque,

[1] Paul. *ad Coloss.* I, 24.

dit l'humanité, mes douleurs; il y manque mon agonie; il y manque ma mort. Ou plutôt non, elle n'y a pas manqué. Du haut de sa croix, Jésus-Christ a vu toutes ces douleurs. Il a fait de sa mort et des nôtres une seule immolation; et, se mettant au centre de cet immense holocauste pour lui donner un prix infini par la dignité de sa Personne, il en a fait cette victime unique, à la fois innocente et criminelle, humaine et divine, dont parle l'Apôtre, par laquelle a été faite à jamais la réconciliation : *Una oblatione consummavit in æternum sanctificatos* [1].

III

Mais ne nous éloignons pas si vite d'un tel spectacle. Le sacrifice n'est pas encore consommé. Monter sur la croix dans les derniers excès de l'humilité, de l'obéissance et de la douleur, et y demeurer les bras étendus pour y être l'éternel apaisement du ciel et l'éternel ravissement de la terre, c'était beaucoup assurément; mais ce n'était pas assez. L'essence du sacrifice consistait, nous l'avons vu, dans l'effusion du sang: *Sine sanguinis effusione, non fit remissio* [2]. Pourquoi? parce que le péché est dans le sang; parce que le sang est vicié, corrompu, parce que c'est lui qui charrie dans nos veines l'orgueil, la volupté, la révolte, et que dès lors il faut qu'il soit chassé honteusement, ignominieusement, des veines de l'homme, où il ne mérite pas de rester. Et c'est là ce qui s'accomplissait sur le

[1] Paul. *ad Hebr.* x, 14.
[2] Ibid., ix, 22.

Calvaire. Ce sang que Jésus-Christ avait emprunté à l'humanité; ce sang vicié, ce sang coupable, qu'il avait purifié sans doute avant de le recevoir dans ses veines, mais qui restait aux yeux de Dieu tout chargé des crimes de l'homme, il achevait de sortir des veines de Jésus et de couler sur la terre. Après s'être précipité ardemment par les plaies des pieds et des mains, il coulait maintenant avec lenteur, goutte à goutte, comme s'il eût eu la conscience de la grandeur de sa mission. Il descendait le long de la croix; et quand il eut achevé de couler, la sainte Victime se souleva sur sa couche douloureuse, et elle poussa un dernier cri :

CONSUMMATUM EST.

C'est fini; l'expiation est suffisante. Il n'y a plus dans mes veines une seule goutte de ce sang que le péché avait souillé; il en a été chassé comme il le méritait.

Et en même temps que le sang divin, en sortant ignominieusement et douloureusement des veines de Celui dont on disait tout à l'heure : Voici l'homme, apaisait la justice de Dieu, il opérait un second mystère. Vous savez l'admirable opération que l'on fait en médecine. Quand après une longue maladie une personne se meurt de défaillance, et qu'on a essayé par tous les moyens de lui refaire un sang nouveau, on ouvre quelquefois les veines d'une personne dont le sang est riche et généreux; et au moyen d'un de ces instruments que la science moderne a rendus presque intelligents, on transfuse, des veines de la personne saine dans les veines de la personne malade, un sang nouveau; et le sang épuisé retrouvant tout à coup à ce contact son électricité, sa chaleur, son mouvement et sa vie, ramène

bientôt la santé dans le malade. Voilà ce qui s'opérait sur le Calvaire.

« O sang, s'écrie Bossuet, qui découlez soit de la tête percée, soit des yeux meurtris, soit de tout le corps déchiré ; sang précieux, que je vous recueille! Terre, terre, ne bois pas ce sang! *Terra, ne operias sanguinem meum.* « Terre, ne couvre pas mon sang, » disait Job. Eh! que m'importe le sang de Job! Mais, ô terre, ne bois pas le sang de Jésus! Ce sang nous appartient, et c'est sur nos âmes qu'il doit tomber. Oh! que je me lave dans ce sang; que je sois tout couvert de ce sang; que je le mette dans mes veines; que je m'inocule la pureté, la force, le mérite de ce sang[1]! »

Allez voir à Bruges l'admirable peinture de l'*Adoration de l'Agneau.* Par quel art Van-Eick a-t-il pu mettre sur le front de cet Agneau la majesté même de Dieu? Il est debout sur l'autel, la poitrine largement ouverte; le sang coule à flots; ce n'est rien dire : il se précipite à torrents. Oh! d'où vient-il ce sang, pour tomber avec une telle force? Il tombe des hauteurs de l'amour; il descend des pics sublimes du cœur. Et aux pieds de l'Agneau, regardez ce calice. Comme il s'ouvre, j'allais dire comme il se dilate pour recevoir, pour contenir le sang divin! *Prenez et buvez; ceci est mon sang.* Dans les fresques de nos vieilles cathédrales, dans les beaux ivoires du moyen âge, ce calice n'est pas froidement posé au pied de la croix : c'est l'Église, c'est l'humanité qui le tient. Et comment peindre l'enthousiasme avec lequel elle le place sous la blessure du cœur! O terre, terre, ne bois pas ce sang! Il est à nous; laisse-le couler dans nos veines!

[1] Bossuet, *Ier Sermon sur la Passion.*

Il y entre, en effet, par les sacrements, qui en sont les canaux, surtout par la sainte Eucharitie. Et là, dans nos veines, que fait-il ce sang divin? Il monte au cerveau, et il y met des pensées sublimes sans orgueil; il descend aux entrailles, et il en dévore les souillures. *O mon Dieu*, s'écrie le prêtre à l'autel, *que le sang que j'ai bu s'attache à mes entrailles, et en chasse jusqu'aux moindres taches*[1]. Il arrive jusqu'au cœur, et il en divinise les battements. Il y met la pureté, l'oubli de soi, le dévouement. « Il redresse tout, dit saint François de Sales; il purifie tout; il vivifie tout. Et lors nous vivons, non point nous-mêmes, mais Jésus-Christ en nous[2]. » C'est la régénération complète. Qui peut empêcher maintenant le ciel apaisé de sourire à la terre purifiée?

IV

Voilà donc l'œuvre adorable de la Croix! *Domine, hoc opus tuum!* Seigneur, c'est bien là votre œuvre! Qui pourrait en faire une pareille?

On a fait sur la terre des œuvres admirables. En Égypte, les Pharaons ont élevé ces fameuses pyramides, qui, depuis quarante siècles, se rient des sables et des hommes. A Rome, les Césars ont bâti le Colisée, immense, indestructible. Je regarde plus près de nous, au centre de l'Europe. Je vois des ouvriers qui travaillent, des marbres qu'on charrie, des sculptures qu'on dresse, des millions

[1] Prière après la sainte Communion.
[1] Lettre à sainte Chantal, 24 janvier 1608.

qu'on dépense. Quel est le monument que va élever ce peuple, le plus spirituel du monde? Regardez, regardez : c'est un Opéra!

Cependant, à un autre point du globe, entre l'Égypte, l'Italie et la France, Dieu descendait sur la terre, et, jaloux de voir s'il ne ferait pas aussi bien que l'homme, il y bâtissait, lui aussi, un monument.

Et ce monument, c'était un gibet!

Or, je prétends que ce gibet est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, l'œuvre capitale, l'œuvre maîtresse, la plus grande, la plus utile, la plus nécessaire au genre humain qui ait jamais été faite.

Oui, oui; je regarde vos pyramides, votre Colisée, votre Opéra. Et savez-vous ce que je lis sur leur front : orgueil, concupiscence, révolte! Et je me dis : A quoi bon? Ce sont là des choses qu'il n'est pas nécessaire de prêcher à l'humanité. Non, non, il n'est pas nécessaire de dépenser des millions pour les lui apprendre.

Je regarde ensuite le gibet, et qu'est-ce que j'y lis? Humilité, abnégation, obéissance. Et je me dis : A la bonne heure! voilà la leçon dont l'humanité avait besoin.

A première vue, devant ce supplicié pendu à un gibet, on s'arrête étonné. Quoi! est-ce là ce Messie qui nous a été promis? Est-ce là ce Christ dont le prophète disait : *Et vocabitur nomen ejus Admirabilis, Deus fortis, Pater futuri sæculi*[1]? Quoi! c'est là le fort, le promis, le roi du siècle futur! Oui, oui, c'est lui; n'en doutez pas. Voilà ce qu'il nous fallait! L'homme vêtu de pourpre, nous n'en avions pas besoin; l'homme assis dans la volupté, on le

[1] Isai. IX, 6.

rencontre facilement; l'homme révolté, il court les rues. Ce qu'il nous fallait, ce qui est rare, ce qui est introuvable, ce dont le modèle devait poser éternellement devant nous, c'est l'homme humble, l'homme obéissant, l'homme mortifié. Il nous fallait cet homme-là pour guérir notre orgueil, notre concupiscence, notre révolte. La Croix est l'antithèse grandiose du péché originel. C'est le nouvel arbre de vie, planté au milieu du monde déchu, pour l'assainir et le régénérer.

Saint Paul n'en parlait qu'avec une sorte de délire d'admiration. Il ne voulait savoir que Jésus, et Jésus crucifié [1]. « Les Juifs, disait-il, demandent des miracles; les Grecs cherchent la sagesse : pour nous, nous ne prêchons que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Il est vrai, ajoutait-il fièrement, que c'est un scandale pour les Juifs, et une folie pour les Gentils; mais pour nous, qui avons la lumière, ce Christ crucifié, c'est la sagesse et la force de Dieu [2]. »

Aussi il est partout, ce gibet adorable! Partout il étend ses beaux bras, chargés d'amour; partout il montre l'adorable Victime, couronnée de douleur; partout il crie : Humilité, abnégation, obéissance. Oh! l'adorable leçon! oh! le cri nécessaire! Sans lui, il y a longtemps que le monde aurait péri dans les derniers excès de l'orgueil, de la volupté et de la révolte.

Et comme il est universel, il est indestructible. Vainement le péché originel rugit en le voyant; vainement, aux heures de trouble, il se précipite sur lui et le brise. Dès qu'il est brisé, le monde n'est plus habitable. Bientôt les peuples, affolés de terreur, en recherchent les débris dans

[1] Paul. *ad Cor.* II, 2.
[2] Ibid., I, 23, 24.

la poussière, et les pouvoirs publics, aux abois, se réunissent pour en proclamer de nouveau la divinité.

Et par conséquent régnez, ô mon Maître, et régnez sans crainte. Car si les hommes pouvaient jamais méconnaître l'adorable beauté de votre physionomie, il faudrait encore qu'ils s'inclinassent devant la grandeur de votre mission et la nécessité sublime de votre œuvre!

V

Mais il faut monter plus haut, à ce qui est le dernier mot de cet adorable mystère de la Croix. Je regarde Jésus mourant, et je salue en lui une dernière royauté, plus sublime que toutes les autres, la royauté de l'amour.

Oui, je regarde la Croix; et quand je veux porter mon âme sur les dernières hauteurs, je me dis: Celui qui est là, dans les convulsions de l'agonie, c'est un Dieu, ou, pour parler plus exactement, c'est Dieu!

Oui, oui, ce grand Dieu, qui a fait le ciel et la terre, c'est lui qui est là, cloué comme un oiseau de proie contre une porte. Et j'ajoute : Ce qui l'a mis dans cet état, c'est l'amour.

Oui, sur ce gibet, il meurt par amour! Ce n'est pas assez dire : il meurt d'amour! Voilà le sublime.

L'orgueil avait desséché le cœur de l'homme; la sensualité l'avait flétri. Il avait encore des emportements vers la créature; des heures de folie et de passion, suivies, hélas! d'amers sarcasmes. Vis-à-vis de Dieu, il n'avait plus rien, pas même un mouvement. Il fallait donc le réveiller; et comme l'assoupissement durait depuis des

siècles, il fallait un coup énergique; quelque chose qui l'étonnât, qui le frappât de surprise, qui lui arrachât ou un éclat de rire ou un sanglot. Toutes les cordes de ce pauvre cœur, fanées, détendues, brisées, il fallait les toucher les unes après les autres, et toutes à la fois; les irriter même pour y réveiller des harmonies éteintes; et il n'y avait qu'un artiste qui en fût capable, c'était l'amour. Le cœur est une lyre que l'amour seul peut toucher; et d'autre part, l'amour est un artiste qui fait toujours tressaillir le cœur.

Seulement, il fallait ici un amour étrange, extraordinaire. Il ne suffisait pas que Dieu aimât l'homme, qu'il l'aimât le premier, qu'il l'aimât tendrement; il fallait l'aimer jusqu'à la passion, jusqu'à la folie. Il fallait des extravagances. Il fallait un de ces amours qui ne laissent pas la liberté de l'indifférence, qu'il faut haïr ou adorer, qu'on insulte comme une chimère, dont on rit comme d'une folie, ou qu'on confesse avec des sanglots. Et tel fut l'amour de la Croix. Ce ne fut pas assez pour Notre-Seigneur de s'abaisser, de s'humilier, de se mettre en sang; il voulut aller de suite au plus grand et au plus beau. Le plus beau c'est de mourir pour ceux qu'on aime. Il mourut pour l'homme, pour le délivrer du châtiment qu'il avait mérité. Il fit plus : il mourut par l'homme, de la main de ceux qu'il aimait; en sorte que son dernier souffle fut à la fois un rachat, une délivrance et un pardon. Il entrelaça si divinement les fautes de l'humanité et ses propres douleurs, qu'on ne sait s'il faut pleurer des fautes qui ont amené de telles douleurs, ou adorer des douleurs qui ont expié de telles fautes. On reste au pied de la croix, ému, étonné, attendri, partagé entre la stupeur et l'enthousiasme, ne sachant quel nom donner à un amour qui n'a

pas d'analogue sur la terre. Il est si grand, qu'il est comme un scandale. C'est là, nous le verrons, qu'ont buté tous les hérétiques; et pendant des siècles il fut le plus grand obstacle à la foi. L'esprit s'étonnait, se révoltait; on haussait les épaules; on souriait de pitié. « Quoi! ce pendu, ce supplicié, il est Dieu! Vous voulez rire! » Puis la proposition se renversa dans le cœur de l'humanité : Quoi! il est Dieu, et il a été pendu, fouetté, supplicié! Mais pourquoi n'écrasait-il pas ses bourreaux? Pourquoi ne foudroyait-il pas ce Pilate? Pourquoi supportait-il ces soufflets? Pourquoi endurait-il ces douleurs? Ce n'était pas par faiblesse, il est Dieu. C'était donc par amour! Quoi! Dieu m'aurait aimé jusque-là, jusqu'à la passion, jusqu'à la folie, jusqu'au gibet! Les larmes vinrent avec l'enthousiasme, et l'amour de Dieu ressuscita.

Et, avec l'amour de Dieu, l'amour pour l'homme. Car pour qui est-il mort? pour tous les hommes sans exception : pour les petits, pour les pauvres, pour les étrangers, pour tous. Il est mort pour mon père, pour ma mère, pour mes frères. Ce petit berceau où dorment mes enfants; ce foyer chéri, cette pure et sainte compagne de ma vie; tout cela est couvert du sang de mon Dieu, baigné de ses tendresses; et je ne les aimerais pas! Tous les amours ressuscitèrent les uns après les autres; et, en ressuscitant, ils prirent du premier coup leur grand caractère : ils furent une passion.

La passion de Dieu pour l'homme engendra la passion de l'homme pour Dieu et pour l'humanité.

Mais ce dernier point de vue est trop beau pour ne lui donner qu'un rapide coup d'œil. Il faut nous reposer un instant avant de reprendre notre course et de faire une dernière ascension sur ces grands sommets.

CHAPITRE QUINZIÈME

LA PREUVE SUPRÊME DE LA RÉALITÉ HISTORIQUE DE L'INCARNATION ET DE LA RÉDEMPTION

Nous avons déjà donné plusieurs preuves de la réalité de l'Incarnation. Tout notre second volume ne va qu'à prouver que Jésus-Christ est Dieu : en nous faisant assister au déroulement de cette vie à la fois divine et humaine, qu'a-t-il fait que nous apporter une première preuve, éclatante, palpable, que Jésus-Christ est à la fois Dieu et homme?

De plus, en établissant, dans ce troisième volume, la beauté, la possibilité, la divine convenance, les merveilleux effets de l'Incarnation, est-ce que nous n'en avons pas établi la réalité? La plus sublime de toutes les idées et la plus féconde ne serait qu'une chimère! Cela répugne. Si elle est possible, elle est.

On conçoit cependant que l'Homme-Dieu n'ait pas voulu apparaître en ce monde sans apporter avec lui une preuve suprême de sa double et divine nature; une preuve attachée à sa personne comme l'atmosphère lumineuse qui enveloppe les astres; une preuve universelle comme le

monde, croissant et grandissant comme le temps, et de tel ordre qu'on ne pût fixer les yeux sur la personne adorable de Jésus-Christ sans avoir la conviction immédiate, instantanée, irrésistible, qu'il est Dieu-Homme.

C'est à exposer cette preuve suprême que nous allons consacrer ce dernier chapitre.

I

Posons d'abord l'argument.

Jésus-Christ est à la fois Dieu et homme : Dieu parfait, et homme parfait; un avec Dieu dans le ciel, un avec l'humanité sur la terre. C'est ainsi qu'il se présente. L'Incarnation est le composé théandrique de deux natures intègres : la nature divine et la nature humaine, unies en une seule personne qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Or, cette doctrine admise, que devra-t-il arriver infailliblement, je dirai même nécessairement?

Si Jésus-Christ est Dieu, vraiment Dieu, inséparable de son Père, imaginez-vous qu'on puisse l'aimer sans aimer Dieu? Et, de même, pourra-t-on aimer Dieu sans aimer Jésus-Christ? « Mon Père et moi, nous sommes un [1]. » « Philippe, qui me voit, voit mon Père; et qui voit mon Père, me voit [2]. » Donc, en continuant ce raisonnement : « Philippe, qui m'aime, aime mon Père; et qui aime mon

[1] Joan. x, 30.
[2] Ibid., XII, 8.

Père, m'aime. » Ces deux amours ne se conçoivent pas séparés.

Maintenant, poussez à bout le raisonnement. Jésus-Christ étant vraiment Dieu, si quelqu'un hait Jésus-Christ, est-ce qu'il ne haïra pas nécessairement Dieu? Et si quelqu'un hait Dieu, est-ce qu'il ne haïra pas nécessairement Jésus-Christ, puisqu'ils ne sont qu'un? L'amour ou la haine pour Jésus-Christ seront donc le thermomètre infaillible de l'amour ou de la haine pour Dieu. Et, dans la même proportion, l'amour ou la haine de Dieu seront le thermomètre des sentiments que l'on aura pour Jésus-Christ.

Il faut faire un raisonnement semblable sur Jésus-Christ considéré comme homme. De même qu'il est vraiment Dieu, il est vraiment homme. Ce n'est pas assez : il est l'Homme. C'est le représentant le plus complet, la personnification absolue de l'humanité. Donc quiconque aimera Jésus-Christ aimera nécessairement, forcément, l'humanité, puisqu'il la porte tout entière en lui. Et quiconque haïra Jésus-Christ sera amené logiquement, inévitablement, quoi qu'il en ait, à haïr l'humanité.

C'est ainsi que vous vous présentez au monde, ô Jésus! dans cette singularité sublime, qu'on ne peut ni vous aimer ni vous haïr, sans traiter de même Dieu et l'humanité. Oui, quand je vous aime, ô Jésus! qu'arrive-t-il nécessairement? J'aime Dieu, puisque vous êtes Dieu; j'aime l'homme, puisque vous êtes homme; et quand je pose mes lèvres sur votre cœur, je les rapporte parfumées d'un double amour : l'amour pour Dieu et l'amour pour l'humanité.

On demande si Jésus-Christ est vraiment Dieu et

homme. Eh! oui, puisque depuis dix-huit siècles il est solidaire de Dieu et de l'humanité.

Voilà l'argument. Examinons les faits.

II

Nous avons vu, au second volume de cet ouvrage, que Jésus-Christ, entrant en ce monde, avait prédit qu'il serait aimé; aimé de tous, aimé jusqu'à la passion, jusqu'au martyre; aimé d'un amour qui, pour plus de merveilles, ne s'éveillerait que sur sa tombe et ferait pâlir tous les amours. Nous avons ajouté que la prophétie s'était réalisée, et, voyant se succéder à travers les siècles, se lever sous tous les cieux, des générations folles d'amour pour Jésus-Christ, nous en avons conclu qu'il était Dieu.

Mais voici quelque chose qui achève cette merveille, et qui la dépasse. A peine cet amour de Jésus-Christ s'est-il éveillé au pied de sa croix, qu'il a immédiatement créé les deux amours dont je parlais tout à l'heure. La croix, qui est la passion de Dieu pour l'humanité, a engendré immédiatement deux sortes de passions inconnues jusque-là, les plus belles, les plus pures, les plus fécondes, les seules régénératrices : l'amour de Dieu et l'amour de l'humanité, la passion pour Dieu et la passion pour l'humanité.

Et non-seulement c'est lui qui a créé ces deux amours, brusquement, sans transition, sans gradation : hier ils n'existaient pas; aujourd'hui ce n'est pas un amour, c'est une passion, une folie; non-seulement, dis-je, il les a

créés; mais c'est lui qui les porte : il est l'anneau qui les tient unis. Ils montent, ils baissent, ils meurent, ils ressuscitent avec lui. Quiconque aime Jésus-Christ, aime Dieu et l'humanité, et il les aime dans la proportion où il aime Jésus-Christ. Quiconque, au contraire, touche à Jésus-Christ, diminue Jésus-Christ, rejette Jésus-Christ, dans la même proportion celui-là diminue, amoindrit, supprime l'amour de Dieu et de l'humanité. Regardons cela de près : nous touchons à l'évidence, à la clarté absolue.

III

Et d'abord l'amour de l'homme pour Dieu, la passion de l'homme pour Dieu! Oserais-je bien écrire ce mot? Et serait-il vrai que sur cette pauvre terre l'amour pour Dieu ait quelquefois revêtu le caractère d'une passion? Serait-il vrai qu'il ait été assez grand, assez profond, assez vif, assez ardent, pour faire pâlir tous les amours?

Il y a ici-bas, on le sait assez, bien des nuances dans l'amour, comme il y a bien des degrés dans le génie, dans l'art, dans la bravoure. Il y a les degrés élémentaires, et puis il y a les degrés sublimes.

Je rencontre une personne. Son esprit, son caractère me plaisent; je m'entretiens volontiers avec elle; je l'aborde dans la rue. Voilà le premier degré; c'est encore bien superficiel. Le don de soi-même est bien médiocre. Aussi la langue française, qui dit toutes choses avec tant de délicatesse et de mesure, a un mot parfait pour dé-

signer ce premier genre de rapports. Elle l'appelle une connaissance, comme pour dire qu'il n'y a encore que mon esprit qui soit en jeu; mon cœur est à peine effleuré.

Il y a un second degré : c'est l'amitié. Un ami, c'est plus qu'une connaissance. L'amitié, c'est la rencontre de deux âmes charmées l'une de l'autre, et mêlant, dans une confiance qui s'accroît tous les jours, leurs pensées, leurs rêves, leurs vertus, leurs bonheurs, leurs souffrances; libres de se séparer toujours, et ne se séparant jamais. Entre les choses que Dieu a faites, celle-là est une des plus douces; c'est un des bonheurs les plus délicats de l'âme; il n'a qu'un côté faible : c'est qu'il est trop rare.

Voilà les deux premiers degrés de l'affection. Et puis il y a le troisième; mais qui le peindra? Qui dira la servitude enflammée où tombe quelquefois une âme? Pascal l'a essayé dans quelques pages célèbres où il a versé toutes les tendresses mélancoliques de son grand cœur [1]. Bossuet l'a touché à son tour avec cette hardiesse naïve des grands esprits innocents [2]. Et avant eux, au fond d'un cloître, un pauvre moine a soupiré ce cantique qui se nomme le Ve chapitre du IIIe livre de l'*Imitation,* ce cantique de l'amour, comme il l'appelle lui-même : *Canticum amoris,* qui commence par ces mots : « C'est une grande chose que l'amour; » *magna res est amor;* qui continue par des cris comme ceux-ci : « il n'y a rien de plus doux que l'amour, rien de plus fort, de plus haut, de plus large, de plus doux, de meilleur; « *nihil dulcius est amore, nihil fortius, nihil altius, nihil latius, nihil jucundius;* » l'amour vole, il court, il jubile, il ne sent pas les fardeaux; » *amor volat, currit, et lætatur, onus non sentit, labores non*

[1] Pascal, édit. Faugère, t. I, p. 105.
[2] Bossuet, t. V, 238; VI, 28; VIII, 163.

reputat ; et qui se termine par ces paroles vraiment divines : « il faut que celui qui aime soit prêt à supporter, même les choses les plus dures et les plus amères, par amour pour celui qu'il aime; » *oportet amantem omnia dura et aspera propter dilectum libenter amplecti ;* et encore ces paroles admirables : « Celui qui n'est pas prêt à souffrir, et à s'abandonner entièrement à la volonté de celui qui est aimé, ne mérite pas qu'on dise qu'il aime. » *Qui non est paratus omnia pati, et ad voluntatem stare dilecti, non est dignus amator appellari.*

Paroles sublimes, mais vaines! Inutiles peintures, quoiqu'il faille bien s'en contenter!

Oui, quand ce dieu s'abat sur une âme, il a un privilége étrange : il fait resplendir l'objet aimé; il fait pâlir tout le reste. Tout s'éteint, tout s'efface à mes yeux; je ne vois que celui que j'aime. Et de même qu'il fait tout pâlir, il fait tout surmonter. Il met l'âme dans la force encore plus que dans la lumière. Souffrir, s'humilier, mourir, c'est un jeu pour l'âme tombée dans cette servitude enflammée.

Et quand deux servitudes semblables se rencontrent, car, hélas! souvent il n'y en a qu'une, il n'y a qu'une âme que ce Dieu ait touchée de son souffle ; mais, quand il y en a deux, alors s'opère entre elles une sorte d'identification. Il n'y a plus qu'une existence, une vie, un honneur, une destinée; mais que cela est rare! A peine de loin en loin on rencontre deux âmes touchées de cette blessure. Les meilleures, les plus belles sont à peine effleurées. Mais enfin elle se rencontre cette chose, extravagante et sublime, qui fait sourire et qui fait pleurer! Eh bien ! voilà ce qui est né au pied de la croix. C'est un amour pour Dieu, poussé jusqu'à la passion, jusqu'à la folie!

Vous me direz : « Mais comment cela se fait-il ? » Hélas ! je n'en sais rien ; je voudrais bien le savoir pour vous l'apprendre, et surtout pour me l'apprendre à moi-même.

Vous me direz : « Mais c'est impossible. Dieu est si loin, si caché, si invisible ! Tout ce qui l'enveloppe est si opaque ! Comment s'émouvoir à ce point ? Cela se conçoit encore vis-à-vis d'une créature : il y a là une âme transparente à travers un visage ; quelque chose de visible, de tangible, qui va enflammer la partie sensible de notre être. Mais Dieu ! Dieu ! où est-il ? l'avez-vous vu ? Et comment aimer ce qu'on ne voit pas ? »

Comment ? comment ? Je l'ignore. Mais je vous dis : Il y a sur la terre des êtres qui aiment Dieu, comme vous n'avez jamais aimé une créature ; qui ont pour Dieu un amour que jamais l'être le plus charmant ne mettra dans un cœur mortel. Et j'ajoute : Voilà ce qui est né au pied de la croix.

Pour vous, peut-être, Dieu est une *connaissance* : vous le saluez de loin.

Pour quelques-uns d'entre nous, Dieu est un *ami*.

Et puis, dans la foule, apparaissent çà et là quelques âmes qui portent au cœur une cicatrice, qui aiment Dieu d'amour, jusqu'à la passion, jusqu'à la folie. Comprenez-le, ne le comprenenez pas ; peu importe : cela est.

En voulez-vous des preuves ? Je laisse les apôtres : un saint Jean et les tendres effusions d'un si virginal amour ; un saint Paul et les étranges cris de sa passion pour Dieu. Transportez-vous à Rome, au Colisée. Quel est ce vieillard vénérable ? Quel feu dans les yeux ! Et quels cris sur les lèvres ! « Oh ! que le temps me dure d'être dévoré par les lions ! Je les irriterai, je les agacerai. Je suis le pain du

Christ : il faut que je sois broyé pour lui [1]. » Et tout le reste que vous savez, qui est un vrai délire : c'est le délire de l'amour.

Voulez-vous un autre spectacle. Quelle est cette vierge si pure, si idéalement belle? Le fils du préfet de Rome vient demander sa main. Préparez, préparez des fêtes! Mais non, elle refuse la main qu'on lui offre. Elle a choisi un meilleur époux : elle se dit la fiancée du Christ. Écoutez : quel épithalame! quel chant de noces! *Quem cum amavero, casta sum; cum tetigero, munda sum; cum accepero, virgo sum* [1]. Et pour aller plus vite s'unir à son invisible époux, elle tend chastement son cou au glaive. Elle est folle, n'est-ce pas? Oui, elle est folle d'amour!

Mais voyez encore : quelle est cette mère, entourée de sept petits enfants qui se pendent à sa robe? Voilà qu'on prend le premier et qu'on l'égorge; puis le second, le troisième, le quatrième. Ah! le tigre défend ses petits; elle, elle les offre! Ainsi passent de ses mains dans celles du bourreau le cinquième, le sixième. Mais voici le dernier, son Benjamin, un enfant de six ans. Elle s'émeut enfin. La voilà qui tremble; mais de quoi? Ah! merveille adorable! elle tremble que le courage ne manque à l'enfant. Elle se jette à ses genoux; elle lui parle de son lait, de sa tendresse; elle le porte, pour ainsi dire, à l'échafaud. Est-ce là l'amour pour Dieu, la passion pour Dieu? Oui, oui, comme il n'y en a point sur la terre, un amour poussé jusqu'à la folie!

Et ce que Rome voyait là, étonnée et pleine de stupeur, n'a plus cessé. Les bourreaux se sont lassés avant les victimes. Et quand il n'y a plus eu de bourreaux, les victimes

[1] *Lettres* de saint Ignace d'Antioche.

[1] *Actes* de sainte Agnès.

n'ont pas disparu pour cela. La hache tombée de lassitude, l'amour l'a remplacée. Il leur a fait des bûchers invisibles où elles se sont consumées à petit feu; des prisons volontaires où elles se sont enfermées toutes vives; des gibets où elles se sont attachées elles-mêmes, et où la mort leur a paru un sort trop doux. « Ou souffrir ou mourir! » « Souffrir, toujours souffrir, et ne jamais mourir! » « Seigneur, je ne vous demande qu'une chose : souffrir et être méprisé pour vous! » Ce sont là leurs paroles, et, qui plus est, leurs vies.

Eh bien! dans cet amour extraordinaire que l'antiquité n'a pas connu, cherchez quelle est la part de Jésus-Christ et quelle est la part de Dieu : vous ne le trouverez pas. Demandez à sainte Cécile, à sainte Agnès, à sainte Thérèse, à saint Thomas, pour qui ils souffrent. Est-ce pour Dieu ou pour Jésus-Christ? Ils vous répondront : Pour tous les deux; car ils ne sont qu'un. Les deux amours n'ont qu'un seul objet, indivisible : « Philippe, qui me voit, voit mon Père; et qui voit mon Père, me voit. » Eh bien, avoir réalisé une telle identification de soi-même avec Dieu, est-ce que vous ne sentez pas que c'est être Dieu?

IV

On dit : L'amour de Dieu, c'est bien; mais il y a la terre, il y a l'homme, il y a la famille, il y a les pures et saintes affections du cœur; il ne faut pas que l'amour de Dieu passe comme un vent brûlant pour tout dessécher.

Ah! que je suis bien de cet avis-là! Et aussi la seconde fleur que je vois s'épanouir au pied de la croix; le second fruit suave et savoureux de l'amour pour Jésus-Christ : c'est l'amour pour l'humanité.

En même temps, en effet, que Jésus-Christ engendrait l'amour pour Dieu, parce qu'il est Dieu, il engendrait l'amour pour les hommes, parce qu'il est homme. Et, dès le premier jour, il lui donnait le même caractère : le caractère d'une passion, c'est-à-dire d'un amour poussé jusqu'à la folie. Or, cette seconde chose, à mon sens, est plus merveilleuse encore que la première.

Vous dites : Comment peut-on aimer passionnément Dieu, qu'on ne voit pas? Et moi je vous réponds : Comment peut-on aimer passionnément l'humanité, qu'on voit?

Vous dites : Il n'y a que la beauté qui jette l'âme dans cette servitude enflammée qu'on appelle l'amour. Or Dieu est caché, invisible; comment pourrait-il émouvoir mon cœur? Et moi je vous dis : L'humanité, par où pourra-t-elle toucher le mien? L'humanité pauvre, l'humanité laide, l'humanité couverte au corps et à l'âme de haillons et de plaies.

Car, remarquez-le bien, dans cette humanité qui n'est pas belle et qui a été si prodigieusement aimée, si quelqu'un a eu une part de roi, c'est le pauvre. Le pauvre est juste l'opposé du beau. Il révolte les yeux, au lieu de les appeler. Même la nudité de l'homme, partout si affreuse de séduction, en lui est repoussante et abjecte. Et cependant qui dira jusqu'où il a été aimé? Ces matrones romaines, que Tacite nous peint si molles, si sensuelles, sont descendues de leur orgueil pour se prosterner à ses pieds. Ces jeunes filles, si fières, si délicates, elles ont mis leurs lèvres sur ses plaies. Il y viendra aussi, ce César,

ce Vitellius, ce Néron, ce voluptueux, ce gourmand; nous le verrons à genoux devant le pauvre. Il faudra du temps, sans doute, pour que Néron se transforme en Constantin, Constantin en Charlemagne, Charlemagne en saint Louis. Mais qu'importe le temps? Ces rois, ces reines, ces seigneurs, ces grandes dames, ces jeunes filles révolteront notre délicatesse par les témoignages d'un amour qui ira jusqu'à sucer les plaies du pauvre, jusqu'à boire le pus de leurs ulcères. Et ces soins qu'une mère donne à son enfant pâliront devant les extravagances d'amour qui prosterneront les riches aux pieds du dernier des misérables!

Comment cela s'est-il fait? Demandez-le-leur. Tantôt ils regardent Jésus-Christ, et ils voient l'humanité en lui. Tantôt ils regardent l'humanité, et ils voient Jésus-Christ en elle. A leurs yeux, l'identification est complète. Cette chair meurtrie sur le Calvaire, c'est la chair de l'humanité; ces pieds cloués sur la croix, ce sont les pieds de l'humanité; ces mains percées, ce sont les mains de l'humanité. Ou plutôt non : l'amour a un grand privilége : il fait resplendir l'objet aimé; il fait pâlir tout le reste. J'aime Jésus-Christ; dès lors je ne vois plus que lui. Ces pieds du pauvre, sales et laids, ce sont les beaux pieds de Jésus-Christ. Ces mains abjectes, ce sont les mains sacrées de Jésus-Christ. Ces plaies hideuses, c'est la continuation, le prolongement divin des plaies de Jésus-Christ. L'amour perce les apparences, et, dans l'humanité même la plus laide, il ne voit plus que son Bien-Aimé. C'est pourquoi il se prosterne aux pieds du pauvre, et il ne s'estime pas digne de le servir.

Ainsi sont nés les passionnés de l'humanité, de la même manière qu'étaient nés les passionnés de Dieu. Je

regarde l'antiquité; on ne les a pas vus. Je regarde les nations qui ne connaissent pas Jésus-Christ; on ne les y voit pas : ils ne naissent qu'au pied de la croix. Qu'y a-t-il donc ici qui ne soit pas ailleurs? O Église! ô Église! d'où viennent-ils? Qui les a enivrés? Quel vin ont-ils bu? La première fois qu'ils apparurent dans le monde, on les prit pour des gens ivres : *Ebrii sunt* [1]. On ne se trompait pas. Oui, oui, il y a un enivrement sacré! Oui, oui, il y a un vin qui trouble sublimement la raison! Oui, oui, il y a un pressoir divin, d'où coule un amour qui charme, qui transporte l'humanité! Et cet amour c'est le vôtre, ô Verbe incarné, ô Dieu fait homme, venu sur la terre pour enivrer nos cœurs!

Et c'est pourquoi, oh! ne touchons pas au Christ. Même avec tous ses charmes, c'est à peine s'il peut soulever ma pauvre âme jusqu'à de si hauts sommets. Ne lui ôtons ni une larme ni une meurtrissure. Vieux hérétiques des âges anciens, rationalistes des temps modernes, vous y avez touché; et qu'est-il arrivé? Nous l'allons voir, afin d'achever de nous convaincre, dans une contre-épreuve éclatante, de la réalité de l'Incarnation.

V

Non-seulement Jésus-Christ a créé un amour sublime pour Dieu et l'humanité, et il l'a attaché à sa personne; mais ce double amour est tellement le fruit de son Incarnation, de sa Rédemption, de son amour pour nous, que qui-

[1] Act. II, 15.

conque, dans le cours des siècles, a touché à Jésus-Christ pour l'amoindrir, pour le diminuer, immédiatement et dans la même mesure il a vu diminuer, s'amoindrir l'amour pour Dieu et l'amour pour l'humanité.

Un coup d'œil sur l'histoire ne permettra ici aucun doute.

Regardons d'abord, dans la suite des âges, toute la série des hérétiques : Arius, Nestorius, Eutychès; plus tard Pélage; et dans les temps modernes, Luther, Calvin, Henri VIII. Où vont-ils tous? A leur insu peut-être, ils ne sont occupés que d'une chose : diminuer, amoindrir Jésus-Christ. Tous, ils le trouvent trop bon, trop tendre, trop aimant; le dirai-je, trop passionné d'amour pour l'homme.

Ah! j'aurais conçu le contraire! J'aurais conçu qu'ils se fussent séparés de l'Église pour adorer un Christ plus beau, c'est-à-dire un Christ qui aimât davantage! Mais non : toutes les séparations ont lieu, en diminuant, en amoindrissant le Christ.

D'abord, aux premiers siècles, on se révolte contre le mystère de l'Incarnation : il y a là trop d'amour. Arius, Nestorius, Eutychès ne songent qu'à l'amoindrir. « Sans doute, dit Arius, Jésus-Christ est le Fils de Dieu fait homme; mais ce Fils n'est pas égal au Père; il n'est pas de même nature que le Père; il n'est pas Dieu comme lui. » En d'autres termes, Dieu a envoyé un esprit supérieur pour sauver l'humanité : il ne s'est pas incarné pour elle.

— « Vous vous trompez, dit Nestorius; le Fils est bien égal au Père. Et comment voulez-vous que le Fils ne soit pas égal au Père? Vous n'avez donc pas lu les Écritures? Mais ce Fils de Dieu ne s'est pas uni à la nature humaine en unité de personne. Il s'est uni à un homme, comme un ami s'unit à son ami. » En d'autres termes,

en Jésus-Christ il n'y a que l'homme qui ait souffert et qui soit mort : Dieu ne l'a pas fait.

— « Quelle erreur! s'écrie Eutychès ; prétendre que la nature divine et la nature humaine ne se soient pas unies hypostatiquement en Jésus-Christ! Eh! sans cette union, où seraient donc l'Incarnation, la Rédemption? Elles se sont unies intimement, si intimement, qu'elles se sont fondues l'une dans l'autre; comme on voit que, quand on jette une branche sèche dans le feu, le feu s'en saisit, la pénètre, la transsubstantie, en sorte qu'elle s'évanouit en lui. Ainsi, quand la nature humaine s'est unie à la nature divine, l'intelligence humaine s'est fondue dans l'intelligence divine, la volonté humaine dans la volonté divine; l'homme a disparu; Dieu seul est resté. » Mais alors quel Dieu! un Dieu qui a eu l'air de souffrir, mais qui n'a pas souffert; qui a eu l'air de mériter, mais qui n'a pas mérité. C'est-à-dire qu'ici encore, et par une autre voie, l'Incarnation est anéantie.

Pendant trois siècles on discuta ainsi ; on épilogua sur les textes; on amoncela les arguties, pour conclure que l'Incarnation, la vraie, la belle, la sublime Incarnation, celle où les deux natures sont intimement unies en unité de personne, était impossible. Il y aurait eu là, disait-on, trop d'amour. Cela dura trois siècles. Après quoi l'humanité se leva indignée, et l'Église proclama, dans d'admirables conciles, que Jésus-Christ était à la fois Dieu et homme. Ariens, Nestoriens, Eutychéens furent refoulés dans l'Orient, où ils sont encore, muets, stériles, inféconds, n'ayant jamais rien fait de sublime, ni pour Dieu, ni pour l'humanité.

Cependant la lutte continue. Obligé d'accepter le premier élément qui constitue Jésus-Christ, à savoir, l'Incarnation,

l'esprit humain se jette sur le second : la Rédemption. Pélage apparaît : tête ardente, opiniâtre et étroite.

— « Eh bien, soit! dit-il : Jésus-Christ est Dieu et homme; comment le nier? L'Incarnation est certaine; mais à quoi bon la Rédemption? La nature humaine est saine; elle n'a point été blessée, comme on dit, par la chute du premier homme. Il y a plus : non-seulement elle est saine, mais elle peut s'élever toute seule à des œuvres méritoires. » Voilà le système de Pélage. Dès lors, qu'est-ce que la Rédemption? Qu'est-ce même que l'Incarnation? Jésus-Christ est vraiment Dieu et homme, soit; mais c'est un Dieu honoraire, un Dieu inutile, un Dieu dont on n'avait pas besoin et dont on n'use pas.

Quelques siècles se passent ainsi. Le pélagianisme, le semi-pélagianisme disparaissent au souffle de saint Augustin. On a un instant de paix. Le moyen âge commence. Jésus-Christ règne. Charlemagne et saint Louis sont ses humbles lieutenants. On voit s'épanouir les plus admirables merveilles de l'amour de Dieu et de l'humanité.

Mais ce temps dure peu. Voici Luther, Calvin, Henri VIII. On a été obligé d'admettre que Jésus-Christ est à la fois Dieu et homme : c'est le premier élément constitutif du dogme. On a été obligé également d'admettre que Jésus-Christ est Rédempteur : c'est le second. « A la bonne heure, dit Luther. Jésus-Christ est Dieu, il est Rédempteur; mais il a disparu. Vous vous imaginez qu'il est encore vivant dans l'Église; il n'y est plus. Vous vous imaginez qu'il est encore pardonnant, absolvant dans le prêtre; il n'y est plus. Vous vous imaginez qu'il est toujours présent dans la sainte Eucharistie; il n'y est plus. Il n'y est qu'un instant, dit Luther, au moment de la messe. Non, non, dit Calvin; il n'y est pas même à ce moment : ce n'est qu'une image, un

symbole, une pure représentation. Jésus-Christ est venu sur la terre; il a racheté l'homme; mais son œuvre faite, il a disparu. »

Voilà le grand mouvement hérésiarque. Il a Jésus-Christ pour objectif; dans quel but? Le diminuer, l'amoindir.

Ah! je le répète, j'aurais conçu le contraire! J'aurais conçu qu'on dît à l'Église : Dieu est amour : or l'amour est hardi, tout-puissant, insatiable; il donne sans compter, sans mesure. Votre Christ n'aime pas assez; il ne s'abaisse pas assez; il ne se donne pas assez. Vous ne l'avez pas compris. Nous nous séparons de vous pour en restituer l'incomparable image.

Mais non. Depuis dix-huit siècles, étudiez le principe de séparation de toutes les sectes. Toujours elles disent à l'Église : Vous enseignez un Dieu qui aime trop. Quoi! dit Arius, il se serait fait homme! Quoi, dit Nestorius, il serait né dans le sein d'une femme! Quoi! dit Jansénius, il serait mort pour racheter l'humanité tout entière! Quoi! dit Calvin, il demeurerait jour et nuit, et toujours, dans la sainte Eucharistie! Nous ne voulons pas d'un Dieu pareil. Un tel amour est impossible et absurde!

On pourrait se contenter de leur répondre que si le Christ qu'ils prêchent était vrai, il en résulterait que les hommes auraient conçu un Dieu meilleur, plus tendre, plus aimant qu'il n'est réellement; qu'ils lui auraient prêté des beautés qu'il n'a pas; et que la religion inventée par les hommes serait plus belle, plus divinement adorable que la Religion révélée par Dieu.

Mais laissons ces choses, et laissons aussi les hérésies anciennes : c'est fini; c'est éteint; il n'y a plus à s'occuper de ces cratères qui lançaient autrefois des flammes,

et qui ne sont plus que des marais. Tournons-nous du côté des protestants qui vivent encore. Quoi! leur dirai-je, vous avez diminué, tronqué le Christ; et qu'est-il arrivé? Dans la même mesure, vous avez diminué, affaibli l'amour pour Dieu et pour l'humanité. Je ne dis pas que vous l'avez détruit entièrement; cela n'est pas possible, puisque vous croyez encore à l'Incarnation et à la Rédemption, quoique incomplète. Mais comment seriez-vous passionnés pour Dieu? Votre Dieu ne l'est pas pour vous. Il vous a aimés, mais avec mesure. Il ne vous a pas aimés jusqu'à la fin, *usque in finem:* il s'est arrêté à temps, à ce moment où viennent les folies : il n'a pas été sublime. Vous, protestants, vous lui ressemblez. Vous êtes bons, vous êtes honnêtes; vous n'êtes pas sublimes! C'est logique.

Vous ne l'êtes ni pour Dieu, ni pour l'homme. Je ne m'en étonne pas, ni ne vous en accuse : je le constate. Je constate que pour ce Christ qui n'a pas eu le courage d'aller jusqu'au bout, vous n'avez pas non plus le courage d'aller jusqu'au bout. La passion vous manque, comme à lui. Vous n'avez plus le sacerdoce chaste. Vous n'avez plus la virginité perpétuelle. L'apostolat, le martyre ont disparu. Toutes ces extravagances vous font défaut. Il y a des degrés dans le cœur : l'amitié, l'amour, la passion. Votre Christ n'a eu pour vous que de l'amitié et un peu d'amour; vous n'avez pour lui que de l'amitié et un peu d'amour. Il ne vous a pas aimés jusqu'à la passion; vous ne l'aimez pas non plus jusqu'à la passion. C'est logique.

Et n'aimant pas Jésus-Christ avec passion, vous n'aimez avec passion ni Dieu ni l'humanité. Vous n'avez pas la Carmélite; vous n'avez pas non plus la Sœur de Charité. Vous n'avez pas engendré sainte Thérèse; vous n'avez pas

non plus saint Vincent de Paul. Tout cela se tient, et, dans son enchaînement, est sublime.

Mais ce qui nous reste à dire va jeter sur cette grande question une lumière encore plus éclatante.

VI

A côté et au-dessous de ceux qui tronquent et qui amoindrissent Jésus-Christ, il y a ceux qui le haïssent. Mon Dieu! cela est-il possible? Cela est cependant. Nous avons eu en France un siècle presque entier qui a poursuivi Jésus-Christ de sa haine, et dont la devise était : « Écrasons l'infâme. » Eh bien, quel a été le résultat? Est-ce que, Jésus-Christ haï, on a aimé Dieu davantage? Est-ce que, Jésus-Christ chassé, méprisé, l'humanité a été mieux servie, plus aimée? Cela aurait dû être, si Jésus-Christ n'est qu'une erreur, un mensonge. Méprisant celui-ci, on aurait dû d'autant plus aimer celui-là. Mais non, c'est le contraire qui est arrivé; et ici la contre-épreuve est sans réplique.

Regardez ceux qui ne veulent plus de Jésus-Christ : que leur reste-t-il de Dieu? Pas même la pensée. Je ne dis pas l'amour, l'amour généreux, héroïque; oh! non, il faut que la logique s'accomplisse. Dans la proportion où ils mettent la main sur l'Homme-Dieu, ils voient d'abord Dieu s'évanouir. Dieu remonte lentement dans le ciel; il devient un Dieu invisible, impalpable, inaccessible à l'homme; puis bientôt cette légère image disparaît à son tour : on est en plein athéisme. Et comme on n'ose pas

l'avouer, comme on sent que l'humanité n'acceptera jamais un tel état, n'ayant plus la chose auguste, on en conserve le nom. Alors, semblables à ces aveugles qu'a si divinement peints Raphaël, qui palpent dans les ténèbres, on les voit chercher à tâtons quelque ombre, quelque image de Dieu.

C'est le Dieu-idée, qui n'est qu'une des catégories de notre esprit, une des cases de notre cerveau. Quand on s'ennuie, quand on a besoin d'échapper au réel qui nous étreint, « on le file, dit l'un d'eux, comme l'araignée file sa toile. » Beau Dieu, en vérité! Beau consolateur et beau Rédempteur !

C'est le Dieu-nature. On regarde la terre, que la science a agrandie. Et comme elle est belle, comme elle porte dans ses flancs féconds la vie intarissable, on adore la nature.

C'est le Dieu humanité. On regarde l'homme. Après tout, il est plus grand que la nature, puisque c'est lui qui la gouverne. On adore l'humanité!

Ou plutôt on n'adore plus rien. Et on retombe précisément dans l'état où était le monde avant l'apparition de l'Homme-Dieu : *Sine Deo in hoc mundo.* « Ils n'ont plus de Dieu en ce monde, » disait saint Paul. Voilà où nous marchons. Vous chassez Jésus-Christ du monde, et le même phénomène se dresse à l'horizon : Il n'y a plus de Dieu. *Sine Deo in hoc mundo* [1].

Dieu disparu, reste l'Humanité. Et c'est ici que la preuve grandit encore. Car en quel siècle sommes-nous? En un siècle où l'amour de l'humanité, la passion de la fraternité, de l'égalité, de la bienfaisance, a saisi toutes les âmes; où l'admiration pour les travaux, pour le génie

[1] Paul. *ad Ephes.* II, 12.

de l'homme, est sans mesure; où les chemins de fer, mêlant toutes les races, menaçant d'effacer toutes les frontières, semblent ne plus laisser debout que l'Humanité! Et à quels hommes avons-nous affaire? A des hommes qui, ayant perdu Dieu, lui ont substitué l'Humanité, et qui n'adorent plus qu'elle.

Il semble donc que, chassant Jésus-Christ, perdant l'amour de Dieu, ils garderont l'amour de l'Humanité. Ils l'essayent; mais que faire contre la logique?

Qui n'a lu quelques-unes de ces phrases? « Aux yeux du philosophe, l'humanité se compose de quelques individus exceptionnels, préservés des tentations, des malentendus où tombe la foule. » « Pourvu que le petit nombre puisse se développer librement, le philosophe s'occupera peu de la manière dont LE RESTE proportionne Dieu à sa hauteur. »

LE RESTE! Pesez ce mot. Le mépris pour *ce reste* va si loin, que le monde, avec ses douleurs sans nombre, est pour lui un spectacle curieux, qui le réjouit et l'amuse. Il ose écrire: « Le philosophe, spectateur de l'univers, quand il pourrait réformer le monde, peut-être le trouverait-il si curieux tel qu'il est, qu'il n'en aurait pas le courage. »

Ah! on respire à ce dernier mot. Il fallait que vous l'écriviez, afin de vous marquer vous-même au front d'un fer rouge. Notre-Seigneur disait : *Allez dire à Jean : Les aveugles voient, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés.* Et vous, afin que personne ne s'y trompe, vous dites : « Le monde est si amusant avec ses aveugles, ses boiteux, ses agonisants, ses ignorants, que si le philosophe pouvait le réformer, il ne le ferait pas. » Ah! nous le savions bien! mais il était bon, sophiste sans cœur, que vous nous le disiez vous-même!

Du reste, nous avons mieux que des aveux. Jésus-Christ haï, on ne s'en est pas tenu au mépris théorique de Dieu et de l'humanité. Ce XVIIIe siècle qui avait commencé par ce cri : « Écrasons l'infâme! » s'est terminé par un spectacle d'une horreur si sombre, si grandiose, que l'humanité n'est pas près de l'oublier.

Il y eut donc un jour où les bourreaux remplacèrent les sophistes. Après avoir chassé Jésus-Christ du monde des esprits, on voulut le chasser de partout. On brisa ses croix, on ferma ses temples, on viola ses tabernacles, on égorgea ses prêtres; et cette nation, qui s'était appelée jusque-là la Fille aînée de l'Église, parut ivre de la haine de Jésus-Christ. Or aussitôt apparut l'athéisme. Il eut ses temples, ses autels. Quels temples, grand Dieu! L'impudicité fut adorée par l'orgueil!

Et pendant ce temps, que devenait l'amour de l'humanité? On organisait la mort dans chaque village; on vouait des classes entières à l'extermination; et des monstres virent passer dans leurs nuits sanglantes le rêve de Néron, qui aurait voulu que l'Humanité n'eût qu'une tête, pour avoir le plaisir de l'abattre d'un seul coup. Ils l'eurent, cet infâme plaisir! Quand Louis XVI monta sur l'échafaud, ce ne fut pas seulement un mortel vertueux qui succomba sous la rage de quelques scélérats : ce fut la France entière qui fut décapitée ce jour-là!

Ce qui s'est passé alors se verra toujours. Toujours la main impie qui renversera Jésus-Christ de son trône, montrera le ciel en blasphémant et se tournera sanglante contre l'humanité. Nous l'avons encore vu hier. Le lendemain du jour où les misérables chefs de la Commune étaient devenus les maîtres, ils fusillaient les otages : non-seulement des prêtres, ce qui se concevrait; mais des magistrats, des

généraux, des soldats, et ils mettaient le feu aux quatre coins de Paris.

Et c'est pourquoi, ô sainte Église! garde ton Christ! Garde ton Emmanuel! Garde le doux lien qui unit le ciel à la terre; le nœud divin qui joint l'homme à Dieu! Garde-le pour toi; garde-le pour nous! Que deviendrait la terre si l'Homme-Dieu n'y était plus? Fais partout fleurir l'amour du Christ, afin qu'au milieu des tristesses, des douleurs, des désenchantements, des trahisons de ce monde, pour les supporter, pour nous en consoler, pour rester dignes du Dieu qui nous a faits et qui nous a donné des frères, nous gardions à jamais l'amour de Dieu et l'amour de l'humanité!

ÉPILOGUE

LE CHRIST

Nous voici arrivés au sommet. Arrêtons-nous et regardons. Tâchons de voir de haut et dans son ensemble la grande œuvre de Dieu.

Avez-vous étudié quelquefois un des chefs-d'œuvre du génie humain : *la Dispute du saint Sacrement* de Raphaël, par exemple; ou *le Jugement dernier,* de Michel-Ange? Qu'est-ce qui vous a frappé? N'est-ce pas l'unité profonde qui en relie les différentes parties? Tout, jusqu'aux moindres détails, converge à un personnage unique, et le met en relief.

Il se peut que l'artiste n'ait pas commencé par cette figure principale; qu'il l'ait même gardée pour la peindre en dernier lieu : il n'en est pas moins vrai qu'il ne pensait qu'à elle. Tous les personnages du tableau se groupaient d'avance autour de Celui qui devait en occuper le centre et en être la gloire.

Eh bien! un jour Dieu est sorti de son repos. Il a créé ces fresques sublimes qu'on appelle l'univers, ce chant de la création, ce drame vivant et palpitant de l'humanité.

Quel caractère lui a-t-il donné? Comme un esprit vulgaire, a-t-il laissé s'éparpiller ses pensées? Ou bien a-t-il fait comme un homme de génie, qui se recueille, qui concentre ses forces, et qui arrive à ce point suprême où au lieu d'avoir beaucoup de pensées, on n'en a qu'une qui les engendre toutes?

Dans sa haute et profonde conception des choses, l'Église ne permet pas un doute ici. En créant les mondes, Dieu n'a eu qu'une seule idée; mais comment la dire? Il ne voyait qu'un personnage unique; mais comment le peindre? O Jésus! vous êtes l'*Alpha* et l'*Omega* de ce grand drame; le principe et la fin : *principium et finis*, le premier et le dernier mot de toutes choses. Tout vient de vous, et tout y retourne. Vous mettez les mondes dans l'unité.

Entrons dans ces sublimités; et, oubliant la terre et ses vagues lueurs, ne prenant que la foi pour guide, arrêtons-nous sur ces radieux sommets. Semblables au voyageur parvenu aux plus hautes cimes des Pyrénées, nous allons avoir le ciel sur notre tête, et toutes les splendeurs de la création sous nos pieds.

I

Au commencement était le Verbe; et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Ceci était en Dieu dès le commencement[1]. Voilà le début de l'Évangile de saint Jean. Moïse avait dit : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre*[2].

[1] Joan. I, 1.
[2] Gen. I, 1.

Saint Jean, qui connaît cette première page, monte plus haut; et, dépassant dans son vol toutes les choses créées, s'élevant au-dessus du ciel et de la terre, au-dessus des Anges, des Trônes, des Séraphins, il entonne son Évangile par ces mots qui ravissaient saint Augustin, et que Bossuet commentait dans une sorte d'extase : *Au commencement était le Verbe*. Quand le ciel et la terre commençaient, il était. Et comme le ciel et la terre, dans le langage de Moïse, c'est tout, il était avant tout, au commencement de tout, avant tout commencement, avant le temps, avant l'espace, avant l'aurore de tout ce qui a commencé : *In principio erat Verbum*. Voilà le premier cri de l'aigle.

D'un bond il a franchi tous les espaces; il est au centre de la Divinité, au sanctuaire de l'infini. Et là, que voit-il? Celui qui de toute éternité le remplit de ses splendeurs radieuses. *Au commencement était le Verbe*.

Et où donc était-il? Il était en Dieu, *apud Deum*. CHEZ DIEU, selon l'énergie du texte. Là était sa demeure. Et pourquoi était-il en Dieu, chez Dieu? C'est parce qu'il était Dieu. *Et Deus erat Verbum*. Étant en Dieu, le Verbe était chez lui : un avec le Père, et cependant distinct de lui, Dieu de Dieu, lumière de lumière, ni créé, ni fait, mais engendré substantiellement avant l'aurore de tout ce qui est. *Et Deus erat Verbum*. Voilà ce que dit saint Jean : c'est le second cri de l'aigle.

Il était, il était, il était, il était. Voici, en deux lignes, s'écrie saint Ambroise, quatre fois : *Il était*. Où donc l'impie a-t-il trouvé qu'*il n'était pas*[1]? »

Mais ce Verbe, qui demeurait en Dieu, qu'était-il? Il

[1] Ambros. *De Fide ad Gratian.* I, 1, 5.

était le Verbe, le λόγος, la parole de Dieu : cette parole éternelle, consubstantielle, infinie, par laquelle Dieu se dit à lui-même tout ce qu'il est; cette harmonieuse parole par laquelle, dans le tressaillement de l'extase, Dieu se chante éternellement lui-même. L'Esprit-Saint allait du Père au Fils, comme l'amour mutuel, l'aspiration réciproque de l'un et de l'autre. Et cette triple unité, cet embrassement ineffable étaient, au commencement, avant tout commencement, l'éternelle vie de Celui qui est.

Comment y a-t-il eu autre chose? Comment l'abîme de félicité, de gloire, s'est-il entr'ouvert? Comment les mondes en ont-ils jailli? Écoutons encore saint Jean : *Toutes choses ont été faites par lui; et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans lui.* Voilà le troisième cri de l'aigle.

Assurément la création est l'œuvre commune de la sainte Trinité. Assurément aussi, c'est à bon droit qu'on l'attribue au Père : *Patrem omnipotentem, factorem cœli et terræ;* parce qu'avant tout elle est un déploiement de puissance. Saint Jean l'attribue ici au Verbe : *Omnia per ipsum facta sunt.* Pourquoi? parce que la création a été faite pour louer Dieu, pour dire dans le langage du temps ce que le Verbe chante dans le langage de l'éternité; elle est l'écho du Verbe. Or c'est la voix qui engendre l'écho. Pourquoi encore? Parce que toutes choses ont été faites à l'image de Dieu; et que dès lors, le Verbe étant son image infinie, éternelle, le rejaillissement de sa gloire, c'était à lui à projeter, dans le temps et l'espace, les images finies. C'est le portrait qui engendre les copies. Il n'y a donc point de contradiction dans ces attributions diverses. Quand je pose devant un photographe, c'est lui qui opère, et on peut dire que c'est lui qui a fait mon portrait; mais c'est moi aussi, puisque c'est moi qui ai projeté mes traits sur la

glace. Et pourquoi ne dirait-on pas que c'est le soleil? puisque si je n'étais pas baigné de ses rayons, nul portrait ne serait possible. Et c'est ainsi que la création est née : par l'opération du Père, à l'image du Fils, et sous l'action radieuse du Saint-Esprit.

Voilà donc la part du Verbe dans la création. Image infinie, c'est lui qui a projeté dans le temps et l'espace les images finies. Il a commencé par les anges, les archanges, et je ne m'en étonne pas. Si on m'eût demandé au moment de la création par où Dieu commencerait, je n'aurais pas hésité; j'aurais dit : par l'esprit, par l'esprit pur. Dieu est esprit, il crée à son image; il crée pour être connu, loué, adoré, pour faire des heureux. Qui créera-t-il, sinon des esprits semblables à lui, capables de connaître, d'aimer, d'être ravis ?

Là, ce semble, aurait dû s'arrêter la création. Mais après les esprits, le Verbe entreprend une seconde œuvre. Il crée la matière. A quoi bon? Froide et inerte, que vient faire ici la matière? Elle est incapable de connaître et d'aimer : quel rôle pourra-t-elle avoir dans ce concert sublime? Aussi, voyez comme le Verbe la travaille! Comme il brise les obstacles qui l'empêchent d'être un reflet de son image infinie! Comme il y grave tous ses traits : la grandeur, l'immensité, la beauté, le mouvement, la vie, la fécondité! Sous la main du divin Artiste, depuis l'insecte caché sous l'herbe, depuis la fleur qui chante en embaumant, jusqu'à l'astre qui circule harmonieusement dans l'espace, tout prend une voix pour louer, adorer, aimer Celui qui les a faits.

Voilà les deux premières œuvres du Verbe. Elles sont admirables toutes deux; mais un abîme les sépare. Ce sont deux mondes, l'un à droite, l'autre à gauche; et nul

point de contact. Où donc est cette unité que je chantais tout à l'heure, et qui a dû nécessairement sortir du puissant esprit de Dieu! A l'œuvre, ô Verbe! Votre création n'est évidemment que commencée; faites-lui toute sa beauté.

Le Verbe se remet à l'œuvre. Que va-t-il faire? Si je voyais un grand peintre, grand de génie et de goût, diviser sa toile en deux parties; si je le voyais réunir dans la partie supérieure les couleurs les plus brillantes, puis presque aussitôt amonceler dans la partie inférieure les ombres les plus fortement accusées, qu'est-ce que je penserais? c'est que le peintre se propose de placer entre ces deux zones des nuances intermédiaires, où les splendeurs d'en haut et les ombres d'en bas viendront se fondre dans une parfaite harmonie. Ainsi de Dieu. En le voyant commencer ce tableau de l'univers par les extrémités opposées, appliquant à la fois les couleurs les plus brusques et les plus tranchées, on sent d'instinct, d'intuition, que les nuances intermédiaires étaient prévues d'avance. Cette nuance, où le monde des corps et le monde des esprits allaient se fondre d'une manière si exquise, c'est l'homme. Regardez-le. En lui les deux mondes sont unis : l'esprit avec toutes ses splendeurs; la matière avec toutes ses opacités. Lève-toi donc, ô homme, dans la majesté de ta double nature; donne à la création sa vraie unité; et, te mettant en marche, prêtre et roi de l'univers, emporte, dans ta gravitation autour de Dieu, les deux mondes, dont tu es le nœud sublime!

Mais quoi! ne suis-je pas victime d'une illusion? Est-ce là cette unité que je cherche? Que l'homme emporte avec lui tous les êtres inférieurs; soit! Ils sont tous en lui, et il est leur chef. Mais les êtres supérieurs, les anges,

n'échapperont-ils pas? Vont-ils se mettre en marche à la suite de l'homme, comme des soldats qui obéissent à un général? Non, non, il ne faut pas hausser l'homme à des hauteurs impossibles.

Le feraient-ils d'ailleurs, que je ne trouverais pas encore, dans la création, l'unité que je cherche. Il y avait un premier abîme : d'un côté l'esprit pur, de l'autre la matière ; le voilà comblé. Mais il y en a un second, encore plus profond. Toute cette création flotte à des distances infinies du Créateur. Vous avez uni l'esprit et la matière; il faudrait unir maintenant le fini et l'infini, le Créateur et la créature. O sublime ouvrier, en resterez-vous là, et vous avouerez-vous vaincu?

Oh! non. En unissant l'esprit et la matière, Dieu s'essayait à unir un jour deux choses plus insociables encore : le fini et l'infini. En faisant ce premier nœud, il se préparait à en faire un second, plus difficile, où, saisissant l'esprit et la matière déjà unis en l'homme, et les unissant au Verbe, il mettrait cette fois, au ciel et sur la terre, toutes choses dans l'unité. O Jésus! je vous salue. O Homme-Dieu! que je vous comprends maintenant! Le voilà Celui dans lequel tout a été vraiment récapitulé et résumé! Qu'il se lève donc, Celui-là, vrai Prêtre et vrai Pontife de la création, seul capable de donner à chaque être une beauté infinie et à l'ensemble sa vraie unité; et que, réunissant en lui tous les éléments spirituels et matériels, les élevant, les spiritualisant, les divinisant, il emporte tous les êtres dans sa gravitation sublime autour de Dieu!

II

Mais si splendide que soit ce premier point de vue, il pourrait laisser dans l'esprit du lecteur une pensée qui ne serait pas assez haute; lui faire croire, par exemple, que dans la constitution du monde Dieu a vu premièrement les créatures, et que secondement il a conçu l'idée de les réunir toutes en Jésus-Christ. C'est le contraire qui est vrai. Dans le dessein éternel de la création, le premier être que Dieu a vu et a décrété, c'est le Verbe incarné. Le premier aspect sous lequel s'est montré à lui l'ensemble des êtres, a été la nature créée unie à une personne divine. Et, trouvant en Elle une beauté digne de Dieu, c'est par là, pour ainsi dire, que s'est effectué le passage du Créateur aux créatures. Ç'a été le pont jeté entre l'infini et le fini.

Et non-seulement cette Créature, la première-née de toutes les autres, cette sainte Humanité a été la première en date et la première en beauté; mais elle a été la cause de toutes les autres, la raison, le type et l'exemplaire de tous les êtres créés. Ils ont été appelés à être par nature d'abord, et à devenir ensuite par volonté libre, conformes à l'image de cette première, sublime et adorable Créature, unie au Créateur en unité de personne.

Écoutons saint Paul, développant dans toutes ses épîtres cette admirable doctrine, qui lui arrachait des cris d'étonnement et d'enthousiasme. Dans l'épître aux Colossiens, par exemple, remontant avec une incomparable éloquence aux dernières raisons du plan divin, il nous montre

l'Homme-Dieu, le Verbe-Incarné, comme l'image visible du Dieu invisible : *qui est imago Dei invisibilis* [1]. Et à ce titre, le premier-né de toutes les créatures : *primogenitus omnis terræ*, c'est-à-dire le premier sur lequel se soit reposée la pensée de Dieu quand il a voulu créer; celui, par conséquent, à cause duquel tout a été fait au ciel et sur la terre : *in ipso condita sunt universa in cœlis et in terra;* les choses visibles et les invisibles : *visibilia et invisibilia;* soit les Trônes, soit les Dominations, soit les Principautés, soit les Puissances, tout a été créé par lui et en lui, *omnia per Ipsum et in Ipso facta sunt;* il est avant tout, *Ipse est ante omnes;* et toutes choses subsistent en lui, *et omnia in Ipso constant.* Il est le chef, la tête et le principe de la création; le premier-né d'entre les morts. Il a la primauté entre tous, *in omnibus Ipse primatum tenens.* Car il a plu à Dieu de faire résider en Lui toute plénitude, *quia in Ipso complacuit omnem plenitudinem habitare,* et par lui de tout réconcilier et de tout pacifier par son sang, soit ce qui est sur la terre, soit ce qui est dans le ciel : *pacificans per sanguinem ejus sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt* [2].

Le premier donc de toutes les créatures en date, en beauté, en dignité, en grandeur; la cause de tous les êtres. « C'est en lui que Dieu les a vus, dit saint Paul, *quos præscivit, quos prædestinavit, conformes fieri imaginis Filii sui* [3]. » Il revient sur la même idée dans l'épître aux Éphésiens : « Béni soit Dieu, s'écrie-t-il, et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Et pourquoi? « Parce qu'il nous a élus en Jésus-Christ avant la constitution du monde, afin que nous soyons saints et immaculés devant

[1] Paul. *ad Coloss.* I, 15.
[2] Ibid., I, 15-20.
[3] Rom. VIII, 29.

lui : *Elegit nos in Ipso ante constitutionem mundi ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus* [1]. »

Ainsi, avant la constitution du monde, avant son organisation matérielle, Dieu a vu les âmes, pour lesquelles il allait organiser le monde; et comment les a-t-il vues? *In ipso,* en Jésus-Christ. Jésus-Christ toujours le premier. Tout vient de lui, tout se fait en vue de lui.

Et après nous avoir donné en lui la vie naturelle, la raison, la liberté, l'intelligence, l'amour, s'élevant plus haut, c'est par lui, *per Jesum Christum,* c'est en lui, *in Ipsum,* qu'il nous a donné la vie surnaturelle, l'adoption divine; qu'il nous a fait passer de l'état de simples créatures à l'état d'enfants de Dieu, *qui prædestinavit nos in adoptionem filiorum per Jesum Christum, in Ipsum* [2].

Et tout cela n'est pas venu peu à peu, successivement; c'est le plan primitif, le plan éternel. De tout temps, Dieu a résolu en Jésus-Christ, *in Eo,* de tout établir, dans la plénitude des temps, en Jésus-Christ, *in dispensatione plenitudinis temporum instaurare omnia in Christo,* soit ce qui est dans le ciel, *sive quæ in cœlis,* soit ce qui est sur la terre, *et quæ in terra sunt in Ipso.*

In Ipso, in Eo, per Christum, in Ipsum, ces mots reviennent sans cesse. Et, comme s'il n'avait pas achevé sa pensée, se souciant peu des répétitions et des pléonasmes, il ajoute : « C'est en lui que nous avons été appelés à la vie, à la grâce, à la gloire : *In quo etiam sorte vocati sumus, prædestinati secundum propositum ejus* [3]. »

Voilà le plan éternel. Ici l'émotion saisit le grand Apôtre : « Je prie Dieu, s'écrie-t-il, et je lui demande de

[1] Paul. *ad Ephes.* I, 4.
[2] Ibid., I, 5.
[3] Ibid., I, 11.

vous donner l'esprit d'intuition pour le bien connaître, ces yeux illuminés du cœur pour lesquels il n'y a point de ténèbres, *illuminatos oculos cordis,* afin que vous sachiez bien quelle est la puissance de notre Dieu, qui, après avoir ressuscité Jésus-Christ, l'a établi à sa droite, par-dessus les Principautés, les Vertus, les Dominations, les Trônes; par-dessus tout ce qui a un nom, je ne dis pas dans ce siècle, mais dans les siècles à venir. Il a tout mis sous ses pieds, et il a voulu que tout genou fléchisse à son nom, au ciel, sur la terre et dans les enfers [1]. »

Ému de ces pensées, le grand Apôtre fait un retour sur lui-même. C'est sa gloire à lui Paul, à lui chétif, à lui le dernier de tous, *minimo omnium,* ou plutôt c'est sa grâce, *mihi gratia hæc,* de mettre en lumière le secret caché dans les siècles, *quæ sit dispensatio sacramenti absconditi a sæculis in Deo :* à savoir que Dieu a tout créé en Jésus-Christ, tout récapitulé et tout résumé en lui; afin que, dans sa gravitation sublime autour de Dieu, il emporte tous les mondes avec lui [2].

Ah! ces pensées m'émeuvent! Elles me jettent dans un ravissement semblable à celui qu'éprouva Newton le jour où il découvrit la grande loi de la gravitation des cieux! Ces astres, qu'on avait vus jusque-là dans un éparpillement splendide, il s'aperçut qu'ils se mouvaient; qu'il y en avait de plus petits qui tournaient autour de plus grands; que ceux-ci tournaient autour d'autres plus grands encore; et, perçant la voûte des cieux, il soupçonna que le système solaire tout entier gravitait lui-même autour d'un autre, lequel, avec ses millions d'astres, circulait dans l'espace autour d'un troisième; et qu'ainsi, au lieu d'être dans un

[1] Paul. *ad Ephes.* I, 16-23.
[2] Ibid., III, 8.

éparpillement magnifique, le ciel était dans l'unité. Il jeta un cri d'admiration qui fit tressaillir le grand siècle.

Eh bien, à l'école de saint Jean et de saint Paul, j'entrevois une autre loi de gravitation, plus sublime encore. Toute la nature est en l'homme; tout l'homme est en Jésus-Christ; tout Jésus-Christ est en Dieu. Oui, tous les êtres, tous les astres, tous les cieux ont été faits pour vous, ô âmes, ô esprits intelligents; et vous les emportez tous dans votre gravitation : *Omnia vestra sunt.* Et vous, ô âmes, ô anges, intelligences et amours, où que vous soyez, quelque forme que vous ayez revêtue, vous avez été faits pour Jésus-Christ, et il vous emporte à son tour dans sa gravitation. *Vos autem Christi.* Et vous, ô Christ! ô Jésus! vous avez été fait pour Dieu, pour le chanter comme il le mérite, pour l'aimer comme aucune créature ne l'aimera jamais; et vous emportez tous les êtres et tous les mondes dans votre sublime gravitation autour de Dieu. *Christus autem Dei* [1].

III

Ne nous lassons pas d'entendre frémir les deux harpes les plus mélodieuses du Nouveau Testament : saint Jean, le poëte; saint Paul, le théologien. L'un plus élevé, d'un coup d'aile plus hardi; l'autre plus profond, d'un regard plus pénétrant : tous deux envoyés de Dieu pour nous révéler le plan divin et la merveille de la conception générale des choses.

[1] I Paul. *ad Corinth.* III, 23.

Saint Jean continue ainsi : « En lui était la vie ; et la vie est la lumière des hommes ; *in Ipso vita erat, et vita erat lux hominum* [1]. » Et saint Paul, faisant écho à saint Jean : « En lui sont tous les trésors de la science et de la sagesse, *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi* [2]. » Et ailleurs : « Toute la plénitude de la divinité, c'est-à-dire toute la plénitude de la vie est en lui, *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis* [3]. »

Où est-elle, la vie? Où est-elle, dans la source? En Dieu, évidemment : « Seigneur, c'est en vous qu'est la source de la vie : *Apud te, Domine, est fons vitæ* [4]. » Or cette vie, qui est en Dieu comme dans sa source, il l'a versée à torrents dans son Fils : *Sicut Pater habet vitam in semetipso, sic dedit Filio vitam habere in semetipso* [5]. Et c'est pour cela que le Verbe s'est incarné, afin qu'en lui les créatures aient la vie, et une vie plus abondante et meilleure que celle qui résultait de leur création : *Ut vitam habeant et abundantius habeant* [6]. Cela étant, nul évidemment, ni au ciel, ni sur la terre, ni avant la venue de Jésus-Christ, ni après, ne peut avoir la vie qu'à une seule condition, qui est de communier à Jésus-Christ. Il n'est pas seulement le principe de leur existence ; il est le principe nécessaire de leur vie.

Voilà pourquoi, quand les anges eurent été créés, bien que le mystère de l'Incarnation ne dût s'accomplir que dans des milliards d'années peut-être, Dieu le leur montra ; et, pour condition de leur introduction dans la gloire,

[1] Joan. I, 4.
[2] Paul. *ad Coloss.* II, 3.
[3] Ibid., II, 9.
[4] Ps. XXXV, 10.
[5] Joan. V, 26.
[6] Ibid., X, 10.

il leur demanda de le reconnaître et de l'adorer. C'est encore saint Paul qui nous l'apprend : « Dieu, dit-il, ayant introduit une seconde fois sur la scène du monde son Fils premier-né, il dit : Que tous les anges l'adorent [1]. »

Cette *seconde* introduction, cette *nouvelle* présentation, faite par le Père, *cum iterum introducit*, se réfère visiblement à son Fils placé dans un second et nouvel état, et par conséquent à son Fils incarné. Communier par l'adoration, par l'obéissance, par l'amour au Fils de Dieu incarné, « dans lequel sont cachés tous les trésors, » telle fut donc, au ciel et sur la terre, la condition du salut. Il ne pouvait pas y en avoir une autre.

Une partie des anges frémit à la pensée de s'incliner devant une nature inférieure à la leur. Si Dieu se fût uni à un ange, soit; mais recevoir d'une créature placée si bas dans l'échelle des êtres un surcroît de lumière, de mérite, une augmentation de bonheur et de gloire, c'était une humiliation qu'ils ne pouvaient subir. Ils se préférèrent au Verbe-Incarné, et, « ne se tenant pas dans la vérité, » ils rêvèrent de monter jusqu'au trône de Dieu, et d'abîmer dans leurs mépris Celui, quel qu'il fût, qui était descendu si bas. Tout se termina par le cri de saint Michel : *Quis ut Deus!* Qui est semblable à Dieu en puissance? Il brisera comme du verre ceux qui voudront lui résister. Mais qui est semblable à Dieu en bonté? N'est-il pas libre d'élever les plus humbles jusqu'à lui? Voilà ce que dirent les anges fidèles. Et, adorant le Verbe-Incarné, communiant à la vie divine qui est en lui, ils méritèrent d'être associés à sa gloire éternelle.

De ce fait, révélé par les saintes Écritures, à savoir que

[1] Paul. *ad Hebr.* I, 6.

le monde angélique a été mis en rapport avec le Verbe-Incarné, et appelé, comme condition de salut, à le reconnaître, à l'adorer, à l'aimer, ne peut-on pas conclure qu'il en a été de même de tous les êtres intelligents, où qu'ils soient, sur quelque astre qu'ils habitent? La science semble incliner en ce moment à croire que tous les astres sont habités. Quelle raison aurait la théologie d'y contredire? Si les anges ont pu voir, dans les profondeurs de l'éternité, le mystère de l'Incarnation qui ne devait s'accomplir que des milliards d'années après, qui empêche, s'il y a des habitants dans les astres, qu'ils ne le voient et ne l'adorent à travers les immensités de l'espace? L'espace est-il un obstacle plus infranchissable que le temps?

Saint Paul nous dit que le sang du Christ *a tout pacifié, soit ce qui est sur la terre, soit ce qui est dans le ciel*[1]. Or nous savons que, dans le monde angélique, il n'y a rien à purifier, puisque ceux qui ne sont pas restés fidèles ont été précipités pour jamais dans le châtiment. C'est donc ailleurs, dans des sphères inconnues, que le sang divin a rejailli, pour effacer des fautes dont nous n'avons pas la révélation.

D'ailleurs qu'y aurait-il d'impossible à ce que tous ces astres, qui semblent nous regarder, nous regardassent en effet; et, les yeux fixés sur notre petite planète, adorassent Celui qui l'a choisie, comme il a choisi Bethléhem, pour y avoir sa crèche et sa croix? Est-ce que la solidarité qui est entre tous les habitants du même globe, ceux qui sont morts depuis des siècles et ceux qui ne naîtront que dans mille ans, ne nous induit pas à croire à la solidarité

[1] Paul. *ad Coloss.* I, 20.

de tous les globes? Ne serait-ce pas pour cela que la Genèse présente le soleil et tous les astres comme faits pour la terre, malgré la faible importance de celle-ci? Et s'ils ont l'air de tourner physiquement autour d'elle, n'est-ce pas qu'en réalité elle est leur centre divin? L'objection qu'on tire du peu d'importance de la terre a-t-elle une grande valeur? Au lieu de naître à Rome ou même à Jérusalem, Jésus-Christ est né à Bethléhem, la plus petite des cités de Juda, *minima in principibus Juda* [1], afin de nous apprendre qu'autre est le centre matériel du monde, et autre son centre moral et religieux. Et n'est-ce pas pour cela encore que Moïse a écrit, sous la dictée de l'Esprit-Saint, cette phrase mystérieuse : *In principio creavit Deus cœlum et terram* [2]? Les cieux, les millions de millions d'astres, voilà le premier terme : *cœlum;* et en face, comme si toute seule elle pouvait faire équilibre à tout le reste, notre pauvre petite terre, *et terram.* Et n'est-ce pas surtout à cause de cela que quand notre globe sort du néant, le prophète nous montre les anges qui applaudissent et qui tressaillent de joie : *Cum me laudarent simul astra matutina, et jubilarent omnes filii Dei* [3].

Sortis de la même main, conçus dans le même cœur, destinés à la même fin, tous les êtres, quels qu'ils soient, en quelques astres qu'ils soient placés, n'ont qu'un seul et même principe de vie, le Christ-Jésus. Ou des révélations divines leur ont appris à regarder dans l'espace cette petite planète où il est né, et ils l'adorent sur la croix qu'ils n'ont jamais vue, mais qui les a sauvés; ou bien le Christ a appliqué à sa Rédemption le même procédé dont il s'est

[1] Matth. II, 6.
[2] Gen. I, 1.
[3] Job. XXXVIII, 7.

servi pour la sainte Eucharistie. De même qu'il est ici-bas, non pas sur un seul autel, mais s'offrant, s'immolant sur tous les autels du monde jusqu'à la fin des temps, qui empêche qu'il ait reproduit mystiquement, répercuté à travers tous les globes, les inénarrables merveilles de sa crèche et de sa croix.

Quoi qu'il en soit, nul autre nom n'a été donné au ciel et sur la terre que le nom du Christ Jésus [1]. Nul autre fondement n'a été posé [2]. Il est seul pour donner la vie, seul pour guérir et pour sauver. Et quel autre pourrait-il y avoir? On sent cette unité des choses et des êtres en Jésus-Christ, cette immensité de la création, et cette solidarité universelle, quand on lit, « avec les yeux lumineux du cœur, » le discours après la Cène. Il y a là une latitude de cœur, une immensité d'amour avec lesquelles Notre-Seigneur embrasse tout : le passé, le présent et l'avenir; la terre et le ciel, les hommes et les anges; et, on le dirait, jusqu'à des mondes qui nous sont inconnus.

Oh! sans doute, Jésus-Christ debout entre le vieux monde qui l'a attendu et le nouveau qui va le recevoir, c'est déjà un grand spectacle; mais il est trop étroit. Agrandissez-le. Voyez Jésus-Christ au milieu de l'immense assemblée des esprits qui sont ou qui seront; au centre de la multitude innombrable des astres remplis d'intelligences créées; Jésus-Christ debout, irradiant tous les mondes, les remplissant de vie, de lumière, d'amour, de grâce, de mérites infinis, posant sur un petit coin du globe une action qui pénètre la création tout entière pour la transfigurer et déjà la diviniser; et dites si tout cela n'est pas

[1] Paul. *ad Philipp.* II, 9.
[2] I Paul. *ad Corinth.* III, 11.

merveilleux, capable de jeter les âmes dans l'enthousiasme et de les prosterner dans l'adoration!

IV

Mais descendons de ces hauteurs, ou plutôt restons-y, et concentrons notre attention sur l'homme.

Saint Paul nous enseigne que quand Dieu créait l'homme, comme un artiste qui fixe ses yeux et son cœur sur un idéal qui le ravit, il regardait Jésus-Christ : *Adæ qui est forma futuri* [1]. Il le formait à l'image du Verbe-Incarné. Ni les anges ni les créatures inférieures n'avaient eu cet honneur : c'est le privilége réservé et exclusif de l'homme. Si donc ils ont tous été mis en rapport avec le Verbe-Incarné comme avec la source de leur vie, combien plus Adam, fait à son image? Où aurait-il pu trouver la vie surnaturelle, si ce n'est dans la foi à Celui dont il émanait, comme une copie tirée d'un sublime original? C'est l'enseignement exprès de saint Thomas : « Avant sa chute, dit-il, Adam a connu par révélation le mystère de l'Incarnation, et a eu la foi explicite en Jésus-Christ; non pas en tant qu'il devait être le réparateur de la nature tombée, mais en tant qu'il était l'unique moyen de parvenir à la vraie vie, l'union béatifique avec Dieu [2]. »

Et quand, après sa création, Dieu résolut de donner à

[1] Paul. *ad Roman.* v, 14.

[2] S. Thom. *Summ.* IIa pars, quæst. 2, art. 7. *Ante peccatum, Adam habuit fidem explicitam de Christi incarnatione, prout ordinabatur ad consummationem gloriæ.*

Adam une compagne afin que de leur amour mutuel naquît l'humanité, dans cette extase qui précéda un pareil don, il n'est pas douteux, d'après saint Paul, que Dieu ait montré à l'homme le mystère de l'union de Jésus-Christ et de son Église, et les caractères divins de cet amour d'où allait naître le peuple royal des enfants de Dieu [1]. Après lui avoir révélé le mystère de l'Incarnation, comme le seul moyen de salut pour son âme, il le lui montrait comme la base nécessaire de la famille, de la société, de l'humanité, l'exemplaire divin de toutes choses.

C'est ce qu'on vit également à la chute. En créant l'homme, Dieu avait eu les yeux fixés sur le Verbe-Incarné; c'est sur lui qu'il les aura, en le restaurant. Le Verbe-Incarné sera présenté à l'homme, non pas seulement comme la source de toute innocence et de toute félicité, mais comme le principe et le divin modèle de toute pénitence, de toute humilité, de toute immolation, de tout sacrifice. Dieu reprendra la copie endommagée par le péché, et, semblable à un peintre indigné qui veut faire repentir son ennemi et lui montrer la vanité des coups qu'il a portés à son œuvre, il la refera plus éclatante et plus belle.

Seulement, pour préparer une telle œuvre, il fallait du temps. Si la réparation eût suivi immédiatement le péché, jamais l'homme n'aurait cru à la chute originelle. Hélas! il a tant de peine à y croire aujourd'hui, même après que, pendant quatre mille ans, l'humanité a fait une si triste expérience de sa misère et du besoin qu'elle avait d'un réparateur! D'ailleurs, était-il convenable que le Verbe apparût ainsi, sans être ni attendu, ni préparé, ni desiré? Dieu crut qu'il y avait un meilleur plan.

[1] Paul. *ad Ephes.* v, 32.

Avez-vous vu se lever le soleil? Longtemps avant qu'il émerge de l'ombre, l'horizon s'illumine; des nuages blancs et roses flottent sur les hauteurs; bientôt de vifs rayons, des jets de lumière tout à fait splendides annoncent l'arrivée de l'astre du jour. Il parcourt lentement l'immensité du ciel, irradiant dans tous les sens. Et quand il se retire, vous savez ce qu'il laisse à l'horizon. Quels tons chauds! quelles bandes de pourpre et d'or. On s'arrête émerveillé devant ce spectacle, et l'on se demande si cette lumière n'est pas aussi belle que celle du soleil à son midi.

Voilà l'image affaiblie de l'entrée du Verbe-Incarné dans le monde. Des flots de lumière avant; des flots de lumière après. Avant, des patriarches qui l'annoncent, des prophètes qui le peignent, des justes qui le figurent, des conquérants qui le précèdent et lui font sa route. Après, des martyrs qui meurent pour lui, des docteurs qui l'expliquent, des saints qui le copient et des peuples qui se transfigurent à sa lumière. Et, entre l'une et l'autre période, la personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ!

Attendu ou donné, et, sous ces deux formes, vivifiant le monde et mettant sur notre globe une sublime unité, voilà le plan choisi par Dieu pour l'apparition du Verbe-Incarné.

V

L'aurore commence dès les premiers jours. Au pied de l'arbre de la chute, il y a un premier jet de lumière, et comme un premier coup de pinceau; puis bientôt, un second, un troisième. Ils se multiplient, ils se succèdent et se répètent de siècle en siècle sous mille formes, et ils finissent par produire une image anticipée du Christ, d'une beauté parfaite, d'une ressemblance frappante, qui éveille peu à peu le désir, crée l'attente, l'impatience, et bientôt l'enthousiasme.

L'histoire de cette peinture de Jésus-Christ, composée si longtemps d'avance et successivement pendant quatre mille ans, par une foule de peintres inspirés, est assurément une des choses les plus merveilleuses dont un homme instruit puisse se donner le spectacle.

Supposez que, mille ans avant Jésus-Christ, Dieu eût tout à coup suscité un homme, David par exemple ou Isaïe; et que, le mettant en présence du Christ qui allait venir, il lui eût ordonné de peindre cette figure divine, quelle merveille! « C'eût été, dit Pascal, d'une force infinie. » Mais Dieu a de bien autres inventions. Un seul peintre, ce n'eût pas été chose assez extraordinaire. Voilà qu'à un signe de Dieu une multitude immense de prophètes se lèvent, pour travailler à ce grand œuvre. Ils se lèvent de toutes les conditions, de tous les âges, afin que l'idée d'un concert, d'une entente, ne soit pas possible. Adam aux portes du paradis terrestre; Abraham, Isaac,

Jacob, sous la tente des patriarches; Moïse au désert; David sur le trône; Daniel en exil; Jérémie sur les ruines de Jérusalem; Ézéchiel, Baruch, Amos au milieu des nations idolâtres; Malachie en face des ouvriers qui reconstruisent le temple; tous, les yeux attachés sur le même personnage. Ils le regardent, ils le chantent, ils le peignent, avec quel amour! avec quel respect! Même après qu'on a eu vu ce personnage auguste, on n'a pas égalé la beauté de leurs paroles, l'ardeur pénétrante de leurs accents. C'est pendant deux mille ans un concert d'une multitude de voix qui crient : Jésus-Christ! Jésus-Christ!

Et non-seulement il y a une foule d'artistes qui travaillent à ce grand œuvre; mais, pour augmenter le prodige, ils ne se servent pas des mêmes pinceaux. Les uns, tels qu'Abraham, Isaac, Jacob, reçoivent de Dieu une promesse, et la transmettent fidèlement à leurs enfants. Les autres voient une image, et la peignent, ravis d'admiration. Ils ne pensaient qu'à chanter des événements humains, et tout à coup ils se sentent élevés au-dessus d'eux-mêmes, bien au delà de la terre. Comme ce David qui contemplait son Fils, et qui, tout à coup voyant apparaître devant ses yeux un Fils plus grand que celui-là, infini, éternel, s'agenouille devant lui, et l'appelle son Seigneur et son Dieu [1]. Ou comme cet Isaïe qui aperçoit une figure sanglante qui émerge de l'ombre, et la prend d'abord à travers les ténèbres pour un vendangeur qui vient de fouler son raisin; puis, le jour se faisant, il aperçoit en lui une grandeur qui n'est pas de la terre, et, saisi de stupeur et d'amour, il salue la grande Victime qui va venir [2].

[1] Ps. CIX, 1.
[2] Isai. LXIII, 1.

Parmi ces peintres, il y en a de plus étranges encore. Ils ne voient rien ; ils n'entendent rien; ils ne disent rien; mais, chose plus mystérieuse, ils figurent le Christ; et, ce qui dépasse tout, ils le figurent sans s'en douter. Il n'est pas de foi que telle ou telle figure se rapporte au Messie; mais il est de foi que l'Écriture en est pleine : *Omnia*, dit saint Paul, *in figuris contingebant illis* [1]. Et saint Augustin : *Tota Scriptura Christum sonat.*

Signe supérieur et divin! pinceau d'un ordre à part! Le démon a imité les prophéties, les miracles : il n'a pas imité les figures. Certains hommes ont été prédits : Cyrus, Alexandre, Jean-Baptiste. Aucun n'a été figuré. On entrevoit cependant, dans de célèbres héroïnes, quelque ombre de l'auguste Mère de Jésus-Christ; mais ce ne sont que des ombres, et il s'agit de Marie.

Quant au Christ, l'histoire du peuple juif n'est qu'une série de personnages qui le représentent, qui le font voir d'avance : comme ce Melchisédech qui apparaît, dans les lointains de l'histoire, sans père, sans mère, sans aïeux, tenant dans ses mains le pain et le vin du sacrifice : comme cet Isaac qui monte sur le mont Moria, portant lui-même le bois de l'immolation : comme ce Joseph trahi par ses frères et les sauvant malgré leur ingratitude : comme ce serpent d'airain qui guérit ceux qui le regardent : comme cette manne, emblème de la sainte Eucharistie : comme ce Jonas sortant sain et sauf du ventre de la baleine. On serait infini, si on voulait énumérer toutes les figures de Jésus-Christ. Il était représenté partout, et son image planait sur les moindres cérémonies de l'ancienne loi. Cet autel toujours aspergé de sang; ce sanctuaire où le grand

Paul. *ad Hœbr.* II, 6.

prêtre n'entrait que couvert du sang de la victime; cet agneau pascal qu'il fallait manger debout, en voyageur, après tant de purifications; ce bouc émissaire qu'on chassait dans le désert, chargé des péchés du monde; tout ce culte enfin si varié d'expiations, de purifications; ces sacrifices si multipliés; qu'était-ce que tout cela, si ce n'est la représentation, la figure vivante de la grande victime que le monde attendait ?

Mais voici quelque chose de plus extraordinaire encore. Dans cette multitude de peintres, se servant de pinceaux différents, chacun d'eux contemple le même personnage; mais aucun d'eux ne voit sa physionomie totale. Ils annoncent tous le même événement; mais nul ne l'annonce tout entier. Ils se lèvent à leur heure; ils donnent un trait, un coup de pinceau; puis ils disparaissent, sans se douter de ce qu'est ce trait, ce coup de pinceau dans l'ensemble. Celui-ci dessine un caractère, celui-là un autre. L'un dit où il naîtra, l'autre de quelle race. Celui-ci le contemple dans la gloire, celui-là l'adore dans ses infirmités. Ici on chante sa naissance, là-bas on pleure sa mort. Nul ne connaît l'ensemble. Et cependant, de ces touches multiples, de ces coups de pinceau si divers, jetés sur la toile de siècle en siècle, naît une peinture d'une unité si profonde qu'on sent bien qu'il y a une main unique sous toutes ces mains, un regard souverain qui voit le tout et qui seul a le secret de cette peinture anticipée et lumineuse du Christ qui va venir.

Enfin, et ceci est le trait sublime, quatre cents ans avant Jésus-Christ, le tableau étant terminé, les peintres disparaissent; l'esprit prophétique, qui n'avait pas cessé de retentir pendant quatre mille ans, s'éteint. Il semble qu'il n'y avait plus assez de temps. L'événement approchait. On

aurait eu l'air de peindre d'après nos faits. Dieu, dont la délicatesse est infinie comme la bonté, voulut donner au monde, à l'Eglise, à son Fils, cette suspension, ce silence. Malachie donc, le dernier des prophètes, achève la toile et se retire, en ayant soin d'indiquer celui qui, quatre siècles après, soulèvera enfin le voile. « Je vous enverrai mon ange qui préparera la route, et aussitôt le Dominateur viendra. Le voici qui arrive! » Puis le silence se fait, jusqu'au jour où Jean-Baptiste apparaît et dit, en le montrant du doigt : « Voici l'Agneau de Dieu! »

N'est-ce pas le cas de s'écrier avec Bossuet : « Quel ensemble! quelle suite! quelle merveille! quelle peinture! » — « Les prophéties, dit admirablement M. Nicolas, se présentent à nous comme un tableau, où l'intention du peintre est d'abord déposée en germe; où on la voit successivement se dégager, se préciser, se formuler nettement, revêtir des formes, des couleurs; sortir en quelque sorte de la toile, ici par un trait, là par un autre; s'échauffer, s'animer, et, après avoir reçu jusqu'aux particularités les plus significatives de la vie et de l'action qu'elle a pour objet de reproduire, attendre sous le voile le grand jour de l'exposition, où la présence même de l'original viendra faire éclater le prodige de la ressemblance [1]. »

Cette ressemblance, en effet, est prodigieuse. Elle constitue un des plus grands arguments de la vérité du Christianisme. Écoutez; regardez; et, si vous êtes chrétiens, adorez.

[1] Nicolas, *Études philosophiques sur le christianisme*, t. IV, chap. IV.

A peine Adam a péché, que le Sauveur lui est montré. Il naîtra de sa race, ou plutôt, chose mystérieuse, il descendra de la femme; c'est la femme qui, par un de ses descendants, écrasera la tête du serpent[1]. Ce n'est encore qu'un trait, vague si l'on veut, mais qui va s'éclairer. Adam emporte cette promesse en sortant du paradis terrestre, et toute sa postérité se console en pensant qu'un jour elle aura un Rédempteur qui descendra d'Adam et d'Ève, qui sera le fruit béni de la femme.

Mais quelle sera la race, la famille d'où sortira le libérateur? Abraham l'apprend au monde. « Sors de ton pays et de ta parenté, lui dit Dieu, et viens en la terre que je te montrerai. Je ferai sortir de toi *un grand peuple*. Et c'est en toi que seront BÉNIES TOUTES LES NATIONS. *In te benedicentur universæ cognationes terræ*[2]. » Et plus tard, après le sacrifice d'Isaac: « Oui, je le jure par moi-même, dit le Seigneur, je multiplierai ta race comme les étoiles du ciel et le sable des mers, *et toutes les nations de la terre seront bénies en* CELUI QUI SORTIRA DE TOI. *Benedicentur* IN SEMINE TUO *omnes gentes terræ*[3]. »

Ainsi un homme, une famille, un peuple est mis à part pour conserver, transmettre la semence bénie d'où

[1] Gen. III, 15.
[2] Ibid., XXII, 18.
[3] Ibid., XXVI, 3 et 4.

sortira le Sauveur. Mais celui-ci ne perd pas, pour cela, son caractère auguste. Il reste le Sauveur, non d'un peuple, mais de tous les peuples ; le Rédempteur, non d'une race, mais le Rédempteur et le libérateur de toutes les races : *omnes gentes terræ.*

Le dessein se continue. Après Abraham, voici son fils Isaac. Il n'a que deux enfants, Ésaü et Jacob. Lequel sera-ce qui aura le bonheur d'être le père, l'aïeul lointain du Messie? Des deux enfants, Dieu en choisit un, Jacob, le plus jeune, afin de montrer que l'ordre de la grâce n'est pas assujetti à l'ordre de la nature. « Je suis le Seigneur, dit Dieu à Jacob, le Dieu d'Abraham votre père et le Dieu d'Isaac... Votre postérité sera nombreuse comme la poussière de la terre, *et toutes les nations de la terre seront bénies en* CELUI QUI SORTIRA DE VOUS[1]. »

Continuons. Jacob a douze fils, et ces douze fils vont être les chefs des douze tribus d'Israël. Quel est celui des douze qui recueillera dans ses veines la goutte précieuse du sang qui fera battre un jour le cœur du Rédempteur? Jacob le voit sur son lit de mort ; il désigne de la voix et du doigt JUDA, qui, lui non plus, n'est pas l'aîné. Et là, élevant sa parole avec son cœur, il salue en Juda Celui qui naîtra un jour de lui. « Juda, tes frères te loueront..., les fils de ton père t'adoreront. *Le sceptre ne sortira point de Juda ;* et les chefs seront toujours de sa race *jusqu'à ce que vienne* CELUI QUI DOIT ÊTRE ENVOYÉ ; et *c'est lui qui sera* l'ATTENTE DES NATIONS[2]. »

Et plus tard, quand la race de Juda se multiplie comme la poussière de la terre, s'éparpille en une multitude de familles, quelle sera la famille où naîtra le Désiré des na-

[1] Gen. XXVIII, 13 et 14.
[2] Ibid., XLIX, 8, 9, 10.

tions? Ce sera celle de Jessé. « Une branche sortira de Jessé, et une fleur s'épanouira sur sa racine. Le rejeton de Jessé se dressera comme un signe au milieu des peuples, et toutes les nations de la terre lui adresseront des prières [1]. » Et savez-vous qui était ce Jessé? C'était le père de David. Et tous les prophètes appellent le Messie le germe de David, le fils de David [2]. Et lui-même, le saint roi, rêvant, comme fait un père, aux destinées de son fils Salomon, tout à coup il est ravi en extase, il aperçoit un autre fils plus grand que Salomon, au pied duquel sont toutes les nations vaincues et en même temps bénies par lui. Il le voit sortir éternellement du sein de Dieu et assis à sa droite; et, étonné d'un si grand spectacle, il l'appelle son Seigneur et son Dieu [3].

Mais dans cette race de David, d'où naîtra le Sauveur du monde? quelle est donc celle qui lui donnera le jour? O merveille inattendue! ce sera une Vierge, unissant à la fois sur sa tête le diadème de la maternité avec celui de la virginité. Le prophète a vu cela mille ans d'avance. « Écoutez, maison de David; voici le prodige que le Seigneur vous réserve. Voilà qu'une vierge, ou plutôt LA VIERGE, ἡ παρθένος, *concevra et enfantera un fils*, et il sera nommé *Emmanuel*, Dieu avec nous [4]. »

« Le peuple qui marchait dans les ténèbres, continue Isaïe, a vu une grande lumière. Le jour s'est levé sur ceux qui habitaient à l'ombre de la mort. UN PETIT ENFANT NOUS EST NÉ; on l'appellera l'Admirable, le Conseil-

[1] Isai. XI, 1 et 2.

[2] Isai. XI. Jerem. XXIII et XXVIII, 5. Ezech. XXXIV, 22, 23.

[3] Ps. CIX, 1.

[4] Isai. VII, 14.

ler, Dieu puissant, le Père de l'éternité, le Prince de la paix.

« Son empire *s'étendra de plus en plus;* et la paix qu'il établira sur le trône de David *n'aura point de fin.* Il possèdera son royaume pour l'affermir et le fortifier dans l'équité et la justice, depuis ce temps, *jusqu'à jamais* [1]. »

Ainsi, des veines de la femme coupable jusque dans celles de la Vierge toute pure, vous la voyez descendre, cette goutte de sang et de vie qui animera le cœur du Messie. Elle descend d'Adam à Noé, de Noé à Abraham, d'Abraham à Isaac, à Jacob, à Juda; de Juda à Jessé, à David; de David à Marie. Quelle suite! quelle merveille! Où vit-on jamais spectacle pareil? Les Évangélistes le noteraient après coup, comme font saint Matthieu et saint Luc, que ce serait déjà divin; et voilà que les prophètes l'annoncent mille ans d'avance!

Mais ne nous arrêtons pas encore. Où naîtra-t-il ce Fils de David, ce Désiré des nations? Sera-ce à Jérusalem, capitale du peuple de Dieu? sera-ce à Rome, capitale de tous les peuples? Non. Écoutez le prophète : « *Et toi,* BETHLÉHEM, Ephrata, tu es bien petite entre les mille villes de Juda; *c'est* DE TOI *néanmoins que sortira* LE DOMINATEUR *en Israël,* celui dont la génération est *dès le commencement, dans les jours de l'éternité.*

« Et, à cause de cela, il les épargnera jusqu'au temps OU CELLE QUI DOIT ENFANTER ENFANTERA. Alors il se lèvera, et il paîtra son troupeau dans la force de Dieu, dans la sublimité du nom du Seigneur; et tous se convertiront, et sa grandeur éclatera jusqu'aux extrémités de la terre. Et IL SERA LA PAIX [2]. »

[1] Isai. IX, 2, 3, 6.
[2] Mich. V, 2, 3, 5.

On est saisi du premier au dernier mot de cette magnifique prophétie. Quoi! non-seulement la race, la tribu, la famille, mais la ville, que dis-je? le hameau et jusqu'à l'étable de Bethléhem sont désignés! Et là, dans cette étable, dans cette pauvreté, dans cette bourgade, la plus petite entre mille, cette élévation, cette grandeur, cette sublimité, cette conversion de toutes les nations, cette paix! Et surtout ce petit enfant dont la naissance est avant le commencement, dès les jours de l'éternité! Tout cela est ineffable, et, rapproché de l'Évangile, de l'histoire, courbe l'âme dans la stupeur et dans l'adoration!

Toutes les circonstances de son berceau sont présentes à l'esprit des prophètes. David voit les *rois de Tharsis lui offrir des dons*, et les rois d'Arabie et de Saba lui apporter des présents [1]. Isaïe connaît ces présents; il y a de l'or et de l'encens [2]. Osée le voit revenir d'Égypte [3], c'est un petit enfant; il est le fils de l'humanité. *Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis* [4]. Et en même temps il est Dieu. *Et nominabitur nomen ejus Deus*. Non pas seulement Dieu par adoption : écoutez le prophète : Voici que viennent les jours où je susciterai le germe de David; et voici le nom que je lui donnerai : JÉHOVAH! [5] » Ainsi ce nom incommunicable, ce nom que Dieu ne donnera jamais à un autre, ce nom réservé et qu'il veut posséder seul pendant l'éternité, lui même il le donne au Sauveur, au Messie. Il ne se nommera pas seulement le Fils du Très-Haut, le Saint des

[1] Ps. LXXI, 10.
[2] Isai. LX, 6.
[3] Os. XI, 1.
[4] Isai. IX, 6.
[5] Jerem. XXIII, 5 et 6; XXXIII, 15 et 16.

saints, Emmanuel, Dieu avec nous, l'engendré avant tous les temps, le Fils, le Dieu, il se nommera JÉHOVAH!

Mais est-ce tout, ne saurons-nous pas quelque chose de sa vie? Vous la saurez tout entière. Vous saurez toutes ses grandeurs et toutes ses gloires. Les prophètes ont vu les mages à ses pieds, les foules autour de lui, les nations converties, l'Église envahissant le monde, toute la terre communiant à son sacrifice, et son règne qui n'aura pas de fin [1].

Il n'est pas seulement roi, il est prêtre [2], pasteur [3], juge [4], docteur [5], victime [6], l'agneau dominateur du monde, qui règnera dans la bonté et la vérité [7], le saint par excellence, le Saint des saints [8]. Il vient pour accomplir toutes les prophéties, abolir l'iniquité, mettre fin au péché et établir le règne de la justice [9]. Son nom sera éternel; avant que le soleil fût, son nom était le Fils; toutes les nations seront bénies en lui, et elles le loueront [10].

Voilà ce que voient les prophètes. Pas une de ses grandeurs ne leur échappe; et en même temps ils voient toutes ses humiliations et toutes ses douleurs. Vous croyez qu'ils sont éblouis des merveilles de son origine divine; voyez comment ils peignent ses humiliations!

« Il passera sur la terre comme un pèlerin, comme un

[1] Isai. II, 1, 2, 3, 17, 18; VIII, 5, 9, 13, 14, 15, 16, 17; XLII, 16, 17 à 25; LV, 3, 4, 5. Malach. I, 11.
[2] Ps. CIX, 4. Zach. VI, 12 et 13.
[3] Ezech. XXXIV, 23.
[4] Isai. XI, 1 et 4.
[8] Joel. II, 23.
[6] Ps. XXIX, 8, 9.
[7] Isai. XVI, 1, 5.
[8] Isai. LI, 5.
[9] Daniel. IX.
[10] Ps. LXXI, 17.

voyageur qui se détourne de sa route pour s'arrêter un moment; comme un homme errant qui n'a point de demeure[1]. » — « Il ne criera point, il n'élèvera point sa voix, et ne la fera point entendre dans les rues. Il n'achèvera pas le roseau à demi brisé; il n'éteindra point la mèche qui fume encore[2]. » — « Il paraîtra d'abord sans gloire devant les hommes, et n'aura rien qui le distingue parmi les enfants des hommes[3]. »

Mais ce n'est là que le commencement; ce n'est encore que la vie de Bethléhem, de Nazareth. Écoutez la suite : « Il s'est élevé comme un rejeton qui sort d'une terre aride; il n'y a en lui ni beauté ni éclat. Nous l'avons vu, il était méconnaissable.

« Méprisé, le dernier des hommes, homme de douleur, expérimenté en souffrances, son visage est comme obscurci par le mépris, au point que nous n'avons fait de lui aucun cas.

« Vraiment il a pris sur lui nos langueurs; il a porté toutes nos misères. Nous l'avons regardé comme un lépreux, comme un homme que Dieu a maudit et abandonné !

« Il a été frappé pour nos iniquités; il a été brisé pour nos crimes. Le châtiment qui devait nous sauver est tombé sur lui; nous avons été guéris par ses meurtrissures.

« Nous avons été comme des brebis errantes. Nous avons quitté le bon chemin. Dieu a mis sur lui l'iniquité de tous.

« Mais s'il a été offert, c'est qu'il l'a voulu. Il n'a pas

[1] Jerem. XIV, 8, 9.
[2] Isai. XLII, 1, 3.
[3] Isai. LIII.

ouvert la bouche pour se plaindre. Il a été mené à la boucherie comme un agneau, comme une brebis muette devant celui qui la tond.

« Il est mort dans les angoisses, ayant été condamné par des juges. Mais qui racontera sa génération [1] ? »

Quelle page! Au bas de chacun de ces mots, on pourrait mettre une ligne de l'Évangile. Placez d'un côté cet *Ecce Homo* d'Isaïe, et en face celui de saint Matthieu ou de saint Marc; vous serez terrassé d'admiration. Mais n'allez pas croire que les prophètes s'en soient tenus à cette esquisse, si belle déjà, des souffrances de Jésus-Christ. De même que pas un trait de ses grandeurs ne leur a échappé, ils n'ont pas oublié le moindre détail de ses douleurs. Ils ont vu les peuples conspirer contre lui [2], les prêtres ameutés [3], les apôtres en fuite [4]. Ils ont vu celui qui était à sa table, qui mangeait son pain, se lever et le trahir par un baiser [5]. Ils l'ont vu souffleté [6], injurié [7], moqué [8], fouetté [9]; son corps n'était plus qu'une plaie [10]. Ils ont vu ses pieds et ses mains percés [11], son visage couvert de crachats [12]. Ils ont compté tous ses os [13]. Il n'est pas jusqu'aux moindres particularités qu'ils n'aient aperçues. Ils ont vu les soldats tirant sa robe au sort [14]. Ils l'ont vu descendre dans le tombeau; mais bientôt ils l'ont vu ressusciter [15], monter à la droite de son Père [16]. Ils ont vu son sépulcre glorieux [17], son sacrifice qui devenait universel [18], et toutes les nations se diriger vers la montagne de Sion [19].

[1] Isaïe, tout le chap. LIII. — [2] Ps. II, 1. — [3] Ps. XXIX, 15. — [4] Zachar. XIII, 7. — [5] Ps. XL, 10. — [6] Isai. L, 6. — [7] Isai. LIII, 3. — [8] Isai. XXXIV, 16. — [9] Ps. LXVIII, 27. — [10] Ps. XXI, 4. — [11] Ps. XXI, 17. — [12] Isai. L, 6. — [13] Ps. XXI, 7. — [14] Ps. XXI, 19. — [15] Os. VI. — [16] Ps. CIX, 1. — [17] Isai. XI, 10. — [18] Malach. I, 11. — [19] Isai. LXVI, 18.

Ils ont entendu des cris sauvages : Brisons son joug. Mais ils ont vu Celui qui vit dans les siècles des siècles se rire d'eux, et le règne de son Christ, universel et éternel [1].

Quel tableau ! quel coloris ! quelle ressemblance ! Et encore j'abrége, je cours. Ouvrez les prophéties ; voyez dans le détail ces particularités si précises, si lumineuses, ce portrait si vrai, si complet, si vivant ; vous ne résisterez plus, et vous direz : Vraiment Dieu est là ; un accord si miraculeux n'a pu venir que de lui.

Il ne restait plus qu'un trait, qui n'était pas nécessaire, mais qui, s'il pouvait être ajouté, mettrait le comble au prodige. Ce Sauveur, ce Rédempteur, cette Victime auguste, ce Désiré des nations, quand viendra-t-il ? Les prophètes le voient comme tout le reste. Jacob nous le dit : « Lorsque le sceptre sortira de Juda, c'est-à-dire lorsque la puissance souveraine sera ôtée à Juda, *alors viendra Celui qui doit venir, et qui sera l'attente des nations* [2]. » Osée y ajoute un autre signe : C'est lorsque le sacerdoce sera enlevé à la famille d'Aaron [3]. Aggée et Malachie en indiquent un troisième : C'est quand le premier temple aura été détruit, et que le second temple l'aura remplacé [4]. Et comme ce n'était pas assez de lumière, voici Daniel qui compte sur ses doigts le nombre des années qui devront s'écouler jusqu'à la naissance du Messie. Écoutez :

« A partir de l'édit qui sera donné pour la reconstruction de Jérusalem, jusqu'à ce que le Christ paraisse, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines. Et de nou-

[1] Ps. XI, 1.
[2] Gen. XLIX, 10.
[3] Osée, III, 4.
[4] Agg. II, 8. Malach. III, 1.

ont chanté la conversion des gentils [1] [illegible] murailles de la ville triomphes des apôtres, les beaux pi[illegible] l'immortalité de l'Église; l'uni[illegible] deux semaines, le Christ sera cette foi qui devait être por[illegible] ple qui doit le rejeter ne sera plus qu'aux extrémités du [illegible] uple avec son chef fondra sur la ville et

Que veut-on de[illegible], et en dispersera les débris.

les yeux, où [illegible] endant le Christ confirmera son alliance avec un lumière [illegible] nd nombre dans la dernière semaine. Les sacrifices leur[illegible] seront abolis; l'abomination de la désolation sera dans le temple, et cette désolation durera jusqu'à la fin [1]. »

Que les semaines de Daniel soient des semaines d'années, c'est ce dont sont tombés d'accord les Juifs et les chrétiens, et ce qu'exige non-seulement la manière de compter des Juifs, mais l'importance de la succession des événements annoncés. Jamais une telle suite de faits, et si considérables, n'aurait pu se placer dans quatre cent quatre-vingt-dix jours, c'est-à-dire un peu plus d'une année. Ce principe posé, le calcul est facile. Le point de départ est précis : c'est le décret de la reconstruction de Jérusalem. *Ab exitu sermonis ut iterum ædificetur Jerusalem.* Or ce décret fut donné par Artaxerxès Longue-Main, la vingtième année de son règne, c'est-à-dire l'an 300 de Rome. Ajoutez-y les soixante-dix semaines d'années, soit quatre cent quatre-vingt-dix, vous aurez l'an de Rome 790, et de l'ère chrétienne 37.

Mais la précision du prophète ne s'arrête pas là. Ces soixante-dix semaines d'années, il les décompose en trois. D'abord sept semaines, soit quarante-neuf ans, pendant lesquelles sera rebâtie Jérusalem; ce qui a eu lieu, en effet, selon que nous le raconte Esdras. Puis soixante-

[1] Daniel. IX, 22-27.

deux semaines, soit quatre cent quarante-quatre ans, après lesquels le Christ sera mis à mort; ce qui place sa mort entre l'année 30 et 37; puis une dernière semaine, à partir de la moitié de laquelle il sera mis fin au sacrifice; ce qui correspond à la 34e année du Christ. On est saisi d'étonnement et d'une sorte de stupeur en voyant une telle précision chronologique. Vainement on a essayé, en s'appuyant sur l'obscurité de la chronologie orientale, d'épiloguer sur quelques chiffres. « Il n'y aurait rien de fort surprenant, dit Bossuet, quand il se trouveroit quelque incertitude dans les dates de ces rois de Perse; et le peu d'années dont on pourroit disputer, sur un compte de quatre cent quatre-vingt-dix ans, ne feront jamais une importante question. Mais pourquoi discuter davantage? Dieu a tranché la difficulté, s'il y en avoit, par une décision qui ne souffre aucune réplique. Un événement manifeste nous met au-dessus de tous les raffinements des chronologistes, et la ruine totale des Juifs, qui a suivi de si près la mort de Notre-Seigneur, fait entendre aux moins clairvoyants l'accomplissement de la prophétie [1]. »

Les prodigieuses conséquences de la passion et de la mort du Sauveur ne sont pas moins clairement annoncées. Malachie a vu l'offrande toujours pure qui sera présentée à Dieu, non plus seulement dans le temple de Jérusalem, mais depuis le soleil levant jusqu'au couchant; non plus par les Juifs, mais par les Gentils [2]. Jérémie a vu la ruine et l'étonnante conservation des Juifs déicides, et le sang qu'ils ont versé retombant sur leur tête [3]. David et Isaïe

[1] Bossuet, *Hist. univ.*, IIe part., ch. IX.

[2] Malach. I, 11.

[3] Jerem. XXXI, 36.

ont chanté la conversion des gentils [1], les combats et les triomphes des apôtres, les beaux pieds des missionnaires; l'immortalité de l'Église; l'universalité, la catholicité de cette foi qui devait être portée à toutes les nations, et jusqu'aux extrémités du monde [2].

Que veut-on de plus? Si une telle lumière n'ouvre pas les yeux, où ne trouvera-t-on pas de ténèbres? Mais quelle lumière pourrait suffire à ceux qui ferment obstinément leurs paupières? Je dis obstinément; car qu'ont-ils allégué pour se dérober à un spectacle pareil? Que disent-ils? Que Jésus-Christ connaissait les prophéties; qu'il les avait étudiées profondément, et qu'il avait arrangé sa vie en conséquence!

O crédulité des incrédules! Comme c'est commode d'arranger sa vie et de la calquer sur un ensemble si net, si précis, si détaillé de prophéties!

Comme c'est commode de choisir son pays, sa mère, son berceau, et jusqu'à la date de sa naissance!

Comme c'est commode de trouver à la fin de sa vie un Judas qui vous vende pour trente deniers, et qui se pende ensuite, par respect pour la prophétie.

Comme c'est commode d'avoir sous sa main un Pilate qui vous condamne, un Hérode qui vous habille juste comme les prophètes l'ont annoncé; et parce que l'un d'eux vous a prédit des fouets, des crachats, des clous, comme c'est commode d'arranger sa mort de manière à ne perdre aucun soufflet et à recueillir tous les affronts!

Et quand on est mort, et qu'avant de mourir on a eu soin de faire signe aux soldats de tirer votre robe au sort, que c'est commode de ressusciter parce que les prophètes

[1] Isai. LI, 4; LII, 8, 10, 15; LV, 3, 4, 5.
[2] Ps. XXIII, 7-18; Isai. VIII, XLII.

l'ont dit, et de rester le Dieu éternel des siècles pour ne pas faire mentir les prophéties!

O mon Dieu! Dieu de toute lumière, Dieu des voyants et des prophètes, vous qui avez touché les lèvres d'Isaïe avec un charbon ardent, touchez nos yeux, afin qu'ils voient la vanité de toute science qui s'élève contre vous; et que de nos cœurs reconnaissants sortent des hymnes d'admiration, de gratitude et d'amour.

VII

« Mais ce n'était pas assez, remarque Pascal, qu'il y eût des prophéties; il fallait encore que ces prophéties fussent répandues dans tout le monde [1]. » Et c'est ici que se révèle un nouvel ordre de choses, un spectacle encore plus étonnant.

Suivez l'histoire du peuple juif. Pontife et prophète du genre humain, selon l'expression de Philon [2], précurseur du Messie, dépositaire des promesses, des figures, des prophéties qui doivent le montrer aux nations, à peine ce peuple est né, que Dieu commence à le promener à travers le monde. Il le mène d'abord en Égypte, dans ce vieux sanctuaire des plus antiques traditions, foyer naissant de toutes les erreurs. Là vivront Abraham, le père des croyants; Joseph, qui s'assiéra sur les marches du trône et deviendra premier ministre; Moïse, que Dieu établira

[1] Faugère, *Pensées de Pascal*, IIe part., art. XI.

[2] Philon., *De Abraham*, p. 247.

le Dieu de Pharaon, et qui obligera les prêtres égyptiens à reconnaître la puissance du Dieu dont il est l'envoyé et le représentant. Qui peut nier ce que de tels hommes ont dû jeter de lumière, laisser de vérités dans les mystères de la vieille Égypte? Les prêtres les recueilleront avec soin, y rafraîchiront leurs souvenirs qui s'affaiblissaient, et les graveront sur leurs obélisques. Plus tard, ces lueurs de vérité éclaireront les philosophes grecs; et de nos jours la science retrouvera, sous ces signes hiéroglyphiques qu'elle avait commencé à lire pour insulter à Moïse, des échos si vivants de la Bible, qu'elle s'avouera vaincue[1].

Quand la lumière a lui suffisamment sur la vieille Égypte, Dieu fait un signe, et le peuple juif se met en marche vers la terre que Dieu lui a préparée. Cette terre, en harmonie avec sa mission, est placée entre l'Orient et l'Occident, au bord de cette Méditerranée qui baigne tous les rivages fameux; dans le voisinage de Tyr, de Sidon, de Memphis, d'Alexandrie; sur la route que suivront tous les conquérants : Nabuchodonosor, Cyrus, Xerxès, Alexandre, Pompée, Auguste. Position merveilleuse, non choisie au hasard, mais prévue et préordonnée, vers laquelle s'avance lentement, et comme par flots, le peuple juif; depuis Abraham qui quitte son pays pour aller vers la montagne que Dieu lui montrera; depuis Moïse et Josué qui ont besoin de toute leur énergie pour y conduire et y faire entrer le peuple, jusqu'à David qui en achève la

[1] Voir *la Bible et les découvertes modernes en Égypte et en Assyrie,* par l'abbé Vigouroux, 2 vol. in-12; Paris, 1877. — *Manuel d'histoire ancienne,* par F. Lenormant. On trouvera, dans ces deux ouvrages, un excellent exposé des grandes découvertes scientifiques qui s'accomplissent en ce moment, et qui ont renouvelé l'histoire des anciens peuples, et merveilleusement confirmé le récit de la Bible.

conquête, et à Salomon qui y construit le Temple. Huit siècles ont été nécessaires à cette installation; huit siècles pendant lesquels le peuple juif a été promené, comme un flambeau, à travers tous les peuples voisins. Arrivé là, il commence à les éclairer d'une lumière plus vive. Les armées de David se font respecter depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate. Les flottes de Salomon parcourent la mer jusqu'au pays d'Ophir, que l'on croit être l'Espagne. Il épouse la fille des Pharaons. Il est visité par la reine de l'Éthiopie. Le roi de Tyr, Hiram, lui fournit du bois de cèdre et cinquante mille ouvriers pour bâtir le temple, que Salomon dédie solennellement, et où tous les jours on chante : *Les dieux des nations sont des idoles. C'est le Seigneur qui a fait les cieux!* Et encore : *Ouvrez-vous, cieux, et que les nuées pleuvent le Juste! Que la terre se fende, et qu'elle engendre le Sauveur*[1] *!*

Voilà le premier dessein de Dieu. Il avise au centre du monde, entre l'Orient et l'Occident, un coin de terre unique, placé au confluent de toutes les nations, sur le chemin nécessaire de toutes les grandes expéditions, militaires, politiques et commerciales; il y dépose, avec le dogme de l'unité de Dieu, le portrait merveilleux du Sauveur et du Rédempteur du monde. Et maintenant, passez et repassez, peuples de la terre! Allez à vos ambitions, à vos drames, à vos tragédies sanglantes. Sillonnez le monde en tous sens! Vous n'irez nulle part, sans rencontrer le foyer de la vie et de la lumière divines, sans vous heurter, à chaque pas, au temple auguste de l'unité de Dieu et de l'attente du Messie!

Mais ce n'est là que le commencement du grand dessein

[1] Isai. XLV, 8.

de Dieu, et voici, à partir du règne de Salomon, quelque chose de plus haut.

VIII

On ne voit trop souvent, dans l'histoire ancienne, qu'une succession d'empires qui se renversent les uns les autres, qu'une suite de guerres sanglantes qui ne laissent après elles que des ruines. Sous ces grandes commotions, on ne discerne pas la véritable histoire. Il en est cependant de ces monarchies colossales, comme des épouvantables catastrophes qui ont précédé, sur notre globe, l'apparition de l'homme. A travers les gigantesques fougères, les horribles amphibies et les quadrupèdes monstrueux, manifestement on va à l'homme. Pas une de ces formations primitives, pas un de ces êtres étranges qui ne contribue pour sa part à préparer le monde à la vue de son roi. Ainsi en est-il de ces grandes monarchies qui ont, l'une après l'autre, occupé avant Jésus-Christ la scène de l'histoire. Chacune d'elles travaille, sans s'en douter, à l'achèvement de ce grand théâtre, dont Jésus-Christ va occuper le centre.

Mais, afin que le monde n'assistât pas en aveugle à une œuvre si divine, Dieu la fit annoncer d'avance par ses prophètes. Tantôt ils voyaient quatre animaux féroces, accourant des points extrêmes de l'horizon pour tout unir, en broyant tout; tantôt quatre vents terribles qui s'élevaient de la grande mer, et qui nivelaient l'espace immense; d'autres fois, c'était une statue colossale, composée de quatre métaux, que venait frapper une petite pierre, laquelle devenait une montagne qui remplissait la terre. Et

Dieu les chargeait d'annoncer au monde que ces quatre vents, ces quatre animaux, ces quatre métaux, c'étaient quatre monarchies qui allaient se succéder, et mettre l'univers dans une vaste unité politique : préparation et symbole de la grande unité religieuse, dont le Christ serait à la fois le principe et la vie [1].

Et, en effet, on les voit se lever successivement ces quatre empires préparateurs, et, à mesure qu'ils montent sur l'horizon, Dieu par le peuple juif y verse la lumière à flots.

L'empire assyrien paraît le premier ; c'est le plus ancien de la terre. Son fondateur, Nemrod, rayonna d'une telle gloire, que l'Écriture nous dit que sa puissance était passée en proverbe. Figuré par l'or dans le langage inspiré du Prophète, assis sur les bords de l'Euphrate, sous un ciel admirable de pureté, au sein d'une voluptueuse atmosphère, cet empire étonnera toujours l'imagination par les prodiges de son luxe et les merveilles de ses villes. Il eut successivement pour capitales Ninive et Babylone, dont les débris, transportés à Paris et à Londres, provoquent aujourd'hui par leurs masses une sorte de stupeur [2]. La mission de cet empire fut de commander à l'Asie centrale, et de jeter sur ces riches contrées le premier réseau politique. Les conquérants s'étendent d'abord à l'orient de l'Asie, visitent par les armes les tribus éparses du monde patriarcal, et les courbent les unes après les autres sous

[1] Daniel. VII.

[2] Dans un coin de Ninive, on vient de retrouver la bibliothèque du roi Assourbanipal, composée de quelque dix mille volumes, ou au moins de quelque dix mille briques, chargées d'écritures il y a vingt-cinq siècles. C'est tout un monde nouveau, plein des plus merveilleuses confirmations du récit biblique.

un même sceptre. Puis ils se rejettent sur l'Occident, et enveloppent tout dans une première unité. Nabuchodonosor marque le point culminant de cet empire. On le voit parcourir en triomphateur l'Égypte, l'Afrique, l'Espagne, même les Gaules [1]; toucher aux colonnes d'Hercule, rentrer en Asie par la Thrace, la Macédoine, et achever ainsi le premier essai d'unité universelle.

Un tel empire, dont la mission était si vaste, ne pouvait pas ne pas être baigné dans la lumière prophétique. Ninive est sa première capitale. Dieu lui envoie d'abord le prophète Jonas; et celui-ci, par la sainte énergie de sa prédication, convertit le roi, les grands, le peuple [2] d'une conversion si complète, que bien des siècles après le Christ en rappellera le souvenir [3]. Et comme ce n'est pas assez d'un homme pour pénétrer dans toutes les couches d'une si grande nation, voici le peuple juif tout entier qui est emmené captif sous Salmanazar, et disséminé dans tout l'empire. Tobie élève alors la voix pour apprendre au peuple juif la raison providentielle de cette captivité : *Le Seigneur vous a dispersés parmi les nations qui ne le connaissent pas, afin que vous leur racontiez ses merveilles, et que vous leur fassiez savoir qu'il n'y a pas d'autre Dieu que lui* [4]. Voilà le vrai motif de cette dispersion; et les Juifs le comprennent si bien, qu'à peine répandus au milieu des gentils, leur penchant à l'idolâtrie cesse, et ils se transforment en apôtres du Dieu unique, en révélateurs du Christ qui doit venir. Cependant Ninive retourne à ses erreurs; elle se replonge dans l'idolâtrie. Le prophète

[1] Megasth. *Apud Strab.*, lib. XV.
[2] Jon. III, 1-10.
[3] Matth. XII, 41.
[4] Tobie, XIII.

Nahum lui est envoyé ; et, ne pouvant la convertir comme Jonas, il lui annonce son châtiment : *Charge sur Ninive. Me voici contre toi, dit le Seigneur des armées* [1]. Elle tombe, la grande ville, sous les coups de Nabuchodosor. L'empire change de capitale; Babylone remplace Ninive; et l'unité du monde fait un nouveau pas.

Babylone avait déjà eu de nombreux rapports avec le peuple juif. Elle avait envoyé ses prêtres s'informer de la guérison miraculeuse d'Ézéchias [2], et elle avait vu cent vingt mille soldats de son armée échouer devant la hardiesse de Judith. Mais ce n'étaient là que des préludes. Comme Ninive avait emmené les dix tribus captives, et parmi elles Jonas, Tobie, Sophonie, Nahum, Dieu voulut que Babylone eût la même lumière. Nabuchodonosor fond sur Jérusalem, et tous les enfants de Juda, leurs prêtres, leurs prophètes, sont semés dans toutes les grandes villes de l'Orient. Isaïe et Osée restent à Jérusalem; mais Ézéchiel, Daniel, Habacuc sont à Babylone et à Suze; Jérémie et Baruch à Memphis. Baruch même parcourt tout l'Orient pour porter à ses frères dispersés les lamentations de Jérémie. Et pour que leur parole mérite plus de créance, et que leurs prophéties sur le Messie frappent plus vivement les esprits, Dieu leur fait prédire le châtiment de toutes les villes de l'Orient, et la cause de leur ruine, qui est l'idolâtrie. On voit ces villes, Tyr, Cédar, Damas, Memphis, Babylone même, recevoir leurs sentences, puis crouler quelques années après, à l'heure précise marquée par les prophètes [3]. Mais celui qui est appelé pour annon-

[1] Nahum 1, 2, 3.

[2] IV Reg. 20; Isai. XXXVIII.

[3] Amos. I; Joel. III; Isai. XXIII; Jerem. XXXVII; Ezech. XXVII, XXIX, XXXI, etc.

cer d'une manière plus circonstanciée le mystère de la préparation évangélique, sera élevé plus haut, mis aux côtés du roi, sur les marches du trône, afin que sa voix porte plus loin. Daniel explique à Nabuchodonosor son songe prophétique, confond l'idolâtrie, démasque la supercherie des prêtres, détruit la grande idole des Babyloniens. Jeté deux fois dans la fosse aux lions, sauvé miraculeusement, il arrache à Nabuchodonosor, et ensuite à Évilmérodach, son successeur, des décrets où ils ordonnent de révérer le grand Dieu de Daniel, *ce Dieu très-haut, qui a opéré devant lui de grandes merveilles; ce Dieu dont le royaume est éternel, et auquel nul ne peut résister, ni parmi les puissances du ciel, ni parmi les habitants de la terre*[1]. Quelle lumière sur Babylone! Quelle facilité aux Mages de connaître la vérité! Quelle diffusion de la lumière divine au milieu des villes de l'Orient! On interrogeait curieusement les Juifs. On connaissait les psaumes de David; on les goûtait. On disait aux captifs: Chantez-nous quelque chose des cantiques de Sion.

Babylone ne profite pas d'une telle lumière. Elle a achevé son œuvre. La vengeance de Dieu éclate. Jérémie l'annonce[2]. Elle tombe, elle tombe, la grande capitale. Venez, Perses; venez, Mèdes: Cyrus les conduit; Cyrus, prédit deux cents ans d'avance par Isaïe; Cyrus, nommé par son nom[3]. Il arrive; il surprend la ville pendant que Balthasar voit une main mystérieuse écrire son arrêt sur les murs de la salle du festin, et que Daniel se lève pour expliquer la sentence, et pour arracher au roi tremblant ces mots, qui sont le testament du premier empire : *Le*

[1] Daniel. III, 98; IV, 31-34; XIV, 39.
[2] Jerem. L.
[3] Isai. XXI.

Dieu de Daniel est le seul Dieu vivant et éternel [1]. Babylone succombe, et le second empire, l'empire des Perses commence.

Ce second empire est figuré par l'argent. Il est moins brillant que le premier. Au lieu de durer quinze cents ans, il n'en dure que deux cent cinquante; mais sa mission est grande. Si on en excepte l'expédition merveilleuse de Nabuchodonosor, qui n'avait été qu'un voyage triomphant à travers l'Occident, les conquérants assyriens ne s'étaient guère occupés que de l'Orient. Les Perses font un pas en avant. S'emparant des forces groupées de l'Asie, ils s'approchent résolûment de l'Occident. Cambyse s'empare de l'Égypte, et jette déjà des colonies sur tous les rivages de l'Afrique. Darius et Xerxès se tournent vers la Grèce, et portent leurs armes jusque sur les côtes de la mer Égée. C'est là que l'Asie se heurte contre l'Europe. Darius échoue à Marathon; dix mille Grecs font reculer cent mille Perses. Xerxès reprend la même œuvre, et se rue sur la Grèce avec deux millions d'hommes. Son armée de mer est détruite à Salamine par Thémistocle; son armée de terre est arrêtée aux Thermopyles par Léonidas, défaite à Platée par Aristide. Salamine, Platée, Micale, les Thermopyles! Noms célèbres qui font battre tout cœur généreux, et qui annonçaient au monde que ce n'était pas par les hommes efféminés de l'Orient que s'achèverait la grande œuvre de l'unité du monde.

Mais s'ils ne doivent pas l'achever, ils la préparent. Ils jettent sur l'Orient le second réseau de l'unité, et lui font faire un premier pas du côté de l'Occident. Aussi Dieu, qui les a appelés et qui les dirige, ne leur ménage pas la

[1] Daniel. v.

lumière. Cyrus trouve Daniel à Babylone et le comble d'honneurs. Il se fait lire les livres sacrés des Juifs et s'arrête étonné devant cette parole d'Isaïe : *C'est moi qui dis à Cyrus mon favori : Rétablissez mon temple* [1]. Il signe le décret pour le rétablissement du temple, et il proclame à son tour la grandeur du Dieu des Hébreux [2]. Le peuple juif retourne en Judée, mais tous ne quittent pas la terre de captivité. On assiste à une singulière lutte entre l'ange des Juifs qui veut les emmener tous, et l'ange des Perses qui obtient qu'une partie reste pour achever d'éclairer ces malheureux peuples [3]. Les difficultés de la reconstruction du temple obligent de recourir souvent aux successeurs de Cyrus, qui donnent de nouveaux décrets dont il est impossible de ne pas remarquer le style. Darius le Mède prescrit de craindre le Dieu de Daniel, *parce qu'il est l'Éternel.* Cyrus reconnaît que *c'est lui qui lui a donné tous les royaumes de la terre.* Darius, fils d'Hystaspe, assigne des revenus pour que chaque jour on offre dans le temple de Jérusalem des sacrifices *pour lui et pour ses enfants* [4]. Artaxerxès, le grand roi, épouse Esther, élève Mardochée à la dignité de premier ministre, de grand vizir, comme disent les orientaux, et il envoie des lettres par tout l'empire, où il reconnaît que *les Juifs sont les enfants du Dieu Très-Haut, très-puissant et éternel, par la grâce duquel ce royaume a été donné à nos pères et à nous et se conserve encore aujourd'hui entre nos mains* [5]. C'est à ce moment, sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe, que naît Laotseu, le réformateur de

[1] Isai. XLV.
[2] Esdras, I, 1-4.
[3] Daniel. X, 14.
[4] Esdras, V, VI, VII, X.
[5] Esther. XVI, 13.

la religion persane. Son berceau est comme baigné dans la lumière de la révélation. Qui donc s'étonnera de la ressemblance de ses doctrines avec les traditions des Hébreux? Elle est telle que plusieurs le font Juif d'origine. Par lui, Confucius, Zoroastre ont pu connaître ce qu'ils ont dit sur l'unité de Dieu et la venue d'un Saint qui relèverait l'humanité. Les Juifs continuent à remplir le palais d'Artaxerxès. Néhémias est son échanson; et le roi apprend de lui les difficultés qui arrêtent l'achèvement du temple[1]. Il se termine enfin; Aggée et Malachie en disent la gloire future, supérieure à celle du premier, parce qu'il verra le Messie[2]; et l'empire des Perses s'achève, ayant été, pendant deux cent cinquante ans, éclairé par les plus vives lumières de la prophétie.

A ce moment, Alexandre paraît, et le troisième empire commence. La Providence avait tout prodigué à la Grèce, pour la rendre capable de remplir sa mission. Elle lui avait fait deux dons surtout : l'épée et la lyre. L'épée, si brillante déjà aux mains de Thémistocle et de Léonidas, devient étincelante et irrésistible aux mains d'Alexandre. C'est par elle que la Grèce accomplit la mission qu'elle a reçue de triompher du monde oriental, d'en transporter le centre en Occident, et de faire faire ainsi à l'unité un troisième pas. Après Ninive, Babylone; après Babylone, voici Athènes, Alexandrie, Corinthe, Éphèse. Le monde avance et la grande unité se fait.

Ce plan, tracé depuis deux siècles, Alexandre l'exécute, comme un soldat sa consigne. C'est cet animal vigoureux que dépeint le prophète, aux bonds hardis, à la démarche légère, qui s'avance par vives et majestueuses saillies, et

[1] Nehem. XIII.
[2] Malach. III, 1.

que rien n'arrête, ni montagnes, ni précipices [1]. Il part de l'Occident, franchit l'Hellespont, arrive sur le Granique. Tout fuit devant lui. Et les noms d'Issus, d'Arbelles, annoncent au monde que c'en est fait de la Perse. Déjà il atteint l'autre extrémité de l'Asie. Il brise tous les peuples; la terre se tait devant lui. Puis tout à coup, du faîte de la puissance, le héros tombe sur un lit funèbre et meurt à trente-deux ans, ayant fini l'œuvre de l'épée.

Que l'immense empire d'Alexandre se divise maintenant, qu'importe? Rome s'emparera plus facilement des débris. On évitera le choc. D'ailleurs, l'œuvre du troisième empire ne périt pas avec Alexandre; ce que l'épée a commencé, la lyre l'achève. C'est elle qui séduit l'Orient et le met dans une unité plus haute. La langue grecque devient la langue universelle. Les philosophes grecs portent un premier coup de hache à la racine des superstitions orientales; les poëtes retrouvent, dans les sanctuaires cachés de l'Égypte, des notions plus pures sur Dieu, sur l'âme; Socrate meurt pour la vérité; Platon est surnommé le divin, et plusieurs Pères l'appellent un préparateur inspiré. Déjà trois parties du monde sont sous un même sceptre et parlent la même langue. Rome peut paraître; il ne manque plus qu'un trait au grand travail de la préparation évangélique.

Mais ce qu'il ne faut pas oublier pour achever le tableau de l'empire grec, c'est l'abondance des lumières que Dieu verse sur lui. Ce peuple, qui doit élargir le cercle des empires asiatiques et transporter hardiment en Occident le centre du monde oriental en unissant le tout, non-seulement par l'épée qui se brise, mais par la langue et la civi-

[1] Daniel. VIII, 5, 6, 7.

lisation; un tel peuple, destiné à de telles choses, devait, encore plus que les Perses, être mis en rapport avec le dépôt des traditions divines. Aussi à peine Alexandre paraît que Dieu l'amène à Jérusalem. Il marche furieux contre cette ville qui n'avait pas voulu venir à son aide pendant le siége de Tyr. Le grand prêtre sort au-devant de lui, revêtu de ses habits pontificaux, entouré des prêtres et des lévites; Alexandre le voit et s'arrête interdit. C'est la même figure qui lui a apparu en songe et lui a prédit l'empire du monde. Il entre apaisé dans le temple; mais sa stupeur n'a plus de bornes, quand on lui montre sa course prodigieuse décrite avec précision par Daniel[1]. Il comble la ville de priviléges et il emmène des milliers de Juifs dans ses armées.

Les généraux d'Alexandre se partagent son empire. Deux royaumes apparaissent plus fameux que les autres : celui d'Égypte, fondé par Ptolémée fils de Lagus, et celui de Syrie, fondé par Séleucus. Or voyez les attentions de la Providence. D'une part Ptolémée, fils de Lagus, s'empare de Jérusalem et emmène en Égypte cent mille captifs. Mais bientôt ne trouvant rien de plus fidèle dans tout son État, il les fait citoyens d'Alexandrie et en remplit ses armées et son conseil[2]. D'autre part, Séleucus Nicanor, roi de Syrie, les établit à Antioche, sa capitale; et son petit-fils, Antiochus le dieu, les fait recevoir dans toutes les villes de l'Asie Mineure. Ainsi, tout l'Orient en est plein. La Grèce, la Syrie, la Babylonie, l'Égypte, jusqu'à l'Inde, ont des colonies juives adorant un seul Dieu, sacrifiant en un seul temple et proclamant qu'avant que ce

[1] Josèphe, *Antiq.* XI, 8.
[2] Josèphe, *Cont. App.*, lib. II, cap. II.

emple unique soit détruit, le Messie, le Désiré des na-
ions, sera venu.

C'est au milieu de telles circonstances que les livres
aints sont traduits en grec. L'Orient et l'Occident ne par-
aient plus que cette langue, et la diffusion des Juifs n'au-
ait pas été une lumière suffisante, si les livres saints
taient restés enfermés dans un idiome que personne ne
omprenait. La traduction se fit avec un éclat qui dut
aire ouvrir tous les yeux. Le roi d'Égypte, Ptolémée Phi-
adelphe, envoya dans ce but une ambassade au grand
rêtre Éléazar avec des présents magnifiques pour le
emple. Le grand prêtre, ravi de cette proposition, choisit
ix docteurs dans chacune des douze tribus et les envoya à
lexandrie avec un exemplaire de la Bible écrit en lettres
l'or. Logés, nourris aux frais du roi, établis dans un palais,
n face d'Alexandrie, les soixante-douze docteurs travail-
èrent pendant plusieurs mois. Trois millions furent dépen-
és à cette œuvre, et la traduction grecque, remise aux
nains du roi, fut déposée par lui dans le *Bruchium* d'Alexan-
lrie. Une foule de copies se répandirent dans le monde
ntier. Franchement, croit-on que de tels événements
ouvaient passer inaperçus et ne pas impressionner vive-
nent et éclairer les âmes de bonne volonté?

Cependant Rome avait commencé sa grande œuvre. Dès
es premiers pas, qui ne reconnaît la quatrième bête peinte
ar Daniel, cette bête terrible, effroyable, aux ongles de
er[1]! Elle ne fait que naître et déjà elle a broyé et dévoré
ous les peuples de l'Italie, de la Sicile, de la Sardaigne,
le la Corse. Vainement le génie d'Annibal essaie de l'arrê-
er; elle s'empare de l'Afrique, détruit Carthage, soumet

[1] Daniel. II, 40.

l'Espagne, dompte les Gaules. Cela fait, cette bête aux dents de fer se tourne vers l'Orient, et les parties les plus éloignées des anciens empires de Babylone et de Ninive deviennent ses tributaires. Après des siècles, Rome est la maîtresse du monde. Les Scythes et les Sarmates, qu'on ne connaissait que par ouï-dire, demandent à être ses amis. Les rois de l'Inde lui envoient des ambassadeurs [1]. Les Chinois eux-mêmes réclament son alliance [2]. L'œuvre est achevée, la première, celle dont le poëte disait :

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Mais ce n'est pas seulement avec l'épée que Rome accomplit l'œuvre gigantesque de l'assujettissement des nations. L'épée détruit, elle ne crée pas. Il fallait donc à Rome un instrument créateur. La Grèce avait eu la poésie, qui unit en enchantant. Rome eut le droit. Par le développement du droit civil et politique, Rome parvint à opérer deux choses : à l'intérieur, le nivellement des deux peuples qui luttaient dans son sein ; à l'extérieur, la fusion des nations conquises, d'abord par l'uniformité d'administration, ensuite par l'extension graduelle du droit de cité. Cette assimilation progressive des différentes races, cette fusion dans le même moule complète et consomme l'unité politique du monde.

Mais en ouvrant ainsi son sein à tous les peuples, Rome l'ouvre nécessairement aux Juifs, qui en profitent pour achever d'établir partout des synagogues. Leur nombre est si grand à Rome ; ils y sont si puissants, si entreprenants, que

[1] Strab., lib. V, cap. II. Dion Cassius, lib. LIV, nº 9.
[2] Florus, lib. IV, cap. XII.

Cicéron lui-même s'en alarme. A cette multiplication extraordinaire, ils joignent un attachement nouveau, opiniâtre, à leurs lois, à leurs écritures. Plus de tendance à l'idolâtrie; un mépris profond pour les dieux; un orgueil bien légitime du reste pour la beauté, la sainteté de leurs livres divins; une ostentation à les montrer, à les comparer aux livres sacrés des peuples, à en faire voir la supériorité. Cela les conduit peu à peu à devenir apôtres, missionnaires. Ce n'est pas assez que les nations idolâtres comprennent la beauté de leur foi; il faut qu'elles se convertissent, qu'elles se fassent circoncire. « On ne trouverait pas, dit Strabon, une seule place sur la terre où cette nation n'ait pénétré et où ils n'aient fait adopter à beaucoup d'étrangers leurs manières de vivre et leurs lois [1]. » Notre-Seigneur les montre allant aux extrémités du monde pour faire un prosélyte. C'est par là que Dieu achève de semer, au milieu de l'empire romain, l'espérance d'une ère nouvelle, et d'y provoquer une générale et puissante aspiration vers le Libérateur.

Voilà la succession des quatre grands empires. Même en dehors de la révélation prophétique, il est impossible de ne pas voir ici un travail de la Providence réunissant peu à peu toutes les nations, jusque-là divisées et fractionnées en mille manières; les groupant autour d'un seul centre qui peu à peu se déplace, passe de Ninive à Babylone, de Babylone à Athènes, à Sparte; se fixe en dernier lieu à Rome, d'où il saisit les nations les plus éloignées de l'Occident, et les rassemble, avec celles de l'Orient, sous un même sceptre. Et en même temps que chaque empire accomplit ainsi son œuvre, le peuple juif y est jeté, ou comme

[1] Apud Joseph. lib. XIV, cap. VII.

voisin, ou comme allié, ou même comme esclave, chargé d'y éveiller et d'y entretenir non-seulement la pensée du grand Dieu qui gouverne le monde, mais le désir ardent du Rédempteur promis qui doit venir!

IX

Ce qui achevait d'éveiller ce désir, et ce qui commençait à le pousser à l'angoisse, c'était l'état moral du monde. Pendant que se succédaient, sous le regard et dans la lumière de Dieu, les quatre grands empires chargés de préparer le monde à la venue de Jésus-Christ, il se faisait, dans les mœurs publiques et privées, un effroyable travail de décomposition. Le monde achevait l'expérience de sa faiblesse, de la profondeur de sa chute, du besoin absolu qu'il avait d'un Sauveur.

Vainement Dieu avait donné à l'antiquité tous les dons. Elle avait eu en Égypte la tradition primitive, et, ce dont elle se vantait tant, la sagesse; en Grèce, l'art, la poésie, l'éloquence, la philosophie; à Rome, la majesté, le bon sens, la grandeur, la force. A quoi tout cela avait-il abouti? A multiplier les preuves de la chute, à montrer de mille manières, non-seulement la réalité, mais la profondeur du péché originel. Contemplez, contemplez toutes ces villes de l'antiquité, même les plus brillantes : Ninive, Babylone, Corinthe, Éphèse, Rome; que voyez-vous partout? Qu'ont-elles écrit, tracé sur les murs de leurs palais, de leurs écoles, de leurs théâtres, même de leurs

temples? Quels noms donner à de telles œuvres? Là se voit, pour l'éternelle instruction de l'humanité, cette horrible fresque de *l'âme déchue*, entraînée par l'orgueil et la volupté dans les derniers abîmes du mal, s'appelant tour à tour Nabuchodonosor, Néron, Héliogabale, Vitellius, et descendant dans des extravagances d'orgueil, dans des raffinements de volupté dont la seule pensée fait rougir. Là se voit cette fresque lamentable de la *famille déchue*, où l'époux devient un maître et le père un tyran; où la femme n'est qu'une fleur qu'on respire un instant pour la briser ensuite, qu'un être qu'on outrage dans l'amour, et qui ne connaît que des embrassements qui la déshonorent. Là se voit, avec des couleurs d'une crudité révoltante, cette fresque encore plus horrible de la *société déchue* : des rois qui se font adorer, et qui voudraient que l'humanité n'eût qu'une tête pour avoir le plaisir de la couper d'un seul coup; des maîtres qui imitent en petit les insanités de leurs empereurs; qui à la fin d'un repas amènent leurs esclaves, afin que les convives, en abattant des têtes, s'assurent que leurs mains sont encore fermes, et qu'ils peuvent se remettre à boire; des femmes, des matrones, des jeunes filles qui, en s'habillant pour le cirque, s'amusent à planter des épingles dans le sein de leurs esclaves, et qui vont ensuite à l'amphithéâtre se distraire un instant et sourire en voyant s'entre-tuer des hommes. Là enfin cette fresque, la plus odieuse de toutes, de la *Religion déchue* : des temples élevés à l'orgueil, à l'impudicité; des autels où l'on vient adorer l'adultère; des bois sacrés où on la pratique; des cérémonies où l'on dépouille toute pudeur; des prières si infâmes que, quand un homme s'approche, on se tait, ne voulant pas que la terre entende ce que l'on dit au ciel.

Voilà les fresques de la chute, les impérissables monuments de la déchéance. Toutes les nations y ont travaillé pendant quatre mille ans, avec un pinceau si réaliste, une telle crudité de ton, une si affreuse puissance de séduction, qu'il ne faut en permettre la contemplation à personne, et que l'homme, même blanchi dans la science du bien et du mal, ne doit s'y arrêter qu'en tremblant. Elles subsisteront jusqu'à la fin des temps pour y être l'éternel témoignage de deux dogmes : la chute de l'homme et la nécessité d'une rédemption.

On voudrait bien les effacer aujourd'hui ; on en rougit ; et, pour l'honneur de l'humanité, quelques hommes ont essayé de nier une si épouvantable déchéance. Mais comment faire? Il faudrait supprimer Tacite, Tite-Live, Suétone ; il faudrait faire taire saint Justin, Origène, Tertullien, Clément d'Alexandrie, saint Augustin ; il faudrait anéantir Pompéi, Herculanum, tous les musées antiques, et en particulier ce musée secret de Naples, où l'on cache à tous les regards les infamies que le soleil baignait autrefois de sa lumière.

Obligé d'avouer un tel état moral, on aurait voulu du moins le montrer comme le point de départ d'une humanité qui progresse. C'est le contraire qui est vrai. Historiquement parlant, l'humanité commence dans la lumière. Il en reste un souvenir dans la tradition de tous les peuples. Puis, de siècle en siècle, la lumière faiblit, le mal augmente. L'histoire de l'humanité, avant Jésus-Christ, n'est pas un progrès dans le bien, c'est une décadence. Chose d'autant plus frappante, qu'à tous les autres points de vue il y a progrès. On ne recule que dans l'ordre moral et religieux, et d'une chute si croissante que nul génie ne peut la conjurer.

Du moins aurait-on voulu établir que, si le peuple avait succombé aux folies de l'idolâtrie, la vérité sur Dieu, sur l'homme, s'était conservée dans les castes sacerdotales. Mais c'est ici qu'éclate davantage l'impuissance de la raison humaine. Car que manquait-il aux sacerdoces antiques de l'Égypte, de l'Inde, de la Perse, pour conserver la vérité ? Ils possédaient le plus grand de tous les éléments : la tradition, rajeunie, renouvelée sans cesse au contact du peuple juif. Ils furent impuissants néanmoins à enseigner la vérité au peuple, ne l'essayant même plus, se vantant même de la lui cacher sous le voile impénétrable des mystères ; impuissants aussi à la transmettre intacte à quelques initiés sous le sceau du secret ; impuissants enfin à la conserver dans leurs livres sacrés, dont les tendances les plus élevées n'aboutissent qu'au panthéisme et à l'immoralité ! Leurs traditions sont là, enveloppées de symboles, entourées, comme des momies, de bandelettes qui en voilent le vrai sens ; trésors cachés dans des coffres dont on a perdu la clef.

Et pendant que les castes sacerdotales ne pouvaient pas conserver la vérité, les écoles philosophiques travaillaient, encore plus vainement, à la retrouver. Elles entrevirent sans doute les folies du polythéisme ; peut-être l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme. Leurs grands génies eurent, vers les choses invisibles, de beaux battements d'ailes ; mais rien de suivi, de complet. Ils ne parvinrent pas à déterminer les vrais rapports de Dieu et de l'homme. Ils échouèrent au dogme de la création, se perdant les uns dans le panthéisme, les autres dans le dualisme ; ne purent dès lors qu'entrevoir d'une manière obscure l'origine, la nature, la fin de l'âme, et se virent incapables de la diriger vers sa destinée éternelle. Les meilleurs le sentirent ; et,

gémissant d'avoir si peu de lumière et de voir le peuple incapable de supporter même ce peu de lumière, ils se turent, cachèrent sous des formes énigmatiques le peu qu'ils avaient découvert, et, découragés de l'avenir intellectuel et moral du monde, le déclarèrent infailliblement perdu, à moins qu'un Dieu ne vînt à son aide. Les autres, forts seulement pour détruire, ébranlèrent à la longue, par leurs sarcasmes, ce qu'il y avait encore de divin dans le polythéisme; et, n'ayant rien à lui substituer, ils jetèrent le peuple dans un athéisme épouvantable.

Voilà où l'on en était après quatre mille ans d'expérience. Aussi, quand on approche des temps de Notre-Seigneur, un vide immense se fait sentir dans les esprits, une désolation indicible dans les cœurs, un désespoir profond et général. On appelait partout une intervention divine, un enseignement de Dieu. Pour le trouver, on interrogeait à Rome les cultes étrangers; on se faisait initier à tous les mystères. On s'arrachait les vers sibyllins, les oracles des vieux sanctuaires qui prédisaient une ère nouvelle.

A ce point de vue encore, la préparation évangélique s'achevait. Le monde avait poussé jusqu'aux dernières limites l'expérience de sa faiblesse. Il sentait la profondeur de l'abîme, l'impossibilité d'en sortir seul, et par conséquent le besoin d'un Sauveur.

X

De fait, le monde entier l'attend et soupire après lui. A la lettre, le Christ est le *Désiré des nations*.

Même dans ces empires enveloppés de silence et de mystère, qui demeurent étrangers au reste du monde, on sent que la connaissance du Messie a pénétré, et que son attente remplit tous les cœurs d'espérance. « O maître, disait à Confucius un de ses disciples, n'êtes-vous pas un homme saint? — Quelque effort que je fasse, ma mémoire ne me suggère personne qui soit digne de ce nom. — Mais les trois rois n'ont-ils pas été des saints? — Les trois rois, doués d'une rare bonté, ont été remplis d'une puissance éclairée, d'une force invincible; mais moi, Khiéou, je ne sais pas s'ils ont été des saints. — Les cinq seigneurs n'ont-ils pas été des saints? Les cinq seigneurs ont agi avec une charité divine et une justice inaltérable; mais moi, Khiéou, je ne sais pas s'ils ont été des saints. — S'il en est ainsi, quel est donc celui qu'on peut appeler saint? — Moi, Khiéou, *j'ai entendu dire que*, DANS LES CONTRÉES OCCIDENTALES *il y aurait* UN SAINT, *qui sans gouverner préviendrait les troubles, sans discourir inspirerait la foi*. Aucun mortel ne saurait dire son nom; mais moi, Khiéou, j'ai entendu dire que *c'était là le* VÉRITABLE SAINT [1]. » Et Confucius célèbre sa venue dans des termes

[1] *L'Invariable Milieu*, ch. XXXIII.

qui rappellent les accents des prophètes. Il y a deux ou trois textes surtout, trop longs pour être cités ici, mais d'une beauté frappante.

On trouve la même doctrine non-seulement en Chine, mais au Thibet, en Cochinchine, au Tonkin, dans le royaume de Siam, à Ceylan, et jusqu'au Japon. Partout on attend un Saint des saints, un être céleste et miraculeux qui remettra tout dans l'ordre. Lui seul peut offrir un holocauste digne de la majesté du Schanz-Ti (Dieu souverain du ciel). Les peuples l'attendent, dit Mentius, disciple de Confucius, comme les plantes flétries attendent la rosée [1].

C'est le même spectacle dans l'Inde. Là on attendait un docteur universel. Cette attente, dit un savant orientaliste, le capitaine Wilford, est souvent l'objet des *Pouranas*. La terre se plaint de ce qu'elle va s'enfoncer dans l'abîme, sous le poids des iniquités accumulées du genre humain; et Wichnou la console en lui promettant un Sauveur, un très-saint, qui l'affranchira de la puissance du mal. Il lui révèle que ce Sauveur naîtra dans la maison d'un berger; il offrira un SACRIFICE, et fera régner partout la justice [2].

Ce Saint, ce Docteur, ce Sacrificateur, la Chaldée savait qu'il naîtrait d'une Vierge sans tache; et, soit ressouvenir de la prophétie de Balaam, soit résultat des relations avec les Juifs, elle s'attendait à être conduite à son berceau par une étoile. C'est ce qu'avait annoncé en termes fort clairs Zoroastre; et cette attente remplit les livres sacrés des Perses [3].

[1] Schmitt, *Rédemption du genre humain*, p. 43 et suiv.
[2] *Recherches asiatiques*, t. X, p. 27.
[3] Schmitt, *Redemption du genre humain*, etc., p. 80 et suiv.

Ainsi tout l'Orient, l'Inde, la Chine, la Chaldée, l'É-
ypte, attendaient UN SAINT, un Sauveur, un Libérateur;
t, chose digne d'attention, toutes ces contrées *l'attendaient*
e l'Occident. Or on sait que Jérusalem est à l'occident de
es pays-là.

Si maintenant nous nous retournons du côté de l'Occi-
ident, c'est le même spectacle, la même attente, avec
ette différence capitale qu'ici, dans les Gaules, dans la
rande-Bretagne, en Italie, à Rome, *on a les yeux fixés*
ers l'Orient. Dans la Gaule, jusqu'au fond des forêts drui-
iques, cette espérance faisait battre le cœur de nos pères.
ls attendaient un Sauveur, et on dirait qu'ils avaient en-
endu Isaïe s'écrier : *Ecce Virgo concipiet, et pariet Filium;*
ar le Sauveur qu'ils attendaient devait naître d'une
ierge. Ils se prosternaient d'avance aux pieds de cette
ierge *qui devait enfanter*. Ils lui élevaient des autels. On
n a trouvé à Chartres, à Châlons-sur-Marne, à Autun, à
)ijon, avec cette inscription :

VIRGINI PARITURÆ
DRUIDES.

L'autel de Nogent porte :

MATRI FUTURÆ
DEI NASCITURI.

On trouve des faits analogues jusqu'au fond de la
rande-Bretagne, en des pays où l'épée romaine, pas plus
ue la langue grecque, n'avaient su pénétrer; ce qui
nontre que cette croyance remontait encore plus haut,
ux origines mêmes de l'humanité [1].

[1] *Annales de Philosophie*, tom. VII, p. 328.

Mais, pour juger du mouvement, il faut revenir au centre, à Rome. Là, tous les regards étaient fixés sur la Judée. « On était généralement persuadé, dit Tacite, *sur la foi d'anciennes prophéties,* que l'Orient allait prévaloir, et qu'on ne tarderait pas à voir sortir DE LA JUDÉE ceux qui régiraient l'univers [1]. » Écoutons Suétone; ce sont les mêmes termes pour attester le même fait. « Tout l'Orient était plein du bruit de *cette* ANTIQUE *et* CONSTANTE *opinion,* qu'il était dans les destins que, vers ce temps, on allait voir sortir DE LA JUDÉE ceux qui régiraient l'univers [2]. » Écoutons encore Josèphe : « Dans les livres antiques, qu'ils appellent sacrés, il était dit expressément que vers ce temps-là il y aurait un homme qui, *sorti de la Judée,* prendrait le gouvernement du monde entier [3]. »

Il y aurait bien à dire sur ces trois textes qui semblent copiés l'un sur l'autre; sur ces écritures qu'on appelle *sacrées;* sur ce Roi qui va sortir de la Judée; sur cette date si précise de sa venue. Voltaire, qui, dans sa légèreté, était si savant, avait noté toutes ces nuances : « C'était, disait-il, de temps immémorial, une maxime chez les Indiens et les Chinois, que le SAGE viendrait de l'OCCIDENT; l'Europe, au contraire, disait que le SAGE viendrait de l'ORIENT [4]. » Il essaye d'esquiver le poids de cette double attente, en ajoutant dédaigneusement : « Toutes les nations ont toujours eu besoin d'un sage. » Mais qu'une

[1] *Hist.* lib. V, cap. XIII. *Pluribus persuasio inerat, antiquis sacerdotum litteris contineri eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens,* PROFECTIQUE JUDÆA RERUM POTIRENTUR.

[2] In Vespas. *Percrebuerat Oriente toto esse in fatis ut eo ipso tempore* JUDÆA PROFECTI RERUM POTIRENTUR.

[3] Josèphe, *Guerre des Juifs,* liv. VI, ch. XXXI.

[4] Voltaire, *Additions à l'Histoire générale,* p. 15.

telle observation paraît légère, quand après avoir vu tout l'Orient se tourner vers l'Occident, et tout l'Occident vers l'Orient, et qu'après avoir entendu Tacite, Suétone nommer la Judée, on interroge celle-ci, si bien placée entre l'Orient et l'Occident, et qu'on voit qu'elle l'attend aussi, mais qu'elle l'attend CHEZ ELLE!

Et cela est si frappant, que Voltaire lui-même n'y résiste pas; et qu'après avoir reconnu qu'il n'y a pas de peuple qui n'ait eu son expectative de cette espèce, il ajoute que *le point du globe* où se tournaient tous les regards, *et où il était attendu, pourrait être appelé* LE POLE DE L'ESPÉRANCE DE TOUTES LES NATIONS [1].

Ces conquérants, qui vont venir, et qui viendront de la Judée, Cicéron ne se trompe pas sur leur caractère : ce seront des conquérants pacifiques. On dirait qu'il a entrevu leur empire, quand il écrit ces étonnantes paroles : « En ce temps-là, il n'y aura plus une loi à Rome, plus une loi à Athènes; une loi aujourd'hui, une loi demain; mais, dans toutes les nations et dans tous les siècles, il n'y aura plus qu'une seule loi, perpétuelle et éternelle; *et un seul maître, et un seul empereur,* DIEU [2]! »

Virgile s'y trompe moins encore; et son pur génie, planant au-dessus des préoccupations plus ou moins troublées de son siècle, lui découvre l'avenir. D'une hauteur où il n'a été dépassé que par les prophètes, il célèbre ce nouvel âge d'or, cette révolution des siècles annoncée par

[1] Voltaire, *Recherches sur l'origine du despotisme oriental,* sect. xe, p. 116.

[2] Cicer. *de Republic.,* lib. III. *Nec erit alia lex Romæ, alia Athenis; alia nunc, alia posthac; sed et omnes gentes, et omni tempore, una lex, et sempiterna, et immortalis continebit; unusque erit communis quasi magister et imperator omnium,* DEUS.

la sibylle, cet enfant qui descend des hauteurs du ciel, ce tressaillement de la nature, et la rénovation universelle de la terre, non par l'épée, mais par la justice et la paix :

> Ultima Cumæi venit jam carminis ætas.
> Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
> Jam nova progenies cœlo dimittitur alto [1].

Ce spectacle l'émeut :

> Adspice venturo lætentur ut omnia sæclo!

Abraham tressaillit autrefois à la vue du grand jour que pressentait Virgile : *Exsultavit Abraham ut videret diem.* Les prophètes saluaient aussi à leur dernière heure ce terme lointain de leur espérance : *A longe aspicientes et salutantes.* Virgile, après avoir contemplé ce règne glorieux de l'Enfant divin, eut un mouvement semblable. Il laissa échapper le désir de vivre jusqu'à cette époque fortunée :

> O mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ!

Il n'eut pas ce bonheur. Comme Moïse, il entrevit la terre promise, et mourut sans y entrer.

« J'ai toujours regretté, écrit un critique célèbre, que dans l'admirable page du *Discours sur l'Histoire universelle,* où Bossuet arrive à la naissance du Christ, et où, pour la préparer, il prolonge comme la plus magnifique des avenues le spectacle étonnant de la toute-puissance d'Auguste, il n'y eût pas un simple mot ajouté. « Rome, dit Bossuet, tend les bras à César qui demeure, sous le nom d'Auguste et sous le titre d'empereur, seul maître de tout l'empire. Il dompte, vers les Pyrénées, les Cantabres et les Astu-

[1] Virgil. *Eglog.* IV.

riens révoltés ; l'Éthiopie lui demande la paix ; les Parthes, épouvantés, lui renvoient les étendards pris sur Crassus, avec tous les prisonniers romains ; les Indes recherchent son alliance. Ses armes se font sentir aux Rhètes ou Grisons, que leurs montagnes ne peuvent défendre. La Pannonie le reconnaît ; la Germanie le redoute, et le Weser reçoit ses lois. Victorieux par terre et par mer, il ferme le temple de Janus. Tout l'univers vit en paix sous sa puissance : *Virgile a chanté,* et Jésus-Christ vient au monde. »

« *Virgile a chanté !* C'est là, involontairement, le mot que j'ajoute tout bas ; car il me semble que l'époque décisive d'Auguste n'a tout son sens moral, et ne nous livre tout son magnanime tressaillement, que quand on y a entendu Virgile [1]. »

Mais, si magnanime que fût ce tressaillement de l'empire romain, il n'égalait pas celui de la Judée. C'est là, au sein du peuple de Dieu, que l'attente du Messie se crée un langage digne de Celui qui va venir ; que se font entendre ces accents ineffables qui expriment avec clarté, certitude, puissance, toutes les aspirations du reste de la terre.

« O Adonaï ! chef de la maison d'Israël, qui avez apparu à Moïse dans la flamme du buisson ardent, et lui avez donné la loi sur le Sinaï, venez, et rachetez-nous dans la force de votre bras.

« O Rejeton de Jessé, qui êtes comme un étendard pour les peuples ; devant qui les rois se tiendront dans le silence ; à qui les nations offriront leurs prières ; venez nous délivrer ; ne tardez plus.

[1] Sainte-Beuve, *Études sur Virgile,* p. 79.

« O Orient, splendeur de la lumière éternelle! soleil de justice! venez et illuminez ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort.

« O Roi des nations! désiré des peuples! venez et sauvez l'homme que vous avez formé.

« O Emmanuel! notre roi, notre législateur, l'attente des nations et leur Sauveur! venez; sauvez-nous, ô Seigneur notre Dieu! »

Ce cri du cœur, cet appel désespéré des peuples a monté jusqu'au trône de Dieu. Les cieux répandent la rosée; le Juste descend comme une pluie feconde; la terre s'entr'ouvre; et, dans un tressaillement d'allégresse, elle enfante son Sauveur. Le Verbe se fait chair, et il apparaît au milieu des hommes plein de grâce et de vérité.

XI

A la fois Dieu et homme, engendré du Père avant tous les siècles, il naît, dans le temps, de la race d'Adam, de la tribu de Juda [1], de la famille de David [2], à Bethléhem [3], au moment où le sceptre sort de Juda [4]. Il prend naissance dans le sein d'une Vierge, devant laquelle les flots de la corruption originelle s'arrêtent respectueux, et sur le front de laquelle, par une délicatesse exquise, il met les réalités sublimes de la maternité avec les idéales beautés de la virginité [5]. Il visite le second temple bâti par Zorobabel,

[1] Gen. XLIX, 10; comp. Matth. I, 1.
[2] Reg. VII, 12; comp. Matth. I, 1.
[3] Mich. V, 2; comp. Matth. II, 6.
[4] Gen. XLIX, 10; comp. Joan. XIX, 15; Matth. XXVIII, 23.
[5] Isai. VII, 14; comp. Matth. I, 20.

et qui devait avoir, d'après Aggée, la gloire d'être visité par le Messie, avant sa destruction définitive [1]. Il commence son ministère alors que le sacerdoce d'Aaron dessert encore le sanctuaire, mais va être abrogé et remplacé par un sacerdoce nouveau, ainsi que l'avait annoncé Malachie [2]. Il paraît enfin, après que le précurseur a prêché la pénitence dans l'esprit d'Élie [3], et quand tout Israël soupire après Celui qui devait venir [4].

Il paraît, et aussitôt le vieux monde finit.

L'attente cesse, parce qu'elle est réalisée.

Les sacrifices cessent; car la vraie Victime est montée sur l'autel.

Le temple de Jérusalem cesse; car l'heure est venue où l'on n'adorera plus ni à Jérusalem ni sur le Gazirim, mais où l'on adorera partout en esprit et en vérité.

Rome elle-même va cesser; elle s'en ira avec ses horreurs et ses infamies, que l'on ne reverra plus partout où aura brillé la lumière de l'Évangile.

Il est arrivé à la naissance du Christ, d'une manière plus haute, ce que l'on avait vu à la naissance d'Adam. A peine le premier homme a paru, que les crises violentes qui jusque-là agitaient et secouaient le globe s'apaisent par degrés; comme si la présence de cet être d'un monde supérieur avait eu pour effet de pacifier la terre, dont il allait être le roi. Quelques commotions passagères, telles que les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, et une crise d'un genre à part, le déluge, rappellent seuls

[1] Agg. II, 6-9.
[2] Malach. I, 10, 11; III, 3.
[3] Malach. III, 1; comp. Matth. III, 1; Luc. I, 16; Joan. I, 29.
[4] Matth. XVI, 14, 17; XI, 14; Marc. VI, 15; VIII, 28; IX, 11; Luc. IX, 8; Joan. I, 19.

les catastrophes des âges qui ont précédé la venue de l'homme. Sous l'attouchement de son pied royal, la terre se calme; ses mains l'embellissent et la fécondent; et son âme y inaugure une vie nouvelle : la vie de l'intelligence, de la liberté et de l'amour.

Voilà l'image de la venue du Christ. D'un côté, il termine le monde ancien; il l'achève, il le couronne; de l'autre, il commence le monde nouveau. Par lui, une vie plus haute est insérée dans les veines de l'humanité; une vie d'un tel ordre, qu'il y a moins de distance entre la vie d'Adam et la vie des règnes inférieurs qui avaient précédé, la plante, l'animal, qu'entre la vie inaugurée par le premier homme et cette vie nouvelle que le Christ apporte avec lui : c'est la vie même de Dieu.

Oui, cette vie qui est en Dieu dès l'origine, qui est la vie propre de Dieu, dont les grands actes, absolument ineffables et incompréhensibles, nous laissent apercevoir une ombre d'eux-mêmes dans ce que nous appelons en l'homme l'intelligence et l'amour; cette vie que Dieu verse incessamment par la génération éternelle dans la personne du Verbe, le Verbe à son tour l'a versée sans mesure, par l'Incarnation, dans l'humanité qu'il s'est unie. Sans doute, comme homme, le Christ mène la vie humaine. Il naît, il grandit, il prie, il souffre, il meurt; et ce ne serait pas assez de dire qu'il fait toutes ces actions avec une élévation, une grandeur, une force, une pureté, une sublimité supérieure à l'imagination elle-même. Ce n'est là que l'écorce. Tout en restant homme dans la réalité et l'intégrité de son être humain, il vit d'une autre vie, plus haute. Sa nature, surexhaussée par son union avec le Verbe au-dessus et au delà de tout ce que l'esprit peut concevoir, participe à la vie même de Dieu. Il y demeure par une

sorte d'extase permanente, par un ravissement tranquille et profond d'esprit et de cœur, dont nulle parole, si lumineuse soit-elle, ne saurait donner une idée.

A peine si on ose hasarder une comparaison. De même que le corps de l'homme a été élevé au-dessus de lui-même par son union hypostatique avec l'âme, et qu'il a été appelé, tout matériel qu'il est et qu'il reste, à participer d'une manière ineffable à la vie de l'intelligence et de l'amour; de même, et d'une façon incomparablement plus haute, puisqu'il s'agit d'un être intelligent et aimant, la nature humaine a été appelée, dans le Christ, à participer à la vie même de Dieu.

Et en même temps que le Verbe surexhausse ainsi jusqu'à lui la nature humaine, il la consacre, la déifie et la glorifie en versant, sur les moindres actions propres à l'humanité, un prix infini. Chacun des actes du Christ est comme un sacrement, débordant d'une vie infinie, capable d'élever, de purifier, de transfigurer toutes les actions analogues, dans tous les hommes qui voudront s'unir à lui jusqu'à la fin des siècles.

Le voyez-vous maintenant, ce nouvel Adam dont parle saint Paul, ce *second* homme, tout céleste, *secundus homo cœlestis* [1], qui vit de la vie même de Dieu, et qui, en la versant dans l'humanité, inaugure ce nouvel âge du monde, cet ordre plus haut qu'entrevoyait le poëte.

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo!

Pendant des milliards de siècles, la vie physique s'était épanouie toute seule au sein de la nature; et par le *premier* Adam, *primus Adam,* un pont avait été jeté entre cette

[1] Paul. *ad Corinth.* xv, 47.

forme intérieure de l'existence et une forme plus haute : l'existence de l'âme intelligente et libre. Quarante siècles sont donnés à cette forme supérieure, pour accomplir son évolution. Et alors apparaît le *second* Adam, ou, pour parler plus exactement, *le dernier, novissimus Adam,* après lequel il n'y en aura plus d'autres, qui opère le passage de la vie humaine à une vie définitive, parce qu'il ne peut pas y en avoir de plus grande : la vie même de Dieu au sein de l'humanité.

Depuis lors, la flamme de cette vie divine brûle dans le monde, se propageant partout où elle trouve l'aliment qui lui convient, et se ranimant sans cesse en Jésus-Christ. Elle découle de lui, comme la vie humaine découle d'Adam : *Si vous ne naissez de nouveau de l'eau et de l'esprit, vous n'aurez pas la vie en vous* [1]. — *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, celui-là a la vie en lui* [2]. Il n'y a ici ni à s'étonner, ni à contester. Si vous ne naissez d'Adam, vous n'aurez pas la vie humaine; si vous ne naissez du Christ, vous n'aurez pas la vie divine. Où voyez-vous là des difficultés? Et comment ne comprenez-vous pas ces harmonies?

Cette vie toute spirituelle, des organes spirituels aussi la propagent. Le baptême la donne; la confirmation l'augmente; la sainte Eucharistie l'entretient et la perfectionne. Sept canaux la versent dans le monde; sept fleuves de vie, de lumière, d'amour, de grâce, vont la porter dans toutes les âmes. Qui a soif, qu'il vienne et qu'il boive! On naît *fatalement* d'Adam; on naît *librement* du Christ. Mais, ici et là, qui ne puise pas à l'urne génératrice, ne vit pas.

[1] Joan. VI, 55.
[2] Ibid., III, 5.

Qui y puise au contraire reçoit la vie, la vie même de Dieu. Si humble qu'il soit, il est surexhaussé jusqu'à participer, dit saint Pierre, à la nature même de Dieu : *Divinæ consortes naturæ* [1]. Voilà ce que Jésus-Christ lui donne. Au lieu d'une semence qui nous fait homme, c'est une semence qui nous fait Dieu. Nous sommes illuminés, vivifiés, béatifiés, par la substance même de Dieu. *Ab ipsa Dei substantia*, dit saint Augustin, *animam illuminari, vegetari, beari* [2]. Ah! que ces pensées sont belles! Je n'attendrai donc pas l'éternité pour vivre de vous, ô mon Dieu! J'en vis déjà; et la seule différence entre le ciel et la terre, c'est qu'ici je vis de vous dans la nuit de l'amour, et que là-haut j'en vivrai dans la splendeur de la lumière! Au bonheur de sentir, j'ajouterai le bonheur de voir. Mais, ici et là, ce que j'ai en moi, ce qui est la source de ma vie, c'est la substance même de Dieu : *Divinæ consortes naturæ.*

Et comment aurai-je en moi cette vie? par quel moyen? Écoutez Notre-Seigneur : « *Manete in me,* demeurez en moi. *Ego sum vitis, vos palmites* [3]. Je suis la vigne, vous êtes les rameaux. » Ouvrez-vous à la séve divine; attachez-vous à moi et dilatez-vous, afin que la vie qui est en moi s'écoule en vous tout entière.

Voilà le moyen : s'attacher à Jésus-Christ, s'unir à lui par le baptême, par la sainte Eucharistie, par la prière, par l'amour; demeurer en lui; passer, si j'ose ainsi parler, en lui, de telle façon que l'on puisse dire avec l'Apôtre : *Ma vie, c'est le Christ; ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-*

[1] II Petr. I, 4.

[2] August. *in Joan.* XIX, n° 3.

[3] Joan. XV, 5.

Christ qui vit en moi[1]. Alors, comme d'une part Jésus-Christ est tout entier en Dieu, et que de l'autre il est tout entier en nous, commence cette union intime et transformatrice qui fait que nous vivons de Dieu, que nous sommes en Dieu, que nous participons à la vie de Dieu, en nous incorporant Jésus-Christ, en qui cette vie divine est dans sa plénitude.

Je ne trouve pas de paroles pour exprimer les merveilles de cette vie divine. Je me contente de dire que c'est une sorte d'incarnation du Christ en nous, une sorte de prolongation en nous, d'extension de l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine. Le Christ naît réellement dans les âmes qui croient en lui [2]; il y grandit; il s'y développe [3]. Il s'identifie tellement à l'âme, que nos pensées, nos sentiments, notre vie, sont les pensées, les sentiments, la vie même de Jésus-Christ. Nous vivons en Jésus-Christ, ou plutôt Jésus-Christ vit en nous, et, comme il vit de la vie même de Dieu, nous vivons avec lui et en lui de cette vie sublime. L'identification est si profonde, que nous ne sommes plus seulement des chrétiens, dit saint Augustin, nous devenons un autre Christ : *Non solum Christianos, sed Christum.* Admirez, exultez, s'écrie le saint docteur dans une sorte d'enthousiasme, nous voilà devenus le Christ : *Admiramini, gaudete,* CHRISTUS *facti sumus* [4].

Qui dira maintenant les conséquences d'une pareille vie? Supposez un animal devenu homme; quelle horreur il aurait de sa vie passée d'animal! Supposez un homme devenu un autre Christ; quel mépris pour sa vie d'homme,

[1] Paul. *ad Philipp.* I, 11.
[2] Saint Jérôme, *Epist. ad Gal.*, cap. II.
[3] Saint Paulin, *Epist.* XXIII, n° 2.
[4] August. *in Joan.* XXI, n° 8.

pour les plaisirs, les honneurs, la vaine gloire, la fortune, tous les biens purement humains! Et en même temps quelle ardeur pour faire croître la vie divine, pour lui tout subordonner, pour l'élever à sa perfection! Quels sacrifices, quelles immolations pour être vraiment un autre Christ! Comme il le contemplera, afin de le mieux comprendre et de se plus complétement transformer en lui! Sa vie ne sera plus qu'une sorte d'extase de foi contemplative. Avec quelle joie il renoncera à ses lumières tout humaines, afin d'adhérer à celles de Jésus-Christ! Il fera le vide en lui, afin que la vie divine se précipite, et remplisse tout de sa plénitude.

Voilà la vie des chrétiens; voilà la vie des saints. Étudiez-la; est-ce que vous n'y voyez pas tous ces traits, dans une beauté qui ravit? est-ce qu'ils sont encore des hommes? est-ce qu'ils ne sont pas surexhaussés dans le Christ, montrant à la terre, dans des corps mortels, je ne dis pas seulement une vie angélique, je dis la vie même de Dieu?

Et comme cette vie est en Jésus-Christ dans son foyer, comme ils n'y participent que dans la mesure même où ils sont unis à Jésus-Christ, comme ils n'ont cette vie qu'à la condition que Jésus-Christ, qui seul la possède, la vive en eux, étonnez-vous s'ils sont fous d'amour pour Jésus-Christ; s'ils méprisent tout pour ne penser qu'à lui; s'ils le cherchent partout; s'ils en parlent toujours; s'ils n'ont qu'une pensée : se plonger en lui, se laisser pénétrer et envahir par lui; et en venir enfin à ce point d'union qu'ils soient entièrement passés en lui avec toutes leurs pensées, tous leurs sentiments, toutes leurs affections; avec tout leur être intérieur et extérieur. Merveille incomparable dont il y a déjà un commencement magnifique ici-bas; mais la

réalité complète n'en existera que quand nous entrerons dans la gloire.

Voilà le plan divin que saint Paul a résumé dans cette belle parole, où l'on voit le progrès des choses qui montent vers Dieu : *Primus homo de terra, terrenus; secundus homo de cœlo, cœlestis.* Le premier homme, tiré de la terre, était terrestre; le second homme, descendu du ciel, est céleste. »

Sans oublier la belle conclusion : « *Igitur, sicut portavimus imaginem terreni, portemus et imaginem cœlestis.* Donc, comme nous avons porté l'image du terrestre, portons maintenant l'image du céleste. »

XII

J'ai parlé tout à l'heure du mépris de la terre et des choses terrestres. Il ne faudrait pas s'imaginer d'après cela que l'avénement de la vie divine sur le globe ait été un obstacle au développement de la vie humaine; car c'est le contraire qui est vrai. Il y a eu immédiatement une sorte de surélévation de toutes les facultés de l'homme. De cette vie supérieure, circulant dans les âmes comme un feu intense, se sont échappés des rayons qui ont élevé, perfectionné, transfiguré tous les actes de la vie naturelle.

Comparez les penseurs chrétiens avec ceux de l'antiquité. Vous verrez dans ceux-ci je ne sais quoi d'inégal qui étonne : à côté d'intuitions superbes, d'inexplicables défaillances. Le fond général des œuvres philosophiques

dans l'antiquité est vague, confus. C'est un ciel gris que traversent de magnifiques éclairs; mais ces éclairs ne font que mieux voir les effroyables abîmes, béants sous les pieds. Nulle part le plein jour, la lumière sereine, égale, qui remplit les yeux sans les fatiguer. En combien d'hommes, d'ailleurs, peut-on remarquer ces belles intuitions, ces magnifiques éclairs? Quand on a nommé Platon, Aristote, Socrate leur maître, Cicéron qui les copie, Sénèque qui est déjà à moitié plongé dans la lumière évangélique, on a tout dit. Tandis que, depuis Jésus-Christ, les philosophes, les théologiens, les contemplateurs et les penseurs se succèdent sans intervalles, se pressent les uns contre les autres, et forment une chaîne lumineuse où chaque anneau s'illumine de celui qui précède et éclaire celui qui vient après. Et quelle plénitude en chacun d'eux? Là aussi, il y a de brillants éclairs, mais sur un fond lumineux; et nulle part de défaillances. Voulez-vous voir la surélévation de l'esprit humain dans tout son éclat? D'Origène à saint Augustin; de saint Jean Chrysostome à saint Thomas, de saint Anselme et de saint Bernard à Bossuet; dans cette succession dix-huit fois séculaire, contemplez ce nouveau et admirable caractère intellectuel, cette solide attitude dans le vrai, cette paix de la vérité, cette pleine santé de l'esprit humain, hardi et humble, chaste et clairvoyant, libre d'orgueil et d'illusion, tous ces traits enfin du génie définitivement établi dans la vérité et soulevé par elle.

Et remarquez que ce n'est pas ici une question de génie. Sous ce rapport, nous aurions de la peine à mettre saint Thomas lui-même au-dessus d'Aristote; et quant à Platon et à saint Augustin, ce sont deux frères de même puissance intellectuelle. Seulement saint Augustin écrivait en

pleine lumière, tandis que Platon vivait au fond de cette caverne qu'il a si merveilleusement décrite, où ne passe qu'un filet de jour et où l'on n'aperçoit sur les murs que les pâles ombres des réalités. Platon et saint Augustin; voilà les deux plus grands représentants de l'esprit humain qui aient paru sur la terre. Et l'admiration hésiterait entre l'un et l'autre s'ils eussent vécu sous le même soleil. Mais l'air dans lequel Platon essaya de déployer ses puissantes ailes, corrompu et raréfié, ne put le porter dans son vol hardi. Il tomba donc, et souvent, et gravement, conservant toutefois et méritant, jusque dans sa chute, le nom de Divin, comme Aristote, même sous l'empire du Christ, avait gardé le nom de Maître.

Ajoutez que Platon et Aristote ont paru à ce moment exquis où l'art, la poésie, la langue, le goût prêtaient à l'esprit humain tous les secours, tandis que le siècle de saint Augustin et de tous les Pères de l'Église, celui de saint Thomas et de tous les grands théologiens ont été des siècles de décadence. Et cependant quelle différence! Toute la supériorité des premiers au point de vue de la forme ne sert qu'à mieux faire ressortir la supériorité des derniers sous le rapport de la doctrine.

Cette surélévation des facultés de l'homme, si éclatante dans les études philosophiques, l'est bien davantage dans les recherches scientifiques. Qu'est-ce que l'antiquité a découvert, en quatre mille ans, dans le domaine de l'astronomie, de la physique, de la chimie, de la géologie? Même après Archimède, Euclyde, Pythagore, Aristote, Hippocrate, Galien; oui, même après ces grands hommes, la forme de notre globe n'était pas même connue. L'architecture céleste n'était pas soupçonnée. Tout l'intérieur du corps humain, dont on décrit aujourd'hui les moindres

fibres, était voilé. Qui avait soupçonné les merveilles de la lumière, de l'électricité, et songé à interroger les entrailles de la terre? C'est le génie catholique, le vigoureux esprit des chrétiens qui a créé toutes ces sciencès; Copernic, Kepler, Newton, qui ont sondé l'astronomie; Descartes, Leibnitz, qui par l'application de l'algèbre à la géométrie et le calcul infinitésimal ont fait des mathématiques un levier si puissant; Cuvier, Ampère, Élie de Beaumont, qui ont créé la géologie : on pourrait prolonger la liste des noms illustres. Il reste qu'entre le génie de l'antiquité et le génie chrétien, sous le rapport des sciences, il n'y a pas de comparaison à établir. La surélévation de l'esprit humain est évidente.

Oserai-je aller jusqu'au bout? Même dans ces choses, plus légères, qui ne sont que comme une broderie brillante sur le fond sérieux d'une société; dans cette partie du domaine intellectuel que Dieu avait départie si libéralement à l'antiquité, et qui semblait ne pouvoir être que tolérée dans le Christianisme : la littérature, l'art, la peinture, la musique; oserai-je bien dire qu'ici encore un nouveau coup de lumière est tombé sur l'esprit humain? Oh! sans doute, nous n'avons ni Homère, ni même Virgile; mais nous avons le Dante, le Tasse et Milton. Et si nous sommes vaincus sur ce point, combien nous l'emportons sur d'autres! « A nos yeux, Eschile, Sophocle et Euripide ne balancent point le seul Corneille, créateur d'un pathétique nouveau, inconnu à l'antiquité[1]. » Et de plus, nous avons Racine, avec ses immortels chefs-d'œuvre : *Esther* et *Athalie*. Sans parler de Shakespeare, supérieur à Corneille lui-même, pour l'étendue et la richesse du

[1] Cousin, *du Vrai, du beau et du bien*, p. 210.

génie dramatique. Dans la troisième partie du *Génie du christianisme*, la plus originale et la seule vraiment neuve, Chateaubriand a touché en maître, dans une suite de chapitres riches de beautés fines et de remarques exquises, la comparaison entre les types créés par l'antiquité, et ces mêmes types repris par le génie chrétien; et, sans forcer la note en une chose où la religion est si peu intéressée, il est éclatant à tous les yeux que le Christianisme a élevé, purifié, agrandi le monde moral, et donné à la poésie de nouvelles ailes.

La même conclusion se présente quand il s'agit de la peinture. Même après les merveilleuses découvertes qui ont été faites depuis cinquante ans à Ostie, à Pompéi, qu'est-ce que la peinture antique peut opposer à la peinture chrétienne, à cette pléiade de génies créateurs que conduisent Fra Angelico, le Pérugin, Léonard de Vinci, Rubens, Rembrandt et par-dessus tous Raphaël, et qui a fait de l'Italie, de l'Espagne, de la France, de la Belgique, de la Hollande, un immense musée, l'inépuisable ravissement de ceux qui savent voyager? Par les beaux et profonds horizons qu'il ouvre sur le monde visible et invisible, par cette transparence de l'âme qu'il rend de plus en plus sensible à travers le corps; d'où naît l'expression, si peu connue de l'antiquité, le vrai charme de la peinture; par ses figures de vierges, de martyrs, déjà idéales et transfigurées; surtout par l'adorable et inexprimable beauté du Christ que depuis dix-huit siècles le génie chrétien cherche à reproduire sans parvenir à se satisfaire, mais en s'élevant au-dessus de lui-même dans cette lutte impossible, le Christianisme a porté la peinture à une hauteur dont l'antiquité n'avait pas même l'idée. Laissons-lui pour sa consolation le domaine de la sculpture; et, en nous pros-

ternant d'admiration devant les œuvres de Phidias, de Praxitèle; devant les moindres marbres touchés par ce divin génie de la Grèce, confessons que, même avec Michel-Ange et Jean Goujon, nous avons été vaincus.

Mais prenons vite notre revanche en parlant de la musique. Comment le Christianisme n'aurait-il pas transfiguré cet art, essentiellement spiritualiste et religieux, d'autant plus beau qu'il y entre plus d'âme, et qui éveille plus que tout autre le sentiment de l'infini? La Religion et la musique sont deux sœurs descendues du ciel, et qui ne peuvent pas se quitter. Que serait la Religion, si pour exprimer ses émotions, ses douleurs, ses joies, ses enthousiasmes, ses extases, elle n'avait pas la musique? Mais que deviendrait la musique, si on lui ôtait Dieu, l'âme, la prière, l'amour, l'infini? Un jour tout cessera, même la foi, même l'espérance; il ne restera que l'amour; et l'amour n'aura plus qu'un langage : la musique. Heureux qui a déjà eu, de cette musique céleste, une sorte d'avant-goût, dans les divines harmonies de Mozart, de Beethoven, de Rossini, d'Auber, de Gounod! Heureux qui à Rome, au Vatican, dans les solennités du culte catholique, ont entendu les mélodies de Léo, de Durante, de Pergolèse. Ils ont un moment assisté au concert des anges!

XIII

Mais c'est surtout en descendant dans les profondeurs toujours agitées du monde moral et social, qu'on voit mieux encore comment l'avénement de la vie divine a élevé, pu-

rifié, agrandi, surexhaussé la vie humaine. Ici, nulle contestation n'est possible. A peine Jésus-Christ a paru, que les vertus naturelles se fortifient, les mœurs s'adoucissent, les lois se transforment, et partout se montrent les germes d'une régénération lente et pacifique, mais grande, universelle, progressive, à l'épreuve du temps et des passions humaines. Il y aurait un volume à faire sur ce laborieux et magnifique enfantement de la civilisation moderne. Mais du moins comment n'en pas rappeler aux lecteurs instruits les grandes lignes? Qui n'a étudié, un jour ou l'autre, cette merveilleuse reconstruction de l'humanité dans la justice : ce travail profond de l'Église, qui prend l'esclave dans la boue, sans nom, sans droit, sans liberté, presque sans âme, du moins à ses yeux et à ceux de ses maîtres, et qui en fait d'abord un chrétien pour en faire un homme; puis l'élève peu à peu de l'état d'esclave à l'état de serf; de l'état de serf à l'état d'homme libre, de citoyen d'une commune; et enfin, couronnant ce don de la liberté par celui de l'égalité, le rend de plus en plus apte à toutes les fonctions publiques? Et tout cela avec une telle profusion de bienfaits, que nos malheurs viennent en partie de cette libéralité incessante; non par la faute du Christianisme, mais par la faute de ceux qui un jour s'imaginèrent pouvoir couper l'arbre et conserver les fruits.

Et dans cette recontruction de l'humanité dans la justice, comment oublier cet amour tendre, respectueux, persévérant pour ceux qui, en dépit de toutes les institutions et de toutes les lois, resteront petits, pauvres, abandonnés, souffrants? Comment oublier cette doctrine merveilleuse, inattendue « de l'éminente dignité des pauvres », qui les a rendus si vénérables, si grands aux yeux de la foi, que

des légions de vierges ont tout quitté pour les servir; et que les rois, les seigneurs, les riches, se sont honorés et s'honorent tous les jours de leur baiser les pieds?

Et que dire encore de cette reconstruction de la famille dans l'unité, dans l'indissolubilité, dans la sainteté, dans l'honneur, c'est-à-dire dans l'amour? C'est là qu'a apparu ce prodige, la source visible de la supériorité des races modernes sur celles de l'antiquité; je veux dire l'épouse et la mère chrétienne. L'épouse, type auguste de vertu généreuse, de fierté délicate, de tendresse exquise, de chasteté libre, de dévouement inaltérable; une des plus hautes bénédictions que puisse mériter et recevoir un homme qui sert Dieu! La mère dont il n'y a rien à dire, sinon de répéter tout bas de la sienne, avec des larmes de reconnaissance dans le cœur, le mot que prononçait M. de Maistre : Ma sublime mère!

C'est à elle, à la mère chrétienne, semée comme le sel sur la surface du monde, que l'Europe doit ses enfants, plus beaux, plus nobles, plus purs, plus délicats, plus fiers, plus grands enfin que ne les vit jamais l'antiquité. Et cela sans préjudice de la virginité, qui fleurit à côté de la maternité comme un champ de lis, et qui embaume le monde comme une composition de parfums.

Et enfin, plus haut que la société, que la famille, que dire de cette merveille qui renferme tout, et qu'on a appelée la civilisation chrétienne? Dans l'impossibilité de la peindre avec l'ampleur que demanderait un pareil sujet, contentons-nous du magnifique tableau qu'un grand écrivain trace de ses caractères principaux : « Une conscience publique admirable, riche de sublimes maximes morales, de règles de justice et d'équité, de sentiments d'honneur et de dignité; conscience qui survit au nau-

frage de la morale privée, et empêche que l'effronterie de la corruption n'arrive aux excès qu'a vus l'antiquité; une certaine douceur générale de mœurs, qui dans la guerre écarte de grandes catastrophes, et dans la paix rend la vie plus aimable; un respect profond pour l'homme et pour ce qui lui appartient, ce qui rend très-rares les violences des particuliers, et sert, sous tous les régimes politiques, comme d'un frein pour contenir les gouvernements; un désir ardent de perfection dans toutes les branches; une tendance irrésistible, parfois mal dirigée, mais toujours vive, à rendre meilleur l'état des classes malheureuses; une impulsion secrète qui porte à protéger la faiblesse, à secourir l'infortune; impulsion qui veut avoir un libre cours, ou qui, contrariée, refoulée, produit dans la société un état de malaise et d'inquiétude assez semblable à l'état d'un remords; un esprit d'universalité, de propagande; un fonds inépuisable de ressources pour se rajeunir sans périr, et se sauver dans les plus grandes crises; une impatience généreuse qui veut devancer l'avenir, et d'où résultent une agitation, un mouvement incessant, sources de périls, mais plus communément sources de grands biens, et symptômes d'une vie puissante : tels sont les grands caractères qui distinguent la civilisation européenne; tels sont les traits qui la placent à une élévation immense au-dessus de toutes les autres civilisations, anciennes et modernes [1]. »

Or d'où vient, à la civilisation européenne, cette éclatante supériorité? D'où est-elle sortie, si fière, si riche, si variée et si féconde; avec ce cachet de dignité, de noblesse et d'élévation; sans castes, sans esclaves, sans

[1] Balmès, *du Protestantisme comparé au catholicisme*, t. I, chap. xx.

eunuques; sans aucune de ces misères qui rongent les peuples antiques? Il n'y a qu'une réponse : Jésus-Christ!

XIV

Mais si belles que soient ces choses, et quoique d'un prix inestimable, ce n'est pas pour cela, j'ai hâte de le dire, que Jésus-Christ est venu sur la terre. Ce ne sont là que des conséquences de la vie plus haute qu'il a apportée. C'est comme ce parfum, versé sur la tête d'Aaron, et qui découlait sur sa barbe et jusque sur les dernières franges de son vêtement [1]. Avant tout, ce que Jésus-Christ est venu donner au monde, c'est la vie divine. Ce qu'il cherche, ce sont des âmes, rien que des âmes; des âmes qui s'uniront à lui, et qu'il élèvera à l'honneur de vivre sur la terre, comme il a vécu lui-même, de la vie même de Dieu. Ces âmes, il les cherche, il les recueille, il les purifie, il les transfigure; il ne voit qu'elles. Que des obstacles s'opposent à leur salut, il ébranlera tout pour les délivrer. « Il met les âmes à ce prix. Il remue le ciel et la terre pour enfanter ses élus; et comme rien ne lui est cher que ces enfants de sa dilection éternelle, que ces membres inséparables de son Fils bien-aimé, rien ne lui coûte, pourvu qu'il les sauve [2]. » Les peuples s'imaginent qu'ils ont des destinées; ils en ont une, c'est de donner des saints à Dieu. Ils ne durent que tant qu'il y a des élus à tirer de

[1] Ps. CLII, 2.
[2] Bossuet, *Oraison de Madame Henriette*, 1re partie.

leur sein. « *Constituit terminos populorum, juxta numerum filiorum Israel* : Il a marqué les limites des peuples selon le nombre des enfants d'Israël qu'il avait en vue [1]. » Quand il n'y a plus d'élus à recueillir dans une nation, à quoi pourrait-elle servir?

Quand vous avez tiré d'une carrière, d'une mine, tout l'or qu'elle contient, qu'en faites-vous? Vous la laissez vide, désolée, noircie, déchirée par le feu. A quoi serait-elle bonne maintenant? Il n'y a plus d'or!

Quand vous avez pressé une orange, et que vous en avez exprimé tout le jus, que faites-vous de l'écorce? Vous la jetez aux balayures.

Voilà ce que Dieu fait d'un monde, d'un peuple. Il en exprime tout ce qu'il contient de vie divine; puis il le jette aux balayures.

Voyez le monde romain. Comme il l'a pressé, travaillé, pendant quatre siècles! Quelles belles âmes de vierges, d'apôtres, de martyrs il en a extraites! Puis, quand tout a été fini, il a donné un coup de sifflet, et cette écorce vide, il l'a poussée du pied aux barbares.

Voyez l'Afrique chrétienne au temps d'Origène et de saint Augustin. Qu'elle a été belle un moment, et féconde! Comme un mineur, Jésus-Christ travaillait. Il récoltait de l'or, de la lumière, de la vertu; puis, la mine épuisée, le désert vint; il roula sur ce cadavre de peuple les flots de son pâle linceul; et douze siècles après, quand la France remua du bout de son épée ces ruines ensevelies, à peine si elle put trouver la place où tant de fécondité et tant de gloire s'étaient couchées!

Voilà comment finissent les peuples; comment dispa-

[1] Deuteron. XXII, 8.

raissent les familles, quand elles ne donnent plus de saints à Dieu. Voilà comment finira le monde, comment s'éteindront les astres. Ils s'éteignent déjà. Dieu les éteint, quand Jésus-Christ n'y est plus.

Ah ! vous voulez chasser Jésus-Christ du monde, et vous vous imaginez que le monde continuera sa marche ! Vous voulez démolir sa demeure, et vous croyez que les vôtres resteront debout ! Quoi ! Celui qui a fait le ciel et la terre n'aurait plus un temple, un autel, et vous auriez des maisons ! Des casernes, soit ! des prisons, à la bonne heure ! des phalanstères si vous voulez ! des repaires magnifiques et immondes ! Mais une maison, un foyer, un de ces lieux augustes où l'homme a une couche honorée, où il peut abriter un berceau ! Non, non, jamais ! Et vos repaires eux-mêmes, si splendides qu'ils soient, flamberont sous le feu de la colère divine !

Du reste, vous n'y pourrez rien. Jésus-Christ est un sublime ouvrier. Il travaille dans les catacombes, au fond des prisons, aussi bien que dans la splendeur des temples et dans la liberté des places publiques. Et qui sait même si les tempêtes et les catastrophes ne font pas avancer son œuvre ?

O révolutions, j'ignore,
Moi, le moindre des matelots,
Ce que Dieu dans l'ombre élabore
Sous le tumulte de vos flots.

. . . . . .

Qui sait comment Dieu travaille ?
Qui sait si l'onde qui tressaille,
Si le cri des gouffres amers,
Si les éclairs et les tonnerres,
Seigneur, ne sont pas nécessaires
A la perle que font les mers !

XV

Quand toutes les perles auront été recueillies, toutes les âmes sanctifiées, et que le corps de Jésus-Christ sera complet, le monde finira. La création, épurée par l'épreuve, rentrera dans l'éternité d'où elle est sortie. Alors commencera le dernier monde qui ne finira plus : le monde de la gloire.

De même qu'après avoir triomphé de la mort, Jésus-Christ est monté, transfiguré, dans le ciel, les âmes y monteront aussi. Je les vois qui y montent déjà. Elles s'échappent de terre, à chaque heure du jour et de la nuit. Elles s'élèvent, silencieuses, de tous les points du globe. Écoutez le Prophète : *Vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus tribubus, populis et linguis* [1]. C'est l'assemblée des âmes qui, sur la terre, ont vécu de la vie divine. Jésus-Christ en sera encore le centre. Là il les enivrera d'un amour dont elles n'ont connu que l'aurore. Là il brillera au milieu d'elles comme un soleil qui appelle les regards sans les éblouir, et qui fait fondre les cœurs. C'est à travers la pure lumière de ce soleil que nous apercevrons l'adorable Trinité. Nul œil créé ne peut voir l'essence infinie de Dieu, ni la Génération éternelle du Verbe, ni la Spiration du Saint-Esprit. On les verra à travers l'humanité resplendissante du Sauveur, comme on voit une lumière trop vive à travers un globe de cristal. O l'heureuse vision, dont on ne pourra se rassasier ! Le

[1] Joan. *Apoc.*, VII, 9.

temps ne sera plus là, ce temps qui passe si vite, quand on est heureux. La mort ne sera plus là, cette mort odieuse qui est toujours prête à dévorer nos joies. Il n'y aura plus qu'un alleluia éternel, un ravissement si pur, si profond, qui surpassera tellement nos rêves, que l'éternité ne sera pas assez longue pour nous remettre de notre étonnement. Aimons donc sur la terre, nous qui sommes destinés à tant aimer. Faisons l'apprentissage de l'amour. O Jésus, venez dans mon cœur; commençons l'incendie. C'est le dernier mot du livre inspiré : « Et l'Esprit et l'épouse disent : Venez. » *Spiritus et sponsa dicunt : Veni* [1]. Et Jésus-Christ répond : « Oui, je viens sans retard. » *Etiam venio cito*. Et l'âme s'écrie de nouveau dans un plus profond tressaillement : *Amen*, oh! venez, Seigneur Jésus! *Veni, Domine Jesu!* Venez, et commençons ici-bas, dans cette terre des ombres, l'éternelle société dont nous jouirons avec vous dans le ciel. *Amen, Alleluia.*

[1] Joan. *Apoc.*, XXII, 17-20.

FIN DU TROISIÈME LIVRE

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE

PLAN PARTICULIER DE CE TROISIÈME LIVRE 9

PREMIÈRE PARTIE

LE CREDO

CHAPITRE I

DES ORIGINES ET DES PRINCIPAUX CARACTÈRES DU CREDO

I. La Genèse historique du *Credo*. 14
II. La nouveauté hardie de chacune des douze affirmations du *Credo* 20
III. Leur mystérieuse incompréhensibilité, en harmonie singulière avec ce qu'il y a de plus mystérieux dans l'âme humaine 23
IV. Immutabilité granitique du *Credo* au milieu d'une lutte intellectuelle dix-huit fois séculaire 25
V. Autre caractère de la divinité du *Credo*. Son développement divin 29

VI. Manière dont se fait ce développement 32
VII. C'est la réunion de ces deux magnifiques priviléges, l'immutabilité et le développement, qui forme la vraie beauté de l'Église 37

CHAPITRE II

LE CREDO DES CATACOMBES

I. Beauté des catacombes au point de vue artistique, longtemps méconnue; leur importance théologique encore plus grande. 41
II. Le *Credo* peint sur les murs des catacombes jusque dans moindres détails. La Trinité, la Création, la Chute. . 48
III. L'Incarnation. Multitude et beauté ravissante des représentations de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 53
IV. La très-sainte Vierge Marie. Valeur inestimable des peintures qui la concernent, au double point de vue dogmatique et artistique. 61
V. La sainte Église catholique; la primauté de saint Pierre. Découvertes de la plus haute importance sur ce dernier point 69
VI. L'invocation des saints et la prière pour les morts. . . 73
VII. Les sacrements. Merveilleux enchaînement des peintures du cimetière de Callixte dont les salles ont été appelées les *chambres des sacrements* 76
VIII. La Confession. La sainte Eucharistie. Importance dogmatique et beauté des fresques relatives à ces deux sacrements 80
IX. Résurrection de la chair. Vie éternelle 89

DEUXIÈME PARTIE

LES DOGMES DU CREDO

CHAPITRE I

LA TRINITÉ

I. La vraie nature de Dieu, entrevue dans l'Ancien Testament, pleinement révélée dans le Nouveau. 93
II. Formule authentique du dogme de la sainte Trinité, donnée par saint Athanase 95
III. Marche du génie catholique dans la contemplation du mystère adorable de la très-sainte Trinité. 97
IV. Différentes comparaisons qui aident l'esprit dans l'étude de ce mystère. 104
V. Éclairs du génie, ou débris des traditions dans les livres des anciens. 108
VI. Vestiges du mystère de la sainte Trinité dans la nature. 113
VII. Pendant que l'esprit arrive, par ces différents moyens, à entrevoir quelque chose de la possibilité métaphysique de la Trinité, le cœur y arrive par une autre route . . 118
VIII. Belle parole du P. de Ravignan. 122

CHAPITRE II

LA CRÉATION. — DE LA GENÈSE GÉNÉRALE DES MONDES

I. Que le monde a été certainement créé par Dieu. 126
II. Qu'il a été créé par amour. 132
III. Combien les caractères de la création, tels que la science les montre, concordent avec cette sublime origine. . . 134
IV. Infinité du monde en durée et en étendue. 138
V. Tous les astres probablement habités, d'après les pressentiments de la science. 141
VI. Autre caractère de la Création, qui prouve qu'elle est née de l'amour infini. 147
VII. But final de la Création. 149

CHAPITRE III

LA CRÉATION (SUITE). — DE LA GENÈSE PARTICULIÈRE DE NOTRE GLOBE. — L'ŒUVRE DES SIX JOURS

I. A quelle époque a eu lieu, d'après Moïse et d'après la science, le premier acte créateur. 157
II. Œuvre du premier jour, préparation chimique du globe. 165
III. Apparition de la lumière. 169
IV. Œuvre du second jour, préparation atmosphérique du globe. 171
V. Œuvre du troisième jour, apparition des continents et creusement des mers. Les continents se couvrent d'une admirable et grandiose végétation. 175
VI. Œuvre du quatrième jour, apparition du soleil. Il y a eu ici, en Moïse, ou un miracle de révélation ou un miracle d'intuition scientifique. 180
VII. Œuvre du cinquième jour. Apparition de la vie sur le globe. Les poissons et les oiseaux. 183
VIII. Œuvre du sixième jour. Les animaux. 187
IX. Merveilleuse concordance de la Bible et de la science dans les grandes lignes de l'organisation générale du globe. 189
X. Apparition de l'homme. Incomparable beauté de la terre qui lui a été préparée comme un palais. 194

CHAPITRE IV

LA CRÉATION (SUITE). — CRÉATION DE L'HOMME

I. Quel est, d'après la Bible et d'après la science, le moment précis de l'apparition de l'homme sur la terre. . 201
II. Vaines objections de la géologie moderne. 203
III. Singularités glorieuses de la création de l'homme . . . 211
IV. L'image de Dieu gravée sur son âme. 216
V. Unité de l'espèce humaine d'après la Bible. Après avoir longtemps résisté, la science commence à convenir de la vérité de cette doctrine. 220
VI. État surnaturel de l'homme au moment de sa création. 229

CHAPITRE V

LA CRÉATION (FIN). — LE DERNIER TRAIT DE LA BEAUTÉ DES MONDES

I. L'Incarnation explique seule la création; seule aussi elle en achève la beauté, l'unité, la perfection. 236
II. Belle doctrine de certains théologiens sur ce point. . . 240
III. Excès où est tombé Malebranche, facile à corriger. . . 243

CHAPITRE VI

LE PÉCHÉ ORIGINEL. — LE FAIT

I. Le sang de l'homme est vicié. 252
II. Trois mouvements principaux de ce sang vicié. 260
III. Non-seulement le sang de l'homme est vicié, mais il y a dans la nature humaine une étrange désharmonie. Tous les penseurs l'ont remarqué, même les païens. 263
IV. Quelle est la vraie cause d'un tel état. 267
V. Le faux dogme de 1789, qui affirme la perfection originelle, source, d'après M. le Play, de tous nos malheurs. 272
VI. Tous les peuples antiques et toutes les traditions proclament le fait de la corruption originelle. 274

CHAPITRE VII

LE PÉCHÉ ORIGINEL (SUITE). — LE DOGME

I. Il faut partir de ce principe qu'avant d'être introduit dans le ciel, l'homme devait être soumis à une épreuve. . . 281
II. En quoi a consisté cette épreuve. 284
III. Grands caractères du drame de la chute 288
IV. Comment le péché d'Adam a-t-il pu se transmettre à ses enfants? Pour résoudre cette question, il faut étudier le plan de la création de l'humanité 292
V. Il faut connaître aussi la vraie nature du péché d'Adam. 296

VI. Deux grands systèmes de théologie sur ce point. Le premier, que j'appelle le *minimum* du péché originel, raisonnable, mais superficiel. 298

VII. Le second, que j'appelle le *maximum* du péché originel, mystérieux, mais sublime. 302

CHAPITRE VIII

LE PÉCHÉ ORICINEL (SUITE). — CONSÉQUENCES DU PÉCHÉ ORIGINEL LE PLAN NOUVEAU DU MONDE DE LA CHUTE

I. Pour atténuer les conséquences de la chute, Dieu a créé un monde nouveau, le monde de l'épreuve personnelle, successive et multipliée 312

II. Trois modifications nécessitées, dans le plan primitif, par l'apparition du péché. Et d'abord le travail 314

III. Ensuite la douleur. 317

IV. Enfin la mort. 320

V. Comment Dieu a transfiguré ces grandes lois du monde de la chute, en s'incarnant dans le travail, dans la douleur et dans la mort. 323

CHAPITRE IX

L'INCARNATION. — L'IDÉE DE L'INCARNATION

I. L'humanité désirait l'incarnation, avec une telle ardeur, que, par impossible, elle l'eût créée 328

II. Dieu la désirait bien davantage encore 335

III. L'Homme-Dieu est donc le produit d'un double amour, l'amour de Dieu pour l'homme et l'amour de l'homme pour Dieu. 341

IV. Sublimité inexprimable de cette idée de l'Incarnation . 345

CHAPITRE X

L'INCARNATION (SUITE). — DE LA POSSIBILITÉ ET DE LA RÉALITÉ DE L'INCARNATION

I. L'infini peut-il s'unir au fini? 348
II. Cette union peut-elle aller entre Dieu et l'homme jusqu'à l'unité de personne? 351
III. De l'union de l'âme et du corps en une seule personne humaine, on s'élève à entrevoir l'union de la nature divine et de la nature humaine en Jésus-Christ. . . . 354
IV. Il n'y a pas seulement en Jésus-Christ deux natures distinctes, il y a unité de Personne. Comment cela se fait-il? 358
V. Admirable analogie entre les systèmes philosophiques en face de l'Incarnation humaine et les systèmes théologiques en face de l'Incarnation divine 362

CHAPITRE XI

L'INCARNATION (SUITE). — LA BEAUTÉ DE L'EXÉCUTION

I. Qu'il n'y avait pas de moyen plus convenable pour racheter l'homme déchu que l'Incarnation. 371
II. Combien il était beau de prendre la nature humaine telle que le péché l'avait faite, pauvre, misérable, souffrante. 374
III. Quelle délicatesse de naître comme nous d'une fille d'Ève, et d'apparaître, enfant, dans un berceau . . . 376
IV. Quelle sublimité de mourir sur une croix. 378
V. Comment Dieu, après être descendu ainsi jusqu'à notre misère, se sert de notre chair corrompue pour nous relever jusqu'à lui. 380
VI. La chair est opaque, Dieu s'en sert pour nous rendre la lumière. 382
VII. La chair est corrompue et corruptrice, Dieu en fait la source de toute humilité, de tout amour céleste. . . . 386

VIII. La chair affaiblit la volonté, Dieu s'en sert pour la relever et la fortifier. 391
IX. La chair abaisse et dégrade, Dieu s'en sert pour nous déifier. — Au Dieu fait homme correspond l'homme fait Dieu 393

CHAPITRE XII

DE L'INCARNATION (SUITE)
LES MERVEILLES DE L'UNION HYPOSTATIQUE

I. Beauté de l'esprit très-saint de Notre-Seigneur. 398
II. Beauté plus grande encore de son cœur. 406
III. Sa sainteté absolue, essentielle. Tous les torrents de la grâce descendent sur lui. 410
IV. L'abîme de ses mérites infinis 413
V. Majestueuse beauté de son corps, son harmonie avec sa sainte âme. 417
VI. La beauté de Notre-Seigneur dépasse toute description. Aveux de sainte Thérèse, de Bossuet, du P. Lacordaire. 421
VII. L'art est aussi impuissant que la parole à rendre cette beauté. Essais magnifiques du bienheureux Angélique de Fiésole, de Léonard de Vinci, de Raphaël. . 425

CHAPITRE XIII

LA RÉDEMPTION

I. Comment Dieu s'y prend pour substituer, après le péché, l'expiation au châtiment. 432
II. En même temps que Dieu prédestinait la victime, il préparait l'autel pour l'immolation. 438
III. Embarras et désespoir de l'humanité à la recherche de la Victime exigée par la justice de Dieu. 441
IV. La vraie Victime apparaît 446

CHAPITRE XIV

LA RÉDEMPTION (SUITE)

I. Contemplation de Jésus-Christ victime. Son oblation. . . 450
II. Son immolation. Merveilleuse harmonie de cette immolation avec l'état de l'homme déchu 455
III. Effusion du sang divin. Ses admirables effets. 460
IV. Grandeur de l'œuvre adorable de la Croix. 463
V. Sublimité de l'amour qui y éclate. 466

CHAPITRE XV

LA PREUVE SUPRÊME DE LA RÉALITÉ HISTORIQUE DE L'INCARNATION ET DE LA RÉDEMPTION

I On pose d'abord l'argument : Si Jésus-Christ est à la fois Dieu et homme, on ne pourra ni l'aimer ni le haïr sans aimer ou haïr Dieu et l'humanité 470
II. De fait, à peine l'amour pour Jésus-Christ a paru, qu'il a créé l'amour pour Dieu et l'amour pour l'humanité. 472
III. Et d'abord l'amour pour Dieu, sublime, dépassant toute prévision 473
IV. Ensuite l'amour pour l'humanité, peut-être plus extraordinaire encore. 478
V. Contre-épreuve admirable : En ceux qui diminuent Jésus-Christ, qui l'amoïdrissent, partout diminution proportionnelle de l'amour pour Dieu et de l'amour pour l'humanité 481
VI. En ceux qui le haïssent, partout aussi, haine proportionnelle de Dieu et de l'humanité. 487

ÉPILOGUE

LE CHRIST

I. Au commencement était le Verbe. Toutes choses ont été créées par lui, récapitulées et résumées en lui. 494
II. Ce n'est pas assez, toutes choses ont été créées à cause de lui. 500
III. Et non-seulement il est la cause de l'existence des êtres, mais il est le principe de leur vie. 504
IV. En particulier, il est le modèle idéal de l'homme, et la source de toute vie pour lui, naturelle et surnaturelle. 510
V. Beauté de l'entrée du Verbe-Incarné dans le monde. . . 513
VI. Merveilleuse peinture de Jésus-Christ, composée pendant quatre mille ans par une suite de prophètes, pour préparer le monde à le recevoir 518
VII. Aussi n'était-ce pas assez qu'il y eût des prophéties, il fallait qu'elles fussent répandues partout. Vocation du peuple juif. Sa position géographique merveilleuse. 530
VIII. Dessein de Dieu encore plus haut. Quatre grands empires appelés à préparer le monde à la venue de Jésus-Christ. Le peuple juif semé au milieu de chacun d'eux. 533
IX. En même temps, le monde achève l'expérience de sa faiblesse, de la profondeur de sa chute, du besoin qu'il a d'un Rédempteur 546
X. Attente générale et pleine d'angoisses. 551
XI. Apparition du Messie. Il inaugure, au sein de l'humanité, une vie plus haute, la vie même de Dieu dans l'homme. 558
XII. Cette vie plus haute surélève toutes les facultés de l'homme : Philosophie, Science, Poésie, Peinture, Musique 566
XIII. Cette surélévation de l'homme, bien plus frappante dans le monde moral et social. 571

XIV. Tout ceci cependant secondaire. Jésus-Christ n'est venu que pour les âmes. Il ne travaille que pour elles, et rien ne peut l'empêcher de les sauver 575

XV. Quand elles seront toujours recueillies, le monde de l'épreuve finira, et le monde de la gloire commencera. Jésus-Christ en sera le centre et le roi 578

8163. — Tours, impr. Mame.

LIBRAIRIE

POUSSIELGUE FRÈRES

Rue Cassette, 15, PARIS.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

ENCYCLOPÉDIE POPULAIRE

Publiée sous la direction de M. Pierre CONIL

1 fort volume in-8° jésus de 2,300 pages à 2 colonnes

Avec suppléments jusqu'à janvier 1883.

Broché en 2 volumes.....	35 fr.	Relié demi chagrin. 2 vol.....	45 fr.
Relié toile chagrinée. 1 vol....	40 fr.	Relié demi chagrin. 2 vol.....	50 fr.
Relié toile chagrinée. 2 vol....	42 fr.		

ŒUVRES COMPLÈTES DU R. P. LACORDAIRE

Précédées d'une Notice sur sa vie.

9 volumes in-8° : 50 fr. — Les mêmes en 9 vol. in-18 jésus ; 30 fr.

Vie de saint Dominique. Belle édition in-8° raisin, illustrée d'après le P. Besson . . . . . 12 fr. 50

Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne. 7e édition. Joli volume in-32. . . . . 1 fr. 25

Sainte Marie-Madeleine. 7e édition. Joli volume in-32. . . . . 1 fr. 25

Lettres inédites du R. P. Lacordaire. Un beau volume in-8°. 7 fr. »

Pensées choisies du R. P. Lacordaire, de l'ordre des FF. Prêcheurs, extraites de ses œuvres et publiées sous la direction du R. P. Chocarne, du même ordre. 4e édition. 2 volumes in-32. . . . . 3 fr. »

Sermons, Instructions et Allocutions du R. P. Lacordaire, des Frères Prêcheurs. Notices : Textes, fragments, analyses.

— Tome I. Sermons (1825-1849), in-8°. . . . . 7 fr. »

— *Le même ouvrage.* In-18 jésus. . . . . 3 fr. 75

Correspondance du R. P. Lacordaire avec une dame du monde. In-8° (*sous presse*).

CONFÉRENCES DU R. P. DE RAVIGNAN

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

4e édition. 4 volumes in-12. . . . 12 fr. 50

Les Congrégations religieuses en France, leurs œuvres et leurs services. Avec une introduction par M. E. Keller, député. Nouvelle édition avec supplément. 1 fort volume, grand in-8° jésus. . . . . 18 fr.

Mémoire pour la défense des Congrégations religieuses, suivi de notices sur les instituts visés par les décrets du 29 mars. 2e édition. In-8°. . . 3 fr.

OUVRAGES DE MGR BAUNARD

CHANOINE HONORAIRE D'ORLÉANS

Professeur aux Facultés catholiques de Lille.

Le vicomte Armand de Melun, d'après ses mémoires et sa correspondance. 1 vol. in-8°. . . . . 7 fr. 50
— *Le même ouvrage*, avec portrait . . . . . 8 fr. »
Histoire de la Vénérable mère Barat, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur. 3e édit. 2 beaux et forts vol. in-8° avec portrait. Prix net. . 10 fr. 50
Franco. . . . . 12 fr. 50
— *Le même ouvrage*. 4e édit. 2 vol. in-18 jésus. . . . . 5 fr. »
Histoire de Madame Duchesne, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur dans l'Amérique, pour faire suite à l'Histoire de la V. Mère Barat. 1 vol. in-8°, avec autographe et carte. . . . . 6 fr. 25
Histoire de saint Ambroise. 2e édition. Beau volume in-8°, avec portrait d'après J.-B. de Champagne, et plan de la ville de Milan au IVe siècle. 7 fr. 50
L'Apôtre saint Jean. 4e édition. In-18 jésus, avec une gravure d'après Ary Scheffer. . . . . 4 fr. »
Le Doute et ses victimes dans le siècle présent. 7e édit. In-18 jésus. 3 fr. 75
La Foi et ses victoires. — Conférences sur les plus illustres convertis de ce siècle :
Tome I. In-8°. 4e édition . . . . . 6 fr »
Tome II. In-8° . . . . . 6 fr. »
Le même ouvrage, tome I. In-18 jésus, 3e édition. . . . . 3 fr. 75
Tome II. In-18 jésus 2e édition. . . . . 3 fr. 75

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ F. LAGRANGE

CHANOINE TITULAIRE DE PARIS

Vie de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, membre de l'Académie française. 4e édition. 3 beaux volumes in-8°, avec 2 portraits. . . . . 22 fr. 50
Histoire de saint Paulin de Nole. 2e édition. 2 vol. in-18 jésus, gravure, plan et vue . . . . . 6 fr. »
Histoire de sainte Paule. 3e édition. Un beau volume in-8°, avec une gravure d'après FLANDRIN. . . . . 7 fr. 50
— *La même*. 4e édition. In-18 jésus. . . . . 4 fr. »
Lettres choisies de saint Jérôme. Nouvelle traduction française avec le texte en notes. 3e édition. In-18 jésus. . . . . 4 fr. »

ŒUVRES COMPLÈTES

DU PÈRE AMBROISE DE LOMBEZ

Des Frères Mineurs Capucins,

Recueillies et publiées par le P. **FRANÇOIS DE BÉNÉJAC**

— **Traité de la Paix intérieure.** In-12 avec portrait. . . . . 3 fr. »
— **Lettres spirituelles.** In-12. . . . . 3 fr. »
— **Traité de la joie de l'âme chrétienne.** In-12. . . . . 2 fr. 50

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ BOUGAUD

VICAIRE GÉNÉRAL D'ORLÉANS.

Le Christianisme et les temps présents, 5 volumes. in-8. . . . 37 fr. 50
— *Le même ouvrage*. 5 vol. in-18 jésus. . . . . 20 fr. »

Histoire de sainte Monique. 6e édition, ornée d'une gravure de sainte Monique et saint Augustin, d'après ARY SCHEFFER. Beau vol. in-8°. 7 fr. 50
— *La même*. 8e édition. In-18 jésus . . . . . 4 fr. »

Histoire de sainte Chantal et des origines de la Visitation. 10e édition, précédée d'une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans, 2 volumes in-8°, avec 2 portraits. . . . . 15 fr. »
— *La même*. 9e édition. 2 vol. in-18 jésus. . . . . 8 fr. »

Histoire de la Bienheureuse Marguerite-Marie et des origines de la dévotion au Cœur de Jésus. Beau volume in-8°. . . . . 7 fr. »
— *La même*. 6e édition. In-18 jésus. . . . . 3 fr. 75

Le grand Péril de l'Eglise de France au XIXe siècle, avec une carte teintée indiquant la Géographie et la Statistique de la diminution des vocations sacerdotales. 4e édition. Une brochure in-8°. . . . . 1 fr. 50

LES APOTRES

OU

HISTOIRE DE L'ÉGLISE PRIMITIVE

Par M. l'abbé **DRIOUX**

Vicaire général, chanoine honoraire de Langres, docteur en théologie, etc.

Ouvrage honoré des approbations de S. E. le cardinal archevêque de Lyon et de NN. SS. les archevêques de Besançon et de Bourges et les évêques de Langres et de Nîmes.

Fort volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

CONFÉRENCES SUR LA VIE SURNATURELLE

Prêchées à Paris par M. l'abbé de **BROGLIE**

Chanoine honoraire de Paris.

Carême 1878.	*La Nature et la Grâce.*	In-18 raisin.	3 fr.	»
— 1880.	*Le Péché originel.*	In-18 raisin.	4 fr.	»
— 1881.	*Les Sacrements.*	In-18 raisin.	3 fr.	»

Confessions (Les) de saint Augustin, traduction nouvelle, par M. l'abbé Barral, docteur en théologie. In-12. . . . . 3 fr. 75

Saint Thomas d'Aquin et l'Encyclique Æterni Patris de S. S. le Pape Léon XIII, par le R. P. CHOCARNE, des Frères Prêcheurs. In-8°. . 1 fr. 25

Conférences adressées aux mères chrétiennes, par M. l'abbé PIERRET.
Les Devoirs et les Vertus des Epouses. In-12. . . . . 3 fr. 50

OUVRAGES DE M. AUGUSTE NICOLAS

Jésus-Christ. Introduction à l'Evangile, étudié et médité, à l'usage des temps nouveaux. In-8°. . . . . 7 fr. »

— *Le même ouvrage.* 2e édition. In-18 jésus. . . . . 3 fr. «

Etudes philosophiques sur le Christianisme. 23e éd. 4 vol. in-8°. 24 fr. »

— *Le même ouvrage.* 25e édition. 4 volumes in-18 jésus. . . . . 14 fr. »

La Vierge Marie et le Plan divin. Nouvelles études sur le Christianisme 4 volumes in-8°. . . . . 1 . . . . . 24 fr. ».

— *Le même ouvrage.* 8e édition. 4 volumes in-18 jésus . . . . . 16 fr. »

Du Protestantisme et de toutes les hérésies dans leur rapport avec le Socialisme. 3e édition. 2 forts volumes in-8°. . . . . 12 fr. »

— *Le même ouvrage.* 4e édition. 2 volumes in-18 jésus. . . . . 7 fr. »

La Divinité de Jésus-Christ. Démonstration nouvelle tirée des dernières attaques de l'incrédulité. In-8° . . . . . 6 fr. »

La Révolution et l'Ordre chrétien. In-8°. . . . . 6 fr. »

— *Le même ouvrage.* 2e édition. In-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

La Raison et l'Evangile, suivi de considérations sur les Universités catholiques. In-8°. . . . . 4 fr. »

Mémoire d'un père sur la vie et la mort de son fils. 2e édition. In-18 jésus. . . . . 3 fr. »

OUVRAGES ET TRADUCTIONS DE E. CARTIER

Vie de sainte Catherine de Sienne, par le B. Raymond de Capoue, son confesseur; suivie du supplément du B. Thomas Caffarini. 4e édition traduite. 2 volumes. In-18 jésus. . . . . 5 fr. »

Dialogue de sainte Catherine de Sienne. 2e édit. In-18 jésus. . . 3 fr. 75

Œuvres du B. Henri Suso, de l'ordre des Frères Prêcheurs, traduites. 1 vol. In-18 jésus. . . . . 4 fr. »

Vie et Lettres du R. P. Besson. 2e édition. 2 vol. In-18 jésus. . 7 fr. »

Conférence de Cassien sur la perfection religieuse, traduites. 2 vol In-12 . . . . . 5 fr. »

Institutions de Cassien, traduites. In-12. . . . . 2 fr. 50

Fra Angelico de Fiesole, des Frères Prêcheurs. In-8° . . . . . 5 fr. »

Lettres de sainte Catherine de Sienne (*sous presse*).

Dialogues de saint Grégoire le Grand, traduits. In-12 . . . . . 3 fr. 50

Vie de saint Benoît, par saint Grégoire le Grand, traduite. In-12. 1 fr. »

Église (l') et ses ennemis, paraphrase du psaume LXXIX : *Qui regis Israel intende*, par Jérôme Savonarole, des Frères Prêcheurs. In-18 rais. 1 fr. 25

Histoire des reliques de saint Thomas d'Aquin. In-12. . . . 2 fr. »

Recherches sur quelques médailles du XVIe siècle. In-8° raisin avec planches. . . . . 3 fr. »

L'Art chrétien, lettres d'un solitaire. 2 vol. In-8° . . . . . 15 fr. «

LA SAINTE VIERGE

NOTES ARCHÉOLOGIQUES ET ICONOGRAPHIQUES

Par Charles ROHAULT DE FLEURY

AUTEUR DU MÉMOIRE SUR LES INSTRUMENTS DE LA PASSION.

Deux splendides volumes grand in-4° imprimés avec luxe sur très beau papier de Hollande. Ornés de 157 magnifiques planches gravées et de 600 sujets dans le texte..... 200 fr.

SAINTE MARCELLE

La Vie religieuse chez les Patriciennes de Rome

AU IVe SIÈCLE

PAR M. L'ABBÉ L. PAUTHE

Chanoine d'Alby

2e édition. In-18 jésus..... 4 fr.

LES CARACTÉRISTIQUES DES SAINTS

DANS L'ART POPULAIRE

Énumérées et expliquées par le P. CH. CAHIER, de la Compagnie de Jésus.
2 vol. gr. in-4°, ornés de nombreuses gravures sur bois..... 64 fr.

LES HYMNES DU BRÉVIAIRE ROMAIN

ÉTUDES CRITIQUES, LITTÉRAIRES ET MYSTIQUES

Par M. l'abbé S.-G. PIMONT

Premier vicaire de Notre-Dame de Plaisance-Paris.

I. *Hymnes dominicales et fériales du Psautier.*
Fort volume in-8° raisin..... 7 fr. 50

II. *Hymnes du temps* (Avent, Noël, Epiphanie)
In-8° raisin..... 4 fr.

III. *Hymnes du temps* (Carême, Passion, Temps de Pâques, Ascension, Pentecôte, Trinité, Saint-Sacrement); in-8° raisin . . . . 5 fr.

CHANTS DE LA SAINTE-CHAPELLE

ET CHOIX DES PRINCIPALES SÉQUENCES DU MOYEN-AGE

Tirées des manuscrits, traduites en musique et mises en partie avec accompagnement d'orgue.

Par M. Félix CLÉMENT.

4e édition. In-8° jésus..... 5 fr.

Archéologie Religieuse (Cours élémentaire d') [**Architecture**], par M. l'abbé J. MALLET. 3e édition. In-8° orné de 237 figures dans le texte, broché. 4 fr. »
Archéologie Religieuse (Cours élémentaire d') [**Le Mobilier**]. par *le même*. In-8° orné de 130 figures dans le texte. . . . . 4 fr. »

BIBLIOTHÈQUE ORATORIENNE

Reproduisant les œuvres les plus remarquables des anciens Oratoriens
Publiée par les soins du R. P. INGOLD.

Généralats du cardinal DE BÉRULLE et du P. DE CONDREN, par le P. CLOYSEAULT. In-18 jésus avec portrait. 4 fr.
Généralats du P. BOURGOING et du P. SÉNAULT, par le P. CLOYSEAULT. In-18 jésus, avec gravure..... 4 fr.
Généralat du P. DE SAINTE-MARTHE, par le P. CLOYSEAULT. In-18 jésus..... 4 fr.
Discours de l'état et des grandeurs de Jésus par le cardinal DE BÉRULLE, petit in-8°..... 4 fr.
Lettres du P. DE CONDREN. In-18 jésus..... 3 fr.
Considérations sur les mystères de J.-C., par le P. DE CONDREN. In-18 jésus..... 2 fr, 50
Malebranche, sa vie, par le P. ANDRÉ suivie de ses *Œuvres de piété*, publiées par le P. INGOLD. (*En préparation.*)
Essai de Bibliographie oratorienne, par le R. P. INGOLD. 5 fascicules grand in-8°..... 20 fr. »
Le prétendu Jansénisme du P. DE SAINTE-MARTHE, par le R. P. INGOLD. Précédé d'une approbation de Mgr Korum, évêque de Tréves. In-8° avec portrait..... 2 fr. »

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ RICHE

PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

LE CŒUR DE L'HOMME ET LE SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

Magnifique édition in-8°..... 8 fr.

OPUSCULES DE PROPAGANDE

EXTRAITS DE L'OUVRAGE *Le Catholicisme.*

L'Homme.
La Famille.
Les Harmonies du Culte de la sainte Vierge.
Le Dogme.
L'Église (1re partie).
L'Église (2e partie).
Le Culte.
La Société civile.
L'Art chrétien.
Les Ordres religieux.

Chaque fascicule in-18..... 50 cent.

L'ENCYCLIQUE DU 6 DÉCEMBRE 1864

ET LES PRINCIPES DE 1789
OU L'ÉGLISE, L'ÉTAT ET LA LIBERTÉ
Par M. ÉMILE KELLER, député.

Deuxième édition. In-18 jésus..... 3 fr.

VIE DE SAINT JEAN DE LA CROIX

PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ ET COADJUTEUR DE SAINTE THÉRÈSE

Avec une histoire abrégée de ce qui s'est passé de plus considérable dans la réforme du Carmel.

Par le R. P. Dosithée de SAINT-ALEXIS, Carme déchaussé.
Nouvelle édition revue par la R. Mère Marie-Elisabeth de la Croix, Carmélite déchaussée, prieure du Carmel de Pie IX (Meaux).

3 volumes in-12..... 10 fr.

MARTYROLOGE ROMAIN

Traduction de l'édition la plus récente
Approuvée par la Sacrée Congrégation des Rites en 1873
Publiée avec l'approbation de l'Ordinaire.

1 beau vol. in-8. . 6 fr.

HISTOIRE DE SAINTE ANGÈLE MÉRICI

ET DE TOUT L'ORDRE DES URSULINES DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS

Par M. l'abbé V. POSTEL

Deux beaux volumes in-8 avec portrait. . . . . 15 fr.

VIE
DU VÉNÉRABLE FRÈRE JEAN DE SAINT-SAMSON

RELIGIEUX CARME DE LA RÉFORME DE TOURAINE

Par le R. P. SERNIN MARIE DE SAINT-ANDRÉ, Carme déchaussé

Beau volume in-8, avec portrait. . . 7 fr. 50

ALBÉRIC DE FORESTA

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Fondateur des Écoles apostoliques

SA VIE, SES VERTUS ET SON ŒUVRE

Par le R. P. DE CHAZOURNES

2e édit. In-18 jésus. 3 fr. — *Le même ouvrage*, avec portrait, 3 fr. 50

HISTOIRE DE Mlle LE GRAS
LOUISE DE MARILLAC

FONDATRICE DES FILLES DE LA CHARITÉ

Précédée des lettres de Mgr MERMILLOD, et de M. FIAT, sup. général des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité.

In-8. . . . 7 fr. 50. — In-18 jésus. . . . 3 fr. 50

VIE DE LA MÈRE MARIE TÉRÈSE

FONDATRICE ET PREMIÈRE SUPÉRIEURE GÉNÉRALE DES SŒURS DE L'ADORATION RÉPARATRICE

Par Mgr D'HULST

3e édition. In-18 jésus avec 2 portraits. . . . . 4 fr.

ÉLIZABETH SETON

ET LES COMMENCEMENTS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE AUX ÉTATS-UNIS

Par Mme DE BARBEREY

4e édition. 2 vol. in-18 raisin, avec portrait. . . . . 5 fr.

VIE INTÉRIEURE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

OUVRAGE RECUEILLI DES ÉCRITS DE M. OLIER

Avec approbation de S. E. le cardinal Guibert, archevêque de Paris.

2e édition. In-12. . . . . 3 fr.

VIE DE M. OLIER

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE ET DU SÉMINAIRE SAINT-SULPICE

Par M. FAILLON, prêtre de la même Compagnie.

4e édition revue et considérablement augmentée. 3 vol. in-8 d'environ 2,000 pages, avec 30 gravures sur acier et fac-simile. 22 fr. 50

VIE DE M. DE COURSON

13e SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE ET DE LA COMPAGNIE DE SAINT-SULPICE

Par un PRÊTRE de la même Compagnie.

In-18 jésus avec portrait, 4 fr.

M. TEYSSEYRRE

Prêtre de Saint-Sulpice,

Fondateur de la petite communauté des Clercs de Saint-Sulpice,

SA VIE, SON ŒUVRE, SES LETTRES

Par M. l'abbé PAGUELLE DE FOLLENAY

Supérieur du petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet.

In-18 jésus avec portrait, 4 fr.

VIE ET ŒUVRES DE LA Bse MARGUERITE-MARIE ALACOQUE

Par les Religieuses du monastère de la Visitation de Paray-le-Monial

2e édit. 2 forts volumes in-8. 15 fr.

HISTOIRE DU P. CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Par le P. EUGÈNE SEGUIN, S. J.

2e édit. In-18 jésus, avec portrait. . . . . 3 fr. 50

LE R. P. LACORDAIRE

Par le R. P. CHOCARNE, des Frères Prêcheurs

3e édit. 2 vol. in-8, 10 fr. — 6e édit. 2 vol. in-18 jésus. 5 fr.

VIE DU V. P. LIBERMANN

Par S. E. le cardinal PITRA.

3e édition. In-8. 8 fr. — *Le même ouvrage*, in-18 jésus. 4 fr.

VIE DE FRÉDÉRIC OZANAM

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE A LA SORBONNE

PAR SON FRÈRE C.-A. OZANAM

Chapelain d'honneur de Sa Sainteté, Missionnaire apostolique.

In-8°, avec portrait. . . . . 7 fr. 50

Le même ouvrage in-18 jésus. 4 fr.

LA MARQUISE DE BAROL

SA VIE ET SES ŒUVRES, SUIVIES D'UNE NOTICE SUR SILVIO PELLICO

Par M. le vicomte DE MELUN

In-8°, avec portrait . . . . . 6 fr.

Le même ouvrage, 2e édition. In-18 jésus. . 2 fr. 50

VIE DE LA SOEUR ROSALIE

FILLE DE LA CHARITÉ

Par M. le vicomte DE MELUN.

8e édition. In-8°, avec portrait . . . . . 6 fr.

Le même ouvrage, in-18 jésus avec portrait. 1 fr. 50

VIE DE MADEMOISELLE DE MELUN

(1618-1679)

Par M. le vicomte DE MELUN

Quatrième édition. In-8° avec portrait. . . . . 6 fr.

Le même ouvrage. In-18 jésus. 3 fr.

HISTOIRE DE SAINT ALPHONSE DE LIGUORI

Précédée d'une lettre de S. G. Mgr l'évêque d'Orléans

2e édition. In-8°, avec portrait . . . . . 7 fr. 50

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Par le R. P. LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ

In-8° avec portrait.. . . . . 6 fr. 50

Le même ouvrage, in-18 jésus avec portrait. 3 fr.

HISTOIRE POPULAIRE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Par le marquis Anatole DE SÉGUR

4e édition. In-18 raisin. . . . . 1 fr 25

LE POÈME DE SAINT FRANÇOIS

Par le marquis Anatole DE SEGUR

5e édition. In-18 raisin. . . . . 1 fr. 30

Le même, édition de luxe, avec une photographie. 2 fr. 50

VIE DU V. J. B. DE LA SALLE

FONDATEUR DE L'INSTITUT DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

2e édition. — 2 vol. in-8°, avec portrait et plan. . 5 fr.

Le même. 1 vol. in-12, avec portrait et plan. . . . . 3 fr. 50

LE FONDATEUR

de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes

sa vie, ses principes pédagogiques, sa méthode et son mode d'enseiguement, ses écoles, par un ancien directeur d'école normale, officier de l'Instructiou publique.

In-18 jésus. . . . . 1 fr. 25

VIE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE AGNÈS DE JÉSUS

Par M. DE LANTAGE.

Édition revue et augmentée par M. LUCOT. 2 beaux volumes in-8°, avec portrait, gravures et autographe. 12 fr. 50.

VIE DE SAINT PAUL

Par M. l'abbé VIX, docteur en théologie du diocèse de Strasbourg.

Un beau volume in-8° raisin. . . . . 7 fr. 50

HISTOIRE DE FRANCE

Depuis 1814 jusqu'à nos jours

Par M. POUJOULAT

4 volume in-8° . . . . . 24 fr.

VIE DU VÉNÉRABLE BÉNIGNE JOLY

LE PÈRE DES PAUVRES

D'après les manuscrits et les auteurs contemporains

Par M l'abbé B..., curé de Volnay.

In-18 jésus, avec portrait. . . . . 4 fr.

VIE INTERIEURE DU FRÈRE MARIE-RAPHAEL H. MEYSSON

Diacre de l'ordre des Frères-Prêcheurs, de la Province d'Occitanie, d'après ses notes et ses lettres; par le R. P. PIE BERNARD, du même ordre.

2e édition. In-12. . . . . 3 fr.

Vie de saint Vincent de Paul, par L. Abelly, évêque de Rodez. Nouvelle édition. 2 volumes in-12 avec gravures. . . . . 7 fr. 50

Sainte Jeanne de Valois et l'Ordre de l'Annonciade, avec une introduction sur la vie religieuse, par M. l'abbé Hébrard, chanoine de la cathédrale d'Agen, docteur en théologie et en droit canonique. Ouvrage approuvé par Mgr l'évêque d'Agen. In-8° avec portrait. . . . . 4 fr. »

Histoire de saint François de Paule et de son couvent du Plessis-les-Tours. In-8° avec portrait. . . . . 7 fr. 50

Vie du P. de Chérubin de Maurienne, de l'ordre des Frères Mineurs Capucins, par M. l'abbé Truchet, membre de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Maurienne. In-8° raisin, avec portrait. . . . . 6 fr. »

VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

Par M. l'abbé Le Camus, directeur de l'école Saint-François de Sales à Castelnaudary. 2 vol. in-8° avec 2 cartes..... 15 fr.

JESUS-CHRIST

Études sur sa vie et sa doctrine dans leurs rapports avec l'histoire de l'humanité,

Par le docteur J.-M. SEPP.

2 volumes in-8° . . . . . 12 fr.

CONSIDÉRATIONS
POUR LA
MÉDITATION QUOTIDIENNE

Par M. l'abbé Gayrard, curé de Saint-Louis d'Antin.

4 beaux volumes in-12. . . . . 12 fr.

LA SAINTE BIBLE

TRADUCTION DE L'ANCIEN TESTAMENT D'APRÈS LES SEPTANTE

Par P. GIGUET

Revue et annotée. 4 volumes in-12. . . . . 15 fr.

LES PSAUMES

TRADUITS DE L'HÉBREU EN LATIN

Analysés et annotés en français, avec la Vulgate en regard et l'indication des différences entre les deux versions

Par M. LE HIR

Ancien professeur d'Écriture sainte et d'hébreu au séminaire Saint-Sulpice

Publiés par M. Grandvaux, directeur au même séminaire.

In-12. . . . . 3 fr. 75

LES TROIS GRANDS PROPHÈTES

ISAIE, JÉRÉMIE, ÉZÉCHIEL

Par M. LE HIR,

Publiés par M. Grandvaux, directeur au séminaire Saint-Sulpice.

In-12. . . . . 3 fr. 75

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES

Par M. l'abbé GLAIRE

2 forts volumes in-8° raisin à 2 colonnes. . . . . 32 fr.

Les mêmes en demi-rel., dos chagrin, 6 fr. 50 en plus.

Les mêmes en toile . . 4 fr. en plus.

Bible et géologie. — Preuves fournies par la science sur la puissante autorité de Moïse dans sa narration des six jours. Ouvrage approuvé par Mgr l'archevêque d'Albi et honoré des suffrages de nombreux prélats et de nos sommités scientifiques, par M. L. Puech. Un fort vol. in-18 jésus..... 5 fr.

Prêtre citoyen (Le), ouvrage traitant de l'action du clergé dans la société contemporaine et du rôle qu'il y remplit, par M. L. Puech. Ouvrage approuvé par Mgr l'archevêque d'Albi. In-18 jésus..... 2 fr.

Essai sur les Missions dans les pays catholiques. Leur histoire, leur utilité, les diverses méthodes à employer et les devoirs des Missionnaires, par le R. P. Delpeuch, supérieur des Oblats de Marie, à Saint-Martin de Tours. In-18 jésus..... 1 fr. 50

Lettres pastorales et mandements de Mgr Regnault, évêque de Chartres. Collection contenant une période de plus de 20 années, depuis 1852 jusqu'en 1873. In-8°. ..... 4 fr.

LA MYSTIQUE DIVINE

DISTINGUÉE DES CONTREFAÇONS DIABOLIQUES ET DES ANALOGIES HUMAINES

Par M. l'abbé J. RIBET

Prêtre de Saint-Sulpice, professeur de théologie morale au grand séminaire de Lyon.

Trois beaux volumes in-8° . 22 fr.

MÉDITATIONS SUR LES PRINCIPALES OBLIGATIONS

DE LA VIE CHRÉTIENNE ET ECCLÉSIASTIQUE

Par M. l'abbé CHENART,

Docteur de Sorbonne, directeur au séminaire Saint-Sulpice

Nouvelle édition, revue par M. GOSSELIN, directeur au même séminaire et par un autre membre de la Compagnie de Saint-Sulpice.

2 volumes in-18. . . . . 3 fr.

ŒUVRES SPIRITUELLES DE M. OLIER

Catéchisme chrétien pour la vie intérieure. Edition conforme aux éditions primitives. In-32 raisin. 60 c.

Esprit d'un directeur des âmes (L'). In-32 raisin. . . . . » 70

Explication des cérémonies de la grand'messe de paroisse, selon l'usage romain. In-32 raisin. 1 fr. 25

Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes. Nouvelle édition. In-32 raisin. . . . . 1 fr.

Journée chrétienne (La). Nouvelle édition corrigée et augmentée. In-32 raisin. . . . . 1 fr.

Lettres spirituelles. Nouvelle édition. 2 vol. in-32 raisin. . 2 fr. 50

LES TRÉSORS DE CORNELIUS A LAPIDE

EXTRAITS DE SES COMMENTAIRES SUR L'ÉCRITURE SAINTE

Par M. l'abbé BARBIER

4e édition. — 4 forts volumes in-8° raisin. . . . . 32 fr.

MANUEL DES ŒUVRES DE PARIS

INSTITUTIONS RELIGIEUSES ET CHARITABLES
ET PRINCIPAUX ÉTABLISSEMENTS DES DÉPARTEMENTS
POUVANT RECEVOIR DES ORPHELINS, DES INDIGENTS ET DES MALADES DE PARIS

Nouvelle édition in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

Étude sur Jérôme Savonarole, des Frères Prêcheurs, d'après de nouveaux documents, par le R. P. Emmanuel-Ceslas BAYONNE, du même ordre. In-18 jésus. . . . . 3 fr. 75

Œuvres spirituelles de Jérôme Savonarole, des Frères prêcheurs, collationnées et traduites sur le texte original, par le R. P. Emmanuel-Ceslas BAYONNE, du même ordre. 3 vol. in-18 jésus avec portrait. . . . 10 fr.

Pensées et affections sur les mystères et sur les fêtes qui se rencontrent dans l'année et neuvaines de Noël, de la Pentecôte, de l'Assomption et de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge Marie, par le R. P. Gaétan-Marie DE BÉRGAME, des Frères Mineurs Capucins. Traduit de l'italien. 2 vol. in-18 raisin. 4 fr. »

Pensées et affections sur la Passion de N. S. J.-C., pour tous les jours de l'année, tirées des divines Ecritures et des saints Pères, par le R. P. Gaëtan-Marie de BERGAME, des Frères Mineurs Capucins. Traduit de l'italien par le R. P BENOIT, du même ordre 3 vol. in-18 raisin. . . . . 7 fr. 50

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

TRADUCTION INÉDITE DU XVII SIÈCLE

Publiée par Ad. HATZFELD

Un volume in-8° raisin, papier glacé. . . . . 20 fr.
Le même ouvrage, in-8 jésus, édition de luxe. . . 30 fr.

La même traduction, sans le texte latin, avec des réflexions tirées des œuvres de Bourdaloue. Gros in-32 raisin. . . . . 1 fr. 50

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ CHEVOJON

CURÉ DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES.

Le Manuel de la jeune fille chrétienne, approuvé par Mgr l'archevêque de Paris. 8e édition. In-32 raisin . . . . . 1 fr. 25
La Perfection des jeunes filles, approuvé par Mgr l'archevêque de Paris. 10e édition. In-32 raisin. . . . . 1 fr. 25
Le Souvenir des morts ou Moyen de soulager les âmes du Purgatoire. 2e édition, entièrement remaniée par l'auteur. In 32 raisin. . . . . 1 fr. 25

OUVRAGES DU R. P. BLOT

Au ciel on se reconnaît; lettres de consolation. 29e édition, revue et augmentée. In-18 . . . . . 1 fr.
Cœur agonisant (Le). Salut des moribonds, consolation des affligés. 1 v. in-18 . . . . . 1 fr.
Cœur eucharistique (Le) ou le Cœur de Jésus dans le saint Sacrement; approuvé par NN. SS. les évêques de Versailles et du Mans; honoré d'un bref du Pape. 2 vol. in-12. . . 7 fr.

De la Crèche au Calvaire, Méditations à l'usage de la jeunesse, d'après saint Bonaventure et saint Ignace; précédées d'une introduction, par Mgr d'Hulst. In-18 raisin . . . . . 3 fr.
Résurrection (De la) à l'Ascension et du Cénacle à Rome, Méditations d'après saint Bonaventure et saint Ignace, avec une introduction par Mgr d'Hulst. In-18 raisin. . . . . 4 fr.
Lectures pour chaque jour, extraites des écrits des saints et des bienheureux sous la direction du R. P. Chocarne, des FF. Prêcheurs. 2 vol. in-32 jés. 5 fr.
Catéchisme à l'usage des humbles serviteurs du Saint et Immaculé Cœur de Marie, par le R. P. Barelle S. J. In-18 raisin. . . . . 1 fr. 25
Offices de l'Eglise complets, expliqués et annotés, suivis d'un Recueil de prières tirées des œuvres de saint Augustin, sainte Thérèse, saint François de Sales, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, etc., par Mme Barbercy. 5e édition, gros in-32 jésus. . . . . 4 fr.
Instructions (Petites) pour la messe basse de tous les dimanches de l'année et des fêtes d'obligation, à l'usage des fidèles, par M. l'abbé P. Acard, vicaire à Saint-Louis d'Antin. In-32 raisin . . . . . 1 fr. 25
Combat spirituel, par le P. Scupoli. *Nouvelle traduction française,* augmentée de 38 nouveaux chapitres traduits pour la première fois de l'italien en français par M. l'abbé Riche. 5e édition. In-32 raisin . . . . . 1 fr. 20
Zèle de la perfection religieuse (Du), des moyens de l'exciter, de l'accroître et de le conserver, par le P. Joseph Bayma, S. J. Traduit du latin, par le R.P. Olivaint, de la Cie de Jésus. 6e édition. In-32 raisin . . . . . 75 c.
Manuel des Enfants de Marie, à l'usage des Ouvroirs et des Ecoles des filles de la Charité. Gros in-32 raisin, orné d'une gravure. . . . . 1 fr. 20

TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Édition revue et publiée par le P. MARCEL BOUIX

Très beau vol. in-8° jésus, avec gravure . . . . . 12 fr.

VIE CHRÉTIENNE D'UNE DAME DANS LE MONDE

Par le R. P. DE RAVIGNAN.

Troisième édition. In-12. . . . . 5 fr.

LES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES A VŒUX SIMPLES

LÉGISLATION CANONIQUE ET CIVILE

Par M. l'abbé CRAISSON, ancien vicaire général ancien supérieur de grand séminaire.

In-8°. . . . . 7 fr.

ANNÉE FRANCISCAINE

OU COURTES MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE

A L'USAGE DES TERTIAIRES DE SAINT FRANÇOIS

2 forts volumes in-12.. . . . . 8 fr.

MÉDITATIONS POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

D'après les meilleurs auteurs ascétiques

PAR M. L'ABBÉ D. BOUIX, DOCTEUR EN THÉOLOGIE

4 volumes in-12. . . . . 10 fr.

COURTES MÉDITATIONS POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

SUR LES VÉRITÉS DE LA FOI, LES EXEMPLES DE JÉSUS-CHRIST LES VERTUS CHRÉTIENNES, LES VICES CAPITAUX, LES MOYENS EFFICACES DU SALUT ET DE LA PERFECTION ET LES FÊTES PRINCIPALES DE L'ANNÉE

Par le P. PAUL GABRIEL ANTOINE

Publiées par le P. AUBERT, de la même Compagnie. In-18 raisin. 2 fr.

LES MÉDITATIONS DE LA VIE DU CHRIST

Par saint BONAVENTURE

de l'ordre des Frères Mineurs, Cardinal de la sainte Eglise romaine Evêque d'Albano, etc.

TRADUITES PAR M. H. DE RIANCEY

Sixième édition. In-18 raisin.. . . . . 3 fr.

EXERCICES SPIRITUELS DE SAINT IGNACE DE LOYOLA

Annotés par le R. P. ROOTHAAN, général de la Compagnie de Jésus, et traduits sur le texte espagnol par le R. P. Pierre JENNESSEAUX, de la même Compagnie.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée et augmentée de deux lettres de saint Ignace et de l'opuscule du R. P. ROOTHAAN, sur la manière de méditer.

In-12 . . . . . 3 fr.

ŒUVRES DU V. LOUIS DE GRENADE

Traduites par M. l'abbé M.-B. COUISSINIER

Méditations sur la Passion de N. S. Jésus-Christ. 3e édition. In-12. 2 50

Mémorial du chrétien, suivi d'un dialogue sur le mystère de l'Incarnation entre saint Ambroise et saint Augustin. In-12. . . . . 2 fr.

Traité de la doctrine chrétienne. 2 vol. in-12 . . . . . 4 fr. 50

Guide des pécheurs, 2 vol. 4 fr. 50

Mémorial de la vie chrétienne. 2 v. in-12. . . . . 6 fr.

Traité de l'oraison. 2 vol. in-12. 6 f.

Traité de la perfection de l'amour de Dieu. In-12 . . . . . 2 fr. 75

Traité de la vie de N.-S. Jésus-Christ. 2e édition. . In-12. 2 fr. 25

MÉLODIES RELIGIEUSES

Paraphrases des textes sacrés, mises en musique, en latin et en français

Par G. DUPREZ

Grand in-4. . . . . 20 fr.

ÉLÉVATIONS POÉTIQUES ET RELIGIEUSES

Par Marie JENNA

AVEC UNE PRÉFACE PAR M. ANTOINE DE LATOUR

Troisième édition. In-18 jésus. . . . . 3 fr.

Éducation morale et civique avant et pendant la Révolution (1700-1808) par M. l'abbé Augustin Sicard, vicaire à Saint-Philippe du Roule. Ouvrage couronné par l'Académie française et précédé d'une lettre d'introduction par Mgr Perraud. In-8° . . . . . 7 fr. 50

Question (La) des Manuels d'instruction morale et civique, par M. l'abbé Chabot. In-12. . . . . 2 fr.

Le Livre des visions et instructions de la B. Angèle de Foligno, traduit du latin par Ernest Hello. 2e édition. In-18 . . . . . 2 fr.

Rusbrock l'admirable, Œuvres choisies, par Ernest Hello. In-18. . 1 fr. 80

OUVRAGES & TRADUCTIONS DE M. C. SAINTE-FOI

Heures sérieuses d'un jeune homme 10e édition, in-32 . . . . . 1 fr. 25

Heures sérieuses du jeune âge. 3e édition. In-32 . . . . . 1 fr. 25

Heures sérieuses d'une jeune personne. 7e édit, in-32 raisin. 1 fr. 50

Heures sérieuses d'une jeune femme, 8e édition, in-18 raisin . . 2 fr.

Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, du docteur Sepp, traduite de l'allemand. 3 vol. in-18 avec carte. 9 fr.

Mystique divine, naturelle et diabolique (La), par Gœrres. 2e édition. 5 vol. in-18 jésus . . . . . 16 fr.

BIBLIOTHÈQUE DU SAINT SACREMENT

La Divine Eucharistie, extrait des écrits du R. P. Eymard.

— Première partie : *La Présence réelle*. 5e édit. In-32 jésus. . 1 fr. 50

— Deuxième série : *La sainte Communion*. 6e édit. In-32 j. 1 fr. 50

— Troisième série : *Retraite aux pieds de Jésus Eucharistie*. 4e édit. In-32 jésus . . . . . 1 fr. 25

— Quatrième série : *L'Eucharistie et la perfection chrétienne*. 3e édit. In-32 jésus . . . . . 2 fr. 25

Mois de Marie de N.-D. du rès saint Sacrement. Méditations extraites des écrits du T. R. P. Eymard. 3e édition. In-32 jésus. . . 2 fr. 25

Mois de saint Joseph, extrait des écrits du R. P. Eymard. 2e édit. In-32 jésus . . . . . 90 c.

Le Prêtre de l'Eucharistie ou le R. P. Eymard. 3e édit. In-32. 75 c.

L'abbé Bonnel de Longchamp. In-18. 2e édit . . . . . 1 fr. 75

Cuers (Le comte Raymond), par le Dr E. Bertulus. In-18 raisin. . 1 fr. 25

3 1197 22417 1576

DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

Mois du Sacré Cœur. Extrait des écrits de la bienheureuse Marguerite-Marie. 4e édition. In-32 jésus. 1 fr. 25

Mois du Sacré-Cœur de Jésus. A.M. D. G. 2e édit In-32 raisin.... 75 c.

Pratique de l'amour envers le Cœur de Jésus. In-32 rais. 1 fr 50

Mois (Petit) du Sacré Cœur de Jésus, A. M. D. G. redigé sur un plan nouveau. 2e édit. In-32 raisin. . . . . 50 c.

Mois du (Sacré Cœur de Jésus (Nouveau), par le R. P. Gautrelet, S.J. 22e édition. In-32 jésus. 1 fr. 25

Le Salut de la France par le Sacré Cœur de Jésus, par le R. P. Gautrelet, de la Cie de Jésus. 2e édit. In-18. . . . . 75 c.

Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, par le R. P. Schmude, de la Cie de Jésus, traduit de l'allemand. In-32 jésus. . . . . 1 fr. 25

MOIS DE MARIE

Mois de Marie paroissial (Le), par M. l'abbé Laden, 6e édition, augmentée d'exemples pour chaque jour du mois. In-18 raisin. . . . 2 fr. 25

Mois de Marie paroissial (Nouveau) ou le Prédicateur du mois de mai, par M. l'abbé Laden. In-12. . . 2 fr. 25

Mois de Marie de Notre-Dame de Séez, par M. l'abbé Courval. Nouvelle édition. In-18. . . . . 1 fr. 50

Mois de Marie de Notre-Dame du très saint Sacrement. Extraits des écrits du R. P. Eymard, avec un exemple, une pratique et une aspiration pour chaque jour ; 3e édition. In-32 jésus. . . . . 1 fr. 25

Mois de Marie du Clergé, par le P. Constant. In-32 raisin. . . 1 fr. 50

Les principales Fêtes de la sainte Vierge. Méditations pour chacune d'elles, extraites des œuvres des auteurs sacrés, et prières par une Enfant de Marie. 3e édition, revêtue de nombreuses approbations. In-18. . . . 1 fr. 50

DÉVOTION A SAINT JOSEPH

Le Mois de saint Joseph, d'après les docteurs et les saints. Ouvrage honoré d'un bref du Saint-Père etc ; par Mlle Netty du Boys. 4e édition. In-18 . . . . . 1 fr.

Mois de saint Joseph, le premier et le plus parfait des adorateurs, extrait des écrits du P. Eymard. . . 90 c.

Mois de saint Joseph ou Méditations des vertus du saint patriarche, par M. Antonio Bianchini. In-32. . 75 c.

Saint Joseph, ses gloires, par le R. P. Potton. In-18 . . . . 1 fr. 80

Bibliothèque dominicaine.
Bibliothèque du saint Rosaire.
Bibliothèque franciscaine.
Bibliothèque oratorienne.
Musique religieuse.
Ouvrages classiques primaires.
Ouvrages classiques secondaires.
Publications liturgiques.

L'Éducation, journal des écoles primaires, paraissant chaque semaine. 9e année. . . . . 6 fr. par an.

L'Enseignement chrétien, bulletin périodique de l'enseignement secondaire, paraissant deux fois par mois. 4e année. . . . . 10 fr. par an.

Bulletin du Comité d'Histoire et d'Archéologie du diocèse de Paris, revue trimestrielle. 2e année. . . . . 12 fr. par an.

Bulletin des lois civiles ecclésiastiques, revue mensuelle, 36e année. . . . . 8 fr. par an

Annales franciscaines. Les abonnements sont d'un an et commencent en septembre. 23e année. . . . . 3 fr. par an.

La Couronne de Marie, annales du Saint-Rosaire. Les abonnements sont d'un an et commencent en janvier. 25e an e. . . . . 2 fr. 50 par an.

Paris. — Imprimerie F. Levé, rue Cassette, 17.